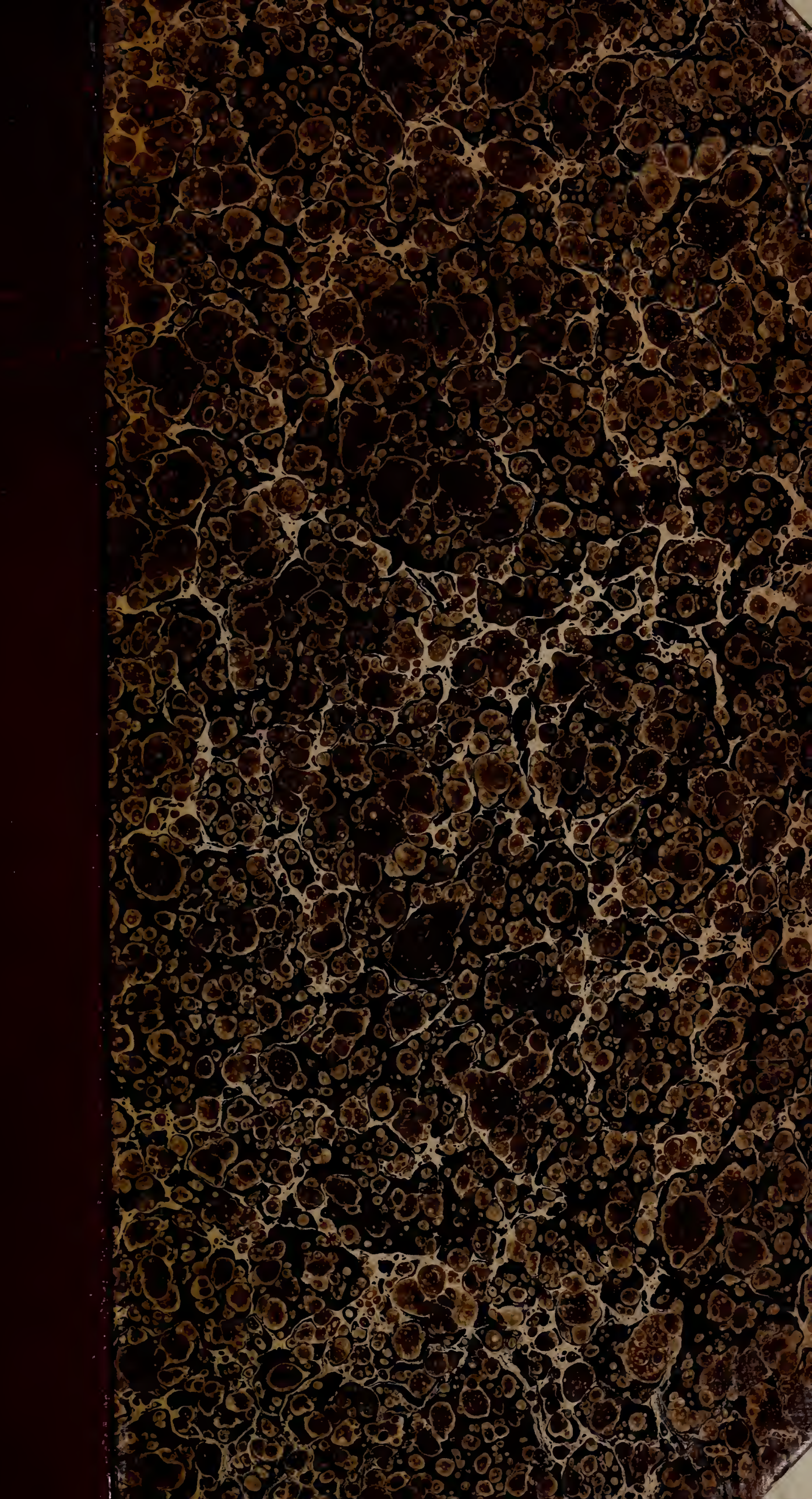
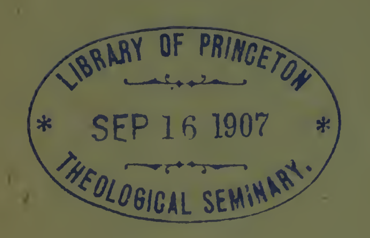



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Paris. — Imprimerie de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

TRENTIÈME ANNÉE.



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET Cie,

RUE TRONCHET, 2.

1855

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

FRANCE.

Voici le texte de la circulaire que la Société des Missions évangéliques de Paris vient d'adresser à ses amis, et dont nous avons dit un mot dans notre dernière livraison. Cet appel signale des besoins trop graves pour que nous ne le reproduisions pas ici, bien qu'un grand nombre de nos lecteurs l'aient sans doute reçu directement.

« Paris, le 6 décembre 1854.

« Depuis plusieurs années, la Société des Missions évangéliques de Paris a été assez heureuse pour commencer chaque fois le nouvel exercice de ses travaux avec un avoir en caisse assez considérable. Cette année-ci, au 27 avril 1854, époque de la dernière Assemblée générale, nous avions entre les mains une somme de 85,959 fr. 52 cent.

« Ce chiffre qui, au premier moment paraît élevé, n'atteint pas cependant celui des dépenses annuelles de la Société, qui, de 1853 à 1854, ont été de 88,040 fr. 50 cent.; et si au commencement de chaque exercice, le Comité de la Société des Missions n'avait pas à sa disposition une somme à peu près égale à celle qu'il sera appelé à payer dans le courant de l'année, il se trouverait souvent dans le plus grand embarras. En effet, pour faire honneur aux traites que tirent sur lui les missionnaires, par 12, 15 ou 20,000 fr. à la fois, il se verrait obligé de recourir à des emprunts difficiles à trouver et tou-

jours onéreux à faire. C'est ce que n'ont pas toujours compris quelques amis très sincères de notre œuvre, qui, à l'ouïe d'un rapport financier soldant par 80 à 90,000 fr. de recettes, se sont quelquefois imaginé que la Société des Missions étant fort riche, n'avait guère besoin d'être soutenue. Ainsi que nous venons de le voir, cette richesse n'était qu'apparente, puisqu'elle ne représentait que le chiffre des engagements contractés à solder dans le courant de l'année, et à solder à époques fixes, sans souffrir le moindre retard.

« Dans tous les cas, ceux de nos amis qui aiment mieux voir vides que pleines les caisses de nos diverses Sociétés religieuses, ne seront peut-être pas surpris d'apprendre que l'avoir de 85,959 fr. 52 c. disponible au 27 avril dernier, se trouve réduit aujourd'hui à 14,438 fr., y compris 21,274 fr. 59 c. de recettes effectuées depuis lors (1); mais il reste encore à payer, d'ici au mois d'avril prochain, environ une trentaine de mille francs, d'où il résulte que les quelques fonds demeurant en caisse actuellement se trouveront plus qu'absorbés, et que la Société des Missions évangéliques de Paris serait exposée à se présenter à l'Assemblée générale prochaine avec un déficit d'une quinzaine de mille francs, si ses amis ne venaient pas promptement et généreusement à son aide.

« Nous nous empressons de porter cet état de choses à la connaissance de nos frères et fidèles soutiens. Nous ne devons pas leur cacher que les recettes des six derniers mois ont été languissantes, et que, comparées à celles du précédent exercice, pendant le même laps de temps, elles présentent une diminution de 7 à 8,000 fr. Cette diminution s'explique par diverses causes, entre autres par la cherté des subsistances et peut-être aussi par l'erreur où sont plusieurs

(1) Dans le chiffre de ces dépenses il y a 61,912 fr. 24 cent. de traites tirées d'Afrique.

de nos amis, que puisque nous n'éprouvons pas de grands besoins, il n'est pas urgent de nous envoyer des subventions.

« Si ce malentendu existait, nous nous permettrions de rappeler à nos amis que nous avons à soutenir la Mission que nous avons fondée au sud de l'Afrique ; que cette Mission compte dix-huit missionnaires, et en y comprenant les femmes et les enfants, soixante-quinze personnes environ, réparties en douze stations ; que dans chacune de ces stations il y a église, presbytère, école, etc., à entretenir ou à réparer ; et dans une station centrale, à faire marcher une presse toujours occupée à publier des portions de la Parole de Dieu, des traités religieux, des livres de cantiques, etc., etc.; que des appels nous ont été adressés pour fonder des Missions dans d'autres parties du monde, et que nous sommes disposés à y répondre, si Dieu nous fournit pour cela les ouvriers et les ressources ; que nous faisons en ce moment les frais d'entretien et d'études de cinq jeunes gens qui se préparent à entrer dans la carrière des Missions ; que le Comité n'a point renoncé au projet de rouvrir la Maison des Missions, et qu'il incline de plus en plus à adopter cette résolution ; que la reprise de l'établissement destiné à former de futurs missionnaires, occasionnerait un surcroît de dépenses important et inévitable ; et que l'OEuvre des Missions évangéliques, enfin, est, de toutes les œuvres chrétiennes, celle qui, par sa nature, son but et surtout son champ de travail, peut le moins supporter de demeurer stationnaire.

« Les circonstances particulières où se trouve notre Mission sont de nature à vous engager, non seulement à ne pas faire moins pour elle que par le passé, mais encore à lui prêter aujourd'hui, plus que jamais, un généreux concours. Les nouvelles que nous recevons depuis quelque temps du sud de l'Afrique sont très encourageantes. Les guerres ont cessé ; le calme renaît ; un nouveau gouvernement vient de se fon-

der au-delà du fleuve Orange, avec lequel, par l'organe de leur chef, les indigènes ont formé récemment des relations pacifiques. Les Bassoutos reprennent confiance; ils se pressent avec un nouvel élan autour de leurs missionnaires, dont ils ont éprouvé la fidélité en des jours de péril. Les naturels qui, au milieu des agitations de leur pays, ébranlés un moment dans leurs convictions religieuses, avaient abandonné la voie évangélique, ont honte d'eux-mêmes et de leur conduite. Nos missionnaires écrivent que le moment est venu de redoubler d'ardeur et d'activité, et de frapper un grand coup en occupant, au moyen de nouveaux ouvriers, les parties du pays demeurées, jusqu'à ce jour, en dehors de l'influence de la Parole chrétienne. Le chef principal des Bassoutos, Moshesh, est à la tête de ce mouvement. Il a reproché publiquement à ceux de ses fils qui se sont relâchés comme chrétiens, de n'avoir pas persévéré dans la religion nouvelle qu'ils avaient embrassée; et sur la tombe de la compagne de son missionnaire, M. E. Casalis, il a manifesté dernièrement l'espoir qu'un jour toute la population de la contrée à laquelle il commande deviendrait chrétienne.

« C'est à nous à faire en sorte que cet espoir ne soit pas déçu, en aidant nos missionnaires à le réaliser.

« Cette œuvre est chrétienne. Nous n'avons pas besoin de vous le rappeler, elle est un acte d'obéissance à la Parole expresse de notre divin Maître; elle a porté déjà de beaux fruits de conversion et de salut; elle vient de traverser une crise nouvelle qui l'a épurée et affermie; elle se présente et se recommande à nous avec de nouvelles garanties d'avenir. Ne l'oublions donc pas dans nos affections et dans nos offrandes; mais plutôt, regardant comme un devoir sacré et une bénédiction de contribuer à la soutenir, travaillons sérieusement à la pousser avec vigueur dans la voie où elle marche depuis vingt-cinq ans, et au terme de laquelle se trouvent le salut

des âmes et la gloire de notre Dieu par la diffusion de l'Evangile de Jésus-Christ.

Comte Jules DELABORDE, Président; WILKS (Mark), pasteur, Vice-Président; VALLETTE, pasteur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, Vice-Président; F. MONOD, pasteur, Secrétaire; V. de PRESSENSÉ, Trésorier; Charles MEYRUEIS, Censeur; Théodore VERNES, Censeur; AUDEBEZ, pasteur; L. BOISSONNAS, pasteur, directeur de l'Ecole préparatoire de théologie; L. BRIDEL, pasteur; LAMOUROUX, docteur en médecine; Henry LUTTEROTH; Adolphe MONOD, pasteur; Robert de POURTALÈS; REINKHOFF; De VALCOURT, architecte; L. VERNES, pasteur; H. VIARD; Conrad de WITT; J.-H. GRANDPIERRE, D. T., pasteur-suffragant, Directeur.

N. B. Les dons seront reçus, dans les départements et à l'étranger, par MM. les Pasteurs des diverses Églises; à Paris, par les Membres du Comité, et en particulier par M. le Trésorier, 47, rue de Clichy, et par M. le Directeur, rue de Berlin, 30, ou rue de Clichy, 43.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉRÉE.

Lettre de M. MAITIN, *sous la date du* 7 *août* 1854

Visites aux stations de Thaba-Bossiou et de Mékuatling. — Situation de Bérée. — Progrès spirituels de Moshesh.

Messieurs et très honorés frères,

Depuis que notre cher frère Gosselin nous a quittés, il y a environ quatre mois, j'ai eu souvent l'intention de vous ecrire; mais des occupations diverses sur ma station, et en particulier

des courses fréquentes que j'ai été appelé à faire à Thaba-Bossiou et à Mékuatling pour y remplacer les frères que des circonstances douloureuses en ont éloignés pour quelque temps, m'ont beaucoup fatigué, et par cela même conduit à laisser passer l'époque à laquelle j'aurais dû vous donner des nouvelles de mes travaux. L'importance des deux stations dont je viens de parler, m'a imposé le devoir de faire tout mon possible pour que l'œuvre du Seigneur n'y souffrît pas trop de l'absence de mes chers collègues et je l'ai fait même au risque de négliger forcément ma propre station. Ce surcroît de travaux a épuisé mes forces physiques. Des douleurs de poitrine, que j'éprouve depuis quelque temps, me font désirer que je sois bientôt déchargé d'une partie du fardeau que j'ai porté avec bonheur, et que je porterais encore de même si mes forces me le permettaient. Pendant les sept derniers mois, je n'ai pas consacré moins de vingt dimanches aux stations de Thaba-Bossiou et Mékuatling. Une visite à cette dernière station me prend toujours trois à quatre jours ; car, outre les prédications, il faut soigner les personnes réveillées, prendre connaissance de l'état des membres de l'Eglise, redresser les uns, donner des conseils à d'autres, les exhorter tous et les encourager à la fidélité. J'avais espéré que M. Keck arriverait au mois de juin pour prendre soin de Mékuatling. Notre frère n'est pas encore arrivé; cependant je viens d'apprendre indirectement qu'il n'est pas loin du but de son voyage, et cette nouvelle me soulage beaucoup.

Je bénis le Seigneur de ce que je puis vous annoncer, chers directeurs, que la station de notre frère Daumas présente toujours un aspect encourageant. Les membres de l'Eglise, quoique privés de leur pasteur, non seulement conservent leur foi, mais encore cherchent à la communiquer à leurs frères païens. J'ai remarqué avec joie un trait de piété qui, sous la bénédiction du Seigneur, contribue beaucoup à conserver la vie et la fidélité à ce petit troupeau : c'est la surveillance qu'ils

exercent les uns sur les autres, non cette surveillance dure et trop souvent amère qui décourage et rebute les âmes faibles et craintives, mais bien celle qui les cherche, les supporte et leur aplanit la voie. Quant aux services du dimanche, ils sont toujours bien fréquentés. Le nombre des auditeurs a plutôt augmenté que diminué depuis le départ de M. Daumas, et l'on m'assure que les dimanches où il n'y a pas de missionnaire, on ne se réunit pas avec moins d'empressement dans la maison de prière. On chante des cantiques, lit la Parole de Dieu, et quelques membres de l'Eglise édifient leurs frères et instruisent les païens. L'école du dimanche elle-même n'a pas souffert d'interruption. Toujours entre les deux services, la maison d'école est pleine d'enfants et d'adultes, qui s'occupent de choses sérieuses. Un autre signe encourageant, c'est que des personnes qui, il y a déjà des années, avaient quitté la station, après avoir abandonné l'Evangile, recherchent maintenant les chrétiens, confessent leur folie, leurs péchés, et parlent de se rapprocher de cette maison de Dieu où elles avaient trouvé une paix que le monde leur a enlevé sans rien leur donner en échange.

Comme depuis plus de deux mois, Thaba-Bossiou, à l'exception de deux dimanches pendant lesquels frère Jousse y a tenu les services, n'a eu d'autres secours religieux que ceux que j'ai pu lui porter, je veux vous dire un mot de cette station.

Ici aussi le missionnaire trouve des sujets d'encouragement, malgré tout ce qui peut affliger son cœur. Ce qui attriste, c'est le souvenir de la vie, de l'amour chrétien qui caractérisaient jadis l'Eglise de Thaba-Bossiou; c'est encore cet auditoire de personnes réveillées qui, autrefois, recherchaient avec tant d'empressement l'instruction religieuse, et adoptaient les usages des personnes civilisées. Les membres de l'Eglise qui sont restés attachés à l'Evangile ne se sont pas encore complètement relevés de l'affaissement spirituel qu'a produit chez eux la désertion de

leurs rangs par plusieurs personnes sur lesquelles ils comptaient pour faire triompher la cause de l'Evangile. On ne trouve plus chez eux cette énergie, cette joie, cette expansion du cœur qui sont, en général, les indices d'une vie intérieure qui, non seulement préserve du monde et du péché ceux qui en sont animés, mais encore les contraint d'attaquer le mal et de chercher à faire des conquêtes à Jésus-Christ. Cependant, béni soit le Seigneur, le lumignon de la foi n'est pas éteint chez ces chrétiens qui conservent encore la Parole de Dieu et se rappellent les jours d'autrefois. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que, si chez plusieurs la piété est encore vivante, elle paraît chez d'autres bien endormie. Espérons que le mouvement qui se manifeste d'un autre côté les réveillera, en relevant leur courage et en les excitant à une sainte jalousie. Je veux parler, chers directeurs, des dispositions nouvelles qui semblent animer plusieurs des habitants encore païens de Thaba-Bossiou. Autant qu'on peut en juger, il y a chez eux un changement favorable à l'Evangile. Non seulement on témoigne plus de respect et de confiance au missionnaire, mais encore on déplore d'avoir été si indifférents pour cet Evangile qui est bien la vérité, puisque ceux même qui l'ont abandonné sont forcés de le confesser. Aussi les services sont-ils mieux suivis que précédemment. Moshesh favorise ce mouvement. Lui-même, et principalement depuis le départ de ce monde de notre bien-aimée sœur Casalis, paraît sentir le besoin de s'occuper de son âme. On voit que le souvenir de la vie si chrétienne de cette servante du Seigneur produit et entretient des impressions sérieuses chez le chef des Basoutos. Deux membres de l'Eglise de Thaba-Bossiou qui l'ont vu de près depuis lors, m'ont dit : « Si ce n'était à cause de sa position de chef, nous dirions qu'il est près du royaume des cieux, qu'il va y entrer. Nous ne l'avons jamais vu, comme maintenant, occupé de son propre salut. Dernièrement il nous disait : « Voyez ces femmes, voyez ces nombreux troupeaux de bétail ; ne dites-

vous pas que je suis riche ? Quelquefois je voudrais que tout cela fût loin de moi, tout cela m'empêche de prier ! Mais venez, entrons dans la maison, et vous qui savez prier, priez pour moi ! »

Hier, je me rendis à Thaba-Bossiou. Il faisait un froid excessif pour ce pays. A moitié chemin, la rigueur du temps me faisait craindre que les gens, au lieu de venir à la chapelle, ne restassent dans leurs huttes, et j'hésitais à continuer ma route. J'allai cependant; mais, comme je l'avais prévu, il ne vint que quelques personnes pour le service. Moshesh ayant appris que j'étais sur la station, me fit dire qu'à cause du froid il ne descendrait pas ; mais que, si je pouvais monter sur sa montagne, il en serait reconnaissant, que là aussi il y avait des âmes qui avaient besoin d'entendre l'Evangile. Incontinent je dis aux personnes qui étaient venues pour le service : Allons chez Moshesh ; je ne crains pas le froid, ne le craignez pas non plus ; le temple du Seigneur est partout où il y a des âmes pour entendre sa Parole. Arrivés dans la cour du chef, celui-ci fait appeler à plusieurs reprises, hommes, femmes et enfants. Pendant que l'auditoire se forme lentement, on apporte des chaises et une table qui doit me servir de pupître, et, enfin, malgré le froid intense, je vois un grand nombre de personnes réunies autour de moi. — Non, me disais-je, il n'y a pas lieu de se décourager aussi longtemps que la vérité peut être annoncée à une telle assemblée ! — Le dimanche précédent, le chef avait fait demander s'il y avait un missionnaire sur la station, et lorsqu'il eut appris qu'il n'y en avait pas, il dit à ceux qui l'entouraient : On va néanmoins se réunir sur la station pour lire et prier ; nous aussi nous devons faire de même, et aussitôt il fait appeler les gens de son village à la prière. Je n'ai voulu prendre aucune information au sujet de ce qui s'est passé dans cette réunion, mais j'ai entendu des personnes qui en parlaient avec étonnement et admiration.

Il est temps, chers directeurs, que je vous parle un peu de

Bérée. En abordant ce sujet, j'éprouve le besoin de vous dire combien le séjour de frère Gosselin au milieu de nous a été utile pour la station et précieux pour nous personnellement. C'est avec un grand dévouement et un amour chrétien que ce cher frère s'est associé à nous, non seulement pour réparer les désastres de la foudre, mais encore pour nous aider à supporter l'épreuve sous laquelle il avait plu au Seigneur de nous placer. Non content de relever le presbytère de Bérée, M. Gosselin a voulu que ma station eût un édifice solide et convenable, où la Parole de Dieu pût être annoncée aux âmes qui se réunissent et à celles que l'esprit du Seigneur pourra réunir sur cet endroit. La chapelle est maintenant complètement terminée, et quoique reconnaissant du secours que pendant onze ans nous avait fourni le bâtiment temporaire que j'avais bâti en pieux et en roseaux, il m'a été bien agréable de pouvoir le démolir avant que le toit ne s'affaissât peut-être sur nous et notre petit auditoire. Depuis plusieurs mois, nous avons le privilége d'habiter une partie de notre maison, et, dans quelque temps, j'espère que les travaux de menuiserie seront terminés. Il ne restera plus que le plâtrage des murs. Ainsi, sous le rapport matériel, Bérée est plus avancé qu'il ne l'était avant le désastre dont il a été visité.

Quel bonheur pour moi, si je pouvais dire que l'œuvre spirituelle y a fait des progrès en proportion ! Il est vrai que l'Evangile a été annoncé à non moins de personnes que précédemment, que des lumières ont été répandues dans nos environs, que des âmes même ont été rendues sérieuses ; mais ce que nous désirons avant tout, de véritables conversions ne se sont pas encore manifestées comme étant le résultat de nos travaux pendant l'année dernière. Depuis la guerre des Bassoutos contre Sekonyela, des projets d'émigration ont été formés et exécutés par un grand nombre de personnes qui formaient la population du district de Bérée. C'est ici spécialement que des restes de tribus affaiblies et

chassées par les Mantaetis, avaient été placées par Moshesh. Différents petits chefs indépendants les uns des autres et se regardant tous plus ou moins comme gênés dans leur liberté par le fait de leur position, vivaient néanmoins tranquilles et s'enrichissaient sur les terres considérées comme appartenant particulièrement au chef des Bassoutos. Cependant ils ne pouvaient oublier leur ancienne contrée. Aussi, dès que l'occasion s'est présentée de pouvoir ressaisir l'héritage de leurs pères, ils se sont préparés au départ. Déjà ceux de plusieurs petits villages ont quitté nos environs, et d'autres vont probablement les suivre. Comme conséquence fâcheuse de cet état de choses, nous avons perdu quelques membres de l'Eglise, de pauvres femmes qui ont été obligées de suivre leurs maris, et des personnes qui avaient été des auditeurs assidus de la prédication de l'Evangile pendant plusieurs années. Le chef Molapo qui, comme vous le savez, a été souvent visité par moi, vient aussi de transporter ses villages dans la vallée de Boutaboute, ancienne résidence de la famille de Moshesh. Cet endroit se trouve bien éloigné de toutes nos stations missionnaires. La population nombreuse qui s'y rassemble, le désir de Molapo et de ses gens d'avoir un missionnaire, semblent promettre que là un serviteur du Seigneur trouverait un champ où ses travaux pourraient être bénis. Le jeune chef m'a plus d'une fois supplié d'avoir pitié de lui et de ses gens. Il a cherché à me faire comprendre que, placé comme je le suis au milieu de petits chefs jaloux les uns des autres, et ne pouvant pas se considérer comme étant chez eux, il me sera toujours bien difficile de faire le bien que je pourrais faire ailleurs. « Ne voyez-vous pas, a-t-il dit, que mon père (Moshesh), ayant ses jardins et ses champs de blé dans votre « vallée, il ne peut pas favoriser l'établissement d'un grand « village sur votre station, et sans un village un peu important sur lequel vous puissiez spécialement agir et qui vous « seconde pour étendre votre influence sur les autres villages,

« vous ne pouvez pas espérer d'avoir de grands succès. » Sans décourager Molapo dans son désir d'avoir un missionnaire, je ne lui ai fait aucune promesse. Tout ce que je lui ai dit revient à ceci : Chefs du pays, fortifiez les anciennes stations, et quand celles-ci prospéreront, le Seigneur suscitera des ouvriers qui en fonderont ou donneront aux anciens missionnaires la facilité d'en fonder d'autres. Ce que je viens de dire vous fera comprendre, chers directeurs, les dispositions de Molapo, relativement à la fondation d'une station dans le nouveau quartier que des milliers de Bassoutos habitent ou vont habiter, et aussi un peu les difficultés de notre position. Quant à ce dernier sujet, j'ai cru devoir en parler sérieusement à Moshesh. Le chef a compris que j'avais lieu d'être découragé et de me demander si je ne devais pas songer à un autre champ de travail ; mais il a insisté pour que je reste à Bérée, me promettant que l'état de choses qui m'afflige ne tardera pas à changer, qu'une fois le cours de l'émigration arrêté, une population nouvelle et placée dans des circonstances différentes, me donnera des sujets d'encouragements. « Je n'ai rien fait pour aider votre station ; mais si Dieu me « conserve, je ferai ce que je pourrai, » a-t-il dit. « Ne vous « affligez pas néanmoins, comme si vos travaux avaient été « inutiles. Voyez comme ceux qui ont quitté les stations se « trouvent malheureux et insistent pour avoir des mission- « naires. Ils feront naître chez d'autres le désir d'être instruits « et alors l'Evangile trouvera des oreilles pour l'entendre et « des cœurs pour l'aimer. » Il est agréable d'entendre de telles paroles sortir de la bouche du chef des Bassoutos ; cependant, sans mettre en doute la sincérité de Moshesh, il ne faut pas trop compter sur ses bonnes intentions. Au reste, tout ce que je demande, c'est qu'en sa qualité de chef, il ne gène pas, par ses arrangements politiques, l'extension de notre œuvre. Quoi qu'il en soit, la position avantageuse de Bérée assure à cette station une population nombreuse qui, avec quelques

changements favorables, sera tôt ou tard placée sous l'influence du christianisme. Jusqu'à maintenant nos auditeurs du dimanche n'ont jamais été bien nombreux, et toutefois la vérité a été annoncée ici à bien des centaines d'âmes pour lesquelles elle peut devenir un jour le moyen de les amener à la repentance et à la foi en Jésus Christ. J'ai déjà dit que nous avons perdu, par l'émigration, des auditeurs qui par leur conduite nous donnaient lieu de croire que l'Evangile agissait sur leurs cœurs. En regrettant de ne plus les voir au milieu de nous, je vois avec joie que quelques païens qui avaient toujours refusé d'entrer dans notre chapelle, viennent maintenant à nos services religieux. Malgré les changements qu'a subis notre auditoire, il n'a pas proprement diminué. Quant aux chrétiens qui sont restés sur la station, je n'ai pas à me plaindre de leur conduite morale ; mais je déplore que leur zèle en faveur des païens ne soit pas plus ardent, qu'ils ne cherchent pas davantage à exercer une salutaire influence dans les villages où ils se trouvent. Ce que j'ai déjà dit des membres de l'Eglise de Thaba-Bossiou, je pourrais aussi le dire de ceux de ma station. Le vieux Abraham Khoabane est toujours un chrétien humble et vivant, mais je trouve que lui aussi renferme trop sa piété en lui-même, qu'il ne cherche pas assez à la communiquer aux habitants de son village. Je fais tout mon possible pour faire sortir les membres de mon petit troupeau de cet état affligeant. Par moments, ils paraissent faire un effort pour chercher et gagner leurs frères païens à la vérité, mais bientôt ils se découragent. Leur position est difficile ; ayons pitié d'eux et en nous affligeant de ce qui leur manque, rendons grâces au Seigneur de ce que le monde n'a pas réussi à leur faire perdre la foi.

Il m'est pénible de ne pouvoir pas vous annoncer que beaucoup d'âmes ont été, par mon ministère, gagnées à Jésus-Christ. Si ce bonheur ne m'est pas accordé, je ne perdrai pas au moins l'espérance que, où je sème avec larmes, d'au-

tres serviteurs de mon divin maître pourraient un jour moissonner avec joie.

En me recommandant à vos prières, ainsi que l'œuvre confiée à mes soins, je vous prie de recevoir, Messieurs et très honorés frères, les salutations de votre dévoué frère et serviteur dans l'œuvre du Seigneur.

J. MAITIN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Quelques fruits du christianisme. — Les affligés et les mourants. — Les évangélistes indigènes. — Inauguration d'une église et progrès spirituels.

Un peuple qui fait profession du christianisme évangélique peut, dit un journal anglais (1), être comparé à un sol ou à du sable aurifère. Tout n'y est pas or, et le précieux métal ne s'y trouve pas partout en égale quantité; mais il y est pourtant, et les diverses opérations au moyen desquelles on travaille à l'obtenir, finissent toujours par le dégager des matières sans valeur qui l'entourent. Ces opérations sont, en fait d'or spirituel, c'est-à-dire de christianisme vivant et réel, l'obéissance aux préceptes divins, la discipline et surtout les afflictions. Soumettez à ces épreuves la masse des professants, et vous verrez que si, comme il faut s'y attendre, elle renferme beaucoup de scories et de vaines apparences, elle contient aussi des particules précieuses, plus ou moins abondantes suivant que la grâce du Seigneur a fait

(1) Le *Glaneur missionnaire*, une des feuilles publiées par la Société des Missions de l'Eglise anglicane.

une œuvre plus ou moins profonde, a été reçue avec plus ou moins de docilité.

Parmi les pays appelés de nos jours à la connaissance de la vérité, la Nouvelle-Zélande est un de ceux où la remarque qu'on vient de lire paraît le mieux justifiée. Chacun sait qu'aujourd'hui presque tous les *Maoris* (ainsi s'appellent eux-mêmes les Néo-Zélandais), font profession de la foi chrétienne. Cela veut-il dire que tous soient des chrétiens sérieux, sincères et véritablement régénérés sous la puissante action du St-Esprit et à la voix de leurs missionnaires? Assurément non. Comme dans toutes les Eglises de multitude, il y a déjà dans celles de la Nouvelle-Zélande de l'indifférence, de l'attachement aux choses terrestres, et peut-être de l'hypocrisie se cachant sous les formes extérieures de la piété ; mais cette piété, or bien autrement précieux que l'or qui périt, s'y trouve, et grâce à Dieu, dans une proportion qui proclame hautement la puissance de l'Evangile pour le salut des âmes. Une multitude de traits, racontés par les missionnaires du pays, le démontrent ; citons-en quelques-uns :

Dernièrement, un Maori, qui depuis plusieurs années avait marché devant le Seigneur avec une humble et invariable fidélité, voyait s'approcher sa dernière heure. Mais cette vue, loin de l'effrayer, ne faisait que donner une énergie nouvelle à sa confiance en Christ. « Mes péchés sont dignes d'exécration, « disait-il, mais je vais être délivré de ma corruption natu- « relle en même temps que de mon corps; je n'emporterai « avec moi ni l'un ni l'autre de ces fardeaux, et pourrai m'en- « voler légèrement vers Jésus-Christ. »

Un autre chrétien, très âgé, se mourait d'une consomption arrivée à son dernier période. Son missionnaire, le Rév. J. Hamlin, alla le voir. « En arrivant près de sa pauvre couche, dit-il, je lui tendis la main. Il la prit et la serrant affectueusement entre les deux siennes, il la retint ainsi pendant au moins dix minutes, en me parlant et en m'étreignant avec

plus de force à chaque fois que le nom de Jésus revenait sur ses lèvres. C'était de l'amour de ce divin Sauveur qu'il m'entretenait, et les instants que je passai à l'écouter furent un vrai temps de rafraîchissement pour mon âme. Sa voix, d'abord faible et indistincte prit, à mesure qu'il s'animait, une force dont je ne l'aurais pas cru capable : « Voyez, Monsieur, « me disait-il en me montrant ses bras décharnés, voyez, « l'homme extérieur se détruit en moi, mais l'homme inté- « rieur gagne de jour en jour plus de force. Cette maladie et les « douleurs que je ressens sont bien courtes, si je les compare « au châtiment que j'aurais mérité sans Jésus-Christ. Oh ! « les richesses de son amour sont grandes, sont grandes, « sont grandes ! (manière de parler de nos Maoris pour exprimer le degré superlatif, celui que les mots ne leur paraissent pas pouvoir atteindre). Ce bon Sauveur a satisfait pour mes « péchés, et puiqu'il a tant fait pour moi, il ne laissera pas « son œuvre sans l'achever. Il la complètera plutôt et me re- « tirera certainement vers lui. »

Nathanaël, autre chrétien Maori, avait passé par de douloureuses épreuves. Il avait perdu huit enfants. *Perdu* n'est pas le mot propre ; Nathanaël, s'exprimant mieux, se contentait de dire qu'ils l'avaient précédé auprès de leur Père céleste. Les deux derniers de ces enfants étaient une petite fille de neuf ans et un garçon de six, qui tous les deux avaient été instruits à l'école de la mission. La petite fille était morte en s'écriant : « O Jésus, reçois-moi ! O Jésus, reçois-moi ! » Ainsi la maison de Nathanaël était devenue une maison de deuil, mais non pas une de celles où l'espérance manque. Tout en pleurant, le père et la mère fidèles se courbèrent avec une parfaite résignation sous la volonté divine, et remercièrent le Seigneur d'avoir retiré leurs chers enfants de ce monde de péchés et de souffrances. Ils furent, dans cette circonstance, un sujet d'édification pour l'Eglise entière. Peu de temps après, Nathanaël se vit frappé d'un coup encore plus

rude. Sa femme mourut à son tour et le laissa seul sur la terre. « Notre ami, déjà si souvent éprouvé, écrivait alors le missionnaire Davis, a, dans ces huit derniers mois, vu mourir trois de ses enfants et sa femme. Il est profondément affecté, mais affecté comme un chrétien peut et doit l'être. Les membres les plus pieux de l'Eglise se sont, dans cette circonstance solennelle, serrés autour de lui, et c'était, je puis le dire en toute vérité, un grand bonheur que de les voir ainsi réunis dans le sentiment d'une fraternelle dilection. Leur tristesse n'avait rien de morne, et tout, dans leur contenance comme dans leurs discours, portait l'empreinte d'une foi vivante. La mort toute chrétienne de leur amie avait tellement exalté leurs espérances, que quelques-uns exprimaient à haute voix le désir de « déloger » promptement « pour être avec Christ. » Mais d'autres les reprenaient. « Non, disaient-ils, il faut attendre « la volonté du Seigneur, et aussi longtemps qu'il nous lais- « sera sur la terre, le glorifier par nos paroles et par nos ac- « tions. »

« Mon cœur n'est pas ténèbres, mais lumière, » disait, il y a quelques mois, Hamuera (Samuel), évangéliste indigène, qu'un missionnaire visitait sur son lit de mort.— « D'où vous « vient cette joie ? » demanda le pasteur.

« — De ce que Jésus-Christ est mort pour *mes* péchés. Quand « les hommes sont en bonne santé, toutes leurs pensées se « portent vers les richesses de ce monde. Il leur faut des « chevaux, des navires, des moulins. Mais quand un homme « est, comme moi, sur le point de mourir, il sent que les « chevaux, les navires et les moulins n'ont plus pour lui la « moindre valeur. Rien ne peut plus alors satisfaire son cœur « qu'une couronne de gloire. » Quelques amis de Hamuera vinrent en ce moment lui faire leurs derniers adieux. Il leur adressa à tous de sérieuses exhortations : « Soyez fermes dans « la foi, leur disait-il. Je vous quitte, mais pour aller à Jésus. « Confiez-vous en lui et en lui seulement. Il n'y a que son

« nom qui sauve. » Un des assistants lui lut quelques versets du chapitre 8me de l'Epître aux Romains. « Oh! s'écria-t-il, « que cette parole est douce : *Il n'y a maintenant plus de « condamnation.* Non, plus de condamnation, parce que « Christ a pris sur lui la malédiction que le Père avait pro- « noncée contre nos péchés. »

En septembre dernier, le missionnaire Davies, de la station d'Opotiki, écrivait dans son journal : « Une veuve de mon Eglise, qui a pris au baptême le nom de Marie-Madeleine, me paraît parfaitement bien comprendre le sens de la Parole sainte. Je suis persuadé qu'elle est un véritable enfant de Dieu. Elle se montre remarquablement charitable, et se préoccupe avec une tendre sollicitude du salut des autres. Dès qu'une de ses compatriotes est malade, on peut être sûr de trouver, à son chevet, Marie l'assistant, lisant et priant avec elle. »

Tous ceux qui ont suivi avec quelque intérêt l'histoire du christianisme à la Nouvelle-Zélande, savent les immenses services qu'y ont rendus et qu'y rendent encore les évangélistes indigènes. Ces dévoués serviteurs de Dieu. dont le chiffre s'élève actuellement, pour toute l'île, à 432, travaillent presque tous sans recevoir la moindre rétribution. Pour s'instruire et s'édifier mutuellement sous la direction des missionnaires, ils se réunissent à des époques fixes, dans chacun des districts respectifs auxquels ils appartiennent. Ces conférences, disent les missionnaires, sont très utiles et en général pleines d'édification. «Dans celle du mois d'octobre dernier (1853), écrit le Rév. J. Matthews, nous avons eu, entre autres sujets d'édification, une conversation très intéressante sur ce passage du Seigneur : « *Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* » « Symeona (Siméon), l'un des assistants, rappela, à cette occasion, que chez les Maoris, c'était une coutume que d'accorder certains honneurs à de fidèles serviteurs. Un maître ou un chef, content de la manière dont sa nourriture a été préparée ou ses ordres exécutés, fait asseoir auprès de lui son serviteur

et s'entretient avec lui de telle façon qu'un étranger qui surviendrait à ce moment, ne se douterait pas qu'il y a là un esclave à côté de son maître.» — «Oui, dit alors un autre évan-« géliste, mais le nom d'esclave (pononga) resterait tout de « même au premier. » — « Il lui resterait sans doute, reprit « Symeona, mais on ne le lui donnerait pas en ce moment. » « Puis, partant de cette idée, il appliqua la Parole du Seigneur aux indigènes de la Nouvelle-Zélande, lesquels, dit-il, étaient, il y a bien peu d'années encore, les serviteurs, les esclaves de Satan; mais qui, maintenant, ont été honorés au point de posséder la Parole du Seigneur, de pouvoir s'entretenir avec lui et d'être un avec Christ. Tout cela fut dit et développé avec un rare bon sens, et avec une entente des saintes Ecritures qui me plut et m'édifia plus que je ne peux dire. »

La Nouvelle-Zélande, complètement changée depuis que le christianisme en a pris possession, se couvre partout d'institutions évangéliques et d'Eglises. Laissons le missionnaire J. Morgan, de la station d'Otawhao, raconter quelques-uns des progrès faits, soit sous ce rapport, soit en général, dans le district qu'il habite. Sa lettre est datée du 20 avril 1854.

« Vous apprendrez avec plaisir, dit-il, que le jour du Vendredi-Saint nous avons fait l'ouverture de notre nouvelle Eglise. L'archidiacre Abraham était venu complaisamment d'Aukland pour présider à la cérémonie. Il prêcha le matin en maori, et moi dans la même langue l'après-midi. Le dimanche suivant, jour de Pâques, la sainte Cène fut célébrée et le baptême administré à quatre adultes et à trois enfants. Tous les services de ces deux journées de fête avaient attiré une grande foule et présentèrent un vif intérêt. J'en ai d'autant mieux goûté le prix, que je me reportais par le souvenir au moment de mon arrivée dans ce district, vers la fin de 1834. Quel contraste entre ce qu'étaient alors les aborigènes et leur état actuel! A cette époque, on pouvait dire d'eux à la lettre, avec l'Ecriture-Sainte, que pas un *ne recherchait Dieu*,

non *pas un seul ;* que *leurs pieds étaient légers pour répandre le sang;* et *que la destruction et la misère étaient dans leurs voies.* Aujourd'hui l'Evangile est généralement professé. Les diverses congrégations du district renferment plus de 150 communiants, et au lieu de dépenser, comme autrefois, tout ce qu'ils avaient en achat d'armes à feu, de poudre et de balles, dans le but de se tuer les uns les autres et de se repaître de chair humaine, voici ce qu'ils font des ressources qu'ils doivent non plus au vol, mais à l'économie et au travail : ils ont souscrit environ 300 livres sterl. (7,500 fr.) pour bâtir deux églises : celle d'Otawhao, déjà ouverte, et l'autre qui le sera bientôt à Rangiaohia. Ils exercent, en outre, les devoirs de la charité, et leurs moulins, leurs charrues, leurs chariots, leurs chevaux, leurs vergers et leurs champs de blé sont là pour témoigner de la rapidité des progrès qu'ils ont accomplis en civilisation en même temps qu'en connaissance et en pratique chrétienne. Que Dieu soit loué pour ces choses, et qu'il lui plaise de répandre sur cette œuvre une mesure toujours plus abondante de son Saint-Esprit, en sorte que ce peuple continue sous son regard à croître en grâce, et qu'un grand nombre des âmes qui le composent, puissent être admises dans le royaume des cieux ! »

Le lecteur se convaincra par ce qu'il vient de lire, qu'il y a en effet beaucoup d'or chrétien répandu sur le sol de la Nouvelle-Zélande, et comme le Rév. Morgan, il se sentira pressé de dire : Que Dieu en soit loué ! Qu'on veuille bien remarquer, en outre, que tous les faits mentionnés plus haut ont été empruntés aux communications les plus récentes des missionnaires, et uniquement des missionnaires de l'Eglise anglicane. Une autre Société, celle des Wesleyens a aussi poursuivi à la Nouvelle-Zélande des travaux dont elle recueille aujourd'hui de beaux fruits, et dont nous pourrons parler une autre fois.

ILE DE CEYLAN.

Une tournée missionnaire dans le sud de l'île. — Détails statistiques sur quelques œuvres.

La Société des Missions wesleyennes a fondé à Ceylan, depuis 1814, une œuvre qui, malgré bien des obstacles, et surtout en dépit de l'apathie naturelle aux indigènes, a pu se développer et produire plus d'un fruit béni. Une lettre, écrite en date du 11 août 1854, par le Rév. Joseph Rippon, missionnaire à la Pointe-de-Galle, donne une idée, non pas de l'œuvre prise dans son ensemble, mais de quelques-uns des travaux d'évangélisation au moyen desquels elle se soutient et s'étend. Cette relation renferme de plus quelques traits de mœurs curieux à connaître. La station de Pointe-de-Galle se trouve dans la partie méridionale de l'île.

« Dernièrement, écrit M. Rippon, j'ai visité plusieurs de nos stations, accompagné dans cette tournée par M. Goonewardene (prédicateur indigène). Permettez-moi de vous communiquer quelques-uns des incidents de ce voyage.

« Munis d'une abondante provision de traités cingalais, et d'un certain nombre d'exemplaires des Saintes-Ecritures dans les langues anglaise, portugaise et cingalaise, destinés, soit à être distribués en route, soit à ravitailler les dépôts des diverses stations que nous allions parcourir, nous quittâmes Galle le mercredi matin et arrivâmes vers midi à Belligam, qui est notre *circuit* le plus rapproché. Notre manière de distribuer des traités tout en marchant est bien simple. Nous en jetons un aux pieds de chaque indigène que nous rencontrons, et quelques-uns devant toutes les *boutiques* (1), autour desquelles se trouve invariablement un nombre plus ou moins considérable d'oisifs. Ces petits livres sont à peu près toujours relevés

1) Ce mot est en français dans la lettre du missionnaire anglais.

avec le plus grand empressement, et s'il nous arrive, après les avoir ainsi semés, de repasser le soir par le même chemin, nous sommes sûrs de voir des individus occupés à les lire silencieusement, ou en faire à haute voix la lecture à des groupes formés autour d'eux. Un jour, en me rendant par la voiture publique de Galle à Colombo, séparé par dix-sept milles anglais (près de six lieues), je semai ainsi environ huit cents de ces feuilles, et eus le plaisir de les voir relevées toutes, à l'exception de trois, avant que la voiture fût hors de vue. Une autre fois, au passage de Bentotte, une foule de gens, entrant dans l'eau, suivirent le bateau aussi loin qu'ils le purent pour obtenir de moi des traités, et comme quelques-uns de ceux-ci, tombés à l'eau, étaient emportés par le courant, plusieurs individus se jetèrent à la nage pour les ressaisir.

« A Belligam nous passâmes un après-midi très agréable, que remplirent l'inspection des écoles de garçons et de filles, des visites aux membres de la Société et un service célébré dans la chapelle. Le lendemain, après un déjeûner de riz et de curry, chez le catéchiste du lieu, nous envoyâmes notre voiture nous attendre à Matura, et nous nous mîmes en route à pied pour Goddapitiya, où il était convenu que nous irions passer la nuit. La distance à franchir était de treize milles, mais nous eûmes le bonheur de trouver les chemins passables. A un de nos précédents voyages, il n'en avait pas été ainsi. Forcés de marcher presque jusqu'aux genoux dans la vase et dans l'eau, nous avions dû porter nos bas et nos souliers à la main, pour n'avoir pas à les ôter et à les remettre à chaque instant; puis, un peu avant d'arriver au terme de notre course, nous avions été surpris par la nuit. Qu'on juge alors de notre position. Notre sentier, qui n'avait guère qu'un pied de large, cotoyait la rivière, et se trouvait de l'autre côté bordé par la jongle, dont l'herbe et les arbustes s'élevaient au point de former au-dessus de nos têtes un berceau assez épais pour nous intercepter toute espèce de lueur venant des cieux. Nous crai-

gnions de plus, à chaque pas, de mettre le pied sur quelque serpent, — appréhension qui ne dura guère pourtant, car bientôt nous sentîmes d'innombrables sangsues nous mordre les jambes, et chacun sait, dans ce pays, que les serpents ne se trouvent que bien rarement dans les lieux infestés de ces petits suceurs.

« Cette fois, grâces à Dieu, nous n'éprouvâmes aucun de ces inconvénients. Après avoir franchi l'espace de trois ou quatre milles, nous arrivâmes à une petite *boutique* où des plantains et d'autres fruits du pays étaient exposés en vente, et auprès de laquelle se trouvaient rassemblés une douzaine de Cingalais. Dès que ces gens nous virent arrêtés, deux d'entre eux coururent chercher pour nous, dans une cabane voisine, deux chaises grossièrement façonnées. Un troisième, grimpant à un arbre, y cueillit trois jeunes noix de coco, en échange desquelles nous eûmes bien de la peine à lui faire accepter un penny (2 sous de France) : il lui semblait ains perdre tout le mérite de ses sentiments hospitaliers. Cependant les chaises et les noix de coco me servirent de texte pour adresser quelques exhortations à ces gens. Qu'importe pour le missionnaire son point de départ, pourvu qu'il conduise ses auditeurs à la croix du Sauveur! Les chaises étaient assurément un triste échantillon de l'habileté des Cingalais en fait d'industrie; mais elles ne s'étaient pourtant pas faites toutes seules, on y découvrait l'accomplissement d'un dessein, et tous mes auditeurs en convinrent sans peine. Les noix de coco, cet admirable fruit préparé pour la nourriture de l'homme, me fournirent un argument plus décisif encore. D'où venaient-elles? Il devait y avoir eu un premier arbre ou un premier fruit. Admettre une naissance spontanée était absurde, et, d'un autre côté, les récits brahminiques sur l'origine de toutes choses n'étaient pas d'une fausseté moins évidente. Il fallait donc arriver à l'idée d'un créateur tout puissant et tout sage, auteur du monde et des choses qu'il contient. A ce rai-

sonnement, qui froissait si directement leurs préjugés, quelques-uns des assistants essayèrent de répondre ; mais il me fut facile de réfuter leurs objections, et leurs figures décontenancées montrèrent bientôt qu'ils n'avaient plus rien à dire. Je leur exposai ensuite, d'une manière plus explicite, les doctrines chrétiennes ; puis M. Goonewardene leur lut en cingalais un traité approprié au sujet de notre entretien, et nous les quittâmes en nous réjouissant d'avoir pu parler en ce lieu de la vérité, mais attristés toutefois à la pensée que quelques-uns de ces gens venaient probablement de l'entendre pour la première et la dernière fois. Le traité choisi par mon compagnon est intitulé *Urugala*, c'est-à-dire la *Pierre de touche*. C'est un petit écrit qui, posant quarante-sept questions sur le bouddhisme, s'attache à faire ressortir les principales absurdités de cette religion mensongère. Je ferai observer, à ce propos, que l'*athéisme* qui se trouve au fond de ce système en est évidemment le côté le plus faible, et que, d'après mon expérience personnelle, c'est en l'attaquant par là qu'on réussit le mieux à produire une impression sensible sur l'esprit des Indous. Des milliers de Bouddhistes, et même plusieurs prêtres ont, dans le voisinage de Galle seulement, été profondément ébranlés à la suite de nos prédications en plein air et par la lecture de nos traités. Bon nombre d'entre eux sont, dès à présent, forcés d'admettre l'existence d'un créateur, tout en reconnaissant, à leur indicible embarras, que cette doctrine est tout-à-fait incompatible avec les enseignements de la religion qu'ils professent encore. »

« Mais revenons à notre voyage. Quoique la contrée que nous traversions soit assez peu peuplée, quelques voyageurs suivaient la même route que nous, et ce qui arrive ordinairement dans ce pays nous arriva. Les gens que nous rejoignions hâtaient leur pas pour nous suivre, et d'autres nous rejoignant ensuite à leur tour, nous nous trouvâmes bientôt accompagnés d'une sorte de congrégation ambulante, que

nous pûmes entretenir à notre aise des sujets que nous avons le plus à cœur. Plusieurs de ces gens portaient autour de leurs bras ou à leur cou des amulettes diaboliques; quelques questions sur ces objets nous amenaient à leur démontrer la folie de leurs superstitions; d'autres nous interrogeaient eux-mêmes sur le but et le terme de notre voyage; c'était pour nous une occasion toute naturelle de leur annoncer l'amour et les miséricordes de ce Jésus au service duquel nous sommes engagés. Notre temps se passa ainsi d'une manière tout à la fois utile et agréable, jusqu'à ce que, vers le soir, nous atteignîmes la maison du catéchiste de Goddapitiya, très fatigués, car nous avions marché, cinq longues heures durant, sous un soleil des tropiques, mais d'autant mieux préparés ainsi à savourer le repas qui nous attendait, consistant en riz et en curry que ce frère avait eu soin de nous préparer. Une longue conversation avec les membres de la famille et le culte du soir terminèrent notre journée. On m'avait assigné, pour y passer la nuit, le laboratoire du catéchiste, qui unit à ses fonctions celles de médecin de la localité. Les ingrédiens dont je me trouvai entouré dans cet endroit étaient bien singuliers. Je n'en citerai que ces deux : de l'huile de tigre, préparée en onguent pour guérir de la petite vérole, et une sorte de pâte composée d'huiles diverses, de musc et d'herbes sauvages, et réputée infaillible contre l'hydrophobie!

« Le lendemain, je visitai l'école, que dirige avec quelque succès le fils du catéchiste. Les membres de la Société et un auditoire assez nombreux entendirent ensuite une prédication de M. Goonewardene. Cette station se présente sous un aspect très encourageant, grâce surtout, après Dieu, à l'heureuse influence qu'exerce autour de lui le *moodliar*, ou chef indigène du lieu. Cet homme est un chrétien sincère, et il sert la cause de Christ tout à la fois par la pureté de sa vie et par les soins qu'il prend pour amener ses compatriotes à faire usage des moyens de grâce qu'il contribue à mettre à

leur portée. On demande à grands cris, dans ce lieu, la fondation d'une école de filles ; mais nous sommes, à notre grand regret, forcés de la refuser, parce que les ressources pécuniaires nous manquent. Cette pauvreté est, à parler humainement, un grand malheur ; car, si nous étions plus riches, je crois pouvoir affirmer, tant le besoin d'instruction se fait sentir, qu'une centaine de bonnes écoles pourraient être très promptement ouvertes sur autant de points divers.

« A une heure après-midi, nous nous embarquâmes pour descendre la rivière jusqu'à Matura. Cette rivière de Matura est large, profonde et peuplée d'alligators. Elle traverse un pays d'une richesse de végétation merveilleuse, et présente de temps en temps les plus magnifiques points de vue. La barque qui nous portait était formée de deux canots, larges chacun d'une quinzaine de pouces sur douze pieds de long, et reliés l'un à l'autre par des pièces de bois, de manière à laisser entre eux un espace d'environ deux pieds. A l'arrière, quelques mauvaises planches jetées à travers les deux canots formaient une espèce de radeau assez large pour contenir deux chaises, et au-dessus duquel quelques bambous disposés en cerceaux servaient d'appui à une toiture de feuilles de cocotier. L'équipage se composait de quatre hommes, dont trois faisaient jouer les rames, tandis que le quatrième gouvernait l'embarcation. Après quelques instants d'une navigation silencieuse, l'un des rameurs prit la parole : « Nous avons, dit-« il, l'habitude de chanter des *slokas* (chansons) ; mais comme « nous conduisons aujourd'hui un *padre* (père ou mission-« naire), nous n'oserions pas le faire. » Comprenant que c'était une manière de demander permission, je répondis : « Chantez si vous le voulez, mais seulement des choses hon-« nêtes. Ce sont vos péchés et non pas vos *slokas* que je vous « demande d'abandonner. » Ainsi autorisés, leurs voix se firent bientôt entendre ; mais au bout d'une heure, il paraît que leur provision de slokas *honnêtes* se trouva épuisée, car

l'un d'eux en commença un que ses compagnons se hâtèrent de lui faire interrompre, après quoi les chants cessèrent.

« Dans ces occasions, je m'efforce d'étudier le caractère et la nature des pensées habituelles des indigènes avec lesquels je me trouve en contact, afin de pouvoir donner ensuite à la conversation une tournure qui réponde mieux à l'état de leur âme. Quand ceux-ci se furent lassés de leurs slokas, je me mis à leur raconter l'histoire de Daniel, et m'appliquai, non, j'espère, sans quelque fruit, à leur démontrer la folie du culte rendu aux idoles ou au diable, et le prix d'une confiance entière en Dieu, redevenu notre Père bien-aimé par son Fils Jésus-Christ.

« Nous arrivâmes à Matura à six heures du soir, et, par suite des arrangements pris à l'avance, je pus, dès six heures et demie, prêcher l'Evangile à une assez nombreuse congrégation. Le lendemain matin, j'examinai les trois écoles indigènes. Elles se soutiennent, mais ne font pas tous les progrès désirables. Il faut attribuer cette langueur en partie, peut-être, à l'incapacité des maîtres; mais surtout à ce que, dans ces derniers temps, de graves maladies ont régné dans le pays, et nous ont enlevé un grand nombre d'élèves, en empêchant, de plus, les autres de suivre les leçons avec beaucoup de régularité. »

Ainsi se poursuit à Ceylan l'œuvre d'évangélisation qu'y ont entreprise les messagers de la bonne nouvelle. La mission wesleyenne, à laquelle appartient le Rév. J. Rippon est divisée en deux grandes sections, dont l'une a pour objet les Cingalais, tandis que l'autre s'occupe des populations tamules du nord de l'île. Les deux sections réunies comptaient, à la fin de 1853, environ 1,700 communiants, et dans leurs écoles 3,750 élèves, dont 770 filles.

Plusieurs autres Sociétés de missions, entre autres celle de l'Eglise établie d'Angleterre et le Conseil américain de Boston, sont aussi à l'œuvre dans l'île de Ceylan, et y ont obtenu d'en-

courageants succès. La première y emploie 10 missionnaires anglais, 2 missionnaires cingalais et plus de 150 catéchistes ou instituteurs aussi indigènes. Environ 4,500 personnes assistent au service divin dans ses divers lieux du culte, et à peu près le même nombre d'élèves fréquentent plus ou moins régulièrement ses écoles.

Le *Conseil américain*, a de son côté, à Ceylan, 7 stations, une vingtaine d'agents américains, et 121 ouvriers indigènes. Son champ de travail est la partie septentrionale de l'île. Outre un grand nombre d'écoles, la Société y a fondé deux séminaires, d'où sont sortis un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices, employés aujourd'hui d'une manière très utile sur les lieux mêmes. En 1853, le chiffre des membres effectifs de l'Eglise en communion avec cette Société, dans ses 7 stations, s'élevait à 395.

INDE BRITANNIQUE.

Histoire d'un vieillard et d'un jeune homme.

Un missionnaire américain de l'Eglise presbytérienne, le Rév. Jamieson, d'Ambala, station du nord de l'Inde, raconte, dans les termes qu'on va voir, la conversion et la vie actuelle d'un membre de son Eglise indoue :

« Cet homme, dit-il, se nomme Natha, et appartient à une bonne caste. Je le rencontrai, pour la première fois, il y a quatorze ans, à Sabathu, où j'étais alors fixé. Il y faisait un commerce d'étoffes, et occupait dans le bazar une boutique située près de l'endroit où j'allais presque chaque jour faire une prédication. Il avait ainsi été conduit à faire souvent partie de mon auditoire, mais sans que je l'eusse jamais remarqué, quand un jour, passant devant sa boutique, je le vis assis au milieu de ses toiles de coton, et m'arrêtai pour échanger quelques mots avec lui. Ma conversation parut l'intéresser,

et il m'avoua dès ce jour là qu'il n'avait aucune foi aux doctrines de l'indouisme. Là dessus, je l'invitai à me venir voir. Il se prévalut de l'invitation, et prit en peu de temps l'habitude de fréquenter régulièrement nos réunions et même notre culte de famille. Il n'en fallut pas davantage pour que ses parents et les autres marchands, ses confrères, le déclarassent déchu de sa caste. Il eut de plus à souffrir d'autres persécutions, et toutes ses pratiques indigènes l'abandonnèrent. Cependant comme il possédait une certaine aisance, ces pertes l'émurent peu, et ne l'empêchèrent pas de prendre la résolution de s'attacher à Christ comme à son Sauveur. Une seule chose lui paraissait difficile et même impossible : c'était de renoncer à sa caste. Ses efforts pour échapper à cette nécessité me prouvèrent quelle puissance ce système des castes exerce sur l'esprit et sur les habitudes d'un Indou. Natha n'avait aucune objection à recevoir le baptême de mes mains; mais il n'en était pas de même de la sainte Cène. Il alla jusqu'à me proposer d'apporter à la table sainte son propre pain et son vin, et quand je lui eus dis que je n'y pouvais consentir, et que s'il aimait mieux sa caste que Christ, il n'était pas digne de Christ, je le vis, comme le jeune homme de l'Evangile, s'en aller tout triste. Il resta trois ou quatre ans dans cet état de doute et de luttes intérieures, désirant le salut, mais ne pouvant se résoudre au sacrifice de ses préjugés. Bien des fois, durant ce long espace de temps, je le vis assis à mes côtés, pleurant sur ses péchés et s'accusant de sa coupable opiniâtreté. Ce fut en réalité un long et douloureux combat; mais à la fin une lumière céleste se fit jour dans son esprit et fit taire toute résistance. Aussi M. Newton, qui m'avait succédé à Sabathu, put-il, en 1846, conférer le saint baptême à Natha et l'admettre au sein de l'Eglise. A mon retour d'Amérique, en 1848, il vint, de son propre mouvement, se fixer ici auprès de moi, et depuis lors il a constamment fait partie de l'Eglise, excepté pendant une courte suspension dont nous avions dû

le frapper pour avoir, dans une occasion importante, eu la faiblesse de dissimuler sa qualité de chrétien. Pendant quelque temps il a été employé comme lecteur de la Bible, mais déchargé ensuite de ces fonctions, parce qu'il ne lisait pas d'une manière assez courante. On ne sera pas surpris de cette incapacité, quand j'aurai dit que Natha n'avait appris à lire qu'après son baptême. Nous lui avons, depuis, confié le soin de surveiller des ouvriers et de tenir des comptes, deux fonctions dont il s'acquitte à notre entière satisfaction. Agé maintenant de plus de soixante-dix ans, il se prépare de plus en plus sérieusement à la rencontre de son Dieu, mais avec la ferme confiance qu'une demeure lui est assurée dans la Canaan céleste. C'est, du reste, un vieillard plein de bienveillance, toujours animé d'une douce gaîté, et, en dépit de quelques imperfections spirituelles, je le regarde comme un chrétien plein de droiture et de sincérité. Je dois ajouter qu'il a montré sa foi par ses efforts pour répandre autour de lui la connaissance de l'Evangile. Il a été, entre autres, l'instrument dont Dieu s'est servi pour amener la conversion d'un pundit ou docteur indou, nommé Isà Das, qui exerce maintenant les fonctions de lecteur de la Bible à Lahore. Quelque temps avant le baptême de Natha, sa femme mourut. Elle avait pris l'habitude d'accompagner son mari à nos réunions de culte, mais la tête toujours voilée. Son mari désirait vivement qu'elle embrassât la foi en même temps que lui, mais la mort ne permit pas la réalisation de ce vœu.

« Un des fils de Natha, baptisé en même temps que son père, a depuis alors fait constamment profession de la foi ; mais sa conduite morale a souvent affligé les missionnaires. Ceux-ci le regrettent d'autant plus, que cet Indou, qui se nomme Saudager, est un homme très intelligent, et que, connaissant bien les Ecritures, il aurait pu rendre de grands services à la cause de la vérité. »

Telle est l'histoire de Natha. Elle est, comme le fait observer le missionnaire qui la raconte, bien simple et ne présente aucun de ces faits extraordinaires que les esprits peu réfléchis aiment surtout à trouver dans toutes les histoires, peut-être même dans celle des missions évangéliques; mais la simplicité n'exclut pas l'édification, et que manque-t-il ici de ce qui peut édifier? N'y voit-on pas briller les traits les plus caractéristiques de la conversion et de la vie en Christ? les appels de la grâce, les luttes intérieures, les persécutions supportées, les sacrifices accomplis, et enfin, malgré des infirmités, une existence consacrée toute entière à l'auteur du salut et au salut lui-même! Les journaux des missionnaires employés dans l'Inde abondent, du reste, en récits de ce genre, et quand nous en voulons reproduire ici quelques-uns, le seul embarras que nous éprouvions est celui du choix. Citons-en un autre qui. dans des circonstances bien différentes, fait ressortir avec non moins d'éclat la puissance de la foi pour subjuguer les âmes et rompre les obstacles. Natha est un ouvrier des dernières heures de la journée; le néophyte dont va voir l'histoire a été appelé dès l'aube du jour. Les chrétiens savent que l'auteur du salut ne fait pas plus acceptions des âges que des personnes.

Le 14 mai dernier, le Rév. Anderson, missionnaire de l'Eglise libre d'Ecosse à Madras, eut la joie d'administrer le saint baptême à onze nouveaux chrétiens, dont sept étaient des femmes. Parmi les quatre hommes dont s'enrichit ce jour là l'Eglise de Christ, se trouvait un jeune homme dont le missionnaire raconte ainsi la conversion :

Nagalingum, âgé de quatorze ans révolus, appartient à une famille riche et de caste élevée. Il paraît que, d'après des dispositions légales inattaquables, il doit à lui seul hériter un jour d'une fortune de 70,000 roupies (175,000 francs). Pour faire son éducation, on l'avait placé dans une école fondée pour les païens et d'où la Bible était soigneusement exclue. Cepen-

dant un des livres de lecture employés dans l'établissement contenait quelques allusions au christianisme. Le jeune Indou, dont l'intelligence est très vive et très développée pour son âge, remarqua ces passages et en demanda l'explication au maître de sa classe. Par une direction toute providentielle, il se trouva que cet homme avait secrètement étudié l'Evangile et le goûtait. Il put en conséquence répondre aux questions de Nagalingum, de manière à lui inspirer des doutes sur le culte rendu par ses compatriotes aux absurdes divinités de l'indouisme. De là naquit dans l'esprit du jeune indou un profond désir d'en apprendre davantage. Quelque temps après, il rencoutra fortuitement un missionnaire, dont il n'a jamais su le nom, mais qui lui donna un traité intitulé le *Chemin de l'aveugle*, et accompagna ce don de quelques explications snr la nature, le but et les effets de l'Evangile. Nagalingum reçut avec avidité ces instructions, et bouillant comme on l'est à son âge et avec son caractère, il parla dans sa famille de l'impression qu'elles avaient faites sur lui. Il n'en fallut pas davantage pour attirer sur lui la persécution. Ses parents l'empêchèrent de sortir de la maison; on l'accabla d'injures et de menaces, et son grand-père, de qui il dépendait particulièrement, le frappa lui-même à diverses reprises. Sans en être ébranlé, Nagalingum exposa ses sentiments dans une lettre qu'il fit parvenir au Rév. Rajagopaul (missionnaire indigène de l'Eglise libre d'Ecosse), et, peu de jours après, étant parvenu à s'échapper, il se présenta lui-même devant les directeurs de la mission, leur demandant les instructions et l'appui dont il avait besoin. En l'examinant, les missionnaires furent étonnés des habitudes réfléchies et de la fermeté de décision que dénotaient toutes ses réponses. Considérant toutefois, d'une part, sa grande jeunesse, et de l'autre l'insuffisance de ses connaissances chrétiennes, ils lui donnèrent le conseil de retourner chez ses parents, et de continuer à s'y adonner autant qu'il le pourrait à l'étude de la

Parole de Dieu; mais à ce conseil, le jeune Indou fit une réponse qui frappa les missionnaires plus encore que tout ce qu'ils avaient vu de lui. « Quoi! s'écria-t-il, vous êtes des « missionnaires et vous voulez me renvoyer dans ma famille, « c'est-à-dire me faire pécher contre le vrai Dieu, au mo-« ment même où je viens d'apprendre à le connaître! » Cet appel si direct, et qui partait si évidemment d'un cœur sincère, retentit aux oreilles des missionnaires comme une voix d'en haut, à laquelle ils ne devaient pas résister. Ils reçurent Nagalingum dans leur maison, et l'aidèrent à pénétrer plus avant dans les profondeurs de la science du salut. Depuis lors, le jeune Indou a eu beaucoup à souffrir de la part de sa famille. On lui a tour à tour prodigué les menaces et les promesses. Celles-ci surtout ont été de la nature la plus séduisante et propres à tenter une âme mal affermie; mais, grâce à Dieu, celle de Nagalingum a su résister à tout. Répondant à toutes les objections avec une sagesse merveilleuse pour son âge, il a su réduire au silence les plus habiles de ses adversaires, et ainsi encouragés, les missionnaires n'ont pas cru devoir lui refuser le baptême. « Sa foi, dit M. Anderson, nous paraît énergique, son amour pour Christ aussi ardent que vrai, et le jour de son admission dans l'Eglise, une joie tout à la fois profonde et sérieuse brillait sur son visage. Que Dieu veuille garder et bénir ce jeune confesseur! N'est-il pas un exemple nouveau de la vérité de cette parole : *Tu tires, ô Dieu, tes louanges de la bouche des enfants!...* »

En terminant leur récit, les missionnaires à qui ce grand sujet de joie vient d'être donné, annoncent que cinq autres jeunes gens de Madras leur paraissent faire des progrès rapides dans la recherche du salut.

ÉTATS-UNIS.

Quarante-sixième assemblée générale du Conseil américain pour les Missions extérieures.

Comme nous avons eu déjà occasion de le dire, cette assemblée générale a eu lieu, le 11 septembre dernier et les jours suivants, à Hartford, dans l'Etat de Connecticut. Elle avait attiré un concours de chrétiens, attachés à la cause des Missions, plus nombreux encore qu'à l'ordinaire, et elle a présenté un vif intérêt, autant par la teneur des rapports lus sur les œuvres que par les discours prononcés et les résolutions adoptées.

Dans le courant de l'exercice terminé, 34 nouveaux missionnaires avaient été dirigés sur différents points du globe, et 7 autres, après un séjour momentané en Amérique, étaient retournés à leurs postes.

Les trois journaux de la Société avaient été tirés et placés à un plus grand nombre d'exemplaires que jamais : le *Missionary Herald*, à 210,000 exemplaires; le *Journal des Missions* (d'un caractère plus populaire), à 374,892, et la feuille destinée à la jeunesse (*Youth Dayspring*), à 340,500.

Les recettes de l'année s'étaient élevées à 310,107 dollars (plus de 1,550,000 francs) ; mais les dépenses avaient été de 322,150 dollars, ce qui forme dans la caisse un déficit de plus de 60,000 francs.

Du rapprochement de tous les rapports partiels résulte le tableau statistique suivant :

Missions.

Nombre des Missions générales.	29
Stations.	119
Annexes diverses.	48

Agents.

Missionnaires consacrés, dont 9 médecins.	161

Prédicateur licencié	1
Médecins non consacrés	8
Aides-missionnaires, hommes	20
Id. femmes	216
Prédicateurs indigènes	43
Autres indigènes attachés aux missions	223
Total des ouvriers employés par la Société	672

Eglises.

Eglises organisées	104
Membres effectifs de ces Eglises	25,846
Admissions durant l'exercice	2,331

Education.

Elèves dans les 9 séminaires de la Société	458
Elèves dans 23 pensionnats	638
Elèves dans 697 écoles élémentaires	22,459
Total des élèves de la Société	28,555

Ces chiffres suffisent pour montrer que les opérations de la Société deviennent de plus en plus importantes. Il faut néanmoins remarquer que dans ce tableau se trouve encore comprise la mission des îles Sandwich, qui, par le fait et par les secours qu'elle continue à recevoir, est encore toute américaine, mais dont, en principe, l'indépendance a été prononcée, ainsi que nous l'avons annoncé dès l'année dernière.

Une discussion grave, et qui a eu aux Etats-Unis un certain retentissement, s'est élevée dans l'assemblée d'Hartfort. On en comprendra l'importance, quand on saura qu'elle touchait à cette question de l'esclavage, si brûlante et si difficile à traiter avec calme aux Etats-Unis. Voici, en quelques mots, ce dont il s'agissait. Dans le courant de l'année dernière, le conseil national des Chactas (l'une des tribus évangélisées avec le plus de fruit par la Société, mais où l'esclavage existe) avait défendu à toute personne employée dans

les écoles d'apprendre la lecture aux esclaves ou aux enfants d'esclaves. Là-dessus, les missionnaires à l'œuvre dans la tribu avaient aussitôt déclaré qu'à ces conditions ils ne pouvaient plus diriger les écoles de la mission. Le comité avait approuvé cette démarche, et il fallait décider si l'asssemblée générale, juge en dernier ressort, sanctionnerait cette approbation. Le débat a été assez vif pour que des amis de la conciliation crussent devoir soumettre à l'assemblée une proposition d'enquête et d'ajournement; mais cette proposition a été repoussée, et un vote complètement approbatif des décisions prises par les missionnaires et par le comité a terminé l'affaire. L'une des résolutions de ce vote porte que l'ordre donné par Jésus-Christ à ses disciples de prêcher l'Evangile *à toute créature*, doit être respecté et exécuté dans tous les champs de travail et par tous les agents de la Société. Comme, du reste, en dehors des écoles, les missionnaires du pays des Chactas sont parfaitement libres de prêcher l'Evangile aux gens de toutes les conditions, ils resteront à leur poste pour y poursuivre en paix leurs travaux, en demeurant fidèles à ce grand principe chrétien.

Quand nous aurons sous les yeux le rapport imprimé, nous pourrons revenir avec plus de détails sur quelques-uns des faits qu'il renferme.

Société des Missions de Bâle.

Cette excellente institution a tenu sa dernière assemblée générale les 5 et 6 juillet dernier.

Les recettes de l'année avaient été de 333,536 fr. Ce chiffre présente sur celui de l'année précédente une augmentation de près de 30,000 fr. Mais les dépenses se sont aussi accrues au point que la Société se trouvait en face d'un déficit de plus de 8,000 fr.

La Société s'est activement occupée de pourvoir à l'éducation des enfants de ses missionnaires. Un comité auxiliaire de dames, formé à Bâle pour cet objet, avait, dès le mois d'avril dernier, recueilli plus de 10,000 fr. Il a été décidé que les enfants à élever seront amenés en Europe.

L'institut missionnaire renfermait 65 élèves, mais sur ce nombre 6 avaient achevé leurs études et devaient bientôt se rendre dans les divers champs de travail de la Société.

On sait que les principaux de ces champs sont *l'Inde*, *l'Afrique occidentale* et la *Chine*. Les nouvelles venues de ces différents points sont en général très encourageantes. Dans l'Inde le chiffre des admissions nouvelles s'était, durant l'année, élevé à 275, et en Afrique à 45.

Mais si la Société a eu de grands sujets de joie, elle a eu aussi ses douleurs et ses deuils.

En moins de huit mois, du 26 décembre au 7 juillet dernier, elle a perdu cinq de ses ouvriers parmi les païens. Ce sont :

Le missionnaire *Dœuble* mort très jeune sur la côte occidentale d'Afrique, après deux ans et demi de travaux seulement. Ce serviteur de Dieu appartenait à une famille de Wurtemberg qui a donné à l'œuvre des missions trois fils et denx filles.

Le missionnaire *André Riis*, aussi de la mission d'Afrique, mais mort dans un voyage en Suède, dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il s'était dévoué.

Madame *Lechler*, épouse du missionnaire de ce nom, morte à Hong-Kong, quelques semaines seulement, après y avoir accompagné son mari.

Le missionnaire *Hamberg* appartenant aussi à la mission d'Hong-Kong, et l'un de ses ouvriers les plus précieux, parce qu'il avait acquis une grande habitude de la langue chinoise.

Et enfin le missionnaire *Bühler*, des Indes-Orientales, mort du choléra, près des Montagnes-Bleues, après avoir déployé

longtemps un courage et un dévouement infatigables en faveur des victimes de ce fléau.

La Société a eu de plus, cette année, à déplorer la perte de quelques-uns de ses plus anciens et plus dévoués amis : MM. *Hœring*, négociant à Bâle; le pasteur *Mœgling*, dont quatre enfants sont attachés à la mission des Indes ; le pasteur Antistès *Spleiss* de Schaffouse ; le pieux pasteur *Kraft*, à Strasbourg, et enfin, M. *Bernard Socin*, ancien conseiller d'Etat du canton de Bâle.

Ainsi les institutions les plus dévouées à l'œuvre du Seigneur ont leurs jours d'épreuves ; mais cette œuvre elle-même ne meurt pas, et partout où elle a besoin d'être encouragée, les chrétiens savent que cet appui ne lui fera pas défaut.

NOUVELLES RÉCENTES.

Evêché protestant de Jérusalem.

M. Gobat, évêque anglican de Jérusalem, vient de publier la lettre annuelle où il rend compte des travaux de la mission qu'il dirige. Ce document constate tout à la fois des épreuves et des succès.

Les épreuves ont été surtout de l'ordre matériel.

Deux fléaux redoutables, l'extrême cherté des vivres et la petite-vérole ont douloureusement sévi dans le pays. On n'estime pas à moins du dixième de la population le chiffre des individus que la petite-vérole a enlevés dans la seule ville de Jérusalem. Malgré de nombreux secours, envoyés de divers côtés, les protestants natifs et les juifs convertis ou en voie d'instruction ont aussi beaucoup souffert de la disette.

L'aspect spirituel de l'œuvre est plus réjouissant. L'année dernière, les missionnaires ont pu, surtout durant l'hiver et le printemps, prêcher l'Evangile à un grand nombre d'israélites, et non sans quelque fruit. Neuf néophytes adultes ont reçu le baptême après avoir été soumis à de longues épreuves et avoir donné des preuves de la sincérité de leur conversion.

Les services religieux ont été célébrés avec régularité et généralement assez bien fréquentés. Ils se font en diverses langues ; en hébreu pour les israélites du pays ; en espagnol pour les juifs espagnols ; en arabe pour les indigènes, et en allemand et en anglais pour les Européens. Outre ces actes de culte, les missionnaires dirigent avec succès de nombreuses réunions d'édification.

L'hôpital fondé pour les juifs indiens marche bien et continue à rendre d'immenses services. Des milliers de pauvres israélites y ont été secourus durant l'année. On ne fait pas de cet établissement un moyen de propagande ; tout ce qu'on se permet sous ce rapport est de placer à la portée de chaque malade le Nouveau Testament en même temps que l'Ancien ; mais indépendamment de ce que peut produire la lecture de ce saint livre, il est certain que les soins charitables et vraiment chrétiens que reçoivent dans l'établissement un si grand nombre d'israélites, contribuent heureusement à dissiper quelques-unes de leurs préventions contre la foi chrétienne.

Les deux écoles ou maisons de travail destinées à mettre de jeunes juifs et de jeunes juives en état d'exercer quelque profession qui leur assure des moyens d'existence se soutiennent aussi, quoique avec des résultats plus variés.

Les diaconesses allemandes se rendent toujours très utiles. Elles vont visiter les malades à domicile et ont fait de leur maison un hospice où les pauvres protestants reçoivent les soins les plus affectueux. Elles recueillent, en outre, des pauvres orphelins, israélites ou païens, et s'emploient à les élever dans l'amour de Dieu.

Les écoles de la mission sont prospères. A Jérusalem, celle des garçons a trois instituteurs et renferme 55 élèves; celle des filles deux maîtresses et 51 écolières. Ce qui rend nécessaire d'avoir un personnel de maîtres et de maîtresses assez nombreux, c'est que les enfants appartiennent à des nationalités et à des communions différentes. Il s'y trouve des Juifs, des Grecs, des Arméniens, des Abyssiniens, etc.

D'autres écoles fondées à Nablouse (l'ancienne Samarie), à Béthléem et à Jaffa, donnent aussi des encouragements. A une époque de l'année, celles de Nablouse ont contenu jusqu'à 84 enfants, dont 22 étaient mahométans. A Béthléem et à Jaffa, les écoles comptent en moyenne chacune 20 ou 30 élèves.

Avec plus de ressources et plus de moyens de surveillance, M. Gobat pense qu'il pourrait multiplier de beaucoup le chiffre de ces établissements. On le lui demande souvent et de divers côtés.

En somme, l'œuvre qui se poursuit à Jérusalem promet et donne déjà des résultats propres à alimenter les sympathies dont elle est l'objet; mais elle a besoin des prières de tous les chrétiens qui s'intéressent à l'avancement du règne de Dieu dans ces contrées, et spécialement parmi les Juifs qui les habitent. Aussi M. Gobat termine-t-il sa lettre en réclamant avec instance cette précieuse coopération.

Bâle et Jérusalem.

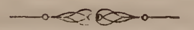
On annonce que la Société des Missions de Bâle vient d'envoyer à Jérusalem six élèves missionnaires, accompagnés d'un inspecteur. De là, ces jeunes frères doivent, si nous sommes bien informés, se rendre en Abyssinie, où la Société voudrait fonder une nouvelle mission.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Notice sur la nation des Bassoutos.

Le pays, les maisons et les villages. — Le gouvernement. — La langue. — Ignorance religieuse et superstitions. — Education des enfants. — Mariage et condition des femmes.

Il est des peuples qui, ne pouvant se soumettre aux restrictions imposées par la vie sociale, préfèrent rester à l'état de nomades. Tels sont les Arabes, et, près de nous, les familles isolées des Bushmen. Les Bassoutos, quoique encore assez portés à l'amour du changement, poussent rarement la chose plus loin que de transférer quelquefois leur résidence d'un point sur un autre, dans les limites de leur pays. Leurs habitudes leur font un besoin de s'associer, afin de s'assurer une protection mutuelle. Cependant les tendances sociales, qui chez nous ont fait bâtir les capitales et les temples, se bornent parmi eux à s'entr'aider les uns les autres, et à se réunir pour la défense commune.

Contents de leur pays, dont l'étendue est suffisante pour contenir ses habitants, et qui produit plus de céréales et nourrit plus de bétail qu'ils n'en peuvent consommer, ils ne cherchent pas à s'étendre, et n'ambitionnent d'autres victoires sur leurs ennemis que celles qui sont nécessaires pour la conservation de leur territoire.

Comme peuple pasteur, leurs besoins sont modérés. A quelques exceptions près, ils vivent dans des villages d'une dizaine ou d'une vingtaine de familles, chacune desquelles possède ordinairement deux et quelquefois trois chaumières ou huttes, faites de branches d'arbres, de roseaux et d'herbe. La forme de ces maisons est ronde; elles ont une petite porte, généralement placée du côté du soleil levant, et par en haut une très étroite ouverture destinée à servir de passage à l'air. Ces maisons revêtues à l'intérieur d'un enduit de terre, et proprement tenues, sont quelquefois peintes de diverses couleurs : on y trouve aussi parfois des imitations de quelques-uns des ustensiles domestiques du pays, mais exécutés avec peu de goût. — La ville principale s'appelle Thaba-Bosigo (Thaba-Bossiou); c'est là que le chef Moshesh réside. Elle est bâtie sur une montagne qui n'est accessible que sur quatre points. Les villages sont assez rapprochés les uns des autres, et presque toujours bâtis sur des hauteurs, afin de faciliter aux habitants la surveillance de leur bétail, qui paît non loin d'eux.

Le gouvernement est monarchique et héréditaire. Après la mort du chef, son fils aîné prend le gouvernement en main. S'il n'y a pas de fils, c'est le frère puîné du chef qu'on choisit pour le remplacer. Cependant, chacun des frères ou des fils du monarque possède déjà, de son vivant, une espèce de gouvernement qui s'étend sur un plus ou moins grand nombre de villages. Les habitants de ces villages les reconnaissent comme leurs chefs immédiats, et sont sous leurs ordres, sans pour cela se détacher du grand chef. Dans une guerre, ou même dans une assemblée nationale, tous les Bassoutos ne forment plus qu'un corps homogène. Moshesh est un homme intelligent, brave quand il le faut; mais ce qui le distingue principalement, c'est sa patience envers tous les partis. Il peut avoir une soixantaine de fils, mais quatre seulement ont droit à la succession, parce qu'ils proviennent de sa première femme.

La population qui reconnaît Moshesh pour son chef légitime se compose d'environ 80,000 âmes. Leur pays se trouve enclavé entre les montagnes Maloutis, du côté de Natal ; la Souveraineté (ancienne), au-delà du Calédon, et la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance. Sous le rapport matériel, ce peuple prospère et s'accroît, pour ainsi dire, chaque jour. L'état sanitaire du peuple est tel que la proportion des naissances l'emporte de beaucoup sur celle des décès. En outre, beaucoup d'individus venant de la colonie ou d'ailleurs, cherchent un refuge dans ce pays et grossissent le nombre de ses habitants.

Leur langue, à l'exception du G guttural, est assez douce, et se prête avec facilité à exprimer tout ce qui concerne le monde matériel. Quant au spirituel et quant aux idées qui correspondent aux choses invisibles, elle laisse encore assez à désirer. On remarque que les verbes auxiliaires, qui s'y trouvent au mode de l'infinitif, ne se prêtent à aucune conjugaison. Il n'y a ni masculin ni féminin ; l'article ne s'y trouve pas non plus. De là résulte que les noms d'hommes ne se distinguent pas des noms de femmes. On remédie à cette lacune, quand il le faut absolument, en ajoutant au substantif qui doit représenter l'un ou l'autre genre, un mot qui est en soi un masculin ou un féminin. Il est donc naturel qu'en parlant une langue étrangère, ces gens appellent tout le monde « lui. » Les mots exprimant les différents degrés de parenté, et qui dans les langues européennes ne se donnent qu'à l'espèce humaine, comme père, mère, enfant, etc., s'appliquent chez eux également aux bêtes. Les appellations de leurs villages sont sujettes à des variations ; l'endroit n'a pas un nom qui lui soit propre, c'est l'homme principal dont il est la résidence qui lui donne le sien. Cette règle a très peu d'exceptions. Cependant, si le chef du village a été un homme de quelque conséquence, ses gens continuent ordinairement, après sa mort, à s'appeler de son nom, quoique le fils qui prend sa place ait le

droit d'exiger qu'ils prennent le sien. Par cette raison, on entend parfois faire usage de deux et trois noms pour désigner un seul endroit.

Dans leur état de nature, il ne paraît pas que les Bassoutos aient la connaissance d'un Dieu créateur et conservateur de toutes choses. Selon eux, le monde se trouvant là, les premiers hommes sont sortis des roseaux. Après leur mort, ils sont changés en *merimo* (ancêtres décédés, mais existant encore en esprits). On craint la malignité de ces esprits, et on leur offre, en conséquence, des sacrifices d'animaux qu'on immole dans différentes occasions, ainsi à la naissance d'un enfant, pendant la maladie ou la mort de quelqu'un, comme aussi avant et après des expéditions guerrières, etc. La chair des animaux ainsi sacrifiés est mangée tout entière, après qu'on en a pris d'abord le fiel pour en oindre de petites incisions qu'on se fait sur la figure et sur la poitrine, et puis la vessie, que les hommes attachent à leurs cheveux, comme ornement en l'honneur de leurs ancêtres, et comme préservatif de leurs propres personnes. La langue sessouto n'a pas d'autre mot pour exprimer le nom de Dieu que *Morimo*, qui est le singulier de *Merimo*.

Bien que ces pauvres païens ne croient pas à un seul et vrai Dieu, ils sont pourtant adonnés à diverses superstitions. Ils ont des sorciers et des exorcistes, des faiseurs de pluie et des médecins, qui ont recours à des moyens mystérieux pour la guérison des malades. Dans un cas de maladie grave, on appelle un de ces hommes de l'art, dont le premier soin est de deviner le coupable qui a ensorcelé le malade; sans cela, tous les remèdes seraient, dit-il, inutilement appliqués. La personne supposée coupable une fois trouvée, on la fait souffrir ou payer, après quoi le médecin emploie des remèdes naturels, c'est-à-dire différentes herbes qui ont la vertu de guérir. En même temps, on tue une tête de bétail qui sert

comme de purification pour les impuretés que le sorcier a pu répandre dans le corps du patient, et pour obtenir le secours des *merimo*.

Quand les champs de blé commencent à souffrir de l'ardeur du soleil, on appelle le faiseur de pluie. Il débute par mettre sur le feu un pot où il jette différentes herbes qui ont, selon lui, la vertu d'attirer l'humidité dans l'air, et il les fait longtemps bouillir. La vapeur abondante qui en sort montant vers le ciel, va, dit-on, se mêler aux nuages, et ce mélange de deux corps étrangers l'un à l'autre, assemblant les nuages, les force ensuite à se séparer et à répandre la pluie bienfaisante sur la terre altérée. Les champs une fois arrosés, le faiseur de pluie reçoit sa récompense, qui consiste en quelques têtes de bétail. Pour compléter la cérémonie, on se livre à une danse qui a pour but d'exprimer la joie.

Les Bassoutos aiment beaucoup leurs enfants et les élèvent sans beaucoup d'accidents. Cependant, s'il arrive que la mère meure en donnant naissance à son enfant, celui-ci est presque toujours mis avec elle dans la tombe. Cet usage provient de ce qu'une femme qui allaite ne se charge jamais de l'enfant d'une autre, persuadée qu'elle est que, si elle le faisait, son propre enfant ne vivrait pas. Une autre coutume, moins barbare, est de planter trois roseaux autour de la maison de l'accouchée, pour indiquer que l'homme tire son origine du roseau.— Quand les garçons ont atteint un âge qui leur permet d'aller aux champs, on les emploie comme bergers. Les filles aident leur mère à porter de l'eau et à moudre le blé. A l'âge d'environ treize ans, les jeunes gens des deux sexes doivent subir les rites de la circoncision. Pendant cette fête, qui dure plusieurs mois, on les initie aux usages de la vie, et dès lors commence pour eux comme une nouvelle ère, à l'entrée de laquelle ils reçoivent un nouveau nom.

Cette époque importante une fois passée, ils ont la liberté de se marier. Le mari doit payer pour sa femme de dix à

vingt têtes de gros bétail, suivant la beauté qu'elle possède ou le rang qu'elle occupe. Après cet arrangement, elle lui appartient comme toute autre propriété; il la commande et la fait travailler selon son gré. Si, par quelque raison, elle s'éloigne de lui, il a le droit de la réclamer, et dans le cas où elle se refuserait à revenir chez lui, on doit lui remettre (au mari) les bœufs pour lesquels il l'a achetée. Ces rapports entre femme et mari nous paraissent fort étranges; mais les femmes bassoutos, y sont accoutumées; elles les trouvent supportables, et tâchent plus ou moins de contenter leurs maris. Comme la coutume veut que la parenté d'un jeune homme qui a l'intention de se marier lui fournisse une partie des bœufs requis pour obtenir sa femme, elle a un droit sur les enfants qui proviennent du mariage, de sorte qu'il arrive assez souvent que les parents du mari lui enlèvent une partie de ses enfants. Cet usage est une source intarissable de querelles, et met parfois à réquisition toute la sagesse des missionnaires qui résident dans le pays. La richesse d'un Mossouto consiste dans le nombre de son bétail et de ses filles. On remet les jeunes filles à leurs maris sans dot. Il résulte de ces coutumes qu'on voit des hommes de cinquante ou de soixante ans, et même plus âgés encore, épouser des jeunes filles, auxquelles les parents ne permettent guère le choix d'un époux.

FR. MAEDER.

En envoyant le travail qu'on vient de lire, M. Maeder annonce, en date du 12 novembre 1854, qu'à Morija l'œuvre spirituelle faisait quelques progrès encourageants. Le roi Moshesh, avait été quelque temps malade, mais se trouvait mieux, après avoir reçu les soins de M. Lautré.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE BRITANNIQUE.

Une tournée d'évangélisation au Bengale. — Un libéral indou. — Manière de procéder des missionnaires. — Les congrégations. — Distributions de livres. — Disposition du peuple. — Les écoles. — Besoin de missionnaires.

Un missionnaire de la Société des Missions de Londres, le Rév. J. Bradbury, de Berhampore, a fait, l'année dernière, dans un district populeux du Bengale, une tournée d'évangélisation dont la relation ne saurait manquer d'intéresser des lecteurs chrétiens. Chacun sait l'importance que les missionnaires de l'Inde attachent à cette manière d'annoncer l'Evangile aux immenses multitudes qui les environnent. Ils s'accordent à la regarder comme le moyen le plus sûr de préparer le triomphe définitif de l'Evangile dans ce vaste champ de travail, et la relation de M. Bradbury nous paraît de nature à justifier ces espérances. Ce qui la distingue des autres du même genre, toujours plus nombreuses dans la correspondance des missionnaires de l'Inde, c'est qu'elle entre moins dans les détails et donne un aperçu plus général du caractère de ces voyages et des résultats qu'on commence à en recueillir.

Le missionnaire était accompagné de deux catéchistes indigènes. Son voyage dura six semaines, et se fit à travers une contrée riche et belle, mais où se trouvent, à côté des terrains les mieux cultivés, des jongles (forêts) épaisses, infestées de bêtes féroces et de serpents. Nous ne citerons qu'un seul fait de la description qu'en trace le missionnaire

c'est qu'en gagnant la ville de Nattore, les voyageurs marchèrent l'espace d'environ 30 milles anglais (dix lieues de France), sur une belle route établie entièrement aux frais d'un seigneur indou du pays. Cet homme a dépensé, dit-on, soit pour cet objet, soit pour d'autres œuvres d'utilité publique ou de bienfaisance, parmi lesquelles sont deux hôpitaux et plusieurs écoles, la somme d'environ 400,000 de nos francs. Et cependant ce libéral Indou n'est pas chrétien. Que n'aurait-on pas droit d'attendre de son zèle philanthropique, s'il venait à être éclairé des rayons du soleil de justice ? Du reste, ces traits de munificence ne sont pas rares dans l'Inde; le malheur est que le plus souvent ils ont pour objets le culte des faux dieux et quelquefois les plus absurdes superstitions.

Les districts traversés par M. Bradbury, dans cette excursion, contiennent une population d'environ 6 millions d'âmes.

Laissons maintenant parler le missionnaire, en conservant les titres qu'il a lui-même placés en tête des différentes parties de son récit.

« *Notre manière de procéder.* — Le temps que nous passions dans chacune des localités où nous dressions notre tente, variait depuis un jusqu'à trois jours. Nous séparant quelquefois en deux groupes, ou bien allant chacun de notre côté, nous sortions généralement à 7 heures du matin, pour rentrer vers midi et demi ; puis, une seconde fois, à 3 heures de l'après-midi pour ne revenir qu'à la nuit. De cette manière, nous pouvions, chaque jour, prêcher l'Evangile et distribuer nos livres aux habitants de tous les lieux qui se trouvaient sur notre passage, dans un rayon de six à huit lieues. En outre, nous ne transportions jamais notre camp d'un lieu dans un autre, sans visiter les bazars, les marchés et jusqu'aux hameaux que traversait notre route. Dans les endroits où la population se trouvait disséminée, nous donnions avis de notre présence en allant nous poster sur le point le plus central, et

en agitant une cloche dont nous avions eu soin de nous munir, et qui nous a été très utile. Dès qu'elle retentissait dans les rues ou près d'un village, nous étions sûrs d'en voir les habitants, hommes, femmes et enfants, sortir précipitamment des maisons, et nous suivre à l'endroit qui nous paraissait le plus convenable pour y entretenir paisiblement un auditoire. Il faut dire aussi que notre voyage ayant lieu durant la moisson des riz, nous avons souvent eu l'occasion de nous adresser aux ouvriers répandus dans les champs, et que presque toujours ces gens s'empressaient de suspendre leurs travaux pour écouter les bonnes nouvelles que nous leur apportions.

« *Nos congrégations.* — Les diverses parties du pays que nous traversions, diffèrent beaucoup les unes des autres, quant à la densité de la population ; il résultait de là une grande diversité dans l'importance des auditoires que nous parvenions à réunir autour de nous : quelquefois ils ne dépassaient pas une demi-douzaine d'individus, tandis que d'autres fois, ils s'élevaient à 7 ou 800. Si nous avions restreint nos travaux aux villes et aux villages les plus populeux, le chiffre total de nos auditeurs aurait été immense ; mais nous avions pris la résolution de prêcher partout où nous pourrions le faire, ne s'y trouvât-il que quelques misérables huttes, et nous avons été fidèles à ce plan. Nous sommes arrivés ainsi à visiter, parmi un grand nombre d'autres localités, cent trente-sept villages où l'Evangile n'avait encore jamais été annoncé, autant du moins qu'il nous a été possible de nous en assurer. Quelques-uns de ces villages contiennent au moins 5,000 habitants.

« *Distribution de livres.* — Nous avions emporté avec nous 333 traités, et 2,190 exemplaires de différentes portions des saintes Ecritures ou de la Bible toute entière en plusieurs langues : entre autres en bengali, en indoustani, en persan, en arabe, en sanscrit et en anglais. Cette provision, malgré son apparente richesse, s'est trouvée de beaucoup trop faible. Si

nous avions suivi notre usage habituel de donner une brochure à tous les Indous qui savent lire, nous aurions été à bout de nos ressources dès les premiers jours de notre voyage, et aurions dû faire au moins 200 milles, sans laisser une seule de ces traces permanentes de notre passage. De là, pour nous la fâcheuse nécessité de nous refuser souvent aux demandes qui nous étaient adressées.

« Parler de distributions de Livres saints, c'est tout naturellement faire naître dans l'esprit des personnes qui s'intéressent aux choses de la foi, cette question : les livres ainsi donnés sont-ils bien réellement lus ? A ce doute, il est impossible de répondre d'une manière positive, au moins pour chaque volume en particulier ; mais ce que je puis affirmer, d'après ce que nous avons vu partout, c'est que beaucoup de ces écrits sont, non seulement lus, mais étudiés et soigneusement médités. Bien souvent, en nous entretenant avec des Indous ou avec des mahométans, ces gens faisaient preuve de connaissances bibliques qui attestaient ce fait. Quelquefois aussi des individus, absents de leur village au moment de notre visite, venaient le lendemain à notre camp nous demander des livres pour eux et nous parlaient du contenu de ceux qu'ils avaient entendu lire chez quelque voisin. D'autres enfin, et en assez grand nombre, franchissaient d'assez grandes distances pour venir solliciter de nous, après notre visite, l'explication de quelque passage.

« *Dispositions du peuple.*—Sous ce rapport, il n'est aucun des points parcourus par nous, où la plus entière liberté ne paraisse assurée aux efforts du zèle chrétien. Nous n'avons, pour notre part, rencontré nulle part la moindre opposition quelque peu sérieuse. Sans aucun doute, les membres les plus sagaces de l'ordre sacerdotal indou ou mahométan, ne voient pas sans appréhension cette diffusion des lumières évangéliques, qui tôt ou tard ne peut manquer de produire une diminution dans les revenus de leurs temples ou de

leurs mosquées, mais quels qu'aient pu être leurs sentiments à notre égard il n'en est résulté, durant ce voyage, aucune violence, soit de langage, soit de fait. Partout au contraire, chez les Indous de toute caste comme parmi les sectateurs de Mahomet, nous avons trouvé, ave un accueil amical, le plus vif empressement à nous écouter, et un sincère désir d'instruction manifesté généralement, avec un sérieux et une candeur remarquables, par des discussions calmes et une foule de questions bien senties. Ces symptômes réjouissants se faisaient surtout remarquer dans les localités déjà parcourues par nous dans un voyage précédent. Là, les villageois semblaient heureux de nous revoir, et leurs remarques prouvaient avec évidence qu'ils avaient conservé le souvenir des bonnes choses que nous leur avions dites dans nos premiers entretiens avec eux.

« L'opinion que ces gens se sont faite des doctrines bibliques est souvent exprimée par eux avec beaucoup de franchise. Tout en parlant des saints Livres avec respect, ils en contestent parfois divers points, et reviennent avec insistance sur la difficulté de mener la vie parfaitement sainte que prescrit la Parole de Dieu. Cette observation porte surtout sur la défense de mentir, et sur l'impossibilité, suivant eux, de concilier ce devoir avec la vie active des affaires et du commerce. Tous admettent, néanmoins, sans conteste que le mensonge est un mal et un péché.

« A Kantapakhur, une femme, qui paraissait âgée d'au moins soixante ans, nous avait entendus exposer les enseignements bibliques sur le péché et en particulier sur les menaces prononcées contre les menteurs : « Oui, nous dit-elle, « tout le monde reconnaît que mentir est un péché, comme « beaucoup d'autres actes ; les brahmines, les pundits (docteurs) « l'admettent aussi, mais nous les voyons pourtant tous les « jours commettre ces mauvaises choses. » Un peu plus tard et après nous avoir entendus exposer plus explicitement les

doctrines de l'Evangile, elle s'écria que ce n'était pas assez d'entendre ces bonnes choses une seule fois ; qu'elle s'estimerait heureuse d'apprendre mieux le chemin du salut, et qu'en conséquence elle nous priait de l'accompagner chez elle pour l'en entretenir plus longuement. Cette invitation était faite trop sérieusement pour qu'il nous fût possible d'y résister. Nous nous rendîmes en conséquence près de sa demeure, où nous nous vîmes bientôt entourés d'un groupe nombreux auquel nous pûmes longuement raconter les miséricordes du Sauveur. Quand nous eûmes fini, cette femme et tous les assistants nous remercièrent avec chaleur, en nous suppliant de revenir dans le courant de l'après-midi.

« Dans le même village et le soir du même jour, un brahmine, s'avançant tout-à-coup au milieu du cercle qui nous entourait, nous demanda avec une sorte de rudesse qui nous étions et ce que nous voulions. Et quand nous lui eûmes exposé l'objet de notre voyage : « Nous n'avons, reprit-il, besoin « ni de vous entendre ni de vous voir; allez-vous en. » — « Pas « avant que nous ayons lu quelque chose de ce livre, » répondis-je en montrant l'Evangile, et je me mis en effet à lire un chapitre de l'Evangile de Saint Jean. Le brahmine, malgré son apparente colère, l'écouta attentivement, puis bientôt il s'écria : « Mais ces doctrines sont bonnes ; je ne vois pas qu'il « y ait le moindre mal en elles ; continuez à les lire et à nous « les expliquer. » Il nous demanda ensuite de lui envoyer un exemplaire du Nouveau-Testament par un autre brahmine qui devait en venir chercher un à notre tente. Il serait sans doute superflu de dire que nous nous empressâmes d'accéder à ce désir, heureux de voir le peu que cet homme avait entendu du Livre de vie, dissiper ainsi ses préjugés et faire naître en lui le désir d'en apprendre davantage.

« Dans le village de Bogbargachi, un jeune mahométan d'environ 25 ans, orfèvre de son état, et qui, la veille avait reçu de nous dans un autre endroit un exemplaire de l'Evan-

gile selon Saint Mathieu, vint nous trouver avec son frère et nous dit : « Nous avons lu le livre que vous m'avez donné hier ; « mais nous ne le comprenons pas entièrement; auriez vous la « bonté de venir un instant chez moi pour nous l'expliquer ? Nous nous rendîmes à sa prière, et paisiblement assis dans sa maison, nous expliquâmes à lui, à son frère et à une quinzaine de voisins, réunis par leurs soins, ceux des passages qui leur avaient paru difficiles à bien entendre.

« Ailleurs, dans un lieu appelé Bogchar, un respectable Indien nous dit qu'il avait déjà appris de la bouche de quelques-uns de ses compatriotes qu'il existait une religion comme celle du Christ, mais que jusqu'à ce jour il ne l'avait jamais entendu prêcher, ni n'avait vu de chrétien. Il nous écouta ensuite avec un intérêt mêlé de surprise ; puis, au bout d'un moment :. « Mais ces choses sont excellentes ! excellentes ! « s'écria-t-il; veuillez me donner un livre pour que je puisse « les y relire et les étudier. » Et en se retirant, il nous invita à le suivre chez lui pour y prendre quelque rafraîchissement.

« Des invitations de ce genre nous étaient faites à chaque instant. Nous ne pouvions répondre à toutes, mais elles nous réjouissaient parce qu'elles indiquaient des dispositions bienveillantes et un affaiblissement marqué de ces barrières qui si longtemps ont tenu les Européens séparés des indigènes.

« *Etat de l'instruction.*— Les villes et les villages que nous avons parcourus renferment ensemble 55 écoles, fréquentées, à l'époque de notre passage, par 1,568 enfants. Dans quelques-unes, on donne une instruction passable en anglais; mais dans le plus grand nombre, on se sert de la langue du pays, et tout l'enseignement se borne à la lecture, à l'écriture et au calcul usuel le plus simple C'est bien peu, mais on trouvera pourtant que c'est quelque chose, quand j'aurai dit que nous avons prêché dans 138 localités destituées de toute école, bien que quelques-unes soient des villages de plusieurs milliers d'habitants.

« *Besoin de missionnaires.*— Quoique l'Inde soit devenue possession britannique depuis près d'un siècle, et quoique l'origine de plusieurs de nos grandes Sociétés missionnaires remonte presque à la même époque, quatre des districts que nous avons parcourus, ceux de Rajshay, de Bograh, de Rungpore et de Malda, n'ont pas un seul ministre du Saint-Evangile, et la grande majorité de leurs habitants n'a probablement jamais encore entendu la bonne nouvelle du salut en Christ... Et cependant une grande porte est, comme on vient de le voir, ouverte et d'un facile accès au sein de ces contrées. Se pourrait-il que l'Eglise de Jésus-Christ ne sentît pas la nécessité de redoubler de zèle pour leur porter le pain de vie? Laisserait-elle les générations de ce peuple périr les unes après les autres, faute de cet aliment spirituel qui sauve les âmes?... »

MADAGASCAR.

Une nouvelle visite aux chrétiens de cette île.

But du voyage.— Mécomptes.— Tamatave et Foule-Pointe.— Amour pour la Bible.— Désir d'instruction.— Les pasteurs et les évangélistes indigènes.

Nos lecteurs n'auront pas oublié l'intéressant voyage que firent à Madagascar, en 1853, deux délégués de la Société des Missions de Londres, MM. Ellis et Cameron, chargés de s'assurer par eux-mêmes de la situation du christianisme dans cette île des martyrs modernes (voir notre numéro de décembre 1853, XXVIIIe année, page 459 et suiv.).

De retour à l'île Maurice, après avoir reconnu l'impossibilité de rétablir, dans les circonstances actuelles, la mission de Madagascar, MM. Ellis et Cameron se séparèrent. Ce dernier

regagna le poste qu'il occupe au cap de Bonne-Espérance, tandis que M. Ellis fixa son séjour à Maurice, d'où il continua à correspondre avec les jeunes princes et avec les autres chrétiens de Madagascar. Dans leurs lettres, quelques-uns de ces fidèles confesseurs lui donnèrent l'espoir que peut-être, en tentant un nouvel effort, il obtiendrait l'autorisation de pénétrer jusqu'à Antananarivo, la capitale de l'île; ce qui, comme on se le rappelle, lui avait été formellement refusé à son premier voyage.

Encouragé par cette perspective, M. Ellis reprit le chemin de Madagascar, et le 12 juin dernier, il put débarquer au port de Tamatave. Là ses premières démarches pour obtenir la permission désirée parurent devoir être couronnées de succès. On répondit à sa demande que le chemin d'Antananarivo lui était ouvert, et le missionnaire faisait déjà ses préparatifs de voyage, quand tout-à-coup un contre-ordre arriva. On avait appris à la cour de la reine qu'au moment où M. Ellis avait quitté Maurice, le choléra y faisait de grands ravages. Des gens intéressés, par haine de l'Evangile, à empêcher l'arrivée du missionnaire, s'étaient empressés de faire sonner bien haut le danger que son voyage pourrait occasionner sous ce rapport, et avaient fait révoquer l'autorisation d'abord accordée.

Ainsi déçu dans ses espérances, M. Ellis a du, après un séjour de trois mois à Tamatave, retourner encore à Maurice. Néanmoins, il a, dans ce séjour, appris et vu beaucoup de faits dignes d'êtres connus du monde chrétien. Quel disciple de Jésus-Christ ne s'intéresserait de toute son âme à ces frères de Madagascar, qui, pour le nom de Jésus, ont souffert et souffrent encore avec une si admirable constance?

La crainte de rendre leur position toujours plus difficile n'a pas permis de publier tous les renseignements obtenus sur eux par M. Ellis, mais ce qu'on va voir suffira pour les rendre de plus en plus chers aux cœurs chrétiens. Laissons parler le missionnaire, dans une lettre écrite de Maurice en date du 12 octobre 1854.

« Aussitôt après mon arrivée (à Tamatave), je reçus la visite de quelques chrétiens de Foule-Pointe, le port le plus rapproché de Tamatave, bien qu'il en soit à près de 40 milles. Sur leur invitation, j'allai ensuite les voir, et passai parmi eux une semaine. J'ai été, durant ce séjour, heureux et reconnaissant de voir leur grand nombre, leur zèle, leur affection mutuelle et la haute estime en laquelle tout le reste de la population les tient. Ils s'étaient récemment organisés en Eglise, et huit jours seulement avant mon arrivée, ils avaient participé tous ensemble à la Sainte-Cène. Nos entretiens roulèrent souvent sur les institutions fondées par notre Seigneur, et je fus étonné de voir quelles vues purement scripturaires prévalent parmi eux sur ce sujet, et avec quelle sagesse ils avaient procédé à l'organisation de leur Eglise. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'à l'époque où les premiers missionnaires furent obligés de les abandonner à eux-mêmes, les institutions ecclésiastiques avaient à peine pu être introduites parmi eux, et que depuis lors ils sont restés dix-huit ans sans directeur spirituel.

« Par l'entremise des chrétiens de Foule-Pointe et de Tamatave, j'ai pu correspondre souvent avec ceux de la capitale, et ai reçu de cette manière une multitude de renseignements du plus haut intérêt... »

Ici M. Ellis raconte que, durant son séjour à Tamatave, il se fit, parmi les chefs et parmi le peuple, un grand nombre d'amis, en leur donnant quelques secours médicaux et au moyen d'un appareil photographique qui, pour eux, était un grand objet de curiosité. Il revient ensuite aux chrétiens et continue en ces termes :

« Ces chers frères venaient continuellement me voir ; mais, comme dans la journée nous étions souvent interrompus par d'autres visiteurs, c'était surtout le soir qu'avaient lieu nos réunions les plus douces. Tous les jours, à peu d'exceptions près, deux ou trois d'entre eux et quelquefois six ou sept

passaient ainsi la soirée avec moi. Nous nous entretenions des choses de la foi, nous lisions l'Ecriture sainte, nous chantions des hymnes, nous unissions nos prières, et plus d'une fois ces salutaires exercices se prolongèrent jusqu'au delà de minuit. Le dimanche, nos réunions étaient encore plus nombreuses, et nous célébrions ensemble un culte plus régulier. Deux fois aussi, sur la demande de ces chers amis, j'administrai la sainte cène à ceux d'entre eux qui appartenaient à l'Eglise d'Antananarivo et qui se trouvaient alors à Tamatave. La première fois ils étaient onze; la seconde il y en eut quelques-uns de moins. Dans ces occasions, les évangélistes natifs adressèrent à leurs frères des allocutions sérieuses et pleines d'une touchante onction. Tous me parurent animés d'une piété très simple, mais très sincère, et autant que j'en ai pu juger, leurs idées sur les grandes doctrines de l'Evangile et sur les devoirs qui en découlent sont remarquablement correctes.....

« Rien ne saurait exprimer le prix que ces disciples du Seigneur attachent aux saintes Ecritures. Je suis convaincu qu'ils les préfèrent à tous les trésors du monde. Un d'eux m'a écrit dernièrement que depuis un grand nombre d'années, sa seule occupation a été de copier des portions de la Parole de Dieu pour ceux de ses frères qui étaient dépourvus de ce saint livre, mais que malheureusement ce travail l'avait beaucoup fatigué, et que l'affaiblissement de sa vue l'empêchait de continuer à s'y livrer.

« Tous les volumes que j'avais emportés avec moi ont été reçus avec une reconnaissance, un empressement et une sainte joie que j'essaierais inutilement de décrire.

« J'ai reçu des détails très émouvants sur la pauvreté et sur les souffrances de ceux qui sont ou cachés, ou emprisonnés, ou réduits en servitude pour crime d'attachement au christianisme. Aussi est-ce avec bonheur que j'ai pu, à deux reprises différentes, leur faire parvenir quelques secours de la part de leurs frères d'Angleterre, bien persuadé que le Comité ne

désapprouvera pas cet emploi d'une partie des ressources mises à ma disposition.

« Le christianisme et en général la cause de l'éducation paraissent beaucoup plus en faveur dans ce pays qu'on ne pourrait le croire d'après les persécutions dirigées contre les disciples de la croix. Dans le cas de quelque changement politique, on verrait probablement surgir des amis de l'Evangile dans beaucoup d'endroits où l'on n'en connaît maintenant aucun. J'ai moi-même été surpris de trouver que plus d'un individu qui n'avait jamais été soupçonné de christianisme, possédait cependant les saintes Ecritures ou manifestait un vif désir de les avoir. Mais le besoin que les classes élevées et moyennes semblent éprouver le plus universellement, c'est celui de l'instruction. Tous les chefs ou les officiers qui savent lire et écrire l'enseignent du mieux qu'ils peuvent à leurs enfants, comme un moyen assuré de parvenir aux places du gouvernement ou de faire son chemin dans le monde. L'instruction donnée de cette manière et dans ce but reste naturellement très défectueuse, mais les efforts persévérants qu'un grand nombre mettent à la poursuivre n'en est pas moins un symptôme encourageant. Les chrétiens y attachent naturellement plus de prix que personne et ils la recherchent aussi dans des vues plus élevées. La donner, dans la mesure de leurs moyens, est une des principales occupations de leurs évangélistes natifs, et leurs instances réitérées pour obtenir des livres, du papier et autres objets du même genre montrent assez à quel point cette soif de connaissances est portée parmi eux. »

M. Ellis termine sa lettre en disant que bien qu'il n'ait pu, encore cette fois-ci, remplir parfaitement le but qu'il s'était proposé, cette visite n'aura pas été sans produire quelques bons fruits. Les fidèles chrétiens de Madagascar, si admirables dans leur persévérance et si dignes d'affection, ont reçu ainsi une nouvelle et encourageante preuve des sympathies dont ils

sont les objets ; de nouveaux moyens de communiquer avec eux ont été organisés ; ils ont reçu une plus ample provision de livres chrétiens, et quelques-uns des éclaircissements bibliques que le missionnaire a pu donner à ceux d'entr'eux qu'il a vus, ne manqueront pas de circuler au sein de leurs assemblées.

D'après des informations que M. Ellis a lieu de croire exactes, il y aurait actuellement dans la chrétienté de Madagascar treize pasteurs et environ soixante-dix évangélistes indigènes.



ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Le christianisme au sein d'une tribu indienne.

Au commencement de l'année dernière, un réveil religieux très remarquable s'est opéré au milieu de la tribu des Indiens Senecas, établis, si nous ne nous trompons, sur les frontières de l'Etat de New-York. Ce mouvement, dû principalement aux efforts de leur missionnaire, le Rév. Gleason (du Conseil américain) et à ceux d'un prédicateur indigène, nommé M. Smith, et que M. Gleason appelle un vrai Whitefield indien, prit naissance à l'époque du nouvel an, et se manifesta promptement par des fruits de conversion. Voici ce qu'en écrivait le Rév. Gleason, en date du 10 avril :

« A notre communion du mois de février, nous pûmes admettre au nombre des membres de l'Eglise dix-sept nouveaux professants, tous chefs de famille, et qui sont comme les prémices de l'œuvre qui vient de s'accomplir ici. Quinze de leurs enfants reçurent en même temps le baptême. Une telle foule se pressa, ce jour-là, dans notre maison de prière qu'il nous fallut élever la table de communion jusqu'au niveau de la chaire, et faire monter les uns après les autres les candidats

au baptême dans le pupître du lecteur, où M. Wright leur administra le sacrement, en se servant de leur langue. Le même procédé dut être employé pour les enfants. Cette fête chrétienne n'en eût pas moins l'aspect le plus solennel. Nous eûmes le bonheur d'y pouvoir aussi prononcer la réconciliation de quelques anciens membres de la congrégation, qui s'étaient laissé entraîner aux séductions du monde.

« A la suite de cette journée, presqu'aucune de nos réunions d'Eglise ne se passa sans que nous eussions à y examiner quelques demandes d'admission. A la dernière, nous en prononçâmes trente-deux, et hier, qui était notre dimanche de communion, tous ces nouveaux membres admis, à l'exception de trois, empêchés par la maladie, firent solennellement leur profession de la foi. Ce jour-là, notre chapelle était de nouveau remplie au point d'y étouffer; mais la joie était générale. Au nombre des nouveaux venus se trouvait un homme très influent, accompagné de ses deux fils et de sa femme; grande bénédiction accordée aux prières et aux efforts d'une épouse et d'une mère, déjà gagnée elle-même depuis longtemps à la vérité. Jamais encore notre mission n'avait été témoin d'une scène pareille. Un évangéliste disait à ce propos : « On voyait « aujourd'hui l'œuvre de la grâce se réfléchir si clairement « sur tous les visages qu'il est impossible de ne pas sentir « que notre Père céleste nous a accordé plus que nous n'a- « vions osé lui demander.

« Un certain nombre d'autres personnes se préparent également à se réunir à nous. Parmi eux se trouve un vénérable vieillard de quatre-vingt-dix-sept ans, qui, demeuré toute sa vie païen, n'a que depuis très peu de temps fixé son attention sur le grand sujet du salut en Jésus-Christ. Dernièrement, nous avons eu aussi la joie de réadmettre à la communion de l'Eglise plusieurs de ceux qui l'avaient abandonnée, et entre autres un chef contre lequel nous avions dû prononcer l'exclusion. Il en résulte qu'aujourd'hui tous ces chefs que, jadis

on voyait continuellement engagés dans des querelles politiques, sont unis ensemble par les liens de l'amour fraternel et jouissent en paix de la communion des saints. Sous l'influence des mêmes causes, des maris et des femmes que des disputes de famille avaient désunis, se sont réconciliés, et ont retrouvé en commun toutes les paisibles jouissances du foyer domestique. En un mot, tant d'heureux changements ont eu lieu, tant d'autels de familles ont été dressés pour la première fois, tant de pauvres pécheurs ont été retirés du feu comme des tisons, tant d'ivrognes, de joueurs ou de profanateurs du sabbat ont été arrêtés dans leur course insensée, et nous avons maintenant autour de nous tant de gens s'adonnant à la prière, chantant les louanges du Seigneur, et portant sur leur visage l'empreinte des sentiments joyeux de leur âme, qu'il nous faudrait, à ce qu'il semble, une voix plus forte et des instruments de musique plus parfaits que jamais pour entonner dignement le cantique d'actions de grâces en l'honneur du Seigneur Dieu tout-puissant et de l'Agneau. Oh ! que ce grand Dieu soit béni pour nous avoir appelés au précieux privilége d'annoncer aux hommes qui périssaient cette grande et salutaire doctrine du salut par la grâce ! »

POLYNÉSIE.

Rarotonga.

Construction d'une chapelle. — Zèle des indigènes pour la propagation de l'Évangile.

Un des vétérans de la cause évangélique dans ces lointains parages, le révérend Buzacott, jadis compagnon d'œuvre du célèbre martyr John Williams, a eu, en décembre 1853, la joie de dédier au Seigneur, sur sa station d'Avarua, une nouvelle chapelle dont il donne la description suivante :

« Jamais encore pareil édifice n'avait été construit à Rarotonga, ni, je pense, dans aucune des îles de la mer du Sud. Matériaux et main-d'œuvre, tout y est rarotongien. Les murs sont en pierres de corail, cimentées ensemble par du mortier composé de corail et du sable de notre rivière; ils ont trois pieds d'épaisseur et trente de hauteur, sont percés de fenêtres gothiques et soutenus par des arcs-boutants très solides. A l'une des extrémités s'élève un clocher haut de 56 pieds, et à l'autre une salle ou vestiaire dont la longueur est de 20 pieds et la largeur de 14, et qui nous sera très utile pour nos réunions de lecture. L'intérieur de la chapelle elle-même a 40 pieds de large sur 64 de long. Elle est en outre entourée sur trois côtés d'une galerie, et peut très aisément contenir 800 personnes, chiffre que nous y avons vu chaque dimanche depuis le jour de la dédicace. On y est bien assis; les galeries font, de même que la chaire, un excellent effet, et ce qui ajoute encore beaucoup à tous ces avantages, c'est qu'aucune dette n'a été contractée pour cette construction. Elle a été faite d'après le principe volontaire, sans que les chefs y aient pris la moindre part, du moins en qualité de chefs. Chacune des quatorze classes que renferme l'Eglise s'était chargée d'une partie du travail, que nous avions à cet effet divisé en autant de lots égaux. Tous ces arrangements m'ont donné beaucoup de peines de direction et de surveillance, mais en échange la joyeuse et persévérante ardeur avec laquelle nos gens ont travaillé a été pour moi une abondante source de plaisir. Et aujourd'hui, quand, en arrêtant mes regards sur notre jolie *are pure anga* (maison de prières), je me rappelle qu'au commencement de l'année, les arbres qui entrent dans sa construction étaient encore debout sur nos montagnes, les pierres dispersées sur le rivage, le mortier couché en bancs de coraux au fond de la mer, et que mettre en place tous ces matériaux a exigé de la part de nos fidèles un travail immense, parce que tout a dû être fait à bras d'hommes; quand, dis-je, tous ces

souvenirs me reviennent, je me sens pressé de bénir le Seigneur pour les grâces spirituelles et temporelles qu'il a répandues sur ce peuple. Notre chapelle, commencée au mois de janvier 1853, a été inaugurée le 22 décembre de la même année. J'en avais, à mon retour d'Angleterre, rapporté le plan de la Nouvelle-Zélande. »

La lettre à laquelle sont empruntés les relations qu'on vient de lire, parle aussi des généreux et dévoués efforts que les chrétiens de Rarotonga font pour porter au loin la connaissance de cet Evangile qu'ils se montrent si heureux de posséder. Un grand nombre d'évangélistes sortis de leurs rangs sont déjà à l'œuvre sur plusieurs points de la Polynésie. A l'époque où M. Buzacott écrivait, deux nouveaux serviteurs de Christ rarotongiens, se disposaient à partir pour Taïti, l'un en qualité de chapelain et l'autre comme imprimeur. Trois autres se préparaient également à s'embarquer comme évangélistes pour les îles Penrhyn, terres encore peu connues, mais dont les habitants ont été jusqu'à présent l'effroi des navigateurs, à ce point que naguère un commissaire de la reine d'Angleterre demandait qu'on envoyât un vaisseau de guerre, avec ordre de les détruire comme une bande d'affreux pirates. Dans un précédent voyage, le navire missionnaire de la Société de Londres, le *John Williams*, avait ramené des Penrhyn deux jeunes natifs qui, après avoir reçu à Rarotonga une certaine instruction, vont retourner dans leur île natale avec les évangélistes rarotongiens, et y seront comme les premières pierres de l'édifice évangélique. Les îles Penrhyn ne renferment, dit-on, que 1,500 à 2,000 habitants, mais ce chiffre ne diminue en rien le prix du zèle chrétien qui va les chercher pour les amener à Christ. Quel admirable fruit du christianisme que cette évangélisation d'un peuple encore sauvage par les enfants d'un peuple qui ne fait lui-même que d'échapper à la barbarie !

Un institut établi depuis longtemps déjà à Rarotonga, dans le but de former des évangélistes, des instituteurs et des institutrices, est en pleine voie de prospérité, soit quant au chiffre de ses élèves, soit quant à leurs dispositions et à leurs progrès. On y compte actuellement trente-deux jeunes gens des deux sexes, non compris quatre imprimeurs attachés à l'œuvre et qui n'en sont pas les membres les moins actifs ou les moins utiles.

EMPIRE TURC.

Un nouveau champion de l'Evangile.

Les voyageurs qui parcourent l'Orient ont souvent à parler des Curdes, de leur sauvage barbarie et de leur amour du pillage, sinon du sang. Aussi ne s'attendrait-on guère à trouver parmi ces hordes farouches et désordonnées des fruits de l'évangélisation chrétienne ; mais il en est de la sainte semence de la Parole sainte, comme de ces graines ailées que le vent du ciel pousse où il lui plaît. Voici ce qui se passe dans le voisinage de Tscimischgesek, ville assez importante située à l'est de l'Euphrate, à dix lieues environ d'Arabkir. C'est un missionnaire américain de ces contrées, le révérend M. Clark, qui le raconte.

« Le champion de la vérité dans ces sauvages contrées, dit-il, est un Curde, qu'on regarde comme le chef ou du moins comme le principal personnage des Curdes de tout le district. Cet homme ne sait pas lire, mais notre collègue indigène ayant passé quelque temps à son service, lui a lu la Bible et lui a donné des instructions. Il rejette le Coran, et prêche franchement l'Evangile aux Curdes, aux Turcs, aux Arméniens, et on assure qu'il déploie dans ces fonctions toutes volontaires de sa part, beaucoup de force unie à un re-

marquable talent de dialectique. Près de sa demeure, il y avait autrefois un grand et bel arbre que les Arméniens regardaient comme sacré, et auprès duquel les gens du pays se rendaient en pélerinage, dans le but d'obtenir de lui, la guérison de leurs maladies, une protection puissante contre leurs ennemis et même la fertilité de leurs champs. Dès que notre chef a connu la lumière, son premier acte public a été de faire abattre cet arbre et de mettre ainsi au grand jour l'absurde folie de ces pratiques superstitieuses. Maintenant il a fait venir auprès de lui un maître d'école turc, s'est procuré un exemplaire de la Bible dans cette langue, apprend lui-même à lire et fait donner des leçons de lecture à sa femme et à ses enfants. Il paraît prendre le plus grand plaisir à tenir des réunions, où il prêche et où il fait lire les saintes Ecritures par son maître d'école. Ces faits sont remarquables et peuvent avoir des suites importantes, car ce Curde possède une grande fortune et jouit d'une influence immense. Il est propriétaire de plusieurs villages et a sous ses ordres plusieurs milliers d'individus. Les dernières nouvelles que nous avons reçues de lui, nous apprennent qu'il désire vivement qu'un missionnaire aille visiter les régions qu'il habite. »

VARIÉTÉS.

Les Circassiens et leurs coutumes religieuses.

Ce peuple, établi sur les bords de la mer Noire et dans les gorges pittoresques du Caucase, a souvent été cité, dans ces derniers temps surtout, pour l'héroïque résistance qu'il a opposée aux envahissements oppressifs de la Russie; mais peu de voyageurs ont pu le visiter, et ses mœurs sont en

conséquence peu connues. Quelques-uns de ses usages religieux offrent cependant des particularités remarquables. Ils prouvent que, sous ce rapport, les Circassiens ont malheureusement le droit de figurer dans une feuille appelée à s'occuper surtout des peuples non chrétiens. Nous empruntons les détails qui vont suivre au *Glaneur Missionnaire* de Londres.

Remarquons d'abord que le mot de *Circassiens* ou *Tcherkèses*, par lequel on désigne ordinairement ces montagnards du Caucase, n'est pas celui dont ils se servent eux-mêmes ; ils ne le comprennent même pas, parce qu'il est d'origine Tartare. Ils se nomment eux-mêmes les Adighees, ou Agiajipss, mots tirés de leur langue, mais dont nous ne connaissons pas la signification.

Au point de vue religieux, il y a de fortes raisons de croire que le christianisme prévalait autrefois dans le pays ; mais ce qu'on y trouve aujourd'hui n'est plus qu'un absurde mélange de mahométisme et de paganisme, la première de ces religions étant le plus souvent celle des chefs, et la seconde celle des masses. Un voyageur anglais, qui a résidé quelque temps dans le Caucase, M. Bell, a vu de près l'accomplissement de quelques-uns de leurs rites et en a donné de curieuses descriptions. Voici celle d'une fête célébrée en l'honneur de Tschiblé, l'esprit ou le dieu du tonnerre :

Un sentier tracé sur le flanc d'un ravin conduisit le voyageur dans la partie la plus reculée d'une forêt de vieux chênes. Il y trouva réunis quelques vieillards et une troupe assez nombreuse d'hommes plus jeunes et même d'enfants. Tous étaient assis, les uns sur des troncs d'arbres, les autres sur des branches étendues sur le sol, mais de manière à former les deux longs côtés d'un carré, à l'extrémité duquel était le plus grand arbre que l'œil découvrît en ce lieu. Là aussi s'élevait une croix toute neuve, autour de laquelle gisaient par terre d'autres croix plus ou moins dégradées, mais qui, sans aucun doute, avaient servi au même usage. Devant cette

croix étaient dressées, en rangées régulières, de quarante à cinquante petites tables chargées de pains ordinaires et de *pasta*, espèce de gâteau fait de blé turc pétri avec du miel. Derrière la croix brillait un immense feu au-dessus duquel se trouvaient suspendues, au moyen d'un pieu transversalement posé, plusieurs grandes chaudières; un peu plus loin, enfin, on voyait les victimes qui devaient figurer au sacrifice du jour, c'est-à-dire deux chèvres. Un assez long intervalle de temps, durant lequel les assistants parlèrent uniquement de leurs affaires ou de leurs plaisirs ordinaires, s'écoula sans que rien répondît aux préparatifs que le voyageur avait sous les yeux. A la fin pourtant la fête commença. Elle fut ouverte par le sacrifice des deux chèvres, dont le sang fut versé devant la croix et les corps jetés dans les chaudières. Cela fait, quelques individus, placés auprès des tables, la tête nue, invoquèrent à haute voix l'esprit du tonnerre, lui demandant sa protection et exprimant surtout le vœu que la foudre ne frappât ni eux ni leurs familles. Ils distribuèrent ensuite les gâteaux et une énorme quantité de *schuat*, boisson nationale des Circassiens, qui n'est autre chose qu'un mélange fermenté de miel, d'eau et de farine de millet. On la sert dans d'immenses bols en bois faits tout d'une pièce. A ce moment les ordonnateurs de la fête, suspendant un instant leurs exercices matériels, annoncèrent une série d'autres fêtes semblables, avec l'indication de l'espèce et du nombre de victimes qui devaient être immolées à chacune d'elles, chèvres ou bœufs: tant pour honorer la croix, tant pour obtenir l'abondance des choses nécessaires à la vie, tant pour détourner les ravages de la peste, etc., etc. Ces avertissements donnés, et le contenu des chaudières étant, à ce qu'il paraît, arrivé au degré convenable de cuisson, un personnage en chemise et en caleçon blanc, très affairé depuis le commencement et qui paraissait remplir les fonctions de prêtre principal, divisa les viandes et en assigna une portion à chaque table, après quoi chacun se

mit à manger et à boire sans que la moindre apparence de dévotion parût présider au reste de la cérémonie.

Ces fêtes en l'honneur de Tschiblé se célèbrent, à ce qu'il paraît, toutes les fois que la foudre a tué quelqu'un. Sur les côtes, où le mahométisme compte des adhérents plus nombreux et plus rigides que dans les districts montagneux, on n'offre aucun sacrifice de ce genre; cependant le nom de Tschiblé n'en revient pas moins très souvent dans la conversation, soit comme épouvantail, soit pour donner de la force aux affirmations ou aux promesses.

On voit, par ce récit, que la croix est un objet de superstition pour ces peuples. Les hommages qu'ils lui rendent sont en effet un des caractères distinctifs de leurs habitudes religieuses. Dans la partie du Nord surtout, ces objets, qui pour eux sont de vraies idoles, se trouvent en très grand nombre, et chacune d'elles a un jour qui lui est spécialement consacré. Elles sont quelquefois en fer, mais le plus souvent en bois doré. Sur les hauteurs de Sasché, non loin de la côte, une d'elles est attachée aux branches d'un vieux chêne, par des crochets en fer auxquels sont suspendus, en guise d'offrande ou d'*ex voto*, une quantité énorme d'objets divers. A plusieurs reprises, quelques chefs du pays ont tenté de faire disparaître ces croix, dans la crainte que les Russes ne prissent prétexte de leur présence pour revendiquer le pays comme ayant autrefois été chrétien; mais le peuple a toujours protesté énergiquement contre ces tentatives qu'il traite de profanations, et à présent encore les sacrifices offerts à la croix sont aussi fréquents que jamais. Ils s'accomplissent à peu près toujours avec les mêmes cérémonies que l'on a vu décrites plus haut. Les adorateurs saluent la croix, en se découvrant la tête; ils font brûler devant elle, pendant que le sacrifice se fait, des cierges qu'ils placent quelquefois sur la tête même des victimes; quelques mots de prière demandent l'obtention de quelque bien ou l'éloignement de quelques dangers; de la viande

et du *schuat* sont offerts à la croix; puis on distribue ensuite la chair des victimes à l'assemblée, qui la mange avec les autres aliments que chaque chef de famille a dû fournir pour la circonstance.

Une autre fête des Circassiens a pour objet de présenter à Dieu leurs enfants mâles parvenus à un certain âge. Ce rite s'accomplit encore devant la croix, au fond de quelque bosquet de vieux chênes, mais avec beaucoup plus de solennité que les autres. Chargés des gâteaux et du schuat obligatoires, les habitants des villages arrivent devant le prêtre, lui remettent ces présents ; puis, la tête découverte, tous se prosternent devant la croix, jusqu'à ce que leur front touche la terre. Le prêtre adresse ensuite une prière à Ta-Skoh, le grand dieu, en lui offrant successivement plusieurs coupes pleines de schuat, et d'énormes pains sans levain. Pendant cette offerte, les assistants, rangés en files et à genoux derrière l'officiant, répètent les mots qu'il prononce, et à la fin de la prière, tous frappent plusieurs fois la terre de leur front. On amène ensuite devant la croix les victimes, qui consistent ordinairement en un veau, une brebis et deux chèvres ; là, deux hommes tiennent chacune d'elles, pendant que le prêtre prononce une bénédiction, leur verse sur la tête quelques gouttes de schuat, et brûle quelques poils de leur front en se servant pour cela des cierges allumés derrière la croix. On procède ensuite au sacrifice, et la cérémonie qui doit, dit-on, préserver de tout mal les enfants dans l'intérêt desquels on la célèbre, s'achève comme toutes les autres par un repas d'où disparaît tout caractère religieux.

Ces coutumes bizarres, où se trouvent des vestiges si visibles d'un culte chrétien dégénéré et peut-être aussi de judaïsme, n'en sont pas moins un vrai paganisme, qu'on ne s'attendait peut-être pas à rencontrer dans une contrée si peu éloignée des pays civilisés de l'Europe. Elles enfantent, du reste, toutes les misères spirituelles et tous les désordres mo-

raux que l'idolâtrie entraîne toujours après elle. Un de ses fruits les plus déplorables a été depuis longtemps, pour cette nation, le triste privilége d'alimenter d'esclaves les harems turcs des riches disciples de Mahomet. Les parents y vendent leurs filles, affreux trait de mœurs qu'un récent firman du sultan a eu pour but de faire cesser, non sans exciter, dit-on, beaucoup de mécontentement dans la contrée.

Des jalousies féodales et des querelles, trop souvent sanglantes, occasionnent aussi de grandes souffrances parmi ce peuple, intéressant d'ailleurs à plusieurs égards, et dont les vertus guerrières surtout sont remarquables. On dit qu'il s'y trouve 150,000 hommes en état de porter les armes, ce qui supposerait une population de plus d'un million d'âmes. Encore un vaste champ de travail ouvert devant l'activité missionnaire des disciples de Christ ! Puisse la vraie croix, la croix spirituelle et vivifiante de ce divin Sauveur, remplacer un jour, pour ces peuplades, le vain symbole qu'elles adorent sans en connaître ni l'origine, ni la signification !

Cannibalisme et affreux massacres.

On a réfuté mille fois cette assertion des adversaires de l'œuvre des missions, qu'après tout les païens n'ont pas de l'Evangile un si pressant besoin qu'on veut bien le dire. Mais il en est de l'indifférence comme de l'incrédulité : l'une et l'autre ne s'avouent vaincues que lorsqu'elles ont cessé d'exister. Ne nous lassons donc pas de citer des preuves contre une objection sans cesse renaissante. En voici deux nouvelles, sous forme de simples récits.

La première est empruntée textuellement aux souvenirs d'un missionnaire catholique romain français, le P. Verguet, qui était, il y a quelques années, employé dans les archipels de la Mélanésie et de la Nouvelle-Calédonie.

« Après la mort d'Ouasinpéro (un indigène ami de la mission) et lorsque la fièvre me le permettait, dit le P. Verguet, j'allais évangéliser un village que je désignais encore par le nom de mon ancien ami. Un jour je m'arrêtai devant la cabane voisine de sa tombe, et je regardai avec surprise une belle chevelure qui pendait à l'entrée du hangar; un fil la tenait attachée au toit. C'était une perruque d'un noir d'ébène attachée à une noix de coco. En me retournant, je vis clouées aux solives les peaux des pieds et des mains d'une victime fraîchement égorgée. Jamais je ne m'étais rencontré aussi près du cannibalisme; il se passait là sous mes yeux, dans cette cabane où j'allais entrer. Cette réunion de personnes de tout âge et de tout sexe, qui n'avait l'air ni empressées ni émues, se rassasiait de chair humaine... Les enfants, accoutumés à me saluer joyeusement, parce que je leur faisais toujours quelques petits cadeaux, vinrent, comme à l'ordinaire, au-devant de moi en rongeant chacun un os où était encore attaché un morceau de chair. Déjà les oreilles, les doigts et le nez de la victime avaient servi comme parure de circonstance; je les voyais étalés sur le cou et sur les épaules de plusieurs d'entre eux.

« Evidemment, il y avait du nouveau dans la tribu; je n'osais guère avancer; mon air d'étonnement semblait demander une explication. Un jeune homme, élevant la voix me pria de regarder la chevelure dont j'ai parlé. — « N'est-ce pas qu'elle est belle, me dit-il ? — Oui, mais comment se fait-il qu'elle soit ici?—C'est la chevelure d'un *Toro* que *Pakiki* a tué. » Et alors, Pakiki qui se tenait en arrière, s'avança la tête ceinte d'un mouchoir. Il me raconta que, passant le long du port, il avait été attaqué par cet ennemi qui revenait de la pêche. Pakiki avait reçu snr la tempe un coup d'un harpon trifurque ; il avait riposté en enfonçant une lance dans le flanc de son agresseur ; alors s'était engagée une lutte inégale dans laquelle Pakiki avait achevé la victime à coups de *mata* (casse-

tête). Il me montra, comme pièces justificatives, sa tempe rouge et enflée, et le trident qu'il avait enlevé à son ennemi.

« Je demandai à voir le corps du vaincu ; on me fit signe qu'il cuisait encore sous un tas de pierres chaudes. Pakiki en écarta quelques-unes, saisit le premier morceau venu, et, le dépouillant des feuilles qui l'enveloppaient, me l'offrit pour en manger. — « Ce manger ne vaut rien, lui dis-je, avec beaucoup de froideur. » — « Il est possible que cela ne vaille rien pour toi, répliqua-t-il aussitôt, sans avoir l'air étonné ; mais pour nous c'est excellent. » Et il mordit avidement dans cette omoplate que je dédaignais. Les naturels continuèrent à se réjouir, et ne firent pas voir plus d'émotion que s'ils avaient pris part à un festin de poissons ou de cocos..... Quels usages barbares ! Que de travail il faudra pour adoucir de pareils loups.... »

Le second récit que nous allons faire passer sous les yeux du lecteur, n'est pas sorti de la plume d'un missionnaire et n'en aura que plus de force. Les détails en sont révoltants au point que nous avons presque hésité à les reproduire textuellement ; mais il faut pourtant bien savoir ce dont se montrent capables ces païens pour lesquels on dit que le don de l'Evangile est une superfluité. C'est, cette fois, d'Indiens du nord de l'Amérique qu'il s'agit, et le fait ne remonte pas plus haut que le mois d'août 1854.

« Le 20 de ce mois, dit le *Times de l'Orégon*, sept blancs quittèrent le fort Boise, pour se mettre à la recherche d'une vache, que des maraudeurs du voisinage avaient volée. A vingt milles de là, sur la rive méridionale de la rivière Boise, ils surprirent une troupe d'Indiens occupés à dévaliser des wagons. N'écoutant que leur courage, ils fondirent sur ces pillards, mais sans parvenir à les empêcher d'emmener dans la forêt voisine trois des wagons, avec plusieurs femmes et quelques enfants, dont les lamentables cris se firent longtemps entendre. Après les avoir poursuivis en vain, et avoir

perdu un des leurs, tué d'un coup de fusil, les blancs revinrent à l'endroit où les wagons avaient été attaqués. Ils y trouvèrent plusieurs des émigrants privés de vie, deux autres mortellement blessés et un enfant de treize ans légèrement maltraité, qu'ils purent ramener avec eux au fort Boise.

« Le lendemain, continue le narrateur qui depuis ce moment raconte ce qu'il a vu de ses propres yeux, un exprès fut envoyé à la *Rivière du malheur* pour nous informer de ce qui venait d'arriver. Cinq d'entre nous partirent immédiatement pour le fort Boise, et le jour suivant (22), nous nous mîmes en route, au nombre de dix-huit, pour le théâtre du massacre, dans l'espoir de parvenir à délivrer peut-être les femmes et les enfants. Là, nous trouvâmes les cadavres de six hommes; un peu plus loin, près des débris d'un wagon, quatre autres cadavres d'hommes, et 400 mètres (yards) plus loin encore, le corps d'une jeune femme d'environ 17 ans, que nous découvrîmes plus tard être celui de miss Ward. Son corps portait les traces de la brutalité la plus révoltante ; un fer chaud l'avait traversée selon toute apparence pendant qu'elle était encore vivante. Non loin de là, trois wagons avaient été brûlés. A un quart de mille plus loin, dans la forêt, nous trouvâmes le corps de mistriss White. Cette dame avait eu la tête d'abord scalpée, puis ensuite littéralement broyée, au point qu'il n'en restait plus qu'une sorte d'affreuse bouillie. Son corps était entièrement nu et avait aussi été l'objet des plus odieuses violences. Le cinquième wagon fut retrouvé à un demi-mille de là, à l'endroit où les Indiens avaient eu leur camp. On y voyait encore seize huttes en osier qui n'avaient été abandonnées que depuis le massacre. Au milieu de ce camp était le corps de madame Ward, et devant elle les cadavres tout crispés de trois enfants qui évidemment avaient été brûlés, et selon toute apparence sous les regards de leur mère. Celle-ci avait dû subir d'affreuses tortures : son corps

était couvert de blessures, faites avec un fer chaud ; les chairs avaient eté coupées ou déchirées en plusieurs endroits, et la tempe droite portait la marque d'un coup de tomahauk, qui, probablement, avait mis fin aux souffrances de la victime. Nous ne pûmes retrouver trois autres enfants, qui avaient fait partie de la troupe émigrante. Un quatrième, âgé d'une quinzaine d'années, était parvenu à s'enfuir et arriva au fort Boise quatre jours après le massacre. Il portait encore dans les chairs une flèche décochée contre lui durant sa fuite.

« Le gouvernement du pays fera sans doute son possible pour atteindre et punir les auteurs de ces exécrables meurtres, mais il n'y parviendra qu'avec beaucoup de peines et de dépenses. »

NOUVELLES RÉCENTES.

CHINE.

Les missionnaires de la Société de Londres, établis à Amoy, annoncent que le 1er octobre dernier, ils ont administré le saint baptême à dix-sept néophytes chinois, dont onze hommes et six femmes. Au mois de mars de la même année, ils avaient pu admettre déjà dans leur Eglise dix-sept personnes, et en mai, dix-huit; total des admissions, en sept mois de temps, cinquante-deux, parmi lesquelles on ne compte pas moins de vingt femmes. Ces succès sont d'autant plus réjouissants, que l'habitude constante des missionnaires est de n'admettre au baptême que des personnes qui ont donné des gages sérieux de droiture et de sincérité. Fidèles à ce principe, en octobre comme toujours, ils avaient, après examen,

refusé ou ajourné l'admission de dix autres candidats, dont l'instruction n'était pas assez avancée ou dont la conduite ne répondait pas à la vocation du chrétien. « Quant aux néophytes reçus, ils ont tous, disent les missionnaires, fait preuve d'une vive aversion pour l'idolâtrie, d'un sentiment profond de leur misère spirituelle, et d'un recours ardent à Jésus, comme au Dieu manifesté en chair et crucifié pour le salut de leurs âmes. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Colonie anglaise de Sierra-Leone.

L'insalubrité du climat, qui, sur ces côtes inhospitalières, a déjà si souvent éclairci les rangs missionnaires, vient de faire une nouvelle victime. L'évêque anglican de Sierra-Leone, installé depuis deux ans à peine à ce poste important, et encore à la fleur de son âge, a été inopinément enlevé par la mort à ses évangéliques travaux. C'est une grande perte pour la colonie, et généralement pour la cause de l'Evangile dans ces contrées. Beaucoup de chrétiens anglais, amis de l'œuvre des missions, expriment le désir de voir placé à la tête de ce diocèse, le révérend Samuel Crowther, ce missionnaire nègre dont les talents et le zèle, mis au service de la Société des Missions épiscopales, ont si puissamment contribué aux succès de la belle mission d'Abbékuta. Une pareille nomination, si elle avait lieu, serait un véritable événement dans l'histoire religieuse des populations africaines.

Le révérend S. Crowther a tout récemment fait, dans l'intérieur du continent africain, en remontant le fleuve Niger, un voyage d'exploration qui a duré quatre mois, et d'où il a rapporté une multitude de renseignements intéressants sur l'état du pays, la situation des villes et les mœurs des habitants. Le résultat positif et prochain de cette entreprise, qui

ne s'est pas accomplie sans dangers et sans de grandes fatigues, sera la fondation d'une nouvelle mission chez la tribu des Ibos, établis sur les bords même du Niger. Durant le séjour de M. Crowther, l'Evangile leur a été prêché, soit par lui, soit par un évangéliste aussi indigène, qui l'accompagnait, et d'après l'accueil fait à ces premières tentatives, il y a tout lieu de croire que les nègres d'Ibo verront avec plaisir des missionnaires se fixer au milieu d'eux, surtout si ces messagers de Christ sont eux-mêmes des nègres, car il règne encore dans la contrée de grandes préventions contre les blancs. Heureusement que, dans cette partie de l'Afrique, les indigènes capables d'enseigner les vérités de la foi chrétienne ne font pas défaut.



Quelques chiffres.

D'un tableau statistique que nous trouvons dans un journal anglais et qui paraît dressé avec beaucoup de soin, il résulte que vingt-six Sociétés de missions, répandues sur la face du monde protestant, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en France, etc., ont reçu, dans le courant d'une année (1853-54), la somme de 19,035,000 fr. Il existe de plus, en Angleterre seulement, cinq Sociétés d'évangélisation en faveur des israélites, qui ont reçu 1,203,000 fr. Ces deux chiffres additionnés donnent un total d'environ 20,240,000 fr., qu'on peut regarder comme le budget, plutôt amoindri qu'exagéré, de l'œuvre missionnaire parmi la chrétienté protestante. Parmi les vingt-six Sociétés mentionnées ne figurent, en effet, pas un grand nombre d'autres associations missionnaires moins considérables, ou qui se proposent un but spécial, comme par exemple la Société des Missions patagoniennes, les Associations pour aider à l'éducation des

femmes indoues, l'entretien des écoles fondées dans les pays évangélisés, etc., etc.

D'après le même tableau, on peut évaluer à vingt autres millions de francs les sommes reçues dans le même espace de temps par les autres Sociétés religieuses protestantes : bibliques, d'éducation, des traités religieux, des missions intérieures, etc., etc.

Ainsi l'on arrive à plus de 40,000,000 de francs consacrés librement chaque année par la foi protestante à l'avancement du règne de Dieu. C'est à peu près dix fois ce que reçoit annuellement la fameuse Société catholique romaine pour la *propagation de la foi.*

ÉCOSSE.

Honneurs rendus à un missionnaire.

L'Université de Glascow vient de conférer au révérend M. Livingston, le courageux explorateur de l'intérieur du continent africain, le titre le plus élevé qu'elle puisse décerner, celui de docteur ès-lois. Cette honorable distinction a été motivée par l'importance des découvertes qui ont dédommagé le missionnaire des dangers et des fatigues sans nombre auxquels il s'est exposé depuis quatorze ou quinze ans qu'il a passés en Afrique. Ils s'expliquent aussi par la nationalité de M. Livingston, qui est né en Écosse, et a fait à Glascow des études médicales dont il a retiré beaucoup d'avantages durant ses voyages. Dans ses expéditions au lac 'Ngami, M. Livingston avait recueilli, et il a depuis envoyé à l'Université de Glascow, toutes les substances médicales que les Africains de ces contrées emploient avec succès contre diverses maladies, et de plus, un grand nombre de plantes et de graines, dont quelques-unes étaient restées jusqu'à ce jour inconnues en Europe.

Le docteur Krapf.

Un journal anglais avait dit, et nous avions répété nous-mêmes, que ce missionnaire, si courageux et si dévoué, avait dû, pour cause de santé, renoncer définitivement à l'œuvre d'évangélisation qu'il a fondée parmi les Wonicas de la côte orientale d'Afrique. Nos lecteurs apprendront avec intérêt que cette nouvelle n'était pas exacte. Le docteur Krapf, épuisé par les fatigues et les dangers qu'il avait endurés, était, en effet, venu passer quelque temps en Europe, mais, grâce à Dieu, sa santé s'y est raffermie, et, dès le 7 novembre dernier, le digne missionnaire a repris le chemin de la côte de Zanguebar, emmenant avec lui un jeune collègue, sorti tout récemment de l'institution d'Islington, où la Société des missions de l'Eglise établie fait pourvoir à l'éducation des enfants de ses missionnaires. En se rendant à Mombas, le docteur Krapf se proposait de visiter l'Abyssinie, où il a travaillé longtemps avec M. Gobat, l'évêque actuel de Jérusalem.

Un missionnaire wesleyen.

Parmi les premiers messagers de la bonne nouvelle qui ont porté cette parole de vie aux barbares insulaires des îles Fidji, se trouvait le révérend John Hunt, mort il y a peu de temps. Voici dans quels termes un écrivain anglais décrit le caractère, les talents et la fin de ce serviteur de Christ.

John Hunt, dit-il, a été, à tout prendre, un des ministres les plus remarquables qu'ait eus la Société wesleyenne. D'abord humble et ignorant garçon de charrue, trop peu intelligent, semblait-il, même pour exercer cette profession avec quelque succès, on le voyait souvent assis à l'entrée d'un champ, inactif et les yeux errants dans le vague, quand, tout-

à-coup, l'amour de Dieu toucha son cœur, et dès ce moment se réveillèrent en lui les puissantes inspirations d'un esprit qui jusqu'alors avait dormi profondément. En très peu de temps, il apprit à lire et à écrire, commença à prêcher et mérita d'être recommandé comme capable d'entrer dans le saint ministère. Cependant, lorsqu'il vint à Londres pour y être examiné, l'opinion générale fut qu'il était trop inculte encore, et qu'il ferait mieux de s'en retourner aux champs. Le docteur Hannah seul fut d'un avis contraire, et conseilla de le recevoir dans l'école théologique, « car, disait-il, je crois qu'il y a quelque chose dans ce jeune homme. » Et le docteur avait raison. Une fois à l'institut, John Hunt réforma son grossier dialecte ; il étudia le Nouveau Testament grec, sur ses genoux, avec prières et avec larmes ; il prêcha avec une ardeur et une puissance surprenantes ; puis il s'offrit pour aller en mission parmi ces Fidjiens qui étaient alors plongés dans toutes les horreurs du cannibalisme. Là, il devint un linguiste distingué, réduisit à l'exactitude des règles grammaticales le langage informe des insulaires, servit d'instrument au Seigneur pour faire passer des milliers d'âmes des ténèbres à la lumière, et mourut en s'écriant : « Oh ! que ne puis-je « monter au sommet de la montagne de Vewa, et de là « faire retentir dans l'île entière un long cri de triomphe ! »

Humilité d'un nègre mourant.

Un missionnaire anglais de la côte occidentale d'Afrique raconte le trait suivant :

Un de nos catéchistes indigènes avait un de ses frères très malade. Il alla le voir et lui demanda s'il pensait relever de cette maladie. « Je ne le crois pas, répondit le patient, mais « Dieu seul le sait. » Puis, sur-le-champ, avec une énergie dont son frère ne l'aurait pas cru capable, mais qui prenait

sa source dans la chaleur de ses désirs : « Oh ! continua-t-il, « puisse-t-il m'être permis de me tenir à la porte de ce lieu « béni que Jésus nous a révélé et ouvert ! Quel séjour bien- « heureux que le ciel ! Et quelle terrible chose que de mourir « sans avoir en Christ l'espérance de le voir ! » Ici le catéchiste rappela à son frère que Jésus a promis à ceux qui seraient siens non seulement d'arriver à la porte, mais d'avoir une place et même d'être assis sur des trônes dans ce royaume de son Père céleste, où il est allé le premier nous préparer des places; sur quoi, le malade : « Oui, sans doute, s'écria-t-il, mais « je me sens indigne d'occuper un de ces siéges glorieux dans « un séjour si resplendissant et si saint. Que Dieu veuille seule- « ment, par le sang de Christ, m' accorder une place à « l'entrée ! »

POLOGNE.

On écrit de Varsovie, sous la date du 3 février, que les missionnaires anglais employés dans la Pologne russe à l'évangélisation des israélites, ont reçu du gouvernement l'ordre de quitter le pays, et que leurs chapelles, leurs livres, leur imprimerie et leur atelier de reliure ont été confisqués et mis en vente.

Cette mission appartenait à la Société de Londres pour la conversion des juifs. Elle comprenait quatre stations : celles de Varsovie, de Lublin, de Suwalki et de Pétrikau. Une douzaine d'agents y étaient à l'œuvre, et commençaient à recueillir quelques fruits de leurs évangéliques travaux. La distribution des Livres saints se faisait sur tous les points avec succès, et, l'année dernière, huit israélites convertis avaient reçu le saint baptême à Varsovie, après avoir, depuis longtemps, donné des gages de leur sincérité.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Évangélisation du peuple juif.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DES JUIFS DE LONDRES.

Aperçu général de l'œuvre. — Détails divers. — Angleterre. — Hollande. — Danemark et Suède. — Prusse. — Pologne. — France. — Orient. — Nord de l'Afrique. — Conclusion.

Il n'est aucun disciple de la croix qui n'aime Israël et n'appelle de ses vœux ces jours de grâce où le Seigneur, se retournant vers cet ancien peuple de sa dilection, le réunira de nouveau dans ses « parcs fleuris, » sous la conduite du bon Berger. Si nous ne parlons pas plus souvent des efforts tentés de nos jours par le zèle des chrétiens, en vue de ce grand événement, ce n'est pas que ces travaux ne nous inspirent une vive sympathie, mais uniquement parce que le cercle que nous avons à parcourir est immense, et parce que le nombre des païens évangélisés est plus grand encore que celui des enfants d'Israël.

Cette portion du champ que Dieu fait cultiver par les messagers de sa Parole, doit cependant être parcourue. Beaucoup de semence y est jetée ; grâce à l'opération de l'Esprit saint, des épis déjà nombreux y paraissent, et en beaucoup de lieux une moisson plus abondante encore semble se préparer, en dépit de beaucoup de difficultés et de lenteurs. C'est ce que démontreront les détails où nous allons entrer.

De toutes les institutions fondées en vue de la conversion d'Israël, la plus considérable est la Société des Juifs *(Jews' Society)*, dont le siége est à Londres. Cette Société, qui compte quarante-six ans d'existence, trouve principalement ses appuis parmi les membres de l'Eglise anglicane. Elle a

reçu, durant son dernier exercice (1853-1854), environ 780,000 francs et en a dépensé à peu près autant. Son champ de travail embrasse, outre l'Angleterre, une grande partie de l'Allemagne, la Hollande, la France, la Turquie, les provinces danubiennes, la Palestine et l'Afrique du Nord. Le nombre de ses agents s'élève à 98, dont 25 missionnaires consacrés. Sur ce chiffre de 98 personnes, 51 sont d'origine israélite.

Une école supérieure, fondée à Londres pour y préparer de jeunes juifs à la carrière missionnaire, renferme six élèves. Deux écoles primaires, ouvertes depuis quelques années dans la même ville, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, sont en bonne voie de prospérité. Il y a été reçu depuis l'origine, 646 enfants qui, tous y ont appris à connaître, avec plus ou moins de fruit, ce Messie charitable que leurs pères ont méconnu et repoussé.

La distribution des publications de la Société est très active. Il était sorti de ses dépôts, durant le dernier exercice, 2,080 Bibles, 6,412 exemplaires de l'Ancien-Testament complet ou par portions, et 1,068 Nouveaux-Testaments, le tout en langue hébraïque. Environ 50,000 autres ouvrages ou traités divers, en hébreu, en allemand, en hollandais ou en anglais, avaient été placés soit en Angleterre, soit en d'autres pays.

Citons maintenant quelques fragmens des rapports particuliers fournis par les agents de la Société.

Angleterre. Le révérend Ewald, un des missionnaires employés à Londres même, s'exprime ainsi :

« Par la grâce du Seigneur, j'ai pu, cette année-ci, prêcher encore sans interruption l'Evangile de Christ aux fils et aux filles d'Israël dans cette grande métropole. Beaucoup d'entr'eux ont entendu ce message du salut, soit dans leurs maisons, soit dans les rues ou sur les places publiques, partout en un mot où des oreilles disposées à l'entendre se sont présentées. D'autres, en grand nombre aussi, sont venus chez moi et m'ont ainsi fourni l'occasion de leur démontrer, par

le témoignage de Moïse et des prophètes, que Jésus est le seul Messie et le seul Rédempteur du monde. J'ai distribué les Saintes-Ecritures en hébreu, en anglais et en allemand, mais surtout dans ces dernières langues, parce qu'en Angleterre c'est à peine si l'on trouve un israélite sur cent qui connaisse la langue de ses pères. Le plus grand obstacle que je rencontre parmi eux n'est pas de l'hostilité contre le christianisme, mais leur complète ignorance des Saintes-Ecritures. Il est rare d'en trouver qui aient lu une seule fois l'Ancien-Testament tout entier.

« Dans le courant de l'année, 72 juifs ont reçu de moi des instructions religieuses plus ou moins prolongées.... De ce nombre, 26 se sont décidés pour la foi chrétienne et 15 ont reçu le saint baptême. Six de ces derniers sont entrés dans l'*Institution des ouvriers juifs convertis* (autre établissement fondé à Londres en faveur des israélites et qui a déjà rendu de grands services)....»

A Liverpool, 200 israélites sont entrés en rapport avec le révérend D. J. Hirsch, et ce pasteur a pu baptiser un jeune néophyte, qui, parti depuis pour l'Australie, a montré son zèle en distribuant des publications chrétiennes parmi plusieurs de ses anciens coreligionnaires, passagers à bord du même bâtiment que lui.

Hollande. Parmi les 25,000 israélites que renferme Amsterdam, il s'est depuis quelque temps opéré un changement remarquable. Autrefois c'était chose inouïe que de voir des juifs entrer dans une église chrétienne, tandis qu'aujourd'hui rien n'est plus commun. Beaucoup d'entr'eux sont au fond convaincus de la vérité du christianisme, mais sans oser l'avouer par crainte du monde et surtout par des considérations de famille. Les rabbins se montrent très violents dans leur opposition. Ils publient deux feuilles périodiques, et signalent avec soin tous les efforts que tentent les missionnaires chrétiens, dans l'espoir de parvenir ainsi à les mieux déjouer. Ils

prononcent, en outre, des anathèmes contre tous ceux qui lisent les publications de la Société. Mais cela n'a pas empêché le chiffre des Nouveaux-Testaments mis en circulation cette année, d'excéder celui des neuf années précédentes réunies ensemble. — A Rotterdam, aussi, beaucoup de volumes sacrés ont été placés. — En somme, l'œuvre se présente en Hollande sous un aspect encourageant. L'année dernière, dix-sept israélites convertis y ont, en divers lieux, reçu le baptême, après avoir donné des gages suffisants de leur sincérité.

La *Suède* et le *Danemark* figurent au premier rang des contrées qui donnent le moins d'encouragements. Il règne parmi les israélites de ces pays une indifférence religieuse telle, et leurs vues sont si exclusivement charnelles, que la Parole sainte paraît n'avoir aucune prise sur leur cœur. Les missionnaires employés dans ce champ de travail persévèrent néanmoins avec courage, recueillant ci et là quelques fruits épars qui leur font espérer de meilleurs jours.

Prusse. A Dantzick, les livres saints comptent parmi les israélites un nombre de lecteurs qui va toujours croissant. D'autres publications de la Société sont aussi reçues avec faveur, et il en résulte un tel esprit de recherche que plusieurs maîtres d'écoles juifs sont maintenant obligés d'étudier ces livres afin de pouvoir répondre aux diverses questions qui leur sont adressées. Les israélites de Kœnigsberg, au nombre de plus de 1,700, vivent en bons termes avec les chrétiens et envoient très volontiers leurs enfants aux écoles de ces derniers. Il se trouve à l'Université de cette ville un assez bon nombre d'étudiants juifs, dont plusieurs ont déclaré croire à la divinité du Nouveau-Testament, et annoncé leur intention bien arrêtée de devenir chrétiens dès qu'ils auront acquis une position indépendante.

Dans le grand-duché de Posen, où l'on compte de 70,000 à 80,000 israélites disséminés, la Société a cru devoir depuis

plusieurs années fonder, à côté de ses travaux d'évangélisation proprement dite, des écoles pour les enfants pauvres. Ces établissements, au nombre de onze, contiennent environ 500 élèves, et en réuniraient davantage encore si les rabbins, effrayés de ce succès, n'avaient dans ces derniers temps fait des efforts inouïs pour multiplier le nombre de leurs propres écoles. Les dernières visites faites aux écoles de la mission ont donné des résultats très satisfaisants; aussi, malgré la crainte que leur inspirent les préventions de leurs coreligionnaires, beaucoup de familles préfèrent-elles à tout autre ce moyen de pourvoir à l'instruction de leurs enfants. Un fait touchant s'est passé l'année dernière dans une de ces institutions. Une petite fille y avait pris un tel goût pour la Parole de Dieu, qu'elle en avait appris par cœur de nombreux passages, et que sa plus grande jouissance paraissait être de s'occuper des choses spirituelles. Sa mère, craignant de la voir devenir trop religieuse, la retira de l'école pour la placer ailleurs; mais peu de temps après, la jeune fille tomba malade et mourut presque subitement. Dès que le maître d'école l'eut appris, il alla voir la mère, dans l'espoir de lui faire entendre quelques bonnes paroles. Cette femme le reçut fort bien, le remercia des soins qu'il avait donnés à l'instruction de sa fille, et ajouta que jusqu'à son dernier moment, celle-ci avait beaucoup prié et souvent parlé des bonnes choses qu'elle avait apprises à son école.

Un grand nombre de livres saints et de traités chrétiens circulent parmi la population israélite de la contrée.

On peut en dire autant de Berlin et de plusieurs autres des grandes villes de Prusse. En juillet dernier fut baptisée à Berlin, une jeune juive de bonne famille qui devait ses premières impressions chrétiennes uniquement à la lecture du Nouveau-Testament. Les enfants qui, dans cette ville, fréquentent les écoles chrétiennes sont très nombreux, et se prévalent généralement peu de la liberté qui leur est laissée de ne pas assister aux instructions chrétiennes proprement

dites. De huit candidats qui ont reçu l'année dernière les soins des agents de la Société, cinq ont été baptisés. Ces deux chiffres auraient, selon toute apparence, été plus élevés s'il était possible de procurer des moyens de gagner leur existence à tous ceux qui se montrent bien disposés en faveur de l'Evangile. — On n'évalue pas à moins de deux mille le nombre des juifs baptisés dans la seule ville de Berlin. Mais il est difficile de constater si tous marchent avec fidélité dans les voies du salut.

D'encourageants détails sont donnés sur ce qui se passe en Silésie. Deux baptêmes ont eu lieu à Breslau. L'un des néophytes, jeune homme très instruit, a renoncé pour Christ à de grands avantages temporels, dont la perte n'a pas un instant diminué la ferveur de ses nouvelles croyances.

Pologne. A l'époque de la dernière assemblée générale, on était loin de prévoir la mesure désastreuse qui vient de frapper cette mission (Voir notre numéro de février dernier, page 80). Tout, au contraire, semblait se réunir pour en faire une des plus florissantes de la Société. Varsovie en était le centre et occupait sept agens, parmi lesquels se trouvait un maître d'école juif, baptisé depuis quelques temps avec sa femme et ses trois enfants, et dont la conduite était à tous égards exemplaire. L'année dernière avait vu plus que jamais s'accroître, parmi la population israélite de cette ville, le goût pour la lecture des Saintes-Ecritures. Huit néophytes y avaient reçu le baptême.

Des progrès du même genre répondaient aux efforts missionnaires dans les autres stations, à Lublin, à Petrikau et à Suwalki. Le révérend Goldinger, missionnaire de cette dernière localité, donne deux exemples du prix que quelques jeunes juifs attachent à la lecture du Nouveau-Testament. Un d'eux en avait demandé un exemplaire pour lui et pour son beau-frère, en ajoutant qu'ils pourraient le lire ensemble hors de ville, sans danger d'être ni découverts, ni inter-

rompus. Et en effet, dès le dimanche suivant, le missionnaire passant dans un champ voisin de la ville, y entendit accidentellement les deux jeunes gens occupés à lire le 6me chapitre de saint Mathieu, et se communiquant l'un à l'autre, à propos de quelques-uns de ses versets, des remarques très intéressantes et qui prouvaient des dispositions vraiment sérieuses. Un autre jeune homme, appartenant à une famille riche, avait acheté un Nouveau-Testament qu'il gardait soigneusement dans un petit sac, où se trouvaient aussi renfermés son Talith et ses Tephilim. Un matin, pendant qu'il s'adonnait à la prière avec les membres de sa famille, un enfant prit en jouant ce sac et en retira le Nouveau-Testament. A cette vue, tous les assistants poussèrent un cri d'indignation, et le beau-père du jeune homme, se jetant sur le saint volume, en arracha les couvertures et se disposait à le lacérer complètement; mais le jeune homme, loin de se laisser intimider, ressaisit son livre et s'écria : « Si tous les chrétiens en faisaient autant de « vos livres, et s'ils détruisaient surtout le Talmud, ce serait « une excellente chose, car alors le peuple juif serait bientôt « délivré de l'aveuglement spirituel où il vit depuis si long-« temps. » Il fit ensuite relier de nouveau son précieux volume, et continue à l'étudier avec une attention soutenue.

France. — Le missionnaire de la Société à Strasbourg, M. Hausmeister, aidé de la coopération des nombreux amis qu'Israël compte dans cette ville, y a continué le cours de ses opérations, et il a eu la joie de voir l'année dernière un de ses néophytes admis par le baptême au sein de l'Eglise de Christ. Un colporteur, mis à sa disposition par la Société des Amis d'Israël de Strasbourg, a placé des Bibles et des traités dans un grand nombre de villes et de villages. Le missionnaire a fait lui-même, soit dans quelques villes voisines d'Allemagne, soit en France, notamment à Mulhouse et à Paris, des excursions qui n'ont pas été sans fruit. Dans la dernière de ces villes, il s'est mis en rapport avec un grand nombre

d'israélites, plongés pour la plupart dans une déplorable indifférence, mais dont quelques-uns pourtant paraissent animés de sentiments plus sérieux. Le missionnaire mentionne, entre autres, un jeune homme qui, chaque dimanche venait passer avec lui quelques heures employées à la lecture de la Bible et la prière, et de plus un pieux prosélyte, que distinguent un grand zèle pour la conversion de ses frères en Abraham, et une inébranlable constance à supporter les persécutions de famille que sa nouvelle foi lui a valu.

Orient. — Ce que nous avons cité récemment de la dernière lettre épiscopale de M. Gobat (livraison de janvier, page 38), nous dispense de parler ici des travaux que la Société poursuit à Jérusalem, de concert avec le pieux évêque. — A Constantinople, l'œuvre est aussi en voie de progrès. Deux prosélytes adultes et plusieurs enfants y ont été baptisés durant l'année. Cependant l'opposition, dirigée par les rabbins, s'y montre vigilante et fougueuse contre tout israélite qui paraît incliner vers les doctrines chrétiennes. Dernièrement un de ces derniers, cité devant la synagogue pour crime de ce genre, et assez courageux pour oser y rendre hautement témoignage à l'Evangile, en fut renvoyé couvert d'injures et de malédictions. Quelque temps après, son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, fut saisi et jeté dans la prison du premier rabbin, d'où il ne put être tiré que par l'intervention de l'autorité civile. — Une école chrétienne a été récemment ouverte pour les enfants israélites, et un médecin, le docteur Leitner, attaché à la station de Constantinople.

Les stations de Jassy et de Bucharest présentent aussi quelques résultats. A Bucharest surtout, les livres saints sont reçus avec un empressement remarquable, et lus généralement avec fruit. Dans une visite que le missionnaire fit dernièrement à Ibraila, qui est le principal port de la Valachie, sa surprise fut grande d'y trouver vingt juifs baptisés. Cinq d'entre eux l'assurèrent que c'était uniquement à l'étude du

Nouveau-Testament qu'ils devaient leur conversion. A Bucharest même, cette étude a déterminé celle d'un israélite éminent qui avait quelque temps exercé les fonctions de principal rabbin dans cette ville. — L'école de la station compte environ 50 élèves, dont plus de la moitié sont des filles. Deux baptêmes de juifs ont eu lieu à Bucharest dans le courant de l'exercice.

Nord de l'Afrique. — M. Markheim, agent de la Société, vient de s'établir à Tanger (sur le détroit de Gibraltar), après avoir passé une année entière à parcourir tout le littoral africain de la Méditerranée. Dans le cours de ce long voyage, il a placé environ 2,000 exemplaires des saintes Ecritures, et conversé avec une multitude d'israélites, dont il n'évalue pas le chiffre à moins de 150,000. La description qu'il trace de tout ce qu'il a vu au sein de ces restes dispersés de l'ancien peuple de Dieu, revèle une foule de faits intéressants et donne lieu d'espérer que l'activité missionnaire trouvera dans ces contrées une porte largement ouverte pour favoriser ses entreprises. La population israélite de Tanger paraît être de 3 à 4,000 âmes. M. Markheim a reçu d'elle un accueil encourageant, et se propose d'ouvrir une école aussitôt que les circonstances le lui permettront.

Le rapport, d'où nous avons cxtrait les détails qui précèdent, se termine par des réflexions générales, dont voici les principales :

« D'étranges inconséquences peuvent se remarquer maintenant dans les vues et la conduite des enfants d'Israël. En plusieurs lieux ils construisent de magnifiques temples, mais évidemment moins sous l'influence active d'un système qui tend à s'affermir ou à s'étendre, que comme un dernier effort pour arracher à sa perte un système tombé en décadence.... Leurs préventions contre le christianisme s'affaiblissent et tendent de plus en plus à disparaître complétement.... Un très

grand nombre d'entre eux avouent tout au moins dès à présent que le christianisme est une bonne chose. Tous les documents venus entre nos mains nous donnent la preuve qu'il y a parmi eux plus de connaissance des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on n'est généralement porté à le croire, et, comme on l'a vu plus haut, beaucoup de familles israélites préfèrent pour leurs enfants l'éducation donnée dans les écoles chrétiennes. Or là, ces enfants apprennent à connaître le Messie, et réagissent ensuite avec fruit sur leurs parents....

« Les résultats de nos travaux pour l'avancement de cette œuvre, seraient encore beaucoup plus apparents sans cette circonstance que, presque toujours et partout, les néophytes que Dieu nous donne sont dispersés avant ou immédiatement après leur baptême. Cette fâcheuse circonstance tient à ce que, dans la pulpart des cas, l'intention manifestée par un juif de devenir chrétien, ou seulement d'étudier l'Evangile, attire immédiatement sur lui, de la part de ses coreligionnaires, les plus violentes persécutions, et l'expose surtout à la perspective de mourir de faim. Il en résulte, ou bien que dès ses premiers pas vers l'Evangile, il s'arrête épouvanté, ou bien que sitôt après s'être hautement déclaré, il se voit obligé de quitter son pays natal. Pour remédier à ce mal, il faudrait que le missionnaire pût assurer toujours à ses candidats des moyens d'existence ; mais cela n'est pas praticable, et souvent même ce serait une excitation fatale à d'hypocrites calculs. On peut bien, à la vérité, et l'on doit dire à ces gens : ayez la foi, mais quel chrétien, connaissant les faiblesses de son propre cœur, pourrait s'étonner de l'influence que de telles difficultés exercent sur des âmes qui ne font que de s'ouvrir aux premières lueurs de la vérité ? Quelques-unes des œuvres fondées pour obvier à ces misères, comme l'*Institution pour les ouvriers juifs convertis* (Operative Jewish Converts' Institution), la *Société Abrahamique*, et d'autres du même genre,

ont sous ce rapport rendu déjà de grands services. Mais le temps est venu où il faudra pourvoir sur une plus grande échelle à ce besoin de l'œuvre....

« Les diverses associations qui se rattachent à la Société, ont contribué cette année plus abondamment que jamais à l'entretien de nos œuvres. Ce fait indique qu'un intérêt toujours plus vif, et nous l'osons dire plus scripturaire, s'attache aux destinées présentes et futures de la nation qui nous occupe. Nous nous réjouissons de ce symptôme, et sommes heureux de pouvoir ajouter qu'il se manifeste aussi parmi les chrétiens évangéliques du continent.... »

Il existe à Londres une autre association ayant le même objet que celle dont nous venons d'analyser le dernier rapport. C'est la *Société britannique pour la propagation de l'Evangile parmi les juifs*, fondée, si nous ne nous trompons, depuis une douzaine d'années, par des chrétiens indépendants de diverses dénominations. Elle emploie actuellement vingt-trois agents, et a ses stations principales en Palestine, à Tunis, à Francfort, en Bavière, dans le Wurtemberg, et en France, à Mulhouse, à Marseille, à Lyon et à Paris. L'année dernière, ses recettes avaient dépassé le chiffre de 120,000 fr., mais avaient été dépassées elles-mêmes par les dépenses d'environ 13,000 fr. Les rapports de ses missionnaires contiennent aussi des détails pleins d'intérêt, auxquels nous pourrons faire une autre fois quelques emprunts.

Les amis de l'œuvre des missions savent en outre que, plusieurs autres associations se sont formées en différents pays, pour travailler à la même œuvre, et que beaucoup de Sociétés de missions générales, telles que celles d'Amérique, celles des Eglises nationale et libre d'Ecosse, et plus près de nous, celle de Bâle, comprennent aussi les enfants d'Israël dans leurs

évangéliques entreprises. Ainsi, les disciples de la croix s'efforcent en tous lieux de payer aux descendants des anciens dépositaires des révélations divines, la dette sacrée dont ils leur sont redevables. Que le Dieu d'Abraham, et le Dieu de tous ses enfants dans la foi, daigne bénir de plus en plus abondamment des travaux si conformes à ses saintes et solennelles promesses !

AFRIQUE DU SUD.

Un chef indigène et sa famille.

Visite de M. Moffat à Séchélé. — L'arrivée. — L'école. — Une scène d'intérieur. — Conversations sérieuses. — Le chef et ses filles. — Services religieux.

Au mois de mai de l'année dernière, M. Moffat, le missionnaire bien connu du Kuruman, avait conçu de vives inquiétudes sur le compte d'un de ses gendres (1), le célèbre docteur Livingston, parti depuis longtemps déjà pour continuer ses découvertes dans l'intérieur du continent. Pour échapper à cette incertitude et dans l'espoir d'obtenir quelques nouvelles, M. Moffat prit le parti de faire lui-même une excursion vers le nord. Ce voyage le conduisit, après quinze jours de marche, chez Séchélé, chef des Bakuénas, et c'est sur son séjour auprès de ce chef ami que nous allons donner quelques détails, extraits d'une lettre adressée par le missionnaire à sa femme. On y verra de curieux renseignements sur les mœurs africaines, sur les progrès, même physiques, qui naissent partout de l'adoption du christianisme, sur la tâche des missionnaires dans ces contrées, comme aussi sur l'opposition qu'un chef africain converti rencontre non seulement chez son peuple, mais quelquefois au sein même de sa famille.

Pour bien comprendre la relation de M. Moffat, il faut se

(1) On sait que l'un de nos missionnaires français, M. Frédoux, de Motito, est aussi gendre du respectable missionnaire du Kuruman.

rappeler qu'il y a deux ans, Séchélé, mentionné souvent à cette époque dans la correspondance des missionnaires français de Motito, eut avec les Boers des démêlés qui lui causèrent de grands préjudices et le forcèrent à quitter les bords du Kolobeng, pour aller avec son peuple chercher un autre demeure. Le district qu'il occupe actuellement porte le nom de Lelubaruba.

Il faut savoir aussi que plusieurs des enfants du chef ont passé quelques temps sous le toit de M Moffat, où le père les avait placés pour y recevoir une instruction chrétienne.

Arrivons maintenant aux récits du missionnaire.

Son arrivée ayant été annoncée à l'avance, Séchélé vint à sa rencontre avec quelques-uns de ses gens. Il paraissait tout joyeux de cette visite. Un peu plus loin parurent sa femme et ses enfants, tous très convenablement vêtus, et portant chacun par dessus leurs habits un beau kaross en peau de tigre. Arrivé au logis du chef, les voyageurs traversèrent un vaste *loloapa* (cour ou enclos extérieur) et allèrent s'asseoir sous une sorte de pavillon assez bien construit et où le sol était recouvert d'un plancher tenu dans un état de parfaite propreté. Là Ma-Séchélé (la femme de Séchélé) prit place dans le véranda, tandis que ses filles, s'asseyant sur des tapis, se mirent à coudre des étoffes qui ressemblaient à du calicot. D'autres jeunes filles donnaient leurs soins à d'immenses pots placés sur le feu. Dans les cours et sous des hangars adjacents on découvrait de grandes provisions de blé, de citrouilles, de melons d'eau secs, etc., etc., annonçant tout à la fois de l'ordre et une certaine abondance. Au bout de quelques instants, le contenu d'une des marmites fut vidé dans des bols nettoyés avec soin. Les voyageurs placés en face de l'un de ceux-ci reçurent l'invitation de se restaurer, « et bientôt, dit M. Moffat, le fond du vase, mis à découvert, prouva que nous avions rendu justice à l'excellence du ragoût. »

Après une conversation intéressante, mais essentiellement

relative à la position temporelle du chef et de sa tribu, l'heure de l'école du soir arriva. Un des gens sonna la cloche dont la Société des missions de Londres a fait présent au chef, et courut ensuite avertir quelques personnes dispersées dans le voisinage; mais le tout sans beaucoup de succès, car outre la famille du chef et le Mossouto Jan Katlane, qui remplissait alors auprès de la tribu les fonctions d'instituteur ou d'évanliste, trois ou quatre individus seulement répondirent à l'appel. Le local lui-même offrait des traces évidentes d'abandon ou tout au moins de négligence. Il était disposé avec assez de soin, mais une épaisse couche de poussière en recouvrait le sol. Aussi, les exercices de lecture une fois terminés, le missionnaire crut-il devoir adresser à ce sujet des représentations à la famille du chef. Il demanda aux plus jeunes membres, ses anciens élèves, à combien de personnes ils avaient appris à lire. Tous s'excusèrent de la même manière : « Les Bakuénas ne voulaient ni s'instruire ni permettre qu'on instruisît leurs enfants, et bien certainement le missionnaire n'y réussirait pas mieux qu'eux; essayer de parler au peuple sur ce sujet serait tout aussi inutile que de s'adresser aux rochers des environs, etc., etc. » Sans se payer de ces excuses, M. Moffat, prenant le chef lui-même à partie, lui reprocha de n'avoir pas à cet égard rempli fidèlement ses devoirs. « Sans doute, vous n'avez pas, lui disait-il, le droit de forcer vos gens à croire ni même à fréquenter le service divin, mais votre qualité vous donne celui de les obliger d'apprendre à lire, et aucune loi du pays ne peut vous en empêcher. » Séchélé en convint, mais prétendit que son autorité sur son peuple n'était pas assez bien établie pour cela, que s'il faisait une tentative de ce genre, personne ne l'écouterait, et que peut-être même on le tuerait comme on avait fait de son père Nochoasélé. Il insista beaucoup, soit à ce moment, soit dans d'autres conversations subséquentes, sur cette obstination des Bakuénas à repousser toute espèce d'instruction et de bons conseils. Suivant lui,

M. Livingston, qu'il appelait son *morouti* et un *excellent maître*, avait lui-même reconnu le fait, s'en était profondément affligé et avait adressé à son peuple, sur ce sujet, les plus pressantes exhortations, sans en avoir retiré plus de fruit.

Le lendemain, M. Moffat, en rentrant dans la maison du chef, y fut témoin d'une scène d'intérieur qu'il raconte avec complaisance. « Ma-Séchélé, dit-il, était assise sur une peau de tigre, dans le Loloapo, et très occupée à manier l'aiguille. Séchélé étant bientôt arrivé, je me mis à louer l'industrie de sa femme, devant laquelle s'élevait un énorme tas de hardes qu'elle se proposait évidemment de mettre en ordre. Le chef applaudit de tout son cœur. « Oui, me dit-il, elle a reçu de bons enseignements et de bons exemples au Kuruman. Et sans elle, que ferais-je? » A ce moment, plusieurs personnes entrèrent. J'en pris occasion de faire ressortir les avantages de la civilisation, puis montrant du doigt les nombreux bracelets de coquillages que la plupart des assistants portaient aux jambes, je leur demandai à quoi cela pouvait servir, si ce n'est à les empêcher de s'enfuir quand leurs ennemis se mettraient à leur poursuite. Cette remarque fit rire quelques-uns des hommes, mais je m'aperçus que les dames n'en prirent pas une haute opinion de mon bon goût. Quant à Ma-Séchélé et à ses filles, elles sont toujours mises très proprement et avec une sorte d'élégance. Ses jeunes garçons et Sébélé (le fils aîné du chef), sont aussi fort convenablement vêtus. Les moins âgés de ces enfants croyaient avoir toute espèce de droit à jouer autour de moi et à monter sur mes genoux; aussi, riaient-ils à gorge déployée des terreurs de quelques-uns de leurs compagnons de jeux, qui, à chacun de mes mouvements, s'enfuyaient comme si je m'étais apprêté à les dévorer.

Après quelques instants donnés à cette scène, Séchélé invita le missionnaire à passer avec lui dans l'intérieur de sa maison, qui est grande et bien distribuée pour le pays.

M. Moffat y trouva, outre les armes du chef, quelques ustensiles de la vie civilisée, entre autres deux ou trois bonnes chaises et une table très confortable. Là, s'engagea sur des sujets religieux une conversation qui ne dura pas moins de cinq heures, et pendant laquelle Séchélé resta constamment grave et sérieux.

Dans les derniers temps, ce chef africain ayant donné lieu de douter de la fermeté de ses principes, les missionnaires avaient cru devoir le suspendre de la communion de l'Eglise. Il demanda à M. Moffat si cette interdiction ne pourrait pas être levée, question à laquelle le missionnaire ne put répondre d'une manière favorable. Il se plaignit de nouveau de la résistance que ses gens opposaient à l'Evangile, et plus particulièrement du déplaisir que lui donnaient sous ce rapport plusieurs des membres même de sa famille. Ses filles aînées, entre autres, manifestaient l'intention de retourner aux pratiques païennes, et spécialement à celles du *boyale* ou circoncision. M. Moffat reprocha au chef d'en être en partie la cause, pour n'avoir pas voulu qu'elles passassent quelques années de plus sous son toit, et les avoir ainsi exposées, sans principes bien arrêtés, à la contagion des mauvais exemples. Il lui promit, cependant, d'avoir avec ces jeunes filles un entretien sur ce sujet, et profita de l'occasion pour développer une longue série de conseils que le chef parut recevoir avec reconnaissance et docilité.

Le jour suivant, toute la famille se trouvant réunie, Séchélé introduisit lui-même un sujet de conversation qui paraissait l'intéresser beaucoup : celui des prophéties contenues dans l'Ancien Testament. Il désirait surtout savoir s'il existait encore des prophètes. « A cette question, dit le missionnaire, je répondis que les dons de prophétie n'étant plus nécessaires pour l'établissement du christianisme, ils avaient cessé, que maintenant tout le conseil de Dieu se trouvait révélé dans les livres du Nouveau-Testament; que dès-lors, au-

cun être humain ne pouvait prévoir ou annoncer l'avenir, mais que la prédication de la Parole était pourtant une sorte de prophétie, en ce sens que je pouvais parfaitement prédire aux Bakuénas, par exemple, que s'ils persistaient à rester volontairement dans l'ignorance et à repousser le salut qui leur était offert, ils périraient certainement et misérablement. Je terminai ces explications en montrant du doigt, au cou de l'un des assistants, le *bole* ou dé divinatoire, que j'y voyais suspendu. « Quelle folie, m'écriai-je, de s'imaginer qu'avec de pareils joujoux il soit possible de prévoir si l'on fera bonne chasse, ou si en se rendant quelque part on y trouvera de quoi se remplir l'estomac ! » Pendant ces discours, Séchélé paraissait réfléchir profondément, et quand j'eus fini, il me fit éprouver un de ces plaisirs qu'on goûte toujours avec délices, quand, au milieu de ces populations païennes, on entend parler un homme qui sait quelque chose des Écritures : « Moffat, me dit-il, écoutez-moi. Je ne cesse pas de « m'étonner des choses contenues dans l'Ancien Testament. « Choses merveilleuses en effet ! Quelquefois, en les lisant, « je tressaille, je m'arrête, et je me demande : Est-ce bien là « la Parole de Dieu ? Alors je retourne en arrière, je relis et « je relis, mais toujours pour arriver plus clairement à cette « conclusion : oui, c'est la Parole de Dieu. Qui d'autre au- « rait pu prédire qu'un jour je lirais de pareilles choses « en langue séchuana ? Choses prodigieuses ! choses ef- « frayantes ! choses bonnes et choses mauvaises; tout « ce qui peut enseigner le bien et tout ce qui peut mettre en « garde contre le mal !... Mais, vraiment, il y avait bien « peu de bons rois à cette époque.... » — « Y en a-t-il davan- « tage de nos jours ? interrompis-je. » — « Vous le devez sa- « voir mieux que moi, reprit-il Mais il me semble que tous « les rois qui lisent la Bible, devraient être bons, car ils y « peuvent voir ce qui est arrivé aux méchants rois, comme « aussi toutes les bénédictions que Dieu a répandues sur les

« bons, et l'apôtre saint Paul nous apprend que toutes ces « choses ont été écrites pour notre instruction. »

L'entretien que M. Moffat avait promis d'avoir avec les enfants du chef, au sujet de leur goût pour le Boyale, eut lieu avec une solennité remarquable. Laissons-le raconter au missionnaire lui-même :

« Nous entrâmes, dit-il, dans le Loabo, Séchélé, Sébélé son fils aîné, et ses quatre filles, Opé, Kirebolecoe, Kuanting et Bantsang. Les jeunes gens avaient tous un air très sérieux, à l'exception de Kirebolecoe, sur les lèvres de laquelle on voyait un sourire annonçant ou peut-être affectant l'indifférence. Je commençai par leur rappeler que vous (Mme Moffat) et moi leur portions le plus vif intérêt; que leur père avait fait pour eux ce qu'aucun autre chef du pays n'avait fait pour ses enfants; qu'on s'était donné beaucoup de peine pour les rendre bons et sages; qu'ils avaient surtout cet immense privilége de pouvoir lire et comprendre les Saintes-Ecritures; et qu'ainsi, après tout cela, j'étais profondément surpris et affligé d'apprendre qu'ils songeaient à prendre part au Boyale. Décrivant ensuite le Boyale des Batlapis, j'ajoutai que sans doute celui des Bakuénas était à peu près le même, et demandai sérieusement à quel bien cela pouvait servir? Les femmes chrétiennes du Kuruman ou des autres villes évangélisées, et mes propres filles, Marie et Anne, seraient-elles, en faisant partie du Boyale, devenues de meilleures épouses et de meilleures mères? Puis, développant cette idée, je traçai d'une jeune fille chrétienne et d'une jeune fille sortant du Boyale des tableaux tels, qu'au dernier, mes jeunes auditeurs ne purent s'empêcher de rire. Revenant alors à des raisons plus graves, je fis paraître devant leur esprit les pensées de la mort et de l'éternité, et terminai, comme j'avais commencé, en leur disant combien j'étais attristé de les voir s'attacher à une idée si contraire tout à la fois à l'Evangile et aux désirs bien arrêtés de leur père.

« Ici, Séchélé, ouvrant l'Ancien Testament au dix-septième chapitre de la Genèse, me tendit le volume, et me pria de lire et d'expliquer ce chapitre. Je le fis en m'attachant à montrer que l'ancienne circoncision des juifs était bien différente de celle des païens, et que d'ailleurs la nouvelle alliance l'avait abolie. Cela fait, je refermai le volume et le rendis à Séchélé. Celui-ci prit à son tour la parole, et assurément, si jamais père parla sagement et fidèlement à ses enfants, ce fut bien celui-ci dans cette occasion. Après une pause de quelques instants, il somma ses filles de déclarer leurs intentions, et ce qu'elles feraient si elles étaient maîtresses de leurs actions.

« La réponse se fit longtemps attendre, et je fus obligé de répéter moi-même plusieurs fois la question posée par le père. Chacune des jeunes filles attendait évidemment que l'aînée se prononçât la première. Enfin Opé se décida : « Mon père « me tyrannise, » dit-elle. Ce mot me fit tressaillir, et je m'écriai : « Et pourquoi donc ? Parce qu'il s'oppose à ce que « vous alliez au Boyale ? » — « Oui, répondit-elle. » — « Eh « bien ! dis-je, vous êtes une méchante enfant. Vous croyez-« vous donc plus sage que votre père ? plus sage que ce livre « sacré, qui dit : « Enfants, obéissez à vos parents ? » — Cependant la glace était rompue. Kirebolecoe dit que si Opé allait, elle voulait aussi aller. Kuanting parla de même. Mais alors le jeune garçon, Sébélé, qui était assis à ma droite, se leva vivement, et d'un ton résolu : « Moi, dit-il, je n'irai pas « à la circoncision ; non, je ne le veux pas. » — « Et vous « ferez bien, mon enfant, lui dis-je, car c'est ainsi que vous « deviendrez un homme comme votre père. » Bantsang, la plus jeune des filles, se prononça ensuite comme son frère et reçut aussi son mot d'encouragement. Après quoi, Séchélé, reprenant la parole, fit entendre à ses trois filles aînées des réprimandes très sérieuses et vraiment convenables dans la bouche d'un père ; ses raisonnements étaient justes et ses menaces exprimées avec le plus grand tact : « Mes enfants, di-

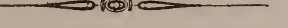
« sait-il, vous mangez mon pain, vous portez mes habits;
« vous êtes confiés à mes soins et à ma direction; vous êtes à
« moi : JE SUIS VOTRE PÈRE (il insista avec force sur ce mot),
« et, à ce titre, je ne souffrirai pas que vous courriez au mal,
« en m'accablant de douleur et en me couvrant de honte aux
« yeux de ceux qui nous ont appris de meilleures choses, à
« vous aussi bien qu'à moi. »

Ainsi se termina cette scène de famille si curieuse, et où se manifeste d'une manière si triste la puissance des usages idolâtres pour séduire de jeunes âmes. Le jour suivant, qui était un dimanche, plusieurs services eurent lieu. A celui du matin, M. Moffat eut le plaisir d'avoir environ 400 auditeurs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de personnages notables venus de plusieurs des villages environnants. Tous furent très attentifs à la Parole; et en s'entretenant plus tard avec eux, le missionnaire put se convaincre qu'il avait été compris. Malheureusement ce zèle pour la maison de Dieu paraissait surtout dû à la présence d'un missionnaire étranger, et dès l'après-midi, l'on en pouvait déjà remarquer la décroissance. L'auditoire du second service se réduisit à la famille du chef et à quelques douzaines de ses gens.

Malgré les sujets de mécontentement que Séchélé a donné à ses conducteurs spirituels, et qui ont provoqué sa suspension de la cène, il est évident que cet homme est réellement sous l'influence des idées chrétiennes. Le dimanche matin, il pria à haute voix pour ses filles, demandant à Dieu d'avoir pitié d'elles et d'ouvrir leur entendement, afin qu'elles sentissent la folie et le crime du Boyale. Ce sujet tient très vivement au cœur du chef. Après l'entretien rapporté plus haut, il avait déclaré hautement que quiconque essayerait d'entraîner un de ses enfants à la circoncision deviendrait, par cela seul, son ennemi personnel : « Que personne, avait-il
« dit, ne se mêle des miens pour leur enseigner des choses
« mauvaises. Je suis responsable d'eux aussi longtemps qu'ils

« seront sous mon toit. » — « Ces paroles furent prononcées avec beaucoup d'énergie, dit M. Moffat, et je vous assure que quand le chef parle sur ce ton, la figure de ses frères et de ses gens devient grave et solennelle comme la tombe. »

Un des faits qui montrent encore la piété de Séchélé, c'est que tous les dimanches, entre les services, il s'en va passer seul quelques moments dans un lieu retiré, où il peut lire les Saintes-Ecritures et se livrer à de sérieuses méditations, sans courir le risque d'être distrait ou interrompu.



ETATS-UNIS.

Conseil américain pour les missions évangéliques.

Progrès de l'œuvre missionnaire dans quelques-uns des champs de travail occupés par la Société. — L'Inde. — La Chine. — La Micronésie. — Les Indiens de l'Amérique du Nord.

En rendant, dans notre première livraison de cette année (pag. 34), un compte succinct de la quarantième assemblée générale de cette Société, nous nous étions engagés à revenir sur quelques-uns des faits renfermés dans son rapport. C'est cette promesse que nous allons remplir, mais en nous attachant moins aux détails qu'aux traits les plus généraux et les plus frappants.

Le Conseil américain a pu, dans ce rapport, annoncer que, sur à peu près tous les points du globe où s'étend son action, l'œuvre évangélique est en voie de progrès et de prospérité.

Les missionnaires, employés dans l'Inde, éprouvent souvent la joie d'avoir à raconter des conversions individuelles, et s'accordent tous à représenter leurs Eglises comme s'affermissant et s'agrandissant chaque jour. Ils signalent de plus, en dehors, mais à côté de ces progrès purement spirituels,

une multitude de faits qui auront pour effet immanquable, selon eux, de contribuer plus rapidement qu'on ne le pense peut-être, à ranger l'Inde sous les lois de l'Evangile. Ainsi, l'établissement dans le pays des chemins de fer et du télégraphe électrique. Ce dernier fonctionne déjà de Bombay à Calcutta, de Madras à Agra, et on annonce que dans très peu de temps, toutes les principales villes de l'Inde, y compris celles du Punjab, seront ainsi reliées les unes aux autres. Un immense réseau de chemin de fer doit aussi couvrir le pays, et a déjà, sur un assez grand nombre de points, ouvert ces rapides communications, qui deviennent de plus en plus une nécessité pour les peuples civilisés ou en voie de civilisation. Le gouvernement anglais travaille activement à doter le pays de nouvelles routes et de canaux ; la taxe postale des lettres va être réduite, etc., etc.

A ces progrès matériels viennent s'en joindre d'autres d'un genre plus directement favorable encore à l'œuvre de l'évangélisation. La presse indigène se développe et acquiert sur les populations une influence qui grandit tous les jours. De nombreuses feuilles périodiques se publient déjà dans la plupart des grandes villes. Quelques-unes se sont à la vérité déclarées incrédules, et ont même essayé de combattre le christianisme ; mais on a remarqué que celles-ci, n'ont eu en général qu'une existence éphémère. Les autres, tout en présentant beaucoup d'imperfections, rendent cependant des services. Elles tendent à populariser les connaissances utiles, et surtout à ruiner, dans l'esprit des Indous, le pouvoir des superstitions et des préjugés d'autrefois. C'est un fait désormais incontestable et incontesté que, du moins sur toutes les côtes du pays, l'indouisme perd son crédit et décline. Les esprits éclairés lui échappent, trop souvent, il est vrai, pour tomber dans l'indifférence ou dans le scepticisme, mais dans bien des cas aussi pour se réfugier sous l'étendard de la croix. L'opinion devient de plus en plus favorable à la divine origine

de la foi chrétienne, et ceux-là mêmes qui la repoussent ou la combattent, ont presque toujours la franchise d'avouer qu'ils la regardent comme destinée à prévaloir prochainement dans le pays.

La *Chine*, bien moins avancée que l'Inde au point de vue de l'évangélisation, ne laisse pourtant pas que de présenter un aspect encourageant. Si les résultats positifs sont encore peu nombreux, les missionnaires y ont beaucoup fait déjà pour préparer l'avenir. Les livres saints et une énorme quantité de traités religieux circulent avec une facilité qu'on n'aurait pu prévoir il y a peu d'années. Un certain nombre d'ouvriers indigènes s'y emploient avec zèle à la conversion de leurs compatriotes, et l'on a souvent le plaisir de trouver dans les rapports des diverses Sociétés à l'œuvre dans le pays, des récits qui prouvent que là, comme partout où l'Evangile est annoncé, il est la puissance de Dieu pour le salut des âmes. Quelle influence exerceront sur l'évangélisation future de la Chine les événements politiques qui l'agitent en ce moment? C'est ce que Dieu seul peut savoir; mais ce qui dès à présent est très remarquable, c'est l'usage que les insurgés ont fait des saintes Ecritures, et l'appui, sincère ou non, qu'ils ont demandé aux doctrines bibliques. L'absurde mélange de christianisme et de mahométisme, de fanatisme et de vues toutes terrestres qui paraît dans leurs livres et dans leurs actes, doit sans aucun doute exciter dans l'esprit des chrétiens une sage défiance; mais s'ils ont définitivement le dessus, on peut tout au moins espérer qu'une porte plus large s'ouvrira dans le Céleste-Empire devant les livres saints et les travaux des missionnaires.

Les deux ports où ces travaux ont jusqu'à présent porté le plus de fruits, sont ceux de Schanghaï et d'Amoy. Mais ce n'est pas sans courir de grands dangers personnels, que les

messagers de la Parole sainte sont restés fidèlement à leurs postes, malgré les scènes de guerre et de violence dont l'une et l'autre de ces villes ont récemment été le théâtre. On peut même regarder comme une preuve toute particulière de la protection divine qu'ils aient jusqu'à ce jour été préservés, non seulement dans leurs personnes, mais même dans leurs établissements missionnaires. « C'est véritablement une chose merveilleuse, écrivait un de ceux d'Amoy, et qui montre bien que Dieu est avec nous. Pendant les deux mois et demi qu'a duré le siége de la ville (par les insurgés), et surtout pendant un des plus vifs engagements qui aient eu lieu du côté de la mer, ma maison a été criblée de balles et de boulets. On y comptait les traces d'au moins cent de ces projectiles, de petit ou de gros calibre ; le toît a été affreusement endommagé, les murs transpercés en une foule d'endroits, même à l'intérieur, et cependant nous n'avons éprouvé aucune perte vraiment sérieuse ! Aussi; comment serions nous découragés ? »

Tous les amis de l'Evangile savent quelles admirables bénédictions le Prince de l'Eglise a répandu et continue à répandre sur les travaux entrepris parmi les sectateurs des anciennes Églises dégénérées de l'Orient ; parmi les Nestoriens de la Perse, les Arméniens et les Grecs de Constantinople, de l'Asie Mineure et de la Syrie. Nous ne rappelons ici ces œuvres que pour mémoire, ayant eu l'occasion d'en donner à nos lecteurs des nouvelles d'une date plus récente que les faits racontés dans le Rapport du Conseil américain. Ces missions s'accomplissent d'ailleurs sur un théâtre vers lequel les regards du monde civilisé sont maintenant tournés, et nous serons naturellement amenés à nous en occuper bientôt de nouveau. La marche de plus en plus décidée que le Seigneur permet de prendre à ces œuvres semble leur assurer une haute part d'influence sur l'avenir de ces belles et célèbres contrées où,

dès à présent, elles réveillent comme un saint écho des premières prédications évangéliques.

Passons maintenant de l'Orient à l'Occident, à l'*Occident lointain*, comme disent nos frères d'Amérique. Là, aussi, de réjouissantes preuves de la protection divine sont accordées aux efforts de ses serviteurs.

Les Eglises des îles Sandwich, complètement indépendantes aujourd'hui de la Société missionnaire qui les a fondées, sont pleines de vie et abondantes en toutes sortes de bonnes œuvres. Quelques-unes d'entre elles ne peuvent pas encore, à la vérité, se suffire à elles-mêmes, mais plusieurs y parviennent, et tout annonce que le nombre de ces dernières s'accroîtra rapidement. Elles assurent un traitement à leurs pasteurs, aident le gouvernement à soutenir les écoles, viennent en aide à leurs pauvres, multiplient dans leur sein les institutions religieuses, et comme nous avons eu occasion de le dire, prennent depuis plusieurs années déjà une part active à l'œuvre des missions dans d'autres contrées. Magnifique spectacle à contempler que celui d'une organisation si complète et d'une telle vie chrétienne, quand on se rappelle qu'il a fallu moins de trente ans pour les introduire au sein de ces populations naguère encore si misérablement assises dans la vallée de l'ombre de la mort!

En 1852, le Conseil américain fit partir, avec le concours des chrétiens des îles Sandwich, quelques missionnaires pour cette partie de l'Océanie que la nature des archipels qu'elle contient a fait nommer la Micronésie (Petites-Iles). Encouragés par l'accueil bienveillant que leur firent les insulaires, les messagers de la Parole se hatèrent de fonder deux stations, dont la principale se trouve dans l'île de l'Ascension. Le service divin fut, pour la première fois, célébré dans cette île en décembre 1852, en présence du roi, des principaux chefs et de quelques autres natifs, dans une sorte de

hutte dont le seul mérite était d'avoir été construite, avec l'assentiment du roi, pour servir de demeure aux missionnaires. Deux mois plus tard, l'accroissement du nombre des auditeurs réclama l'usage d'un local plus vaste; le roi donna un des bâtiments qui dépendaient de sa demeure, et depuis lors, l'Evangile est prêché régulièrement devant des congrégations qui se composent en moyenne de 150 personnes. Le monarque océanien en fait régulièrement partie, ainsi que sa famille. Il a de plus, dès l'origine de la mission, pris à cœur le précepte chrétien de l'observation du dimanche, et telle a été sous ce rapport l'influence de ses ordres et de son exemple, que dès la fin de la première année, le jour du repos était, à l'extérieur du moins, gardé dans l'île avec autant et peut-être avec plus de respect qu'il ne l'est dans beaucoup de pays appelés chrétiens. L'Evangile a produit déjà dans l'île d'autres effets encore plus significatifs. Il a calmé des passions sauvages et rétabli des relations amicales entre deux tribus ennemies qui depuis longtemps, à ce qu'il paraît, se faisaient l'une à l'autre la guerre la plus acharnée.

Dans notre premier compte-rendu des travaux du Conseil américain (rappelé déjà plus haut), nous avons dit quelque chose d'une grave difficulté survenue, à l'encontre de l'œuvre missionnaire, parmi les Indiens Chactas. Cet évènement, qui a nécessité de la part du Comité une manifestation contraire aux vues du gouvernement Chactas, n'a cependant pas entravé d'une manière très sensible les progrès de l'Evangile au sein de la nation. Ce peuple fait, en christianisme comme en civilisation, des progrès qui, dès aujourd'hui, ne permettent plus de le ranger parmi les peuples sauvages. Beaucoup d'âmes y ont été amenées à la connaissance du salut, et dans plusieurs établissements d'éducation, écoles primaires ou colléges, il s'est opéré, depuis quelques années, des réveils religieux qui ont rempli le cœur des missionnaires d'espérances

et de joie. Les mœurs publiques des Chactas sont généralement bonnes. Le gouvernement y a decrété et fait observer avec une rigueur salutaire ce que l'on appelle aux États-Unis la *loi du Maine*, c'est-à-dire la défense de fabriquer et de vendre des liqueurs enivrantes. Immense bienfait, dû surtout à l'influence directe ou indirecte des idées chrétiennes, et qui, à son tour, réagit d'une manière très heureuse en faveur de la propagation de ces idées.

Une autre nation indienne, établie dans les mêmes contrées que les Chactas, celle des Cherokies (Iroquois?) marche également à grands pas dans les voies de la civilisation, tout en se pénétrant peu à peu de l'esprit du christianisme. L'intempérance et les passions violentes, qui faisaient jadis le malheur de ce peuple, diminuent et tendent à disparaître; l'esprit public se calme, et là aussi, beaucoup d'âmes ont appris à invoquer Christ comme leur Sauveur et leur Dieu.

On peut en dire autant des Ojibwas, établir sur les bords de la *Rivière-Mauvaise*. Ces Indiens manifestent depuis quelque temps un désir de plus en plus sérieux de se désaltérer aux sources de la vraie sagesse. Il s'est formé spontanément parmi eux une sorte d'association qui compte dans son sein trois des chefs les plus considérés, et qui s'est rattachée aussi franchement et aussi étroitement que possible au parti chrétien. Ces gens se nomment eux-mêmes les *Indiens de la prière*, et ont acquis déjà beaucoup d'influence dans les conseils de la nation comme sur les mœurs publiques. En général, les Ojibwas deviennent un peuple paisible, bienveillant et industrieux. La cause de la tempérance y a tellement gagné, que, dans le courant d'une année entière, un seul cas d'ivresse a été signalé sur les bords de la Rivière-Mauvaise.

Mais de toutes les tribus indiennes évangélisées par les agents du Conseil américain, celles où l'Evangile a remporté dans ces derniers temps les plus belles victoires, sont celles des Senecas et des Tuscaroras. Nous avons, dans notre li-

vraison de février (page 59), raconté le beau réveil qui vient de s'opérer parmi les premiers. Ajoutons, en terminant cette revue, quelques détails sur les Tuscaroras, bien connus déjà de nos lecteurs.

Tout ce qui s'accomplit au sein de cette tribu donne l'espoir de la voir devenir tout entière, dans un temps peu éloigné, une communauté vertueuse et vraiment chrétienne. L'intempérance y compte encore des victimes, mais l'opinion publique se prononce contre ce vice avec une énergie toujours croissante, et qui ne saurait manquer de finir par le rendre de plus en plus rare. L'Evangile est partout recherché, goûté, et tellement fertile en fruits de conversion et de vie, que si quelqu'un, disent les missionnaires, pouvait douter de sa puissance, il trouverait dans le spectacle de ce qui se passe ici, de quoi fixer ses incertitudes et ranimer son courage. Pleins de zèle pour tout ce qui touche aux choses de la foi, les Tuscaroras savent donner et s'employer eux-mêmes libéralement en faveur de l'œuvre missionnaire. L'année dernière, il s'agissait de compléter les bâtiments de la mission, et surtout d'assurer l'avenir de l'importante école qui s'y trouve annexée. Un des chefs, qui précédemment avait déjà donné le sol sur lequel s'élève la chapelle, offrit pour l'école un vaste jardin, et à côté un champ de la contenance d'un acre. Ce don accepté, quarante Indiens des deux sexes s'employèrent gratuitement à ensemencer le jardin et à planter le champ de pommes de terre. Une maison en bois, qu'on avait reconnu la nécessité de construire, donna lieu à une manifestation du même genre. « Je demandai au chef Mount-Pleasant, écrit un des missionnaires, s'il pensait que le peuple consentirait à nous procurer le bois nécessaire. Il me répondit qu'il ferait un appel dans ce but, et dès le lendemain, en effet, un messager alla, de village en village et de ferme en ferme, annoncer qu'il y aurait le jour suivant une *Abeille* à Mount-

Hope (*mont de l'espérance*) (1). Aussi eus-je, en y arrivant moi-même ce jour-là, le plaisir de voir de vingt à trente Indiens occupés à couper, à scier et à équarrir des troncs d'arbres. Ils y mirent une telle ardeur, qu'avant la nuit presque tous les matériaux étaient préparés. Je m'arrangeai avec M. Mount-Pleasant pour l'achèvement du travail, et quinze jours après, la bâtisse se trouva terminée et couronnée de son toit, sans que personne d'étranger à la nation des Tuscaroras y eut mis la main. Ces braves gens ont, en outre, consacré plusieurs journées à arracher des environs de la nouvelle maison les souches d'arbres et les broussailles qui l'embarrassaient, donnant ainsi des marques touchantes d'un zèle bien réel, et dont la valeur est d'autant plus grande qu'il prend uniquement sa source dans l'intérêt que leur inspirent les choses du salut et l'avancement du règne de Jésus-Christ.

Ainsi se développent et s'affermissent dans les contrées les plus diverses les œuvres missionnaires que poursuit une seule des Sociétés occupées à cette sainte tâche. Qu'il y ait à côté de ces signes réjouissants beaucoup de difficultés, de mécomptes et même de revers, c'est ce qu'on ne peut nier et ce que les missionnaires ne dissimulent pas ; mais ce dont on peut moins douter encore, c'est que l'évangélisation du monde par les chrétiens de la Bible, marche d'un pas rapide, et que partout l'Auteur de toute grâce excellente l'encourage et la bénit de ses plus riches bénédictions. A lui et à lui seul la gloire de ces admirables résultats !

(1) On appelle *abeille*, aux États-Unis, une réunion de plusieurs habitants d'une même localité, qui se rassemblent volontairement pour travailler en commun dans l'intérêt d'une famille, d'une Église ou d'une œuvre quelconque d'utilité publique.

INDE BRITANNIQUE.

Histoire autobiographique d'une conversion récente.

Comme nous avons souvent eu occasion de le dire, il faut renoncer à enregistrer toutes les conversions, même un peu marquantes, qu'annoncent les correspondances missionnaires de l'Inde. Le nombre de ces heureux évènements s'accroît dans une proportion de plus en plus rapide, et d'ailleurs, ils ont souvent entre eux une telle ressemblance qu'il serait, en les racontant, impossible d'échapper à la monotonie. Quelques-uns, cependant, méritent une exception, et de ce nombre nous paraît être celui que nos lecteurs vont voir.

Le 23 septembre dernier, les missionnaires de la Société des missions de Londres à Belgaum (Inde centrale) administrèrent le baptême à deux néophytes, dont l'un n'était arrivé à la foi évangélique qu'après avoir traversé les erreurs de l'Eglise romaine. L'autre est un jeune homme d'environ 25 ans, très distingué par ses connaissances, et d'une condition sociale assez élevée; aussi cette conversion paraît-elle avoir produit une impression extraordinaire dans le pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant en elle, c'est la manière dont elle s'est accomplie. Baba-Padmunji (ainsi s'appelle le jeune Indou) l'a racontée lui-même dans une notice autobiographique qu'il lut lui-même publiquement le jour de son baptême, et que voici :

« Né de parens indous, j'ai, comme tous les autres enfants païens, été élevé au sein de la superstition et de l'idolâtrie. Mais à l'âge de 13 ans, ma famille me fit fréquenter l'école anglaise de la mission de Belgaum. J'allai ensuite à Bombay (en 1847), et y passai près d'un an dans l'Institut d'Elphinstone; après quoi, j'entrai (en 1849) dans le collége qu'a fondé, dans la même ville, l'Eglise libre d'Ecosse.

« En retraçant l'histoire du progrès de la vraie religion

dans mon cœur, je ne pourrais pas en rapporter le commencement à tel moment précis ou à telle cause bien arrêtée. Dans mon enfance, j'aimais beaucoup à lire les livres et les journaux marathi (langue de la contrée), et ce goût, croissant en moi avec l'âge, devint si excessif, que pendant un temps il me détourna de toute étude sérieuse. Avant de savoir un mot d'anglais, j'avais ainsi lu une multitude de livres indigènes, qui m'avaient rendu très familiers les actes et les prétendus exploits des dieux indous. Je n'avais alors aucune répugnance à lire des traités chrétiens ; mais, ou bien ils ne faisaient sur mon esprit aucune impression quelconque, ou bien, s'ils attaquaient trop directement nos traditions nationales, ils excitaient en moi la plus vive colère. Je me rappelle avoir un jour mis en pièces une brochure coupable de ce méfait. Pendant mon séjour à l'école de la mission dans cette ville, j'appris à connaître l'histoire de Jésus-Christ, et j'employai une partie de mes loisirs à lire les Actes des Apôtres et l'Apocalypse de saint Jean. Le premier de ces livres m'intéressait surtout comme récit des voyages d'un homme ; le second frappait mon imagination par la nouveauté et le merveilleux de son contenu. Chez mon père, je lisais de préférence l'Ancien Testament, parce qu'il me paraissait, à cette époque, ne rien dire de Jésus-Christ et de sa religion ; mais ce qui m'en plaisait par-dessus tout, c'étaient les livres de Moïse et celui des Proverbes. Le Seigneur est plein de miséricorde : il répandait ainsi dans mon âme, sans que je m'en doutasse, des grains de semence qui devaient y lever en la saison propice.

« Jusqu'au moment de mon entrée au collége de l'Eglise libre d'Ecosse, j'étais resté ferme dans ma foi native. J'en remplissais scrupuleusement tous les rites avec autant de zèle et de dévotion que peut le faire l'Indou le plus orthodoxe de notre temps. Les instructions chrétiennes qu'on donne dans cette institution me firent, à la vérité, prendre bientôt en

pitié les pratiques les plus grossières de l'indouisme, mais sans m'inspirer pourtant le moindre désir de rompre avec cette religion de mes ancêtres. Je préférai me ranger parmi les sectateurs des Vedas, qui ne recommandent aucun rite idolâtre et n'observent pas la distinction des castes. Cependant les autres absurdités contenues dans ces vieux livres indous, m'en dégoutèrent bientôt. Je me mis alors en rapport avec plusieurs brahmines ; mais il me suffît de quelques entretiens avec eux pour me convaincre que j'aurais grand tort de m'attacher à leurs doctrines.

« La Providence ayant, un peu plus tard, fait tomber entre mes mains une traduction anglaise d'une partie des livres sacrés des Indous, je comparai les hymnes chantées par les Rhisis des Vedas avec celles du pieux psalmiste d'Israël, et la supériorité de ces dernières pour répondre aux besoins spirituels de l'homme, me frappa singulièrement. Mais cela, non plus, ne m'amena pas encore à reconnaître la vérité de la Bible. Après avoir rejeté les doctrines des Vedas, je me rangeai parmi ceux de mes jeunes compatriotes qui font profession de déisme et nient que la divinité se soit jamais révélée à l'homme. Néanmoins, cette évolution de mon esprit venait plutôt de mes rapports avec un de mes amis que d'une véritable conviction ; aussi n'y persévéré-je pas plus de six mois. Ce qui la remplaça fut un état complet de doute et d'indifférence. Fatigué des voyages de ma pensée, je voulais m'en tenir là, et j'évitais avec soin toute conversation avec les personnes qui auraient pu m'en faire sortir. Mais qui peut résister à Dieu ? Malgré moi, mes maîtres chrétiens firent retentir la Parole de vérité à mes oreilles, et ils m'expliquèrent beaucoup de choses dont le déisme ne pouvait pas me donner la clé.

« Ce fut vers le milieu de l'année 1851, je crois, que mes recherches devenant enfin sérieuses, je commençai à prier pour ma pauvre âme, et à me demander consciencieusement.

en lisant les Saintes-Ecritures, si elles ne contenaient point une parole divine. Le Rév. J. Murray, dont je suivais alors les classes, fut le premier qui me fit comprendre le devoir et les avantages de la prière, et à qui j'ouvris mon cœur sur les grands sujets de la foi et du salut. Il m'expliqua, de la manière la plus satisfaisante pour mon âme, ces deux grands faits du système chrétien : la justification et la sanctification, ou, comme il les appelait, le pardon et la pureté. Ce fut lui aussi qui, le premier, dirigea ma pensée sur l'obligation de confesser publiquement la croix de Christ.

« Ces changements intérieurs conduisent mon histoire religieuse jusqu'à la fin de 1852. A cette époque, je puis dire en toute conscience que j'étais devenu un disciple de Jésus sincère et décidé à rompre avec le paganisme. L'année 1853 et le commencement de 1854 ont été marqués par les difficultés que cette détermination, annoncée à mes parents, fit naître devant moi. J'ai eu à lutter beaucoup contre le monde, contre la chair et contre le démon. Les obstacles me paraissaient quelquefois insurmontables. Tantôt mes parents me menaçaient et me disaient que je serais la cause de leur mort ; d'autres fois, je m'effrayais des mépris du monde, et trop souvent, hélas ! je ne trouvais dans mon propre cœur que froideur et qu'endurcissement. Cependant, à travers toutes ces luttes et toutes ces tribulations, le Seigneur était avec moi. En relisant les prières et les méditations que j'écrivis à cette époque, dans les moments où mon âme était le plus abattue, j'y reconnais la présence d'une main invisible toute puissante et continuellement tendue pour me soutenir. Des déclarations de la Bible, placées ou ramenées à chaque instant sous mes yeux par les soins de la Providence, relevaient sans cesse mon courage, et ce fut par cette longue série d'épreuves que ma foi s'affermit. Je sentis dès lors que le Seigneur me voulait pour sien, et qu'il m'accorderait finalement la victoire.

« Poursuivre mon histoire jusqu'à ce jour serait chose inutile. Au temps marqué par sa sagesse, Dieu m'a rendu capable de confesser publiquement ce Sauveur, que longtemps j'avais aimé et adoré en secret. C'est maintenant à Lui, à Lui seul que je regarde pour obtenir d'être dirigé sûrement, à travers ce monde de péché et de souffrances, vers cette cité céleste contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et où il y a « des rassasiements de joie pour jamais!... »

Cette intéressante notice se termine par de chrétiennes et très pressantes exhortations adressées par l'auteur à ses compatriotes. En l'envoyant au comité de la Société, le Rév. M. Beynon, de Belgaum, en confirme l'exactitude par les détails qu'il ajoute sur Baba-Padmunji : « Evidemment, dit-il, ce jeune frère n'a été amené à nous ni par ignorance, ni par aucun motif humain quelconque. Il a réellement eu, comme il le dit, à lutter beaucoup. Cependant sa famille, très irritée d'abord, a fini par s'adoucir un peu. Il a pu même, depuis son baptême, avoir quelques entretiens avec son père. Il enseigne aussi à lire et à écrire à sa jeune femme, et il a l'espoir, en apparence bien fondé, de la voir adopter un jour les convictions chrétiennes qui font maintenant la paix et la joie de son âme. »

Des nouvelles toutes récentes annoncent que, depuis son baptême, l'auteur de la narration qu'on vient de lire continue à marcher fidèlement dans les voies de la foi. Quoique sa conversion au christianisme ait été mentionnée par les journaux indous de Bombay, pas une de ces feuilles n'a essayé de jeter sur son caractère la moindre défaveur. Quant à lui, il prêche l'Evangile à ses compatriotes avec une force de conviction et de langage qui fait sur eux de vives impressions. Un chrétien distingué, parlant à un missionnaire de cette nouvelle conquête de l'Evangile, disait dernièrement : « Je puis vous assu-

rer que notre frère Baba est le premier converti indou qui m'ait donné une satisfaction exempte de toute espèce de regret ou d'appréhension. Non pas que les autres ne soient dignes de toute notre affection et n'aient droit à recevoir de nous le nom de frères, mais parce que je n'avais, jusqu'à présent, rencontré aucun Indou qui me parût avoir reçu de Dieu une connaissance aussi complète et aussi vivante de la vérité que celui-ci. »

Il paraît qu'avant même d'avoir reçu le baptême, Baba-Padmunji avait déjà écrit, en langue marathi, plusieurs traités contre les superstitions indoues et en faveur du christianisme. L'une de ces publications, dirigée principalement contre la licence des mœurs, est lue, dit-on, avec beaucoup d'empressement et de profit par les indigènes.

OCÉANIE.

Vie et mort chrétiennes d'un chef Polynésien.

A l'histoire d'une conversion dans l'Inde, faisons succéder l'histoire d'une vie et d'une mort chrétiennes dans une des îles de la Polynésie. Il y a, pour le croyant, profit et bonheur à contempler ainsi les opérations du Saint-Esprit sous leurs diverses faces et dans toutes les directions. Les pays, les mœurs, les hommes, les circonstances diffèrent à l'infini, mais l'œuvre de la grâce est toujours et partout la même; partout puissante et partout miséricordieuse. *Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est sur tous, parmi tous et en tous.*

Un des missionnaires de l'île d'Huahine (du groupe de la Société), le révérend J. Barff fils, écrivait au commencement du mois de juin 1854 :

« Le 10 mai dernier, notre Société auxiliaire des missions

a tenu son assemblée publique. Le vieux chef aveugle Hautia, grand-père du chef actuel, la présidait. Il l'ouvrit par un discours où il rappela les grandes choses que Dieu a faites pour le pays, pendant les 36 ans qui s'étaient écoulés depuis la première assemblée chrétienne tenue dans l'île. Il rendit, en insistant avec force sur son expérience personnelle, un chaleureux témoignage aux compassions du Seigneur, fit une touchante allusion à quelques-uns de ses anciens amis entrés aujourd'hui dans leur repos, ajouta qu'il serait sans aucun doute appelé bientôt lui-même à les aller rejoindre, et finit en exhortant les amis de la propagation de l'Evangile, à ne jamais abandonner cette sainte cause, mais à la poursuivre au contraire avec un zèle toujours plus énergique et plus dévoué. Cette allocution fut écoutée avec le respect et l'émotion que lui assuraient le caractère et les longs services de l'orateur. La collecte faite à la suite de la séance, produisit une somme de 31 livres et 12 shellings (près de 300 fr.). »

Quelques semaines plus tard, le même missionnaire donnait une autre nouvelle :

« J'ai la douleur, écrivait-il sous la date du 28 juin, de vous annoncer la mort d'Hautia, le président de notre Société auxiliaire, et le chef qui dirigeait actuellement les affaires de l'île au nom de son petit-fils Teururai, encore trop jeune pour gouverner lui-même.

« Je m'attendais peu, en entendant ce vénérable serviteur de Christ prononcer naguère le discours dont je vous ai rendu compte, que ses prévisions d'une fin prochaine se réaliseraient si vite. Cette mort est une grande épreuve pour l'île ; tous les insulaires sentent qu'ils ont perdu dans Hautia, un père et peut-être le seul chef dont la bienfaisante influence pût garantir la paix et contribuer à maintenir le peuple sous l'autorité du jeune prince. Le Seigneur seul sait comment cet homme pourra être remplacé, mais nous avons confiance en lui, bien persuadés qu'aucun instrument humain n'est indispensable à l'accomplissement de ses desseins.

« Hautia était né dans les temps de troubles et de guerre qui suivirent le dernier voyage du capitaine Cook dans ces îles (en 1780). Ce fut dans l'île d'Eiméo, où il s'était rendu à la tête des guerriers d'Huahine, pour aider à raffermir l'autorité du roi Pomare sur Taïti, qu'il apprit à connaître l'Evangile. De retour dans son île natale, en 1814, il entreprit sur-le-champ d'y détruire l'idolâtrie. Cette entreprise n'était pas facile. Un autre chef très influent et d'un grand renom militaire, se déclara pour les faux dieux. Une guerre allait s'ensuivre, mais Hautia la prévint par un coup d'une hardiesse remarquable. Avant le combat, il envoya quelques guerriers dévoués enlever les idoles de leurs temples, et s'en servit pour faire cuire les mets du festin qui, dans les mœurs d'alors, précédait toujours une bataille. Puis, le repas achevé, un messager alla de sa part raconter au chef ennemi ce qu'il avait fait, et l'impuissance ridicule de ces dieux qui n'avaient pas su mieux se défendre. Ce procédé frappa le champion de l'idolâtrie, au point qu'il renonça sur-le-champ à toute résistance, et que la cause de l'Evangile fut gagnée sans la moindre effusion de sang.

« Quelques années plus tard, après l'arrivée dans l'île du Rév. Ellis et de mon père, c'est-à-dire en 1819, Hautia fit publiquement profession de la foi chrétienne. Il fut admis au baptême avec treize autres insulaires, dont le seul survivant aujourd'hui est Tuti, qui, si je suis bien informé, remplit encore les fonctions d'évangéliste au service de la Mission des îles Sandwich.

« Hautia lui-même, après son baptême, désirait vivement de se consacrer à la propagation du christianisme parmi les païens; il offrit même de se joindre de son propre mouvement aux évangélistes qui partirent d'ici pour les îles Marquises; mais on ne crut pas devoir accepter cette offre, par cette seule raison que l'influence d'Hautia devait beaucoup mieux servir la cause de l'Evangile dans son île natale que partout ailleurs.

« En 1835, son dévouement et sa persévérance dans les voies chrétiennes déterminèrent l'Eglise à lui confier les fonctions de diacre, et la manière dont il s'acquitta de cette charge justifia parfaitement le choix du troupeau. Mon père eut alors en lui un collaborateur très actif et dont les services contribuèrent beaucoup à l'affermissement de l'Eglise.

« Malheureusement, le digne chef ne put remplir ce poste qu'un petit nombre d'années; une épreuve douloureuse le força d'y renoncer : une amaurose lui avait fait perdre complètement la vue. Dès l'abord, cette affliction l'affecta profondément; mais bientôt sa foi reprit le dessus; il se soumit avec résignation à la volonté du Seigneur et gagna depuis lors, en vie intérieure et spirituelle, ce qu'il avait perdu en fait de vie active. De plus en plus attaché aux autels du Seigneur, et dans le but de n'en être pas éloigné par son infirmité, il se fit bâtir, tout auprès de la chapelle, une petite maison; et c'est là que l'appel de son Sauveur est venu le chercher.

« Une attaque de rougeole a été la cause immédiate de sa mort. Ses derniers moments ont été ceux d'un chrétien, remplis d'une douce paix, entremêlée pourtant de tristesse. Un jour que mon père était allé lui rendre visite, il le vit pleurer. Surpris de cette apparente faiblesse, il lui demanda s'il éprouvait quelque crainte sur son sort à venir : « Oh! non, répondit le « vieillard; je n'ai, quant à moi, pas la moindre appréhen- « sion. Je suis heureux dans mon Sauveur; je l'ai servi, et « je sais qu'il prendra soin de moi. » — « Mais alors pour- « quoi ces larmes? reprit mon père. » — « Je pleure sur « Huahine, dit Hautia, car j'ai peur qu'après ma mort il ne « s'élève des troubles parmi le peuple. C'est là le seul motif « de ma douleur. »

« Peu d'instants avant d'expirer, il fit venir auprès de son lit tous les membres de sa famille, et leur demanda de prier avec lui. Ils se hâtèrent d'accéder à ce désir, et recommandèrent le malade à la miséricorde de son Sauveur. Mais ce fut dans le

ciel qu'Hautia prononça l'*amen* de cette prière. Elle n'était pas achevée que, sans que les assistants s'en fussent aperçus, son âme avait été recueillie vers Celui qui l'avait rachetée et scellée pour la vie éternelle.

« Le dimanche suivant, mon vénéré père, le cœur débordant tout à la fois de regrets et de joie, raconta publiquement les faits que je viens moi-même de résumer, et il en fit l'objet d'une exhortation qui impressionna vivement son nombreux auditoire. Heureux le serviteur de Christ qui peut voir de pareilles bénédictions accordées à ses évangéliques travaux ! »

NOUVELLES RÉCENTES.

CHINE.

Quoique la ville de Schanghaï soit, depuis près d'une année au pouvoir d'une bande de rebelles qui s'y sont livrés à des scènes révoltantes de violence et de pillage, les œuvres missionnaires y sont poursuivies avec constance et succès. Dans une lettre, datée de la fin d'octobre, le révérend Dr. Medhurst annonce qu'en septembre et en octobre, sept baptêmes ont eu lieu dans la chapelle de la Société de Londres. Au nombre des néophytes ainsi admis dans l'Eglise, se trouve un Chinois nommé Wang-Jan-King, qui, pendant longtemps a donné des leçons de langue à M. Medhurst, et qui, durant les six dernières années, a travaillé activement à la nouvelle traduction des saintes Ecritures, dont le docteur s'occupait lui-même. C'est un homme très instruit, doué de talents remarquables, et dont la conversion a d'autant plus de valeur qu'il a été très lent à se décider pour l'Evangile.

Ses luttes intérieures avaient même été si grandes, que pour mieux s'assurer de sa sincérité, les missionnaires lui ont fait attendre près d'un an le baptême qu'il sollicitait. On espère qu'il pourra servir très utilement auprès de ses compatriotes la sainte cause qu'il vient d'embrasser. Il a déjà, depuis son baptême, écrit en chinois un traité fort bien fait contre le culte rendu aux ancêtres, cette grande idolâtrie du peuple chinois.

Un autre missionnaire de la même ville, M. Edkins, raconte qu'il a, vers la fin de l'année dernière, pénétré jusqu'à Kea-King, ville située à 30 lieues environ de Schanghaï, dans la direction du sud-ouest. M. Edkins a pu, dans cette excursion, distribuer beaucoup de traités et de portions détachées des saintes Ecritures. Aucun obstacle sérieux ne l'a empêché de parler de l'Evangile partout où il a passé, et deux ou trois fois il a pu prêcher dans des temples idolâtres, devant des auditoires de plusieurs centaines de personnes. Ainsi la Chine semble décidément s'ouvrir devant la Parole du Seigneur. Depuis ce voyage de M. Edkins, deux de ses collègues de Schanghaï, MM. Medhurst et Muirhead ont fait, également à l'intérieur et en s'avançant plus loin encore, une excursion dont les résultats n'ont pas été moins encourageants.

Libéralité et humilité.

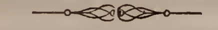
Un journal des Etats-Unis annonce que, sous la simple dénomination de *Une amie*, une dame chrétienne a récemment envoyé 2,000 dollars (plus de 10,000 francs), à la Société des missions baptistes. — Il arrive, du reste, assez souvent à nos frères d'Amérique d'avoir à citer des dons du même genre, offerts avec la même modestie chrétienne.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi. 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Une visite à la station de Wellington.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que M. Daumas, autorisé par le comité à s'éloigner quelque temps de sa station de Mékuatling, pour se reposer des longues fatigues qui avaient altéré sa santé, s'était rendu à la ville du Cap, et s'était ensuite allé fixer avec sa famille à Mowbray, localité des environs. C'est de là qu'il a adressé au comité la lettre qu'on va lire, et qu'on trouvera, nous en sommes sûrs, d'autant plus intéressante qu'elle touche à des souvenirs toujours chers au cœur des protestants français.

Changements opérés dans le pays. — Souvenirs des réfugiés français. — Arrivée à Wellington. — Etat prospère de l'œuvre. — Waggen-Maker's-Valley. — Accueil amical. — Services religieux. — Besoin de renfort. — Un chef cafre et sa femme. — Le gouverneur de la colonie. — Nouvelles de Mékuatling.

Mowbray, le 11 janvier 1855.

Messieurs et très honorés frères,

Quoique fort souffrant, je ne veux pas différer de vous donner quelques détails, qui, je crois, vous intéresseront, sur un petit voyage que je viens de faire à Wellington.

A peine eus-je quitté la ville du Cap, que je fus frappé des changements qui se sont opérés dans le pays depuis ma première visite à Waggen-Maker's-Valley, il y a de cela près de vingt ans. A cette époque, ce n'était pas chose aisée que de faire cette excursion. Tandis qu'alors les chemins qui traversent les plaines sablonneuses du Cap étaient presque impraticables, il y a maintenant une magnifique route sur laquelle un omnibus vous conduit en quelques heures à la Perle. Parti à plus de midi, j'y arrivai de bonne heure, non sans avoir admiré cette grande et fertile vallée, où l'œil découvre de loin en loin de riches fermes entourées de belles plantations. C'est donc là, me disais-je en la contemplant, que les réfugiés français, accompagnés de leurs pasteurs, Pierre Simon et Daillé, se fixèrent, et ce sont eux qui, les premiers, introduisirent dans cet endroit, alors infesté de bêtes féroces, la culture et la civilisation, qui depuis y ont pris un si admirable développement. Je voyais de loin le grand Drakenstein, où fut érigée la première église française, et où la sainte Parole fut prêchée dans notre langue par ces fidèles confesseurs qui l'avaient proclamée tant de fois sous le feu de la persécution. Oh! pensais-je, qu'elle devait être précieuse pour eux, cette Parole, et qu'ils devaient se sentir heureux, malgré toutes leurs privations, de pouvoir adorer ici le Dieu véritable, sans avoir à craindre que leur culte fût interrompu par la brutalité des dragons de Louis XIV! A la Perle, il existait aussi une église française, où Simon et Daillé venaient prêcher et exercer les fonctions de leur ministère sacré. Il paraît, au dire de quelques personnes âgées, que ce temple, qui était petit et avait des murs très élevés, avait subsisté jusqu'à la fin du dernier siècle, et qu'il ne fut démoli que pour faire place à la grande église de la Perle. On m'a montré l'endroit où s'élevait ce monument, qu'on aurait dû conserver. J'ai vu aussi l'emplacement de la chaire devant laquelle avait été enterré le pasteur hollandais qui succéda aux ministres français. Les restes

mortels de ces derniers avaient, à ce qu'il paraît, été déposés dans le cimetière de Drakenstein. M. Vanderlingen, pasteur de la Perle, a eu la bonté de me faire voir les anciens registres de la paroisse, qui sont en vieux français, et qui avaient été écrits par un nommé Le Roux. Sur le lieu où s'élevait la principale église des réfugiés, et en souvenir d'elle, on a construit une belle école. On a fait, d'une des chambres de ce bâtiment, une espèce de musée où l'on rassemble tous les objets qui peuvent avoir appartenu à nos chers compatriotes : pieux hommage bien dû à ces chrétiens, qui renoncèrent à leur patrie par amour pour leur Sauveur et son saint service !

Je passai rapidement de la Perle à Wellington. Seul dans la voiture, je pus, sans distraction, reporter mes pensées sur les scènes qui avaient dû se passer dans ce district, qui nous intéresse toujours si vivement. J'admirai aussi la bonté du Seigneur, qui avait procuré un tel refuge aux pauvres persécutés, et qui a béni leurs descendants en leur donnant tout ce qui est nécessaire à la vie, et cela, même en abondance.

Le cocher me tira de ces rêveries en me disant que c'était le premier lundi du mois, et qu'il désirait faire avancer les chevaux, pour que nous pussions arriver à l'heure du service des missions, que M. Bisseux tient régulièrement. Et, en effet, en arrivant à Wellington, je vis la chapelle tout éclairée; puis, bientôt après, j'aperçus notre frère en chaire, avec une nombreuse congrégation devant lui. Comme le service était déjà commencé, je me plaçai dans un endroit retiré pour ne pas troubler le prédicateur. Là, j'écoutai avec recueillement les bonnes paroles qu'il adressa à ses auditeurs, et je me joignis de cœur aux prières ferventes qu'il fit monter devant le Seigneur pour l'avancement de son règne sur la terre. Après la réunion, j'allai embrasser notre ami, en me réjouissant de l'avoir trouvé occupé de l'œuvre de son Maître. Je n'ai pas besoin de dire combien nous fûmes heureux de nous retrou-

ver ensemble, et de pouvoir nous fortifier dans le Seigneur en resserrant les liens affectueux qui nous unissent depuis si longtemps. Ce plaisir fut si grand, que nous eûmes de la peine à nous séparer, pour aller prendre le repos dont nous avions besoin l'un et l'autre. Les jours suivants, en parcourant le village, je fus étonné de l'importance qu'il a pris, bien qu'il n'existe que depuis douze ans. Lorsque je traversai cet endroit pour la première fois, il ne s'y trouvait qu'une ferme, qui portait le nom de Champagne. A côté de Wellington s'élève le plus beau pont que j'aie vu dans la colonie; et du village même, on aperçoit le chemin admirable qu'on a percé à travers les montagnes, après un travail de plusieurs années. Ce chemin a beaucoup facilité les communications avec l'intérieur de la colonie.

M. Bisseux réunit dans la belle chapelle qu'il a fait construire une nombreuse congrégation, auprès de laquelle son ministère est béni. Il a vingt-deux candidats au baptême dans sa classe de catéchumènes. Son fils aîné le seconde, depuis le départ de M. Keck, en tenant les écoles de Wellington et de la Vallée. L'une et l'autre sont bien fréquentées. Notre frère Bisseux fait beaucoup de bien en visitant les malades. Les blancs le font chercher, de préférence au pasteur de l'endroit. Nous en avons visité ensemble un qui était à l'article de la mort, et j'ai été édifié de la manière touchante dont notre frère tâchait d'amener cette âme aux consolations véritables. La seconde fois que nous nous rendîmes auprès de ce pauvre mourant, nous eûmes la joie d'avoir quelque lieu d'espérer que la lumière commençait à briller sur son sentier, et que les visites du missionnaire lui avaient été en bénédiction. Un autre moyen efficace que notre frère emploie pour répandre la bonne nouvelle du salut, ce sont les enterrements, où il peut proclamer les immenses richesses de l'amour de Dieu à beaucoup de gens qui n'ont pas toujours l'occasion de l'entendre. J'ai vu plusieurs des oraisons funèbres qu'il a pro-

noncées dans différentes occasions, et qui se trouvent entre les mains des parents des défunts, qui les gardent religieusement.

Les amis de Waggen-Maker's-Valley n'eurent pas plutôt appris mon arrivée, qu'ils envoyèrent une voiture pour nous chercher, et ils nous comblèrent d'amitié. En me voyant arriver à sa porte, une vieille dame pieuse se jeta à mon cou et m'embrassa. Au gré de ces braves gens, je ne restais jamais assez longtemps chez eux, et il faut avouer que nous avions tant de choses à nous communiquer mutuellement, que nous aurions pu passer ensemble, non des jours, mais des semaines. Je trouvai que plusieurs de nos anciens amis étaient entrés dans la joie de leur Seigneur, et notamment le pieux et zélé Daniel Le Roux. Ses parents me firent examiner tous les écrits qu'il a laissés, et qui sont une preuve évidente de la piété sincère qui l'animait. Je fus particulièrement édifié d'un récit qu'il a laissé de l'œuvre de grâce que le Seigneur fit en lui lorsqu'il n'avait que quinze ans. Son frère Bart Le Roux, qui est maintenant comme le patriarche de la Vallée du Charon, me reçut avec affection et eut bien des choses à me raconter, car il voulut commencer avec l'année 1795. — Le dimanche, je fis le service dans la chapelle, où j'eus la joie de voir réunie pour m'entendre une nombreuse congrégation composée de blancs et de gens de couleur. Je pris pour texte ces paroles : *Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière.* Je développai mon sujet en décrivant l'état dans lequel nous avions trouvé la tribu des Bassoutos, et les effets réjouissants que nous avions vu s'opérer au moyen de la prédication de la bonne nouvelle du salut, qui est la lumière du monde. Je me sentis moi-même ému en me rappelant toutes les circonstances dont j'avais été le témoin depuis que j'avais quitté ces lieux, en 1835. On m'écouta avec le plus vif intérêt, et j'ai pu me convaincre, ici comme ailleurs, à l'attention accordée aux récits sur notre œuvre, que notre mission excite toujours un assez vif intérêt dans la colonie. A Wellington, je

pus aussi raconter à un nombreux auditoire ce que le Seigneur a opéré par le moyen de ses serviteurs.

En voyant l'œuvre intéressante que fait ici M. Bisseux, je n'ai pu m'empêcher de regretter qu'il soit seul, et que M. Keck ait dû le quitter. Il est évident que, dans son état de santé, notre frère ne peut pas suffire à son œuvre. Il lui faut desservir deux églises et se rendre chaque dimanche de l'une à l'autre, par une chaleur accablante. S'il n'avait pas eu son fils pour le seconder dans les écoles, dont ce jeune homme s'occupe avec assiduité, je ne vois pas comment notre frère aurait pu continuer sa tâche. Cela me peine d'autant plus, que c'est pour me remplacer que M. Keck a été rappelé par la conférence. Tout le monde m'a parlé avec éloge et avec affection de notre frère Keck et de sa pieuse compagne. Leur séjour à Wellington ne sera pas de si tôt oublié. L'un et l'autre, j'ai pu m'en convaincre, se sont occupés de l'œuvre de leur divin Maître avec zèle et dévouement parmi toutes les classes de la population.

Pendant mon séjour à Mowbray, tout en annonçant la vérité aussi souvent que l'occasion s'en est présentée et que mes forces me l'ont permis, j'ai pu m'intéresser à deux pauvres captifs cafres, Seyolo et sa femme. Cette dernière a voulu partager la captivité de son mari. Pendant la dernière guerre cafre, Seyolo s'était rendu aux Anglais, dans l'espoir qu'il recevrait son pardon, mais à son grand étonnement il fut saisi et envoyé ici comme prisonnier d'Etat. C'est un des chefs de la Cafrerie. Je l'ai vu plusieurs fois, et l'autre jour, mon épouse m'accompagna pour engager la femme de cet infortuné à nous visiter de temps en temps. Cette proposition lui plut tellement, que nous nous décidâmes à la faire chercher dès le lendemain. Elle est revenue depuis, et ces visites paraissent lui faire du plaisir et soulager son cœur oppressé. Notre domestique, qui est membre de notre Eglise de Mékuatling, et qui parle la langue cafre, nous sert d'interprète, de

sorte que nous pouvons lui faire quelque bien. Le secrétaire du gouvernement a pu, avec l'assentiment de Son Excellence Sir G. Grey, placer un interprète auprès de Seyolo, sur ma représentation que bien des choses désagréables ont lieu faute de pouvoir s'entendre. Il m'a même été permis de parler au gouverneur en faveur des pauvres captifs, et j'ai lieu d'espérer qu'en attendant qu'ils obtiennent leur élargissement, leur position sera adoucie. J'ai pu aussi, sur le désir exprimé par plusieurs personnes qui s'intéressent à Seyolo, obtenir qu'on lui donnât un maître pour l'instruire, et nous ne doutons pas que l'on ne parvienne à trouver pour cet objet, un homme pieux et capable.

J'ai visité deux fois le gouverneur avant son départ pour la Cafrerie; il m'a reçu avec affabilité, et je suis porté à croire qu'il prend un sincère intérêt à notre mission. Je lui ai raconté l'histoire de notre œuvre, lui faisant connaître le nombre de nos stations et des ouvriers de notre Société au sud de l'Afrique. Il m'a dit qu'il espérait un jour visiter le champ de nos travaux et faire la connaissance de Moshesh, auquel il allait écrire pour l'assurer de son amitié et de son estime. Il m'a proposé de me remettre une collection d'instruments d'agriculture pour nos chefs, ce qui leur fera grand plaisir. Que le Seigneur bénisse les efforts de ce gouverneur, de sorte qu'il réussisse à établir une paix durable entre les tribus et la colonie, et qu'il soit dans les mains de Dieu, un moyen de faire avancer son règne parmi les païens, comme il l'a été à la Nouvelle-Zélande, où tant de sauvages sont devenus des adorateurs du vrai Dieu, sous son gouvernement conciliateur!

Les nouvelles que je reçois du Lessouto sont encourageantes. M. Maitin, qui s'est dévoué à ma station en attendant l'arrivée de M. Keck, m'écrit des choses très intéressantes sur plusieurs conversions qui se sont opérées depuis que j'ai quitté. Il me dit, entre autres choses : « Je ne saurais vous

dire combien je regrette, en voyant les sujets d'encouragements que présente votre station, que notre frère Keck ne soit pas arrivé. Plus d'une fois j'ai désiré d'avoir un tel champ de travail. » Frère Rolland, en m'annonçant l'heureuse arrivée de M. Keck, me communiquait aussi une nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir : « C'est que les Bataoungs ayant appris l'arrivée de notre frère à Béerséba, Molitsané, le chef de la tribu, s'est mis en route avec un wagon, deux attelages de bœufs et un certain nombre de natifs, pour venir chercher M. Keck, et l'aider à transporter ses effets. Vous savez qu'il n'y a pas moins de 30 lieues de Mekuatling à Béerséba. » Ce fait a donc été pour nous une preuve évidente du désir que la tribu que nous avons évangélisée a de posséder un missionnaire. Cela ne montre-t-il pas qu'elle apprécie jusqu'à un certain point la Parole de vérité qui leur a été annoncée ?

Recevez, etc.

F. DAUMAS, *v. d. m.*

Dans une seconde lettre, postérieure de quelques jours seulement à celle qui précède, M. Daumas annonce que, sur l'ordre exprès des médecins du Cap, il s'est vu forcé de prendre subitement la résolution de faire un prompt voyage en Europe. Il a dû, en conséquence, partir du Cap dans les premiers jours de février, de sorte que nous pouvons espérer de le voir bientôt parmi nous. Sa famille est restée dans la colonie.

FRANCE.

Réouverture de la maison des Missions.

Dans sa séance du 29 mars dernier, le Comité de la Société a décidé la réouverture de la maison des Missions, dont la

suppression temporaire avait été votée et accomplie en 1848. Tous les amis de l'œuvre apprendront avec joie cette mesure; elle répond à de nombreux désirs souvent exprimés, et aura pour effet, nous l'espérons dans le Seigneur, d'assurer à la Société des sympathies et un concours de plus en plus efficaces.

En même temps, et sur le vœu qu'en a exprimé le directeur actuel, le Comité a décidé que notre cher missionnaire de Thaba-Bossiou, M. Casalis, sera rappelé d'Afrique pour prendre la direction de l'établissement.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Colonie de Sierra-Leone.

Aspect général du pays. — Œuvres et stations missionnaires. — La capitale et les villages. — Insalubrité du climat. — La population. — Ses mœurs et ses ressources. — Progrès et fruits de la foi chrétienne. — Les Eglises et les écoles. — Les ouvriers indigènes. — Mort et funérailles de l'évêque anglican.

L'origine et les succès de l'œuvre missionnaire qui s'accomplit à Sierra-Leone ont depuis longtemps attiré l'attention du monde chrétien. Nous en avons souvent parlé nous-mêmes, et nombreux ont été les tableaux de mœurs, les récits de conversion, les traits édifiants ou les détails statistiques réjouissants que ce champ de travail a fournis à nos pages; mais jamais nous n'en avions pu donner une vue générale et d'ensemble aussi complète que celle qui va suivre. Elle em-

brasse les hommes et les choses, le monde spirituel et le monde matériel ; et le lecteur ne s'en étonnera pas. C'est le propre de toute évangélisation bénie de Dieu que de changer et de marquer d'une profonde empreinte, non seulement les mœurs et les institutions des peuples, mais encore jusqu'à l'aspect extérieur des pays. Tous les progrès que l'humanité peut faire s'enchaînent les uns aux autres, et le christianisme est tout à la fois le promoteur le plus actif, le véhicule le plus puissant et le régulateur le plus sûr des idées civilisatrices. N'est-ce pas de lui que l'Esprit saint a dit que la piété *est utile à toutes choses*, et *qu'elle a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie à venir ?*

La description que ces remarques annoncent est due à la plume d'un missionnaire de la Société des Missions anglicanes, le Rév. M. Koelle, qui a passé plusieurs années à Sierra-Leone. Nous regrettons que la longueur de ce travail nous empêche de le reproduire autrement que par une sèche analyse, entremêlée de quelques citations. Il a paru dans le *Church Missionary Intelligencer* du mois de mars 1855.

Chacun sait que la petite colonie de Sierra-Leone est, depuis près d'un demi-siècle (1808), affectée par le gouvernement anglais à recevoir les malheureux nègres que ses vaisseaux croiseurs arrachent aux horreurs de la traite. On verra plus loin quelle curieuse et remarquable physionomie cette destination donne à ses habitants.

La colonie n'a guère que huit à neuf lieues de long sur quatre de large. Son nom, qui est d'origine espagnole ou portugaise, signifie : la *Montagne des lions*. Il lui fut donné par les premiers explorateurs de ces côtes, suivant les uns, parce qu'autrefois le pays était infesté de lions, ou, suivant les autres, parce que ses montagnes répercutent souvent des coups de foudre, dont les éclats ont beaucoup de ressemblance avec les rugissements du roi des forêts.

Quoi qu'il en soit de cet insignifiant détail étymologique,

cette contrée paraît admirablement propre à l'usage auquel elle sert. Elle a le port le plus sûr et le plus commode que présentent les côtes de l'Afrique Occidentale ; la large rivière qui la traverse lui ouvre des communications faciles avec l'intérieur, et une énorme masse de montagne dont le pied s'avance, sur plusieurs points, jusque dans les flots de l'Océan, semble faire d'elle comme un lieu fort d'où la liberté, la civilisation et la foi sont appelées à dominer sur toute cette partie du continent.

L'aspect général du sol diffère beaucoup de ce que nos yeux sont accoutumés et se plaisent à contempler en Europe. Il n'y a là ni riches prairies verdoyantes, ni fermes bien cultivées, ni parcs touffus, ni ces beautés riantes qui font le charme de nos paysages. Mais le spectacle qu'offrent aux regards ces hautes montagnes, entrecoupées de vallées profondes et revêtues, depuis leur base jusqu'à leur sommet, d'un riche manteau de végétation tropicale, n'en est pas moins un spectacle imposant, pittoresque, et où une certaine grâce sévère s'unit de la manière la plus heureuse à la grandeur. Les cîmes de ces monts, encore couvertes d'impénétrables forêts, servent de retraite aux singes, aux gazelles, aux léopards et aux tigres ; mais sur leurs flancs et à leurs pieds, l'œil se repose avec plaisir sur de vastes plantations de cassave (manioc), et sur d'innombrables bouquets de palmiers, de bananiers, de cotonniers et d'autres arbres à la tête élevée ou au riche feuillage, qui sont l'apanage des pays chauds. Dans les endroits impropres à la culture pousse d'elle-même une herbe épaisse, qui s'élève souvent au point de dérober entièrement aux regards le bétail qui en fait sa pâture. Partout, en un mot, éclatent cette puissance et ce luxe de végétation qui n'appartiennent qu'aux contrées placées sous l'influence du soleil des tropiques.

Ainsi se présentent, à cette extrémité occidentale du continent africain, les œuvres du Créateur. Celles de l'homme, ou

plutôt celles du Rédempteur agissant par ses serviteurs, frappent moins au premier abord, mais n'en proclament pas moins avec éclat celles des perfections divines que l'humanité a le plus d'intérêt à connaître : la puissance, la sagesse et une adorable miséricorde.

Voici d'abord, pour le voyageur qui débarque sur cette plage, une ville dont le nom seul, jeté sur des côtes si longtemps désolées par l'esclavage, semble y retentir comme un cri d'affranchissement et de liberté. *Freetown* (ville libre) est agréablement située sur une colline de forme conique, que ses constructions enveloppent littéralement de tous les côtés. Là se distinguent, à côté des bâtiments du gouvernement et des demeures plus ou moins élégantes des Européens ou des nègres devenus riches par leur travail, un grand nombre d'édifices dont la vue seule réjouit le cœur du chrétien. C'est d'abord la vaste église de Saint-George, la première cathédrale protestante (1) qui se soit élevée sur le sol de l'Afrique Occidentale, et où se réunit chaque dimanche une immense congrégation composée tout à la fois d'Européens et d'indigènes. C'est, un peu plus loin, sur la droite, au milieu des quartiers habités surtout par les nègres pauvres, deux autres vastes édifices du même genre, appartenant, l'un à la Société des Missions anglicanes, et l'autre à la Société wesleyenne; puis, plus loin, mais toujours du même côté, sur le bord de la mer, un immense bâtiment nommé King-Tom, qui appartient aussi aux wesleyens, et qui renferme l'école normale où se forment leurs missionnaires et leurs instituteurs indigènes. De l'autre côté, sur la gauche, plusieurs autres chapelles ou lieux de culte, et enfin, tout à l'extrémité de la ville, l'importante institution nommée Fourah-Bay, où la Société des Missions an-

(1) On donne, dans l'Eglise d'Angleterre, le nom de cathédrale aux églises diocésaines des évêques, et Sierra-Leone a été, depuis quelques années, érigée en évêché par le gouvernement anglais.

glicanes a son collége, et où l'évêque de la colonie a provisoirement établi sa résidence.

Cette revue à vol d'oiseau suffit pour montrer que Freetown est un centre animé d'activité missionnaire. Suivons maintenant le missionnaire sur les autres points de la colonie.

Du chef-lieu, une heure de marche transporte le voyageur au village de *Wilberforce*, ainsi nommé en mémoire du célèbre philanthrope chrétien qui a tant fait pour l'émancipation des noirs. Ce voyage s'accomplit sur une route qui, elle aussi, atteste les bienfaits de la civilisation. Elle est bien tracée et traverse un bras de mer au moyen d'un pont en pierres, nouvellement construit et dont la longueur est considérable. De Wilberforce, le regard commande un admirable point de vue, où se déroulent devant lui toutes les beautés naturelles de la colonie, et même de quelques-unes des contrées qui l'avoisinent. Mais ce village a, pour le chrétien, un attrait plus puissant encore. Les deux Sociétés de Missions qui sont à l'œuvre dans la colonie y ont, depuis quelques années, enregistré l'une et l'autre un grand nombre de conversions, et à cette station se rattachent, comme annexes, plusieurs autres petits villages des environs.

Regent, situé à deux heures de marche de là et au fond d'une vallée très pittoresque, a un caractère chrétien plus prononcé encore. La population presque tout entière, ce qui veut dire plusieurs milliers d'âmes, fait profession d'appartenir à Jésus-Christ, et un chiffre proportionnellement considérable de communiants prouve que cette profession n'est pas une simple affaire de forme.

On peut en dire autant de deux autres localités du même district : *Gloucester*, où tous les ouvriers missionnaires sont des indigènes, et *Bathurst*, dont le ministre, qui est aussi un nègre, peut être regardé comme un pasteur plutôt que comme un missionnaire, vu qu'il ne s'y trouve plus qu'un nombre presque imperceptible de païens et de mahométans. « Dans

« une de mes visites à cette station, dit M. Koelle, je me suis
« senti profondément édifié par l'histoire de la conversion et
« de la constance d'un indigène sorti de l'islamisme. Cet
« homme, abandonné depuis plus de quinze ans par sa
« femme, qui, après avoir résisté à toutes les influences
« chrétiennes, avait fini par se livrer aux plus graves désor-
« dres, a supporté cette cruelle épreuve avec une résignation
« parfaite. Réduit ainsi, par le fait, à l'état de veuvage, il
« n'a pas cessé d'avoir la vie la plus exemplaire et d'édifier
« l'Eglise, dont il est l'un des ornements, par la pratique de
« toutes les vertus chrétiennes et, entre autres, par l'activité
« de son zèle pour l'avancement du règne de Dieu. Pour qui
« connaît le penchant naturel des nègres à la sensualité,
« ce fait a une signification précieuse : il est un exemple re-
« marquable de ce que peut la foi chétienne pour faire de
« l'homme ce que l'Ecriture appelle « la nouvelle créature. »

A quelques minutes de Bathurst, entre des montagnes dont l'aspect rappelle un peu les Alpes de la Suisse, et non loin d'une volumineuse cataracte, se trouve *Charlotte*, autre village dont à peu près tous les habitants sont aussi des chrétiens, soit anglicans, soit wesleyens. Les missionnaires de la première de ces dénominations dirigent dans ce lieu, aux frais du gouvernement, un des établissements d'éducation les plus intéressants qu'ait la colonie : c'est une école qui reçoit les jeunes filles nègres que les croisières anglaises parviennent à délivrer de l'esclavage. Le chiffre de ces enfants varie généralement de 60 à 100, suivant que celui des prises a été plus ou moins considérable. Là, on leur enseigne l'anglais, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les travaux à l'aiguille, et surtout ces doctrines évangéliques sans lesquelles, la liberté qu'on leur a rendue ne serait pour elles, dans bien des cas du moins, qu'un funeste présent.
« Depuis quelque temps, dit M. Koelle, l'établissement a été
« mis sur un excellent pied, grâce aux efforts énergiques et
« véritablement maternels d'une dame suisse, veuve d'un

« jeune missionnaire tombé victime des influences meurtrières « du climat, après une carrière courte, mais bien remplie. « On jouit, en visitant cette école, de voir l'expression de « bonheur que respire la figure de tous ces enfants. Impos- « sible de douter, à ce signe, qu'elles n'aient trouvé dans leur « directrice une mère, et qu'elles ne se sentent là comme en « famille. Un grand nombre d'entre elles ont, de plus, effica- « cement éprouvé les impressions de la grâce et reçu le bap- « tême chrétien. Elles demeurent dans l'établissement jus- « qu'à ce qu'elles soient en âge d'être mariées, et la société « noire de Sierra-Leone en peut compter plusieurs dans les « rangs de ses meilleures épouses et de ses meilleures mères « de famille. »

Nous ne mentionnerons quelques autres villages, ceux de *Grafton*, de *Hastings*, de *Leicester*, de *Waterloo*, de *Tumbo* et de *Russell*, que pour dire, en passant, qu'au point de vue chrétien, tous présentent des résultats encourageants, à l'exception, toutefois, des deux derniers, où diverses circonstances accidentelles ont entravé la marche de l'œuvre. La plupart de ces postes sont desservis par des ouvriers indigènes. Celui de *Hastings* se fait remarquer par la libéralité avec laquelle il pourvoit au soulagement de ses pauvres, et contribue pour l'œuvre générale des missions évangéliques.

Un missionnaire allemand, M. Bultmann, chargé depuis longtemps de la station anglicane de *Kent*, le poste le plus septentrional, et, dit-on, le plus salubre de la colonie, a eu le bonheur d'y voir de nombreuses bénédictions répondre aux efforts de son zèle. A cette station se rattachent les îles Bananas, situées à deux lieues environ de la terre ferme. Là vivent, dans deux villages, sous la direction spirituelle de catéchistes indigènes, de simples et laborieux insulaires, parmi lesquels règne un excellent esprit, et dont un grand nombre ont embrassé l'Evangile. On cite, comme un indice de leurs dispositions tout à la fois sérieuses et sensées, que jusqu'à

présent ils n'ont pas permis qu'aucun débit de liqueurs fût ouvert dans leurs îles.

Les stations que les deux Sociétés ont à *York* et à *Wellington*, sont l'une et l'autre en bonne voie de prospérité. Dans la seconde de ces localités, Dieu a richement béni les longs et fidèles travaux d'un catéchiste indigène, attaché à la mission de l'Eglise anglicane.

Arrêtons-nous un peu plus longtemps sur le dernier des postes qui nous reste à mentionner, celui de *Kissey*, qu'on pourrait regarder comme une annexe de Freetown, mais qui a pourtant son missionnaire et ses institutions propres. L'Eglise anglicane n'y compte pas moins de quatre cents communiants réguliers, et jamais sa vaste Eglise ne s'ouvre, le dimanche, sans qu'aussitôt un nombreux auditoire n'en remplisse l'enceinte. Un missionnaire européen dirige la station, mais il y est secondé avec tant de succès par quelques ouvriers africains, que dans ces derniers temps il a pu prendre une part active aux entreprises tentées pour faire pénétrer l'Evangile dans le Timané (pays limitrophe de la colonie).

Le cimetière de Kissey contient un groupe de tombes, dont la vue rappelle au chrétien des faits tout à la fois mélancoliques et glorieux. C'est là qu'ont été rendus à la terre les dépouilles mortelles des nombreux missionnaires et des femmes de missionnaires qui, depuis l'origine, ont perdu au service de l'œuvre de Christ cette vie dont ils lui avaient fait le sacrifice,—liste bien longue déjà, et dont le souvenir monumental reste là comme un grand enseignement. Il montre, aux Européens quelle abnégation ils ont à faire d'eux-mêmes en abordant ces contrées, et fait éclater aux yeux des Africains, le prix de cette bonne nouvelle du salut qui n'a pu leur être apportée qu'au prix de tant de martyres.

A Kissey, se trouvent aussi deux hôpitaux, dont l'un reçoit tous les esclaves, malades ou mourants, que les croisières

ont trouvés sur leurs captures, et ramenés à Sierra-Leone. L'autre est un asile pour les aliénés. Le gouvernement y a de plus établi et mis sous la direction de la mission anglicane, une école qui est pour les garçons arrachés à la traite ce que celle de Charlotte, mentionnée plus haut, est pour les jeunes filles. Cet établissement compte habituellement une centaine d'enfants auxquels on donne l'instruction primaire, et qu'on forme à quelque profession manuelle. Il a pour directeur un nègre, natif des Antilles anglaises ; c'est un chrétien qui, après avoir été élevé dans une école normale d'Angleterre, s'est senti appelé à mettre au service des peuples de sa race, les connaissances que Dieu lui avait permis d'acquérir.

A ces renseignements sur l'œuvre missionnaire proprement dite, succèdent, dans le travail que nous analysons ici, d'autres détails d'un caractère plus général, mais où le point de vue religieux ne cesse pas d'occuper la première place. Que nos lecteurs veuillent bien accorder encore quelques instants à ce petit coin de terre sur lequel la civilisation chrétienne marche d'un pas si rapide et si ferme.

Le climat de Sierra-Leone est renommé pour son insalubrité. Suivant M. Koelle, ce mal ne tient pas, autant du moins qu'on le pense généralement, à l'intensité de la chaleur. Il faut l'attribuer plutôt à l'existence des vastes marais qui s'étendent le long de la rivière, et à l'extrême humidité de la saison des pluies, qui pendant plusieurs mois de l'année, transforment les montagnes mêmes en terrains marécageux. Aussi, des travaux de drainage, tentés sur quelques points, ont-ils déjà produit quelques bons résultats et donné l'espoir de parvenir, sous ce rapport, à une sensible amélioration du pays. Jusqu'à présent, néanmoins, il est très peu d'Européens qui puissent échapper à des accès de fièvre durant la saison des pluies. Les mois de l'année les plus malsains sont,

pour les noirs, celui de juillet, et pour les blancs, celui d'août. Il faut dire aussi que les leçons du passé n'ont pas été perdues, et qu'aujourd'hui, grâce à des habitations mieux construites, à un genre de vie mieux adapté à la température, et en cas de maladie, à un traitement médical mieux entendu, les dangers de mort ont diminué de beaucoup, surtout pour les personnes que leurs principes chrétiens tiennent éloignées de toute espèce d'excès ou de désordres.

La population noire de la colonie se compose, pour la plus grande partie, de ces anciens esclaves rendus à la liberté, auxquels les soins du gouvernement anglais ont assuré un refuge. Il résulte de là une incroyable diversité d'origine, de mœurs, de traditions, de langues et même de formes extérieures. On trouve à Sierra-Leone des natifs d'à-peu-près toutes les contrées connues ou inconnues de ce vaste continent, dont l'intérieur reste encore enveloppé de si profondes ténèbres. Le nord et le midi, le centre et jusqu'à certaines régions de l'est, le Sahara et le Soudan, les Etats de Tombouctou et de Sokato, la Sénégambie et le Congo, les rives du Niger et même celles du Nil, et une multitude d'autres pays dont les noms seuls formeraient une longue liste difficile à démêler, ont ici leurs représentants, et ont, en quelque sorte, déteint par eux sur le sol de la colonie. Interrogez, au sujet de leur patrie, cette masse d'hommes amenés accidentellement de tant de points divers : les uns vous parleront de villes de l'intérieur, tellement vastes, qu'il faut un jour ou deux pour les traverser ; les autres, de rivières larges et profondes, où s'agitent, à les entendre, de merveilleux poissons ; ceux-ci vous dépeindront, en tressaillant encore d'horreur à ce souvenir, d'affreuses tribus de cannibales ou de farouches guerriers tantôt nus, tantôt revêtus de peaux de singes, portant partout la terreur et le carnage ; ceux-là, au contraire, une race de pygmées hauts de trois ou quatre pieds, et se faisant aimer par la douceur de leur caractère et la paisible aménité de leurs habitudes.

Un grand nombre de ces colons africains de Sierra-Leone portent, du reste, soit dans leur physionomie, soit dans les traces du tatouage, les indices certains de nationalités très distinctes. En général, cependant, leurs figures ne présentent que rarement ces traits peu attrayants que les blancs leur attribuent. Beaucoup d'entre eux regarderaient comme une caricature indigne, applicable seulement à quelques tribus disgraciées, ce que nous appelons le type nègre. Celui-ci appartient en réalité aux habitants des régions basses et marécageuses, tandis que ceux des contrées montagneuses ont souvent le front large et développé, le nez bien fait, et les lèvres peu épaisses, sans parler de ces dents d'une blancheur d'ivoire, que pourraient envier et qu'envient souvent en effet bien des Européens.

Nulle part, d'ailleurs, on ne peut, mieux qu'à Sierra-Leone, se convaincre de cette vérité trop longtemps méconnue que, sous le rapport de l'intelligence, la race nègre appartient bien à la grande famille de l'humanité. M. Koelle, que des travaux approfondis sur les langues africaines ont conduit à se mettre en rapport avec autant d'individus appartenant à diverses tribus qu'il lui a été possible d'en trouver, se plaît à leur rendre, à cet égard, le témoignage le plus éclatant. « Impossible, dit-il, d'en douter, dès que l'on parvient à bien « comprendre, soit leurs entretiens de nègre à nègre, où pres- « que toujours la finesse s'unit à la bonhomie, soit leurs « comparaisons, leurs figures de langage et leurs proverbes « souvent très spirituels, soit, enfin, les fables amusantes ou « les romans pleins d'intérêt qu'ils aiment à se raconter les « uns aux autres. Vouloir après cela faire du nègre un singe « perfectionné, ou une sorte de chaînon intermédiaire entre « la créature irraisonnable et la race blanche, n'aboutirait « qu'à faire preuve de malveillance ou de la plus déplorable « légèreté. »

Ce qui est plus conforme à la vérité, c'est que, malgré de

sensibles différences dans le degré de civilisation que paraissent avoir atteint les diverses nations répandues sur le sol africain, une grande et même plaie, le paganisme, avec son long cortége de conséquences funestes, a pesé sur toutes, entravant leur marche, les réduisant à l'impuissance de rien faire de grand, et couvrant le pays de ténèbres, de vices et de crimes. « Il est curieux, quoique triste, d'entendre les « récits par lesquels les nègres de Sierra-Leone répondent aux « questions qu'on leur adresse sur ce sujet. L'un a vu maintes « fois, dans son pays, des dizaines et des centaines de ses sem- « blables sacrifiés aux idoles ; un autre se rappelle que, chez lui, « l'alligator, le léopard, l'hyène, le serpent et une foule « d'autres animaux sont nourris, comme dieux, par la main « des prêtres. Un de ces hommes, natif d'une contrée loin- « taine de l'intérieur, en exposait ainsi l'état moral : « Chez « nous, il n'y a ni prêtres, ni culte, ni idoles, ni grigris « (fétiches), ni autels, ni sacrifices; nous mangeons, nous « buvons, nous dormons, nous combattons, et au-delà de ces « choses, nous ne savons rien et ne nous occupons de rien. »

Toutes les fois qu'un vaisseau de l'Etat dépose à Sierra-Leone les esclaves auxquels il a procuré le bienfait de la liberté, le Gouvernement donne à ces pauvres gens, souvent affamés et nus ou à peu près, de quoi se vêtir complètement et subvenir à leurs besoins durant six mois. Ils doivent ensuite trouver les moyens de se suffire à eux-mêmes. La plupart y parviennent en se livrant avec plus ou moins de succès à différents petits commerces, que leur facilitent singulièrement la position géographique de la colonie, la variété des productions du sol, et les nombreuses importations des objets de manufacture européenne. Ils servent d'intermédiaires entre les marchands de la côte et les tribus de l'intérieur, et ils sont en général très bien qualifiés pour ce genre d'occupation, qui paraît leur plaire plus que toutes les autres. Les marchés de la colonie, et surtout ceux de Freetown, sont conti-

nuellement encombrés d'une foule de ces traficants de tout âge et de toute nation, hommes ou femmes, vieillards ou enfants. On voit, en outre, dans les rues de la ville, une énorme quantité de petites boutiques ou d'éventaires qui témoignent d'une activité commerciale vraiment remarquable, et tout le monde y paraît exclusivement occupé d'achats et de ventes. Le dimanche, cependant, tout ce mouvement s'arrête, les boutiques se ferment, et si quelques-uns des païens profitent de ce jour de repos pour s'adonner à la dissipation, les chrétiens peuvent en paix le consacrer à celui qui leur a commandé d'en faire une journée sainte.

Quelques-uns des colons noirs commencent aussi à exercer des métiers. On trouve parmi eux des bouchers et des boulangers, des cordonniers et des tailleurs, des charpentiers et des maçons, des forgerons et même des orfèvres ; mais, jusqu'à présent, pourtant le nombre ne s'en est pas accru proportionnellement à l'augmentation des besoins. Ils se recrutera sans doute plus facilement à l'avenir au sein des nouvelles générations nées sur la colonie même.

D'autres demandent avec succès des ressources à la navigation ou à la pêche. Cette dernière profession, surtout, est très lucrative, et occupe beaucoup de nègres. Il n'est pas rare, pour peu que le temps soit propice, de voir la rivière et les bords de la mer parsemés de leurs petites embarcations.

En ajoutant à cela la culture d'un sol naturellement très fertile, on arrive à comprendre comment parvient à vivre et même à vivre dans une certaine aisance cette population mélangée dont une grande partie a commencé par être si misérable. Le fond de sa nourriture consiste dans l'igname et le manioc, ou cassave, qu'on peut regarder comme le pain et la pomme de terre des nègres de ces contrées. Les autres richesses de la colonie sont : le fruit du palmier qui fournit aux habitants une liqueur dont parfois ils abusent, et au commerce extérieur une énorme quantité d'huile ; les dattes, le poivre.

le gingembre, l'arrow-rout, plusieurs autres plantes légumineuses, et puis enfin le coton dont les colons commencent à comprendre la haute valeur industrielle et commerciale.

Mais revenons aux choses plus spirituelles, et citons encore quelques faits purement religieux.

La mission de Sierra-Leone a eu longtemps à lutter contre d'énormes difficultés. Le mélange des races, la diversité des langues, des habitudes et des superstitions, et, par dessus tout, l'influence pernicieuse du climat, tout semblait se liguer contre elle, et les amis de l'œuvre n'ont pas oublié combien d'ouvriers sont tombés à la tâche. Mais qui peut résister au Seigneur et à la foi qu'il sait mettre au cœur des siens ? Aujourd'hui le succès a dépassé, du moins en rapidité, toutes les espérances que l'on avait pu concevoir. Bien des idoles sont encore debout à Sierra-Leone, et le bruit des fêtes et des danses païennes s'y fait encore trop souvent entendre, mais on n'en peut pas moins ranger ce petit coin de l'Afrique au nombre des contrées où le christianisme est resté maître du terrain. D'après les derniers recensements officiels, environ les deux tiers de la population le professent (1), et telle est, suivant M. Koelle, la force de la position qu'il y a prise, que « si (ce qu'à Dieu ne plaise) tous les missionnaires européens « disparaissaient de la colonie, l'œuvre pourrait bien y languir « et peut-être paraître un instant ébranlée, mais que certai- « nement elle se releverait ensuite d'elle-même pour continuer « et achever sa marche triomphante. » Dès à présent, du reste, plusieurs des communautés chrétiennes sont indépendantes et vivent de leur vie propre. Elles choisissent elles-mêmes leurs pasteurs, exercent dans leur sein la discipline qu'elles ont adoptée, pourvoient aux dépenses de leur culte comme au soulagement de leurs pauvres, et trouvent encore

(1) M. Koelle ne donne pas le chiffre total de cette population. Nous croyons qu'on peut l'évaluer à une cinquantaine de mille âmes.

moyen de venir en aide aux Sociétés bibliques ou des missions.

Un des symptômes qui caractérisent le plus heureusement le christianisme de Sierra-Leone, c'est, après les progrès de ses adhérents en fait de connaissances religieuses et de moralité, le goût des nègres pour l'instruction et la prospérité croissante des institutions fondées pour la leur donner. Les écoles primaires des deux Sociétés à l'œuvre dans le pays, contiennent environ 7,000 enfants des deux sexes. Toutes les Eglises ont aussi leurs écoles du dimanche, où viennent prendre place, non-seulement l'enfance et la jeunesse, mais un grand nombre de vieillards, de l'un et de l'autre sexe. Spectacle curieux et qu'on ne voit pas sans émotion, que ces gens, presque tous anciens esclaves, gravement occupés, sous leurs cheveux blancs, à étudier l'abécédaire et s'efforçant d'apprendre à lire cette Parole puissante et consolatrice dont ils savent apprécier déjà la valeur, parce qu'elle les a conduits au pied de la croix!

Les divers établissements d'éducation supérieure, déjà mentionnés plus haut, marchent également bien. Ils ont rendu et rendront encore de grands services. Les colons indigènes auxquels leur position de fortune le permet y font élever leurs enfants, et les missionnaires en profitent pour y préparer à la carrière de l'évangélisation les jeunes gens dont les capacités et la piété leur font espérer qu'ils pourront la parcourir avec fruit.

Le chiffre des ministres, prédicateurs, catéchistes, évangélistes et maîtres ou maîtresses d'école que la race indigène a déjà fournis à l'œuvre est considérable, et les preuves de zèle, de dévouement et de capacité que beaucoup d'entre eux donnent, font l'admiration des missionnaires. Plusieurs sont employés, dès à présent, hors de la colonie, notamment chez les Timanés, chez les Akus et dans le pays des Yorubas, où grandit si rapidement l'œuvre d'Abbékuta, cette brillante et forte fille de la mission de Sierra-Leone.

Tel est, en abrégé, le tableau que M. Koelle trace des progrès et de l'état actuel de la foi chrétienne au sein de cette colonie. Quelques-uns de nos lecteurs, le trouvant trop beau, penseront peut-être qu'il doit y avoir bien des ombres à côté de tant de lumières. Nous le pensons aussi, et, à vrai dire, le missionnaire que nous avons pris pour guide ne les a point dissimulées. Si notre analyse les a relevées moins que les côtés lumineux, c'est uniquement parce que la nécessité d'être brefs nous y a contraints. Certainement les Eglises de Sierra-Leone ont ceci de commun avec toutes celles qui s'élèvent sous le soleil, qu'elles ne présentent pas un spectacle où rien ne puisse troubler la joie du chrétien. Elles ont leurs imperfections et leurs misères spirituelles. Sans parler de ce tiers de la population qui reste encore adonné à l'idolâtrie, il y a là des chrétiens qui ne le sont que de nom, des incrédules et des tièdes, des ignorants et des mondains, des lâches et des relaps ; mais en somme, et « après avoir vu tout ce que nous venons de voir, « dit M. Koelle, il faut être reconnaissant et s'écrier que Dieu « a fait de grandes choses dans ce pays ! L'Evangile y a remporté la victoire. Il y grandira encore et n'en sortira plus, « on peut en être sûr, que pour se répandre sur d'autres « contrées de cette Afrique où doivent, comme sur le reste « du monde terrestre, couler ces sources d'eau vive qui jaillissent en vie éternelle ! »

Il a été question, dans l'article qui précède, des nombreuses tombes missionnaires que renferme le cimetière de Kissey. Ce groupe, si éloquent dans sa manière de raconter d'admirables dévouements, vient de s'accroître encore. Nous avons annoncé déjà la mort du Dr Vidal. Le 26 décembre dernier, les restes mortels de ce prélat, évêque anglican de Sierra-Leone, ont été déposés à Kissey, en présence d'une foule nombreuse, dont les regrets étaient un bel hommage rendu à sa vertu

chrétienne. Placé à la tête de ce nouveau diocèse en 1852, le Dr Vidal, sincère ami et protecteur de toutes les œuvres missionnaires, y avait déployé un zèle actif et fait déjà beaucoup de bien. Il était d'autant mieux à sa place dans ce poste que, depuis longtemps, il avait fait une étude spéciale des divers dialectes africains. C'est la fièvre du pays qui l'a tué. La mort l'a surpris en mer, au moment où il revenait d'exercer ses fonctions épiscopales dans les Eglises naissantes d'Abbékuta, qui se rattachent au diocèse de Sierra-Leone. Encore un soldat de plus tombé au service de la cause de Christ !

On annonce que, dans sa visite à la mission d'Abbékuta, l'évêque avait, conformément au rit anglican, conféré l'ordination à deux missionnaires indigènes, et confirmé près de 600 Yorubas convertis à la foi chrétienne.

POLYNÉSIE.

Conversion du roi des îles Fidji.

Nous avons annoncé en quelques mots cet événement, que les missionnaires regardent comme l'ouverture d'une ère nouvelle pour l'évangélisation des îles Fidji (29me année, page 479). Aujourd'hui nous avons sous les yeux une lettre où le Rév. Calvert, de Vewa, l'un des instruments dont Dieu s'est servi pour accomplir cette œuvre, en raconte les particularités les plus remarquables. Voici la substance et quelques passages de ce récit plein d'intérêt et de vie.

Après avoir dit que, depuis bien des années, il s'était beaucoup préoccupé et avait beaucoup prié en faveur de Tha-Kombau, M. Calvert rapporte que l'état politique du pays lui avait, dans ces derniers temps, donné plus d'espoir que jamais de voir enfin s'opérer, par la grâce de Dieu, cette conversion si ardemment désirée. Divers chefs s'étaient révoltés contre

l'autorité de Tha-Kombau ; un de ceux qui lui étaient restés fidèles et son appui le plus utile, le vieux roi de Somosomo, païen endurci, avait été assassiné d'une manière affreuse par l'un de ses propres enfants, et plusieurs expéditions militaires entreprises par Tha-Kombau contre ses ennemis avaient échoué, en dépit des promesses de victoire que lui avaient faites les prêtres païens. Sous l'influence de ces épreuves accumulées, le fier insulaire, naguère encore cannibale, s'était senti atteint ; et comme il est doué d'une intelligence peu ordinaire, ses réflexions avaient été des plus sérieuses. D'abord il accorda ce qu'il avait, jusqu'à ce moment, rigoureusement refusé, la permission d'élever, dans l'île de Bau, quelques constructions missionnaires. Il eut ensuite plusieurs entretiens très longs et très sérieux avec M. Calvert et M. Waterhouse, le missionnaire de Bau. Tous deux lui parlèrent avec une entière franchise, l'exhortant à fuir les châtiments du Dieu des chrétiens, et à chercher auprès de lui le secours que ne lui donneraient ni ses prêtres ni ses idoles. Le roi les écouta très attentivement, et termina l'une de ces conversations en leur demandant si leur Maître céleste pouvait venir à bout des entreprises où toute la sagesse des hommes était vaine, et s'il arrivait ordinairement que les afflictions eussent pour effet d'amener les gens à ce Dieu.

Dès ce moment, M. Calvert comprit que la grâce d'en haut était à l'œuvre dans cette âme. Une visite que Tha-Kombau lui fit un peu plus tard, le jour du vendredi saint (1854), l'en convainquit encore davantage. Le missionnaire rappela au roi que neuf ans auparavant, jour pour jour, un de ses amis (le chef Varani, mort depuis dans la foi) avait embrassé le christianisme, et il le pressa vivement de suivre cet exemple. Tha-Kombau dit qu'il finirait probablement par là, mais sans s'engager d'une manière plus positive.

Quelques jours après, le 22 avril, arriva pour Tha-Kombau une lettre du roi des îles Tonga (îles des Amis), qui, l'année

précédente, avait visité les Fidji. Dans cette missive, le pieux George exhortait le chef de Bau à faire de sages réflexions et à se déclarer promptement pour l'Evangile, seul moyen, disait-il, d'assurer la paix et la prospérité de son pays. Tha-Kombau approuva ce conseil et le déclara bon à suivre, mais n'en laissa pas moins repartir encore M. Calvert sans avoir pris une décision définitive.

Celle-ci ne devait cependant plus se faire attendre longtemps : huit jours après, M. Calvert en eut la preuve. Laissons ce missionnaire achever lui-même ce récit :

« Le 30 avril, dit-il, sur l'invitation de M. Waterhouse, je me rendis à Bau. A neuf heures du matin, le « tambour de « la mort » (*Rongorongoi Valu;* littéralement : *le rapporteur de la guerre*) se fit entendre. Nous nous assemblâmes dans la grande « maison des étrangers. » Le chef y vint, précédé de son prêtre, homme à cheveux gris et à la barbe très longue. Ses enfants et plusieurs autres se placèrent sur le devant. Ses femmes, ses sœurs, un assez grand nombre de femmes de chefs et d'autres encore se rangèrent sur la droite, tandis que le chef et les hommes qui l'accompagnaient prirent place à gauche. Tous étaient convenablement vêtus des étoffes qu'ils tirent de Tonga. Le service commença ensuite, et, tant qu'il dura, tous restèrent parfaitement paisibles, recueillis et attentifs; on n'aurait pas dit de nouveaux convertis. Ils étaient au nombre d'environ trois cents. Spectacle émouvant! Nos cœurs débordaient d'une telle joie que, pour ma part, je crus que je ne pourrais jamais aller jusqu'à la fin de la cérémonie. C'était comme le commencement des beaux jours, comme un rêve dont on s'éveille en apprenant qu'il est une heureuse réalité..... Oh! béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul sait faire de si merveilleuses choses! Quels changements! Dix jours seulement avant cette journée bénie, trois corps humains avaient encore été cuits et mangés à Bau! Maintenant cet usage et bien d'autres non moins affreux,

contre lesquels nous avons si longtemps lutté en vain, vont cesser!...

« Après le service, une foule de gens vinrent nous demander des alphabets, et nous vîmes se former sur-le-champ de nombreux groupes s'appliquant à leurs premières leçons de lecture. L'après-midi, M. Waterhouse prêcha devant une assemblée à peu près aussi nombreuse que celle du matin.

« Le lendemain matin, de bonne heure, au moment de repartir pour Vewa, j'allai rendre visite au chef. Lui et sa femme principale s'unirent pour me demander de célébrer un culte de famille. Tous les gens de sa maison, quelques visiteurs étrangers, les ouvriers qu'il emploie et plusieurs autres personnes y assistèrent. Le service terminé, Tha-Kombau exhorta ses gens à se rendre au travail, en annonçant que désormais on se reposerait un jour, mais qu'il fallait être laborieux le reste de la semaine. Cet homme gouverne son peuple avec sagesse et favorise depuis longtemps le développement de l'industrie. J'espère que, grâce au parti qu'il vient de prendre, sa domination sera plus paisible et mieux affermie qu'auparavant.

« Depuis ce moment, Tha-Kombau paraît comme déchargé d'un poids énorme. Ses paroles et ses actes sont ceux d'un homme qui a la conscience d'avoir fait un grand pas dans la route du bien. Je n'ai aucun doute sur la sincérité de ses nouvelles convictions, et la manière dont il en parle étonne tous ceux qui l'entendent. Cependant il lui reste beaucoup à faire! beaucoup de mauvaises choses à délaisser! beaucoup de bonnes choses à gagner! beaucoup peut-être à souffrir! Que Dieu le garde, et que d'ardentes prières montent en sa faveur vers le trône de Grâce!

« Il s'est procuré, dans le but d'appeler ses gens au culte domestique, une cloche assez forte pour qu'on l'entende des bâtiments les plus éloignés de sa maison principale.

« J'ai appris qu'au service public du 7 mai l'assemblée se composait d'environ 600 personnes. »

Les dernières nouvelles reçues des Fidji annoncent que le roi se montre fidèle à la profession qu'il a faite de la foi chrétienne, et que sa conversion produit les bons effets auxquels s'attendaient les missionnaires. Le Rév. M. Waterhouse écrit, sous la date du 18 août, qu'à cette époque plus de 1,300 personnes avaient embrassé le christianisme dans l'île de Bau seulement. Une autre lettre dit que l'on compte déjà, dans celles des îles où l'Evangile a pu prendre pied, plus de 4,000 personnes en état de lire les Saintes-Ecritures.

Malgré ces magnifiques résultats, si fertiles en encouragements, les îles Fidji restent encore un des « lieux ténébreux de la terre. » En ce moment même, d'affreuses guerres les désolent ; les païens, irrités des progrès du *lotu* (religion chrétienne), semblent s'y livrer plus que jamais à leurs superstitions et à toute la férocité de leurs passions. « Ici, dit M. Waterhouse, le cannibalisme n'est pas l'*exception*, c'est encore la *règle*, et je ne pense pas qu'il se trouve, parmi nos convertis adultes, un seul homme qui n'ait jamais mangé de la chair humaine. Il se passe peu de semaines où des corps humains ne soient pas cuits et dévorés dans les environs de notre demeure. L'Evangile seul est capable d'arracher ces populations à une ruine complète. »

INDE BRITANNIQUE.

Distribution des livres chrétiens parmi les Indous.

Extraits du journal d'un missionnaire.

Un missionnaire, Suisse d'origine, si nous ne nous trompons, mais qui travaille dans l'Inde au service d'une Société anglaise, le Rév. M. Bion, raconte des scènes où éclate d'une manière frappante l'ardeur avec laquelle les Indous du Nord reçoivent et lisent les publications chrétiennes. On sait que l'évangélisation par les livres est un des traits qui caractérisent les missions de l'Inde.

M. Bion et un de ses collègues faisaient, en bateau, un voyage d'exploration dans un des zillahs (districts) du Bengale où aucun missionnaire ne s'est encore établi, et voici quelques extraits de son journal.

« 31 *juillet* (1854). A. Cassergunj, nous mîmes pied à terre et nous nous rendîmes au bazar. Ce n'était pas un jour de marché; mais nous n'en vîmes pas moins se former devant nous, en moins d'une demi-heure, un auditoire d'environ trois cents Indous, parmi lesquels nous distinguâmes plusieurs Brahmines. Ces gens nous écoutèrent longtemps dans le recueillement le plus parfait; un seul homme essaya de faire quelque bruit, dans l'intention de nous interrompre; mais, à l'instant même, toute l'assemblée se récria et le força de se taire. Mon allocution terminée, je distribuai un grand nombre de traités et de portions des saintes Ecritures, en promettant à ces gens de les revenir voir. Parmi eux se trouvait un aveugle qui m'intéressa beaucoup. Il me demandait un livre avec beaucoup d'instance. » « Mais, lui dis-je, qu'en feriez-vous, « puisque vous ne voyez pas? » — « O sahib (père ou mis- « sionnaire), me répondit-il, j'entends vos paroles; ne me « refusez pas un de ces livres qui parlent de Jésus-Christ. Il

« est vrai que je suis aveugle, ajouta-t-il les larmes aux yeux, « mais je demeure avec un de mes frères qui me le lira. » Là dessus je lui donnai un traité , et m'en crus bien récompensé par l'expression de vive joie que je vis éclater sur la figure du pauvre aveugle.

« En partant de ce lieu , nous traversâmes une jongle immense, mais assez peuplée ; et le soir nous nous arrêtâmes près d'un village nommé Gourou-Charan. N'y voyant pas de bazar, nous prîmes position devant quelques huttes et nous mîmes à chanter un cantique. Cela seul suffit pour attirer autour de nous, en quelques minutes, environ 150 personnes, hommes, femmes ou enfants. Nous leur annonçâmes la bonne nouvelle du salut ; tous l'écoutèrent et plusieurs parurent en être vivement émus. Une pluie torrentielle, qui survint tout-à-coup, nous força de regagner nos bateaux plus tôt que nous ne l'aurions voulu ; mais cette circonstance n'empêcha pas un assez grand nombre de nos auditeurs de nous y suivre, en nous demandant à grands cris des livres. Nous leur en donnâmes, et c'était plaisir que de voir avec quel soin ils les renfermaient dans un pli de leurs vêtements , pour les préserver de la pluie. Cette journée a été pour nous très fatigante, mais remplie de douces émotions. En vérité cette contrée paraît toute blanche pour la moisson ! Mais où sont les ouvriers ?

3 *août*. Arrivés vers midi à Raypur , où se tenait un *hât* (espèce de foire), nous nous rendîmes sur-le-champ au bazar ; mais le nombre des gens qui se pressa bientôt autour de nous, nous força d'en sortir, et d'aller, en plein soleil, nous installer dans une prairie voisine. Là nous eûmes une congrégation d'au moins 6 à 700 âmes, et je ne pense pas avoir jamais parlé devant des auditeurs qui parussent écouter la Parole avec une attention plus intense et plus soutenue. On aurait pu se croire, et l'idée m'en vint , au milieu d'une réunion missionnaire plutôt que dans un *hât*. L'assemblée se composait

d'Indous et de musulmans. Quand nous commençâmes notre distribution de livres, les demandes abondèrent, mais accompagnées de tant de cris et même de violences (tout le monde en voulait), que nous fûmes obligés de suspendre l'opération et de regagner nos bateaux. Des centaines d'individus nous y suivirent, et jusqu'à la nuit nous fûmes occupés à répartir entre eux ce que nous pouvions consacrer à cette localité. Je donnai cinq ou six Nouveaux Testaments à un nombre égal de brahmines. Trois membres de cette caste, habitants d'un village éloigné, se tenaient depuis longtemps sur le rivage en face de mon bateau. Je finis par leur demander ce qu'ils voulaient. « Sahib, me répondirent-ils avec une timidité qui me toucha, si, dans votre bonté, vous vouliez seulement nous donner un livre pour nous trois, nous en aurions bien de la joie et nous le lirions ensemble. » Comment résister à un pareil appel? Je leur remis un Nouveau Testament et quelques traités, après quoi ils se retirèrent tout joyeux, en me remerciant et en m'exprimant leur regret de ne pouvoir rester plus longtemps à entendre parler de notre Dieu. Une multitude d'autres individus manifestèrent les mêmes sentiments. Je demandais à tous ces gens de quel village ils étaient, et, de cette manière, j'ai pu me convaincre que, par nos distributions de cette journée, l'Evangile a été porté dans vingt ou trente localités différentes.

« Un délicieux spectacle nous fut encore donné ce jour là. Ce fut de voir, durant la soirée, passer près de notre bateau des douzaines de *dingis* (canots du pays) emportant vers leurs villages des mahométans ou des Indous occupés à lire quelqu'un de nos livres. Plusieurs faisaient cette lecture à haute voix, tandis que d'autres les écoutaient. Du reste, il était neuf heures du soir que quelques Indous vinrent encore, dans un de ces dingis, solliciter de nous le don d'un livre. Ce jour aussi a été laborieux, mais abondamment béni. O Seigneur! viens et prends possession de ce peuple; il semble avoir faim et soif de la justice!

« Nous avons, durant tout ce voyage été frappés des dispositions humbles et amicales dont les mahométans du pays se montrent animés au point de vue religieux. En beaucoup de lieux, nous en avons vu un grand nombre, de l'aspect le plus respectable, s'approcher de notre bateau et nous écouter avec toutes les marques de l'intérêt le plus soutenu. »

Un fragment d'apologétique chrétienne dans la bouche d'un catéchiste indou.

Quelques-uns des ouvriers indigènes employés dans l'Inde, au service des diverses Sociétés de missions, appartiennent aux castes et aux classes élevées de la population, mais c'est de beaucoup le plus petit nombre; l'immense majorité de ces fidèles serviteurs de Christ, dont les services sont chaque jour mieux appréciés, appartiennent au contraire aux conditions les plus humbles, et ne s'en cachent point ; souvent même ce fait leur inspire, en faveur du christianisme, des arguments excellents, et qui paraissent frapper beaucoup leurs compatriotes. Un missionnaire en cite l'exemple suivant :

« Regardez-moi, mes amis, disait à son auditoire indou un catéchiste de la Société des Missions épiscopales : par ma naissance, j'appartiens à une caste si basse et si profondément méprisée, que si un brahmine venait à me toucher, il devrait aussitôt, pour se purifier, aller se plonger dans les eaux du Gange. Et cependant il a plu à Dieu de m'appeler, non seulement à la connaissance de son Evangile, mais encore au privilége de l'enseigner à d'autres. Mes amis, savez-vous pourquoi Dieu a fait cela? C'est que s'il n'avait choisi, pour remplir cette charge, que de savants brahmines, vous auriez pu dire, en les écoutant, que les conversions opérées par

eux sont dues à leur science, à leur rang, à leur éloquence et à leur sainteté extérieure; au lieu que quand Dieu se sert de moi pour éclairer une âme et l'amener à Jésus-Christ, personne ne songe à m'en faire honneur; chacun voit alors clairement que c'est là une œuvre de Dieu, et ainsi Dieu en a toute la gloire, qui, en effet, n'appartient qu'à lui. »

Ce raisonnement n'est pas nouveau; on le trouve dans toutes les Apologies chrétiennes, et il n'est au fond qu'une des applications de ce beau passage de saint Paul : « Dieu a « choisi les choses folles de ce monde pour confondre les « sages; » mais n'est-il pas intéressant de l'entendre sortir, sous une forme si simple et si pleine d'humilité, de la bouche d'un de ces Indous pour qui l'Evangile est une acquisition si nouvelle encore?

PAYS BIRMAN.

Travaux de la Mission baptiste.

Etat prospère et succès croissant. — Effets de la foi sur les mœurs des convertis. — Les ouvriers indigènes.

Tous les amis des Missions savent l'histoire des bénédictions accordées, parmi les Birmans, aux travaux du célèbre Dr Judson et des autres missionnaires baptistes employés avec lui dans ce champ de travail. D'après les nouvelles les plus récentes, les Eglises chrétiennes de ce pays continuent à se multiplier et à s'affermir. On en compte actuellement 117, renfermant ensemble au-delà de 10,000 membres effectifs, dont la grande majorité appartient à la race des Karens. Il y a de plus, autour de ces chrétiens de profession et de fait, dont la piété paraît en général très vivante, une grande multitude d'auditeurs assidus de la Parole sainte, et parmi eux beaucoup d'âmes qui donnent aux missionnaires les plus belles espé-

rances. La dernière guerre des Anglais contre l'empereur birman a jeté dans le pays une agitation qui n'est pas encore calmée. L'œuvre des missionnaires en a souffert sur quelques points; mais ces inconvénients ont été compensés par des avantages de plus d'un genre, surtout dans les provinces du Nord et dans le district important de la ville de Rangoun. Là, les entraves mises auparavant à la liberté de la prédication chrétienne ont été levées, et un grand nombre d'indigènes qui aimaient l'Evangile sans oser l'avouer, ont pu se déclarer hautement pour lui. Aussi plusieurs conversions remarquables ont-elles dernièrement eu lieu dans cette partie du pays.

Divers voyageurs, conduits dans le Birman par les événements politiques, sont d'accord avec les missionnaires pour témoigner des excellents effets moraux que la foi chrétienne a produits sur ceux qui en font profession, et même chez ceux qui en ont subi l'influence sans l'avoir encore formellement embrassée. Ce glorieux résultat se manifeste surtout parmi les Karens. Au rapport d'un officier de l'armée anglaise, revenu dernièrement de ce pays, deux traits surtout distinguent les chrétiens de cette dernière race. « Ce sont, dit-il, chez les femmes des habitudes de réserve et de chasteté qui font le plus frappant contraste avec les mœurs si relâchées de ce pays de l'Inde; et chez les hommes, la fidélité scrupuleuse avec laquelle ils observent la promesse faite, à leur entrée dans l'Eglise, de s'abstenir de tout usage des liqueurs enivrantes. J'en ai moi-même été témoin, et plusieurs de mes camarades, qui avaient séjourné longtemps dans le Bassein, où les chrétiens sont en grand nombre, l'ont remarqué comme moi. Ils m'ont assuré que jamais ils n'avaient pu faire accepter de l'eau-de-vie à aucun d'eux. La réponse à leurs offres était invariablement celle-ci : « Les chrétiens ne boivent pas de liqueurs. »

Le chiffre des missionnaires américains, actuellement à l'œuvre dans ce vaste champ de missions, est peu élevé; mais ils sont admirablement secondés par une troupe fidèle et dé-

vouée d'agents sortis du sein des Eglises elles-mêmes. Ces ouvriers indigènes sont au nombre de 131, parmi lesquels 11 ont été consacrés au saint ministère. Un rapport récent, adressé à la Société par un de ses secrétaires, qui vient de visiter la Mission birmane, rend un éclatant témoignage aux vertus de ces humbles, mais utiles serviteurs de Christ.

« Ces hommes, dit-il, paraissent tous, ou à peu près tous, avoir été suscités par Dieu lui-même, et doués de tous les dons nécessaires à l'accomplissement de la sainte tâche qu'il leur a mis au cœur d'entreprendre. Ils se sont assis sous le zayat (sorte de pavillon couvert servant de lieu de culte) à côté de vos missionnaires pour recevoir leurs enseignements ; et après avoir possédé l'Evangile, ils l'ont porté, presque toujours au prix de mille fatigues et de mille dangers, au fond des jongles, au sommet des montagnes, ou dans les vallées les plus reculées. Là, le Seigneur a souvent béni leurs efforts avec une telle profusion, qu'en venant après eux, le missionnaire trouvait le désert « fleuri comme la rose. » Presque tous sont des hommes éprouvés. Ils ont rencontré la persécution et n'en ont point été ébranlés. Tous les jours on les a injuriés, et ils ont supporté l'injure. Beaucoup d'entre eux ont été battus de verges ou jetés en prison ; d'autres ont vu des épées nues suspendues sur leurs têtes et pas un n'a faibli. J'ajoute qu'en général ils prêchent l'Evangile avec intelligence, et souvent avec une remarquable puissance. Un assez grand nombre d'entre eux dirigent aujourd'hui, avec succès, des Eglises que Dieu leur a donné de former eux-mêmes, tandis que les autres travaillent avec un zèle infatigable à faire naître de nouvelles congrégations que les missionnaires vont ensuite organiser et consolider. »

Ne sont-ce pas là de magnifiques résultats, et comment douter du triomphe définitif d'une cause qui sait, en tous lieux, se recruter de tels propagateurs ?

NOUVELLES RÉCENTES.

EMPIRE TURC.

Nous avons tout récemment (livraison de février 1855, page 64) raconté l'histoire d'un chef curde qui, amené, presque sans intermédiaire humain, à la connaissance du salut en Christ, emploie maintenant toute son influence à la répandre parmi son peuple. Dernièrement un évangéliste indigène au service de la Société des Missions américaines, M. Nicogos, se trouvant à Tschemishgezek, y a reçu la visite de ce nouveau champion de la foi; et voici comment il raconte leur entrevue :

« Dès que nous fûmes assis, il se mit à me parler de religion. Il me questionna sur ma foi et sur mon expérience chrétienne, et cela avec une telle connaissance des doctrines du christianisme et même des faits les plus intimes de la vie spirituelle en Christ, que j'en restai confondu. Quel est cet homme? me demandais-je à moi-même : on dirait un missionnaire occupé à m'examiner pour s'assurer si je suis digne d'être admis dans l'Eglise de Christ. Mais une fois ces questions achevées, et quand je lui eus exposé suffisamment, à son gré, les doctrines et les usages du protestantisme : « Maintenant, reprit-il, je vais à mon tour vous dire ce que « nous croyons et ce que nous faisons. Nous croyons à l'E- « vangile et ne reconnaissons pas d'autre livre. Nous croyons « en Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre unique Sauveur. « Mahomet n'est à nos yeux qu'un faux prophète. Je vois « que nous sommes des protestants. Nous célébrons la cène

« du Seigneur une fois l'année : c'était déjà notre coutume
« avant d'avoir connu l'Evangile, mais à présent nous le fai-
« sons conformément à l'institution de Jésus-Christ lui-même.
« Nous avons une Eglise et un comité chargé d'examiner les
« personnes qui demandent à en faire partie. On n'y admet
« que celles qui sont honnêtes et pieuses. Si deux hommes
« sont ennemis, ou ont entre eux quelque querelle, nous pre-
« nons soin qu'ils se réconcilient avant de venir à la table
« du Seigneur. Ils se lèvent alors devant l'assemblée entière,
« et, se prenant la main, ils promettent solennellement de
« vivre désormais suivant les lois de l'amour fraternel. Tous
« les dimanches je réunis mes gens pour leur enseigner moi-
« même à craindre Dieu et à garder ses commandements.
« Beaucoup d'entre eux sont encore mauvais ; mais, avec la
« bénédiction du Seigneur, j'espère que tous en viendront un
« jour à être de fidèles observateurs des lois divines. »

Ainsi s'exprima cet homme remarquable. Ce qu'on apprend de ses actes tend à confirmer la vérité de ses paroles. Avant d'avoir su ce qu'est le protestantisme, il l'avait prêché, et maintenant il travaille à le répandre, comme s'il l'avait formellement embrassé. Ayant appris que les missionnaires se proposaient d'établir un culte régulier à Tschemishgezek, il les a priés de ne pas l'ouvrir sans l'en prévenir, afin qu'il y pût assister ; et sa femme, dont les dispositions paraissent en parfaite harmonie avec les siennes, a promis de contribuer aux dépenses que nécessitera cet établissement.

Quelques nouvelles Églises en Orient.

Les missionnaires américains viennent de fonder une Eglise évangélique dans la ville d'Akhissar, qui n'est autre que l'ancienne *Thyatire* de l'Apocalypse. Cette ville renferme une population de 12 à 15,000 âmes, dont un cinquième appartient

à l'Eglise grecque, et environ 250 à l'Eglise arménienne. On trouve encore dans ses rues, ou dans les environs, beaucoup de fragments de colonnes et de morceaux de marbre richement sculptés, vestiges de son ancienne splendeur. La nouvelle Eglise évangélique ne compte qu'une douzaine de membres reconnus; mais il y a lieu d'espérer qu'elle s'accroîtra rapidement.

Nos lecteurs savent qu'une Eglise du même genre, sortie du sein des populations indigènes, existe déjà à Smyrne, indépendamment de la congrégation qu'y ont formée les protestants étrangers. On parle aussi d'en organiser bientôt une à Tarse, la patrie de saint Paul. Plusieurs missionnaires ont visité récemment cette ville, et y ont trouvé des âmes bien disposées pour la vérité.

N'est-ce pas un des « signes des temps » que cette lumière du pur Evangile reportée aux lieux qui furent des premiers à la voir briller?... Et cela par des missionnaires venus de cette Amérique dont les premiers chrétiens ne soupçonnaient pas l'existence!

ILES SANDWICH.

Les institutions chrétiennes et de bienfaisance se multiplient avec rapidité dans ces îles, qui fournissent un si bel exemple de ce que peut « la justice pour élever les nations. » Le 13 septembre dernier, un établissement nouveau a été, sous le nom de *Collége des Orphelins*, ouvert aux portes d'Honolulu, la capitale du royaume. La direction en est confiée à un Américain, M. Beckwith, qui, depuis deux ans, remplissait les fonctions de principal dans l'Ecole royale d'Honolulu.

Le roi des îles, Kamehameha III, dont nous avons souvent eu à citer les sentiments chrétiens, vient de mourir à l'âge de quarante-deux ans. Il a eu pour successeur son neveu,

Alexandre Liholiho, qui a pris le nom de Kamehameha IV. Ce prince a visité les Etats-Unis et l'Angleterre, et a reçu, dit-on, une éducation tout à la fois évangélique et libérale.

Le Voyage du Chrétien.

On lit dans un journal de Bombay, que le *Voyage du Chrétien*, ce célèbre ouvrage de Bunyan, vient d'être imprimé avec beaucoup de luxe en langue marathi. Les chrétiens indous font, dit-on, le plus grand cas de ce livre, et le lisent avec autant de plaisir que de profit. Il a, du reste, été déjà depuis longtemps traduit en plusieurs des langues qui se parlent dans l'Inde britannique.

Une rectification.

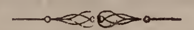
Dans notre numéro de janvier dernier (page 40), nous avons annoncé, sur la foi d'un journal suisse, que la Société des missions de Bâle venait de faire partir pour Jérusalem six jeunes gens, qui, de là, se rendraient en Abyssinie pour essayer d'y fonder une mission. Il y avait, dans cette nouvelle, une inexactitude qu'on nous prie de rectifier. Le départ des ouvriers qu'elle mentionne a bien eu lieu, mais sans que la Société des missions de Bâle soit pour rien dans cette entreprise. Ces nouveaux missionnaires sont sortis d'un autre institut que le sien, c'est-à-dire d'un séminaire d'évangélistes qui existe à Krischona, dans les environs de Bâle. — Nous apprenons, du reste, qu'arrivés heureusement à Jérusalem, ils s'y adonnent à l'étude de la langue amharique, qui est l'idiome le plus généralement parlé en Abyssinie. Leur dessein paraît être de fonder dans ce pays une colonie chrétienne, tout à la fois agricole et industrielle, et où ils éleveraient de jeunes Abyssins.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



Trente-et-unième assemblée générale de la Société.

Cette fête chrétienne, célébrée le 19 avril dans la nouvelle chapelle Taitbout, avait, comme à l'ordinaire, attiré un nombreux concours, et Dieu a permis que l'intérêt de la séance répondît à cet empressement du public. Nos lecteurs en jugeront par le compte-rendu suivant, qui suffira pour leur faire attendre le Rapport, qu'ils recevront bientôt.

M. le comte *Jules Delaborde*, président de la Société, occupait le fauteuil. Il a ouvert la séance en rappelant les titres de cette œuvre et de ses agents aux profondes sympathies de tous les amis de l'Evangile, et en annonçant que le comité a récemment pris la détermination de rouvrir la maison destinée à former de nouveaux missionnaires.

M. le pasteur *GrandPierre* a lu le rapport de l'année. Il l'a commencé en insistant sur la haute importance de la décision que M. le président venait d'annoncer, et en faisant ressortir les avantages qu'on peut en attendre, non seulement quant au maintien de la mission du sud de l'Afrique, mais encore en vue de l'extension de l'œuvre dans d'autres contrées. La réouverture de la maison des missions répond d'ailleurs à beaucoup de vœux exprimés chaleureusement et depuis longtemps par les amis de la Société.

Passant ensuite à l'état actuel de la mission d'Afrique, le rapporteur est heureux de pouvoir en donner des nouvelles satisfaisantes à plus d'un égard. Les agitations politiques dont le pays des Bassoutos a souffert si longtemps, commencent à

se calmer, et les effets favorables de ce calme se font déjà sentir sur plusieurs des stations les plus éprouvées, notamment sur celles de *Thaba-Bossiou*, de *Morija* et d'*Hébron*. Dans toutes les autres aussi, on a eu à signaler quelques progrès. *Béthesda* a eu trois baptêmes, *Carmel*, sept, *Wellington*, neuf; *Bérée* a vu s'effacer les désastres opérés par la foudre; *Mékuatling* est prospère, et *Béerséba* n'a pas moins de quatre-vingt-quatre catéchumènes en voie de préparation pour le baptême.

A ces résultats généraux se joignent des faits particuliers qui attestent l'excellente influence morale que l'Evangile exerce sur les indigènes. Le rapport cite plusieurs de ces faits, déjà connus des lecteurs du *Journal des Missions*, et y ajoute entre autres celui-ci : M. Pfrimmer, aujourd'hui occupé à l'évangélisation de l'Algérie, a reçu dernièrement dans ce pays une somme de 46 f. 85 c., que lui a rapportée le missionnaire Lauga, revenu en France l'automne dernier. C'était le prix d'un bœuf qui, au moment où M. Pfrimmer quittait la station de Fridau, s'était échappé de son troupeau. Des Koranas, l'ayant retrouvé, lui en tenaient ainsi compte après 10 ans d'intervalle et à 3,500 lieues de distance! Ce trait de délicatesse ne mérite-t-il pas, comme l'a dit le rapporteur, d'être cité même en pays civilisé?

Le chef Moshesh, homme si remarquable à plus d'un égard, continue à rester en dehors de l'Eglise, mais en même temps aussi à manifester des sentiments chrétiens et à favoriser l'œuvre. La mort de Me Casalis lui a fourni l'occasion de témoigner hautement la profonde affection qu'il porte à nos missionnaires.

Un autre chef, mort glorieusement depuis en Crimée, le général Cathcart, ancien gouverneur de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, a rendu également, avant son départ d'Afrique, un bel hommage au caractère des missionnaires français en même temps qu'à celui de Moshesh.

En France, le comité a publié, l'année dernière, trois circulaires. La première avait pour but de provoquer des vocations missionnaires, et a eu pour résultat quelques candidatures, dont deux donnent des espérances. La Société a maintenant quatre élèves placés dans diverses institutions.

La seconde circulaire, adressée à toutes les Eglises, les invitait à s'associer à l'œuvre, soit en fondant dans leur sein des Sociétés auxiliaires, soit en établissant en sa faveur un service mensuel de prières. Seize Eglises ont favorablement répondu à cet appel.

Enfin le comité a, en décembre dernier, appelé l'attention de ses amis sur son état financier, en leur demandant un redoublement de libéralité dans leurs offrandes, et il y a lieu d'espérer que cet appel non plus n'aura pas été vain.

La Société auxiliaire de femmes de Paris a recueilli, durant l'exercice, 12,209 fr., dans lesquels le produit de sa vente figure pour le chiffre de 9,202 fr.

L'œuvre a perdu, cette année, un de ses amis les plus dévoués, M. le pasteur Alphonse Laharpe, de Bordeaux.

En terminant, le rapporteur, dans le but d'exciter l'ardeur et le courage de tous ceux qui aiment l'œuvre des missions, jette un coup-d'œil rapide sur quelques-uns de ses résultats dans le monde. Il cite les îles de la Polynésie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique occidentale, l'Inde, la Chine, etc., dit quelques mots des immenses travaux que poursuivent les grandes Sociétés anglaises et américaines, et conclut en établissant que sans aspirer à faire autant que ces puissantes associations, notre devoir est de les imiter en faisant *tout ce que nous pouvons faire*.

M. *de Pressensé* père, trésorier, a rendu compte de la situation financière de la Société. L'exercice s'était ouvert avec un avoir de 85,959 fr. 52 c. ; les recettes de l'année ont été de 88,242 fr. 41 c. ; ensemble 174,201 fr. 93 c. Les dépenses se sont élevées à 101,873 fr. 70 c., de sorte qu'il res-

tait en caisse au 15 avril 72,328 fr. 28 c. Cette situation est satisfaisante, mais sans que le devoir de soutenir abondamment l'œuvre en soit moins urgent. M. le trésorier a signalé, en terminant, comme une entrave et une grande source d'anxiétés pour le comité, l'habitude de n'envoyer les dons que vers la fin de l'exercice.

Après ces rapports, quelques-uns de MM. les pasteurs présents ont pris la parole.

M. le pasteur *Guiral*, de St-Quentin, a félicité le comité d'avoir décidé la réouverture de la maison des missions, et appelé avec force l'attention de l'assemblée sur la dernière observation que lui avait soumise M. le trésorier, relativement à l'envoi des offrandes.

M. le pasteur *Couderc*, du Mas-d'Azil, a exprimé, au nom des Eglises de sa consistoriale, la vive sympathie qu'elles portent à la Société, fait ressortir l'importance de l'œuvre missionnaire et dit combien il se réjouissait, lui aussi, de voir que la maison des missions allait se rouvrir.

M. le pasteur *Hocart*, de Paris, a donné d'intéressants détails sur les travaux de la Société des missions wesleyennes d'Angleterre, à laquelle il appartient, et a cité, comme un exemple instructif, les immenses ressources qu'elle s'est procurées en intéressant les enfants à son œuvre.

Et enfin M. le pasteur *Vulliet* a raconté, sur ce qui se passe encore aux îles Fidji, des faits qui montrent à quel point les peuples de ces contrées sont abrutis et ont besoin qu'on leur porte la bonne nouvelle du salut.

Une prière fervente de M. le pasteur Boissonnas a terminé la séance, et la collecte faite à l'issue de l'assemblée a produit 600 fr. environ.

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre de M. Frédoux, *écrite sous la date du 4 novembre* 1854.

Envoi d'une lettre de M. Moffat. — Relation d'une visite à la tribu de Mosheu. — Extraits de la lettre de M. Moffat.—Voyage dans le désert. — Le fameux chef Mossélékatsi. — Difficulté de pénétrer jusqu'à lui. — Accueil qu'il fait au missionnaire. — Son obstination à repousser l'Evangile.

Monsieur et cher directeur,

« Vous aurez peut-être appris déjà que M. Moffat a entrepris ou désirait entreprendre un voyage chez le fameux et terrible Mossélékatsi, qui l'avait fait inviter à aller le voir, et qui habite maintenant bien loin au nord-est de Motito et du Kuruman, dans un pays demeuré jusqu'à ce jour entièrement inconnu à l'Europe. M. Moffat a commencé ce voyage à la fin de mai dernier, et, le 22 juillet, il est arrivé à la résidence du redoutable chef des Matébélés. De là, il m'a écrit une lettre que j'ai reçue hier soir, et bien qu'elle soit toute familière et qu'elle ait été écrite au courant de la plume, je m'empresse de vous l'envoyer, pour que vous puissez en publier ce qui vous en paraîtra digne. Le nom du farouche roi des Matébélés a eu tant de retentissement, que des détails relatifs à une visite à ce tyran ne peuvent manquer d'intéresser... »

Après ces lignes d'envoi, écrites du Kuruman, où M. Frédoux avait dû se rendre pour faire divers achats indispensables, le missionnaire raconte une visite qu'il a faite récemment lui-même à l'intéressante et fidèle tribu de Mosheu.

« Pendant les quelques semaines que vient de passer ici M. Jousse (1), dit-il, j'ai rendu une nouvelle visite à Mosheu

(1) M. Jousse, appelé, comme nos lecteurs le savent, à desservir quelque temps la station de Thaba-Bossiou, était revenu chercher ses effets, restés à Motito.

et à ses gens. Cette visite a été fort semblable aux précédentes. A peine étais-je arrivé que, suivant l'usage, on voyait descendre de leur colline, comme des sauterelles, les habitants de Mamousa qui venaient nous souhaiter la bienvenue. L'Eglise de ce lieu a perdu un de ses membres (une femme) l'hiver dernier. Sa mort a édifié tous ceux qui en ont été les témoins. Son cœur était détaché de la terre, et on lui entendait prononcer, me disait Mosheu, en me racontant cet événement, des *paroles merveilleuses (Mahoukou a a gakahmatsang)*.

« Dans notre réunion d'Eglise, tenue la veille du dimanche 8 octobre, plusieurs membres du troupeau confessèrent leur pauvreté spirituelle; et, en général, leurs confessions paraissaient bien senties, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas dans ce pays.

« Quelques-uns des chrétiens qui avaient fait des chutes paraissent sincèrement repentants et désireux d'obtenir la faveur divine : un en particulier qui, vivant à une assez grande distance du village de Mosheu, franchit, le lundi matin, tout malade qu'il était, cette distance pour venir me voir.

« Une autre personne, qui ne fait pas encore partie de l'Eglise, manifeste depuis longtemps des sentiments tels que la porte me paraît devoir lui en être ouverte dans une occasion prochaine.

« En somme, l'Eglise de Mamousa, malgré les misères diverses qui peuvent se trouver en elle, n'est pas, je l'espère, dépourvue encore de vie spirituelle, et j'aime à penser que, par la grâce de Dieu, ma dernière visite lui aura fait quelque bien.

« Veuillez agréer, etc. J. Frédoux. »

Analyse et fragments de la relation de M. Moffat.

Parti, comme on l'a vu plus haut, à la fin du mois de mai, M. Moffat, mit deux mois à parvenir jusqu'au chef qu'il allait visiter. Le pays à travers lequel ce trajet s'accomplit, surtout durant le second mois, paraît être un riche et beau pays, entrecoupé de rivières et couvert de forêts épaisses, qui forcèrent souvent les voyageurs à se frayer un chemin à coups de hache. « Tout y était, dit le missionnaire, tranquille comme la tombe, et nous avons marché jusqu'à dix journées sans y rencontrer ni aucune habitation ni aucune trace de pieds humains. Spectacle étrange qu'une contrée si pittoresque, sans habitants et même sans gibier ! L'absence des premiers ne peut être que le résultat d'un cruel despotisme. J'en étais attristé, mais sans ressentir pourtant la moindre appréhension. »

Ainsi cheminant à travers le désert, M. Moffat atteignit enfin un village Bamanguatos, une des tribus sur lesquelles s'étend la domination de Mossélékatsi.

« Là, dit-il, nous fûmes obligés d'attendre qu'on eût envoyé chercher un Entona, officier de Mossélékatsi qui se trouvait à cinq milles plus loin. Un messager partit en même temps pour porter au quartier général du chef, situé à cinq journées de là, la nouvelle que *Moshété* (Moffat) était arrivé. Quand l'officier qu'on avait mandé vint, il me salua d'une manière bienveillante, sans se montrer pourtant bien convaincu que je fusse le vrai *Moshété*. Il m'avait vu jadis, mais avec une longue barbe noire que les années ont blanchie et éclaircie. Dans cette incertitude, il prétendit me retenir dans le village qu'il habite jusqu'à ce que des personnes, me connaissant mieux que lui, eussent été envoyées par le roi. Je me refusai positivement à ce délai, en déclarant que je n'étais pas un étranger, mais bien un ami de Mossélékatsi. Me voyant

ainsi décidé, cet homme me permit de continuer ma route; mais à deux journées de là arrivèrent des ordres exprès du roi, défendant qu'on me laissât pénétrer plus avant sans s'être bien assuré de mon identité. Heureusement que deux guerriers qui m'avaient aussi connu autrefois se trouvaient là. Ils me regardèrent attentivement, et l'un d'eux, plaçant ses doigts sur les deux taches que j'ai de chaque côté du nez, déclara gravement que ce visage était bien celui de *Moshété*. Dès que cette sentence eut été rendue, un homme partit en toute hâte pour en donner avis à Mossélékatsi. Trois ou quatre jours après, un des principaux officiers du roi m'apporta l'invitation de presser ma marche, de sorte que le 22 juillet j'atteignis enfin le terme de mon voyage. »

Le pays soumis à l'autorité de Mossélékatsi paraît s'étendre jusqu'au fleuve Zambèze. « C'est, dit M. Moffat, une des plus belles contrées que j'aie vues au sud de l'Afrique; une succession continuelle de collines et de vallées, abondamment arrosées par des rivières ou des sources, mais dans une partie de laquelle le *tsétsé* (espèce de mouche venimeuse) empêche la multiplication du bétail. » Le district particulier où le missionnaire trouva le roi Matébélé, a été conquis par lui sur une tribu nommé les *Mashonas*. Ces anciens tenanciers du sol, réfugiés aujourd'hui vers l'Est, dans des montagnes qui leur servent de forteresse contre Mossélékatsi, paraissent être une race pacifique et surtout beaucoup plus civilisée que ne le sont les Matébélés. « Parmi les membres de cette tribu que j'ai eu occasion de voir, dit M. Moffat, j'ai particulièrement remarqué le médecin de Mossélékatsi et son domestique, qui sont deux hommes superbes. Le premier, d'une taille élevée et d'une constitution robuste, avait une tête qui me rappelait celle de Mélanchton. J'ai rencontré aussi deux musiciens Mashonas armés d'instruments infiniment supérieurs à tout ce que j'avais vu en ce genre entre les mains des indigènes... »

« Je trouvai Mossélékatsi très souffrant, continue M. Mof-

fat. Une hydropisie, dont ses pieds surtout sont affectés, l'empêchait de se tenir debout, et ce fut littéralement en se traînant sur ses mains qu'il vint à ma rencontre jusqu'à la porte de sa demeure. Il avait, en ce moment, des larmes dans les yeux, et resta quelques instants silencieux, après quoi il prononça mon nom plusieurs fois de suite. L'attachement qu'il paraît m'avoir voué est quelque chose d'extraordinaire, et que, sans doute, ne diminuera pas le soulagement physique qu'il doit à mes remèdes. Je l'ai, en effet, remis sur ses pieds; mais je crains bien que ce ne soit que pour un moment, car il ne veut pas se soumettre à un traitement régulier, ni surtout renoncer définitivement à boire de la bière. Malgré ce service, je n'ai jusqu'à présent (17 août) pu obtenir la permission de lui parler des choses saintes, ni d'en entrenir ses gens. Sous ce rapport, cet homme, en présence duquel tous ses sujets tremblent, est d'une poltronnerie incroyable. Le premier dimanche de mon séjour, je l'avais prévenu qu'après avoir célébré le service divin avec mes gens (ce qui eut lieu à une douzaine de mètres de sa porte), je viendrais lui dire quelque chose du Dieu-Sauveur et de la vie éternelle; mais à l'heure de ma visite, il avait eu soin de s'enfermer sous prétexte qu'il était souffrant. Un autre dimanche, qu'assis devant sa porte, il me vit sortir de mon wagon en robe, il se hâta de rentrer pour ne pas reparaître de la journée. Ainsi, sans me dire positivement qu'il ne veut pas m'écouter sur ce sujet, il esquive toutes les occasions de m'entendre, et cela parce qu'il sent bien que si une fois j'arrivais à faire connaître à son peuple le vrai Dieu, seul roi éternel, sa propre divinité tomberait, comme autrefois celle de Dagon, devant cette resplendissante lumière. Tous les principes sur lesquels repose son gouvernement sont en contradiction directe avec les doctrines de la croix. Monarque et souverain maître de tout ce qui l'entoure, hommes et bêtes, les adulations les plus abjectes retentissent à ses

oreilles depuis le matin jusqu'au soir, sortant à l'envi des lèvres de ses sujets de toutes les classes. On l'appelle continuellement des noms de *Dieu*, de *soleil*, de *ciel*, de *mangeur d'hommes*, de *puissant rocher*, de *haute montagne* et d'une multitude d'autres titres du même genre. Pauvre ver de terre! Que mon cœur s'attriste sur lui quand je pense à ce grand jour où nous nous retrouverons ensemble devant le tribunal de Christ!

« Il a un grand nombre de fils et de filles d'âges très différents. Ces dernières sont vouées à une virginité perpétuelle. Il ne m'a pas été possible de découvrir combien il a de femmes, mais j'ai lieu de croire que le nombre en est considérable dans les différentes villes qu'il habite tour à tour. Ayant appris dernièrement que quelques-unes d'entre ces pauvres créatures s'étaient inconsidérément entretenues avec des hommes du lieu, il a donné ordre de les tuer tous. Tout le monde redoute ici le chef, et certes ce n'est pas sans raison, car avec lui le moindre soupçon équivaut à une sentence de mort.

« La constitution de Mossélékatsi est évidemment usée, et on le dirait souvent sur le point de tomber en enfance. Je doute fort que son gouvernement lui survive longtemps. Manguané, son fils aîné, et plusieurs de ses frères sont des hommes déjà mûrs; mais en présence de leur père, rien ne révèle à l'observateur le plus attentif qu'ils soient d'une extraction royale : ils se montrent aussi serviles et abjects que le moindre de ses sujets. On ne saurait trop s'affliger de la profonde dégradation où sont tombés ces Matabélés. Impossible d'avoir sur eux la moindre prise autrement que par l'entremise de leur père; impossible même d'obtenir de leurs bouches les renseignements les plus simples. Loin des regards, dans nos wagons ou auprès de nos feux, ils se montrent souvent ouverts et gais, mais toujours attentifs à ne pas prononcer un mot qui, reporté aux oreilles du roi, puisse exciter son mécontentement. Demandant, il y a quel-

ques jours à l'un d'eux comment il se faisait qu'après un si long séjour dans l'endroit, nous n'avions pas une seule fois entendu parler de la maladie du chef, cet homme se contenta de me dire *Aitoe ki khosi* (mais c'est le roi!), comme si l'indisposition royale était chose trop sainte pour que des lèvres vulgaires osassent seulement la mentionner!... »

En se rendant à l'invitation de Mossélékatsi, M. Moffat s'était proposé d'étudier sur les lieux-mêmes la question de savoir si l'établissement d'une mission parmi les Matébélés aurait, à parler humainement, quelque chance de succès. On comprendra facilement, d'après ce qu'on vient de lire, que le moment d'entreprendre une œuvre de ce genre ne lui parut pas arrivé. Aussi son séjour auprès du roi ne fut-il pas aussi long qu'il l'aurait été dans des circonstances différentes. Quand il parla de départ, Mossélékatsi fit cependant tous ses efforts pour le retenir. Il fallut que le missionnaire revint plusieurs fois à la charge pour obtenir de lui des guides. Ce qui contrariait surtout le chef dans ce départ, c'est que M. Moffat, au lieu de reprendre directement le chemin du Kuruman, voulait se diriger vers le nord-ouest, dans le but de se rapprocher de son gendre, le docteur Livingston, alors en voyage d'exploration dans les contrées découvertes par lui depuis quelques années. Au moment où le missionnaire écrivait, le roi Matébélé n'était pas encore réconcilié avec l'idée de ce voyage, mais M. Frédoux dit avoir appris depuis que M. Moffat avait pu enfin partir, et même que Mossélékatsi l'avait accompagné une partie du chemin.

STATION DE CARMEL.

Lettre de M. Lemue, *écrite sous la date du* 17 *janvier* 1855.

Une excursion à Philippolis. — Aspect du pays. — Progrès en civilisation. — Une réunion pour l'œuvre des missions. — Service divin. — Discours du président et des diacres. — Nouveaux détails sur la visite de M. Moffat à Mossélékatsi. — L'Evangile prêché chez ce roi.

Messieurs et très honorés frères,

Permettez-moi de garder aujourd'hui le silence sur Carmel pour vous entretenir d'une station voisine.

Au commencement de l'année j'ai reçu du missionnaire Salomon l'invitation d'assister à l'anniversaire des missions qui devait avoir lieu le 7 courant à Philippolis. En traversant la partie orientale du beau pays des Griquois, occupée en grande partie par des esclaves affranchis, nous fûmes frappés d'y trouver des établissements qui ne le cèdent en rien à ceux des fermiers hollandais les plus industrieux. Parmi ceux qui se trouvaient sur notre route, je citerai en particulier celui de Slammert, membre de l'Eglise de Philippolis. Cet homme vint s'établir avec sa famille dans le pays, il y a sept ans; on voit aujourd'hui sur sa ferme six bâtiments, qui consistent en maisons d'habitation, grange, écurie, moulin et une chapelle où ses voisins se réunissent avec lui; des kraals en pierre pour le bétail, un vaste enclos cultivé, des arbres fruitiers, des wagons à bœufs et à chevaux, et 700 moutons mérinos. Sa maison est ouverte à tous les voyageurs, qu'il accueille avec une hospitalité franche, sans ostentation; car ces braves gens se croient très honorés de recevoir la visite d'un Européen. A mesure que nous approchions de la capitale, nous rencontrions fréquemment des indigènes qui se rendaient à l'Eglise. Quelques-uns conduisaient leurs familles dans des wagons à bœufs, la plupart avaient des voitures plus légères avec des attelages de huit chevaux, tous de la même couleur. Les uns se reposaient sur des pelouses vertes, à l'ombre d'un rocher, les autres trayaient leurs vaches pour le repas du soir.

Il y avait vingt-cinq ans que j'avais vu Philippolis pour la première fois et quatorze ans pour la seconde fois : je devais donc trouver le village bien changé. En effet, les Griquois, suivant en cela l'exemple des Hollandais, s'y sont bâti de petites maisons à l'européenne, afin d'avoir un gîte quand ils viennent assister au service divin avec leurs familles ; mais peu d'entr'eux y ont leur domicile réel, car la plupart font valoir leurs fermes dans le voisinage. La localité a le défaut de manquer d'eau pour l'irrigation des jardins ; les torrents ont creusé à la fontaine un lit si profond, que malgré des travaux répétés, on n'a pu amener qu'une faible quantité d'eau dans le village : de là, l'aspect désolé qu'il présente. La chapelle est un édifice solide qui peut contenir 700 personnes ; la maison missionnaire est bâtie avec goût.

Le samedi soir nous montâmes sur une petite colline d'où nous comptâmes 110 wagons. Le dimanche, au lever du soleil, il y eut une réunion de prières dirigée par les diacres pour implorer la bénédiction d'en haut sur les exercices de la journée. A dix heures, l'Eglise était remplie d'auditeurs ; six diacres entouraient la table sainte ; le pasteur monta en chaire et prit pour texte 1 Tim. I, II : « L'Evangile de la gloire du Dieu bienheureux. » Il s'attacha à montrer que les perfections de Dieu, manifestées dans la nature, nous sont révélées d'une manière plus touchante et plus glorieuse dans l'Evangile. La gloire de l'Evangile paraît dans sa doctrine, dans ses fruits ; c'est le seul enseignement adapté à tous les besoins de l'humanité. Après ce service qui se fit en hollandais, tandis que les Béchuanas, au nombre de 200 à 300 étaient réunis dans l'école, eut lieu le service de la communion. Selon l'usage de l'Eglise indépendante, les seuls communiants y assistent : Ils pouvaient être environ 200. J'eus alors la joie d'adresser quelques paroles d'exhortation à ces frères en Christ.

A deux heures de l'après-midi, les Béchuanas se réunirent à leur tour dans la grande chapelle, où je leur prêchai un ser-

mon pour les préparer à la collecte pour les missions qui devait avoir lieu le lendemain, sur II Cor. VIII, 9. « Car vous connaissez la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant riche, s'est fait pauvre pour vous ; afin que par sa pauvreté vous fussiez rendus riches. »

A cinq heures, le temple se remplit de nouveau. Le chant animé, le sermon, les prières et l'attention soutenue de l'auditoire montraient bien que les cœurs avaient été réchauffés par les saints exercices de la journée. Jusqu'à une heure très avancée de la nuit, le village retentissait encore de chants sacrés d'une exquise harmonie.

Le lundi, à dix heures, chacun se dirigeait de nouveau vers le temple pour assister à l'assemblée annuelle des missions. Adam Kock, fils de l'ancien chef de ce nom que nous trouvâmes à Philippolis en 1830, occupait le fauteuil du président. C'est un homme fort simple dans ses goûts, mais qui donne à ses sujets le bon exemple de l'industrie, de la tempérance et de la piété. Dans son discours d'ouverture, il exhorta l'assemblée à la libéralité envers la Société mère. Après lui, les diacres eurent la parole, et insistèrent beaucoup sur cette idée : Le temps, disaient-ils, est arrivé où l'Eglise devrait couvrir tous ses frais de culte, tels que la construction et l'entretien des édifices publics, les honoraires de son pasteur, etc., sans que nous soyons désormais à charge à la Société mère. Quand il y aura un surplus, résultat qui n'a pas encore été obtenu, c'est alors seulement que nous pourrons dire : Nous aussi, nous contribuons à l'extension du règne de Dieu chez les païens. L'un d'eux dit en terminant son discours qu'il revenait du lac N'gami, où il avait vu des populations plongées dans de si profondes ténèbres, dans une telle dépravation, que son cœur en avait été ému de pitié, et qu'il aurait volontiers donné de grosses sommes pour leur faire porter l'Evangile. Il ajouta que c'était probablement la dernière fois qu'il se trouvait appelé à prendre la parole à l'anniversaire des missions, at-

tendu que sa santé s'affaiblissait de jour en jour, et que le Seigneur lui faisait connaître que son départ était proche. Il disait cela non pour exciter la sympathie de ses amis, mais pour les exhorter à bien faire. A la suite de la réunion, la collecte produisit £ 30; ce n'était cependant qu'une partie de la souscription annuelle.

Le zèle, l'activité et les talents du missionnaire de Philippolis sont au niveau des difficultés de son poste. Plusieurs des anciens Griquois se sont laissé aller à la tentation de vendre leur propriété; d'autres sont tombés dans l'intempérance, par l'abus des liqueurs fortes dont leur pays a été inondé; mais il s'y fait encore une belle œuvre, qui a excité notre gratitude envers le Seigneur. C'est dans ce sentiment que nous nous sommes séparés de notre ami et de sa famille pour revenir dans nos foyers.

29 janvier. — Le missionnaire Edwards a prononcé dans la chapelle de Carmel un discours, qui a vivement intéressé nos auditeurs. Il vient de rencontrer sur la rivière Vaal M. Moffat, de retour de chez Mossélékatsi. Ce zélé serviteur de Dieu fit ce voyage avec Samuel Edwards, fils du missionnaire. En pasant chez Séchélé, il a trouvé en lui un homme inexplicable, singulier mélange de bien et de mal, en partie chrétien, en partie païen (1). Séchélé vient de dépenser une forte somme d'argent pour acheter des livres : « Voyez-vous, disait-il à M. Moffat, toute cette jeunesse qui s'amuse dans les rues? Je veux que tous apprennent à lire. »

En arrivant chez Mossélékatsi, une scène des plus extraordinaires eut lieu (2). On introduisit le missionnaire et son ami dans une vaste enceinte entourée de pieux, où l'on étendit

(1) Voir les détails donnés sur cette visite dans notre numéro de mars dernier, pages 32 et suiv.

(2) Les détails qui suivent complètent d'une manière trop heureuse la lettre de M. Moffat, citée plus haut, pour que nous ayons cru pouvoir en rien retrancher.

des tapis de peaux de bœufs. On vit sortir d'une case voisine un vieillard, apparemment malade, enveloppé de son manteau et qui se traînait avec peine, en rampant sur les mains, vers l'étranger. Parvenu jusqu'à lui, il ôte son manteau, et c'est Mossélékatsi lui-même, pleurant de joie aux pieds de son ami. Devant M. Moffat, le lion du désert avait perdu tous ses instincts de cruauté et avait retrouvé un cœur d'homme. A partir de ce moment Mossélékatsi fut toujours aux côtés de M. Moffat pour causer avec lui; mais lorsque celui-ci lui demanda la permission de prêcher l'Evangile à son peuple, le chef répondit : « Oh ! non, oh! non, je ne puis y consentir. »

Cependant l'heure du départ avait sonné, et M. Moffat avait l'intention de se diriger du côté de Sebetoane, dans l'espoir d'y rencontrer le Dr Livingston. Selon la coutume des chefs, Mossélékatsi s'opposait à ce qu'il allât plus loin; mais vaincu à force d'instances il partit, pour accompagner son ami, avec un immense concours de monde. Chaque soir on immolait des hécatombes de bœufs dans le camp, et l'on s'y livrait à des danses et à des orgies. Le cœur du missionnaire saignait de ne pouvoir pas prêcher l'Evangile à ces pauvres païens. On parvint à l'entrée d'un vaste désert, et M. Moffat ne voyant pas la possibilité de le franchir à cause du *tsetsé*, il fallut revenir sur ses pas. Quand vint le saint jour du dimanche, M. Moffat et ses gens s'éloignèrent du camp et des danses pour célébrer leur culte sous les arbres. Mais le fils de Kaléfé, autrefois général de Mossélékatsi, suivit furtivement la petite troupe et s'assit silencieusement à distance pour être témoin de ce qui se passait. « Pourquoi, dit-il, à la suite du service, ne prêchez-vous pas à cette multitude ? — Comment le ferais-je, répondit le missionnaire, j'ai prié votre père (votre chef) de réunir ses sujets, mais il me l'a refusé. Mon cœur est brisé, je suis accablé de douleur par le spectacle de ces danses. Allez, dites-lui que je pars pour Kuruman, où je pourrai prier Dieu en paix. — Mon père, reprit le jeune

homme, a entendu l'Evangile de votre bouche, et ne l'a pas oublié. Depuis que Mossélékatsi vous a entendu dire que tous les hommes ressusciteront, même ceux qui ont été tués dans les combats, il n'a plus mis à mort ses sujets comme auparavant. Nous nous réjouissions de vous entendre annoncer cette bonne Parole. » Le jeune homme s'en retourna ensuite auprès du chef et lui dit : « Moffat, votre ami, m'envoie vous dire que son cœur est brisé de douleur ; il est affligé de ne pouvoir pas enseigner, et il lui tarde de s'en retourner à Kuruman. — Est-il possible, s'écria alors le chef, que le cœur de Moffat soit brisé? Lui ai-je causé cette douleur? Eh bien! puisque les pères ont entendu la Parole, les fils l'entendront aussi. » Et sur-le-champ il donna des ordres à ses messagers, qui, prompts comme l'éclair, allèrent de toutes parts appeler les gens à la prière. A dater de ce jour, M. Moffat put prêcher à des multitudes d'hommes et de femmes. Il a parcouru le pays avec Mossélékatsi, et chaque jour le chef envoyait pour rassembler de nouveaux auditeurs. M. Moffat a eu des auditoires de Béchuanas, de Griquois et de Koranas, mais il n'a jamais eu d'auditeurs plus attentifs que les Zoulas (1).

Agréez, M. le président et Messieurs, l'expression des sentiments respectueux avec lesquels je demeure, votre dévoué serviteur et frère Christ.

P. Lemue.

(1) Les Matébélés de Mossélékatsi appartiennent à la nation des Zoulas. (*Réd.*)

STATION DE BÉERSÉBA.

Extraits d'une lettre de M. Schuh, *écrite en date du 16 janvier* 1855.

Travaux d'imprimerie.— Une épidémie sur le bétail.— Marche de l'œuvre spirituelle à Béerséba. — Vingt baptêmes. — Nouvelles diverses.

« Malgré toutes les difficultés que m'ont suscitées les gens qui travaillent à l'imprimerie de la Mission, elle continue à marcher. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que la première moitié de l'Epître aux Philippiens est tirée, que la première à Timothée est déjà composée, et qu'ainsi plus de la moitié des Epîtres se trouvent terminées. J'espère donc qu'à moins d'obstacles imprévus, nous pourrons achever, cette année, l'impression du Nouveau Testament. Malheureusement l'œuvre ne sera pas accomplie pour cela. Cette autre question : Qui nous reliera les 5,000 volumes imprimés? me préoccupe et m'inspire des craintes. Je ne suis pas relieur, et mes forces ne suffiraient pas non plus à une pareille entreprise. Il s'agira de faire des volumes tout à la fois assez solides pour résister entre les mains de gens qui ne savent bien manier que des pierres, et assez agréables à l'œil pour exciter ces gens à les acheter. J'ai inutilement cherché jusqu'à présent à former de nouveaux ouvriers, dans le but de me rendre plus indépendant et de donner un nouvel élan à l'œuvre... Malgré ces obstacles, je ne suis pas découragé, mais au contraire bien décidé d'aller en avant jour par jour et aussi loin que nous le pourrons. Puisque Dieu nous permet d'imprimer sa Parole pour ce peuple, je suis sûr qu il nous donnera aussi conseil et assistance quand cette Parole devra être assemblée en volumes. Nous marcherons alors au jour le jour par la foi, comme nous le faisons à présent...

« Le Seigneur, à qui rien n'est impossible, peut d'ailleurs changer les circonstances quand et comme il le trouvera bon.

Depuis deux ans, une maladie des poumons sévit sur le bétail de la colonie, où des fermiers ont vu leurs troupeaux entiers succomber. Ce fléau fait maintenant invasion dans le Lessouto; il s'est montré à Mékuatling, à Bérée, à Thaba-Bossiou, et il y a lieu de craindre que tout le pays n'en soit frappé. S'il en est ainsi, la perte de sa ressource principale appauvrira la nation ; mais, d'un autre côté, cela servira peut-être à l'humilier efficacement. Fière de la résistance qu'elle a su opposer aux Anglais, elle rencontrera là un ennemi qu'elle ne pourra pas forcer à se retirer, et on peut espérer qu'elle prendra de là occasion de faire quelques pas dans les voies de la restitution. Peut-être obtiendra-t-on alors d'elle ce qu'on a essayé jusqu'à présent en vain de faire surgir dans son sein : non plus seulement des bergers, mais des artisans, maçons, forgerons, charpentiers, cordonniers, etc..., et peut être aussi des imprimeurs... Sous le rapport spirituel, cette épreuve pourra aussi porter quelques bons fruits. Le peuple s'effraie déjà à la pensée que ses bœufs, ces idoles si révérées, peuvent périr d'un jour à l'autre. Il est possible qu'en les voyant réellement mourir sous ses yeux, ce spectacle l'engage à détourner ses regards des choses périssables pour les porter sur les choses impérissables, sur le trésor placé dans ces cieux où ni les vers ni la rouille ne peuvent le ronger. Si une grande partie du bétail venait à succomber, les institutions païennes, qui reposent presque toutes sur sa grande abondance, tomberaient d'elles-mêmes. On ne ferait plus de sacrifices à tout propos ; on n'immolerait plus un bœuf pour apaiser les mânes d'un parent décédé ; on n'achèterait plus tant de femmes au prix de tant de têtes de bétail ; mais on sentirait qu'*il faut* changer de mœurs... Heureux cependant ce peuple, si Dieu, dans sa bonté, produit en lui les mêmes effets tout en le préservant de cette calamité !...

« Tandis que la guerre ravage une grande partie de l'Europe, nous avons pu jouir d'une année de paix, mais sans sa-

voir jusques à quand ce bienfait nous sera accordé. Suivant des rumeurs, qu'heureusement nous ne croyons pas fondées, une nouvelle guerre cafre serait sur le point d'éclater.

« On ne parle plus des mines d'or de Smithfield ; les trous qu'on avait creusés se sont remplis d'eau, et personne ne songe à tenter de nouvelles recherches. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; cela nous préservera d'une démoralisation qui aurait pu amener la ruine de nos stations...

« L'œuvre spirituelle marche extérieurement d'une manière encourageante à Béerséba. A la fête de Noël, M. Rolland a baptisé vingt adultes et a reçu six catéchumènes, parmi lesquels se trouvait sa seconde fille, Elise. La classe est remplie de nouveau, et nous allons la diviser prochainement. Je continue à prêcher en sessouto ; mais comme un certain nombre de Bastards sont venus depuis quelque temps se fixer dans les environs de la station, je célèbre pour eux un service tous les quinze jours. Si je ne les réunis pas chaque dimanche, c'est que, pour la plupart, ils se montrent assez indifférents, et ne se rendent pas régulièrement aux réunions. Ils sont, de plus, trop dispersés pour que je puisse aller à leur recherche. L'un d'eux est cependant venu me témoigner son désir d'être instruit plus à fond. Je l'ai encouragé, et me propose de lui faire faire un cours de religion. Quelques-uns de ces Bastards sont encore païens ; d'autres sont membres de l'Eglise d'ancienne date. J'exhorte ces derniers à s'acquitter des promesses qu'ils firent pour leurs enfants baptisés en même temps qu'eux, et à leur faire suivre les instructions religieuses...

« M. et Mme Keck sont depuis quelques mois à Mékuatling, heureux de se retrouver dans ce champ de travail ! Ils y ont des encouragements qui leur allègent l'accomplissement de leurs nombreux devoirs.

« M. et Mme Jousse sont également arrivés à Thaba-Bossiou. Que le Seigneur veuille les fortifier et les encourager à ce poste difficile !

« Une nouvelle épreuve a frappé M. et Mme Maitin... Ils viennent de perdre la plus jeune de leurs filles.

« Recevez, etc.

« Benj. Schuh. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Royaume de Dahomey.

Entreprise et voyage de deux missionnaires. — La traite des nègres. — Les femmes-fétiches et le temple des serpents. — Le roi Ghezo. — Ce qu'il accorde aux missionnaires. — Une exécrable fête. — Premiers travaux.

Nos lecteurs se rappelleront peut-être que l'année dernière deux missionnaires wesleyens de la Côte-d'Or se rendirent auprès du roi de Dahomey, ce trop fameux Ghezo, qui depuis si longtemps a semé autour de lui la terreur et le carnage. Le but de ce voyage était de prendre avec le roi des arrangements pour la fondation d'une œuvre missionnaire dans ses Etats. La réputation de Ghezo et les difficultés du trajet auraient effrayé peut-être des voyageurs ordinaires, mais les motifs qui soutiennent les serviteurs de Christ les élèvent au-dessus de ces craintes vulgaires. MM. Freeman et Wharton n'hésitèrent pas à se mettre en route, et le récit de leur excursion montre qu'ils n'ont pas eu lieu de s'en repentir. On n'en lira pas sans intérêt quelques passages, choisis parmi ceux qui jettent le plus de jour sur les mœurs des peuples de ces contrées.

En partant d'Akrah, station de M. Wharton, les missionnaires emmenèrent avec eux deux jeunes filles dahomiennes, que nous ne savons quelles circonstances avaient placées sous leur protection, et qui avaient reçu par leurs soins une instruction chrétienne déjà solide. Embarqués le 14 mai sur un navire de Sierra-Leone, ils se dirigèrent d'abord vers Whydah, port de mer soumis à l'autorité du roi qu'ils allaient visiter, et qui est le point même dont ils avaient résolu de faire le centre de la mission projetée.

A peine en vue de ce port un spectacle navrant vint leur rappeler une des grandes plaies que l'Evangile devra faire cesser dans ces contrées. Un pavillon portugais flottait sur un point du rivage. Deux embarcations, parties d'un brick à l'ancre dans la baie, se dirigèrent sur ce point, et bientôt les missionnaires virent, à l'aide de leur longue-vue, plusieurs files de nègres, complètement nus, sortir de quelques baraques en planches où sans doute on les tenait renfermés depuis leur arrivée sur la côte. C'étaient de pauvres esclaves qu'on allait embarquer. Ils portaient tous l'espèce de collier à ressort qu'on leur met pour les empêcher de s'enfuir. Les missionnaires apprirent plus tard que le brick avait reçu 650 de ces misérables captifs. Quatre d'entre eux avaient réussi, dans le trajet du rivage au brick, de sauter du canot dans la mer, préférant ainsi la mort à l'esclavage. Une pauvre femme, accouchée depuis un ou deux jours seulement, s'était vu cruellement enlever son enfant et avait été, malgré ses cris de désespoir, transportée à bord du navire négrier.

De Whydah même, où les missionnaires durent attendre le retour d'un messager chargé d'aller porter au roi la nouvelle de leur prochaine arrivée, les missionnaires eurent encore la douleur de voir un second fait du même genre sans pouvoir rien tenter pour l'empêcher. Des négriers portugais embarquèrent presque sous leurs yeux 450 autres esclaves, et quelques semaines plus tard, à leur retour à Whydah, ils

apprirent que, durant leur voyage, deux autres chargements, comprenant ensemble au moins un millier d'individus, avaient encore eu lieu dans ce port. Cela faisait plus de deux mille en moins d'un mois. Il paraît que l'année dernière la traite a repris sur ces côtes une nouvelle activité, qu'il faut attribuer sans doute à la nécessité où l'Angleterre s'est vue de rappeler un grand nombre des vaisseaux croiseurs qu'elle y avait, pour les diriger sur le théâtre de la guerre contre les Russes.

Pendant leur séjour à Whydah, MM. Freeman et Wharton y virent beaucoup d'autres indices d'ignorance et de barbarie. « Ce qui m'y frappa dès l'abord, dit M. Wharton, ce fut l'énorme quantité de *femmes-fétiches* (prêtresses, sorcières ou devineresses attachées aux cultes idolâtres du pays) que je vis parader dans les rues, ornées des absurdes accoutrements de leur métier, et chantant en chœur de la façon la plus dolente. A leur approche, les gens courent en foule se prosterner à leurs pieds, en échange de quoi on les voit toucher doucement du doigt l'épaule nue de chacun de leurs stupides adorateurs et invoquer sur eux la bénédiction d'une de leurs prétendues divinités.

« Un jour, continue le missionnaire, nous entrâmes dans le *temple des serpents*. C'est un petit édifice de forme circulaire, d'environ quinze pieds de diamètre, avec trois portes et un toit pointu recouvert de chaume. En levant la tête, nous aperçûmes quinze ou vingt dégoûtants reptiles entrelacés autour des poutres et des chevrons. D'autres étaient étendus tout de leur long sur le sommet du mur. Au moment où nous nous apprêtions à sortir, une femme-fétiche arriva, portant autour du cou un nouveau dieu de cette espèce, dont ses mains soutenaient la tête et la queue. S'approchant du mur du temple, elle souleva la tête de l'animal, qui, s'élançant alors de lui-même, atteignit le sommet et eut en un instant pris place parmi ceux que la superstition y avait déjà réunis. ».

Le 26 mai, le messager envoyé au roi revint et annonça que ce haut et redoutable personnage attendait les missionnaires. Ceux-ci se remirent aussitôt en route, et cinq jours après, ils atteignirent Abomey qui est la capitale de son royaume. « Là, dit M. Wharton, nous fûmes, après beaucoup de cérémonies fort longues et fort ennuyeuses, introduits enfin en grande pompe en présence de sa majesté noire. Ghezo nous reçut fort bien, nous donna une poignée de mains, nous remercia de notre visite, et se montra particulièrement poli à l'égard de M. Freeman, qu'il avait déjà vu et qu'en conséquence il appelait son « vieil ami. » Nous lui présentâmes les deux jeunes filles dahomiennes que nous avions amenées avec nous; mais je fus péniblement frappé de la froideur avec laquelle il les accueillit. Après une heure d'audience, nous nous levâmes pour prendre congé. Le roi, qui, durant tout l'entretien, était resté à demi-couché, se leva aussi et nous accompagna jusqu'à mi-chemin du logement qu'il nous avait fait assigner; là il nous serra de nouveau la main et reprit le chemin de sa demeure, suivi de quelques centaines de ses sujets.

« Les jours suivants, nous eûmes avec lui plusieurs autres entrevues, dans lesquelles il se montra constamment civil et d'un accès facile. Je fus heureux de l'entendre, dans un de ces entretiens, exprimer l'intention de supprimer le commerce des esclaves aussitôt que cette mesure serait compatible avec les intérêts et la prospérité de son royaume. »

Les demandes que M. Freeman, chef de la députation, soumit au monarque dahomien étaient les suivantes:

L'usage provisoire à Whydah d'un ancien fort, et l'octroi d'un terrain suffisant pour construire, dans la même ville, une maison missionnaire et les autres bâtiments que l'on jugerait nécessaires;

La promesse que les agents de la mission jouiraient à Whydah des mêmes droits et priviléges que les Portugais et que tous les autres résidents;

La liberté entière pour les habitants de la ville d'assister aux offices divins, comme aussi d'envoyer leurs enfants aux écoles que la mission pourrait fonder.

Tous ces points furent accordés sans difficulté, à l'exception toutefois du dernier qui paraissait à Ghezo une innovation des plus dangereuses. Elle aurait pour effet, disait-il, de rendre les enfants naturellement méchants et capables de faire beaucoup plus de mal. Les missionnaires n'eurent pas de peine à réfuter cette étrange appréhension ; mais ils n'en durent pas moins se contenter à cet égard d'une espèce de compromis. Il fut, après de longs débats, convenu que le *yavogar*, ou représentant de l'autorité royale à Whydah, serait consulté chaque fois qu'il s'agirait d'admettre un enfant à l'école.

On pourrait croire, d'après l'accueil fait à ces demandes, que quelques sentiments humains ont commencé à se faire jour dans le cœur de ce sanguinaire guerrier, que ses actes ont fait nommer l'Attila de l'Afrique occidentale ; mais les missionnaires n'osent pas croire encore à l'existence d'un pareil motif. Ils pensent au contraire qu'au fond Ghezo hait instinctivement toute espèce d'éducation religieuse donnée à son peuple, et que s'ils l'ont trouvé disposé à faire les concessions qu'ils lui demandaient, c'est uniquement dans des vues politiques ; il espère nouer ainsi plus facilement avec les Européen des relations avantageuses et gagner en particulier les bonnes grâces du gouvernement anglais. Ces dispositions n'assurent pas à l'œuvre qu'on va tenter dans ses Etats une marche exempte de toute entrave ; mais le Seigneur y pourvoira, et c'est toujours un point important que de pouvoir prendre pied dans ce pays dont les portes étaient jusqu'à ce jour restées fermées devant les messagers de la bonne nouvelle, ou du moins devant leurs efforts pour s'y établir d'une manière permanente.

Au moment où MM. Freeman et Wharton visitèrent Abomey, on y faisait les préparatifs d'une abominable fête, semi-

politique, semi-religieuse, qui s'y célèbre tous les ans et dont voici la description. Au centre de la principale place de la ville, nommée l'*Ahjahi*, on construit une sorte de vaste estrade qu'on appelle l'*Ahtoh*. Elle est élevée au-dessus du sol d'environ 12 pieds et peut en avoir 100 d'étendue dans tous les sens. Un parapet l'entoure à hauteur d'appui. Là se place, au jour fixé, le roi avec ses principaux officiers et ses prêtres ou sorciers, tandis que tout autour se pressent ses soldats et un aussi grand nombre de ses sujets que la place en peut contenir. Ceux-ci, presque entièrement nus, se livrent, dès que le chef paraît, à des démonstrations désordonnées qui révèlent la férocité de leurs mœurs natives. Le roi commence par jeter au milieu de la foule des présents de diverse nature, des cauries (coquillages qui servent de monnaie), des vêtements, des verroteries, du tabac, etc. Mais, ce ne sont là que les prémices d'une *largesse* bien autrement importante aux yeux de ces gens et sans laquelle la fête serait pour eux sans valeur. Ce qu'ils attendent avec impatience, c'est du sang, du sang humain, et à cet égard le tyran se montre d'une libéralité sans exemple peut-être dans les annales de la cruauté. Les victimes humaines immolées dans ces occasions se comptent par dizaines, et souvent, dit-on, par centaines. Ce sont tantôt des prisonniers faits à la guerre, et qu'on n'a pas trouvé à vendre comme esclaves, tantôt des Dahomiens qui, pour un motif quelconque, ont encouru la disgrâce du monarque ou de quelque personnage important. Revêtus de tuniques blanches et la tête couverte d'une sorte de bonnet rouge très élevé, ces misérables ont les bras et les pieds liés, et sont placés dans de longs paniers en forme de canot, qu'on pose sur le parapet de l'estrade, les pieds de la victime tournés vers la foule. Au-dessous se tiennent des bandes d'égorgeurs armés de sabres et de massues. A un signal donné, chaque panier est à son tour précipité du haut de l'estrade, et en un instant la malheureuse créature qu'il renferme est massacrée, aux frénétiques

applaudissements de la multitude qui couvre la place. Voilà les spectacles que le roi de Dahomey donne à son peuple. Ces faits peuvent sembler incroyables, mais trop de témoins oculaires les attestent pour qu'il soit possible de les révoquer en doute. MM. Freeman et Wharton virent dressée déjà l'infernale estrade qui sert à ces exécutions, et la population tout entière, disent-ils, paraissait exclusivement et très activement occupée des épouvantables préparatifs de la fête. Incapables de rien tenter pour les arrêter, ils s'estimèrent heureux qu'il ne prit pas à Ghezo la fantaisie de leur faire les honneurs de quelque sacrifice de ce genre, comme il le proposa une fois, dit-on, à un officier de la marine française, et ils quittèrent Abomey, le cœur plein de tristesse, en songeant aux moyens d'attaquer l'ennemi des âmes sur le théâtre où s'accomplissent des actes si dignes de lui.

De retour sur la côte, les missionnaires se hâtèrent de mettre à profit les concessions qu'ils avaient obtenues de Ghezo, en fondant deux postes missionnaires, au *Petit-Popot* et à *Ahguai*, deux localités très peuplées des environs de Whydah. Plusieurs habitants de l'une et de l'autre les avaient déjà précédemment priés de venir leur annoncer l'Evangile et donner de l'instruction à leurs enfants. Ils furent en conséquence accueillis avec empressement, et, grâces à Dieu, la Parole du salut retentit dès à présent sur ces rivages qui ont si grand besoin de la recevoir. Dès le mois d'août dernier, M. Freeman put annoncer que l'école du Petit-Popo comptait déjà une trentaine d'élèves. Que Dieu veuille bénir cette œuvre naissante et lui donner un rapide accroissement!

OCÉANIE.

Les missions protestantes appréciées dans un journal français.

Considérations générales.— Appréciations sur quelques-unes des missions de la Polynésie. — Les îles Sandwich. — Les îles Hervey. — Taïti. — Les îles Samoa. — Les îles des Amis. — Les Fidji. — Les Nouvelles-Hébrides. — La Nouvelle-Zélande.

Quand il arrive à nos écrivains français, historiens, publicistes ou simples littérateurs, de rencontrer sur leur chemin les missions et les missionnaires du protestantisme, ils en parlent presque toujours avec tant d'ignorance, de légèreté ou d'injustes préventions, qu'il faut être reconnaissants envers ceux qui, faisant exception à cette règle générale, se montrent tout à la fois plus instruits et plus impartiaux. C'est un plaisir que nous a donné récemment la *Revue britannique*. Dans ses numéros des mois de février et de mars derniers, ce recueil a publié sur les *Missions protestantes dans l'Océan-Pacifique* deux articles, dont toutes les appréciations ne nous paraissent pas complètes ou également acceptables, mais où l'on reconnaît au moins la plume d'un écrivain sérieux qui se respecte et qui respecte son public. Ce travail est, à la vérité, d'origine anglaise; mais sa reproduction dans un recueil aussi honorablement connu et aussi justement estimé que la *Revue britannique*, est à elle seule un fait important, et qui, nous l'espérons, servira en France la cause de nos missions, si souvent méconnue ou injuriée. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la revue anglaise où le travail a paru primitivement, le *Quarterly-Review*, n'est ni un journal missionnaire, ni même un recueil religieux, et que c'est au point de vue social, plutôt qu'au point de vue chrétien, qu'elle s'est placée pour traiter la question.

Que ceux de nos lecteurs qui ont lu ou pourront lire les

articles de la *Revue britannique* nous excusent d'en donner une idée à ceux qui n'auront pas la facilité de le faire.

Voici d'abord le début de l'écrivain :

« Il y a vingt-cinq ans, les travaux des missionnaires anglais avaient déjà produit de grands changements dans les îles de la mer du Sud. Depuis lors, le théâtre sur lequel travaillent ces hommes courageux et dévoués s'est singulièrement élargi. D'étranges révolutions se sont accomplies, de merveilleux succès ont été obtenus, de cruels revers ont été subis. Dans l'histoire de ces faits, il y a place à la fois pour la crainte et pour l'espérance. C'était, jusqu'ici, un vieil argument de l'Eglise catholique de comparer sa nombreuse armée de confesseurs ou de martyrs et ses vastes conquêtes dans l'Orient ou dans l'Occident, avec les faibles résultats atteints par les émissaires trop vantés de l'opulent protestantisme. Aujourd'hui la comparaison a cessé d'être défavorable aux protestants ; leurs victoires dans l'Océanie égalent celles que Rome remportait naguères, et la liste des champions évangéliques qui ont payé de leur vie leur apostolat, forme désormais un martyrologe pareil à celui dont s'enorgueillissent, à juste titre, les successeurs de Saint-François-Xavier, etc. »

Plus loin, l'auteur s'applique à prémunir ses lecteurs contre l'injustice extrême « qui prévaut souvent dans les récits des voyageurs, en ce qui touche la conduite et les actes des missionnaires. »

« Selon nous, dit-il, l'œuvre de la prédication de l'Evangile parmi les païens aurait dû obtenir la sympathie non seulement de toutes les personnes qui se disent animées d'un sentiment pieux, mais encore de toutes celles qui ne trouvent pas un plaisir malfaisant à considérer la dégradation de l'espèce humaine comme une nécessité naturelle. Le but des missionnaires, but essentiellement remarquable, indépendamment de tout esprit de secte, a été d'arracher les naturels de l'Océanie

aux superstitions les plus licencieuses et les plus sanguinaires. Ceux-mêmes d'entre nous qui demeurent indifférents aux saintes vérités que les Polynésiens avaient à recevoir, auraient dû comprendre que supprimer seulement les coutumes résultant d'une barbarie séculaire, était un immense bienfait pour les populations. Le préjugé européen aurait dû se montrer exclusivement favorable à ces hommes intrépides, dont le dévouement entreprenait une tâche entourée de tant de fatigues et de dangers. Malheureusement, il est une classe d'écrivains qui, toujours étrangers aux sentiments bienveillants, se complaisent à ne penser et à ne dire que du mal des missionnaires. Ceux-ci réussissent-ils à établir des lois d'une sévérité nécessaire contre le relâchement des mœurs, c'est une preuve de leur tyrannie ; ils n'ont fait que des hypocrites, dont la moralité n'a pas subi plus de changement que le costume : ou bien, selon une appréciation toute gauloise des conditions essentielles d'une société, un Français écrira qu'on est uniquement parvenu à produire un peuple *sale*, *triste*, *paresseux et dissimulé*, qui ne sait plus ni rire ni danser. — Les missionnaires ont-ils échoué ; cela prouve que leur enseignement religieux n'est qu'une déception ou un prétexte. — S'agit-il de ce résultat incomplet qu'on observe quand les sauvages convertis retiennent une partie de leurs anciennes coutumes païennes, comme aux Marquises, par exemple, ou bien aux îles des Navigateurs ; la conversion prétendue n'est alors qu'un mensonge. — Les missionnaires s'efforcent-ils de préserver leurs néophytes du contact délétère des marchands et des marins d'Europe, ce sont des misanthropes animés d'une haine profonde contre le génie humain.— Se relâchent-ils, au contraire, dans leurs précautions, et les relations des naturels avec les aventuriers étrangers viennent-elles à produire une dégradation physique et morale, ces maux doivent être exclusivement attribués aux pasteurs qui n'ont pas su maintenir dans leur troupeau une discipline salutaire. — Il

serait inutile d'insister davantage sur ces accusations contradictoires. Bornons-nous à observer qu'elles émanent généralement d'hommes dont les projets de fortune ont été nécessement contrariés par les missionnaires, ou d'observateurs superficiels qui, imbus de préjugés contre le *méthodisme* (1), espèrent découvrir sa défaite réelle là où son succès est apparent. »

Après d'autres considérations générales, du même genre que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entières, l'écrivain passe en revue les principaux groupes d'îles polynésiennes où se sont établis les missionnaires protestants, et montre par les faits que partout, ou presque partout, de remarquables succès ont été obtenus. Sur ce terrain, nous ne pouvons pas le suivre, parce que les pages dont nous pouvons disposer n'y suffiraient pas et surtout parce que la plupart des détails invoqués à l'appui de ses éloges sont déjà connus de nos lecteurs. Contentons-nous de quelques citations, que, pour abréger, nous allons placer à la suite les unes des autres sans les relier entre elles, et en laissant au lecteur le soin de faire toutes les réflexions qu'elles sont de nature à suggérer.

Iles Sandwich ou Hawaii. — « Depuis la mort du grand Kamehameha (roi dont la mort ne précéda que d'une année l'arrivée des missionnaires), l'histoire intérieure des îles Sandwich, au lieu des anciennes guerres civiles du temps de l'idôlatrie, n'offre plus que la lutte interminable des missionnaires contre les résidents étrangers dont le nombre et la force s'accroissaient chaque année. Sous la direction énergique de M. Bingham (2), le parti religieux réussit à maintenir et même à augmenter son influence. Aux anciens usages païens suc-

(1) En écrivant pour la France ce mot aurait pu être remplacé par celui de *protestantisme*.

(2) L'un des premiers missionnaires, et l'auteur d'une histoire de la Mission des îles Sandwich, très complète et très intéressante. (*Réd.*)

céda une discipline chrétienne à laquelle on n'a jamais reproché que sa rigidité trop grande. L'instruction fut répandue dans toutes les îles ; les écoles contenaient 20,000 élèves...

« En résumé, l'état moral de la petite communauté chrétienne (1) des îles Sandwich peut, malgré la corruption des hautes classes de la société, se comparer aux sociétés les mieux réglées de l'ancien monde... »

Iles de la Société ou de Tahiti. — L'auteur de l'article croit pouvoir citer comme digne de foi la relation suivante du Dr Coulter qui, en qualité de chirurgien d'un bâtiment de la marine royale d'Angleterre, a visité Tahiti en 1836.

« La douce influence de la religion a complétement modi-
« fié le caractère naturellement léger et turbulent des indi-
« gènes ; elle a dompté la barbarie. Autrefois, les Tahitiens
« se rendaient coupables de tous les actes que la morale
« réprouve. L'infanticide et les crimes humains, sous la plus
« horrible diversité de formes, étaient habituellement prati-
« qués. La licence la plus absolue prévalait. Eh bien ! que
« sont aujourd'hui ces sauvages si pervers et si sanguinaires ?
« De meilleurs chrétiens que la plupart des hommes civilisés
« qui les visitent. Il n'est pas rare d'entendre un Tahitien
« reprocher à des Européens leur immoralité ou leur manque
« de religion. C'est seulement dans les ports où mouillent les
« vaisseaux d'Europe et d'Amérique qu'on rencontre les
« mauvaises mœurs. J'ai parcouru l'île de Tahiti tout en-
« tière, et je puis affirmer que la seule démoralisation réelle
« que j'aie rencontrée est celle qui règne à Papeïti... Dans
« les districts éloignés du port, je trouvais délicieux de con-
« verser avec les naturels, etc. »

« D'après les derniers rapports, les prêtres catholiques n'avaient réussi à faire aucun prosélyte à Tahiti ; mais ils avaient obtenu plusieurs conversions dans la petite île d'Ana.

(1) Elle compte aujourd'hui plus de 20,000 convertis, membres effectifs de l'Eglise. (*Réd*).

Les mesures prises par le gouvernement leur sont désormais favorables. Jusqu'alors, les missionnaires anglais qui exerçaient des fonctions paroissiales avaient été élus par les congrégations des fidèles ; mais un décret récent de l'assemblée nationale tahitienne a confié leur nomination aux autorités des districts. Cinq missionnaires sur sept ayant refusé de se soumettre à cette innovation, ont été expulsés de leurs Eglises ; la prédication leur a été interdite, même dans leur propre maison, et on leur a défendu de résider ailleurs que dans le lieu où est établi le quartier-général français. Forcés ainsi de renoncer à l'exercice de leur ministère, la plupart des missionnaires ont dû quitter Tahiti pour aller explorer d'autres parties de la Polynésie, mais les pasteurs indigènes sont restés à leurs postes, et l'enseignement protestant continue à l'égard de la population entière. La Bible est dans toutes les familles, et comme ses exemplaires sont devenus plus rares depuis quelque temps, on les achète à prix d'or. »

Archipel de Cook ou des îles Hervey. — « La conversion des habitants des sept îles qui composent cet archipel fut si rapide et si complète qu'un des indigènes qui visitait Londres, il y a quelques années, y vit pour la première fois, dans le musée de la Société des missions, les images des dieux que ses pères adoraient jadis. En 1843, à Rarotonga, qui est l'île principale, six mille habitants sur sept assistaient exactement, dans les églises, au service divin du dimanche, et les écoles comptaient près de 3,000 élèves. Les insulaires ont aussi promptement adopté les diverses améliorations matérielles qui leur ont été conseillées....

« Tous les habitants des îles Hervey possèdent la Bible traduite dans leur propre langue. A cet effet, une imprimerie a été établie à Rarotonga, où existe aussi un collége pour l'instruction des naturels destinés aux fonctions de pasteur ; de telle sorte que cet archipel, si récemment plongé dans les ténèbres de l'idolâtre, est devenu un foyer d'où la lu-

mière évangélique rayonne et se propage dans les divers groupes de la mer du Sud. »

Iles Samoa ou des Navigateurs, ainsi nommées à cause de l'habileté de leurs habitants dans tout ce qui concerne l'art de la navigation. — « Depuis 1837, c'est à Samoa que la Société des missions de Londres a établi sa principale station, laquelle est devenue définitive après l'occupation de Taïti par la France... Sous la direction des missionnaires, qui pour la plupart sont des presbytériens écossais particulièrement respectables par l'austérité de leur caractère, la conversion des naturels a fait de grands progrès. Une imprimerie a été établie à Samoa, où se publie un journal périodique fort intéressant au point de vue ethnographique. Depuis 1849, les insulaires possèdent le Nouveau Testament dans leur langue. L'Ancien Testament, dont plusieurs livres sont déjà distribués, s'imprime à son tour. On voit des chefs barbares se soumettre avec une humilité majestueuse aux leçons de l'école. L'arithmétique semble avoir pour eux un attrait particulier. »

Archipel de Tonga ou îles des Amis. — « Les missionnaires wesleyens sont parvenus à établir aux îles Tonga un système complet de gouvernement religieux. La population presque entière est désormais convertie, et l'idolâtrie est réduite à l'état languissant d'un parti politique dont les derniers restes vont disparaître. Une discipline morale, parfaitement conçue et strictement observée, a supprimé les principaux vices de la vie sauvage. La polygamie n'existe plus ; les hommes ont été ramenés à des habitudes pacifiques, et les femmes à la modestie qui convient à leur sexe. En un mot c'est un peuple chrétien et civilisé qu'on trouve aujourd'hui dans ces lieux, où il n'existait que des idolâtres sanguinaires. Pour achever le tableau, ajoutons que, sous ce nouveau régime, la population, loin de diminuer, semble s'accroître d'une manière sensible.

« ... Le principal champion de la cause du christianisme à Tonga, pendant les dernières années, a été un chef baptisé sous le nom de George, et qui règne aujourd'hui sur presque toutes les îles... C'est un prince aussi remarquable par sa vigueur que par sa sagacité.... Il se livre avec ardeur à la prédication, et sa popularité comme orateur religieux est immense. Lorsqu'il paraît dans la chaire, il est habillé de noir; son geste et son accent sont pleins de solennité. On ne saurait voir sans émotion cet homme imposant appeler les bénédictions du ciel sur ses concitoyens, en étendant sur eux ses mains privées toutes deux du petit doigt, offert jadis en sacrifice aux idoles.

Iles Fidji ou Viti (Missions wesleyennes). — « Entre toutes les races connues jusqu'ici dans l'Océan-Pacifique, les insulaires de Viti se montrent en même temps les plus sanguinaires dans leurs mœurs et les plus heureusement douées sous le rapport de l'intelligence. Aussi la lutte entre la civilisation et la barbarie parmi eux a-t-elle été caractérisée immédiatement par un degré d'opiniâtreté et de violence qui ne s'était point encore rencontré ailleurs. La guerre et les atrocités qui l'accompagnent chez ces sauvages se sont produites dans toute leur horreur et continuent de se produire encore aujourd'hui. Jamais théâtre aussi restreint n'offrit d'aussi frappants contrastes. Là, dans une petite île verdoyante, véritable bosquet dont la population est devenue complètement chrétienne, règnent le calme et la paix ; un troupeau docile et soumis y obéit à son pasteur. Ici, dans une autre île en vue de la première, s'élève la fumée des villages qu'on brûle et retentissent les cris infernaux d'un banquet de cannibales. Une troisième terre présente le spectacle d'une rivalité mercantile et des passions avides du trafic établies entre un chef indigène et un navire venu d'Europe ou d'Amérique. Au milieu de cette diversité, le missionnaire anglais est dans son véritable élément :

« Il prêche l'Evangile le matin, à midi et le soir, à tous
« ceux qui veulent l'écouter. Il administre le remède au
« malade ; il apaise les différends entre ceux qui se querel-
« lent. On le consulte sur toutes les entreprises importantes ;
« rien ne se fait sans son avis. Il est à la fois juge, médecin,
« architecte, agriculteur et enfin conseiller intime. Aussi le
« succès du missionnaire est-il grand... »

Nous ne pouvons suivre plus longtemps l'auteur à travers les autres archipels de l'Océanie, notamment aux Nouvelles-Hébrides, où de beaux travaux s'accomplissent, et à la Nouvelle-Zélande, devenue presque entièrement un pays chrétien. Un dernier témoignage nous paraît cependant digne d'être reproduit. C'est celui que l'auteur rend au caractère et aux travaux de ces évangélistes indigènes que les missionnaires de la Polynésie forment, et dont nous avons nous-même signalé si souvent les admirables vertus.

« Rien de plus touchant, dit notre auteur, que le zèle infatigable et modeste de ces humbles auxiliaires, qui, à peine délivrés eux-mêmes des ténèbres de l'idolâtrie, vont dévouer leur vie à la propagation de la foi chrétienne parmi les peuples les plus féroces du globe. Le prestige qui entoure les Européens leur manque. Ils n'inspirent ni crainte ni respect. Condamnés par avance à subir les effets de la violence et du soupçon, ils sont rendus responsables de tous les maux qu'ils n'ont pu prévenir. En 1843, deux prédicateurs de Samoa ont été égorgés à Rotuma avec leurs femmes et leurs enfants, comme auteurs d'une épidémie qui régnait dans l'île. D'autres ont péri en essayant d'arracher au massacre des équipages européens naufragés. On estime à quarante, pendant les huit dernières années, le nombre des victimes (martyrs) appartenant à cette classe. Et cependant tel est le zèle des néophytes polynésiens que la Société des missions de Londres trouve toujours facilement dans les

séminaires d'Upolu ou de Rarotonga des sujets prêts à remplacer ceux qui ont succombé. Aussi toute occasion favorable d'établir des missions nouvelles au milieu des populations polynésiennes est-elle saisie avec empressement... »

« Voici comment un des pieux collaborateurs de l'évêque (anglican), de la Nouvelle-Zélande, s'exprime sur les petites communautés chrétiennes formées par ces prédicateurs indigènes :

« Elles consacrent à la prière et aux exercices religieux
« plus de temps qu'aucun peuple que j'aie jamais rencontré.
« Chaque dimanche, sept à huit heures sont employées aux
« offices, au sermon et au chant des psaumes. Ces divers
« exercices s'accomplissent avec la plus grande solennité...
« En vérité, le zèle de ces nouveaux chrétiens est si ardent
« que je crains qu'il ne puisse se soutenir... La religion est
« devenue la grande affaire de leur vie. »

Tel est l'aperçu que la *Revue britannique* donne des missions protestantes dans l'Océanie. Il y a là de quoi répondre à bien des préjugés et à bien des calomnies, tristes enfants de la haine ou de la frivolité. Que Dieu soit loué de ce que la vérité commence ainsi à se faire jour ! Ces premières lueurs ne peuvent manquer de devenir tôt ou tard une grande lumière.

NOUVELLES RÉCENTES.

EMPIRE TURC.

La Bible en Orient.

Les détails suivants, empruntés à une lettre adressée au *Journal de Genève*, par M. R., agent de la Société biblique américaine à Constantinople, sont trop intéressants pour que nous en privions nos lecteurs.

Constantinople, 27 avril.

« ..... Vous me demandez de vous donner quelques détails sur nos travaux en Turquie. J'ai la joie de pouvoir vous annoncer que, par la bonté de Dieu, l'œuvre biblique continue à prendre de jour en jour plus d'importance. Nous avons dernièrement ouvert un nouveau dépôt pour la vente des Bibles et des traités religieux en diverses langues orientales, ainsi qu'une vaste salle de lecture dans la rue la plus populeuse de Péra, qui est le quartier habité par les Francs. Là se trouvent étalées des Bibles en langues turque, grecque, arménienne, italienne, espagnole, française, anglaise et hébraïque. Il y a foule dans la grande rue de Péra, et chaque passant, en voyant nos Bibles, est ainsi averti qu'il peut se procurer la Parole de Dieu dans sa langue. Rien n'est plus intéressant que de voir des gens de toutes les nations s'arrêter devant notre étalage, ouvrir et feuilleter la Bible, puis entrer dans le magasin pour acheter le volume sacré. Vous entrevoyez que c'est un moyen nouveau et d'une immense importance pour faire pénétrer et connaître la vérité dans toutes les contrées de l'empire ottoman.

« Les Turcs commencent à manifester un intérêt remarquable pour la lecture de la sainte Ecriture. On en voit qui

arrivent à notre dépôt pour acheter la Bible en disant : « La Bible est un trésor inappréciable pour nous : elle contient la révélation de Dieu et le seul vrai chemin qui conduit au salut. » La semaine dernière, trois Turcs m'achetèrent des Bibles, et nous témoignèrent la plus vive reconnaissance : ils baisaient ces Bibles et les placèrent avec autant de respect que de soin dans les plis de leur robe, sur leur cœur. Ceci vous paraîtra d'autant plus merveilleux, si vous voulez bien vous souvenir que, conformément aux lois musulmanes, un Turc qui reçoit la Bible et embrasse l'Evangile était, il y a quelques mois, passible de la peine de mort. Un triste événement de ce genre a eu lieu à Andrinople l'année dernière.

« Les juifs, les Grecs et les Arméniens reçoivent maintenant plus volontiers les saintes Ecritures que par le passé. Ils permettent même qu'on les fasse apprendre à leurs enfants. On a établi à Constantinople trois écoles pour les juifs, deux pour les Arméniens, une pour les Grecs et une pour les Italiens, et dans toutes ces écoles on fait apprendre chaque jour la Parole de Dieu aux enfants. Il y a aussi un réveil au sein des stations arméniennes dirigées par les missionnaires américains dans l'intérieur de la Turquie. Nous leur faisons passer des centaines et des centaines de Bibles, en diverses langues orientales, pour satisfaire aux demandes qui leur sont adressées...

« ..... Ainsi, au milieu des luttes, des horreurs de la guerre, des tremblements de terre et des désolations de toute espèce, la cause de notre Dieu fait des progrès dans ce pays, et la Parole fait son chemin chez les nations de l'Orient. Les ténèbres de l'islamisme et de tant de fausses religions doivent peu à peu se dissiper pour faire place à la lumière qui resplendit du haut de la croix de Christ.

« Nous avons aussi dernièrement formé, à Constantinople, une branche turque de l'Alliance évangélique. Rien n'a été plus intéressant que la première réunion, où nous nous sommes

rencontrés entre chrétiens évangéliques de toute nation, de toute langue, sans distinction d'Eglise, Grecs, Arméniens, Français, Italiens, Anglais, Ecossais, Américains, pour formuler, d'un commun accord, notre confession de foi. Nous avons pu jouir ainsi de la fraternité qui existe entre ceux qui ont le même Seigneur et Sauveur. Le D[r] Dwight a lu à l'assemblée un rapport fort remarquable sur l'état de la religion en Grèce, en Syrie et en Turquie. Il contenait une foule de détails du plus haut intérêt sur les opérations des missionnaires américains et anglais, ainsi que sur l'influence régénératrice que l'Evangile commence à exercer sur l'Orient. L'assemblée, vivement émue par ces nouvelles réjouissantes, a voté d'envoyer copie de ce rapport aux assemblées de l'Alliance évangélique qui doivent avoir lieu à Paris. »

ANGLETERRE.

Toutes les grandes institutions religieuses d'Angleterre, et en particulier les Sociétés de missions, viennent d'avoir à Londres leurs assemblées religieuses annuelles, et la manière dont ces fêtes se sont passées a montré que l'intérêt des chrétiens anglais pour l'avancement du règne de Dieu va toujours croissant. Nous en dirons quelque chose de plus, dès que les rapports seront sous nos yeux.

— On a reçu, à Londres, de bonnes nouvelles de la mission patagonienne. Depuis la fin de janvier, les courageux successeurs d'Allen Gardiner et de ses glorieux compagnons de martyre sont installés sur l'île Keppel, l'une des Falklands, d'où ils pourront, plus tard, étendre leurs opérations sur le continent. Cette île paraît fournir en abondance les choses les plus nécessaires à la vie.

Paris. — Imp. de M[me] Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

C'est avec un vif sentiment de reconnaissance et de joie que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs les lettres qui vont suivre. Elles apportent de bonnes nouvelles, et sont une preuve de plus qu'après avoir éprouvé les siens, le Seigneur se plait à les combler de nouveau de ses grâces.

STATION DE BÉERSÉBA.

Lettre de M. Rolland, *écrite en date du* 19 *mars* 1855.

Travaux de presse. — Accroissement de la population. — Progrès spirituels et nouvelles admissions dans l'Eglise. — Nombreux catéchumènes. — Travaux matériels.

Messieurs et très honorés frères,

Béerséba est en voie de proprès sous tous les rapports. La presse a produit au-delà d'une feuille par mois durant le cours de l'année dernière, et vers la fin de celle-ci nous espérons d'avoir fini le Nouveau Testament. Les épreuves me prennent tout le temps disponible que me laissent une grande Eglise à soigner et des classes nombreuses de catéchumènes à instruire; car ici il faut être tout à la fois pasteur, catéchiste, ancien d'Eglise, diacre, arbitre, avocat et juge; sans parler des arts mécaniques à exercer pour l'entretien des stations. Ma santé en souffre beaucoup. J'ai trop d'occupations mentales et trop peu d'exercice corporel. Je regrette sans cesse que ma correspondance avec vous en souffre tant; c'est toujours un poids bien pesant sur mon cœur. Les semaines, les mois s'é-

coulent ainsi avec une rapidité étonnante, et le temps ne me paraît qu'à moitié suffisant pour remplir mes devoirs. La population de l'endroit s'est considérablement augmentée l'année dernière, surtout le village des Barolongs. Nous avons bien une cinquantaine de familles de plus. Un nombre considérable des habitants se sont bâti eux-mêmes des maisons en pierres ou en briques; cependant, nous n'avons encore rien de régulier en fait de rues droites, et l'endroit adossé contre la montagne a plutôt l'aspect d'un hameau que de toute autre chose. Plusieurs se sont acheté des wagons pour lesquels ils ont payé de trente à quarante bœufs. Ils font le commerce de blé avec le village de Smithfield, qui est situé à cinq lieues d'ici, et se procurent ainsi les habits dont ils ont besoin pour se rendre décemment au culte du dimanche. Ceux qui n'ont pas le moyen de faire du commerce vont travailler pour s'en acheter. Plusieurs se sont procuré des charrues pour cultiver le blé ; mais la plus grande partie en est encore à la pioche indigène, ce qui leur prend un temps énorme pour cultiver de grands champs de millet. Je regrette de trouver chez eux si peu de goût pour les arts mécaniques ; nous n'avons encore que des forgerons, point de charpentier ni de maçon de profession.

L'Eglise, en général, marche bien. Il se présente peu de cas où il faille exercer la discipline ; on en peut compter un pour cent. Au contraire, plusieurs qui s'étaient fourvoyés, l'année de nos défections, sont réintégrés ou cherchent à l'être.

Aux fêtes de Noël, nous avons eu la joie d'ajouter 26 membres à notre Eglise par la cérémonie du baptême et la confirmation du vœu de ce sacrement. Elise, notre seconde fille, était du nombre des derniers. Ces néophytes avaient suivi un cours de religion pendant huit mois, deux fois par semaine, outre les catéchisations régulières de plusieurs années. Ils étaient ainsi tous en état de rendre raison de leur

foi d'une manière satisfaisante et à l'édification de notre Eglise, rassemblée pendant une semaine pour les entendre; mais comme notre conférence doit bientôt avoir lieu, je laisse les détails pour le rapport. Pendant le cours de l'an dernier, 46 personnes ont été rendues attentives au salut de leurs âmes et sont venues grossir le nombre de nos catéchumènes, qui s'élève aujourd'hui à plus de 90 personnes. C'est surtout parmi la jeunesse que l'élan s'est donné. Je ne voudrais pas les dire tous convertis, ni même qu'ils vont tous persévérer dans la voie du salut; mais ils sont sous l'influence spéciale de la Parole de vie et sur le chemin de la foi qui vient de l'ouïe, et qui devient ensuite puissante pour sauver nos âmes. C'est dans ce nombre que je vais choisir mes candidats au baptême pour l'année qui court. Quelques-uns ont été dans la classe pendant cinq ans, d'autres quatre, et ainsi de suite. Non point qu'ils soient reçus après un certain nombre d'années, car l'un de ceux qui ont été baptisés les derniers y était depuis le 17 août 1841; mais je tiens à ce qu'ils aient une connaissance pleine des vérités du salut, et qu'ils montrent du zèle et de la vie chrétienne. Cette longue persévérance est aussi une recommandation qui prouve qu'ils ont réellement embrassé la foi chrétienne et qu'ils désirent y vivre et y mourir.

Nous manquons de moyens pour achever l'Eglise commencée. Nos gens ont fait une trentaine de mille briques qui attendent que nous ayons de quoi payer un maçon. Outre les matériaux, l'Eglise a fourni près de £120 qui ont été dépensées pour le maçon et les charrois de briques. Il nous faudrait encore une pareille somme pour achever.

En terminant cette lettre, j'ai la satisfaction de vous dire que toutes nos stations sont en voie de progrès, et que la nation des Bassoutos revient peu à peu vers l'Evangile. Si le Seigneur nous conserve la paix, il est à espérer que nos travaux

seront bénis comme par le passé, et que nous ferons une œuvre stable.

Tout à vous en Jésus-Christ,

S. ROLLAND.

MÊME STATION.

Extrait d'une lettre de M. SCHUH, *écrite aussi de Béerséba, le* 19 *mars* 1855.

« . . . . . Il serait fâcheux que de nouveaux désordres survinssent dans ce pays, car l'œuvre semble reprendre sur les stations où elle avait le plus souffert des derniers chocs. Une paix durable l'affermirait sans doute encore. Que le Seigneur veuille nous l'accorder! C'est lui qui domine par dessus les conseils même des plus sages d'entre les hommes.

« L'œuvre semble aussi reprendre en Cafrerie. Les missionnaires de la Société de Berlin, dont le superintendant, M. Schulteis, nous a fait dernièrement une courte visite, sont activement occupés à reconstruire leurs stations. Le nouveau gouverneur du Cap, sir George Grey, paraît avoir l'évangélisation des indigènes à cœur, et le prouvera sans doute ici comme il l'a fait à la Nouvelle-Zélande. Il encourage l'œuvre dans la colonie, et on dit qu'il veut fonder quatre écoles industrielles où, sous la direction de missionnaires appartenant à diverses Sociétés (des frères moraves à Siloh, de la Société de Londres à Kat-River, des wesleyens dans les environs de Graham's-Town), de jeunes Cafres seraient élevés et apprendraient des métiers. Ce projet est beau et digne de louanges. Seulement, quelques personnes craignent qu'il n'ait pour résultat fâcheux d'accoutumer les indigènes à regarder les missionnaires comme des agents du gouvernement. »

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. JOUSSE, *sous la date du* 25 *février* 1855.

Voyage de Motito à Thaba-Bossiou. — Lenteur et difficultés. — Séjour à Likhatlong.—Arrivée et installation. — Bienveillance de Moshesh. — L'école. — Besoin de renforts.

Messieurs et honorés frères,

C'est du nouveau champ de travail qui m'a été assigné par le Seigneur que j'entreprends de vous écrire ces lignes. C'est le 24 du mois d'octobre dernier que nous nous sommes séparés de notre bien cher ami Frédoux et du petit troupeau de Motito. Cette séparation, Messieurs, a été l'une des plus douloureuses de ma vie ; et n'eût été la pensée que le Seigneur lui-même marchait devant nous, nous eussions hésité avant d'accomplir un si grand sacrifice. Nous avons donc une fois encore traversé lentement, péniblement les plaines sablonneuses qui avoisinent Motito ! Une fois encore la petite chaîne de montagnes qui domine le Kuruman s'est offerte à nos regards ! Nous aurions voulu nous éloigner brusquement de tous ces lieux auxquels se rattachaient des souvenirs profondément gravés dans nos cœurs; mais, hélas ! la lenteur de notre marche ne nous accordait que trop de loisirs pour savourer toute l'amertume que nous causait une telle séparation. Cependant, ces scènes disparurent peu à peu à nos regards, et firent place à d'autres moins riches en souvenirs et moins pénibles à quitter.

En partant de Motito, nous croyions pouvoir arriver facilement à Thaba-Bossiou en trois semaines; mais il en fut autrement. En arrivant à Likhatlong nous apprîmes que les eaux du Fal s'étaient considérablement accrues et ne permettaient pas aux wagons de passer. Nous dûmes donc « poser notre cœur, » comme disent les indigènes de ce pays, et accep-

ter la cordiale hospitalité qui nous était offerte par M. et Mme Helmore. Qu'il me soit permis de dire un mot, en passant, sur cet excellent frère, dont les travaux, s'ils étaient mieux connus, exciteraient sans aucun doute une grande sympathie en Europe.

La station de Likhatlong, dont M. Helmore est le missionnaire, est située à la jonction du Fal et du Hart, et n'offre aucun avantage temporel aux natifs. L'herbe y est rare, et l'eau de la rivière est trop encaissée pour servir à l'arrosement des jardins. Ces désavantages ont eu pour résultat d'éloigner de la station beaucoup de familles qui se trouvent par là privées des soins quotidiens du missionnaire. Un tel état de choses n'a pas manqué d'attirer l'attention de M. Helmore, qui, pour y remédier, a conçu le projet d'arrêter, au moyen d'une forte digue, le cours de la petite rivière Hart, dont les eaux pourraient servir à l'arrosement d'une vaste plaine qui se déroule au pied d'une petite colline, résidence future du missionnaire et des habitants de Likhatlong. Cette pensée hardie trouva de l'écho chez les natifs, qui comprirent aussitôt l'immense avantage qui résulterait pour eux de la réussite d'une telle entreprise; mais ils avaient trop compté sur un succès immédiat. Pendant deux années consécutives, les travaux ont été détruits par la violence des eaux. Il n'en fallait pas davantage pour convaincre les natifs qu'une telle entreprise ne réussirait jamais. Cependant, le missionnaire en avait jugé autrement, et après la saison des pluies, il appela de nouveaux ouvriers; mais ce fut en vain. Que faire alors? Imiter les natifs, c'est-à-dire renoncer à tout? C'eût été prouver aux Batlapis que le missionnaire leur avait fait entreprendre quelque chose d'impossible, ce qui ne l'eût certainement pas élevé dans l'esprit des natifs. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre de nouveaux fondements dans le lit de la petite rivière, et d'élever là-dessus une digue en terre de trente pieds de haut sur cinquante de large à la base et d'une lon-

gueur de cent mètres. Eh bien! Messieurs, notre frère n'a pas reculé devant une telle entreprise. On l'a vu, pendant une année entière, travailler sans relâche, aidé seulement de quelques individus attachés à sa personne; supportant sans murmurer les brûlantes ardeurs du climat et les amères railleries de ceux-là même pour lesquels il travaillait. Cette digue, qui requérait des centaines de bras, a été élevée en quelque sorte par un seul homme; mais cet homme travaillait avec foi, et quand je le visitai en novembre dernier, il était en mesure d'arroser déjà une immense quantité de jardins.

Cependant, après deux semaines d'attente, nous crûmes devoir tenter de traverser le Fal. Le gué par nous choisi avait l'avantage de ne pas avoir un très fort courant; mais, en revanche, la pente pour descendre dans la rivière était d'une hauteur et d'une rapidité effrayantes. Un premier wagon s'approche; j'élève mon cœur vers Dieu pour le prier de nous délivrer de ce mauvais pas. Déjà une roue est enrayée, et le cri de marche s'est fait entendre de toutes parts. Je ferme les yeux pour ne pas voir descendre le wagon dans la rivière, et quand je les ouvre il est déjà dans l'eau. Quel spectacle s'offrit alors à mes yeux! Un wagon légèrement soulevé par les eaux et traîné par dix bœufs, qui, de temps à autre, perdent pied et sont obligés de nager; le cri des conducteurs qui les excitent, la vue de l'eau pénétrant dans le wagon jusqu'à la hauteur d'un pied, tout cela est encore gravé dans mon esprit. Cependant, le premier wagon est heureusement arrivé sur l'autre rive; celui dans lequel nous voyageons se met en mesure de le suivre. Nos cœurs sont calmes..... La descente s'opère; mais des courroies se cassent et nous retiennent dix minutes de plus dans l'eau. Grâces au Seigneur, les bœufs restèrent à leur poste, et nous eûmes bientôt après la joie de nous trouver sur l'autre rive. Mais l'eau avait pénétré dans presque toutes nos caisses, et nous dûmes nous arrêter pendant quelques jours à Peniel pour en faire sécher le contenu.

A partir de ce moment, nous avons presque continuellement marché par la pluie. Nulle part il n'est agréable de voyager par un temps pluvieux ; cependant, la civilisation européenne a beaucoup adouci les rigueurs de ces voyages. En Afrique, tout est primitif. Là où les routes ne sont ni pierreuses ni sablonneuses, le terrain est devenu tellement mobile que les bœufs doivent faire de continuels efforts pour faire marcher le wagon. Puis, ce sont des torrents qu'on rencontre presque à chaque instant, et qui, quelquefois, vous retiennent pendant un quart de jour pour les traverser. Puis, ce sont les courroies qui attachent les bœufs qui se cassent et vous font perdre un temps considérable. Quant à mes conducteurs, ils ont passé près d'une semaine entière sans avoir quoique ce fût de sec sur le dos. Je ne sache pas, cependant, qu'aucun d'eux se soit enrhumé. Quant à la cuisine, il ne faut pas parler d'en faire ; les combustibles manquent totalement, et l'on s'estime heureux si l'on peut parvenir à faire un peu de thé, qu'on prend avec du biscuit sec.

C'est donc au milieu de ces difficultés sans nombre que nous arrivâmes à Platberg, six semaines après notre départ de Motito. Nous n'avions plus qu'un jour de marche pour arriver au terme de notre voyage. La chaîne des Maloutis s'était déployée majestueusement devant nous, et nous pouvions facilement montrer du doigt les emplacements des stations de Bérée, de Thaba-Bossiou et de Morija. Mais le Calédon, qui nous séparait de ces stations, avait cessé d'être guéable depuis trois mois. Que faire alors? Attendre à Platberg que les eaux du Calédon soient écoulées, ou bien tourner le dos au Lessouto et aller traverser cette rivière dans un bateau, au-delà de Béerséba ? Bien que ce voyage dût durer deux semaines de plus, nous n'hésitâmes pas à l'entreprendre, et le 29 du mois de décembre nous faisions notre entrée à Thaba-Bossiou. Il y avait deux mois et cinq jours que nous avions quitté Motito.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, que nous avons été cordialement reçus par nos frères du Lessouto. Quant à Moshesh, sa réception a été aussi cordiale que ses sollicitations pour m'attirer ici avaient été pressantes. Il avait eu l'obligeance de me prêter un wagon, des bœufs et deux hommes pour m'aider à me transporter ici ; et quand, à mon retour, je lui offris mes remercîments, il eût la courtoisie de me dire que le wagon n'était, après tout, que du bois, et que ses bœufs (littéralement) étaient les miens. Il nous dit aussi que son intention était d'avoir une assemblée générale, et de me présenter à ses fils et à son peuple. Cependant, nous n'avons pas cru devoir attendre plus longtemps pour procéder à mon installation, qui a eu lieu le second dimanche après notre arrivée. Le discours prononcé en cette circonstance par M. Cazalis, a produit une vive impression sur les natifs et sur nous-mêmes. Il me présenta au troupeau comme un nouveau frère venu pour l'aider dans l'œuvre de son ministère, et Mme Jousse comme une mère destinée à remplacer celle que le Seigneur leur a enlevée. Lorsque notre frère eût cessé de parler, je fus invité à prendre la parole, et je leur dis qu'en venant au milieu d'eux je n'apportais point un enseignement nouveau, mais bien celui depuis longtemps prêché par les missionnaires, savoir : Jésus et Jésus-Christ crucifié. Ces dernières paroles, développées de manière à démontrer que Jésus seul nous suffit pour avoir la vie éternelle, furent la base de tout mon discours.

Convaincus de l'importance de l'école, nous nous sommes mis en devoir de rouvrir celle de Thaba-Bossiou, que des circonstances extraordinaires avaient tenue fermée pendant quelques années. Mais avant de procéder à cette réouverture, nous avons convié à un banquet tous les enfants de la station. Deux bœufs avaient été tués et préparés par les femmes de l'Eglise, et telle était la quantité de personnes qui s'y trouvaient qu'en peu d'instants tout eut disparu. Moshesh

avait été invité à cette petite fête, et il prit la parole après M. Casalis, pour démontrer les bienfaits qui résultent de l'éducation. Des cantiques furent chantés, des prières furent faites en faveur de l'école, et chacun se sépara, convaincu qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour la station. Cette école, Messieurs, n'a pas manqué de nous donner de grands encouragements, et dès la seconde semaine, le nombre des élèves s'élevait à 80, parmi lesquels se trouvaient 18 jeunes gens de l'âge de 18 à 25 ans. Plusieurs d'entre ces derniers vont commencer à étudier l'anglais.

En présence du mouvement général qui s'opère en ce moment dans le Lessouto, on voudrait voir arriver de nouveaux apôtres de la croix, pour répondre aux besoins qui se font sentir de toutes parts; on aimerait à apprendre qu'une petite armée rangée sous la bannière de Christ s'apprête à venir en aide à cette poignée de soldats engagés au service de la mission, et dont quelques-uns sont déjà avancés en âge. Mais, hélas! nous avons la douleur d'entendre des cris semblables à ceux-ci : « Venez nous secourir ! » sans que nous ayons la joie de pouvoir y répondre. Nous avons le triste privilége d'avoir sous les yeux une moisson qui ne tardera peut-être pas à blanchir, et nous n'avons pas même la perspective d'être promptement secourus par de nouveaux moissonneurs. Oh! jeunesse française, aurais-tu donc déjà fourni tout ton contingent pour faire l'œuvre du Seigneur dans le sud de l'Afrique? Ou bien cette œuvre si sainte et si belle aurait-elle cessé d'être pour toi un devoir immédiat à remplir, une dette de reconnaissance envers ton Sauveur, et que tu dois payer par un dévouement sans bornes à la cause des missions? Aurais-tu donc appris à croire qu'il y a un autre chemin que Jésus, une autre vérité que Jésus, une autre vie que Jésus? Ou bien serais-tu devenue insensible à l'état de misère et de péché dans lequel vivent encore des milliers de païens dans ce pays? Jésus crie : Qui ira? Et personne ne répond : J'irai.

Quoi ! à la voix de la patrie offensée des milliers d'hommes vont verser leur sang sur un champ de bataille, et tu demeures insensible à la voix de Jésus qui t'appelle à la conquête des âmes qui périssent sous l'empire de Satan ! Il est vrai qu'ici la lutte est plus longue, le champ de bataille moins ouvert aux regards du monde. Mais qu'avons-nous donc encore à faire avec le monde? Je suis, il est vrai, l'un des derniers entrés dans la carrière missionnaire ; mais je puis dire, à la louange de mon Dieu, que je n'ai pas regretté un seul instant de m'être consacré à l'œuvre des missions dans ce pays. Les épreuves ne manquent pas plus ici qu'ailleurs. Il en est même quelques-unes qui sont inhérentes à l'œuvre missionnaire proprement dite ; mais le Seigneur sait proportionner ses grâces aux besoins de ses enfants, et plus leur couronne d'épines est pesante dans ce monde, plus brillante apparaît à leurs yeux cette couronne immortelle qui ceindra le front de tous ceux qui auront combattu le bon combat de la foi.

Oui, Messieurs, c'est avec une joie bien vive que nous suivons les phases de ce mouvement religieux ; mais c'est aussi avec la crainte de ne pouvoir faire face aux besoins qui se manifestent autour de nous. Que pouvons-nous répondre à ces fils de Moshesh qui, après avoir renié leur Sauveur, semblent se tourner de nouveau vers l'Evangile, et réclament comme une grande faveur d'obtenir un missionnaire pour eux et leurs tribus? Leur dirons-nous que leur défection nous a rendus prudents et que nous ne ferons droit à leurs demandes qu'après avoir acquis la certitude que ces demandes sont sincères? Cela peut paraître logique, mais cela n'est pas chrétien ; cela peut paraître prudent, mais cela n'est pas conforme aux enseignements et surtout aux exemples de Celui qui est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.

La prudence exige que pendant un violent orage un navire plie quelques-unes de ses voiles ; mais quand l'orage a cessé et qu'une brise légère le pousse doucement sur la mer

apaisée, il les déploie de nouveau et marche avec assurance vers le port désiré.

Le temps est venu, Messieurs, de marcher à voiles déployées. La jeunesse retourne aux écoles; les chrétiens sont fortifiés à la vue du bien qui s'opère devant eux; des renégats, repris par leurs consciences, viennent confesser leurs péchés et implorer comme une faveur de pouvoir être réadmis dans l'Eglise. Partout les auditoires s'accroissent : la chapelle d'Hermon est devenue trop petite avant d'être achevée ; dimanche dernier, celle de Bérée n'a pu contenir tous ceux qui étaient venus pour entendre le message du salut. Vous auriez été édifiés, Messieurs, de voir une troupe de jeunes gens, et à leur tête des fils de Moshesh, attelés eux-mêmes à un wagon pour transporter les pierres nécessaires à l'exhaussement des murs de notre chapelle. Voilà des signes des temps, Messieurs; et si nous étions assez aveugles pour ne pas les discerner et marcher en avant, il ne nous resterait plus qu'une chose à faire, ce serait de retourner en Europe et de laisser à d'autres une œuvre que nous ne pourrions pas faire nous-mêmes.

Mais je m'assure, Messieurs, que cette œuvre, pour laquelle vous avez déjà tant fait, vous est encore bien chère. J'aime à espérer qu'avant peu nous apprendrons que quelques jeunes gens ont quitté leur pays et leur parenté pour annoncer l'Evangile aux païens, et que d'autres se préparent à les suivre. Qu'ils viennent, animés de l'amour des âmes, et nous les recevrons à bras ouverts. Qu'ils viennent pour fonder des écoles aussi bien que pour prêcher Christ en temps et hors de temps, et un succès certain leur est assuré. Oui, qu'ils viennent, et d'un commun accord nous dirons avec le prophète : « Oh! qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui apportent la paix! »

Veuillez agréer, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mon entier dévouement.

Théophile JOUSSE.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *en date du* 9 *novembre* 1854.

Un anniversaire à Béthesda. — Un sermon de circonstance. — Soins providentiels.

Chers directeurs,

Au commencement d'octobre dernier, nous avons célébré à Béthesda le onzième anniversaire de l'établissement de notre Mission, et notre entrée dans la douzième année de l'exercice de notre ministère parmi les Baputis. A cette occasion, notre petite communauté a été exhortée à peu près de la manière suivante, sur le chap. II de l'Evangile de Luc, versets 42-52 : « Quand il (Jésus) eut atteint l'âge de douze ans, etc. »

« Bahesu (gens de la maison), vous venez d'entendre, dans l'Evangile, l'histoire de l'enfant Jésus à l'âge de douze ans. — Quel enfant que celui-là! Si jeune encore et déjà « si rempli de sagesse et de grâce! »

« Le temple, avec les affaires de « son Père céleste, » lui font oublier ses parents et amis terrestres, le boire et le manger, et toutes choses.

« Quand on le cherche, après deux ou trois jours d'inquiétude et d'anxiété à son sujet, on le trouve... où? — Parmi les instituteurs, « les écoutant et les interrogeant. »

« Quand Marie, étonnée, lui fait ce reproche : « Mon en-
« fant, pourquoi nous as-tu fait chercher ainsi? Voici, ton
« père et moi te cherchions, étant en grande peine. » — Il
leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous
« pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? »

« Puis, soudain, se ressouvenant de sa forme de serviteur, « de sa peau d'homme » (*letlalo la motu*), qu'il avait prise

par obéissance à la volonté de son Dieu et de notre Dieu, il cède aux sollicitations de sa mère ; il se lève, descend « avec « eux et leur est soumis, » voulant « accomplir toute justice » et nous être en exemple en toutes choses.

« Nous venons, *enfants de chez nous*, vous parler aujourd'hui, à notre tour, « d'un enfant » qui vient d'entrer dans « sa douzième année. »

« Cet enfant, c'est le *tuto*, l'enseignement de la doctrine de Jésus, prêchée parmi vous durant bientôt douze années de votre vie.

« Cet enfant, c'est « le Christ en vous, » dont le serviteur du Maître, Paul, parle dans Galates IV, 19, quand il dit : « Mes petits enfants, pour lesquels enfanter je travaille de « nouveau, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. »

« Nous demandons aujourd'hui : Quelle est l'histoire de ce Christ qui voulait prendre « une forme » parmi ce peuple, dans votre Eglise et dans chacun d'entre vous, durant « ces « douze moissons. »

« Jésus a-t-il grandi « ici » et « en vous? » S'est-il avancé « en sagesse, et en stature, et en grâce envers Dieu et en-« vers les hommes? »

« Je répondrai de suite à cette question en disant : A Dieu et à l'Agneau seul appartient « la gloire » des bonnes choses qui ont été accomplies en nous et par nous ; à nous « la con-« fusion de face, » pour ce qui regarde les défectuosités de l'œuvre, les infirmités de notre foi, les contradictions et l'inimitié que nous avons opposées à l'extension et la croissance du règne de Christ et de Dieu dans ce pays et dans nos cœurs.

« Nous disons donc d'abord, à la gloire de Dieu : Oui, le « grain de sénevé » de l'institution chrétienne a cru dans ce champ, malgré tous les orages du temps et toutes les méchancetés des hommes pécheurs. Cela est évident, et nous serions bien ingrats si nous ne voulions pas le reconnaître.

« Vous souvient-il des faibles commencements de cette œuvre, en octobre 1843? — Comparons l'état des choses d'alors à celui d'aujourd'hui, et vous verrez ce que le bras de l'Eternel a accompli.

« La famille missionnaire, quand elle s'établit au milieu de vous, « dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand « tremblement (Cor. II, 3), » se composait de *quatre membres;* aujourd'hui elle en compte *dix*, et elle a l'assurance et la joie d'avoir pu faire quelque peu de bien. Elle sait que c'est bien réellement le Seigneur qui lui avait assigné ce poste, vu qu'il lui a accordé, dans sa miséricorde, les dons nécessaires pour faire face aux exigences des diverses situations dans lesquelles cette œuvre s'est trouvée placée.

« Dans la première année de notre séjour parmi vous, l'on voyait deux seules huttes, habitées par deux hommes et deux femmes, s'élever dans cet endroit, à côté de la nôtre. Actuellement, le village chrétien se compose de plus de vingt maisons où demeurent quinze familles ayant des enfants en grand nombre.

« Dans notre *pute go* (réunion d'Eglise) d'alors se tenait *un seul homme*, confessant Christ et participant au corps et au sang du Seigneur.

« Ce seul homme, hélas! est, depuis, spirituellement mort; mais à la place de cette *branche d'olivier arrachée*, ont été entés plus de trente fidèles dans lesquels nous pouvons avoir confiance, espérant qu'ils sont sérieux dans la profession de leur foi.

« Le registre de l'Eglise porte même les noms d'environ cinquante-cinq individus qui, dans un temps ou dans un autre, ont été membres de cette Eglise. Les uns ont passé à d'autres stations; les autres ont abjuré le christianisme; les troisièmes sont *très malades* et ont même peur du médecin. Tous ceux-là, nous ne voulons pas les compter dans notre recensement.

« Au commencement, nous vîmes ici vingt, vingt-cinq à trente adorateurs du dimanche. Présentement, je compte des yeux soixante-dix à quatre-vingts adultes et plusieurs enfants, ce qui est à peu près le nombre ordinaire de nos auditoires.

« Alors, nous étions obligés de nous réunir sous la voute des cieux, exposés aux intempéries du temps. Aujourd'hui, nous avons un local assez convenable pour nos réunions, et Dieu a mis dans le cœur de plusieurs de vous de s'employer avec nous à la construction d'un petit temple, en forme de croix, qui puisse contenir, non seulement les visiteurs ordinaires du dimanche, mais aussi les hôtes de nos fêtes chrétiennes, qui s'élèvent souvent à plus de trois cents.

« Ajoutons à cela que vous tous, qui sortiez, en vous établissant sur la station, de villages où l'on entendait et où l'on entend encore chaque année des lamentations fréquentes sur les morts, vous n'avez pas eu à constater ici, durant ces onze années révolues, *un seul cas de mort d'adulte* parmi vous. Vous n'avez enseveli que le corps d'un petit garçon habitant l'endroit. Dieu vous a merveilleusement gardés de bien du mal, même au milieu des guerres; il a veillé sur vous, dans ses compassions, pour vous fortifier pour le jour de l'adversité.

« Voilà principalement pour l'*enveloppe* et l'extérieur de l'œuvre. Quant à son côté plus spirituel, nous sommes heureux de pouvoir constater la même marche progressive, lente, il est vrai, mais pourtant réelle.— Je vois ici, devant moi, des gens qui, lors de notre arrivée, tenaient un langage semblable à celui de l'aveugle de l'Evangile, qui, après que Jésus eut mis pour la première fois les mains sur ses yeux, dit : « Je vois « des hommes qui marchent, et qui me paraissent des arbres « (Marc VIII, 9). » En effet, on me parlait de l'herbe qui croît dans les champs, de l'eau qui coule dans la rivière, de songes et de visions; mais on n'avait aucune intelligence des choses spirituelles.

« J'en vois d'autres qui, alors à moitié nus, le corps dégoûtant de graisse et d'ocre rouge (*lechuku*), l'œil hagard, le cœur dur, la parole de l'inimitié sur les lèvres, ressemblaient plutôt à des brutes qu'à des êtres à face humaine.

« Eh bien! depuis, vous avez appris à prier, vous savez lire le livre de Dieu; vous savez ce qu'il faut faire pour être sauvés. Chez plusieurs, l'homme intérieur a commencé à combattre contre l'homme charnel et extérieur, qui est « animal, » comme dit l'Ecriture (Cor. II, 14), « et ne com-« prend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu. »

« Autrefois, l'on ne voyait ici qu'un triste pays couvert des ombres de la mort. Aujourd'hui, « la voix de celui qui crie « dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur! » retentit même dans les oreilles de ceux qui ne veulent pas l'entendre.

« Parmi ces centaines d'êtres humains, croupissant dans le paganisme, qui nous entourent, il n'y en a pas un seul qui puisse se lever au dernier jour et dire : « Je n'ai pas eu l'oc-« casion d'entendre la Parole du salut. »

« Mais cela même m'amène à parler des choses qui appellent « la confusion de face. » Christ et son règne n'ont pas crû parmi les *gens de la maison* (*bahesu*, gens d'une même tribu ou habitant un même quartier), comme ils auraient dû, comme ils auraient voulu croître.

« Tout le monde était appelé à ce *tuto*, et les grands et les petits, et les sots et les sages, et ceux qui sont près et ceux qui sont loin; toutes les personnes habitant ces villages et ces hameaux qui nous entourent : les Baputi, les Mapetla, les Bassoutos, les Cafres (*Mafehu* et *Batepu*), jusqu'aux Baroas (Bushmen). Le souverain Maître a aussi envoyé ses serviteurs dans ce pays-ci, et il leur a dit : « Allez dans les che-« mins et le long des haies, et ceux que vous trouverez, con-« traignez-les d'entrer, afin que ma maison soit pleine. »

« La maison est-elle pleine? Non, car voici bien des places vides. Les appelés, qu'ont-ils fait?

« Les uns se sont excusés par les affaires de leur héritage, de leurs bœufs, de leurs femmes et enfants, et ont dit : *Tiens-moi pour excusé.* Les autres se sont enfuis loin de l'école où on voulait les instruire, pour aller s'étourdir sans entraves dans les montagnes et dans les champs. Les troisièmes sont allés plus loin : ils ont insulté les serviteurs du Maître, leur ont jeté la pierre de diverses manières, et ont combattu, dans leur aveuglement et leur perversité, les effets de la Parole divine dans leurs propres cœurs, dans leurs familles et parmi tout le peuple.

« Ainsi, ce Christ qui voulait les sauver, a dû verser sur un grand nombre des habitants de ce pays, de nouvelles larmes, en s'écriant, comme autrefois au sujet des gens de Jérusalem : « Oh ! si vous aviez connu, dans cette journée « de votre visitation, les choses qui servent à votre paix; « mais maintenant elles sont cachées devant vos yeux ! »

« Ah ! que d'âmes rebelles à la loi de leur Maître souverain ont été, durant ces onze années de *la visitation*, arrachées soudain à leurs plaisirs grossiers et profanes, et mandées devant le tribunal du *Juge des vivants et des morts !*

« *Mokhuane*, le vieux chef de votre tribu, et sa première femme, morts seulement à la distance de peu de jours l'un de l'autre, il y a quelques mois, viennent d'être ajoutés à cette triste liste funèbre.

« Puis, combien de gens qui viennent écouter la Parole, se laissent baptiser au nom de Jésus, et qui, pourtant, continuent à marcher dans leurs propres voies, selon les désirs de la chair, et non selon l'esprit !

« Toutes ces réflexions doivent nous remplir de confusion, et nous convient à la repentance.

« Que ce soient donc ces deux sentiments qui prédominent dans nos cœurs en cette sainte journée : un sentiment

de gratitude envers Dieu, qui a fait tant pour nous, et un sentiment de confusion au sujet du mal que nous voyons en nous et autour de nous, etc. »

Chers frères, je crois que vous trouverez, dans les notes rapides de ce petit discours de circonstance, quelques détails sur l'œuvre, qui vous intéresseront et qui n'auraient pas trouvé convenablement leur place ailleurs. Aussi est-ce à cause de cela que je vous les fais passer.

J'ajouterai maintenant, aux généralités qui précèdent, quelques mots sur un sujet tout spécial pris dans le cercle de nos plus intimes expériences.

Dans les solitudes que nous habitons, sevrés, pour la plupart, des secours mutuels qu'offre la vie civilisée, nous avons souvent l'occasion de voir se déployer à nos yeux l'action plus immédiate, ce semble, de la paternelle Providence de notre Dieu qui « donne la pâture même aux petits corbeaux qui crient (Ps. 147, 9). » Qu'il me soit permis de rapporter un remarquable bienfait de cette espèce dont nous avons été, cet hiver passé, et les témoins et les objets. — Dans nos pays chrétiens, nous jouissons ordinairement de bien des facilités dont on soupçonne à peine l'existence, tant elles sont nombreuses et abondantes. Nous achetons, par exemple, au fur et à mesure, notre pain tout cuit, notre viande, notre lait et toutes les provisions journalières dont nous avons besoin. Pour cela, nous n'avons qu'à sortir de nos maisons pour aller choisir, parmi les occasions qui se présentent, celle qui paraît mériter notre préférence. Ici, c'est tout autre chose : vous ne pouvez compter que sur ce que vous produisez vous-même, où sur ce que vous avez eu soin de vous procurer de longue main et de tenir en réserve pour le jour du besoin. Quelque abondant que soit le bétail dans le pays des Bassoutos, vous n'êtes pas capable de vous acheter une vache à lait quand il vous en faut. (Je doute que jamais de sa vie

un seul Mossouto se soit défait d'une vache en bon état, si ce n'est pour s'en acheter une femme.) Même le *lait*, à moins qu'il ne provienne de votre propre troupeau, vous fait défaut ici; durant les quatre ou cinq mois de l'hiver surtout, il n'est pas possible d'en avoir une goutte. Cela tient à plusieurs circonstances : d'abord le bétail, par suite du froid, de l'humidité, du manque de pâturages convenables et d'étables couvertes, devient très misérable, et les vaches qui survivent donnent, par conséquent, peu ou point de lait; puis on chasse les troupeaux, pour les conserver, dans les postes et les montagnes, loin des habitations, à une distance plus ou moins grande, où les bergers consomment à eux seuls leur produit journalier.

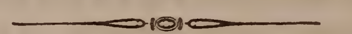
Eh bien! la conscience de cet état de choses, qu'il fallait indiquer pour faire comprendre le reste, devait naturellement nous remplir d'angoisses à l'entrée de l'hiver dernier. Le Seigneur nous avait confié à la fois deux petits nourrissons que leur mère se voyait hors d'état de nourrir elle-même, et qui avaient besoin, jour par jour, d'un lait frais et bien conditionné. (Quant à une nourrice, on la chercherait en vain dans tout le pays : aucune femme noire ne consentirait à allaiter un enfant blanc.) Il ne nous était resté à nous-mêmes que cinq petites vaches maigres, donnant ensemble *une ou deux tasses* de lait par jour. Cela suffisait tout juste pour le commencement. Mais à mesure que nos pauvres petits enfants croissaient et demandaient une nourriture plus abondante, les rigueurs de l'hiver, les temps froids et pluvieux tendaient à diminuer cette ration si minime déjà, et la réduisaient à presque rien. Il fallut avoir recours à l'eau de riz et d'avoine, qui rendaient les pauvres petits affamés *malades*. L'un d'eux avait gagné, par suite de ce régime, un abcès douloureux sous le bras gauche. Vint donc le jour où nous n'osions presque plus nourrir l'espérance de les conserver en vie, faute de nourriture appropriée à leur état. Ce-

pendant, devant ces berceaux, nous levâmes nos yeux humides de larmes en haut vers le Dispensateur de toutes choses, et nous lui dîmes : « Tu nous les a donnés, tu peux aussi nous les conserver en dépit de tout. Père tout-puissant, fais au delà de ce que nous pouvons et savons te demander! » Et voici que, au fort de la détresse, notre porte s'ouvre, un *sauvage inconnu* du voisinage entre, et avance son bras noir, dans lequel il tient un pot de lait frais et écumant qu'il demande à échanger contre quelque objet de quincaillerie. Dire ce que nous éprouvâmes d'émotions, ce que surtout la pauvre mère, inquiète, ressentit de joie et de gratitude dans ce moment, serait impossible. L'action de la Providence divine était manifeste : Dieu avait répondu à nos prières en les exauçant. Que nous étions heureux et reconnaissants envers lui, en voyant nos chers petits jumeaux savourer ce lait envoyé presque comme la nourriture du prophète Elie, par « de nouveaux corbeaux du désert! » Ce qu'il y a ensuite de remarquable, c'est que tout juste le lait nécessaire nous parvint, depuis ce moment, de différents côtés, jour par jour, durant six ou sept semaines consécutives. Celui-ci nous en apportait un peu d'une grande distance pour avoir un jeune arbre fruitier ; celui-là pour gagner une peau de mouton ; d'autres pour se procurer soit une chemise, soit un mouchoir. Puis, quand soudain ce moyen d'approvisionnement vint à nous manquer (tout, chez ce peuple-enfant, se fait par caprice : l'on vient, l'on fait une chose, parce que le *pelu* (le cœur) vous en dit ; l'on ne voudra plus la faire demain, parce que, comme ils disent, *pelu ea gana* (le cœur ne veut plus), nos petites vaches, mises au sec et nourries, dans la nuit, d'un peu de millet moulu, reprirent de la force et nous fournirent, grâce à Dieu, le nécessaire. Aussi, nous ne pouvons regarder aujourd'hui nos deux jumeaux si bien portants, si forts et si gais, sans que ce secours admirable de la Providence ne nous soit vivement rappelé à la mémoire.

Ajoutez à cela que, durant onze hivers que nous avons passés dans cette localité, ce mode d'approvisionnement de lait ne s'est reproduit qu'une seule fois, que ce fait a extrêmement étonné tous nos voisins indigènes, et expliquez cela autrement que comme une intervention spéciale d'en-haut ! Ce fait ne rappelle-t-il pas un peu les corbeaux d'Elie? la poule pondant son œuf journellement dans la main du pasteur Brentz, persécuté et caché dans un grenier ? les poissons pris par le missionnaire Reisberger, sur la recommandation de Spangenberg, dans un étang de l'Amérique qui n'en avait jamais eu, et au moment où la caravane missionnaire allait succomber à la fatigue et à la faim ? etc.

Recevez, chers directeurs, avec les salutations chrétiennes de ma femme et du frère Gosselin, l'assurance renouvelée de mon attachement en Christ.

Christian Schrumpf, *v. d. m.*



STATION D'HERMON.

Lettre de M. Dyke, *en date du* 15 *janvier* 1855.

Souvenirs d'une épreuve. — Progrès de l'œuvre à Hermon. — Construction d'une chapelle. — Affluence d'auditeurs. — Ouverture d'une école. — Une requête.

Messieurs et chers frères en J.-C.,

C'est avec reconnaissance envers le Seigneur que je vous adresse ces lignes. Une autre année vient de s'écouler, et il m'est donné de travailler encore dans la vigne de mon Maître céleste, en pleine possession de la santé et des autres nombreuses bénédictions qu'il a bien voulu m'accorder.

Il est vrai qu'en repassant cette année, j'y trouve des heures d'épreuve et de profonde tristesse. Il a plu à Dieu de re-

tirer à lui ma sœur bien-aimée (Mme Casalis), une sœur qui, dans ma jeunesse, avait été pour mon âme l'instrument de beaucoup de bien, et auprès de laquelle j'avais, depuis mon entrée au service de la mission, passé dix années remplies des jouissances domestiques les plus douces et les plus paisibles. Dans les luttes et dans les difficultés de la vie missionnaire parmi ces peuples païens, sa foi nous soutenait, sa pieuse gaîté nous était une consolation. En elle j'ai perdu tout à la fois une sœur, une amie et un conseiller fidèle. Douée d'un esprit qui la rendait apte à juger des choses avec droiture, elle avait en outre une connaissance exacte des sages enseignements que renferment les saintes Ecritures, et elle s'en servait non seulement pour régler sa propre vie, mais encore pour donner aux autres d'utiles et d'affectueux avis. Je sais, Messieurs, que comme chrétienne et comme servante du Seigneur attachée à votre mission, son mérite vous était connu, et je suis sûr, en conséquence, que vous comprendrez combien sa perte a été grande pour moi... quoique plus grande encore, hélas, pour son mari et pour ses enfants! Ne croyez pas, cependant, que je me sois affligé sur elle comme ceux qui n'ont point d'espérance. Je sais que tout ce que le Seigneur fait est bon, et que quoique séparé pour un temps de cette chère amie, nous serons un jour réunis tous ensemble dans un monde meilleur.

Et puis, en retraçant mes souvenirs de l'année qui a si récemment fini, ce n'est pas d'affliction seulement que j'ai à vous parler. Le Seigneur, dans sa divine bonté, m'a donné des gages réjouissants de sa présence; il a daigné bénir mes efforts pour publier dans ce lieu-ci la bonne nouvelle du salut.

En vous écrivant, au mois de mai dernier, j'avais déjà pu vous signaler quelques faits encourageants, et entre autres celui-ci, que nos congrégations du dimanche devenaient plus nombreuses et que nos gens paraissaient généralement s'occuper plus attentivement des choses religieuses. J'évaluais

alors, si j'ai bonne mémoire, à environ 60 le chiffre de mes auditeurs habituels au service bassouto, et à peu près au double le nombre des personnes que nous voyions y assister aussi souvent que leur éloignement de la station le leur permettait. Pendant quelques mois, j'avais, pour nous abriter contre le vent et la pluie, célébré le culte dans un petit bâtiment qui ne pouvait guère contenir que 50 à 60 personnes. Je dus ensuite le tenir souvent en plein air; mais un pareil état de choses ne pouvait durer longtemps dans un pays où le climat est aussi variable qu'il l'est dans le Lessouto. Je me suis donc procuré le secours d'un bon maçon anglais, et la construction d'une petite chapelle en pierres a été commencée. Forcé de ménager tout à la fois le temps et l'argent, j'ai dû en restreindre les dimensions à 36 pieds de long sur 17 de large, ce qui peut suffire pour une congrégation d'environ 150 personnes. Malgré sa petitesse, cependant, le bâtiment, commencé déjà depuis trois mois, n'est pas encore couvert, tant il est difficile de se procurer des matériaux de construction, dans un pays qui, comme celui-ci, ne possède guère que de l'herbe et de l'eau !

En attendant que cette toiture puisse être faite, nous avons jeté sur les poutres des nattes et des roseaux qui suffisent pour nous protéger momentanément contre les rayons du soleil, et les trois ou quatre derniers dimanches, c'est là que nous avons célébré le service divin. Le local a été chaque fois tellement rempli que beaucoup de gens se sont vus obligés de rester en dehors, aussi près que possible des portes et des fenêtres. Je prévois donc déjà que je serai bientôt obligé d'agrandir cette maison de prière, qui, heureusement, pourra l'être sans trop de peine et de dépense. En comparant ses dimensions actuelles avec le nombre des auditeurs qui s'y pressent, on pourrait m'accuser d'avoir manqué de foi lorsque j'en ai arrêté les dimensions, et le fait est que plusieurs indigènes m'ont demandé si c'était parce que je dé-

sespérais de la conversion de leur tribu que je leur avais préparé si peu de places pour entendre la Parole de Dieu. Pour ma part, j'espère, en cela du moins, n'avoir manqué ni de foi ni de confiance. Je réponds aux Bassoutos qui m'adressent cette question que ceux qui leur ont envoyé l'Evangile ont fait pour eux de grands sacrifices, et qu'en conséquence leur devoir, à eux, est de montrer leur désir de voir leurs compatriotes accepter cet Evangile, en aidant à élargir la chapelle où il se prêche.

Jusqu'à présent, cependant, je n'ai pas réclamé leur assistance, parce qu'avant qu'ils puissent donner de bon cœur, il faut qu'ils aient appris à mieux apprécier encore qu'ils ne le font les bienfaits de l'Evangile, et parce que l'amour de Dieu seul peut triompher de l'avarice naturelle au cœur des Bassoutos. Dès que l'édifice sera terminé, je compte, avec la permission de Dieu, organiser une petite Eglise. Je me suis abstenu jusqu'à ce jour de le faire, en partie parce que ce local nous manquait, mais plus encore parce que je voulais prendre le temps de mieux connaître ceux qui manifestent le désir d'être admis à la table du Seigneur.

C'est depuis quelques mois seulement que les naturels des environs laissent apercevoir que la station leur inspire de la confiance quant à sa stabilité. Aussi longtemps qu'ils n'y ont vu qu'une tente et qu'un petit bâtiment, nos intentions leur paraissaient douteuses; mais à mesure que le lieu a pris davantage les apparences d'un établissement fixe et destiné à durer, leur intérêt s'est accru et ils prennent plaisir à le témoigner.

D'après ces indices, je crois pouvoir dire avec assurance qu'une œuvre importante se prépare ici. Le désir de l'instruction augmente, et beaucoup de naturels demeurant à des distances plus ou moins grandes, se montrent de plus en plus zélés pour se rendre au service divin. Quelques-uns d'entre eux parlent même de se construire ici de petites

maisons, dans le but de pouvoir rester sur la station du samedi soir au lundi matin, et jouir ainsi du privilége d'entendre la Parole sainte plus d'une fois par semaine, tandis qu'à présent ils sont obligés de regagner leurs villages respectifs dans la soirée de chaque dimanche. Je regrette beaucoup que mes occupations sur la station même m'empêchent d'aller visiter ces gens chez eux ; mais, jusqu'à présent, cela m'a été presque entièrement impossible.

Tous les dimanches et les mercredis au soir je tiens une classe pour les jeunes gens, dont les journées sont consacrées aux soins du bétail. Ils y apprennent des passages de l'Ecriture sainte, le chant sacré, le catéchisme, etc., et sont ordinairement une quinzaine. Nous avons aussi commencé pour les enfants une école du jour qui nous donne déjà des espérances. Elle ne réunira cependant un grand nombre d'élèves que lorsque la population fixée sur la station même se sera accrue, ce qui, je l'espère, aura lieu bientôt.

Je suis heureux, Messieurs, d'avoir pu faire passer sous vos yeux ces quelques faits encourageants, et souhaite d'avoir à vous montrer encore, par le même genre de preuves, que Dieu est avec nous, bénissant nos humbles efforts.

Si j'étais plus particulièrement connu des amis que notre mission compte en France, je me permettrais d'adresser à quelques-uns d'entre eux une humble requête en faveur de l'Eglise d'Hermon ; ce serait qu'on pût la pourvoir de coupes et des autres vases nécessaires pour la célébration de la sainte Cène. Quand ces vases auraient déjà servi pour ce saint usage dans quelque Eglise de France, ils n'en seraient pour nous qu'un souvenir d'autant plus précieux. Je laisse à votre prudence, Messieurs et chers directeurs, le soin de décider si cette demande peut être mise sous les yeux des frères qui aiment notre œuvre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. Moore Dyke.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES-ORIENTALES.

Les esclaves de Travancore.

Le pays et sa population. — Triste condition des esclaves. — Baptême de huit d'entre eux. — Persécution. — Une chapelle brûlée. — Statistique des travaux missionnaires dans ce pays.

L'Evangile est une puissance éminemment réparatrice. Pendant son passage sur la terre, Jésus aimait à s'adresser aux petits et aux pauvres, et aujourd'hui encore, ce sont souvent ceux-là que sa parole éclaire et console le plus efficacement, justifiant ainsi à leur égard ce mot de la pieuse épouse d'Elkana: *Il élève le pauvre de la poudre et il tire le misérable de dessus le fumier*. L'histoire des missions modernes est remplie de ces preuves de la miséricorde divine; mais on n'en saurait trop citer, et celles qui vont suivre nous paraissent dignes de l'être.

Le royaume de Travancore, situé à l'extrémité sud de la presqu'île orientale de l'Inde, est un des Etats indous qui, tout en payant un tribut annuel à l'Angleterre, ont jusqu'à présent conservé leur existence propre sous la domination d'un de leurs *rajahs* aborigènes. On le regarde comme une des contrées les plus riches et les mieux cultivées de l'Inde, mais c'est aussi l'une de celles où la funeste influence du système des castes se fait encore le plus sentir, au détriment d'une partie considérable de la population.

Sur environ un million d'habitants que le Travancore ren-

ferme, près de la moitié, dit-on, appartiennent à la caste des Brahmines et à celle des Naïrs, qui constituent une véritable noblesse très fière de son rang, et qui, à elles seules, possèdent le sol à peu près tout entier. C'est dire assez que le paganisme indou jouit encore dans ces provinces d'un immense et funeste pouvoir. On y trouve cependant, en nombre assez considérable (environ 100,000), des chrétiens syriens, issus des anciens Nestoriens, et depuis quelques années d'autres chrétiens plus évangéliques, dont, grâces à Dieu, le chiffre va toujours croissant d'année en année. Ceux-ci sont la récompense que le Seigneur a bien voulu octroyer au zèle dévoué des agents de la Société des missions épiscopales et de la Société de Londres, toutes les deux à l'œuvre dans ce champ de travail.

Mais ce qui distingue surtout le Travancore des pays indous sur lesquels la domination anglaise est définitivement établie, c'est qu'il s'y trouve encore des esclaves. Ces pauvres créatures, attachées partout au service du sol, sont au nombre d'environ 200,000, et assujetties à toutes les misères inhérentes à l'état de servitude. On en jugera par les détails suivants, tirés d'un document publié l'année dernière dans un journal missionnaire de Madras. C'est une série de réponses faites par quelques-uns de ces malheureux aux questions d'un missionnaire qui les avait réunis dans une des écoles fondées pour eux au fond d'une *jongle* (nom donné aux forêts du pays).

Question. Savez-vous lire ?

Réponse. Non.

— Pourquoi n'apprenez-vous pas ?

— Nous n'avons pas le temps. Il faut travailler tout le jour et souvent veiller la nuit ; mais nos enfans (élèves de l'école missionnaire) nous ont appris les commandements et quelques prières.

— Quel est votre salaire de chaque jour ?

— Les trois quarts d'un *paddy* (1) pour ceux qui ont plus de quinze ans ; la même chose pour les hommes que pour les femmes.

— Ce salaire est-il le même dans les autres districts ?

— Dans le Pambardy, à Chambakerau, à Menerdum, etc. les maîtres ne donnent que la moitié du paddy, avec un très petit présent une fois l'année.

— En cas de maladie recevez-vous des secours ?

— Au commencement quelques secours, mais qui cessent bientôt, pour peu que la maladie se prolonge. Les maîtres ne donnent aucune nourriture aux malades.

— En quoi consiste votre nourriture ?

— Pendant six mois nous mangeons les feuilles bouillies d'une plante nommée *thagarat* ; et le reste de l'année des racines d'ignames sauvages que nous déterrons dans les jongles.

— Comment vous procurez-vous du sel ?

— En échange d'un sixième de paddy on nous donne ce qu'il nous faut de sel pour l'usage d'un jour.

— Et pour votre tabac ?

— Nous donnons un autre sixième de paddy.

— Mais comment faites-vous pour les autres dépenses qui peuvent survenir, par exemple, quand vous vous mariez, quand il vous naît des enfants, etc. ?

— Nous empruntons et rendons ensuite au temps de la moisson, lorsque nous pouvons glaner un peu.

— Les esclaves comme vous sont-ils vendus et transportés dans d'autres contrées ?

— Oui ; il n'y a pas plus de quatre jours que près de chez nous un homme, une femme et deux enfants de 5 et 7 ans ont été mis en vente.

(1) Ce mot de *paddy* désigne la portion de riz qu'on regarde, aux Indes, comme nécessaire à la nourriture journalière d'un homme, et qui sert en conséquence de terme moyen pour fixer le prix d'une journée de travail.

—Est-ce que dans ces cas-là on sépare du père sa femme et ses enfants?

— Quelquefois. Nous avons vu un homme qui, voulant, dans un cas pareil, aller après sa famille, fut rudement battu et chassé. Les chrétiens syriens de Wattachery avaient quatre femmes esclaves qui étaient mariées. On les a forcées de quitter leurs maris pour en prendre d'autres que leurs maîtres avaient choisis eux-mêmes.

— Les esclaves sont-ils quelquefois battus et enchaînés?

— Quelquefois. On en voit recevoir des coups qui les rendent incapables de travailler pendant des mois entiers. Il y a cinq jours qu'un Naïr fit battre cruellement deux de ses esclaves pour s'être absentés un jour de leur travail; ils étaient épuisés de fatigue, n'ayant pas eu un jour de repos pendant un mois tout entier.

— Quand l'âge rend les esclaves incapables de travailler, reçoivent-ils quelque assistance?

— Non, aucune, ni comme gages, ni à titre de secours.

— Les enfants esclaves reçoivent-ils un salaire?

— Non ; ils sont trop mal nourris pour travailler aux ouvrages pénibles; on ne les paie que quand ils ont 15 ans.

— Vos maîtres vous permettent-ils d'envoyer à l'école ceux de vos enfants qui n'ont pas encore cet âge?

— Quelquefois, mais pas le plus souvent. Dernièrement un Naïr, ayant appris que quelques enfants qui lui appartenaient suivaient l'école, alla lui-même les y trouver et les en chassa en les accablant de coups, etc., etc.

Telle est la condition sociale des esclaves indous du Travancore. On comprendra facilement que sous un régime pareil, leurs facultés intellectuelles et morales portent les traces d'une profonde dégradation. Mais, en dépit du mauvais vouloir des maîtres, l'Evangile de la liberté spirituelle a trouvé le chemin du cœur d'un nombre déjà considérable de ces pauvres méprisés du monde. Plusieurs des Eglises fondées dans le pays par les

missionnaires des deux Sociétés nommées plus haut en comptent au nombre de leurs membres, et tous les témoignages s'accordent à les représenter comme une partie très intéressante de ces troupeaux. Le récit suivant, extrait de la correspondance du Rév. J. Hawksworth, missionnaire de l'Eglise anglicane à Tiruwalla, nous a paru singulièrement intéressant. La localité dont il y est question est une des annexes de la station qu'il dessert avec le Rév. George Matthan, missionnaire indigène très capable et très dévoué.

M. Hawksworth écrivait en date du 8 septembre 1854 :

« Vous apprendrez avec intérêt, j'en suis sûr, ce qui s'est passé mercredi dernier, au sujet du baptême des esclaves, à Mallipaly. Quand nous arrivâmes, M. Matthan et moi, à l'école de la jongle, nous apprîmes que plusieurs de ces braves gens y avaient passé la nuit toute entière pour être plus sûrs de s'y trouver à notre arrivée. Il avait tellement plu le matin, que les sentiers à travers la jongle étaient de véritables ruisseaux, et que nos vêtements étaient tout trempés d'eau ; mais quand nous vîmes les esclaves accourir de toutes parts à nous, empressés et joyeux, ce spectacle nous dédommagea largement de ce contre-temps. Une trentaine d'entr'eux avaient demandé le baptême ; mais par des motifs de prudence, nous décidâmes de ne l'administrer d'abord qu'à deux familles comprenant ensemble huit personnes. L'animosité de nos adversaires est si grande, et l'affection de quelques-uns de nos amis si timide, que nous ne pouvons trop mettre nos convertis en garde contre l'orgueil, ni trop nous assurer de la fermeté de leurs convictions. C'est à ce double titre que nous les recommandons surtout aux prières des chrétiens.

« Les réponses que les candidats firent à nos questions furent tout ce que nous pouvions désirer. Je fus particulièrement frappé d'entendre l'un d'eux dépeindre avec larmes et sanglots, la corruption naturelle de son cœur ; c'est une confession que je n'oublierai de ma vie. Après leur bap-

tême, quelques-uns d'entre eux furent mariés par le Rév. Matthan, dont l'émotion n'était pas moindre que la mienne. J'ai l'humble confiance que cette œuvre est vraiment de Dieu et qu'elle tournera à la gloire de son nom. Nous avons promis au reste des candidats de les baptiser aussi prochainement, pourvu qu'ils continuassent à marcher dans la bonne voie, et c'est ce que nous espérons d'eux. D'autres esclaves, demeurant auprès de nos autres écoles de la jongle, nous ont aussi demandé d'être marqués de ce sceau des chrétiens. »

Quelques jours après la fête chrétienne si humble, mais si réjouissante qu'on vient de lire, le missionnaire annonçait qu'il en était résulté pour lui, pour son collègue et pour tous les chrétiens de la localité des désagréments de plus d'un genre. Les maîtres païens et les chrétiens syriens, violemment irrités, avaient usé de toute leur influence pour faire en sorte qu'on n'entrât plus chez eux, qu'on ne leur rendît aucune espèce de service, même à prix d'argent, etc. Une plainte avait même été portée contre les missionnaires auprès du gouvernement indigène. « Jusqu'à présent, continuait M. Hawksworth, les esclaves eux-mêmes ont échappé à l'orage. On les laisse tranquilles. Leur sainte hardiesse à professer l'Evangile est accompagnée de tant d'humilité, de modestie et d'un tel redoublement d'activité dans leurs travaux journaliers, que personne jusqu'à présent n'a rien trouvé à dire contre eux. Mais cela durera-t-il ?... »

Cela ne dura pas en effet; un mois après le baptême, le 9 octobre, M. Hawksworth achevait ainsi son récit :

« Comme il fallait bien s'y attendre, la persécution continue et a fini par atteindre nos nouveaux convertis et leurs aînés dans la foi. Un dimanche matin, on a fondu sur eux dans quelques-unes des écoles où ils s'étaient réunis pour prier, et on les en a chassés avec violence. Dans la nuit du samedi suivant, on a mieux fait encore. Le feu a été mis à l'école où les baptêmes avaient eu lieu, et elle a été réduite en cendres.

C'est la seconde fois que cela lui est arrivé. Lorsque, le dimanche matin, les esclaves arrivèrent pour s'édifier ensemble, grande fut leur douleur à la vue de ces ruines. Le catéchiste, non moins affligé qu'eux, leur proposa d'aller célébrer le culte un peu plus loin, à l'ombre d'un grand arbre ; mais ils ne le voulurent pas. — « Non, s'écrièrent-ils en s'installant « comme ils purent au milieu des cendres encore mal éteintes. « C'est ici que nous avons trouvé le Sauveur, et c'est ici que « nous l'adorerons encore. » En conséquence de ce vœu exprimé d'une manière si touchante, le service se fit sur l'emplacement même de l'école brûlée, et d'après ce qu'on m'a dit, les esclaves s'y conduisirent d'une manière admirable. « Nos ennemis, « dit l'un deux, peuvent ruiner le temple extérieur, mais ils « n'abattront pas le temple que Dieu s'est élevé dans nos « cœurs. » Ne sont-ce pas là des paroles vraiment chrétiennes ? Et qui n'appellerait avec amour du nom de frères des hommes capables de le tenir ou de le comprendre? Nous allons rebâtir l'école, et on la brûlera peut-être encore une fois ; mais n'importe ! C'est un devoir à remplir, et le Seigneur nous y aidera. Les esclaves « sont dans les chaînes et nous y sommes avec eux. » Que nos amis s'en souviennent pour venir à notre secours.

La petite Eglise *esclave* de Mallipaly, où ces faits se sont passés, ne compte encore qu'une vingtaine de membres régulièrement admis. Il en existe de pareilles dans plusieurs autres localités, entre autres à Chenganur et à Mundakayam. Cette dernière est la plus considérable ; cinquante à soixante esclaves adultes s'y sont déjà rattachés. Un chrétien syrien, qui la visita l'année dernière, fut tellement touché de ce qu'il y vit, qu'il a depuis annoncé l'intention d'ouvrir lui-même une école pour ses esclaves et ceux de son frère.

Du reste, les missionnaires du Travancore ne se bornent pas à l'œuvre des esclaves, une des dernières qu'ils aient entreprises. Leurs efforts embrassent toutes les classes de la po-

pulation, et ils ont souvent la joie de pouvoir annoncer d'encourageants progrès, même dans les rangs des Brahmines et des Naïrs. La Société des Missions épiscopales a dans ce pays dix ou douze missionnaires et plus de cent agents indigènes. Ses écoles, au nombre de 76, renferment environ 1,200 enfants, dont 4 ou 500 filles. La Société des Missions de Londres y compte un personnel encore plus nombreux, et près de 6,000 enfants dans ses écoles. Dans une seule de ses stations, quarante familles tout entières ont, en une seule année (1853), été amenées à faire hautement profession de l'Evangile.

Ces détails, que nous voudrions pouvoir multiplier, sont encourageants. Ils ne forment pourtant qu'un point presque imperceptible dans l'histoire des immenses travaux évangéliques qui se poursuivent sur le sol de l'Inde. Nous prions nos lecteurs de s'en souvenir, non seulement aujourd'hui, mais toutes les fois que nous les entretenons spécialement de quelqu'une des entreprises de la charité chrétienne dans ce pays où cent cinquante millions d'âmes attendent encore le jour de la délivrance en Jésus-Christ.

CHINE.

Jugements divers sur les résultats de l'insurrection. — Progrès des Missions évangéliques dans le pays. — Opinion d'un des plus anciens missionnaires.

Quelle influence pourront exercer sur les progrès du christianisme les événements politiques dont la Chine est depuis quelques années le théâtre? Cette question, souvent agitée dans la correspondance des missionnaires établis dans le pays, donne lieu à des opinions très diverses et quelquefois même contradictoires. Les uns, tout en reconnaissant que le chef principal de l'insurrection, Tai-Ping-Wang, et ses compagnons mêlent aux idées chrétiennes dont ils parsèment

leurs écrits les erreurs les plus grossières et d'absurdes pratiques, ne s'en réjouissent pas moins de les voir travailler à la dissémination des Saintes-Ecritures et à la destruction des idoles; tandis que d'autres, frappés plutôt des erreurs ou des excès, et persuadés, en outre, que Tai-Ping-Wang n'est qu'un instrument dans la main de quelques ambitieux politiques plus habiles que lui, n'attendent aucun résultat utile de son entreprise. Quelques-uns vont même jusqu'à penser qu'elle pourrait bien, en fin de compte, nuire à la cause de l'Evangile au lieu de la servir, en la discréditant dans l'esprit du peuple, et en augmentant ainsi la masse déjà si considérable de préventions et de haines contre laquelle ont à lutter les messagers de la Parole sainte.

Quoi qu'il en soit de ces jugements, entre lesquels l'avenir seul décidera, ce qui est dès aujourd'hui certain, c'est qu'en Chine, comme partout, les armes chrétiennes ne sont pas, ne doivent pas être des armes charnelles, et que, grâces à Dieu, les missionnaires, bien convaincus de cette vérité, comptent avant tout sur la prédication pure et simple de la Parole, et sur les bénédictions promises aux efforts de ceux qui la proclament avec fidélité. Et, grâces à Dieu encore, les faits démontrent que cette espérance est bien fondée. On ne peut plus douter aujourd'hui que l'œuvre des Missions évangéliques en Chine ne soit en progrès sur tous les points où elle s'accomplit, et qu'elle ne tende rapidement à y prendre une position de plus en plus importante. Voici comment un missionnaire américain, fixé depuis plus de vingt ans dans ce pays, le Rév. M. Williams, de Canton, résume les changements qu'il y a vu s'opérer, soit dans la marche des opérations missionnaires elles-mêmes, soit dans les dispositions des indigènes :

« En 1833, dit-il, aucun Chinois ne pouvait enseigner aux « barbares » la langue du pays, sans s'exposer aux mépris ou aux mauvais traitements de ses concitoyens. Jamais, à cette

époque, mon maître de langue (que je payais fort cher) n'entrait dans ma maison sans avoir dans ses grandes manches une paire de souliers étrangers, afin de pouvoir, en cas de surprise, les exhiber comme preuve qu'il me fréquentait dans un tout autre but que celui de m'instruire..... Telle était alors la force du préjugé, que, quoique John Morrison (le célèbre traducteur de la Bible en chinois) connût parfaitement le dialecte de Canton, il s'entretenait habituellement avec les marchands en mauvais anglais, dans la crainte de trop attirer sur ses travaux l'attention du public. Les chefs et les autorités de la nation poussaient à la haine des étrangers, et l'empressement avec lequel les Chinois de Canton, en particulier, obéissaient à ces injonctions montrait qu'elles répondaient parfaitement aux secrets penchants de leurs cœurs.....

« En 1833, il n'y avait en Chine que trois missionnaires, MM. Morrison, Gutzlaff et Bridgman, et un chapelain de la marine anglaise, le Rév. E. Stevens. Il ne s'y trouvait ni écoles, ni imprimerie, ni hôpitaux chrétiens. La Bible avait bien été traduite, mais on ne pouvait pas l'imprimer dans le pays, et, une fois imprimée, il était très difficile de la faire circuler. Un Chinois entre les mains duquel ses compatriotes auraient vu un de nos traités courait de grands dangers; à plus forte raison s'il avait osé concourir à les distribuer. Quand, à Canton, des efforts furent tentés par un disciple zélé (Leang-Afa), pour faire pénétrer les Livres saints et des traités parmi les lettrés réunis dans cette ville pour les examens qui ouvrent le chemin des honneurs, cette entreprise eut d'abord quelque succès, mais sur-le-champ elle attira l'attention des autorités, et la prudence fit un devoir de l'interrompre.

« ..... A cette époque (il y a vingt et un ans), l'horizon chrétien était encore bien sombre dans ce pays, et l'on pouvait craindre que l'empire ne restât très longtemps encore hermétiquement fermé devant l'activité chrétienne..... Mais,

par le traité de Nanking (en 1842), quelques-unes des barrières furent renversées....., et, durant les douze années qui se sont écoulées depuis, l'Eglise de Jésus-Christ a plus fait pour répandre parmi les Chinois la connaissance de la vérité qu'il ne lui avait été possible de faire depuis les jours de la Réformation..... Aujourd'hui, au lieu de trois ou quatre messagers du salut à l'œuvre dans le pays, on en compte plus de quatre-vingt-dix, mettant tous en commun, dans un fraternel esprit de concorde et d'affection, leur énergie d'action, leurs connaissances, leur dévouement, et ne s'occupant à autre chose qu'à révéler autour d'eux les mystères de la croix. Tandis qu'autrefois aucun étranger ne pouvait se fixer en Chine avec sa famille, la présence de nos femmes et de nos enfants semble aujourd'hui être regardée comme un gage de confiance qui plait aux indigènes. Dans toutes les villes qui nous sont ouvertes par les traités, nous avons nos écoles, nos presses, nos dispensaires, nos Eglises, tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre missionnaire; et les fruits déjà nombreux que nous en recueillons nous apparaissent comme les gages d'une moisson plus considérable..... A mon arrivée dans le pays, le Dr Morrison s'estimait heureux de pouvoir réunir presque furtivement, dans son cabinet, une demi-douzaine d'individus, pour les entretenir des choses du salut. Aujourd'hui, toutes les villes ouvertes aux missionnaires renferment plusieurs lieux de culte, où des milliers de personnes entendent chaque dimanche, et souvent dans le cours de la semaine, parler des intérêts de leur âme et du Sauveur venu au monde pour les racheter..... Le chiffre des agents indigènes employés à l'œuvre s'accroît chaque jour. Les facilités pour apprendre la langue et ses divers dialectes sont beaucoup plus grandes. Des chapelles se construisent en beaucoup de lieux sans exciter le moindre mécontentement. Un million de Nouveaux Testaments va être imprimé et mis en circulation, ainsi que d'autres portions des

Saintes-Ecritures. Nos Traités sont reçus et lus avec un intérêt toujours croissant; et quoique le nombre des conversions soit resté jusqu'à ce jour bien au-dessous de nos vœux, beaucoup de symptômes, indicateurs d'un mouvement plus général et prochain, semblent se manifester sur plusieurs points.....

« Ainsi s'établit, entre le passé et le présent, un contraste des plus encourageants. Il y a vingt ans, nous n'aurions jamais osé espérer de pareilles choses. Mais l'Eglise du Seigneur est-elle en mesure de favoriser ces progrès? Nous enverra-t-elle en nombre suffisant ses jeunes gens, et même ses serviteurs âgés? Question grave qu'elle doit se poser sérieusement à elle-même... »

Ainsi s'exprime un des vétérans de la cause évangélique en Chine, et tout ce que nous lisons dans les rapports des autres missionnaires qui travaillent actuellement dans les diverses parties de cet immense champ d'activité, nous donne lieu de croire ses appréciations parfaitement exactes. Depuis qu'il les a écrites (en octobre 1854), de nouveaux renforts sont allés grossir encore la petite armée occupée à la conquête de ce pays, et des nouvelles de plus en plus encourageantes en sont arrivées. Nous donnerons, dans un prochain article, quelques détails empruntés aux récits les plus récents des missionnaires. La correspondance de ceux d'Amoy surtout nous en fournira de très remarquables.

Un fait que le lecteur verra plus loin, parmi nos *Nouvelles récentes*, prouve que, hors de leur pays aussi, les enfants du Céleste-Empire sont les objets d'une active sollicitude chrétienne.

NOUVELLES RÉCENTES.

EMPIRE TURC.

Les travaux des missionnaires américains en Orient excitent en Angleterre une sympathie qui va toujours croissant. La Société biblique britannique et étrangère vient de leur offrir de faire imprimer, pour les besoins de leur mission, deux éditions de la Bible tout entière en deux langues différentes et une édition du Nouveau Testament dans une troisième langue. La Société des traités religieux de Londres leur a demandé d'être associée à leur œuvre, en telle manière et dans telles proportions qu'ils le jugeraient utile. La Société qui s'est formée dernièrement à Londres dans le but spécial de leur venir en aide, a déjà recueilli des sommes considérables, et ils ont en outre reçu des encouragements de la part d'un grand nombre de chrétiens isolés.

Les nouvelles reçues d'Orient s'accordent du reste toutes à représenter cette œuvre comme prenant de jour en jour de nouveaux développements, surtout à Constantinople et en Asie Mineure. Un caractère remarquable des relations missionnaires est que l'on y trouve à peine quelques allusions aux circonstances politiques, si graves pourtant et qui préoccupent tellement tous les esprits. Rien ne pourrait démontrer mieux qu'il s'agit là d'une œuvre purement évangélique et toute spirituelle.

PAYS BIRMAN.

On annonce qu'un réveil remarquable vient de s'opérer

parmi les Karens, au milieu desquels travaillent, comme on sait, les missionnaires baptistes américains. Deux stations ont surtout ressenti l'influence de ce mouvement. Dans l'une, 400 personnes converties ont pu être admises au sein de l'Eglise, et, dans l'autre il y a eu un nombre moins grand, mais encore très considérable de baptêmes. Six nouvelles Eglises ont de plus été fondées dans les environs de Rangon, où le chiffre des conversions s'accroît de jour en jour dans des proportions qui font la joie des missionnaires.



Les Chinois en Australie.

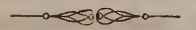
Un missionnaire de la Société de Londres à Amoy, le révérend M. Young, ayant dû, pour des raisons de santé, aller passer quelque temps en Australie, a trouvé à Sidney, un certain nombre de Chinois, employés surtout chez des familles anglaises en qualité de domestiques. Il les a réunis, leur a prêché l'Evangile, et a l'espoir de recueillir quelques fruits de ses efforts. Un de ses auditeurs a déjà demandé le baptême. Ces gens lisent avec plaisir les livres chrétiens, et montrent beaucoup d'empressement à se les procurer. La plupart ont renoncé aux coutumes et déclarent avoir rompu avec les superstitions de leur pays natal. Dès le second service qu'il célébra pour eux, M. Young eut un auditoire d'environ 50 personnes. — Un assez grand nombre d'individus appartenant à la même nation, se sont rendus aux mines d'or, et quelques-uns y travaillent avec un remarquable succès. Malheureusement, beaucoup d'entre eux, soit aux mines, soit à Sidney, ont conservé la funeste habitude de fumer l'opium.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. Bisseux, *en date du* 19 *avril* 1855.

La santé du missionnaire. — Quinze nouveaux membres de l'Eglise. — Bonne conduite des anciens membres. — Indifférence de la population nègre. — Besoin de missionnaires. — Une intéressante peuplade. — Heureuse mort d'une négresse. — Appel aux Eglises et aux pasteurs.

Messieurs et très honorés frères,

Il est temps que je vous rende compte de ce qui s'est passé sur ma station depuis la date de mes dernières communications. Vous bénirez le Seigneur avec moi de ce qu'il m'a si puissamment soutenu et aidé dans des travaux qui dépassaient mes forces, mais qui n'ont pas détruit tout-à-fait ma santé. J'emprunterai les paroles d'un apôtre pour dire avec lui, à la gloire de Dieu : « Etant affligé, mais non réduit à l'extrémité ; étant en perplexité, mais non sans secours ; abattu, mais non pas perdu, » enfin, « ayant été secouru par l'aide de Dieu, je suis vivant jusqu'à ce jour. »

Tout est demeuré sur le même pied depuis le départ de mon collaborateur, M. Keck. Les travaux de la prédication et des écoles ont été continués, tant à Wagenmakers-Valley qu'à Wellington. Les services sur semaine sont moins réguliers. J'ai remis les écoles à mon fils aîné ; je l'aide lorsque je puis. Quand je me porte plus mal qu'à l'ordinaire, je pro-

fite aussi des bons services que M. Horak m'a offerts pour la prédication. Sans son secours, le temple serait quelquefois fermé le dimanche. J'ai déjà perdu la moitié de la santé dont je jouissais en arrivant l'an passé de l'intérieur, parce que je suis de nouveau obligé de mener une vie sédentaire et de me forcer au travail ; mais le Seigneur m'a aidé et j'espère qu'il le fera encore. Me recommandant à vous, chers Messieurs, je le prie ardemment qu'il vous mette en état de venir bientôt à mon aide. Un collaborateur, si vous pouviez m'en envoyer un, serait le moyen de me faire revivre.

Quinze néophytes ont été admis à la communion de l'Eglise l'année dernière, après une préparation qui a duré pour les uns deux, pour les autres trois ans. De ce nombre sont deux jeunes gens qui avaient déjà été baptisés avec leurs parents, lorsque ceux-ci étaient encore esclaves, il y a de cela plus de vingt ans. Ils n'ont fait que confirmer le vœu du baptême le jour de leur admission dans l'Eglise. La conduite des membres du troupeau a été si satisfaisante que, depuis longtemps, je n'ai pas été obligé de mettre en vigueur, à leur égard, la discipline ecclésiastique. Nous avons une vingtaine de candidats dont une partie, si le Seigneur le veut, participeront cette année aux priviléges de l'Eglise. Il faut que je dise, cependant, que je ne vois guère de réveil dans la masse de la population. La moitié des noirs se contentent de rester comme ils ont toujours été, c'est-à-dire sans aucune religion ; ils n'ont même rien qui en tienne lieu, comme beaucoup de païens en d'autres contrées. Leur vie est toute matérielle ; ils ne connaissent que les plaisirs des sens. S'ils vont quelquefois à l'Eglise, c'est par un pur motif de curiosité. Ils ont du goût, par exemple, pour entendre un prédicateur étranger, ou pour assister à une fête religieuse où il y a quelque chose de nouveau à voir. Ils prennent cela pour de la religion, car quoiqu'ils ne s'en soucient pas, si vous leur reprochez de ne pas en avoir, ils vous répondront qu'ils

vont occasionnellement entendre tel ou tel missionnaire. Au reste, une grande partie vivent disséminés sur les fermes, et s'ils viennent au village le dimanche, c'est plutôt pour visiter leurs parents que la maison de Dieu. Heureusement les lieux de culte se multiplient de plus en plus, et les colons pieux qui ont beaucoup de noirs sur leurs terres, invitent les missionnaires à venir tenir le culte chez eux, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs ouvriers. A cet égard aussi l'on peut dire que la moisson est grande, mais qu'il y a peu d'ouvriers. Le voyageur rencontre, ça et là, sur sa route, une petite chapelle, mais il apprend avec étonnement que le service divin n'y est célébré qu'une fois par mois, ou peut être plus rarement encore. S'il y avait plusieurs missionnaires à Wellington, l'un d'eux pourrait, s'il le voulait, toujours voyager, dans les environs, prêcher de lieu en lieu, et il serait reçu partout avec la plus grande joie. C'est ainsi que dans les première années j'allais à Groenberg, où l'on voulait bien me revoir. C'est ainsi encore que M. Keck avait commencé à faire des tournées à la Vallée de Josaphat pour en évangéliser les habitants, et je voudrais bien pouvoir continuer ces tournées, mais les forces et le temps me manquent.

Il y a ici et dans nos environs une nouvelle peuplade qui a été importée des côtes occidentales de l'Afrique, de la Nigritie. On les appelle ici les *Mozambiques*, parce qu'en effet ils ressemblent à cette nation. L'on ne peut s'empêcher d'adorer les voies de la divine Providence, quand on pense que ces pauvres enfants de Cam, sans Dieu et sans espérance pour une autre vie dans leur patrie, trouvent au sud de l'Afrique la connaissance du vrai Dieu et de Jésus-Christ, qui est le Sauveur de tous les hommes. Les croisières anglaises ont apporté au Cap trois ou quatre mille de cette race nègre après les avoir pris sur les vaisseaux négriers qui allaient les vendre en Amérique. Le gouvernement les ayant distribués et mis en apprentissage chez les habitants qui en ont voulu

avoir, ils sont aujourd'hui d'utiles ouvriers et de bons domestiques. Leur apprentissage étant expiré, ils jouissent présentement d'une pleine liberté. Un certain nombre d'entre eux assistent à notre culte et fréquentent nos écoles. Il est beau de les voir arriver avec leur livre de cantiques et leur Bible. Quelques-uns d'entr'eux servent de moniteurs dans les classes et même de chantres dans nos services quand nous n'avons pas de personnes plus habiles pour entonner les cantiques. Je cite ces faits, parce que je viens d'être témoin de la mort édifiante d'une négresse de cette classe. Ayant appris qu'elle était malade, je me rendis près d'elle, et vis bientôt qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. « Oh! que je suis heureuse de vous voir, Monsieur, me dit-elle. Je vais mourir, mais je remercie Dieu de ce qu'il m'a amenée dans ce pays. Je sais que le Seigneur Jésus est mort pour nos péchés, je désire d'aller à lui et je crois qu'il me recevra; n'est-ce pas qu'il me recevra? N'est-ce pas qu'il aura pitié de ma pauvre âme? Parlez-moi de mon âme, parlez-moi du ciel où je veux aller. Oh! vos paroles me feront du bien! Je ne regrette point la vie, ni mon mari, ni même mes enfants! Si mon âme est heureuse, c'est tout ce que je souhaite. » Je l'exhortai aussi bien que je pus à mettre toute sa confiance dans le Seigneur, auquel je la recommandai par une courte prière, car elle était si oppressée qu'elle paraissait sur le point d'étouffer. Deux jours après elle rendit l'esprit, et nous pouvons bien l'espérer, entre les mains du Sauveur. C'est ainsi que parfois, quand le serviteur de Christ se sent porté au découragement et croit dépenser ses forces en pure perte, Dieu, tout-à-coup, lui fait voir son manque de foi et le relève de la poussière où il était abattu. Alors il se dit que sans trop s'inquiéter des résultats de son œuvre, il est de son devoir de semer la semence de vie qui, tôt ou tard, ne fût-ce que dans quelque coin obscur, percera le sol ingrat où il l'a jetée avec larmes. Non,

la parole du Seigneur ne retournera pas à lui sans produire l'effet pour lequel il l'envoie. Non, nous n'usons pas nos forces et nous ne travaillons pas pour le néant. Qui sont ceux-ci qui viennent de la grande tribulation? Quelle est cette grande foule que personne ne peut compter et qui est venue de toutes nations, peuples et langues? Chrétiens qui travaillez à l'extension du règne du Sauveur, vous amenez ces âmes aux pieds de l'Agneau qui les a lavées dans son sang, quand vous envoyez les messagers de la bonne nouvelle dans toutes les parties du monde. Ah! pourquoi sont-ils encore en si petit nombre, ces messagers? Renforcez leurs rangs, venez à notre secours, bien-aimés frères, et nous verrons tomber devant nous les forteresses de l'ennemi. Examinez-vous devant Dieu, vous aussi, chers frères, dans le ministère de l'Evangile, pour voir si cet appel de Jésus-Christ ne s'adresse point à vous : *Allez et prêchez l'Evangile à toute créature.* Oh! puissiez-vous dire, en présence de la moisson qui est si grande, mais où il y a peu d'ouvriers : « Me voici, Seigneur, je suis prêt, envoie-moi! »

Me recommandant à votre affection et à vos prières, je suis toujours, Messieurs et honorés frères, votre dévoué,

J. BISSEUX.

Voyage de M. Daumas en Europe.

Extrait d'une lettre de ce missionnaire.

Ce voyage, annoncé dans notre livraison d'avril dernier (page 128), a été retardé par diverses circonstances; mais une lettre de M. Daumas, écrite encore de Mowbray, sous la date du 8 avril, le représente comme de plus en plus urgent, attendu que le missionnaire n'a pas obtenu de son séjour dans la colonie les bons effets qu'il en attendait. Nous pouvons donc regarder comme prochaine son arrivée parmi nous.

Nos lecteurs n'auront pas oublié l'histoire touchante du Cafre Seyolo et de sa femme (même livraison d'avril, page 126). Voici ce que M. Daumas écrit de nouveau au sujet de ces tristes victimes de la dernière guerre entre les Anglais et les Cafres.

« J'ai mentionné, dans une de mes dernières lettres, l'intérêt que nous avons pris ici à un pauvre chef cafre qui est prisonnier d'état. J'espère qu'il nous a été donné de lui faire du bien et de contribuer à faire améliorer sa condition. J'avais suggéré au gouverneur l'idée de le placer dans une maison particulière avec un homme pieux pour l'instruire et le soigner. Là dessus, Son Excellence nous a fait demander de le prendre chez nous avec sa femme, moyennant une indemnité pour son entretien et notre peine. Il aurait été libre sur sa parole d'honneur. Si les circonstances ne m'avaient pas forcé à m'embarquer, j'aurais accepté cette tâche avec joie, mais nos amis m'ont conseillé de ne pas me charger d'une responsabilité que mon état de souffrance continuelle aurait rendu trop grande. J'ai donc offert de prendre ces infortunés seulement jusqu'au moment de mon départ et en attendant qu'on ait pu leur assurer une position plus tolérable, et le gouverneur a accepté cette proposition. La femme de Seyolo, pouvant sortir de la prison quand elle le voulait, a passé chez nous bien des journées, dont nous avons, ma femme et moi, profité pour nous entretenir longuement avec elle sur les choses du salut. Il y a quelques jours qu'elle disait en nous quittant : « Oh ! combien j'aime cette maison ! » Une autre fois, s'entretenant avec notre fils et notre neveu, Prosper Lemue, qui se trouvait chez nous : « Chers enfants, « leur dit-elle, lorsque vous serez grands, imitez vos parents : « ayez pitié des pauvres prisonniers. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE. — (*Suite*).

Succès de l'Evangile à Amoy et dans les environs. — Ko-long-su. — L'hôpital chrétien. — Histoire d'une veuve chinoise. — Peh-chui-ia.— Deux nouveaux chrétiens. — Mort du plus ancien converti chinois.

Nous avons, dans notre dernière livraison, promis de nouveaux renseignements sur les progrès de l'œuvre missionnaire en Chine. C'est cette promesse que nous allons remplir, en extrayant quelques détails des relations les plus récentes que nous ayons sous les yeux.

Nous citerons d'abord le dernier rapport de la Société des missions de Londres, lu dans l'assemblée générale du 10 mai dernier.

« Nulle part, dans le champ de nos travaux, y est-il dit, l'accroissement du chiffre des conversions n'a été plus encourageant qu'en Chine. Dans le courant de l'année dernière, 13 Chinois ont été baptisés à *Hong-Kong*, et voici dans quels termes les missionnaires d'*Amoy* s'expriment sur les évènements de 1854.

« C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que nous vous annonçons les succès dont Dieu couronne nos efforts. Dimanche dernier, 17 décembre, *vingt-cinq* Chinois ont été baptisés et reçus dans l'Eglise de Christ, et nous avons, à l'égard de tous, la douce conviction qu'ils ont passé des ténèbres à la lumière, de l'empire de Satan à celui du Seigneur.

« Quatorze d'entre ces néophytes sont de Ko-long-su.

Cette île, qu'un canal d'environ un mille (un peu plus d'un kilomètre français) sépare d'Amoy, est maintenant un des points où nous recevons le plus d'encouragements. Deux de ses habitants avaient été précédemment admis au baptême. Par leur influence, une grand nombre de leurs voisins furent amenés à désirer d'entendre régulièrement la prédication de l'Evangile. Ces deux hommes et quelques autres membres de l'Eglise réparèrent, en conséquence, une maison qui tombait en ruines; ils en transformèrent la principale salle en chapelle, et le culte y fut célébré, pour la première fois, le 24 octobre. Depuis lors nous y avons, avec l'assistance de deux de nos colporteurs indigènes, célébré trois services par semaine, et elle se remplit généralement d'auditeurs sérieux et très attentifs, dont quatorze nous ont déjà donné des preuves satisfaisantes d'une conversion réelle. Parmi eux se trouvent l'habitant le plus notable du village, vieillard de 73 ans, et son fils. Plus de dix autres individus de la même localité déclarent aussi dès à présent qu'ils sont décidés à suivre les doctrines de l'Evangile. Tous ont renoncé à l'idolâtrie et sanctifient le jour du dimanche. Le moment actuel paraît être, pour Amoy, un vrai temps de bénédictions spirituelles.... Depuis le commencement du mois de mars dernier, nous avons eu le privilége d'administrer le baptême à soixante-dix-sept Chinois. Des vingt néophytes baptisés avant cette époque, cinq sont morts dans la foi, de sorte que le chiffre actuel des membres de notre Eglise est de quatre-vingt-douze. »

Ainsi parlent les ouvriers de la Société de Londres, et ils demandent avec instances que la Société leur fournisse les moyens d'agrandir leur chapelle d'Amoy, que le nombre toujours croissant des auditeurs rend de beaucoup trop étroite. L'hôpital fondé par la Société et que dirige le Dr Hirschberg, tout en soulageant beaucoup de misères temporelles, rend de grands services à la cause de l'Evangile. Depuis sa fondation,

en août 1853, jusqu'à la fin de 1854, des secours médicaux y avaient été accordés à plus de 3,000 patients indigènes, dont une vingtaine sont devenus membres de l'Eglise. Beaucoup d'autres y ont appris à connaître plus ou moins l'Evangile, et y ont reçu des traités qu'ils ont lus et fait circuler ensuite, soit dans la ville, soit dans les environs. Chaque semaine six services sont célébrés dans cet établissement.

Les missionnaires américains d'Amoy ne sont pas moins bénis et moins heureux que leurs collègues anglais. Du 26 mars au 13 juillet de l'année dernière, ils avaient reçu dans leur Eglise 28 indigènes, savoir, 18 hommes et 10 femmes, dont l'âge variait depuis 16 ans jusqu'à 74. L'histoire religieuse de plusieurs de ces nouveaux disciples de Christ remplit de nombreuses pages dans la correspondance des missionnaires, et elle offre des exemples remarquables du pouvoir de la grâce pour amener les âmes captives à l'obéissance de Christ. Nous n'en citerons qu'un seul, rapporté par le révérend M. Talmage.

Il s'agit d'une veuve âgée de cinquante-et-un ans.

« Elle habitait, dit le missionnaire, un village situé à 15 milles (environ 5 lieues) d'Amoy. Les bateaux qui viennent de là abordent à un quai qui se trouve près de chez moi. Ce voisinage donna un jour à cette femme l'idée de voir la manière de vivre des étrangers. Comme elle entrait dans la maison, le chrétien indigène qui garde notre chapelle lui demanda ce qu'elle voulait, et sur sa réponse que sa visite n'avait pour motif que la curiosité : « Ceci n'est pas, lui dit-« il, une de ces maisons où l'on n'entre que pour s'amuser; « c'est pour y entendre *la doctrine* qu'on y vient. » — « Eh « bien ! répondit la veuve, j'y entendrai la doctrine. » Là-dessus, notre gardien se mit à lui exposer sommairement les grandes vérités de l'Evangile, et ajouta qu'après déjeuner je serais à la chapelle pour y célébrer le culte du matin. Satisfaite de ce renseignement, la veuve regagna, pour déjeuner

elle-même, une maison de connaissance où elle avait l'habitude de descendre; mais ce qu'elle venait d'entendre l'avait déjà tellement impressionnée, qu'il lui fut, a-t-elle raconté plus tard, impossible de rien manger. A l'heure indiquée, elle revint, fut de plus en plus émue de ce qu'elle entendit, et prit dès lors la résolution d'en apprendre davantage. Ce qui l'avait surtout frappée, c'étaient les appels adressés à la conscience des pécheurs : « Les milliers de gens que je rencon-
« tre, se disait-elle à elle-même, ne savent pas ce qui se passe
« en moi ; comment donc ces étrangers peuvent-ils me dire
« si bien ce qu'il y a dans mon cœur et *dans mes os?* Leur
« doctrine ne peut pas venir de l'homme ; il faut que ce soit
« la puissance de Dieu. » Apprenant ensuite que le gardien de la chapelle portait le même nom qu'elle, et se trouvant trop éloignée d'Amoy pour y venir le dimanche matin et s'en retourner le même jour, elle demanda à cet homme de la recevoir dans sa famille le samedi au soir, et de lui permettre d'y rester jusqu'au lundi matin, moyennant qu'elle apportât avec elle de quoi se nourrir. Cette faveur lui fut accordée avec empressement, et depuis lors elle a franchi, presque tous les dimanches, la distance qui sépare son village d'Amoy, dans le seul but de prendre part à tous nos exercices du dimanche. Mère de plusieurs enfants, elle a amené avec elle ses deux fils, dont l'aîné, jeune homme de dix-sept ans, paraît vouloir s'adonner sérieusement à la recherche de la vérité. Plusieurs des voisins de cette famille l'ont aussi accompagnée quelquefois à nos réunions. Tout cela ne s'est pas fait sans produire une certaine émotion dans le village; notre nouvelle sœur y a même déjà été en butte à la persécution ; mais nous savons qu'elle a supporté ces épreuves avec la constance et la douceur qui conviennent au chrétien. Depuis son baptême, elle a loué une chambre à Amoy, « afin, dit-elle, de pouvoir y vivre au son de l'Evangile. » Quand elle m'apprit cette détermination, je lui demandai comment elle comptait gagner

sa vie ici, car elle est très pauvre; mais elle me répondit qu'elle trouverait bien quelque chose à faire; qu'elle se contenterait de la nourriture la plus grossière, et qu'à cet égard comme pour tout le reste, elle se confiait en Dieu. »

Selon toute apparence, de nouveaux baptêmes auront prochainement lieu à Amoy. Un grand nombre d'indigènes le demandent, et les missionnaires ont dû établir pour eux des instructions spéciales auxquelles assistent, en moyenne, de 30 à 40 personnes. Dans le nombre se trouve un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, dont la constance a déjà su résister à plus d'une épreuve. Sa famille, irritée de le voir se prononcer pour Christ, l'a cruellement maltraité; on l'a emprisonné, chargé de liens, battu, et la veille même du jour où le missionnaire écrivait, il était arrivé à la réunion en portant sur les bras et sur d'autres parties du corps les traces des coups qu'il avait reçus le matin même. Deux de ses frères, plus jeunes que lui, paraissent décidés à porter, comme lui, *les flétrissures du Seigneur Jésus.*

« Nous recevons encore, dit M. Talmage, d'autres encouragements, parmi lesquels la conduite des membres de l'Eglise n'est pas le moins précieux. Assurément, ces nouveaux disciples ne sont pas exempts de défauts, et ils ont besoin d'être soigneusement surveillés, exhortés et parfois réprimandés. Sous ce rapport, l'accroissement de leur nombre est aussi pour nous un surcroît de sollicitude et de travail. Mais en tenant compte de leurs connaissances imparfaites et de leur inexpérience de la vie chrétienne, je crois pouvoir assurer que, même dans notre chère patrie, on trouverait peu d'Eglises avec lesquelles celle-ci ne pût pas lutter sous le rapport de la moralité. On peut dire de plusieurs de ses membres qu'ils abondent en bonnes œuvres. Leur zèle pour la propagation de la vérité nous est d'un grand secours. Presque tous semblent profondément convaincus qu'un de leurs plus saints devoirs est de ne pas laisser échapper une seule occasion de

dire quelques mots en faveur de Christ, et quelques-uns d'entre eux le font avec une véritable éloquence. Leurs compatriotes païens en sont d'autant plus étonnés, que la plupart de nos néophytes appartiennent aux classes les moins élevées; qu'ils n'ont reçu dans leur enfance aucune éducation, et que, parmi ceux qui parlent le mieux des choses de Dieu, il en est qui n'ont pas encore appris à lire couramment. »

D'Amoy, les missionnaires et leurs aides indigènes font presque toutes les semaines des excursions dans les environs, à cinq ou dix lieues à la ronde. Ils y sont généralement bien accueillis, et leurs visites ont déjà porté ce fruit, que, de plusieurs villes ou villages, on leur demande des évangélistes, que malheureusement ils ne sont pas en mesure d'accorder. Là, comme sur à peu près tous les points du champ missionnaire, ce sont les ouvriers et non pas les épis qui manquent à la moisson.

Mais de tous les faits qui réjouissent le cœur des messagers de la Parole sainte dans cette partie de l'empire chinois, le plus intéressant peut-être est la formation toute récente d'une petite Eglise dans la ville de Peh-chui-ia. L'histoire de la naissance et des progrès de cette œuvre vaut la peine d'être racontée :

Un missionnaire écossais, M. William Burns, travaillait en Chine depuis quelques années, sans qu'aucun succès bien sensible fût venu encourager son zèle, quand, en janvier 1854, une de ses excursions dans l'intérieur le conduisit à Peh-chui-ia. Cette ville, située à sept lieues environ d'Amoy, sur la route qui conduit à l'importante cité de Chiang-chu, contient de 5 à 6,000 âmes. Il s'y tient tous les mois un marché important, et c'est un centre de communications pour un grand nombre de villes et de villages très populeux disséminés dans un assez vaste rayon. « Aucun missionnaire, écrit M. Talmage, n'avait pensé à ce lieu pour en faire un centre d'opérations; M. Burns ne s'y arrêta qu'accidentellement;

mais Dieu lui-même semble nous l'avoir désigné, et il eût été difficile d'en trouver un qui offrît plus d'avantages. »

Encouragé par l'accueil qu'y reçurent ses prédications, M. Burns y retourna et y passa plusieurs mois, assisté dans ses travaux par quelques membres de l'Eglise d'Amoy. Rappelé ensuite en Ecosse, il remit l'œuvre commencée entre les mains des missionnaires américains d'Amoy. Ceux-ci la poursuivirent avec activité. Dès le mois de juillet, neuf habitants de la ville purent recevoir le baptême; l'effet des prédications devint de plus en plus sensible, et de nombreuses réunions se formèrent : « Bientôt, dit M. Talmage, la maison que nous avions affermée pour nos exercices religieux se trouva trop étroite; nous en louâmes deux autres attenantes à la première, et ouvrîmes entre elles des portes de communication, de sorte que, outre la chapelle, nous avons maintenant plusieurs chambres de réunion et de conversation. Les membres de l'Eglise et tous ceux qui veulent s'instruire passent là une grande partie du dimanche à écouter la prédication, à lire les Ecritures et à prier. Ils ne s'éloignent guère que pour aller prendre leur repas, et encore ne le font-ils pas toujours. Ce qui nous frappe le plus en eux, c'est l'ardeur qu'ils mettent à étudier la Bible. A chaque instant ils viennent nous demander l'explication de quelques passages. Souvent aussi on entend s'élever de toutes les chambres les sons de la prière. Ces gens ne sont encore que des enfants en Christ, mais ils font des progrès remarquables, et les heures que nous passons parmi eux nous font du bien à nous-mêmes. »

Un des nouveaux convertis de Peh-chui-ia a déjà payé son tribut de souffrances à la cause de Christ. Les païens du lieu l'ont tellement persécuté, qu'au premier moment, dans la faiblesse de sa foi naissante, il en avait été troublé, et qu'il avait songé à fuir et même un instant à se noyer. Mais sa femme, plus énergique et plus éclairée que lui, a relevé son courage, et maintenant nul ne se montre plus calme et plus résolu que

lui. Menacé dernièrement d'être cité devant les magistrats pour avoir embrassé la religion des étrangers, il répondit qu'il s'en inquiétait peu, et que si cela lui arrivait, le Saint-Esprit lui apprendrait ce qu'il aurait à dire. Voyant sa fermeté, les ennemis de l'Evangile se liguèrent contre lui, et un rassemblement, formé devant sa porte, le somma de donner de l'argent pour contribuer à une cérémonie païenne qui devait avoir lieu dans la ville. Un refus de sa part devait être le signal du pillage de sa maison. Mais lui, sans se troubler, se présenta devant ces gens et leur parla d'une manière tout à la fois si douce et si décidée, qu'ils renoncèrent à leur dessein, et que depuis lors on l'a laissé tranquille. Cet homme a plusieurs fils, dont deux surtout se montrent très bien disposés à l'égard de l'Evangile.

Un de ses voisins, converti comme lui, avait, depuis plus de trente ans, la funeste habitude de fumer l'opium; mais depuis qu'il a connu l'Evangile, il a rompu complètement avec ce vice, et, à d'autres égards encore, un changement notable s'est opéré dans sa conduite. C'est un homme très capable et qui, s'il persévère comme il y a lieu de l'espérer, pourra servir très utilement les intérêts de la vérité. Se trouvant un jour dans une réunion d'idolâtres, il leur parla de Christ, pendant plus de deux heures, avec une telle vivacité, que la voix lui manqua, et que quelques jours après les missionnaires le trouvèrent encore tout enroué. Il paraissait avoir fait une grande impression sur ses auditeurs en leur racontant les changements que le Saint-Esprit avait opérés dans son cœur.

L'automne dernier, les missionnaires d'Amoy reçurent des chrétiens de Peh-chui-ia une supplique adressée à la Société américaine, et dont chaque passage, disaient ces braves gens dans leur lettre d'envoi, « avait été écrit sous une prière. » Voici quelques-uns de ces passages; on y remarque une couleur toute locale qui n'en altère en rien le caractère chrétien:

« Appelés par la bonté et la grâce de Dieu à être les petits

enfants du Sauveur Jésus, nous envoyons cette lettre à la *Société publique* (le Conseil américain des Missions), en priant Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ de répandre la grâce et la paix sur tous les saints en rapport avec cette Société publique.

« Nous désirons que vous remerciiez Dieu, à notre égard, de ce que la connaissance de sa grâce a été apportée par votre nation à notre nation, à notre province, à Amoy, et jusque dans notre ville de marché, Peh-chui-ia..... Avant cela, nous vivions ici dans les ténèbres; ce lieu était sous la malédiction de Dieu, et nous étions exposés à ses châtiments. Mais que beaucoup de grâces soient rendues à la compassion et aux miséricordes de Dieu! Le Saint-Esprit a décidé les pasteurs de votre nation et le pasteur anglais, le missionnaire William Burns, à envoyer ici de saints frères (les chrétiens indigènes d'Amoy) pour nous faire connaître l'Evangile..... Grâces au Saint-Esprit, qui a ouvert nos cœurs ignorants et nous a conduits au Sauveur Jésus, dont le précieux sang délivre du péché, d'abord cinq, puis après quatre autres personnes ont été baptisées.....; et il en est encore plus de dix qui ont été tellement touchées, qu'elles écoutent l'enseignement avec une grande joie dans leur cœur.

« Par la volonté de Dieu, le pasteur anglais a été appelé à retourner chez son peuple. Notre ville est éloignée d'Amoy de plusieurs dizaines de lis (1), de sorte qu'il est difficile d'y aller ou d'en venir. Les deux pasteurs de votre nation à Amoy n'ont pas un moment à prendre sur leurs travaux, parce que les saints frères (les convertis indigènes) sont nombreux, et qu'il est difficile de les quitter.

« C'est pourquoi nous, les frères de l'Eglise dans cette ville, nous vous prions, d'un cœur uni, d'avoir gracieusement pitié de nous, et d'envoyer un pasteur de la Société publique, qui

(1) Le *li* chinois équivaut à peu près à un dixième de la lieue française.

puisse venir tranquillement et nous apprendre à mieux connaître l'Evangile.

« Il est à déplorer (les frères n'ayant entendu le pasteur William Burns leur prêcher la Parole que quelques mois, et leur nature spirituelle ne faisant que de naître) que juste à ce moment ce pasteur ait été séparé de nous : c'est comme si le lait de la mère manquait à son enfant. Pour nous, qui sommes de petits enfants, sa Parole est comme du lait. C'est pourquoi nos pleurs coulent, et nous vous supplions et demandons instamment que, d'entre les disciples du Seigneur Jésus, un pasteur vienne bien vite pour nous prêcher l'Evangile, cette nourriture de grâce qui doit, par sa saveur, nourrir et fortifier notre foi, à nous, petits enfants, etc., etc. »

Cette lettre, toute spontanée de la part de ses auteurs, porte pour suscription : « Présentée à la Société publique, afin que « tous les disciples puissent la lire ; » et elle est signée de neuf membres baptisés de l'Eglise dont voici les noms : *Kong-biau*, *Tek-iam*, *Tek-lian*, *U-ju*, *Si-bu*, *Jit-som*, *Ki-an* ,*Lam san*, *Kim-Koa*, *disciples de Jésus à Peh-chui-ia.* — Dans quel cœur chrétien les sentiments qu'exprime cette lettre n'éveilleraient-ils pas une fraternelle sympathie?

L'étendue des détails qui précèdent nous empêchera de suivre aujourd'hui la marche de l'Evangile dans les autres ports chinois où les traités existants ont permis de fonder des stations. De tous ces postes cependant, et notamment de Schanghaï et de Ning-po, les missionnaires ont à signaler des conversions, et surtout une disposition plus générale à écouter la prédication de l'Evangile, à entrer en conversation sur des sujets religieux, ou à recevoir et à lire les Saintes-Ecritures et les Traités qu'ils distribuent. Dans la plupart des écoles missionnaires aussi, le chiffre des élèves s'accroît ; plusieurs en contiennent jusqu'à 50, et ont déjà vu des jeunes gens de l'un et l'autre sexe passer de leurs bancs dans les rangs des membres de l'Eglise de Christ.

En Chine, comme ailleurs, les missionnaires attendent beaucoup de la collaboration des ouvriers indigènes que la grâce de Dieu leur permet de former, et plusieurs faits justifient déjà leurs espérances. Quelques lignes consacrées à l'un de ces utiles agents, ou plutôt à sa mémoire, termineront convenablement cet article.

Le nom de Leang-A-fah a paru plusieurs fois dans nos pages : c'est celui du plus ancien des convertis et des évangélistes chinois. Engagé, en 1815, comme imprimeur, au service de la Mission chinoise de Malaca, le Dr Milne l'avait baptisé en 1816. Environ dix ans plus tard, le Dr Morrison lui avait accordé l'imposition des mains, et depuis son admission dans l'Eglise jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant quarante ans, on peut dire que cet homme a rendu à l'Evangile, en face de ses compatriotes idolâtres, un témoignage fidèle qui ne s'est pas démenti un instant, et qu'il ne sera pas facile de surpasser.

Après avoir longtemps travaillé avec les missionnaires de la Société de Londres sur différents points de la Malaisie, la Société l'avait définitivement placé à Canton pour desservir la chapelle de l'hôpital missionnaire que dirige dans cette ville le Dr Hobson.

En 1834, Leang-A-fah avait écrit un Traité chinois dont le titre était : *Quelques bonnes paroles pour avertir l'âge présent.* Un exemplaire de ce petit livre tomba entre les mains de Hung-Seu-Tsuen, plus connu aujourd'hui, comme chef de l'insurrection chinoise, sous le nom de Tai-Ping-Wang. Ce fut, dit-on, cette lecture qui attira pour la première fois l'attention de ce personnage sur les faits et sur les doctrines de la Bible.

La mort de Leang-A-fah, arrivée le 14 avril dernier, a été presque subite. Le dimanche et le lundi précédents, il avait encore prêché avec beaucoup de force; mais le mardi au soir il se sentit indisposé, et le jeudi matin il rendit son âme à

Dieu, sans agonie et sans que ni lui ni sa famille se fussent douté du danger qu'il courait. Depuis quelque temps, cependant, il avait répété plusieurs fois qu'il n'avait plus longtemps à vivre, mais en ajoutant toujours qu'il verrait avec joie la mort arriver, parce qu'il lui serait meilleur d'être auprès de son Sauveur. Il était âgé de soixante-huit ans.

Sans posséder de grands talents ni beaucoup de connaissances, Léang-A-fah a honorablement et utilement parcouru la carrière que Dieu avait ouverte devant lui. En annonçant sa mort, le Dr Hobson fait l'éloge de son caractère et de sa vie : « Depuis sept ans qu'il était associé à mes travaux, dit-il, je ne l'ai jamais vu manquer à son poste que par suite de maladie, et si son ministère au sein de ce peuple ignorant et endurci n'a pas porté plus de fruits, il n'en a pas moins été un ministre dévoué, fidèle et toujours courageux. Dans ces derniers temps, il répétait souvent à ses auditeurs qu'il était chrétien depuis quarante ans ; qu'il prêchait l'Evangile depuis trente ans, et que, malgré leur incrédulité, il se sentait de plus en plus convaincu que le christianisme était la vérité, et que ceux qui le repoussaient aujourd'hui l'apprécieraient aussi un jour, mais peut-être *trop* tard. Cet homme était le plus ancien de nos chrétiens, et malgré quelques infirmités humaines, l'un de ceux qui faisaient le plus d'honneur à notre foi. Bien du temps peut se passer avant que sa place soit remplie et que nous trouvions son pareil. Presque tous les membres de sa famille, qui se compose de sa veuve, d'un fils, d'une fille et de plusieurs petits enfants, ont reçu le baptême, mais sans qu'aucun d'eux ait jusqu'à présent donné des signes bien certains d'une véritable vie spirituelle. Le fils, Leang-A-lak, est cependant un homme capable et très instruit pour un Chinois. »

ANGLETERRE.

Assemblées générales des Sociétés de Missions en mai 1855.

Société de l'Eglise épiscopale d'Angleterre.

Nous revenons sur ces fêtes religieuses, qui ont eu lieu à Londres dans le courant du mois de mai dernier, et dont nous n'avons encore dit que quelques mots. Elles ont été d'autant plus remarquables cette année que, malgré les préoccupations politiques et militaires, les directeurs des œuvres missionnaires ont eu, presque tous, à signaler des progrès dans les travaux et un accroissement dans les recettes.

Voici, sous ce dernier rapport, quelques chiffres qui peuvent se passer de tout commentaire.

La Société des Missions baptistes a reçu	501,250 fr.
La Société des Missions wesleyennes	2,776,200
La Société des Missions épiscopales	3,096,500
La Société des Missions de Londres	1,491,650
La Société pour la conversion des Juifs	718,500
Total pour ces cinq Sociétés seulement :	8,584,100 fr.

Nous disons : pour ces cinq Sociétés seulement, parce qu'il est d'autres canaux encore par lesquels les dons des chrétiens d'Angleterre arrivent sur les points où se poursuivent des œuvres missionnaires. Ainsi la *Société pour la propagation de l'Evangile*, association puissante qui compte aussi ses recettes par millions, mais qui ne rend pas compte de ses travaux à la même époque de l'année. Ainsi encore, la Société des Frères de l'Unité (Moraves), dont une branche collecte en Angleterre des sommes considérables; diverses associations missionnaires, formées dans un but spécial, comme pour *l'Evangélisation de la Chine*, pour travailler à *l'éducation des femmes de l'Inde*, pour les *missions patagoniennes*, pour

venir en aide aux missions américaines dans l'Empire turc, etc., etc.

Ajoutons enfin que d'autres institutions, qui ne sont pas des Sociétés de missions dans le sens ordinaire du mot, contribuent néanmoins aux progrès de l'Evangile parmi les païens et les Juifs, au moyen d'importantes allocations et qnelquefois d'agents spéciaux. C'est ce que font particulièrement la *Société biblique britannique et étrangère*, et la *Société des Traités religieux*, qui chaque année employent une partie considérable de leurs revenus dans ce champ d'activité. Les recettes de la première de ces institutions se sont élevées, en 1854-1855, à 3,111,950 francs, et celles de la seconde à 1,759,750 fr.

Mais revenons aux grandes institutions exclusivement missionnaires, et empruntons à leurs rapports quelques faits qui donnent une idée de leur marche, en commençant par la *Société des missions de l'Eglise épiscopale*.

Nous avons souvent occasion de parler, dans cette feuille, de quelques-uns de ses travaux, et particulièrement de ses stations de l'Afrique occidentale, de l'Inde et de l'Amérique du Nord. Voici quelques-uns des détails que le rapport donne sur chacune de ces œuvres.

Afrique occidentale. La colonie de Sierra-Leone continue à présenter, au point de vue religieux, un aspect des plus encourageants. Le nombre des *communiants* s'y élève actuellement à 3,354, dont une grande partie sont placés sous la direction spirituelle de pasteurs ou de catéchistes indigènes, et autour desquels se groupent en outre un chiffre beaucoup plus considérable de simples auditeurs de la Parole, d'enfants et de jeunes gens. Frappée des progrès de l'œuvre dans cette contrée, la Société a pensé qu'il était temps d'habituer les Eglises de Sierra-Leone à l'idée de se suffire à elles-mêmes, et pour arriver à ce but d'une manière graduelle, sans risquer de compromettre l'œuvre, elle a annoncé, dès

l'année dernière, qu'elle diminuerait chaque année d'un cinquième les allocations qu'elle accordait jusqu'à ce jour pour l'entretien des écoles. Ce premier essai a parfaitement réussi. Les Eglises, comprenant la nécessité de pourvoir aux besoins qu'affectait la réduction, se sont cotisées plus abondamment, et les écoles ont pu marcher comme à l'ordinaire. Ce plan une fois accompli, quant aux écoles, pourra se réaliser aussi quant à l'entretien du culte. Dès à présent même, quelques Eglises, devançant les mesures de la Société, pourvoient d'elles-mêmes à la construction ou à la réparation des édifices religieux, au traitement de leurs agents, etc., etc. Tous les rapports venus du pays s'accordent à représenter l'œuvre chrétienne comme ayant poussé, dans le sol de la colonie, des racines profondes, et l'on pourra bientôt, s'il plaît à Dieu de lui continuer ses bénédictions, considérer la colonie comme un pays tout aussi chrétien que bien des pays envisagés comme tels depuis longtemps.

Le pays des Yorubas n'en est pas encore arrivé à ce point, mais il donne déjà de belles espérances. La mission d'Abbékuta, fondée depuis neuf ans seulement, comprend à présent quatre stations principales et un grand nombre d'annexes. Plus de mille indigènes adultes y suivent régulièrement le culte, et avant sa mort l'évêque de Sierra-Leone, le Dr Vidal, y a pu donner la confirmation à 5 ou 600 convertis. Dans la ville même d'Abbékuta on ne compte pas moins de 400 communiants, dont un grand nombre ont donné des gages de sincérité et de constance en supportant, avec un courage vraiment chrétien, des opprobres et des persécutions pour le nom de Christ. Un missionnaire bien connu, le Rév. S. Crowther, de race Yorub lui-même, s'est joint à l'expédition anglaise qui, l'année dernière, a remonté le fleuve Niger, et les relations qu'il y a nouées avec quelques peuplades puissantes permettent d'espérer que la mission pourra prochainement étendre considérablement son champ d'action dans ces parages.

Les missions de l'*Inde*, plus importantes encore en raison de l'étendue du pays et du nombre de ses habitants, donnent aussi de vifs sujets de se réjouir et d'espérer. Presque aucun courrier n'arrive de cette contrée sans apporter la nouvelle de quelque progrès, de quelques conversions, de quelque fondation d'Eglises ou d'écoles. Dans le courant de l'année, deux nouveaux agents indigènes, dont l'un était un brahmine du rang le plus élevé, y ont reçu l'ordination, et un grand nombre d'ouvriers natifs sont entrés au service de la Société. Dans le nord du pays, 400 membres nouveaux ont été, dans le courant de l'année, ajoutés à l'Eglise. Celle-ci compte aujourd'hui dans les diverses stations plus de 7,500 professants, et environ 1,100 convertis. Un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre dans cette partie de l'Inde, ce sont les sympathies toujours croissantes qu'elle inspire aux résidents européens. Il est sorti de cette classe, l'année dernière, cinq missionnaires nouveaux, et les collectes faites sur les lieux mêmes ont dépassé de beaucoup le chiffre des années précédentes. Il a été recueilli en un an, au nord de l'Inde seulement, plus de 350,000 francs. Sur plusieurs points, entre autres dans les environs de Bénarès et d'Agra, des villages complètement composés de chrétiens indigènes ont pu être fondés et prospèrent. La nouvelle mission du Punjab, commencée depuis trois ans seulement, a déjà pu enregistrer une cinquantaine de conversions ; celle du Scinde se développe et l'un des missionnaires de la Société, le révérend M. Prochnow, se prépare à aller planter l'étendard de la croix dans le Thibet.

Les nouvelles du sud ne sont pas moins encourageantes. Là continuent à se développer et à fleurir les belles missions du Tinevelly, de Travancore, de Madras, etc. Les derniers tableaux statistiques relatifs à cette grande division du champ missionnaire indou constatent, pour l'œuvre de la Société seulement, 22,000 chrétiens indigènes baptisés et enregistrés,

11,500 en voie d'instruction, en tout 33,500 chrétiens répartis entre 535 villages, et se réunissant pour adorer le Dieu de l'Evangile dans 3,840 lieux de culte. Le chiffre des communiants dépasse 5,000; celui des écoles est de 427, et celui des élèves de 15,318. Si l'on ajoute à ces résultats ceux qu'ont obtenus dans la même contrée d'autres Sociétés missionnaires, notamment celle pour la propagation de l'Evangile, celle de Londres et le Conseil américain, on arrive au chiffre de 77,000 chrétiens indous et à plus de 36,000 enfants placés, dans les écoles missionnaires, sous l'influence de l'enseignement chrétien. Les missionnaires du sud de l'Inde ont suivi l'exemple que leur donnaient depuis quelques années leurs collègues du nord. Ils ont, surtout dans le district de Tinevelly, consacré une partie de leur temps à des tournées missionnaires dans les parties du pays qui n'avaient pas encore pu, être évangélisées. Dans un rayon d'environ 300 milles carrés (100 lieues de France), plus de 300 villages ont ainsi été visités, la plupart deux ou trois fois et quelques-uns jusqu'à cinq ou six fois durant l'année. Les Eglises natives de Tinevelly se distinguent par le zèle qu'elles déploient pour l'avancement du règne de Dieu. Elles fournissent un nombre considérable d'agents, catéchistes ou lecteurs de la Bible, dont les services sont très profitables à l'œuvre.

Du sud de l'Inde au *nord de l'Amérique*, la distance et les disparités sont grandes, mais les opérations de la grâce en Christ sont partout les mêmes et produisent les mêmes résultats. Un missionnaire du fond de la baie d'Hudson, le Rév. M. Hunter, a singulièrement intéressé l'assemblée réunie dans Exeter Hall, en l'entretenant des progrès de l'Evangile dans ces régions arides et glaciales qu'on désigne sous le nom de Terre du Prince Rupert. L'étendue du champ ouvert devant l'activité chrétienne dans ce pays est telle, qu'il y a quelques années l'évêque anglican, voulant conférer les ordres à un agent indigène et la confirmation aux nouveaux convertis

de Moose-Factory, eut à faire dans ce but un voyage de plus de 2,000 milles (environ 700 lieues). Le nombre des missionnaires employés dans cet immense diocèse n'était, il y a six ou huit ans que de cinq ; il s'élève maintenant à dix-sept, dont trois sont des Indiens convertis. Chaque année de nouvelles annexes sont ajoutées aux onze stations principales de la Société, et il est tel district du pays où l'on peut dire qu'à peu d'exceptions près, tous les Indiens font profession d'appartenir à la foi chrétienne. Mais une de ces stations surtout offre un exemple remarquable de développement. C'est celle de Cumberland, dont le Rév. Hunter lui-même est le pasteur. Quelques-uns des Indiens de ce district avaient, en 1840, demandé qu'on leur envoyât quelqu'un pour les instruire. Cette tâche fut confiée à un catéchiste indigène nommé Henry Budd, devenu depuis l'un des missionnaires consacrés les plus actifs de son pays. Deux ans après, le catéchiste, recevant la visite d'un missionnaire, put lui présenter, comme fruits de ses travaux, 85 personnes sincèrement converties. Peu de temps après le Rév. Hunter fut appelé à prendre la direction de cette station naissante, et à son arrivée le même catéchiste put encore lui annoncer 65 autres conversions nouvelles. Mais laissons M. Hunter raconter lui-même la suite de l'histoire : « Quand j'arrivai, dit-il, il n'y avait à Cumberland ni église, ni maison missionnaire, ni maison d'école digne de ce nom. Mais nous nous mîmes à l'œuvre ; les Indiens scièrent et équarrirent des arbres, ils brûlèrent de la chaux, et en peu de temps l'église et l'école furent debout. Aujourd'hui nous avons une cloche venue d'Angleterre, et au lieu du tambour des païens, c'est le son de l'airain appelant les fidèles à la prière, qui résonne dans le pays. Depuis une dizaine d'années que je suis à ce poste, Dieu m'a donné d'y baptiser de 6 à 700 Indiens, et à notre dernière célébration de la Cène, plus de 100 personnes se sont présentées à la table sainte. Plusieurs de ces gens avaient franchi

pour prendre part à cette fête, de 100 à 150 milles (35 à 50 lieues), et avaient probablement passé quelques nuits dans les neiges, par un froid de 25 à 30 degrés au dessous de zéro. Beaucoup d'entr'eux n'ont pas encore de domicile fixe, mais ils commencent à se laisser persuader de construire des maisons, et à mon départ je pouvais en voir une quarantaine s'élever dans les environs de ma propre demeure. Les familles qui les habitent ont toutes, sans une seule exception, l'habitude du culte domestique. Une partie du Nouveau Testament a été traduite dans le dialecte particulier des Indiens de ce district, et ils ont des hymnes qu'ils chantent avec un tel bonheur, que j'ai vu plus d'une fois, pendant qu'ils s'adonnaient à ce pieux exercice, des larmes couler sur leurs joues..... De Cumberland l'Evangile a rayonné déjà au loin et dans diverses directions; le district s'est enrichi de trois nouvelles stations. A l'une d'elles, *tous* les Indiens qui en habitent le voisinage ont reçu le baptême. On n'en peut pas dire encore autant du district en général, mais il est certain que, dès à présent, la *majorité* de ses habitants fait profession de reconnaître Christ pour le Sauveur. »

Telles sont les nouvelles que la Société reçoit de ces divers champs de travail. Voici maintenant le résumé général de ses opérations. Elle a fondé 121 stations; elle emploie 189 missionnaires (consacrés), 50 autres ouvriers européens, maîtres d'écoles, imprimeurs, etc., etc., et plus de 1,700 agents indigènes, et les derniers rapports constatent que le chiffre des communiants dans toutes les stations dépasse 18,000. — Parmi les 189 missionnaires consacrés, il en est 29 qui appartiennent par leur naissance aux nations qu'ils évangélisent.

On a vu plus haut que les recettes de la Société se sont élevées, l'année dernière, à 3,096,500 fr. Malgré ces immenses ressources, la situation financière de la Société n'est pas brillante. Les dépenses ont dépassé encore son revenu, et l'exer-

cice dernier s'est fermé avec un déficit de près de £9,000 (225,000 fr.) Mais cet état de choses n'effraie pas les directeurs de l'œuvre, et ils ont cette ferme confiance qu'il n'en résultera pas pour eux la triste nécessité de restreindre leurs opérations. La libéralité des chrétiens anglais est connue. Le jour même de l'assemblée générale, un message de l'archevêque de Cantorbéry apportait un don de £100, et quelques jours après, le comité recevait d'un autre ami la lettre suivante, qui nous paraît digne d'être connue.

« J'ai appris avec peine, par le rapport lu en assemblée générale, que la Société se trouve en déficit, mais avec reconnaissance que l'œuvre marche. Les enfants de Dieu ont prié pour que des ouvriers entrassent dans la moisson ; maintenant qu'ils y sont, il faut qu'ils y restent et que l'argent nécessaire se trouve. L'archevêque a donné un bon exemple. J'envoie ici à mon tour un bon de £100. Si vous pouvez (sans faire usage de mon nom) vous servir de cette offrande comme d'une sorte de stimulant ou de défi, j'en serai très heureux. Jointe aux £100 de l'archevêque et à huit autres souscriptions pareilles, cela fera £1,000. Je m'engage volontiers à commencer de la même manière un autre millier, et encore un autre, c'est-à-dire à donner £100 pour chaque somme de £900 qui pourra être recueillie, et je serais heureux qu'à ce compte vous eussiez à réclamer bientôt l'accomplissement de ma promesse. J'entends que tous les souscripteurs de £100 feraient un effort extraordinaire, sans supprimer pour cela leurs contributions ordinaires. »

Les *résolutions* proposées et votées par l'assemblée d'Exeter Hall expriment l'intention bien arrêtée, non seulement de continuer l'œuvre sur le même pied, mais encore d'aviser promptement aux moyens de lui donner une extension toujours plus considérable.

VARIÉTÉS.

MOEURS INDOUES.

Nous réunissons sous ce titre quelques faits indépendants les uns des autres, mais propres à faire mieux connaître l'état religieux et moral de ces vastes contrées de l'Inde, où l'Evangile remporte chaque jour quelque victoire, mais qu'il est encore si loin d'avoir entièrement conquises.

Le bananier et le dieu Ganesha.

De tous les arbres de l'Inde, le figuier (*Ficus religiosa*), est le plus remarquable, tant à cause de l'étendue de terrain qu'il occupe, que de la manière dont il se développe. Sa tige est ferme et garnie à une grande hauteur de branches fournies de feuilles ayant la forme d'un cœur et dont les pointes sont extrêmement aiguës. Quelques-uns des ces arbres atteignent une dimension prodigieuse : ils grandissent sans cesse, et semblent être à l'abri de la destruction. Chacune des branches qui s'élancent du tronc est bientôt pourvue de racines : ce ne sont d'abord que des fibres délicates bien éloignées de terre, mais peu à peu ces fibres se fortifient, et elles grossissent jusqu'à ce qu'elles aient touché le sol, dans lequel elles pénètrent et où elles puisent les sucs nécessaires pour devenir de robustes tiges semblables à celles d'où elles sont sorties, et pousser à leur tour de nouvelles branches qui ne tardent pas à produire elles-mêmes racines, tiges, etc. Cette filiation se continuant sans interruption, à moins que la nature du sol n'y mette obstacle, on voit dans les Indes des figuiers qui ont plusieurs milles de circonférence et peuvent abriter au-delà de 8,000 personnes.

Les Indous ont pour le bananier une vénération toute particulière: ils se réunissent souvent sous son ombre pour accomplir des cérémonies et des sacrifices, et placent quelquefois leurs idoles au pied des tiges qui leur paraissent être le plus en évidence. Le Dieu auquel ils accordent le plus fréquemment cet honneur est Ganesha, dieu des bois, le Pan des Indous, et en même temps leur Mercure et leur protecteur des lettres. Grossièrement sculpté, il siége stupide dans sa majesté, et reçoit, sous la forme d'ocre rouge, de fleurs, de grains et de friandises, l'hommage de ses adorateurs. Il représente un homme petit et trapu, gratifié d'un énorme ventre et d'une tête d'éléphant; il a quatre mains : de l'une il tient une coquille, de l'autre un *chukra* (palet), de la troisième une massue, et de la quatrième un nénuphar blanc; il est assis sur un rat et n'a qu'une défense, l'autre lui ayant été arrachée (selon la tradition des Schasters) par Vichnou, lorsqu'il avait voulu lui défendre l'entrée de la demeure de Siva. Non seulement Ganesha est honoré dans les cérémonies religieuses; mais encore il n'est pas un voyageur qui se mette en route sans se placer sous sa protection, ni un bon Indou qui commence une lettre ou un travail littéraire sans l'invoquer.

Les Bœufs mendiants.

Ce titre étonnera nos lecteurs, surtout quand nous aurons ajouté que les êtres auxquels il s'applique peuvent être rangés au nombre des mendiants religieux. Il est cependant d'une parfaite exactitude et résume un autre de ces traits de mœurs si curieux que l'Inde présente aux regards de l'étranger. Voici ce qu'en dit un missionnaire américain fixé au nord de ce pays.

« Des bœufs sacrés parcourent ici les rues, absolument comme le font d'autres mendiants, allant de porte en porte, ou plutôt de boutique en boutique, mettre à réquisition la

générosité de leurs patrons, avec cette différence qu'ils ne portent pas de sac et ne reçoivent jamais d'argent. Les boutiques qu'ils abordent ne sont pas, bien entendu, celles des changeurs, des marchands d'habits ou des marchands de tabac, mais celles où se vendent des grains, des légumes et autres denrées dont ils peuvent user, sans avòir à recourir au procédé des échanges. Comme les autres mendiants, ils se contentent généralement de ce qu'on leur donne et l'acceptent sans murmurer, quelles qu'en soient la quantité ou la qualité. Suivons un de ces quêteurs. Il se présentera d'abord à l'éventaire d'un marchand de légumes, qui lui mettra dans la bouche une poignée de sa meilleure marchandise. S'éloignant ensuite d'un pas grave, il s'approchera de la boutique d'un pâtissier, y recevra quelqu'un de ses gâteaux, passera de là chez l'épicier, qui lui paiera le tribut journalier d'une poignée de farine, chez le grainetier qui le régalera d'une portion de riz ou de blé, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait achevé sa ronde habituelle Quelques Indous pieux, dont le commerce n'offre rien qui réponde au goût de ce vénérable visiteur, ont toujours soin de lui préparer un panier rempli de paille hachée, mélangée parfois de viande, mets qu'il paraît affectionner beaucoup, et qu'il n'oublie jamais de happer en passant. Lorsque ses hôtes, trop occupés ou distraits, ne s'empressent pas de le servir, il a soin d'annoncer sa présence, d'abord en avançant sa tête dans la boutique, puis si ce premier avertissement ne réussit pas, en poussant un léger mugissement.

« Il n'est probablement aucune ville de l'Inde où ces étranges mendiants ne se retrouvent, mais c'est surtout dans les grandes villes qu'ils sont nombreux. Leur présence y est quelquefois dangereuse pour les étrangers. On les a vus attaquer les voitures, et ayant moi-même un jour commis l'irrévérence d'en chasser un de mon chemin en le frappant de ma canne, je fus obligé, pour échapper à sa colère, de me

réfugier en toute hâte dans une boutique. Ces animaux sont regardés comme tellement sacrés et vénérables, qu'en tuer un, même alors qu'il se serait rendu coupable de blessure ou de meurtre sur un représentant de l'espèce humaine, serait s'exposer à de mauvais traitements ou tout au moins à occasionner quelques scènes de tumulte. Ce qui leur imprime leur saint caractère, c'est qu'ils sont une sorte d'offrande votive faite par une famille à la mort de quelqu'un de ses membres. Les Indous croient que lorsqu'un bœuf sacré laboure le sol de ses cornes, chaque grain de terre qu'il soulève assure à la personne en l'honneur de qui il a été mis ainsi en liberté, une année de bonheur dans le ciel. Tel est un des fondements sur lesquels peut reposer l'espérance d'un Indou! Avant de lâcher les bœufs sacrés, qui ne doivent plus appartenir à personne ni être réduits de nouveau à l'état de domesticité, on leur imprime sur les flancs, d'un côté la figure d'un trident et de l'autre celle d'un anneau. Ces marques étaient faites autrefois au moyen du feu et restaient ineffaçables, mais maintenant on se contente d'une espèce de peinture qui disparaît au bout d'un certain temps, d'où il résulte que les bœufs sacrés courent aujourd'hui le risque de ne pas rester tels jusqu'à la fin de leurs jours. Serait-ce là un des indices de la décadence des idées superstitieuses dans le pays?

Condition de la femme.

Ces mêmes Indous, qui rendent à des bœufs de si stupides hommages, se montrent d'une injustice et d'une dureté révoltantes à l'égard d'une partie de leur propre race. La femme indoue vit dans un état de dégradation dont on ne peut, dit un missionnaire, se faire une idée exacte qu'après avoir vécu quelque temps dans le pays. La naissance d'une fille est regardée comme un malheur, et quoique l'infanticide soit sévèrement interdit, beaucoup de parents trouvent les moyens

de le commettre sans encourir la vindicte des lois. Un médecin raconte qu'appelé un jour à faire l'autopsie d'un enfant de ce sexe, il acquit la conviction que la pauvre petite créature était morte d'inanition; mais que pourtant il trouva du lait dans l'estomac, de sorte qu'il lui fut impossible de rendre un témoignage positif contre les auteurs de sa mort. Selon toute apparence on lui avait fait avaler ce lait de force au moment où elle expirait, afin de s'en faire une arme contre les investigations de la justice.

Les femmes de l'Inde qui ont échappé à ce premier danger ne cessent pas pour cela d'être exposées à une mort violente. Leur ôter la vie est à peine regardée comme un crime, du moins dans les contrées où les idées anciennes ont conservé leur empire. Pour les causes les plus frivoles, au moindre sujet de jalousie ou de colère, un mari tuera sa femme sans s'inquiéter des conséquences ou de la moralité de cet acte. Dernièrement, dans une ville nommée Minpouri, un vieux musulman, de l'aspect le plus vénérable, avait tué sa fille parce qu'elle s'était conduite avec légèreté. Condamné pour cet acte à être pendu, il monta sur l'échafaud d'un pas ferme, déclara à haute voix qu'il croyait avoir fait ce qu'il devait faire pour sauver son honneur outragé, et mourut avec calme et dignité, évidemment convaincu qu'il serait récompensé de cette action dans une autre vie.

« Dans ce pays, coutinue le missionnaire que nous citons, la femme est considérée comme appartenant à une espèce bien inférieure à celle de l'homme, et comme destiné uniquement à le servir. C'est une inconvenance que de demander à un mari des nouvelles de sa femme; il n'en parle lui-même que quand il ne peut pas faire autrement, et alors il ne daigne pas même l'appeler par son nom. L'épouse d'un Indou est l'être le plus insignifiant du monde, à moins toutefois qu'elle n'ait elle-même des filles. Quelle incalculable distance sépare, sous tous les rapports, la femme des pays

chrétiens de ce que la femme est dans l'Inde idolâtre. Il n'y a pour celle-ci aucun bonheur domestique possible. Si elle appartient aux classes pauvres, les travaux les plus rudes lui sont assignés, et pas un mot affectueux ne vient les lui rendre plus faciles. Asservie à son mari, elle cuit ses aliments, les place devant lui, se retire jusqu'à ce qu'il ait achevé son repas, et ne mange que ce qu'il a laissé. Née dans un rang plus élevé, elle se voit dès l'enfance renfermée au fond du triste *Lenana*, où l'attend une vie dont à peu près rien ne vient jamais troubler l'abrutissante monotonie. Ses fils eux-mêmes, si elle en a, la méprisent dès qu'ils sont en âge de ressentir l'influence des mœurs nationales. Voilà le sort de ces infortunées, et ce qu'il y a de plus étrange et de plus malheureux encore, c'est qu'elles subissent cet état de dégradation comme une chose toute naturelle et toute simple. Façonnées de génération en génération à l'esclavage et au mépris, il est rare qu'une idée quelque peu noble ou généreuse s'élève dans leur esprit. Plus encore que les hommes, elles se montrent attachées aux coutumes et aux pratiques de l'idolâtrie, insensibles aux attraits de l'instruction, ennemies declarées de tout ce qui pourrait tendre à les affranchir et à leur rendre le droit de marcher à côté de l'homme en qualité de compagnes et d'amies.

Les missionnaires employés dans l'Inde sont généralement persuadés que le christianisme n'y remportera ses grandes et dernières victoires que lorsque le caractère moral de la femme indoue aura été relevé par l'éducation et par les premières influences de la foi chrétienne. Aussi dirigent-ils vers ce but une bonne partie de leurs travaux. Dans presque toutes les stations de quelque importance, il y a des écoles pour les filles, et quoiqu'on ne soit guère encore parvenu à y avoir que des enfants de castes inférieures, les bons effets en sont déjà sensibles sur plusieurs points. Les Indous qui se rattachent aux idées chrétiennes et ceux-là même qui

n'en sont encore qu'à désirer les avantages de la civilisation occidentale, commencent à apprécier ces douceurs de la vie domestique dont jouissent les étrangers établis parmi eux. Mais la force des préjugés est grande et les nouveaux chrétiens indigènes ont parfois de la peine à s'en affranchir eux-mêmes. Les missionnaires ont remarqué souvent que dans les premiers temps de leur conversion, c'est avec une sorte d'hésitation timide qu'ils parlent de leurs femmes ou les désignent par leur nom. Un jeune Indou très distingué, élevé dans une école chrétienne, racontait un jour avec une sorte de naïf étonnement qu'il s'était mis à instruire sa femme et qu'il la trouvait intelligente !

NOUVELLES RÉCENTES.

Société des Missions de Bâle.

Cette institution a eu ses assemblées annuelles générales dans la dernière semaine de juin. Plus de 500 personnes étrangères à la ville et au canton s'y étaient rendues de Suisse, d'Alsace et d'Allemagne. La *fête des Missions*, comme on l'appelle, a duré trois jours, et on peut évaluer à vingt-neuf heures la durée totale du temps consacré aux divers objets qu'elle a embrassés : communications du comité, examen des élèves de la maison des Missions, lecture des rapports, discours des orateurs, etc., etc.

Les nouvelles données des divers champs où s'exerce l'activité de la Société ont offert le plus vif intérêt. On sait que ses deux principales Missions sont celle de la côte occidentale d'Afrique et celle de l'Inde. La Société y entretient environ

70 missionnaires, dont deux ou trois, présents aux réunions, y ont été écoutés avec les plus vives sympathies. Trois nouveaux ouvriers, prêts à partir pour ces contrées, ont fait leurs adieux dans une réunion spéciale. Soixante-quatorze élèves se préparent à la carrière missionnaire dans les deux établissements ouverts à cet effet (l'un préparatoire et l'autre maison des Missions proprement dite).

Les recettes de l'année avaient été d'environ 332,000 fr.

M. le directeur des Missions de la Société de Paris, ayant eu le bonheur d'assister à la fête des Missions de Bâle, a raconté, dans *l'Espérance* du 19 juillet, quelques-unes des choses qu'il avait entendues et vues dans ces bonnes journées. Voici comment se termine ce récit :

« Un amour tout particulier pour l'œuvre des Missions, un grand zèle en sa faveur, et une foi qui ne se laisse point arrêter ou seulement intimider par les obstacles, tel est l'esprit qui nous a paru animer les membres de la Société des Missions de Bâle, depuis le comité directeur jusqu'aux amis qui le soutiennent. On vient de voir comment agit celui-ci dans des circonstances graves. Citons encore quelques exemples qui serviront à faire voir quel appui il trouve en ses amis dans les moments critiques. Il y a quelques mois, il s'agissait de trouver immédiatement 40,000 fr. pour payer des traites à échéances prochaines. Vingt négociants chrétiens se sont aussitôt réunis pour se cotiser et pour offrir au comité une somme de 45,000 fr. Le jour de l'assemblée générale, une dame riche de la ville est venue trouver l'inspecteur et lui a tenu à peu près ce langage : « Monsieur, je m'étais proposé de faire « cet été un voyage pour ma santé; j'y renonce, et je vous « apporte la somme que j'y avais consacrée. » Mais voici des sacrifices d'une autre nature : Le pasteur Schauffler, du Wurtemberg, avait donné ses deux fils à la maison des Missions de Bâle; le premier, après une préparation suffisante, était parti pour l'Afrique occidentale; au bout de six mois, il avait

succombé sous l'influence d'un climat meurtrier, où les serviteurs de Dieu tombent frappés les uns après les autres. A l'ouïe de cette nouvelle, le père écrit à son second fils, que, à cause de certaines aptitudes particulières et dans un moment de besoin, on avait cru devoir employer au bureau de la maison des Missions : « Mon fils, le moment est venu d'al- « ler prendre la place de ton frère en Afrique. » Et à peine avait-il lu la lettre de son père, que ce jeune homme allait trouver l'inspecteur Josenhans pour le prier de lui permettre de passer du comptoir sur les bancs des élèves proprement dits de l'Institut. Il s'y prépare aujourd'hui à aller annoncer Christ dans des lieux qui ont déjà coûté la vie à tant de fidèles missionnaires, et où son frère aîné lui-même est mort. A l'ouïe de pareils faits, tout ce que l'on peut dire, c'est : Seigneur, donne-nous à tous l'esprit de foi et d'amour qui inspire de pareils sacrifices! »

Société des Missions de Genève.

L'assemblée générale annuelle de cette Société a eu lieu le 26 juin dernier. Le rapporteur, M. le pasteur Barde, a constaté avec joie qu'à Genève, comme dans toutes les contrées protestantes, l'intérêt pour l'œuvre des Missions va toujours en croissant. Ce fait s'est révélé à Genève par divers signes, et, entre autres, par l'augmentation du chiffre des recettes, qui s'est élevé cette année à 24,260 fr., c'est-à-dire à 6,670 fr. de plus que l'année précédente. La Société genevoise, n'ayant jusqu'à ce jour fondé aucune mission, répartit les fonds dont elle peut disposer entre diverses autres institutions, et en consacre notamment une bonne partie à la Société des Missions de Bâle, à laquelle l'unissent d'antiques et affectueux liens.

Le protestantisme en Turquie.

Les lettres des missionnaires employés parmi les Arméniens et les Grecs de Constantinople, d'Asie-Mineure et de Syrie, s'accordent toutes à signaler d'encourageants succès. De toutes parts l'esprit de recherche s'éveille ; les dépôts de Livres saints ne suffisent plus à toutes les demandes, et il se passe peu de jours où l'on n'apprenne à Constantinople, quelque nouveau fait constatant la profondeur et l'étendue du mouvement qui semble entraîner ces populations vers l'Evangile. Un des plus remarquables et des plus inattendus de ces faits, est l'attention qu'un certain nombre de Turcs commencent à prêter à la prédication de l'Evangile. On en voit quelques-uns suivre les réunions du culte évangélique, tandis que d'autres lisent avec empressement les Écritures. On écrit de Sidon qu'un respectable musulman de cette ville ne craint pas de déclarer hautement qu'il croit que la Bible est la Parole de Dieu, et que déjà toute la ville le regarde comme protestant. Irrités de cette défection, les sectateurs les plus zélés et les plus influents du faux prophète se sont, dit-on, réunis dans le but de chercher les moyens d'imposer silence à cet homme ; mais le cadi, informé de leurs desseins, leur a conseillé de s'abstenir de toute espèce de violence, de sorte que l'affaire en est restée là.

Nous avons mentionné plusieurs fois la ville d'Aintab comme l'une de celles où les travaux des missionnaires ont été le plus abondamment bénis. Une nouvelle chapelle, bâtie pour remplacer l'ancienne, devenue beaucoup trop étroite, a été inaugurée en janvier dernier. Cette cérémonie avait attiré de 13 à 1,400 auditeurs, et le dimanche suivant, la congrégration se composait d'environ 1,100 personnes. Le nombre des communiants d'Aintab est actuellement de 142.

La communauté protestante de Brousse est moins heureuse quant à sa chapelle. Un premier édifice, acheté par elle pour

servir à cet usage, avait été brûlé. Un second, bâti à grands frais pour le remplacer, était à peine achevé quand sont survenus, au printemps dernier, les effroyables tremblements de terre qui ont détruit une grande partie de cette malheureuse ville. La chapelle protestante n'a pas échappé à cet immense désastre, et sa ruine a été d'autant plus grande pour la communauté, que pour la construire, il avait fallu contracter une dette d'environ 20,000 fr. On écrit cependant que les protestants de Brousse ne sont pas découragés. Leurs vies ont été préservées, mais la plupart d'entre eux ont subi des pertes considérables.

Une souscription vient d'être ouverte en Angleterre pour la reconstruction de l'église protestante de Brousse.

AFRIQUE DU SUD.

Une lettre récente de M. Moffat annonce son retour au Kuruman et donne d'intéressants détails sur la fin de son séjour auprès de Mosséłékatsi (Voir notre livraison de mai dernier, pages 165 et suivantes). Après avoir obtenu enfin la permission de prêcher aux guerriers de ce chef, qui paraissaient eux-mêmes désireux de l'entendre, il les vit chaque jour se réunir autour de lui et l'écouter, dit-il, comme il ne se souvient pas d'avoir été écouté de sa vie. Le chef lui-même était toujours présent, permettant, en ces circonstances, à ses sujets de s'approcher de sa personne beaucoup plus qu'ils n'eussent osé le faire en toute autre occasion. Les grandes doctrines de la rédemption par Christ étaient naturellement quelque chose de tout nouveau pour ces farouches guerriers, mais elles parurent les frapper singulièrement, et après chacun des discours du missionnaire, elles devenaient le thème général des conversations. Or, comme il se fait

autour du grand chef un mouvement très considérable, que tous les jours il y arrive des messagers venus des diverses parties de ses vastes possessions, et que ces nouveaux venus n'avaient rien de plus pressé que de se réunir aux auditeurs de l'homme blanc, M. Moffat croit pouvoir affirmer que des milliers d'hommes ont entendu résonner ainsi, pour la première fois, le nom de Christ et les merveilles de sa grâce. C'est une voix jetée dans le désert; peut-être en retrouvera-t-on l'écho lorsque d'autres serviteurs de Dieu pourront aller se fixer dans le pays.

M. Moffat n'a pu s'expliquer la longue résistance de Mossélékatsi à ne le laisser prêcher l'Evangile que d'une seule manière. Il est persuadé que ce chef, pour qui l'esprit et les faits du christianisme n'étaient pas chose inconnue, craignait que l'exposition de la vie du Christ, de sa douceur, de sa patience et de ses doctrines n'eût pour résultat d'amortir l'ardeur martiale de ses guerriers, qu'il a besoin de voir toujours prêts à courir aux armes, à combattre, à mourir pour lui. Une fois cette appréhension surmontée, Mossélékatsi n'a plus laissé paraître que les dispositions les plus favorables. Il a, jusqu'au dernier moment, comblé le missionnaire de marques d'attachement.

Le voyage de M. Moffat a duré sept mois.

Une comparaison.

Un journal anglais établit que, dans le courant de l'année dernière, les protestants d'Europe et des Etats-Unis ont donné pour les Sociétés bibliques, des Missions, des Traités religieux et d'éducation, l'énorme somme de *trente-sept millions six cent soixante-cinq mille francs*, tandis que chez les catholiques romains, l'œuvre de *la Propagation de la foi* n'a reçu qu'environ quatre millions de francs.

Pour être justes et ne pas trop nous vanter, il faut reconnaître que ces derniers 4 millions sont loin de représenter tout ce qui se fait dans l'Eglise romaine pour la propagation de la foi : un grand nombre d'œuvres particulières, soit de missions, soit de publications religieuses, soit d'éducation, ne figurent pas dans la répartition de ces ressources, et sont soutenues par des collectes spéciales. Cette équitable réserve faite, nous n'en croyons pas moins que, grâces en soient rendues à Dieu, le monde protestant fait, à l'heure qu'il est, pour l'avancement du règne de Christ, beaucoup plus d'efforts et de sacrifices que le monde catholique romain.



MONGOLIE.

Depuis longtemps, la Société des frères Moraves avait résolu d'envoyer des missionnaires dans ce pays encore si peu connu et surtout si peu exploité au point de vue évangélique. Ce projet vient de recevoir un commencement d'exécution. Deux missionnaires de la Société, partis de Calcutta à la fin de 1843, ont remonté le Gange jusqu'à Bénarès, et ont de là poursuivi leur route par terre jusqu'à Kotghur, station de l'Himalaya, où est établi le Rév. M. Prochnow, dont nous avons récemment raconté une excursion sur les limites du Thibet et de la Chine. Là, les deux nouveaux messagers de l'Evangile devaient séjourner quelque temps, dans le but de se familiariser avec les langues qui leur seront nécessaires, après quoi ils tenteront de franchir la ligne de frontières que les autorités chinoises s'efforcent avec tant de soin de garder fermées pour les étrangers.

Un calcul qui oblige.

Suivant un journal américain, le nombre des missionnaires actuellement à l'œuvre sur toute la surface du globe serait de 3,612. Or, à prendre ce chiffre pour exact et à supposer que ces ouvriers fussent également répartis parmi les païens, qui, dit-on, sont encore au nombre de 600 millions, il se trouverait que chaque missionnaire serait chargé d'instruire environ 167,000 âmes. — Quel grave sujet de méditation pour quiconque croit, d'après les promesses bibliques, que l'Evangile doit être prêché à toute créature humaine, et que la foi de tout chrétien lui fait un devoir de contribuer à cette œuvre !

Bonnes nouvelles du pays des Bassoutos.

Une lettre de M. Lemue, en date du 20 mai, annonce que la Conférence annuelle des missionnaires français du Lessouto, venait d'avoir lieu à Thaba-Bossiou. Tous ces chers frères y ont pu assister, à l'exception de M. Daumas, absent du pays pour cause de santé. Plusieurs avaient fait, pour se rendre à Thaba-Bossiou, un voyage long et difficile ; mais « personne, dit M. Lemue, n'a eu lieu de regretter cet effort, « et je crois que tous, au contraire, sont rentrés heureux et « encouragés dans leurs stations respectives.

« Ce qui nous a surtout réjouis, continue le missionnaire, c'est le retour des Bassoutos à des dispositions meilleures. Pendant quelques temps, ils avaient évidemment rétrogradé. Aujourd'hui, le chef de la nation, ses fils et les apostats de nos Eglises, semblent regretter vivement leurs aberrations et revenir à Jésus-Christ. Les passions, un moment fomentées par la guerre, ont fait place à la réflexion. »

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Rapport général de la Conférence des missionnaires français au Sud de l'Afrique.

Discours du président. — Rapports particuliers sur les stations. — Thaba-Bossiou. — Carmel. — Bérée. — Béerséba. — Imprimerie. Lettre d'envoi. — Demande de renforts.

A Monsieur le Président et à Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Messieurs et très honorés directeurs,

La conférence des missionnaires français s'est tenue à Thaba-Bossiou, le 17 avril 1855 et jours suivants. Etaient présents : MM. Rolland et Schuh, de Béerséba ; Lemue, de Carmel ; Pellissier, de Béthulie ; Schrumpf, de Béthesda ; Arbousset, de Morija ; Dyke, de Hermon ; Casalis, Jousse et Lautré, de Thaba-Bossiou ; Maitin, de Bérée, et Cochet, de Hébron. Deux membres de la conférence sont absents de cette réunion : notre frère Daumas, qui, à notre regret, attend encore le rétablissement de sa santé à la ville du Cap, et M. Keck, qui le remplace à Mékuatling (1). La séance est ouverte par la prière ; ensuite M. Rolland, président de la conférence, adresse à ses collègues un discours que nous reproduisons ici en partie. Il a dit :

« Je suis assuré, chers frères, que vous partagez tous les sentiments de gratitude que j'éprouve envers le Seigneur de ce

(1) Ce frère, qui avait été retenu chez lui par des raisons majeures, est arrivé après la levée de la séance ; il a cependant pu présenter le rapport sur la station qu'il dirige.

qu'il nous a permis de nous réunir sous des auspices si encourageants. Notre œuvre a survécu aux divers changements politiques qui l'ont menacée de ruine au dehors, et elle a triomphé de tous les assauts que l'ennemi lui a livrés au dedans. Si nous n'avons pas de grandes victoires à proclamer, nous avons du moins des bénédictions à raconter et des encouragements à signaler, comme nos rapports en feront foi, je l'espère. Mais, au milieu de ces bénédictions, nous devons nous humilier sous la main du Seigneur, qui a trouvé bon de retirer à lui la digne compagne de notre bien-aimé frère Casalis. Nous avons tous vivement senti le coup qui l'a frappé. Je ne veux pas rouvrir des plaies que le Seigneur vient à peine de bander; mais nous devons au souvenir de notre sœur défunte, qui avait coutume de nous recevoir en pareille circonstance, le tribut de nos regrets et de notre affection, et à notre frère sous le poids de l'épreuve, l'expression de notre vive sympathie et des vœux que nous formons pour lui et les chers enfants que le Seigneur a laissés à ses soins, mais dont il s'est lui-même déclaré à l'avance le protecteur et le père! »

Se livrant à quelques considérations snr la brièveté de notre vie et l'incertitude que les Bassoutos conservent leur nationalité, M. Rolland s'est ensuite demandé : « Où allons-nous, et que deviendraient et ce peuple et notre mission si la guerre de races dont il est menacé allait un jour éclater? Supposant même que le Seigneur nous accordât de jouir toujours des douceurs de la paix, et que les Bassoutos pussent conserver leur nationalité, quel est le but que nous nous proposons d'atteindre et vers lequel nous devons tendre? N'est-ce pas de faire des Bassoutos un peuple chrétien, et d'améliorer leur condition en leur procurant les bienfaits de l'Evangile et de la civilisation? Si au contraire ils devaient perdre un jour leur indépendance et leur pays, et que, refoulés dans les hautes montagnes, ils dussent être privés en tout ou en partie

de leurs missionnaires, ne devrions-nous pas viser dès maintenant à répandre chez eux assez d'intruction et de lumières, à créer assez de ressources pour que, les missionnaires leur manquant, l'œuvre que nous faisons au milieu d'eux ne pérît point avec leur nationalité? »

M. Rolland indique ensuite les moyens qui devraient être adoptés pour assurer, sous la bénédiction de Dieu, dans l'un et dans l'autre cas, la stabilité du christianisme et le progrès de la civilisation chez les Bassoutos. Les vues qu'il a exposées brièvement dans son discours coïncidaient plus ou moins avec celles de ses frères, et ont fait le sujet de discussions étendues dans la conférence. Les mesures que nous avons cru devoir adopter sur tout ce qui se rattache à ces questions seront soumises à votre approbation à la fin de ce rapport.

Le rapport sur la station de Thaba-Bossiou est ensuite présenté par notre frère Casalis, que nous laisserons d'abord parler lui-même.

THABA-BOSSIOU.

« Bien aimés frères, vous savez ce que l'année 1854 a été pour votre ancien collègue de Thaba-Bossiou. Le changement qui s'est opéré dans ma position est tel que j'ai peine à rattacher mon existence présente à celle qui n'a cessé qu'hier, mais dont me sépare toute la distance qui se trouve entre la mort et la vie, entre le silence de la tombe et cet incessant échange de pensées et de sentiments qui caractérise toute union contractée en Jésus-Christ. J'avais ouï parler de la mort, je l'avais vue à l'œuvre, je l'avais suivie, suppliant et éploré, lorsqu'elle m'enlevait un père, une mère, des enfants. Maintenant sa main glaciale s'est posée sur ma personne, j'ai senti la pointe de son dard pénétrer au dedans de moi jusqu'aux jointures les plus secrètes, pour y trancher les fils d'une vie qui s'était confondue avec la mienne. Mais le déchi-

rement de ma chair, l'amertume de mes larmes, les ennuis de l'isolement ne sauraient m'empêcher de louer le Seigneur et de reconnaître que toutes ses voies sont des voies de compassion et d'amour. Je veux le bénir au milieu de mes compagnons d'exil et de travaux, de ce qu'il a reçu dans sa gloire l'amie dont les longues souffrances ont si longtemps navré mon cœur ! Je veux le bénir de ce qu'il m'a soutenu et me soutient encore, de ce que dans ma détresse il est en détresse lui-même, et de ce que l'Ange de sa face m'a délivré ! Je veux le bénir de ce que, sur une terre encore païenne et couverte des plaies d'un matérialisme égoïste et rampant, il m'a fait trouver dans les bras de frères bien-aimés des consolations abondantes et de précieux encouragements. Je veux le bénir surtout de ce qu'il m'a mis à une école où l'on apprend des choses qui ne s'apprennent nulle part ailleurs. Puisse-t-il seulement me faire la grâce de ne point perdre un seul des fruits paisibles de justice que l'affliction porte pour ceux qui pleurent sous son regard. Que le vil métal qu'il a mis au creuset y laisse toutes ses impuretés ! S'il en est ainsi, cette année si douloureuse sera pour moi le commencement d'une ère de joie spirituelle pendant laquelle j'irai répétant ces paroles incompréhensibles à la chair « Il m'est bon d'avoir été affligé. »

« Vous avez admiré les voies toutes providentielles par lesquelles M. et Mme Jousse ont été amenés à Thaba-Bossiou. Ils ne se doutaient guère, lorsqu'ils quittaient Motito il y a un an, qu'ils venaient prier au chevet d'une sœur mourante et soutenir dans sa détresse un frère dont ils avaient autrefois partagé la joie. En voyant un de nos postes les plus importants menacé de ruine, ils n'ont point pris conseil de la chair ni du sang. Ils ont courageusement accepté des difficultés spéciales que présente l'œuvre dans cette station. Qu'il me soit permis de leur en témoigner ma reconnaissance devant vous et de rendre témoignage à la sollicitude et à la tendresse

avec laquelle ces excellents amis ont pourvu à tous mes besoins et veillé au bien-être physique et moral de mes jeunes enfants. Je ne saurais non plus passer sous silence les fatigues que s'est données notre collaborateur de Bérée, afin de diriger et nourrir mon troupeau dans les premiers mois de mon deuil. L'installation de M. et M[me] Jousse a été solennisée par un service spécial dont les habitants de la station ont paru comprendre l'esprit et la portée. Le chef s'était réservé de présenter aussi lui-même à ses sujets le nouveau messager de grâce que le Seigneur leur a envoyé. Il vient de remplir ce devoir de la manière la plus satisfaisante dans une assemblée nationale qui s'est dernièrement tenue à Morija. »

Le Seigneur accorde à ses serviteurs, depuis quelques mois, de précieux encouragements à Thaba-Bossiou. Un changement très notable s'est opéré dans les dispositions des naturels qui les entourent. Ils les recherchent, les respectent, reconnaissent la pureté de leurs motifs et les nombreux bienfaits qu'ils doivent à l'Evangile. L'auditoire a sensiblement augmenté.

Dès son arrivée à son nouveau poste, M. Jousse a ouvert une école qui semble beaucoup promettre. On y compte 90 élèves. Dans ce nombre se trouvent quelques fils de Moshesh et d'autres jeunes gens de 16 à 18 ans, qui reçoivent des leçons d'écriture, d'orthographe, de chant sacré et d'anglais. C'est à leur requête que l'étude de cette langue a été reprise, d'où l'on peut inférer que les démêlés des Bassoutos avec le gouvernement britannique n'ont point éteint chez les personnes influentes de la tribu le désir d'entretenir des rapports avec les représentants de la civilisation et du christianisme au Sud de l'Afrique.

L'Eglise a perdu quelques membres par suite de l'émigration de David Mashupa et de Tsiamé, frère de Moshesh. Ces jeunes chefs, qui n'avaient point encore reçu leur part de territoire, sont allés se fixer à une journée à cheval de Thaba-Bossiou, près des lieux où Moshesh est né.

Nos frères ont eu la joie de réadmettre à la Table sacrée l'un des fils de ce chef qui les avait affligés par ses égarements. Il a manifesté beaucoup de componction et un ardent désir de réparer autant qu'il est en son pouvoir le scandale de sa défection. Après s'être assuré dans son particulier de la sincérité de sa repentance, M. Casalis l'a présenté à l'Eglise en le recommandant aux sympathies et aux soins des membres fidèles. Quelques-uns d'entre eux lui ont adressé des paroles de nature à le fortement impressionner. « Fils de notre chef, a dit Moïse Moussetsé, avant de rien exprimer sur ce qui se passe aujourd'hui, puis-je te faire une question? — Oui, répondit le jeune homme. — Eh bien, dis-moi franchement ce que tu viens faire au milieu de nous. Serais-tu venu nous chercher pour nous ramener vers le monde? — Oh! non. — Tu nous conseilles donc de rester où nous sommes? Après avoir goûté des plaisirs de la chair, tu penses que notre part est la meilleure? — Bien certainement. — Dans ce cas, viens à nous, et que Dieu te bénisse! Tu serais venu nous chercher que nous ne t'aurions pas suivi, car Jésus est notre roi et c'est à lui seul que nous appartenons. » Un autre frère fit observer qu'il ne fallait pas s'attendre à trouver un surcroît de forces dans la communion des frères, si l'on n'amenait Jésus avec soi dans l'Eglise. Enfin un troisième déplorait les suites fâcheuses que ne pourrait manquer d'avoir la chute dont son jeune ami se relevait. « Il est heureux, disait-il, que tu te repentes, mais il eût été bien plus heureux encore pour toi si tu n'avais point abandonné ton Sauveur. Tu avais été converti au sortir de l'enfance, tu ne connaissais pas les abominations auxquelles nous, hommes faits, avons été si longtemps asservis. Maintenant tu reviens l'esprit plein de ces choses honteuses. Des souvenirs impurs se mêleront à tes prières. Ton cœur ressemblera à un champ couvert de brouillard perpétuel où le blé jaunit, tandis que les mauvaises herbes y croissent sans cesse. » Depuis sa réadmis-

sion, Samuel Machoso a réjoui ses guides spirituels par sa bonne conduite. Il paraît très heureux et déploie beaucoup de zèle au milieu de sa parenté. Espérons que son exemple ne sera pas sans effets. Néhémie Sekonyana, autre fils de Moshesh, dont l'état spirituel affligeait depuis longtemps ses missionnaires, est redevenu l'un de leurs auditeurs les plus attentifs, et leur amène de la localité où il réside un certain nombre de jeunes gens désireux de s'instruire. Il reconnaît l'erreur de ses voies, fait de bonnes lectures et forme sans doute parfois de bonnes résolutions, mais sans résultats bien appréciables. On pourrait en dire autant de plusieurs autres personnes qui sont retournées au monde pendant la crise des dernières années. Depuis quelques mois leur langage et leurs manières ont beaucoup changé. Dieu veuille avoir pitié de ces brebis égarées et leur donner la force de rebrousser chemin vers ses témoignages!

Un jeune homme, nommé Molisé, a dernièrement reçu le don de la foi. Sa conduite est satisfaisante à tous égards. Une femme de Moshesh demande également à être admise parmi les servantes de Jésus-Christ.

Pendant les derniers mois, nos collaborateurs de Thaba-Bossiou ont dû consacrer la plus grande partie de leur temps au relèvement de la chapelle qui depuis longtemps menaçait ruine, et a fini par fléchir durant les pluies extraordinaires du mois de décembre. Il a fallu enlever toute la toiture et rebâtir à neuf, à partir des fondements, pour ce qui concerne la façade, et à une élévation de cinq pieds pour les autres murs. Nos frères se sont d'abord mis seuls à ce travail; mais l'approche de l'hiver et la fatigue que leur cause la prédication en plein air les ont forcés à chercher du secours. M. Maeder a bien voulu les venir aider pendant quinze jours, puis ils ont conclu un marché avec un maçon anglais pour tout achever. Les membres de l'Eglise travaillent avec zèle comme manœuvres. Les jeunes gens de la station ayant à leur

tête quelques fils de Moshesh ont charrié toute la pierre, et dernièrement sont allés, sous la direction de nos frères, couper dans les montagnes le bois qui manquait. Pendant que MM. Casalis et Jousse étaient à bivouaquer avec eux sous la voûte du ciel, les entretenant de bonnes choses et chantant des cantiques autour d'un grand feu, Néhémie Moshesh leur envoya un bœuf gras destiné à restaurer les travailleurs. Ils espèrent qu'avant deux mois ils pourront adorer le Seigneur dans un temple solide et spacieux.

Résumé général.

Auditoire		200
Membres de l'Eglise		68
Membres morts en Christ depuis la fondation de la station		9
Membres émigrés et présentement sans pasteur		9
Ecole : Enfants	68	90
— Jeunes gens	22	

CARMEL.

En 1854, le jour du Vendredi-Saint, l'Eglise de Carmel admettait dans son sein sept nouveaux membres. C'étaient Simona Lebeta, Samuel Morikeng, Yesaia Tsiloana, Elia Mokhareng, Isaka Mokhatlana, Khabane et Mogeriki. Cette petite phalange de jeunes gens, dont quelques-uns sont devenus pères de famille, donne à son conducteur de belles espérances.

Vers cette époque, plusieurs personnes commencèrent aussi à s'enquérir de la voie du salut. Depuis longtemps Chuba et sa femme, de fidèles serviteurs qui ont autrefois quitté Littakou pour suivre ses missionnaires, étaient fort attentifs à la prédication ; cependant ils tardaient toujours à se consacrer au Seigneur. Le temps de l'épreuve arriva pour eux ;

le Seigneur retira à lui une enfant qu'ils aimaient. Cette enfant manifesta en mourant des sentiments si pieux et si touchants, que le père et la mère en furent tout ravis. Au lieu de chercher des adoucissements à leur douleur dans la dissipation, ils les cherchèrent au pied de la croix. Chuba est l'un de ceux qui ont accompagné la famille Lauga jusqu'à Port-Elisabeth; il en est revenu frappé d'une grande idée. En voyant la mer immense, dit-il, je me suis demandé comment il est possible que les serviteurs de Dieu aillent s'exposer à la traverser pour nous apporter l'Evangile. Il n'y a, non, il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse leur mettre cette pensée au cœur. Oh! combien ne serions-nous pas coupables si nous repoussions le Seigneur qui nous envoie ses serviteurs! D'autres imitèrent bientôt l'exemple de Chuba et de sa femme, en se présentant pour entrer dans la classe de catéchumènes, de sorte que présentement treize personnes y ont été admises.

L'Eglise de Carmel a reçu un accroissement de quatre membres dont deux sont sortis de Bloemfountain, et deux de Mékuatling. Ces deux derniers sont en grande édification au troupeau.

Les principaux membres ne restent pas inactifs, ils tâchent au contraire d'exercer une influence salutaire sur ceux qui les entourent. Ils ont leur culte domestique où assistent souvent des étrangers, et des entretiens particuliers avec tous ceux qui aiment à parler du Seigneur. Il se trouve dans la station un homme infirme qui a une tumeur d'une grosseur démesurée à la mâchoire inférieure. Il sent que sa fin approche rapidement, bien qu'il soit encore fort et vigoureux. Son affliction peu commune l'a rendu un objet de pitié et de profonde sympathie pour ceux qui aiment le Seigneur. On se rend souvent auprès de lui pour lui lire une portion des Saintes-Ecritures et pour prier avec lui. Ces visites sont toujours reçues avec reconnaissance. Il disait l'autre jour à son

pasteur : « Je vous remercie pour ces bonnes choses que vous avez lues. Ceux qui boivent de l'eau ont encore soif, mais l'eau vive que le Seigneur donne aux siens étanche la soif. Autrefois je marchais dans les ténèbres et vers les ténèbres, Dieu m'a arrêté dans ma course. Je chassais du gibier qui m'échappait toujours, mais Dieu m'a donné des ailes. » Il voulait dire qu'autrefois il chassait une ombre vaine de bonheur, mais que le Seigneur lui a montré où réside le vrai bonheur. Un autre moyen d'exercer la charité, c'est le grand nombre de veuves âgées que l'on compte à Carmel, comparativement à la population. Il y en a plusieurs qui sont entièrement supportées par les autres membres du troupeau. Un frère et une sœur sans enfants, mais favorisés des biens de ce monde, ont la louable coutume d'adopter des orphelins pour les élever dans la crainte du Seigneur, et lorsqu'ils sont en âge de se marier, ils leur font une dot. Ces efforts ont été grandement bénis pour plusieurs, lesquels ont été admis dans l'Eglise. Enfin, dans leur souscription de cette année en faveur de la Société, on peut dire qu'ils ont fait preuve de générosité; elle s'est élevée à £12. 18, 9 (environ 320 fr.).

Si le missionnaire de Carmel a la joie de voir ainsi se développer quelques doux fruits de l'Evangile, il confesse aussi à l'égard de quelques-uns qu'il attendait d'eux de meilleures choses. Deux jeunes femmes qui avaient été visiter leurs amis encore païens ont été initiées par eux à la cérémonie du *boyale*. Ce retour au paganisme est d'autant plus déplorable que ces jeunes femmes étaient déjà mères de famille. L'une d'elles a prétendu y avoir été contrainte, mais comme l'on n'avait pas de preuves satisfaisantes de son innocence, toutes deux ont été retranchées de la communion des fidèles. Quatre autres ont été suspendus pour diverses fautes ; il y en a eu un de réadmis, les trois autres sont encore sous le joug de la discipline.

« En réfléchissant à la légèreté et à la facilité avec lesquelles

plusieurs retournent à des usages pernicieux que l'on croyait entièrement abolis, je crois, dit notre frère Lemue, en trouver la cause dans leur manque de caractère. Le paganisme, qui n'est au fond que l'absence de tout principe, se trouve par cela même incapable de former des âmes fortes et vertueuses. Dans l'état de nature, les hommes sont toujours prêts à abjurer leur liberté individuelle pour se soumettre aux caprices d'autrui, dès qu'ils y trouvent leur profit. Ces réflexions m'ont conduit à traduire dans leur langue quelques morceaux édifiants puisés dans l'histoire de l'Eglise, pour les faire assister à la mort triomphante de ces éminents martyrs qui ont scellé la vérité de leur sang. »

Huit nouvelles familles, ou environ quarante personnes, sont venues augmenter le nombre des auditeurs et des écoliers de la station. Les chefs de ces familles ont promis préalablement, à leur admission, de se soumettre aux règlements du lieu. Leur industrie consiste à cultiver leurs terres, à soigner les troupeaux et à travailler comme journaliers chez les fermiers. Les récoltes ont été si favorables, qu'ils ont pu vendre quelques produits. Il est bien à regretter qu'ils ne savent aucun métier, à l'exception de ce qui a rapport aux travaux agricoles.

L'école continue à donner quelque satisfaction à M. Lemue. Ayant dû la suspendre pendant la moisson, les parents sont venus le prier de la rouvrir, bien que par là ils se privaient de l'assistance de leurs enfants pour chasser les oiseaux de leurs champs de millet. Depuis lors, le nombre des écoliers a toujours été de 50 enfants et de 10 jeunes gens.

Le bâtiment affecté à l'usage du culte était devenu incommode. Il a été remédié à cet inconvénient en convertissant la demeure de notre frère Lauga en un lieu de culte. Une chaire en charpente et tapissée, des bancs pour une grande partie des auditeurs, complètent ce changement. La congrégation a aidé de bon cœur à faire ces améliorations;

et aujourd'hui elle a la joie d'avoir une bonne chapelle bien adaptée à ses besoins. Une cloche manquait, au regret de tout le monde, le missionnaire s'en est procuré une avec l'aide d'un ami et au moyen de souscriptions. De plus, la maison avait besoin d'être protégée par une cour ; ce travail, qui consiste en un mur en pierre, vient d'être achevé.

Au commencement de novembre dernier, il y eut à Carmel plusieurs orages qui occasionnèrent des débordements extraordinaires. Le 8, on vit, dans les nuages, une trombe que les naturels prenaient pour un immense serpent ou *kaniapa*. Elle alla s'abattre à une demi-lieue de la station, sur les collines ; un instant après, des torrents ruisselaient en serpentant sur leurs flancs.

Ces débordements successifs ont nivelé deux murs en pierre, bâtis, à travers la vallée, par M. Lauga, et fait une ouverture de 400 mètres à l'enclos des jardins. Les pieux plantés au passage de l'eau ont été arrachés ; la digue qui servait à déverser l'eau dans le canal d'irrigation a été emportée ; des saules ont été déracinés ; le terrain, nouvellement ensemencé, a été dégradé, et lorsque les eaux se sont retirées, on pouvait voir des serpents suspendus aux branches des arbres. Ces ravages nécessiteront d'assez grands travaux, avant que l'on puisse arroser les terres comme de coutume.

Résumé de l'année.

Communiants	66
Candidats	13
Auditeurs	150 à 200
Ecoliers	50 à 60
Enfants baptisés	8
Mariages	2

BÉRÉE.

Celui qui aurait vu la station de Bérée il y a dix-huit mois

et la reverrait aujourd'hui ne manquerait pas d'éprouver de la surprise et de la gratitude. A cette époque, le presbytère était réduit en cendres, et la petite chapelle menaçait ruine. Grâces à Dieu, il ne reste aujourd'hui rien à désirer quant à l'état des bâtiments de la station. La demeure missionnaire a été complètement réparée, et une chapelle, petite, il est vrai, mais solide et tout-à-fait convenable, a été construite. « Qu'il me soit permis, dit notre frère Maitin, d'exprimer ici ma reconnaissance pour les secours que nous ont accordés les frères Gosselin et Maeder. C'est au zèle de notre excellent frère Gosselin que nous devons la chapelle que nous possédons. Il avait été prié de venir aider à relever la maison missionnaire; mais, ne se bornant pas à cela, il fit la proposition de commencer une chapelle, qui était devenue bien nécessaire. Les fondements en furent jetés au nom du Seigneur, et nous avons eu la joie de pouvoir la consacrer au service de Dieu la veille même du jour où notre ami nous quitta pour retourner à son poste. »

Vers cette époque, un événement affligea notre collaborateur de Bérée, et menaça de compromettre son œuvre. Une partie de la population du quartier émigra. L'Eglise y perdit six membres, et la congrégation plusieurs personnes bien disposées. L'auditoire du dimanche ne se composa plus que d'une vingtaine de personnes. Parmi celles qui émigrèrent, les unes se rendirent dans d'autres stations; nous pouvons donc espérer que, pour elles au moins, notre frère n'aura pas travaillé en vain. Au bout de quelques mois, on remarqua parmi les auditeurs quelques jeunes gens qui précédemment avaient, de loin en loin, assisté à la prédication, et qui maintenant devenaient assidus aux services du dimanche et désiraient apprendre à lire. Ce petit mouvement fut comme le signal d'une vie nouvelle qui allait être communiquée à l'œuvre. En effet, le nombre des auditeurs a depuis lors considérablement augmenté. Dans plusieurs villages qui avoisi-

nent la station se trouvent des personnes, et particulièrement des jeunes gens, qui se sentent attirés vers l'Evangile. Si elles étaient moins dispersées, l'auditoire du dimanche serait beaucoup plus considérable qu'il ne l'est, car toutes ne peuvent se rendre régulièrement au service divin. Leur éloignement de la station retarde sans doute leurs progrès, et cependant, s'il plaît au Seigneur de bénir le mouvement qu'il a communiqué à l'œuvre, on peut espérer que bientôt divers petits foyers de lumière exerceront une influence salutaire sur la population environnante.

L'expérience du passé ne permet à notre frère de se réjouir qu'en tremblant. Le Seigneur a permis qu'il travaillât pendant assez longtemps sans autre encouragement que ses promesses; mais voici un changement qui vient de s'opérer dans les dispositions de plusieurs personnes. Il a un bon auditoire, comparé à ce qu'il était au commencement de l'année, et quelquefois il compte plus de 100 auditeurs dans sa petite chapelle. En présence de ces faits, il lui semble voir la main de Dieu dégageant son œuvre des entraves qui avaient arrêté son développement, et lui imprimant une impulsion nouvelle. Dieu seul sait quels seront les résultats de ce mouvement, mais il paraît de nature à encourager.

Pendant plusieurs années, les rapports de Bérée n'ont eu aucune conversion à signaler. Béni soit le Seigneur de ce que nous pouvons enfin espérer que la semence divine a été reçue dans quelques cœurs que l'Esprit-Saint prépare à servir le Sauveur. Deux jeunes hommes ont donné des signes non équivoques de conversion. Quelques autres ont subi un changement qui prouve que leurs cœurs ont été touchés par la vérité. Lorsque ces deux personnes ont été admises comme candidats au baptême, quatre autres sont venues faire part de leurs convictions religieuses, et prier notre frère de ne pas les priver des secours spirituels qui allaient être accordés à leurs amis. Il y a tout lieu d'espérer que ces jeunes gens sont

sincères, et qu'avec la bénédiction du Seigneur ils feront du bien aux habitants de la station. Sans y avoir été engagés, ils ont pris la bonne babitude de se rendre, avec deux membres de l'Eglise, tous les dimanches, après les services, dans un ou deux villages où ils chantent des cantiques et adressent quelques exhortations aux païens. Grâces à eux, bien des personnes qui ne fréquentent pas encore la chapelle ont pris goût à la mélodie chrétienne, et ce ne sont plus seulement les chants bruyants des païens qui retentissent autour de la station.

Evidemment les vérités chrétiennes se propagent et font sur quelques âmes des impressions qu'une circonstance peut réveiller et rendre plus profondes. Dernièrement un jeune homme, qui n'avait jamais assisté au culte, se baignait avec ses camarades. Tout-à-coup il disparaît dans l'eau; on réussit à l'en retirer, mais on le croit mort. Ses amis païens prennent la fuite. Deux jeunes gens qui aiment l'Evangile font tout ce qu'ils peuvent pour le rappeler à la vie. Leurs efforts sont couronnés de succès. Le jeune homme est reconduit chez lui malade, et dès qu'il peut parler, il fait appeler auprès de lui un chrétien pour lui annoncer la grande délivrance que Dieu lui a accordée, et ajoute : « Il ne me reste qu'un vague souvenir de ce qui s'est passé; mais je n'ai point oublié que, quand je me voyais sur le point de périr dans l'eau, j'ai demandé à Dieu de me pardonner mes péchés au nom de Jésus-Christ. » Ce jeune Mossouto est devenu un auditeur assidu de la prédication.

Les membres du troupeau, dont la piété et le zèle s'étaient refroidis ont subi l'heureuse influence que les encouragements déjà signalés étaient de nature à produire. Frappés d'une parole prononcée dans une réunion d'Eglise : « Les premiers seront les derniers, » ils s'humilièrent et s'exhortèrent à servir leur divin Maître avec plus de fidélité. Dès lors, ils semblent avoir fait quelques progrès dans la vie spirituelle. Le

chef Abraham Khoabané a perdu la plupart des habitants de son village par sa fidélité à s'opposer aux coutumes païennes.

Quoiqu'il n'y ait pas d'école régulière à Bérée, quelques jeunes gens et des enfants ont fait des progrès dans la lecture. Une école du dimanche, qui a lieu entre les services, est dirigée par Mme Maitin. Elle donne aussi des leçons pendant la semaine à quelques élèves. Aussi longtemps qu'on n'aura pas réussi à grouper un petit village autour du missionnaire, il sera toujours difficile d'y avoir une école prospère. C'est dans le but d'encourager ses compatriotes à se rapprocher du presbytère, que Esaia Siélé y a fixé sa demeure. Si les gens qui se rattachent à lui le suivent, comme il l'espère, Bérée acquerra plus d'importance.

La santé de notre frère ne lui a pas permis, cette année, de faire des courses d'évangélisation dans les villages un peu éloignés de la station. Pendant quelques mois, il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que les stations de Mékuatling et de Thaba-Bossiou ne souffrissent pas trop de l'absence de leurs pasteurs. Ce surcroît de fatigues a peut-être contribué à l'affaiblissement de sa santé. Quoiqu'il en soit, nous regrettons de devoir dire que notre frère continue à être souffrant.

Résumé.

Auditeurs	60 à 90
Communiants	20
Catéchumènes	6

BÉERSÉBA.

Au milieu de tous les changements politiques qui ont eu lieu dans ce pays, le Seigneur, qui ne change jamais, a continué de bénir les efforts de ses serviteurs à Béerséba; son œuvre y est toujours en voie de progrès. Le troupeau que dirigent nos frères leur donne, en général, de la satisfaction, et ne présente comparativement que peu de cas qui les appel-

lent à exercer la discipline. Il y a eu, cette année, deux personnes exclues pour cause d'immoralité, et deux autres suspendues pour querelles. Bien que l'on désirât trouver plus de zèle et plus de vie parmi les membres de l'Eglise, ils ne sont cependant pas indifférents au bien-être spirituel de leur prochain. Ce qui le prouve, c'est que plusieurs brebis, qui s'étaient égarées dans le temps des défections, ont été ramenées dans le bercail en grande partie par leur moyen. La lecture de la Parole de Dieu continue à nourrir leur piété; le culte domestique est généralement pratiqué parmi eux. Les services du dimanche sont bien fréquentés, ainsi que les écoles qui ont lieu entre les services. L'école journalière des enfants a été moins bien suivie. Notre frère Schuh a rétabli le culte en hollandais, tant pour les Hottentots qui sont fixés dans la station même que pour ceux des environs.

Dans le courant de l'année, 47 personnes ont été réveillées et sont venues confesser leurs péchés. Elles ont été admises dans la classe des catéchumènes, dont le chiffre s'élève à 100, savoir, 48 hommes et 52 femmes. Il n'y a malheureusement que trop d'ignorance chez quelques-uns d'entre eux; le manque d'une école régulière a retardé en eux les progrès de la grâce régénératrice et sanctifiante. Cependant ils sont sous l'influence de la Parole de vie et ont reçu, nous l'espérons, le germe précieux de cette foi qui se développe comme le grain de sénevé, et qui peut devenir un grand arbre, avec le secours de la grâce. Les plus avancés de cette classe, c'est-à-dire ceux en qui l'œuvre de la grâce paraît plus évidente, ne tarderont pas à être mis à part comme candidats pour le baptême. La population s'est beaucoup accrue dans ces derniers temps. L'on remarque avec plaisir que le bon ordre et la tranquillité règnent de plus en plus parmi les habitants de la station, et que ce que nous appelons les coutumes païennes y a à peu près disparu; 17 mariages ont été bénis dans

l'Eglise, et 45 enfants y ont reçu le baptême, outre les adultes qui ont été baptisés aux fêtes de Noël.

Comme progrès dans la civilisation, on peut mentionner un nombre considérable de maisons en pierre et en brique bâties par les indigènes. Chacun devient maçon et charpentier pour se construire sa demeure. C'est la coutume que les jeunes gens ne doivent pas se marier avant de s'être construit une maison pour y recevoir leur femme. Plusieurs se sont acheté des wagons et vont vendre, dans le nouveau village de Smithfield, du blé et d'autres denrées. De cette manière, ils se procurent des habillements pour se présenter dans la maison de Dieu avec décence. L'usage des charrues commence aussi à s'introduire pour la culture du froment; mais pour celle du millet, on continue à se servir de la houe indigène. Ce que l'on a lieu de regretter vivement, c'est que nos indigènes se soucient encore fort peu d'apprendre quelque chose des arts et des métiers.

Aux fêtes de Noël, l'Eglise de Béerséba s'est accrue de 26 membres adultes, dont 20 ont été baptisés et 6 ont confirmé le vœu de leur baptême; 15 enfants en bas âge furent aussi baptisés en même temps. Durant la semaine qui a précédé leur consécration au Seigneur, ces néophytes ont ému et édifié l'Eglise par leurs confessions, leur connaissance étendue de l'œuvre du salut, et la manière sentie avec laquelle ils ont rendu raison de leur foi et de l'espérance qui est en eux. Notre frère Rolland ajoute: « Ce sont de ces moments précieux dans la vie où l'on sent tout le prix d'une âme immortelle sauvée par l'amour de Jésus-Christ; où les avant-goûts de la joie de Sion vous étreignent, et où l'on se sent mille fois récompensé de toutes les peines que l'on s'est données pour arracher des âmes à l'empire des ténèbres et de la mort. » Les néophytes avaient suivi un cours de religion pendant huit mois, deux fois par semaine.

Philippe Moguété s'exprimait comme suit: « Je suis un

transgresseur de la loi de Dieu. J'étais jeune encore lorsque mon père mourut et fut rendu à la terre. Avant d'expirer, il nous fit ses adieux et nous exhorta à ne jamais abandonner l'Evangile ni la station. Si cette chaire, qui est de la terre, se mettait à parler, tout le monde ne croirait-il pas? Je n'ai cependant pas cru mon père mourant. Je partis pour le Lessouto, afin de voir le monde et de me conformer à ses coutumes; mais bientôt j'en eus peur. La dernière injonction de mon père mourant me poursuivait, et c'est elle qui m'a ramené ici. De retour avec ma mère, j'allais à l'église, mais je ne comprenais rien de ce qui s'y disait. Je vivais comme les animaux privés d'intelligence, jusqu'au moment où je fus réveillé par cette parole de l'Ecriture : « Maudit soit l'homme qui se « confie en l'homme, et qui de la chair fait son bras. » Ma mère avait été tout pour moi, et je venais de découvrir qu'elle ne pouvait suffire aux besoins de mon âme. L'Esprit de Dieu m'avait découvert mes péchés, et il n'y avait plus que Jésus qui pût me suffire; c'est en lui que j'ai trouvé le pardon de mes péchés et la paix avec Dieu. »

Apollos Chueu avait fréquenté les instructions religieuses pendant deux ans et était retourné chez son père. Là, il fut tenté de rentrer dans le monde. Il revint, au bout d'un an, se fixer à Béerséba avec sa jeune femme. Il s'exprima ainsi : « Je n'apporte devant vous que la honte; je sors du royaume des ténèbres. Séduit par les promesses de mon père et les amorces de l'héritage qui me revenait, je retournai dans la maison paternelle. Mon père m'offrait tout ce qu'il possédait, pourvu que je me conformasse à sa manière de voir. J'allai un jour, tout paré, à une danse païenne; mais ma conscience me reprit si fortement que je rebroussai chemin vers la maison. Dès lors je n'eus plus de repos jusqu'à ce que je fusse revenu ici. Je sentais que j'avais offensé le Tout-Puissant, et que mes péchés étaient innombrables. Un jour, j'entendis prêcher sur la parabole du mauvais riche; je m'en fis l'ap-

plication, et je me dis : C'est bien toi : tu as abandonné Dieu pour un héritage qui périt; tu iras où il est. Dans ma douleur, je me jetai à terre, je priai, et l'Esprit du Seigneur pénétra dans mon cœur. Jésus ne me laissa pas longtemps dans cet état, il vint à mon secours; il n'a pas regardé au nombre de mes péchés; il les a pris sur lui; son sang a payé pour moi. J'ai pu aller à lui avec foi, et j'y ai trouvé le pardon et la paix avec Dieu. C'est depuis lors que l'image de Dieu a commencé à se rétablir en moi. A présent, je vis dans l'attente de Jésus; je sens que la mort n'a plus de pouvoir sur moi : le Seigneur l'a vaincue.

Quant aux travaux matériels de la station, deux chambres de la maison neuve ont été rendues habitables; il en reste encore deux à couvrir. La rareté et le prix élevé du bois de construction ont empêché de s'en procurer jusqu'à ce jour. Le mur du jardin a été refait en partie, et le corridor de la maison plâtré de nouveau. Les gens de la station ont réparé le toit de la vieille église, et ont fait 30,000 briques pour la nouvelle, qui est restée jusqu'à ce jour inachevée, faute de fonds.

Résumé de l'année :

Auditeurs	600
Communiants	308
Membres de l'Eglise réadmis	13
Id. retranchés	2
Adultes baptisés ou qui ont confirmé le vœu de leur baptême	26
Enfants baptisés	45
Mariages	17
Catéchumènes	100

IMPRIMERIE.

Durant le dernier exercice, la presse de la Mission a poursuivi sans interruption son travail, et l'impression du Nou-

veau Testament est maintenant assez avancée. La composition, reprise à la fin de l'Epître aux Romains, a été poussée jusqu'à celle aux Hébreux : elle embrasse 112 pages in-8°. Le tirage a suivi la composition pied à pied : le nombre des feuilles tirées s'élève à 67,600. Outre cela, 14,000 feuilles du Nouveau Testament ont été pliées. Notre frère Schuh dépose sur le bureau un exemplaire des Epîtres de saint Paul. S'il ne survient pas d'accident imprévu, il espère que l'impression du Nouveau Testament sera achevée vers la fin de cette année, et ce sera avec reconnaissance envers le Seigneur qu'il verra accomplir cette belle tâche qui lui a été confiée.

Il s'agira ensuite de livrer aux Bassoutos le saint volume relié de manière à ce qu'il tienne et se conserve entre leurs mains. On pourrait y joindre les Psaumes, dont l'impression se termine en ce moment. Notre frère conseille à la Conférence d'adopter, pour la reliure de ce volume, une toile anglaise de bonne qualité qui, à son avis, ferait une reliure aussi solide que la basane et coûterait moins de peine. Quant à l'exécution de ce travail, il fait observer qu'il n'est pas bien au courant de cette partie, et que, indépendamment d'autres considérations, ses forces ne lui permettraient pas d'entreprendre seul la reliure de 5,000 volumes. Si les deux garçons imprimeurs veulent s'y prêter et que l'on puisse, en outre, s'adjoindre quelques bras de plus, la tâche sera plus facile, et alors il dirigera, avec l'agrément de la Conférence et autant qu'il lui sera possible, le travail de la reliure du saint volume.

Les types qui devaient servir à imprimer les tableaux de lecture pour les écoles, votés par la Conférence, ont été trouvés défectueux, en ce que plusieurs sortes y manquaient tout-à-fait. En conséquence, M. Schuh a dû en demander un supplément à Londres, ainsi qu'un long composteur, qu'il compte recevoir prochainement. Il a, par la même occasion, demandé quelques suppléments des types employés dans

l'impression du Nouveau Testament, afin d'en pouvoir mettre en usage une quantité qui devenaient inutiles, et une douzaine de filets simples. La dépense occasionnée par ces objets était très nécessaire, et elle ne s'élevera pas à une somme considérable.

Le bois en planches ayant été rare, il n'a pu faire les améliorations désirables dans l'atelier de l'imprimerie qui, d'ailleurs, est trop petit pour recevoir les arrangements nécessaires. Il a cependant réussi à garantir la presse de la poussière, qui est si destructive dans une imprimerie.

(*La suite du rapport au prochain numéro*).

LETTRE D'ENVOI.

Hébron, le 8 mai 1855.

Messieurs et très honorés directeurs,

Le rapport général que nous avons l'honneur de vous adresser signale un fait dont vous vous réjouirez avec nous. Un retour vers l'Evangile s'est déclaré chez les Bassoutos. On se rapproche des missionnaires, on en demande de nouveaux dans plusieurs localités, on veut être instruit. Vous remarquerez aussi que ce mouvement favorable s'étend également à ceux qui, dans les jours d'épreuve que nous avons traversés, ont renié leur foi et déserté nos églises. Déjà plusieurs de ces chrétiens déchus ont été réadmis dans nos troupeaux, après avoir donné des preuves de leur repentance, et nous espérons que plusieurs autres encore seront ramenés de leur égarement. En un mot, nous voyons l'aurore d'un nouveau jour de grâce se lever sur la tribu des Bassoutos. Réjouissez-vous-en avec nous, Messieurs et chers frères, et prions ensemble que la lumière du soleil de justice dissipe les ténèbres épaisses qui couvrent encore une si grande partie de ce pays.

Nous devons ici mentionner qu'avant de nous séparer

pour retourner dans nos foyers respectifs, Moshesh envoya de sa montagne un messager pour nous présenter ses salutations et nous exprimer ses vœux relativement à son peuple. Il nous pria de considérer qu'une grande partie des Bassoutos sont encore dans l'ignorance, faute de missionnaires en nombre suffisant pour les instruire, et de faire nos efforts pour qu'il leur en soit accordé de nouveaux. Il avait surtout en vue une population considérable qui occupe sous ses fils une grande étendue de pays, dans laquelle est compris le territoire conquis sur Sékonyéla, et qui est privé de tout enseignement de la Parole de Dieu. Après que ce message nous eut été délivré, David Mashoupa, fils de Moshesh, se leva pour appuyer la requête de son père, et il en prit occasion de confesser la faute dont il s'est rendu coupable en rejetant l'Evangile, et demanda instamment qu'il lui soit accordé un missionnaire.

...De fait, nous sommes unanimes à penser que le personnel de la mission est beaucoup trop faible pour faire tête au paganisme, qui partout encore a la prépondérance. La lutte est engagée, nous ne saurions reculer. Le moment présent nous paraît opportun pour tâcher de regagner le terrain perdu durant les dernières années, et nous croyons que nous pourrions placer immédiatement avec grand avantage *deux missionnaires* nouveaux... Nous vous faisons part de ce besoin, Messieurs, bien assurés que le Seigneur, s'il nous réserve des jours prospères, vous fera trouver le moyen de pourvoir au maintien et au développement de son œuvre.

Agréez, etc.

Pour la Conférence :

L. J. COCHET, Secrétaire. S. ROLLAND, Président.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ANGLETERRE.

Assemblées générales des Sociétés missionnaires en mai 1855.

(Deuxième article).

Société des missions de Londres.

Nos lecteurs ont vu, dans notre dernière livraison (page 259), que le chiffre total des recettes de la *Société des missions de Londres*, durant son dernier exercice, avait été de 1,491,650 fr. Cette somme, quelque considérable qu'elle soit, n'a pas couvert les dépenses de l'année, qui se sont élevées à 1,616,950 fr. Cette insuffisance, jointe au déficit de l'année précédente, fait peser snr la Société une dette d'environ 325,000 fr. Pour remédier à cet état de choses, la Société n'a pas eu un instant l'idée de restreindre ses travaux. Elle a seulement organisé un système d'agences auxiliaires au moyen desquelles elle espère accroître encore le zèle en faveur de l'œuvre et lui procurer de plus amples ressources partout où se trouvent des chrétiens qui s'intéressent à sa marche.

Ce fut le 10 mai dernier que la Société célébra son soixante-et-unième anniversaire, sous la présidence du comte de Shaftesbury. Plusieurs missionnaires, momentanément en Angleterre, assistaient à la séance et y prirent la parole.

Le nombre des missionnaires employés par la Société s'élève actuellement à 160, répartis comme suit :

Dans l'Océanie....................	32
Au Sud de l'Afrique et à l'île Maurice...	40

Aux Antilles anglaises.................	19
En Chine...........................	15
Et dans l'Inde......................	54

A ces chiffres il faut ajouter celui d'environ 600 agents indigènes occupés à titre d'instituteurs, de lecteurs de la Bible, d'évangélistes ou de pasteurs. Ces diverses institutions, fondées par la Société dans le but de former des agents, dans l'Inde, en Chine et dans la Polynésie, renferment actuellement une centaine d'élèves. Un grand nombre de ceux qui en sont sortis déjà sont à l'œuvre et rendent de précieux services. « Com-« parés aux missionnaires européens, dit le rapport, ces ou-« vriers paraîtraient peut-être de petits enfants quant à la « science, mais la plupart d'entre eux se sont montrés et se « montrent tous les jours des géants en fait de foi chrétienne « et de saint dévouement. Grâce à leur indomptable courage, « l'Evangile a été porté, en Polynésie surtout, dans une mul-« titude de lieux où aucun blanc n'aurait pu se fixer et vivre, « et longue est déjà la liste de ceux qui sont tombés victimes « de la férocité des nations barbares qu'ils s'efforcent d'ame-« ner à la croix de Christ. »

Au premier rang des travaux missionnaires, il faut placer l'activité déployée sur tous les points pour traduire les Livres saints, en étendre la circulation et en populariser l'usage. La Polynésie, l'Inde et la Chine s'enrichissent chaque année de versions nouvelles ou révisées, qui sont d'un puissant effet pour l'évangélisation des indigènes, et que presque toujours ceux-ci reçoivent avec de vifs sentiments de reconnaissance. On sait de quels cris de joie les Eglises de la mer du Sud saluent les volumes qu'on leur envoie. Les saints persécutés de Madagascar, ces humbles mais glorieux martyrs de la foi chrétienne, ne sont pas moins touchants dans l'expression de leur amour pour la Bible. L'un d'eux écrivait dernièrement :

« Nous avons été bien réjouis par la lettre du révérend
« M. Ellis, qui nous a annoncé l'arrivée des Bibles avec pa-
« rallèles. A cette nouvelle nous sommes allés dans les
« champs, à quelque distance de la ville, afin d'y chanter
« les louanges de Dieu. Nous désirons beaucoup que ces
« Bibles puissent arriver bientôt; trois de nos amis de l'exté-
« rieur les attendent ici, et ne monteront pas à la capitale
« avant de les avoir reçues. Si cela vous est possible, en-
« voyez-nous beaucoup de ces livres, car nous sommes
« nombreux, etc. »

Avec le secours de la Société biblique britannique et étrangère, la Société de Londres a poursuivi ou terminé cette année plusieurs publications de ce genre, entre autres une *seconde* édition de la Bible rarotongienne et une *troisième* édition de la version tahitienne.

Une autre branche de l'œuvre, très importante aussi, et dont la Société se félicite d'avoir à constater le développement, est celle de l'éducation des indigènes. Les écoles missionnaires sont partout en voie de progrès. On en distingue trois espèces : 1° les écoles purement primaires, où l'instruction est donnée et la Bible lue dans la langue du pays ; 2° les pensionnats établis, surtout dans l'Inde, en faveur des jeunes filles, et nécessaires pour les arracher à l'atmosphère païenne qu'elles respireraient en restant dans leurs familles, et 3° enfin les instituts d'un ordre plus élevé, où les jeunes indigènes reçoivent une éducation supérieure qui les rend capables d'exercer ensuite une influence bienfaisante parmi leurs compatriotes. La Société compte plusieurs de ces établissements dans l'Inde, mais les deux plus importants sont ceux de Madras et de Calcutta ; le premier, qui n'existe que depuis trois ans, compte environ 400 élèves; le second en a plus de 800, et il serait difficile d'apprécier dès à présent tout ce qu'on peut attendre de ce puissant moyen d'évangélisation ; mais beaucoup de faits en donnent l'idée. Citons-en deux, empruntés textuellement au rapport.

C'est d'abord la conversion d'un élève de l'institut de Madras, racontée par le révérend Georges Hall, directeur de l'établissement.

« Cotelingum, écrit ce missionnaire, sortait d'une école païenne quand il entra dans la nôtre, il y a environ dix-huit mois. Il appartenait à la caste des Naudoos, la plus élevée des Sudras, et l'une de celles qui sont le plus estimées dans ces contrées-ci. Son père fait le commerce des étoffes, et il a des parents qui occupent dans le gouvernement des postes importants. Cotelingum est âgé d'environ dix-neuf ans.

« Il y a quatre mois que j'avais eu l'occasion de parler sérieusement à ce jeune homme au sujet de ses intérêts spirituels. Par la grâce de Dieu, cet appel l'avait conduit à réfléchir, et peu de temps après il vint de lui-même et à plusieurs reprises me demander des directions plus précises encore quant aux voies du salut. A cette époque, plusieurs de mes élèves commençaient à s'occuper du christianisme, et quoique je consacrasse tous les jours, en classe, au moins une heure et demie à l'étude des Saintes-Ecritures, ils venaient souvent passer la soirée chez moi. Cotelingum se joignit à eux, s'adonna à l'étude de la Bible, et il ne tarda pas à me déclarer en particulier qu'il avait un vif désir de devenir chrétien. Prévoyant dès l'abord que, dans l'accomplissement de ce dessein, sa position sociale lui susciterait de grandes difficultés, je lui en fis la remarque, et l'exhortai à ne rien faire avant d'y avoir réfléchi très sérieusement et dans un esprit de prière.

« A nos examens annuels, le 3 janvier dernier, Cotelingum reçut le premier prix des mains de lord Harris, gouverneur de Madras, qui présidait la cérémonie. Le lendemain, de très bonne heure, il vint chez moi, et après m'avoir déclaré qu'il lui était impossible de rester plus longtemps païen, il me pria de le protéger contre les violences dont sa détermination pourrait le rendre l'objet. Sur-le-champ j'envoyai prévenir

son père que ce jeune homme était chez moi, et voulait embrasser la foi chrétienne. Peu d'instants après, cet homme arriva, suivi d'une foule nombreuse et dans un état de grande irritation. Je le fis entrer avec trois ou quatre membres de sa famille, auxquels je répétai ce que Cotelingum m'avait dit, en ajoutant que je ne ferais rien pour l'empêcher de retourner avec eux chez son père, si telle était sa volonté. Mais aussitôt le jeune homme s'écria qu'il ne le voulait pas, parce que, s'il le faisait, son âme serait perdue. Là-dessus son père témoigna le désir de lui parler en particulier, et eut en effet avec lui un entretien à voix basse. Un de ses jeunes frères, lui pressant ensuite affectueusement les mains, le supplia de reprendre avec eux le chemin de la maison paternelle. « Non, « répondit Cotelingum; je ne le puis; j'en ai fini avec l'indouïsme « et l'idolâtrie, je veux désormais suivre Jésus et le servir. » Et ces mots furent les seuls qu'il opposa aux tentations de toutes espèces, promesses ou reproches, qu'on mit en œuvre pour ébranler sa résolution. La foule restée à la porte devenait cependant de plus en plus nombreuse; elle faisait beaucoup de bruit et proférait des menaces telles, que je crus devoir faire prévenir secrètement la police, qui envoya, pour nous protéger, un piquet de ses agents; et il ne fallut rien moins pour empêcher le peuple de se ruer sur notre maison.

« Cette scène durait depuis une heure à peu près, quand arriva la mère du jeune homme, tout en larmes et s'écriant d'une voix lamentable : « O mon fils, mon fils! que faites- « vous ici? Pourquoi nous avez-vous abandonnés? Revenez « à la maison, au moins pour quelques jours; on vous don- « nera tout ce que vous pourrez désirer; je prendrai soin de « vous, et après cela, si vous le voulez, vous pourrez revenir « ici. » — « Ma mère, répondit Cotelingum, je vous aime « autant que jamais; mais Jésus-Christ m'a commandé de le « suivre et de tout abandonner pour lui. » Une vieille grand'-mère et un frère tout jeune encore, survenant à ce moment,

joignirent leurs efforts à ceux des autres. L'aïeule se jeta devant le jeune homme en embrassant ses pieds; la mère se précipita sur son coú; le père pleurait comme un enfant, et les frères, au désespoir, se roulaient par terre en frappant le sol de leur tête; tous, d'un ton à fendre le cœur, suppliaient notre jeune ami de s'en retourner avec eux et de ne pas déshonorer la famille en persistant dans ses desseins. Cotelingum était profondément ému; mais, se levant tout-à-coup, il saisit une Bible qui se trouvait là, et lut à haute voix la fin du chapitre X de saint Mathieu. Cette lecture parut lui donner une force toute nouvelle. Il répéta à ses parents qu'il continuait à les aimer tendrement, mais qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et que, s'il ne le faisait pas, il perdrait son âme. Il ajouta qu'eux-mêmes avaient besoin de pourvoir à leur salut en croyant à Jésus-Christ, et il leur cita plusieurs fois, très à propos, ces paroles des Actes : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison* (XVI, 31).

« Cependant le bruit de ce qui se passait chez nous s'était répandu au loin, et le rassemblement qui tenait notre porte comme assiégée avait pris des proportions énormes. Les parents de Cotelingum, se sentant ainsi appuyés, portèrent la main sur lui et se mirent en devoir de l'entraîner de force; mais alors nous crûmes devoir intervenir. Je leur déclarai encore une fois, en langue telugou, que si le jeune homme voulait s'en aller, il était parfaitement libre de le faire, mais que je ne permettrais pas que, dans ma maison, on usât de violence à son égard; et comme les agents de la police étaient toujours à la porte, cette déclaration parvint à les contenir.

« Six heures se passèrent ainsi, durant lesquelles Cotelingum résista avec une constance admirable à tous les raisonnements et à toutes les supplications imaginables. Lorsque enfin nous fûmes restés seuls avec lui, nous nous mîmes à genoux, et M. Wardlaw fit une fervente prière. Quelques in-

stants après, Cotelingum délia sa longue chevelure, et, sur sa demande, les boucles sacrées, que l'on nomme *koutomy* et que l'on regarde ici comme le principal emblême du paganisme, furent coupées par le Rév. Ragaghopal, pasteur indigène de l'Eglise libre d'Ecosse, qui était venu se réunir à nous. Un peu plus tard, le jeune homme se mit à table pour dîner avec nous. Par cet acte seul, il rompait avec sa caste et se rendait presque impossible tout retour à son état primitif.

« Pendant les dix jours qui suivirent cet événement, MM. Porter, Wardlaw et Gordon eurent, ainsi que moi-même, de fréquents entretiens avec notre nouveau disciple. Le résultat en fut de décider à l'unanimité que le baptême pouvait lui être administré, ce qui eut lieu le 14 janvier. Cet acte s'est accompli de la manière la plus intéressante, surtout pour moi, qui recueillais ainsi les premiers fruits de mes labeurs dans la sphère pleine d'avenir où la Providence m'appelle à travailler. »

On voit par ce fait qu'il faut à la foi naissante d'un Indou beaucoup de fermeté pour s'affranchir des liens de la superstition unis à ceux de la famille. C'est ce que prouve encore, dans des circonstances différentes, le trait suivant, emprunté à l'histoire récente de l'institution de la Société à Calcutta. M. Mullens, un des directeurs de cet établissement, le raconte en ces termes :

« J'ai le plaisir de vous annoncer qu'il y a quelques semaines un de nos premiers néophytes, Chondronath, a réussi à recouvrer sa femme. Avant sa conversion, ce jeune homme était un brahmine kulin, et il était marié à deux femmes, mais il n'avait vu la plus jeune que dans sa première enfance. Quelque temps après son baptême, il avait fait quelques démarches auprès du père de la plus âgée pour obtenir que celle-ci pût venir habiter avec lui. Le père, homme bienveillant et des plus respectables, se montra favorable à cette

demande, et la jeune femme elle-même y adhérait; mais l'honneur de la famille s'y opposait, et la mort du père, survenue à l'improviste, rompit les négociations. Plus tard, cependant, il y a de cela quelques mois, Chondro parvint à revoir sa femme, qui se montra de nouveau toute prête à venir le rejoindre, et qui, depuis, lui fournit elle-même, à deux reprises différentes, les moyens d'arriver à ce résultat; mais ces deux tentatives furent déjouées par l'active surveillance dont elle était l'objet de la part de sa famille. Chondro fit alors appel à l'autorité des magistrats. Ceux-ci envoyèrent demander de quel droit on la retenait en dépit de sa volonté. Ses parents, confiants dans l'inviolabilité dont jouit le domicile d'un Indou, répondirent aux délégués de l'autorité que la jeune femme n'était pas dans la maison. Mais l'affaire fit du bruit, et un ami de la famille, craignant qu'il n'en résultât des désagréments pour elle, intervint et réussit à faire rendre paisiblement l'épouse captive. Depuis lors, Chondro vit heureusement avec elle dans une petite maison voisine de l'établissement. »

L'absence de statistique bien complète n'a pas permis au comité d'indiquer le chiffre exact des acquisitions faites cette année par l'Evangile dans toutes les parties du champ de travail de la Société; mais leur nombre paraît s'élever à plusieurs centaines.—Un fait non moins encourageant, ou plutôt dont il faut rendre encore de plus vives actions de grâces, c'est qu'en général et de tous les côtés les missionnaires ont à signaler, chez les chrétiens convertis à la foi, des progrès moraux très sensibles et qui montrent la puissance de cette foi pour produire la sainteté. On les voit aussi croître en zèle pour travailler à l'avancement du règne de Christ autour d'eux. Le rapport donne de ce double fait un exemple qui, pour être individuel, n'en a pas moins une grande valeur, et par lequel nous terminerons cet article. Il s'agit d'un Chinois, ancien prêtre taouiste, dont nous avons ici même annoncé la conversion, il y a quelques mois :

« Après sa conversion, écrit le Dr Legge, de Hong-Kong, Pang (c'est le nom de cet homme) avait été, par suite de sa grande pauvreté, forcé d'emprunter quelques petites sommes dans le but de commencer un commerce qui pût le faire vivre. Dieu a béni ses efforts, au point qu'à force de travail et d'économie il est parvenu déjà à rembourser tout ce qu'on lui avait prêté. Cette preuve de probité nous a d'autant plus réjouis que, dans des circonstances pareilles, nous ne l'avions pas toujours vue se produire. Mais Pang ne s'en est pas tenu là. Son cœur, sincèrement touché par la grâce, avait besoin d'exprimer autrement encore sa reconnaissance. Ses dettes une fois payées, il a voulu consacrer ses premiers gains à un acte de libéralité, et nous le vîmes un jour nous apporter tout ce dont il pouvait disposer (de 7 à 8 francs) pour en acheter des traités qu'il se proposait d'aller distribuer lui-même à quelque distance dans l'intérieur. Ces intentions louables ont été réalisées, et nous avons lieu d'espérer que cet excellent exemple sera suivi par d'autres. »

Ainsi des hommes qui, naguère encore, étaient païens, travaillent et donnent aujourd'hui pour aider à l'extinction du paganisme. On n'apprendra pas sans admiration que la somme des offrandes reçues dans les Eglises missionnaires et dans leurs annexes a dépassé le chiffre de 300,000 fr., ce qui fait environ la cinquième partie du revenu total de la Société.

EMPIRE TURC.

La Bible à Constantinople.

On lit dans une lettre écrite de Constantinople sous la date du 18 juin dernier :

« Il y a quelques jours qu'en traversant le pont qui relie Galata à Constantinople proprement dit, j'aperçus un assez

grand nombre de volumes ouverts et étalés pour la vente. En m'approchant, je vis que c'étaient des Bibles et des Nouveaux Testaments, dans la plupart des langues qui se parlent ici. Le marchand était un jeune Arménien protestant qui, chassé de Rodosto, sa ville natale, à cause de sa conversion, était venu réclamer ici la protection du gouvernement contre ses persécuteurs. Tout en sollicitant, il avait voulu employer son temps d'une manière utile, et prenant au dépôt biblique les volumes que j'avais sous les yeux, il venait chaque jour les exposer en vente sur ce pont, que traverse continuellement une énorme quantité de passants. Et ses efforts n'avaient pas été vains. A la fin de la première semaine, il avait vendu vingt-quatre exemplaires du Nouveau Testament turc, onze exemplaires des Psaumes en la même langue, et plusieurs autres volumes en langues diverses. C'est quelque chose de merveilleux que de voir avec quelle ardeur un certain nombre de mahométans se procurent actuellement l'*Ingil* (l'Evangile); jamais rien de pareil ne s'était encore vu. Il est certain que, dans beaucoup de cas, ce désir tient à la curiosité. Ces gens veulent savoir ce que contiennent les livres sacrés des chrétiens; mais, avant la guerre, cette curiosité elle-même n'existait pas, et serait-il défendu d'y voir le signe précurseur des opérations de la grâce divine sur les cœurs? Dernièrement un mahométan a ouvert, au centre même de la cité, une boutique où il ne vend pas autre chose que des Bibles turques et arabes, — fait remarquable et que l'on aurait, il y a dix ans, regardé comme complètement impossible.

« Je demandai au jeune colporteur du pont si les mahométans n'essayaient point, en passant auprès de lui, d'entraver son œuvre. Sa réponse fut que, jusqu'à ce jour, le seul homme qui, dans cette multitude de passants appartenant à tant de nations et à tant de religions diverses, eût manifesté de la colère et employé à son égard des expressions malveillantes, c'était un prêtre catholique romain. Ainsi Rome est par

tout la même, partout implacable dans sa haine contre la Parole de Dieu.

« Me trouvant l'autre jour au dépôt biblique, j'y vis entrer, deux fois en quelques heures, un colporteur grec qui venait renouveler sa provision de livres saints : c'est un des agents employés ici par les missionnaires américains. Aux questions que je fis sur son compte, on répondit qu'il était depuis peu de temps à l'œuvre, mais qu'on le croyait un chrétien sincère, servant de tout son cœur la cause de l'Evangile, et le faisant avec succès. Tous les jours il s'en va, à travers les rues, les bazars et les khans de la cité, offrir ses livres à toutes les classes de la population, et il en vend chaque jour pour 40, 50 et même 70, jamais pour moins de 20 piastres.

« Le Seigneur a ici des ouvriers de toute espèce : Américains, Anglais, Ecossais, Français, Allemands, Vaudois, Arméniens, Grecs, Juifs et même Turcs, tous travaillant à répandre au loin et en tous sens les *Paroles de la vie éternelle.* Ce fait ne prouve-t-il pas que Dieu se prépare à bénir ces contrées? Comment croire que tant d'agents divers se trouvent réunis et que la Providence les ait mis en mouvement pour qu'il n'en résulte rien?

« Je regrette de devoir ajouter que, sur quelques points de l'empire, les protestants sont encore exposés à beaucoup de persécutions. Quelquefois les autorités turques locales sont leurs persécuteurs, mais presque toujours à l'instigation des Arméniens..... Des demandes réitérées ont été faites, soit auprès de la Porte, soit auprès de l'ambassadeur anglais, dans le but de faire cesser cet état de choses..... Mais on comprend que l'attention du gouvernement turc et de lord Stratford Redcliffe soit complètement absorbée par les questions et les travaux de la guerre actuelle..... »

On annonce que, par l'ordre du roi de Prusse, il se fait

actuellement dans ses Etats une collecte pour aider à la construction d'un temple protestant à Constantinople.

POLYNÉSIE.

Une nouvelle Mission pour les îles Marquises.

On annonce de New-York le départ prochain d'une Mission dont l'origine offre quelques particularités curieuses. Il y a seize ans environ qu'un jeune homme de New-York, nommé Robert Mills, d'origine irlandaise, mais protestant, s'était embarqué à bord d'un navire baleinier. Se trouvant un jour dans une embarcation à la poursuite d'une baleine, un coup de vent éloigna le navire, au point qu'il fut impossible à Robert et ses compagnons de le rejoindre. Tout ce qu'ils purent faire fut de gagner une des îles du groupe des Marquises. De là, les compagnons du jeune Irlandais trouvèrent bientôt le moyen de regagner les Etats-Unis; mais les indigènes, qui avaient, à ce qu'il paraît, pris le jeune Robert en amitié, réussirent à le retenir au milieu d'eux. En échange de leur attachement, il leur enseigna tout ce qu'il put en fait d'agriculture, de métiers, de morale et de civilisation. Le chef de l'île lui donna en mariage une de ses filles, et lui fournit ainsi l'occasion d'apprendre aux insulaires, par son exemple aussi bien que par ses discours, la sainteté du lien conjugal. Il leur fit prendre des mesures sévères, mais efficaces, pour prévenir les scènes de désordre et d'intempérance auxquelles donne trop souvent lieu, dans ces parages, l'arrivée des navires étrangers. Par suite de ces améliorations, le cannibalisme et les sacrifices humains ont disparu, les mœurs se sont adoucies, les guerres de tribu à tribu sont devenues plus rares et moins cruelles, et il en est résulté aussi un accroissement de

prospérité temporelle tel, que non seulement les insulaires pourvoient beaucoup plus facilement qu'autrefois à leurs besoins, mais encore qu'ils fournissent d'abondantes provisions aux navires qui abordent sur leurs rivages et dont le nombre s'élève chaque année à près de quatre-vingts.

Cependant Robert Mills, homme illettré, ne se sentait pas qualifié pour exercer parmi ce peuple les fonctions de missionnaire. Il écrivit en conséquence aux îles Sandwich pour demander qu'un messager de la Parole sainte vînt l'aider à poursuivre son entreprise. Par une raison restée inconnue, il ne lui fut fait aucune réponse; ce que voyant, il prit le parti de se mettre lui-même à la recherche de l'homme qu'il désirait. Après avoir réalisé, dans ce but, autant d'argent qu'il put, il s'embarqua avec sa jeune femme, gagna l'Australie, passa de là à la terre de Van-Diémen et à la Nouvelle-Zélande, mais sans succès. Après deux années employées à ces pérégrinations, il vint, en octobre dernier, aux Etats-Unis. Là, il rencontra d'abord de telles difficultés, provenant surtout de son isolement et de sa qualité d'homme complètement inconnu, que le découragement s'empara de lui, et qu'il se résolut avec douleur à regagner seul l'île dans l'intérêt de laquelle il avait entrepris ce long voyage et dépensé à peu près tout ce qu'il possédait. Mais au moment d'accomplir ce dessein, Dieu lui fit rencontrer un jeune chrétien, le fils du missionnaire Dwight, de Constantinople, qui achève ses études dans un séminaire théologique de New-York. Ce jeune homme l'invita à assister à une réunion de ses condisciples qui devait avoir lieu ce jour même en faveur de l'œuvre des Missions. Robert Mills saisit cette occasion de tenter un dernier effort. Il exposa devant ces jeunes gens les besoins auxquels il avait à cœur de pourvoir; et tel fut l'effet produit sur ses auditeurs, que l'un d'eux, nommé M. Seymour, s'offrit pour l'accompagner. Une Société récemment fondée, l'Association missionnaire d'Amérique prit l'affaire en mains

pour trouver les moyens de fournir à l'entretien de l'œuvre. Des souscriptions suffisantes ont été obtenues. M. Seymour a, le 20 juin dernier, reçu l'imposition des mains à titre de missionnaire aux îles Marquises, et, peu de semaines après, il devait partir pour sa destination, en compagnie de M. Mills, de sa femme et d'un enfant que Dieu lui a donné pendant son séjour aux Etats-Unis. Dans un an ou deux, d'autres messagers du salut iront, selon les plans de l'Association, rejoindre M. Seymour. — Nos lecteurs se rappelleront peut-être qu'il y a quelque temps déjà une Mission partit des îles Sandwich pour les Marquises dans des circonstances qui ne sont pas sans analogie avec celles que nous venons de raconter.

VARIÉTÉS.

Horribles exécutions à Canton.

Les Chinois ne passent pas pour un des peuples païens les plus cruels, mais l'ignorance et l'idolâtrie portent partout leurs fruits, et les affreux détails qu'on va lire montrent à quel point la Chine a besoin de recevoir les lumières de la civilisation chrétienne. Ils sont empruntés à l'*Ami de la Chine*, feuille qui se publie en anglais à Hong-Kong.

« Des milliers de rebelles amenés prisonniers à Canton y sont décapités au nombre de 150 par jour. Le lieu choisi pour l'exécution est situé à 100 yards de la rivière et à une distance de deux milles des comptoirs. Le terrain est fermé par des barrières. Les témoins oculaires chinois de ces hideuses exécutions s'y rendent en se tenant le nez avec la main, ou leur queue de cheveux roulée autour de leur figure, afin de ne pas sentir l'odeur qu'exhale ce champ, dans lequel on

n'emploie aucun moyen de désinfection et qui est couvert de sang putréfié. L'exécution devait avoir lieu à midi; à onze heures sont arrivés six hommes armés de couteaux et précédés de cercueils en bois; on pouvait assister à l'exécution du haut du toit d'une maison voisine. A midi un quart a paru la première fournée de dix prisonniers, puis venaient successsivement d'autres dizaines de ces malheureux. Chaque prisonnier avait les mains liées derrière le dos et un écriteau attaché à sa tresse de cheveux. A mesure qu'un homme arrivait, on le faisait mettre à genoux, la face tournée vers le sud. Dans un espace de vingt pieds sur douze, il y en avait soixante-dix rangés en file. Des mandarins à boutons blancs étant arrivés, l'exécution commença. Un coup suffit pour enlever la tête, le tronc tombe en avant et demeure sans mouvement. D'autres supplices plus effroyables ont eu lieu avec un petit couteau très tranchant : les exécuteurs des hautes-œuvres pratiquent une incision profonde à chaque homme, sous les bras, aux mollets, aux cuisses et aux seins, et lorsque cela ne suffit pas, le couteau est plongé jusqu'à la garde dans l'abdomen. Ensuite on dépèce les corps, membre par membre. Les mandarins ont quitté un instant le terrain pour revenir, ramenant un homme et une femme : cette dernière était la femme d'un des chefs rebelles. La femme a été dépecée comme nous venons de le dire; l'homme a été écorché tout vivant. C'est là un affreux épisode de la révolution chinoise et l'un des accès de barbarie ordinaire de la dynastie mantchoue! L'humanité entière ne devrait-elle pas se soulever contre les démons capables de se livrer à de pareilles atrocités? »

NOUVELLES RÉCENTES.

Société neuchâteloise des Missions.

Il résulte du rapport de cette Société que, durant son dernier exercice, c'est-à-dire de mai 1854 à mai 1855, ses recettes se sont élevées à 12,953 fr., chiffre qui présente une augmentation de près de 4,000 fr. sur celui de l'année précédente. Ce produit de la sympathie des chrétiens neuchâtelois en faveur de l'œuvre a été réparti entre les Sociétés de Missions de Bâle, de Paris et des Frères de l'Unité.

Un usage introduit, depuis quelques années, dans le canton de Neuchâtel, a très heureusement contribué à gagner de nombreux amis à cette cause : c'est celui de célébrer la fête annuelle des Missions, tantôt dans une Eglise et tantôt dans une autre. Elle doit, si nous sommes bien informés, avoir lieu cette année à La Chaux-de-Fonds.

Un nouveau témoin de l'Évangile en Chine.

On lisait, il y a quelques mois déjà, dans le *New-York Observer* :

« Au nombre des passagers à bord de l'*Eurèka*, qui vient de mettre à la voile pour Hong-Kong, se trouvait un jeune Chinois nommé Yung-Wing. Ce jeune homme, venu dans ce pays, il y a environ huit ans, avec le Rév. M. Brown, avait été, dans son enfance, reçu dans la famille du célèbre missionnaire Gutzlaff, et avait ensuite passé quelque temps au collége Morrison, que M. Brown dirigeait alors. Depuis son arrivée aux Etats-Unis, il avait étudié successivement dans

l'académie de Munson et au collége d'Yale. Il avait acquis dans ces établissements la réputation d'un excellent élève, et s'était acquis l'estime et l'affection de tous ses condisciples.— Yung-Wing s'était uni à l'Eglise du Rév. Dr Ely. Il est reparti pour son pays natal avec la ferme intention d'y travailler activement dans l'intérêt de ses compatriotes. Les prières et les vœux des nombreux amis qu'il a su se faire parmi nous le suivront et ne lui feront pas défaut dans cette pieuse entreprise. »

Le gouvernement anglais et les missionnaires du sud de l'Afrique.

Des instructions données, en juin dernier, au gouvernement du Cap de Bonne-Espérance, par lord John Russell, alors ministre des colonies, renferment des recommandations précieuses pour l'œuvre que les missionnaires font au sud de l'Afrique, surtout parmi les Cafres. Le gouverneur y est invité à « favoriser et protéger tous les ministres de la religion dont l'influence est employée à inculquer un esprit de paix et de charité, et qui forment leurs troupeaux à craindre Dieu et à honorer la Reine. »

CALIFORNIE.

Nous avons parlé à diverses reprises des travaux d'évangélisation qui se poursuivent dans ce pays en faveur des Chinois. Depuis le 1er janvier dernier, paraît à San Francisco un journal, dont la publication se rattache à cette œuvre. Il est écrit tout à la fois en anglais et en chinois, sous le titre de *Tung-Nqai-Sun-Luk* ou *l'Oriental*. L'éditeur, ou plutôt le rédacteur chinois, est un des Chinois convertis à Hong-Kong, et venus depuis en Californie. Il se nomme Lee-Kan, et déploie, dit-on, un talent assez remarquable dans la direction de cette entreprise.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Rapport général de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique.

(Suite et fin.)

BÉTHESDA.

Notre collègue de Béthesda présente le douzième rapport annuel sur la station. Lui et son collaborateur, M. Gossellin, jetant un regard rétrospectif sur ces douze années de *témoignage*, se sentent pressés de s'écrier avec le psalmiste : « Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde, pour l'amour de ta vérité. » En somme, leur travail, quoique peu productif en apparence, n'a cependant « pas été vain auprès du Seigneur. »

Dans le courant de cette dernière année encore, l'Esprit de grâce s'est manifesté visiblement au milieu d'eux, parmi le petit troupeau confié à leurs soins. La dernière fête de Pâques a été célébrée à Béthesda au milieu de bonnes congrégations. A cette occasion, un jeune Cafre très intéressant, qui est sous les soins de nos frères depuis plusieurs années, fut reçu dans le sein de l'Eglise de Christ. Son mariage, qu'il avait contracté auparavant, a été béni, et son premier né marqué du sceau du baptême. Ensuite ils eurent la joie de

s'approcher, de concert avec trente-deux disciples appelés d'entre les Gentils, émus et confiants, de la table sacrée, pour annoncer la mort du Seigneur, et renouveler en sa présence leurs promesses de fidélité à son service.

La plupart des fidèles de Béthesda continuent à prouver leur foi par quelques-unes de ces bonnes œuvres pour lesquelles nous sommes créés en Jésus-Christ. Les hommes, au nombre de dix, se sont employés durant plusieurs mois, sous la direction de frère Gossellin, à la construction d'une nouvelle chapelle bâtie en forme de croix, qui mesure 50 pieds anglais de longueur, de l'extrémité d'une aile à l'autre dans les deux directions, sur 18 pieds de largeur. Les matériaux bruts et la main-d'œuvre réclamés pour l'érection de ce bâtiment, qui est parvenu aujourd'hui à une élévation de 12 pieds environ au-dessus du sol, ont été jusqu'à présent. fournis gratuitement par eux Naturellement, la nourriture de ces ouvriers de bonne volonté, durant leurs journées de travail, revient en partie à la charge de la Société. Il en sera de même pour les dépenses qu'occasionneront la menuiserie et les ferrements de cet édifice.

Plusieurs des fidèles, sans y être spécialement exhortés, se sont cotisés de nouveau cette année pour offrir à la Société des Missions une marque de leur attachement et de leur reconnaissance. Le produit d'une telle collecte est, on le conçoit facilement, peu considérable, vu le petit nombre de donateurs; mais les détails en sont d'autant plus réjouissants. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, une femme de l'Église vient de remettre à son pasteur 16 shellings et 6 pence (20 fr. et quelques centimes environ) pour la Société. Il n'y a que six mois que la même personne lui avait fait amener une charge de 10 boisseaux de millet pour le même objet. Le mari de cette femme ajouta une offrande de 7 shellings (un peu moins de 9 fr.) au don de sa femme. L'on ne citera pas d'autres cas à peu près semblables; mais l'on mentionnera

le dévouement de quatre femmes converties (y compris celle dont le rapport vient de dire la générosité) qui, dans un temps de grandes difficultés pour la famille missionnaire, et quoiqu'elles fussent chargées du soin de leurs jeunes familles, se sont néanmoins présentées d'elles-mêmes régulièrement et à tour de rôle, pour assister l'épouse du missionnaire dans ses nombreux travaux domestiques, et cela durant près de trois mois.

Les écoles, tant celle du dimanche, dirigée par M. Gossellin, que celle appelée d'industrie, tenue par Mme Schrumpf, ont marché leur train accoutumé et comptent ensemble une trentaine d'élèves. Celle du soir sera rouverte sitôt qu'elle pourra se tenir dans le bâtiment qui est en construction.

La prière matinale de tous les jours, les instructions sur semaine, de même que les services du dimanche, ont été fréquentés par les habitants de Béthesda avec assiduité et, on se plait à l'espérer, non sans quelque profit pour leurs âmes.

Pour compléter l'esquisse de ce petit tableau de mœurs religieuses, il faut ajouter que des scènes de colère et de dispute, qui se reproduisent de temps en temps parmi ces mêmes personnes, affligent le cœur de leurs pasteurs, et nécessitent quelquefois leur intervention et leurs censures; que surtout les relations entre époux, l'éducation des enfants chez les néophytes, les rapports des fidèles avec leurs guides spirituels, quant à la franchise et à la confiance, laissent beaucoup à désirer, et, enfin, qu'une jeune femme de cette communauté chrétienne vient de la scandaliser et de s'en faire retrancher pour cause d'adultère.

Les païens des environs de Béthesda, on regrette de le dire, paraissent toujours peu accessibles à la prédication de l'Evangile et à la douce influence du règne de Dieu, qui est « justice, paix et joie dans le Sain-Esprit. » Ils vont, il est vrai, assez fréquemment chercher des secours médicaux chez le missionnaire, quand des douleurs physiques les atteignent;

ils lui font quelquefois des visites bruyantes dans la semaine, en se rendant à leurs danses; mais si l'on excepte les dimanches où l'on célèbre un mariage ou un baptême, ils sont rarement aperçus dans les réunions de culte, et la parole d'exhortation qu'on porte dans leurs demeures semble ne les toucher guère. Et cependant les avertissements les plus sérieux de la part de Dieu ne leur ont pas manqué dans ces derniers temps. Des tremblements de terre, dont les secousses se sont, à une certaine époque, répétées de semaine en semaine à Bethesda, et jusqu'à trois fois en un jour; le feu du ciel qui est tombé sur une maison et a frappé de mort plusieurs personnes et provoqué la monomanie chez quelques autres, n'étaient-ils pas en effet, se demande notre frère, des messagers de l'Eternel envoyés pour réveiller ces consciences endurcies?

Les travaux matériels entrepris et en partie exécutés cette année par MM. Schrumpf et Gossellin ont déjà occupé et occuperont encore une bonne partie de leur temps. Il leur reste à achever le bâtiment mentionné plus haut et qui sera consacré au culte et aux écoles. Ils devront ensuite préparer des matériaux pour la reconstruction du toit délabré du presbytère, ce toit s'affaissant toujours davantage d'une manière inquiétante, ce qui rendrait bientôt la maison inhabitable en temps de pluie.

Résumé.

Auditeurs	70 à 100
Membres de l'Eglise..............	44
Communiants réguliers...........	34
Candidats au baptême............	4
Ecoliers	30

HÉBRON.

L'aspect qu'a présenté la cause de l'Evangile à Hébron, durant l'exercice qui vient de se terminer, rappelle celui

d'une plante encore tendre dont les racines n'ont pas pénétré profondément dans le sol, et qui ressentirait les plus légères variations de l'atmosphère qui l'affecte tantôt en bien, tantôt en mal. Voilà l'état de la station quant à sa vie et à son développement. Au nombre des causes qui retardent les progrès de l'œuvre, il faut mentionner la situation respective qu'occupent les trois chefs représentant la tribu des Bamonahing dans ces quartiers. Qu'on se figure la station placée dans le centre d'un triangle dont les points sont occupés par ces chefs, et l'on aura une idée assez exacte de cette position qui, au premier coup d'œil, paraîtrait devoir être très avantageuse. Ce qu'il y a de regrettable dans l'état de choses actuel, c'est que la totalité de la population occupe avec ses chefs les extrémités de ce triangle, tandis que le point central, où est placée la station, est à peu près vide d'habitants, et que les chefs qui, d'ailleurs, entretiennent de bons rapports avec leur missionnaire, n'encouragent pas leurs gens à s'établir auprès de lui. Ainsi placée, cette population n'est pas tellement éloignée qu'elle ne puisse facilement fréquenter le service divin ; mais elle renferme, on doit le supposer, un grand nombre d'indifférents qui n'estiment pas devoir s'en donner la peine et sur lesquels on n'a point de prise ; et la partie mieux disposée, elle-même, n'en est que trop souvent empêchée, ou par les intempéries de l'air, ou par d'autres raisons moins justifiables. De là des variations très sensibles d'un dimanche à l'autre dans le nombre des auditeurs, et par conséquent une action peu régulière, peu soutenue sur ceux qui viennent en contact avec la prédication des vérités du salut, et à peu près nulle sur la foule des indifférents. Ce n'est pas tout ; cette population compte un grand nombre d'enfants qui, loin d'être, comme en d'autres endroits, l'espérance du missionnaire, échappent entièrement à son influence et croissent, comme leurs parents, dans l'ignorance et l'attachement aux coutumes païennes. On ne

pourra apporter d'amélioration à cet état aussi longtemps que leur éloignement empêchera de tenir pour eux une école journalière.

Ces considérations, qui, prises isolément, seraient un peu décourageantes, ne sont cependant pas les seules qui doivent trouver place ici. Sous un autre point de vue, il faut estimer comme un bien que le Koesberg et ses environs, naguère si désolés, se repeuplent toujours davantage. Aujourd'hui même, une partie des gens de Lebénya, qui en étaient restés éloignés jusqu'à ce jour, se disposent à y retourner. Il est à présumer que, dans le nombre toujours croissant des habitants de ce quartier, quelques-uns viendront accroître le village récemment formé dans la station. Un autre fait d'un caractère encourageant, c'est que le chef Lételé, qui jusqu'ici avait cherché à se soustraire à l'action du missionnaire, assiste assez fréquemment aux services du dimanche avec un certain nombre des siens. Le chef Monahing, qui s'était également tenu à l'écart, s'est aussi un peu approché. Il est à espérer que l'exemple donné par Lételé agira en bien sur d'autres, et que cette division de la tribu des Bamonahing, pour laquelle la station a été fondée, et qui obéit à plusieurs petits chefs, acceptera enfin comme point de ralliement le drapeau de l'Evangile qui est élevé au milieu d'elle. Les choses prises en général, il y a progrès sous ce rapport, quoique les barrières de l'indifférence et des anciennes coutumes ne tombent que trop lentement au gré de nos désirs.

L'Eglise de Hébron ne forme jusqu'ici qu'un bien petit troupeau qui professe connaître et suivre le souverain Pasteur des âmes. Au milieu des ténèbres d'une « génération corrompue et perverse » dont ils sont entourés, ses membres ne jettent qu'une lumière souvent faible, quelquefois douteuse peut-être ; cependant elle n'est pas entièrement inaperçue de tous, et l'expérience prouve qu'elle peut quelquefois attirer vers elle une âme sérieuse qui commence à chercher

comme en tâtonnant la voie du salut. Cette petite Eglise déplore en ce moment la défection d'un de ses membres, Jonas Lébéko, homme assez marquant, qui vient de prendre une seconde femme, et dont la chute fait ressentir ses tristes effets dans sa famille avant tout. Sa femme légitime, qui était, comme lui, membre de l'Eglise, en est ébranlée et se relâche dans sa profession chrétienne. Il faut ajouter que Lébéko ne semble pas se féliciter d'avoir fait ce pas en arrière; il n'est évidemment pas heureux; la connaissance qu'il a acquise des vérités du christianisme ne lui permet pas de se dissimuler la grandeur de sa faute; et si l'on en juge par ses propres aveux, il ne faut pas désespérer qu'une repentance prochaine ne le ramène à Celui qu'il a offensé.

Une dizaine de personnes, qui ont été réveillées à salut, forment une classe qui reçoit une instruction préparatoire au baptême, et dans laquelle notre frère se propose, Dieu voulant, de choisir prochainement les plus avancés pour les admettre dans l'Eglise.

Les travaux matériels, dit notre frère, réclament jusqu'ici une trop grande partie de son temps, et il ne peut habituellement, il regrette de le dire, en consacrer qu'une faible portion à l'évangélisation des villages voisins. Obligé de bâtir seul, des travaux peu considérables en eux-mêmes ne laissent pas que d'accroître ses occupations plus qu'il ne faudrait, parce qu'ils sont entièrement à sa charge. Durant l'été, il a élevé, non sans difficulté, à cause des pluies extraordinaires qui ont eu lieu, un petit bâtiment de 7 m. 37 c. de longueur sur 3 m. 69 c. de largeur, divisé en deux parties, l'une servant de cuisine, l'autre de maison de dépôt. Il a aussi fait entourer une partie du champ de la station d'un mur en moellons posés à sec. Il se propose de commencer prochainement un bâtiment d'une construction peu dispendieuse, pour y célébrer les services, qui se sont jusqu'ici tenus dans la maison, et quelquefois en plein air.

Résumé.

Auditeurs (terme moyen)	60 à 70
Communiants.....................	10
Communiant retranché............	1
Communiant suspendu.............	1
Candidats au baptême.............	10

HERMON.

Hermon, la dernière de nos stations par rang d'âge, vient dès l'abord tenir une place avantageuse dans notre rapport général, et faire naître, quant à son avenir, de bien douces espérances. Les détails fournis par notre frère Dyke sur l'état de cette nouvelle institution sont d'une nature très réjouissante. Deux congrégations distinctes, l'une de Bastards, l'autre de Bassoutos, reçoivent les soins de son ministère. Ceux qui composent la première sont peu nombreux. Vains de ce que plusieurs d'entre eux ont joui, dans leur enfance, des avantages de l'instruction dans les stations de la Société des Missions de Londres, les premiers affectent de mépriser les Bassoutos, tandis qu'ils sont eux-mêmes les esclaves des vices les plus bas et superstitieux à l'extrême. Le missionnaire de Hermon tient pour eux chaque dimanche un service en langue hollandaise, et il saisit toutes les occasions de s'entretenir avec eux des choses du salut ; mais, jusque ici, il regrette de ne voir en eux aucune amélioration. Ces pauvres gens se sont, durant ces dernières années, plus démoralisés que jamais par l'usage des liqueurs fortes, en échange desquelles ils sacrifient une bonne partie de leurs récoltes. La loi récente de Moshesh contre l'introduction de ces boissons réprimera peut-être, jusqu'à un certain point, leur penchant à l'ivrognerie, mais elle ne pourra le déraciner, et il est à craindre qu'ils ne trouvent que trop de moyens de le satisfaire.

A son début dans ce nouveau champ, M. Dyke trouva, dans son voisinage, un grand nombre de personnes qui avaient

habité dans d'autres stations, et desquelles il espérait d'être bien venu et encouragé, mais en cela il fut tristement désappointé. Il vit bientôt qu'il y en avait à peine quelques-uns qui, avec le secours de la grâce, résistassent aux coutumes corrompues des païens et que la plupart de ceux qui s'y étaient abandonnés étaient retenus par une mauvaise honte ou par l'endurcissement de cœur, et ne paraissaient point à la maison de prière. Le mauvais exemple de ces gens a été, dans le commencement, un grand obstacle au succès de l'Evangile, et un sujet de profonde douleur pour notre frère.

La congrégation de Bassoutos, qui était d'environ 60 personnes, il y a un an, s'est pour le moins doublée depuis lors. En l'évaluant de 120 à 140, comme terme moyen, l'on ne donne qu'une idée peu correcte de tous ceux qui entendent plus ou moins souvent la prédication de l'Evangile. Ainsi, le jour de Pâques, 250 à 300 auditeurs affluaient à Hermon. Des groupes de 10 à 20 personnes se rendent aux services du dimanche, d'une distance de 4 à 5 lieues. Quelques-uns de ceux qui sont les plus éloignés et qui, soit à cause des faiblesses de l'âge ou bien dans les temps de pluie, des crues subites des eaux des petites rivières, ne peuvent y assister avec régularité, en sont peut-être d'autant plus désireux d'entendre les enseignements de la Parole de vie.

Un retour à de meilleurs sentiments s'est aussi opéré chez quelques-unes des personnes qui avaient fait partie des Eglises d'autres stations, et dont la conduite, si discordante avec leur première profession chrétienne, a été mentionnée plus haut. Plusieurs de ces chrétiens déchus demandent maintenant à être réadmis dans l'Eglise. Notre frère ne s'est point hâté d'obtempérer à leurs désirs; il veut s'assurer mieux de la sincérité de leur repentance, après quoi il sera heureux de les faire jouir des privilèges de la communion chrétienne. Dans ce nombre, deux femmes, dont il avait lieu d'être satisfait, ont été réadmises à la participation de la

sainte Cène. Six autres femmes, faisant partie de l'Eglise de Morija, et dont la résidence est plus rapprochée de Hermon, ont été confiées par M. Arbousset aux soins pastoraux de M. Dyke. Le jour de Pâques, la sainte Cène a été distribuée pour la première fois à ce petit troupeau, auquel étaient venus se joindre des représentants des Eglises de Morija et de Béerséba. Cette belle fête a dû laisser de bonnes impressions chez ceux qui étaient présents.

L'Esprit de Dieu agit évidemment sur les cœurs de plusieurs individus qui s'enquièrent de la voie du salut. Dans le nombre, il faut citer Ntuna, l'une des femmes du chef Séfari, homme d'une certaine importance dans la tribu. Quoique cette femme n'ait suivi la prédication de l'Evangile que depuis quatre mois, il paraît que, depuis longtemps, son âme était agitée par le sentiment de ses péchés, sentiment qui s'était déclaré à la suite des exhortations qu'elle avait entendues de la part de quelque serviteur de Dieu qui avait visité son village. Ses amis, païens, essayèrent alors de détourner son attention des choses de Dieu; ils la *purifièrent* selon leurs coutumes; ce fut en vain : elle ne trouva point la paix. Séfari, voyant qu'elle désirait entendre quelque chose touchant le Dieu des chrétiens, fit appeler un de ses parents, membre de l'Eglise de Morija, pour s'entretenir avec elle. Rien ne pouvait être plus agréable au zélé Zachée, qui, en cette occasion, se fit un devoir, non seulement de donner des consolations à une âme fatiguée, mais aussi de proclamer la bonne nouvelle du salut à Séfari et à ses gens.

Il devint bientôt évident que non seulement Ntuna, mais encore plusieurs autres femmes de la même localité se réveillaient à salut. Cinq d'entre elles ont été admises dans une classe d'instruction religieuse. Il est à regretter que ces femmes, demeurant à 4 ou 5 lieues de la station, ne puissent, à cause de leur éloignement, recevoir tous les secours spirituels que leur état réclame.

Une école journalière a été établie à Hermon pour les enfants bassoutos, qui la fréquentent au nombre d'environ 30. Les jeunes garçons que leurs occupations dans la journée empêchent de jouir des bienfaits de l'instruction de l'école, sont réunis chaque dimanche et chaque mercredi soir, en une classe qui compte une vingtaine d'élèves. On leur enseigne des passages de l'Ecriture, le catéchisme, et on leur apprend à chanter des cantiques.

Une chapelle de 36 pieds anglais de longueur sur 17 de largeur, d'une construction solide, a été érigée dernièrement à Hermon; mais elle est déjà devenue trop petite pour l'auditoire. Notre frère se propose de construire prochainement une maison d'habitation plus commode que celle qu'il occupe.

Résumé.

Auditeurs plus ou moins réguliers...........	180
Chiffre moyen des assistants................	120
Communiants..........................	8
id. qui cherchent à être réadmis....	10
Personnes réveillées......................	6
Enfants dans l'école......................	30

BÉTHULIE.

Cet établissement missionnaire continue à prospèrer. Sa population est toujours nombreuse. Le changement de gouvernement, que l'on avait redouté, ne lui a jusqu'ici porté atteinte en rien. La paix dont le pays a joui pendant l'année qui vient de s'écouler a beaucoup contribué à rassurer les esprits ébranlés, et si des troubles politiques ne viennent pas arrêter ce peuple, il veut avancer dans la connaissance de Dieu et dans la civilisation. Sans doute, les Béchuanas n'ont pas fait des progrès suffisants pour les élever au niveau des nations civilisées; mais si on les compare eux-mêmes avec eux-mêmes, on accordera que, depuis une ving-

taine d'années, ils ont fait un pas immense. Qui les aurait vus alors et les reverrait aujourd'hui ne les prendrait pas pour le même peuple. Le missionnaire lui-même le reconnait, quoiqu'il n'estime pas ordinairement que leurs progrès soient bien sensibles, parce que, suivant ses désirs et ses prières, tout va trop lentement. Ce que Dieu se propose d'accomplir dans plusieurs siècles, l'homme voudrait le voir fait dans quelques années. « Ces mêmes Béchuanas, confiés à mes soins, dit M. Pellissier, que j'ai vus autrefois si indifférents que je pouvais à peine en réunir quelques-uns pour leur prêcher la Parole de Dieu, et qui, une fois rassemblés, ne faisaient que causer et rire entre eux, je les vois maintenant se rendre avec empressement aux services religieux et écouter avec respect la Parole de Dieu. Ces mêmes hommes qui ne s'enveloppaient que de peaux, s'habillent maintenant décemment avec des étoffes sorties des manufactures européennes. Le bruit de leurs danses, les cris sauvages qu'ils poussaient le jour et la nuit affligeaient le cœur; on avait continuellement des scènes païennes devant les yeux. Ici, c'étaient des bandes de jeunes gens qui allaient à la circoncision, où qui en revenaient ; là, des *faiseurs de pluie* qui offraient des encensements pour obtenir de la pluie; plus loin, des *lingaka* qui exerçaient toute leur science pour délivrer les malades des prétendus sortiléges qu'on leur avait jetés. Tous étaient alors polygames, sensuels, ignorants; personne n'aimait ni ne servait Dieu. Un spectacle bien plus réjouissant s'offre maintenant aux regards. A Béthulie, il n'y a plus de danses, plus de circoncision, plus de faiseurs de pluie, plus de cérémonies païennes; on sert Dieu, on le prie, on chante ses louanges. Près de 300 personnes sont converties, et beaucoup de celles qui ne le sont pas croient cependant en Dieu et rejettent les pratiques païennes comme absurdes. La polygamie y est presque entièrement abolie. Tous les mariages qui ont lieu sont maintenant célébrés à

l'Eglise. On se civilise. Beaucoup d'habitants de la station possèdent des voitures, des charrues, et cultivent la terre partout où il y a de l'eau pour arroser. »

Cependant ce nouvel état de choses, que l'on se réjouit d'observer, présente aussi un côté faible, défectueux, et la civilisation se montre à Béthulie, comme ailleurs, accompagnée de goûts et d'habitudes que le christianisme réprouve. Depuis deux ans, la vanité, l'orgueil, l'amour du gain commencent à se produire dans cette communauté naissante. Des besoins nouveaux, en se faisant sentir, préoccupent trop les cœurs et tiennent une trop grande place dans l'âme de ceux-là mêmes qui se sont donnés au Seigneur. Ce qui est par-dessus tout déplorable, c'est que l'eau-de-vie circule si facilement dans le pays. Quelques indigènes, qui, autrefois, n'auraient pas goûté de cette boisson, quand même on la leur aurait offerte pour rien, commencent à s'y adonner ; ce sont surtout des jeunes gens, qui suivent l'exemple des Griquois, leurs voisins, peuple décrié pour son ivrognerie, et avec lequel ils entretiennent de fréquentes relations. Le mal n'a encore pris que peu d'extension ; mais il est de nature à inspirer des craintes pour l'avenir.

Tout bien considéré, Béthulie demeure cependant en voie de progrès. Dans le courant de l'année, 23 personnes converties ont été ajoutées à son Eglise. La cérémonie de leur baptême et de leur réception à la sainte Cène eut tout l'intérêt dont elle est digne.

Les catéchumènes, qui reçoivent des instructions régulières chaque semaine, et dont quelques-uns doivent être admis sous peu, sont au nombre de 48. La plupart de ces néophytes donnent à leur pasteur de la satisfaction par leur bonne conduite et leur assiduité aux services religieux. Les membres du troupeau se conduisent en général assez bien. Leur conducteur spirituel aimerait cependant à les voir plus zélés, plus fervents, et animés de cet amour pour le

Seigneur qu'ils montrèrent dans le temps de leur réveil. Il a dû en suspendre quelques-uns de la participation à la sainte Cène, pour s'être livrés à des divertissements mondains le premier jour de l'an. La Parole de Dieu est toujours écoutée avec attention par un grand nombre d'auditeurs décemment vêtus. Ceux qui savent lire apportent leurs Bibles, et il en est qui, après le service, peuvent donner un résumé satisfaisant de ce qu'ils ont entendu.

M. Pellissier a aussi une autre petite congrégation composée d'esclaves affranchis et de Hottentots, auxquels il ne prêche qu'une fois tous les quinze jours, la distance qui les sépare de Béthulie les empêchant de se rendre plus souvent au culte divin. Le service qui se tient pour eux est en langue hollandaise. Il jette la semence de l'Evangile dans ce champ bien aride, en regardant au Seigneur, qui peut la faire germer un jour. Jusqu'ici, ce qu'il a fait pour ces pauvres gens paraît n'avoir rapporté aucun fruit.

L'école est toujours tenue par l'un des fils de Lepui, du nom de Pétrus. Le nombre des écoliers varie de 60 à 120. L'amour de la lecture ne diminue pas, il s'accroît au contraire, à mesure que les lecteurs deviennent plus nombreux.

Tous les bâtiments de la station sont en bon état. La maison de dépôt et l'école viennent d'être replâtrées et recouvertes. Le toit de l'Eglise et de la maison missionnaire ont reçu un nouveau faîte. Une seconde aile ajoutée au presbytère est en ce moment en construction.

Résumé général.

Communiants	224
Catéchumènes	48
Enfants baptisés depuis l'origine	395
Mariages, idem	194

MORIJA.

L'an passé mourut Apollos Metseng, l'homme le plus éclairé de Morija, le plus poli de la tribu, le plus ferme appui des chefs. Un nuage enveloppait sa foi, mais son esprit, habituellement clair et pénétrant, lui dicta des paroles telles que celles-ci : « La loi de l'Evangile est si belle, que le Mossouto la rejette. Que nos chefs l'introduisent dans leurs délibérations et dans l'administration de la justice, et la nation est sauvée. — Dites au missionnaire, ajouta le mourant, qu'il envoie chercher mon corps dans une voiture et l'enterre à la manière des croyants, au milieu de ceux qui se sont endormis en Christ. » Cela fut suivi à la lettre, et, dans les assemblées publiques, on remarque avec intérêt que de fréquents appels sont faits à ce que prescrit la Parole de nos Livres saints.

Le 8 novembre 1854, Moshesh a fait une loi contre l'introduction des liqueurs spiritueuses dans son pays. La barbarie cesse où commencent les lois écrites. Celle-ci a mis un frein à l'intempérance de quelques blancs qui résident dans la station ; ils sont devenus plus sobres.

L'Eglise cette année, a, donné moins de peine et plus de satisfaction aux missionnaires; elle a fait preuve de plus de vie et de plus d'activité. Sous la direction de ses guides spirituels, elle a mieux propagé la vérité dans une foule de villages où règne généralement la mort, il est vrai , mais où se manifeste pourtant un premier mouvement qui anime et encourage.

Un des fidèles s'écriait récemment, dans une prière publique : « Toi, Seigneur, qui, sur le chemin de Béthanie à Jérusalem, maudis autrefois le figuier stérile, frappe ainsi de malédiction l'arbre du péché en nous, et fais l'y mourir jusqu'aux racines. »

Avec non moins de ferveur, la jeune Evna disait naguère :

« Ah! si mon Père céleste voit que ma lampe s'éteigne, puisse-t-il se hâter de la ranimer! »

Un jour, Eliakim Molapi s'exprimait comme suit, en pleine réunion d'Eglise : « A mesure que j'avance de quelques pas dans l'expérience chrétienne, j'éprouve toujours plus le besoin de faire mon tout de Jésus et de ses promesses. J'ai lu qu'un chien trop avide perdit sa proie pour l'ombre d'une proie. Ne nous en arriverait-il pas autant, si nous voulions saisir le royaume des cieux et jouir en même temps du commerce du monde? C'est une question que je vous pose, mes amis. » ajouta-t-il en s'adressant aux membres du troupeau.

Le registre des baptêmes porte à 430 le nombre des personnes adultes admises dans le sein de l'Eglise depuis sa fondation; 20 d'entre elles ont été retirées de ce monde; 76 sont passées dans d'autres stations ou ont émigré ailleurs; 104 se sont relâchées ou ont renié leur foi; 230 communiants restent.

Quelques-uns des rénégats, après avoir confessé leurs fautes, ont été reçus à la paix de l'Eglise. Mentionnons un ou deux cas.

Après la mort de son père, Saül Tsétlané voulant user de son droit de retrait lignager, suivant l'habitude de son peuple, abandonna sa propre femme Dina, et s'attacha uniquement à celle qui lui avait été léguée. Trois ans s'écoulèrent ainsi pour cet homme dans ces liens coupables. Le missionnaire le rencontrant un jour dans les champs lui demanda : « Dis-moi, Saül, mourras-tu à la même heure que la femme de tes péchés? » Bénie d'en-haut, cette simple parole le troubla. Il va trouver cette femme et lui dit : « Séparons-nous, ma sœur. c'est pour le bien de ton âme comme de la mienne propre. — Comment le ferais-je, mon mari? — Par la force du Seigneur. — Non, Saül, n'en parlons pas. — Il le faut, ma sœur; il le faut. » Sur cela elle court à un précipice, Saül l'en ra-

mène; elle veut se jeter dans l'eau, mais il l'en empêche. Alors, poussée par la passion, elle s'écrie : « Tu m'avais donné un fils, lui seul pourrait me retenir dans ce monde, je lui couperai la gorge et la mienne après. — Non, non, mon amie, comment pourrais-tu paraître ensuite devant Dieu?... Dieu nous soit en aide à l'un et à l'autre ! » Elle se retire, un songe la trouble : « Mon frère, lui dit-elle en se réveillant, je suis résignée, remène-moi à ma mère; je veux aussi essayer si je ne puis pas sauver mon âme. » Et elle est remmenée aux siens, sans bruit, bien pouvue d'habits, de peaux et autres choses semblables. Quant à Saül, il se hâte d'envoyer un messager à Dina, qui, transportée de joie, range sa maison et prépare des mets ; le soir une députation de chrétiens, hommes et femmes, le conduisent chez elle et le rendent à son épouse, à ses cinq enfants ; ils implorent et bénissent le Seigneur dans une prière et se retirent.

Uriel Mabitso passe pour un homme des plus doux et des plus faciles. Entraîné par son chef qui lui est fort attaché, séduit par son propre cœur, il voulut se rendre aux danses et y perdit sa foi. Ses amis chrétiens, les missionnaires surtout, employèrent mille moyens pour le ramener. Après deux longues années d'exhortations assidues et de prières, ils y réussissent enfin. La femme de cet intéressant jeune homme, qui avait également renié sa foi à l'exemple de son mari, revient à son tour. On se rend alors chez eux. « Tes ornements de danse, où les as-tu cachés, Uriel? lui demande un de ses frères. — Les voilà, répond-il, qu'on les jette à la voirie. — Et toi, Jacobina (c'est le nom de l'épouse), où tiens-tu ce tambourin qui t'a servi à faire danser les apostats, ici même devant ta porte?—Je vais le dépendre, brisez-le. » Cela fait, on exhorte. « Que cette cabane de lions, disent les chrétiens en se retirant, redevienne une maison de Dieu. »

Quarante personnes, dont une vingtaine converties cette année, suivent des instructions préparatoires au baptême.

Pour donner une idée de leurs sentiments et de leur état, M. Arbousset rapporte quelques-unes de leurs paroles.

« J'ai souvent offensé Dieu ; je le reconnais, je le sens, et mon cœur en gémit secrètement. Oh ! combien est douce la réconciliation ! Que Jésus mette ma main dans la main du Père, ce sera si bon ! »

« J'envie le sort de la femme de Samarie, je prie le Seigneur de m'accorder comme à elle ce qui seul est capable d'étancher ma soif. »

Moratane, cet élève que notre frère de Morija soigne depuis un an dans sa maison, persévère. Sa main est déja formée et sera bonne. Outre le sessouto il apprend aussi le hollandais. Quant à sa piété, deux mots de lui pourront en donner une idée. Il disait dernièrement : « Mes péchés m'apparaissent souvent devant les yeux et j'en tremble. Je suis né sur une terre que Dieu maudit autrefois. Pauvre descendant d'un père et d'une mère chassés d'Eden, où irais-je avec mes transgressions hautes comme une montagne ?... Néanmoins le Sauveur m'appelle à lui, et j'y cours. »

Mlle Arbousset a depuis neuf mois ouvert un école journalière que suivent 64 garçons ou filles. La lecture, l'enseignement du catéchisme et des chants de cantiques sessoutos ou anglais, occupent la plus grande partie des heures d'école.

Aidée de deux diacres, Mme Arbousset continue à donner une fois par semaine des instructions particulières de religion aux enfants baptisés déjà parvenus à l'âge de raison. L'école du dimanche prospère.

Hors de la station, Louisa Makuai tient une école journalière suivie par 40 enfants ; et Simon Mogérané en a établi une que fréquentent 28 petits élèves. Les missionnaires de Morija sont occupés à en organiser trois autres dans le district.

De retour d'un long voyage, une pieuse femme a remis à son pasteur deux schellings et six pences (environ 3 fr. 10 c.) en signe de reconnaissance pour la protection qu'elle avait

obtenue du Seigneur. Les hommes, membres du troupeau, ont apporté gratis quelques milliers de bambous pour la toiture du nouveau temple. L'érection de ce bâtiment se poursuit, les autres ont été soigneusement entretenus.

En résumé, il règne plus de tranquillité dans le district; l'Eglise se prête mieux à la surveillance pastorale; il y a un bon auditoire, on reçoit un accueil plus encourageant dans les excursions d'évangélisation ; et nos livres sont plus recherchés. Tel est à peu près l'état prospère de la station.

En terminant son rapport, M. Arbousset dépose sur le bureau la dernière feuille du livre des Psaumes, dont l'impression a été faite à la station wesleyenne de Platberg.

Résumé général.

Communiants........................	230
Catéchumènes.......................	40
Baptêmes d'enfants dès le commencement.	363
Mariages................idem......	183

MÉKUATLING.

Le rapport sur Mékuatling est présenté cette année par M. Keck, qui a été appelé à diriger cette station jusqu'à ce que la santé de M. Daumas soit rétablie. Il n'y a que six mois que notre frère est arrivé à son nouveau poste; à peine a-t-il eu le temps, dans ce court espace, de connaître à fond le champ qu'il est venu cultiver. Son rapport, qui ne s'étend guère que sur cette période, est par conséquent un peu bref.

La prédication de l'Evangile attire toujours un bon nombre d'auditeurs à Mékuatling. Quoique l'attrait de la nouveauté soit depuis longtemps passé, il n'est pas rare de voir un bon nombre de païens, et même des renégats, assister avec une sérieuse attention aux services du dimanche; la réunion de prières qui se tient le matin de ce saint jour est

aussi bien fréquentée. Des questions qu'on vient faire au missionnaire sur certaines paroles de sa prédication, telle réflexion qu'on lui communique, telle conversation qui lui est rapportée, sont pour lui des signes bien précieux que la Parole de Dieu et son esprit agissent sur les cœurs.

Dans l'intervalle de plusieurs mois qui se sont écoulés entre le départ de M. Daumas et l'arrivée de M. Keck, le jour du repos n'a pas cessé d'être célébré à Mékuatling comme de coutume, et cette sainte persévérance n'a point échappé à l'attention des gens du dehors. Quelques-uns de nos frères ont été quelquefois y prêcher ce jour là ; M. Maitin, en particulier, a fait tout ce qu'il a pu pour que le troupeau ne souffrît pas trop de l'absence de son pasteur. Mais alors même qu'ils étaient privés des instructions d'un missionnaire, les membres de l'Eglise ne manquaient jamais de se réunir aux heures des services pour s'édifier par le chant, la lecture et la prière.

Le nombre de communiants, qui était de 81 au départ de notre frère Daumas, n'a souffert de diminution que celle d'un chrétien récemment baptisé, qui a délogé de ce monde pour une vie meilleure. En revanche notre frère Keck a eu la joie de voir rentrer dans l'Eglise six personnes qui en avaient été retranchées, ou qui s'en étaient éloignées d'elles-mêmes durant les troubles qui ont agité le pays. Les aveux que ces brebis égarées ont faits de leurs fautes, le désir qu'elles ont exprimé de retourner à leur place dans le bercail du Sauveur, les louanges du Seigneur que ce retour a provoquées dans l'Eglise, ont produit de salutaires impressions sur les cœurs. D'autres personnes qui sont dans les mêmes circonstances que les précédentes demandent également à être réintégrées dans la communauté chrétienne. L'Eglise a aussi reçu dans son sein deux chrétiens de Béerséba qui ont suivi M. Keck à Mékuatling.

Les stations wesleyennes voisines de Mekuatling étant pri-

vées de leurs pasteurs, et ne recevant que des visites plus ou moins fréquentes d'un missionnaire, plusieurs fidèles qui y résident ont été, avec l'agrément de leurs conducteurs spirituels, participer à la sainte Cène à Mékuatling ; ils assistent aussi occasionnellement aux services du dimanche.

La classe des catéchumènes a été augmentée de six personnes, ce qui l'élève aujourd'hui à 36. M. Keck se propose de faire dans ce nombre un choix de ceux qui doivent être préparés à recevoir le baptême par un cours spécial d'instruction religieuse.

L'école journalière et celle du dimanche donnent de l'encouragement. Le nombre des écoliers, tant adultes qu'enfants, s'élève à une centaine. Le chant religieux leur est enseigné par Mme Keck.

Les Koranas qui résident dans le voisinage assistent en assez grand nombre au service divin à Mékuatling. Comme il y en a peu parmi eux qui comprennent le sessouto, le missionnaire a engagé ceux des chrétiens qui connaissent leur langue à leur répéter l'instruction religieuse après le service. Ils se réunissent par groupes et s'entretiennent de sujets religieux.

A son arrivée, notre frère Keck s'aperçut que les païens qui habitent en assez grand nombre dans la station, s'étaient prévalus de l'absence du missionnaire pour se livrer sans contrainte à leurs goûts et à leurs habitudes démoralisantes. Souvent sa compagne et lui étaient affligés par les cris sauvages et les chants païens qui retentissaient autour d'eux. L'usage d'une bière enivrante faite avec le millet, et à laquelle les indigènes en général sont fort adonnés, augmentait le désordre. Il est heureux de pouvoir ajouter qn'il y a eu amendement en ce point, et que maintenant ce sont moins les divertissements bruyants des païens que le chant des cantiques qui, le soir, vient frapper leurs oreilles.

En résumé, dit M. Keck, nous poursuivons au milieu des

difficultés l'œuvre qui nous est confiée, en regardant au Seigneur, qui ne nous laisse pas manquer d'encouragements.

Les bâtiments de la station ont beaucoup souffert et sont en fort mauvais état. La pluie, qui est tombée par torrents cette année, n'a permis d'y faire que les réparations les moins considérables. Il sera nécessaire d'en faire de plus grandes qui sont de toute urgence.

Résumé de l'année.

Auditeurs.................	200 à 300
Membres de l'Eglise...............	88
Catéchumènes	36
Enfants baptisés..................	8

Pour la Conférence :

L. J. COCHET, Secrétaire. S. ROLLAND, Président.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Lautré, écrite sous la date du 6 *avril* 1855.

Extraits du journal de M. Lautré. — Soins médicaux. — Voyages divers. — Mme Casalis. — Mopotsane. — M. Ludorf. — Mme Edwards. — M. Maitin, etc.

Messieurs et très honorés frères,

Je viens, selon ma coutume, vous donner un abrégé de mon journal.

Je fus appelé, par des devoirs médicaux, à séjourner à Bérée, du 3 au 26 novembre 1853. Pendant ce temps, M. Maitin allait, le dimanche, remplacer M. Casalis à Thaba-Bossiou, tandis que je tenais des services religieux à Bérée. Pendant mon séjour sur cette dernière station, je fus appelé par

M. Daumas; mais ne pouvant pas quitter Mme Maitin, j'envoyai des conseils et des médicaments à notre frère de Mékuatling. Le 27 novembre, ayant pu rentrer à Thaba-Bossiou, j'y annonçai l'Evangile jusqu'au 19 décembre. A cette dernière époque, je partis pour une tournée médicale. Je visitai Morija, Hermon, Hébron, Béerséba, Carmel et Béthulie. Je séjournai plus ou moins de temps sur chacune de ces stations, selon que j'y trouvai plus ou moins de devoirs médicaux à remplir. Ma visite était tout particulièrement attendue à Carmel par M. Casalis, qui avait conduit sa compagne, toujours souffrante, dans le Bas-Calédon, dans le but d'essayer pour elle d'un changement d'air. Cette mesure ne produisit que de bien faibles résultats pour l'amélioration de l'état de notre sœur; mais elle offrit à la malade l'occasion de resserrer les liens de l'affection fraternelle avec plusieurs, et lui procura les jouissances dont cette affection est la source. Selon la demande qui m'en avait été faite, je vis aussi Mme Casalis, à son retour à Thaba-Bossiou, sur les stations de Béerséba, Hermon et Morija. Le 18 février 1854, nous étions tous rentrés à Thaba-Bossiou, où les soins que réclamait l'état de grave maladie de Mme Casalis m'engagèrent à demeurer jusqu'au 14 mai. Pendant le séjour que je fis alors à Thaba-Bossiou, je soignai plusieurs malades, quelques-uns desquels eurent à subir des opérations chirurgicales assez graves. Mopotsane est l'un de ces derniers. J'eus à lui extraire le tiers moyen de l'os fémoral, réduit en plusieurs esquilles par une balle, depuis plus de trois mois. Ses amis l'engagèrent à se faire opérer, par la considération qu'un individu sur lequel j'avais pratiqué une opération pareille à celle que je proposais était guéri : « Les fragments d'os enlevés, disaient-ils, *Mynheer* leur a substitué un os de chien tué exprès, et, au bout de quelque temps, l'homme a été à même de marcher. » J'avais extrait, en effet, plusieurs fragments de l'os fémoral de Mokeki, et ce dernier était entiè-

rement guéri; mais il va sans dire que la singulière substitution de l'os d'un chien était controuvée, et Mopotsane n'a pas eu lieu de le regretter. Je me suis, du reste, assuré que la pratique empirique que je viens de mentionner est parfois suivie par quelques *lingaka* du Lessouto, dans des cas de fracture d'os longs compliquée. Les résultats sont loin d'être toujours heureux; toutefois, il y a plus d'un individu dans le Lessouto qui marche avec un os de chien dans sa jambe. Mopotsane et Mokeki ont été adressés, comme beaucoup d'autres malades, au grand Médecin de l'âme. Veuille le Seigneur faire fructifier la divine semence qui a été semée dans leurs cœurs!

Pendant la première quinzaine de mai, Mme Casalis ayant été un peu moins souffrante que pendant les deux mois précédents, cette circonstance me facilita l'accomplissement de nouveaux devoirs. L'état maladif dans lequel était Mme Jousse depuis plusieurs mois avait décidé son mari à l'amener à Thaba-Bossiou pour lui procurer des soins médicaux. Mais, arrivée à Béerséba, Mme Jousse trouva que le voyage aggravait son état, et à la demande de M. Jousse, je me rendis auprès de la malade. Je fis pour elle ce qui fut en mon pouvoir, et lui donnai, entre autres conseils, celui d'aller respirer l'air vif de Thaba-Bossiou. Quant à moi, je continuai à voir des malades sur nos stations du Bas-Calédon, jusqu'au 6 juin, époque à laquelle me parvint une lettre de M. Casalis, par laquelle j'étais invité à aller voir immédiatement Mme Casalis, dont l'état empirait. Je regrettai beaucoup le retard de quelques jours que la lettre avait éprouvé par une méprise de l'exprès qui m'avait été envoyé, et bien qu'à la réception du message de M. Casalis je partisse en toute diligence, et que je voyageasse de jour et de nuit, j'arrivai quelques heures trop tard pour dire un dernier adieu à une bien digne servante du Seigneur, à laquelle j'étais vivement attaché. Ayant vécu pendant plusieurs années sous le même

toit, j'ai pu admirer son caractère égal et des plus agréables, sa piété douce et vivante, son dévouement chrétien et sa résignation exemplaire pendant ses longues souffrances. Son souvenir vivra longtemps dans beaucoup de cœurs.

Du 15 juin au 8 août, je fis une tournée médicale dans les stations missionnaires du Bas-Calédon. Je retournai à Thaba-Bossiou par Bloem-Fountain, Thaba-Nchu et Platberg. Pendant ce temps, mes soins furent tout particulièrement requis : dans la famille d'un ministre de l'Eglise réformée hollandaise, établie à Smithfield, village de l'Etat libre de l'Orange, à six lieues environ de Béerséba ; à Béthulie, dans la famille de M. Pellissier, dont l'un des enfants était très malade ; à Thaba-Nchu, station missionnaire wesleyenne, par M. Ludorf, qui désirait mes conseils pour son épouse. Je trouvai M. Ludorf activement occupé de l'œuvre du Seigneur. L'Eglise qu'il dirige compte un bon nombre de personnes converties. Me trouvant à Thaba-Nchu, un jour de dimanche, je fus invité à y annoncer l'Evangile. L'auditoire, qui était très recueilli, me parut s'élever à plus de 200 personnes. Le 16 août, huit jours après mon arrivée à Thaba-Bossiou, j'avais fait une courte visite à Bérée, et j'étais en route pour Béerséba, où j'étais anxieusement attendu par M. et Mme Keck, récemment arrivés de Wellington. L'état de Mme Keck nécessita même l'envoi d'un exprès qui vint à ma rencontre m'inviter à accélérer ma marche. Mme Keck courut alors de grands dangers ; mais le Seigneur, dans son amour, daigna conserver la vie à sa servante. Cette sœur est entièrement rétablie. Les soins médicaux que réclamèrent consécutivement les familles de MM. Keck et Schuh ; une opération chirurgicale que j'eus à pratiquer sur l'un des membres de la famille missionnaire de Carmel, et une visite que je fis à Béthulie, me retinrent dans le Bas-Calédon jusqu'au 15 octobre. Pendant ce temps, Moshesh tomba malade et m'envoya chercher ; mais les circonstances dans lesquelles je me trouvais

placé ne me permirent pas d'accéder à sa demande. Je lui envoyai des médicaments et des conseils. Le 16 octobre, je partis pour Thaba-Bossiou par Hébron et Morija; je m'arrêtai quelques jours sur chacune de ces stations. La veille de mon départ de Morija, un exprès m'apporta des lettres de MM. Edwards et Lemue, par lesquelles j'étais prié d'aller à Carmel le plus tôt possible. M. Edwards, missionnaire à Back-house, station missionnaire de la Société de Londres, située sur le Fal, avait voulu conduire Mme Edwards à Thaba-Bossiou, dans le but de lui procurer des soins médicaux dont elle avait grand besoin; mais arrivée à Carmel, Mme Edwards ne put pas supporter plus longtemps la fatigue du voyage, et M. et Mme Lemue avaient ouvert avec empressement leur maison aux missionnaires de Back-house. Quand ce message m'arriva, j'étais attendu à Bérée par M. Maitin, qui était malade. Mon voyage à Carmel fut donc différé, et je me rendis à Thaba-Bossiou et, de là, à Bérée. Après avoir passé plusieurs jours auprès de M. Maitin, et avoir fait pour lui ce qui était en mon pouvoir, je partis pour Carmel. Les pluies torrentielles qui tombèrent, et le volume considérable d'eau que roulaient les rivières, rendirent mon voyage à travers le Lessouto lent et peu agréable. Le 24 novembre, j'arrivai à Carmel, où je séjournai environ trois semaines, pendant lesquelles je donnai des soins à Mme Edwards et annonçai plusieurs fois la bonne nouvelle. Les efforts qui furent tentés pour améliorer l'état de la malade ne furent pas vains. M. et Mme Edwards ont annoncé l'Evangile pendant de nombreuses années à Mabotsa, établissement missionnaire situé au loin dans l'intérieur du pays, au nord de Motito. Ils ont dépensé leurs forces dans un champ qui demandait de leur part beaucoup de renoncement. Mme Edwards y a eu la santé ruinée. La famille Edwards est l'une des familles missionnaires qu'un parti de fermiers hollandais a expulsées du pays où domine la république transfalienne. De Carmel je me

rendis à Béthulie, où j'opérai une femme d'une tumeur dont le volume approchait beaucoup de celui de la tête d'un enfant. Aussitôt que la personne opérée fut en voie de guérison, je partis pour Béerséba; de là je me rendis à Hébron, où le chef de la population qu'instruit M. Cochet m'attendait, dans l'espoir d'être délivré d'un lipome, de la dimension d'une grosse orange, qu'il avait au creux de l'aisselle. L'opération fut pratiquée, et le succès répondit à l'attente du patient. Le 1er janvier, j'arrivai à Hermon, où un exprès était arrivé la veille pour m'inviter à aller voir, sans retard, un enfant de M. Maitin qui était gravement malade. Je m'empressai de répondre à cet appel; mais avant d'arriver à Bérée, j'appris que l'enfant n'était plus. Cette épreuve a un peu aggravé l'état maladif de M. Maitin. Il y a environ six mois que notre frère de Bérée est souffrant; il n'est point atteint d'une affection organique, mais simplement d'un dérangement physiologique de quelques-uns des organes qui concourent à la digestion. En 1844 et en 1845, M. Maitin souffrait de la même affection; alors elle fut pendant longtemps assez prononcée; cette fois elle s'est compliquée de quelques légers symptômes nerveux du côté de la poitrine; mais les poumons et le cœur de notre frère ne sont nullement affectés. M. Maitin éprouve aussi assez fréquemment des maux de tête sympathiques. Toutefois, bien que l'état de sa santé soit loin d'être satisfaisant, il est bien rare que notre frère soit empêché de remplir ses devoirs. Je l'ai engagé à moins travailler, et lui ai conseillé l'emploi de quelques moyens qui m'ont paru propres à lui faire du bien. — Je dus passer la plus grande partie du mois de janvier à Thaba-Bossiou. Le 24 du même mois, je me rendis à Mékuatling, où je vis plusieurs malades. Le 30 janvier, je retournai à Thaba-Bossiou. Six jours plus tard, je fus appelé à Morija. M. Arbousset était atteint d'une maladie aiguë assez grave. Grâces au Seigneur, notre frère a été assez promptement rétabli. Le 18 mars, après avoir passé

plusieurs semaines à Thaba-Bossiou, à mes occupations habituelles, je reçus à la fois deux appels : l'un de M. Cochet, d'Hébron; l'autre de M. Schreiner, missionnaire au service de la Société wesleyenne, à Kamastone. Les deux stations étant dans la même direction, je pus me rendre aux deux invitations. Après avoir passé deux jours dans la famille de M. Cochet, dont l'un des membres était malade, je me rendis à Kamastone, où Mme Schreiner était, depuis quelque temps, fort souffrante. Le 3 avril, je rentrai à Thaba-Bossiou, heureux d'avoir pu assister les deux familles missionnaires dont je viens de parler. M. Maitin est encore maladif, mais son état me paraît s'améliorer. Lorsque je me trouve à Bérée, je cherche à soulager ce cher frère dans l'accomplissement de quelques-uns de ses devoirs.

Je ne puis terminer ces pages sans vous témoigner que le retour vers le bien, sur à peu près toutes nos stations du Lessouto, devient de plus en plus prononcé.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre humble et très dévoué en notre Seigneur,

P.-F. LAUTRÉ.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE BRITANNIQUE.

Une nouvelle Mission.

Le Punjab. — Station de Peschawur. — Une excursion missionnaire dans l'ancien royaume de Kachemire. — Opposition des musulmans. — Le maharajah. — Faits encourageants.

La Société des Missions de l'Eglise d'Angleterre a récemment fondé, dans le Punjab, au nord de l'Inde, une Mission

qui se trouve, par la force des choses, appelée à s'occuper beaucoup de la conversion des mahométans. Trois ouvriers sont dès à présent occupés dans ce champ de travail : le Rév. C.-J. Pfander, le Rév. R. Clark et le major Martin. Ce dernier offre un exemple remarquable des déterminations généreuses que peuvent inspirer des convictions sincères et profondes. Attaché naguère encore à l'armée anglaise comme major au 9me régiment d'infanterie, son service l'avait amené dans ces contrées de l'Inde du Nord que l'Angleterre a réunies dernièrement à ses immenses possessions. Là, le pieux officier, brûlant de zèle à la vue de ces multitudes privées de la connaissance du vrai Dieu, se mit, de son propre mouvement, à prêcher l'Evangile, à tenir des réunions, à faire des excursions missionnaires; puis, sa ferveur s'accroissant à mesure qu'elle se déployait, et Dieu lui-même l'ayant encouragé par quelques succès, il a renoncé au rang déjà élevé qu'il occupait dans la hiérarchie militaire, et s'est consacré tout entier à l'œuvre missionnaire. Les amis de l'Evangile ont applaudi de cœur à cette résolution que la foi seule a pu dicter, mais quelques-uns en regrettant que le major Martin n'ait pu concilier plus longtemps les deux services dont il avait, pendant plusieurs années, rempli les devoirs avec une égale fidélité. Il y avait quelque chose de frappant à voir un militaire, revêtu de son uniforme, proclamer avec amour les miséricordes divines, et se déclarer un humble soldat de ce Christ qui, sur la terre, rechercha si peu les distinctions et les grandeurs humaines.

Le siége de la nouvelle Mission est Peschawur, ville située sur la frontière septentrionale du Punjab, et que l'on peut ainsi regarder, non seulement comme un centre d'action dans ce pays, mais encore comme cette montagne dont parle l'Evangile, et qui envoie au loin la lumière qu'elle a reçue. Plusieurs faits encourageants justifient déjà ces espérances. Ainsi, divers habitants des régions de l'intérieur, attirés par cet

éclat, n'ont pas attendu que les missionnaires allassent les trouver chez eux, mais sont venus d'eux-mêmes leur demander des instructions. Parmi les hôtes de la station de Peschawur, on compte en ce moment un habitant du Konkan et un naturel du Candahar, tous deux d'un rang social assez élevé, et venus l'un et l'autre en ce lieu dans l'unique but d'apprendre à mieux connaître ce christianisme dont le bruit était arrivé jusqu'à eux.

L'année dernière, le Rév. M. Clark et le major Martin, accompagnés de trois chrétiens indigènes, ont fait, dans le nord du Punjab, un voyage dont l'objet principal était de sonder les voies et de préparer le terrain pour l'extension de leur œuvre dans ces contrées. Ils ont visité ainsi l'ancien royaume de Kachemire, et, franchissant ensuite les sommets de l'Himalaya occidental, ont pénétré dans le Thibet, jusqu'à Ladak, contrée où jamais encore aucun missionnaire n'avait mis le pied, et que la science géographique elle-même ne connaît encore que très imparfaitement. Quelques extraits de la relation de leur voyage ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs.

Cette relation représente le Kachemire comme un pays très fertile et d'une grande richesse naturelle. Des palais somptueux et de splendides jardins y racontent encore, malgré leur délabrement actuel, la puissance et la tyrannie de ses anciens souverains, et, presque à chaque pas, des temples en ruines attestent, par leur étendue et par les vestiges de leur ancienne magnificence, le crédit dont les superstitions de l'Inde jouissaient dans ce pays avant qu'elles y eussent été en partie supplantées par l'islamisme.

Ce dernier est aujourd'hui la religion dominante du Kachemire. Non loin de Srinagar, dans un endroit nommé Huzrat-i-bal, c'est-à-dire « le cheveu du prophète, » on conserve soigneusement une relique qui répond à ce nom : c'est un cheveu blanc qu'on dit avoir orné la tête de Mahomet, et qui,

venu en droite ligne et tout seul de la Mecque, serait là depuis plus de six cents ans. M. Clark entra dans l'édifice où cette relique est précieusement renfermée, mais sans qu'on lui permît de la voir elle-même.

Partout, dans le Kachemire, les Indous, qui sont encore nombreux malgré la prédominance de l'islamisme, écoutèrent les missionnaires avec intérêt et bienveillance. Mais il n'en fut pas de même des disciples du Coran. Sur tous les points, ceux-ci leur firent au contraire une opposition dont les passages suivants donneront une idée.

« 26 *juin* 1854. — Pendant les quelques jours que nous avons passés à Islamabad, dit M. Clark, l'hostilité des mahométans est toujours allée en croissant, et on peut dire qu'elle a fini par devenir systématique. Vendredi matin, ils avaient réussi plusieurs fois à empêcher la foule de se réunir autour de nous. Cependant un brahmine d'un aspect vénérable, après nous avoir écouté quelque temps avec attention, nous suivit jusqu'à notre tente, et nous l'avons vu plusieurs fois durant notre séjour à Islamabad. L'après-midi du même jour, nous passâmes une demi-heure à prêcher littéralement aux maisons et à la rue, car ni homme, ni femme, ni enfant ne fit mine de vouloir approcher de nous; tous nous fuyaient comme si nous avions été couverts de lèpre. Voyant cela, nous allâmes un peu plus loin et prîmes position auprès d'une boutique; mais immédiatement le marchand qui l'occupait reçut ordre de la quitter, et se hâta de le faire. Plus loin encore, à peine eûmes-nous élevé la voix qu'un bateleur, qui montrait je ne sais quelle curiosité, se mit à agiter violemment sa sonnette, et parvint à réunir ainsi un groupe assez nombreux au milieu duquel nous nous trouvâmes nous-mêmes engagés. Alors commencèrent autour de nous de grands éclats de rire. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, je fis signe à mon compagnon, Sulaiman (un des chrétiens indous qui accompagnaient les missionnaires), de sortir de la foule, et nous parvînmes à

nous dégager ; mais nous le regrettâmes bientôt, car à peine avions-nous fait quelques pas, que le kutwal (officier de police) arriva sur le lieu de la scène, et mit fin au bruit en frappant le bateleur à la tête, et en lui interdisant de recommencer ses jeux. A la suite de cette exécution, quelques personnes nous écoutèrent un instant en silence ; mais il paraît que les mahométans avaient décidé, non seulement de ne pas s'approcher de nous, mais encore d'empêcher qu'on ne le fît. Les plus violents, parmi lesquels nous distinguâmes deux soldats, s'étaient, dans ce but, armés de longs bâtons, et dès qu'ils voyaient quelques personnes se grouper autour de nous, ils fondaient sur elles et les frappaient impitoyablement. Ces pauvres gens s'imaginaient sans doute servir ainsi la cause du dieu que le faux prophète leur a prêché !

« Dans l'après-midi du samedi nous prêchâmes de nouveau environ vingt minutes sans auditeurs, mais à la fin quelques brahmines s'approchèrent et nous écoutèrent avec une attention marquée. Nous leur exposâmes aussi fidèlement que nous le pûmes le message de Christ, et le soir trois d'entre eux, nouveaux Nicodème, profitèrent de l'obscurité pour venir nous exprimer le désir d'en entendre davantage. Un indigène d'un autre endroit, qui nous avait suivis dans l'intention d'être instruit, eût à subir durant les derniers jours de notre séjour dans cette ville des épreuves pénibles. Plusieurs de ses parents étaient habitants du lieu et sa femme elle-même s'y trouvait en visite chez l'un d'eux. Craignant leurs reproches, il n'avait pas eu le courage de leur dire pourquoi il nous avait suivis ; il avait préféré leur faire croire qu'il était entré à notre service comme domestique. Mais un jour, à l'heure de notre prière, un homme qui le connaissait entra à l'improviste dans une de nos deux tentes et le vit, la tête découverte, prendre part à cet exercice de piété. C'en fut assez pour que le bruit se répandit partout qu'il était chrétien ou sur le point de le devenir, et dès ce moment le pau

vre homme se vit en butte aux injures et au mépris des siens.

Quelques mahométans, renouvelant ce qu'on avait vu faire à des juifs d'Antioche et d'Iconium, aux temps de l'apôtre Paul, suivaient les missionnaires de ville en ville. Mais voyant que leurs violences ne parvenaient pas à leur imposer silence, ils eurent recours à une tactique différente, que M. Clark décrit comme on va voir :

« A Schahbad, dit-il, nous avons prêché trois fois. La première fois, un auditoire très nombreux s'était formé et nous écouta, avec un intérêt où la curiosité tenait sans doute la première place, pendant environ un quart d'heure. Mais alors nous aperçûmes sortir du cercle plusieurs hommes à barbe blanche qui, secouant la tête d'une manière très significative, conférèrent ensemble quelques instants et disparurent. Un moment après, un homme s'approcha de nous et nous dit que la religion que nous prêchions était sans doute excellente pour nous, mais que, quant à eux (les mahométans), ils étaient parfaitement affermis dans leurs croyances; qu'il était par conséquent inutile de leur parler des nôtres, et que, du reste, si quelqu'un désirait les connaître, il pouvait très bien se rendre auprès de nous, dans nos tentes. Il nous priait, en conséquence, d'avoir la bonté de ne plus troubler le peuple en prêchant une nouvelle religion dans les rues. A ce discours nous répondîmes que c'était pour nous un devoir de continuer nos prédications; mais les paroles de cet homme avaient fait une telle impression sur les assistants, que l'instant d'après tous nous avaient abandonnés. A notre seconde tentative, nous avions de nouveau réussi à attirer quelques personnes, mais des représentations du même genre, faites avec beaucoup de politesse, produisirent encore le même résultat. Enfin la troisième fois, c'est-à-dire ce matin même, pas une âme n'a voulu s'approcher de nous ; tout le monde passait et s'en allait à ses affaires, comme si nous

n'avions pas été là. C'était évidemment l'effet d'un mot donné, un nouveau mode d'opposition, et certainement plus efficace que tous ceux employés précédemment. Point de bruit, pas la moindre insulte, pas une seule parole violente, tout au plus un regard de dédain en passant; tous avaient évidemment pris le parti de fermer les oreilles et de s'en aller, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. »

On voit, par ces détails, que les mahométans des ces contrées sont de fanatiques sectateurs du Coran. L'indouisme, malgré son état actuel d'infériorité, n'y est pas moins puissant encore.

« Aujourd'hui, écrit M. Clark sous la date du 3 juillet, est un jour consacré à l'un des dieux du Maharajah (prince indigène), et il n'est pas permis de tuer un seul mouton dans toute l'étendue de la ville. Notre domestique a inutilement tenté de se procurer un morceau de viande pour notre repas du soir. Ces jours de fête reviennent assez souvent et sont toujours observés avec une stricte rigueur. A notre arrivée dans le pays, la vente du vin avait été, pour quelque raison du même genre, prohibée durant un mois entier, et il fut impossible au major Martin de s'en procurer à aucun prix pour sa petite pharmacie portative, qui se trouvait en manquer. »

Le Maharajah de Srinagar se nomme Goolab-Sing. Il est encore idolâtre et très attaché au culte de ses faux dieux. Un soir, écrit M. Clark, nous rencontrâmes six hommes qui portaient six grands paniers remplis de fleurs appartenant à la famille des iris, et qu'ils nous dirent destinées au culte du Maharajah. Un peu plus loin nous nous trouvâmes au milieu d'une troupe nombreuse de fakirs brahmines avec lesquels nous nous entretînmes longtemps. Quelques-uns étaient de Delhi et d'autres de Calcutta. Tous paraissaient bien portants et forts contents de leur sort. Plusieurs d'entre eux jouaient à un jeu qui a de la ressemblance avec notre tric-trac.

Nous leur demandâmes quelles étaient leurs occupations habituelles Ils nous répondirent qu'ils étaient *padres* (prêtres), et que leur travail consistait 1° à être là, 2° à manger et 3° à prier. Je crains bien que les deux premiers chefs ne soient leur grande affaire. Les idoles qu'ils desservent étaient auprès d'eux dans la maison qu'il occupent et dans un fort beau jardin qui en dépend. Ils nous dirent que le Maharajah adore ses dieux tous les jours et n'entreprend jamais rien d'un peu important sans les consulter. Ce prince paraît être en effet complètement sous l'inflence de ces brahmines, et ne se mettrait pas en route pour une excursion quelconque avant d'avoir reçu d'eux l'indication du moment favorable. L'un de ces hommes avaient entendu plusieurs fois la prédication des missionnaires à Ambala, fait qui montre à quel point le bruit de l'Evangile pénètre de nos jours jusque dans les contrées les plus reculées de l'Inde. »

D'autres faits, racontés par M. Clark, prouvent la justesse de cette dernière observation. « Hier, dit-il ailleurs, nous vîmes deux jeunes officiers de l'armée de Goolab-Sing, qui tous les deux avaient passé quelque temps dans l'école de M. Janvier (missionnaire américain), à Lodiana, il y a de cela une dizaine d'années. Nous fûmes réjouis de trouver que malgré ce long intervalle, et quoiqu'ils n'eussent depuis lors revu un seul missionnaire, ils n'avaient pas oublié ce qu'on leur avait enseigné de la Bible. L'un d'eux me répéta la substance des dix commandements avec intelligence et sans commettre la moindre erreur.

Mais les missionnaires trouvèrent mieux encore. Un personnage assez influent dans la ville vint un jour les visiter dans leurs tentes, et leur déclarant qu'il avait la même foi qu'eux, ajouta qu'il consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude des saintes Ecritures. « C'est, dit M. Clark, un homme évidemment très intelligent et qui paraît doué d'une grande activité. Dans les entrevues qui suivirent sa

première visite il m'a raconté que vingt-cinq ans se sont écoulés déjà depuis le moment où il se mit à la recherche de la vérité. Habitant alors l'Affghanistan, il y avait beaucoup fréquenté les fakirs et les brahmines, passant sonvent des nuits entières à les interroger, à les écouter et à discuter avec eux. Persuadé, à la suite de ces longs entretiens, que la vérité n'était pas là, il s'était tourné vers l'islamisme, et s'était adressé aux mollahs les plus instruits de cette religion, mais sans arriver à des résultats plus satisfaisants. Enfin, les livres sacrés des chrétiens étaient tombés entre ses mains, et ce fut seulement après les avoir lus, me dit-il, qu'il avait trouvé le repos de l'âme. On voyait en effet qu'il s'était abreuvé largement à cette source de lumière et je fus frappé de la somme de connaissances scripturaires qu'il avait ainsi acquises. Je lui demandai pourquoi, puisqu'il était convaincu, il ne faisait pas profession de christianisme devant les hommes. Sa première réponse fut qu'il ne cachait pas ses sentiments, mais il ajouta ensuite qu'il se déclarerait prochainement d'une manière plus franche et qu'il avait déjà formé ses plans dans ce but. Cet homme a produit sur moi l'impression la plus favorable, et je le crois véritablement chrétien, quoique d'après son propre aveu, le courage de se montrer hautement tel lui ait manqué jusqu'ici.

Malgré son attachement aux idoles, le Marahjah reçut les missionnaires avec beaucoup de bienveillance, et ils eurent avec lui des entretiens intéressants sur lesquels nous pourrons, si Dieu nous le permet, donner quelques détails une autre fois. Nous suivrons ensuite les messagers de la Parole dans le Thibet.

NOUVELLES RÉCENTES.

ILES LIOU-KIOU.

Nous avons parlé à plusieurs reprises de la Mission fondée dans ces îles, qui dépendent du Japon, par le Dr Bettelheim, que soutenait, de Londres, une association formée spécialement en vue de cette œuvre. Le Dr Bettelheim s'est, depuis l'année dernière, retiré de ce champ de travail pour cause de maladie; mais il y a été remplacé par M. Moreton, missionnaire dévoué, auquel divers témoignages dignes de foi rendent le témoignage d'être parfaitement bien qualifié pour un tel poste. Une grande partie des livres du Nouveau-Testament a été traduite dans le dialecte des îles Liou-Kiou, et s'imprime actuellement à Hong-Kong sous les yeux de l'évêque anglican de l'île. Ce même prélat, qui a fait une étude particulière des langues de l'Asie orientale, donne en même temps ses soins à l'impression des quatre Evangiles et du livre des Actes en langue japonaise.

COCHINCHINE.

L'Eglise romaine a depuis longtemps dans ce pays une mission qui a déjà fourni plusieurs victimes au catalogue des martyrs chrétiens. A la fin de l'année dernière, un nouvel édit de persécution a été lancé contre elle par le roi Tu-Duc, actuellement régnant. Voici, d'après un article que nous trouvons dans le *Moniteur*, les principales dispositions

de cet édit, qui paraît digne de figurer dans les annales de la cruauté païenne.

« Les mandarins chrétiens de la capitale et des provinces devront apostasier, les premiers dans l'espace d'un mois, les sseconds dans l'espace de trois mois ; sinon ils perdront leur dignité, et s'ils ne se corrigent pas encore on les punira comme le peuple.

« Les soldats et le peuple devront apostasier et fouler la croix dans l'espace de six mois ; autrement ils seront punis sévèrement.

« Les missionnaires européens auront la tête tranchée et exposée en public pendant trois jours, après quoi on jetera leur corps à la mer ; on donnera 300 taëls à ceux qui les livreront. Les prêtres indigènes et les élèves des européens auront aussi la tête tranchée, et l'on donnera 100 taëls à ceux qui les livreront. Les élèves des prêtres indigènes seront condamnés à l'exil dans les îles éloignées. Ordre de brûler les églises, les maisons de réunion et de distribuer au peuple le riz qui est dans les communautés. Tous les mandarins des provinces, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, seront punis sévèrement s'ils n'exécutent pas ces ordonnances. Le chef du canton et le maire dans le village duquel on aura pris un Européen ou ses élèves, seront punis de mort. »

Cet odieux édit n'a été publié que deux mois après la sanction donnée par le roi Tu-Due.

Travaux bibliques.

On lisait, il y a quelques semaines, dans les journaux de Londres :

« La Société biblique de la Grande-Bretagne a fait distribuer, pendant l'année dernière, 2,367,562 exemplaires des

saintes Ecritures. Le chiffre de ceux que cette Société a fait répandre depuis son origine dépasse 28 millions. En outre, elle a toujours accordé et elle accorde encore tous les ans des subventions considérables à la plupart des autres Sociétés bibliques.

« Les revenus annuels de la Société se composent : 1° de 125,635 liv. st. (3,140,875 fr.) provenant des cotisations de ses membres ; 2° de dons accidentels dont la valeur ordinairement atteint cette somme, si elle ne l'excède pas. La Société a des membres dans tous les pays de l'univers : elle en compte dans l'Inde, parmi les tribus indigènes de la Nouvelle-Zélande, parmi celles de l'Amérique, et jusque parmi les Cafres et les Hottentots.

« Par les soins de la Société biblique britannique, la Bible a été traduite en 150 langues diverses ; mais en Asie seulement se parlent encore 150 autres idiomes dans lesquels on n'a pas fait passer les saintes Ecritures.

« La Société biblique des Etats-Unis, dont le siége central est à New-York, a fait distribuer, en 1854, 400,000 exemplaires des saintes Ecritures. Ses revenus sont évalués à 50,800 dollars (2,667,000 fr.). »



GRÈCE.

Plusieurs missionnaires américains travaillent à faire pénétrer en Grèce les pures doctrines de l'Evangile. Le plus ancien et le plus connu est le Dr King, qui, fixé à Athènes depuis de longues années, y a fidèlement annoncé Christ, en dépit de beaucoup d'obstacles et souvent sous le feu de la persécution. Ce missionnaire, aujourd'hui plus libre dans ses mouvements, par suite de la vigoureuse protection dont l'a couvert le gouvernement des Etats-Unis, prêche chaque dimanche devant une congrégation intéressante, composée

presque entièrement de Grecs. Il s'occupe aussi très activement de la dissémination des saintes Ecritures en langue grecque, œuvre d'autant plus importante que la Bible trouve un libre accès dans toutes les écoles, et que le gouvernement lui-même l'a recommandée comme livre de lecture.

Un agent de la Société biblique américaine, le Rév. M. Buel consacre également ses efforts à faire abondamment circuler la Bible dans le pays.

Enfin un troisième ecclésiastique, le Rév. Dr Hill, qui, quoique américain, remplit à Athènes les fonctions de chapelain de l'ambassade anglaise, est à la tête d'un Institut pour l'éducation des jeunes filles grecques. Cet établissement, parvenu en peu d'années à un haut degré de prospérité, reçoit près de 300 élèves, qui, sans renoncer à la communion de leur Eglise, y sont cependant élevées sous le respect et dans l'amour de l'Evangile.

Sagesse d'un Indien converti.

Parmi les Indiens établis à New-Brunswich (Etats-Unis), il se trouve un ancien chef de sa tribu qui a embrassé le christianisme et pris au baptême le nom de Joé Martin. Dernièrement, raconte un journal américain, un fonctionnaire élevé du gouvernement demanda à cet homme s'il accepterait le brevet de capitaine parmi les Indiens, en ajoutant qu'il était en son pouvoir de lui faire obtenir cet honneur. L'Indien réfléchit quelques instants, puis prenant la parole dans son mauvais anglais : « Aujourd'hui, dit-il, Joé Martin aime Dieu et le prie. Il est devenu humble. C'est une mauvaise chose que de donner de l'orgueil à un Indien : quand il est orgueilleux, il oublie Dieu. Non, Joé Martin ne sera jamais capitaine. » Et il fut impossible de le faire revenir sur cette sage et pieuse détermination.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi. 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATIONS DE MÉKUATLING ET DE BÉRÉE.

Lettre de M. Arbousset, *écrite de Morija, sous la date du* 31 *mai* 1855.

Voyage à Mékuatling. — La station wesleyenne de Platberg. — Aspect de Mékuatling. — Deux apostats. — Le chef Gabasisa. — Service religieux. — Examen des catéchumènes. — Visite à Bérée. — La famille missionnaire. — Dévouement et récompense.

Messieurs et très honorés frères,

Je viens de faire une courte visite à votre importante station de Mékuatling, sur laquelle vous aimerez probablement à recevoir quelques détails. Mon cher collègue M. Maeder, m'y avait accompagné et s'y trouve encore pour le moment. Son but est de se procurer un changement d'air, que nécessitait une dyssenterie chronique dont il souffre considérablement depuis trois mois. Notre ami espère, en outre, pouvoir se rendre utile au frère Keck, en lui bâtissant un four à cuire du pain, et en l'aidant de ses conseils dans les réparations que requiert impérieusement le presbytère. Pour ma part, j'avais quelques arrangements à prendre avec le révérend G. Giddy, de Platberg, au sujet de la reliure du livre des Psaumes, imprimé par lui en sessouto. Malheureusement, je n'ai pas trouvé notre frère chez lui ; mais une prochaine visite de lui à Morija doit me consoler de ce désappointement.

La station wesleyenne de Platberg m'a paru dans un fâcheux état. Les guerres ont ruiné ou dispersé sa population griquoise. On dirait qu'ici le missionnaire seul a su tenir ferme contre les mauvais temps. Il reste encore, pourtant, dans l'endroit ou aux environs, un bon nombre de Bassoutos qui se montrent dociles aux instructions qu'ils reçoivent. Douce récompense accordée au zèle persévérant par le Maître de la vigne! J'ai donné à ces indigènes une exhortation qu'ils ont paru bien goûter. Plus de vingt d'entre eux sont membres de l'Eglise. Quelques-uns font remonter leurs premières impressions religieuses à une douzaine d'années, où je leur prêchai la doctrine du salut sur le plateau de leur montagne, à la clarté des étoiles. Quoique notre séjour à Platberg ait été fort court, M. Maeder n'en a pas moins tenu, de son côté, une réunion bénie pour les quelques familles de Griquois qui restent. Chez le chef Ramafikeng, où nous sommes bien connus, les naturels du pays ont prêté une oreille attentive à la prédication de l'Evangile, et ils nous ont offert, en retour, quelques rafraîchissements, consistant en viande de bœuf cuite sur la braise et en une boisson de millet appelée *léting*.

Les troubles des dernières années ont malheureusement ruiné les établissements de nos frères wesleyens, à Leshouane et Oumpoukani. Comparés à ceux-là, les vôtres, Messieurs, ont été bien épargnés. Rendons-en tous grâces à Dieu. Le premier n'est situé qu'à une faible distance de Mékuatling. Hélas! presque rien n'y reste, tandis que celui-ci a presque tout conservé ; et pourtant c'est contre lui qu'ont été portés les plus forts coups. Dans ses spacieuses vallées, l'on remarque avec plaisir que les champs de millet, de maïs, et les pâturages en général sont de toute beauté. Le jardin de la mission produit en abondance de bons fruits, des cerises, des prunes, des abricots, d'excellentes pommes, des poires, des noix, diverses espèces de pêches, des figues, des raisins exquis ; il

y a de superbes citronniers, etc. Le presbytère, on ne peut plus modeste, très retiré, et que cachent encore davantage de hauts seringas, plaît toujours à la vue, malgré les réparations importantes que réclament le toit et la cour. Le temple se présente bien, mais son faîte aura aussi besoin d'être bientôt recouvert. Les petites maisons si simples, quoique solides, que les convertis ont élevées en pierre ou en briques dans ce lieu, demanderaient à être un peu mieux entretenues qu'elles ne le sont. La localité se trouve encore plus peuplée qu'il y a sept à huit ans, mais moins bien qu'elle ne l'a été ensuite. Cela tient à ce que le grand village de Tulo a beaucoup perdu de monde. Ce chef est l'héritier légitime du pouvoir de Makuane, le feu roi des Bataoungs. Soit manque d'habileté en lui, soit autre cause, son peuple l'abandonne pour s'établir chez son frère cadet, Ramotéte, qui paraît plus populaire que lui. Heureusement que Ramotéte ne vit pas à une très grande distance, de sorte que ceux qui le désirent peuvent facilement se rendre au service du dimanche, ce qu'ils font aussi.

M. Maeder et moi, nous arrivâmes dans cette station le vendredi 11 du courant. Notre frère Keck était à l'église, occupé avec son troupeau ; ce fut donc son excellente compagne qui nous fit les premiers honneurs du logis. Bientôt parut notre ami, qui nous embrassa avec autant d'affection que de reconnaissance. Ensuite, les habitants de l'endroit se présentèrent tour à tour, pour nous souhaiter la bienvenue.

Dès le lendemain, ils entrèrent dans quelques intéressants détails sur leur état. Je vis en particulier l'ancien maître d'école, Agosi, que j'encourageai fortement à revenir vers son Dieu. Ses dispositions sont, à présent, propres à nous encourager. Il me raconta qu'il venait de perdre une femme de second rang, qu'il s'était permis de prendre depuis son relâchement dans la piété. « Le Seigneur l'a enlevée encore jeune, me disait-il, et je n'ai pas osé lui parler de Lui, me

trouvant indigne de le faire... Après sa mort, j'ai vu une ombre affreuse qui m'a fortement remué ; que ferai-je à présent, maître ? — C'est bien pensé de votre part, lui ai-je répondu ; que devez-vous faire ? Le Seigneur vient d'enlever lui-même une forte pierre qui lui fermait vraisemblablement l'entrée de votre cœur. N'en reste-t-il pas une autre ? — J'ai une autre concubine. — Qui ôtera cette pierre ? — Vous autres, les missionnaires. — Nous ne l'y avons pas mise. — En effet, Agosi a mis là cette grosse pierre, Agosi va l'enlever. — Otez-la, et Jésus fera le reste, pourvu que vous tombiez contrit et suppliant à ses pieds bénis. »

Un jeune homme, appelé Donki, me fut aussi amené par ses pieux parents, pour que je l'encourageasse à rentrer dans la bonne voie qu'il a une fois suivie ; mais il se montra bien dur et bien revêche. Son dire revint à ceci : « Je n'ai pas encore atteint la fleur de l'âge, je suis fils de chef, ne me fallait-il pas une ville à gouverner ? J'ai donc quitté celle de mon père, pour aller en fonder une. Pour première garantie, il me convenait de prendre une seconde femme, c'est ce que j'ai fait ou désire faire. Vous dites qu'à Mékuatling je servais de chantre, que je montrais à mes camarades à lire, que je soignais mieux mon âme. C'est une perte réelle que vous devez regretter ; mais je pourrai me convertir plus tard ; vos arguments porteront peut-être un jour, et alors ils modifieront mes pensées. Cependant, je suis loin de voir encore comme vous voyez. »

Ce langage franc, mais si hautain, n'est-il pas tout l'opposé de celui qu'inspire à l'âme qu'elle touche la parole douce et humble de l'Evangile (saint Matth. v. 3, 5) : « Heureux les pauvres en esprit ; heureux sont les débonnaires, car ils hériteront la terre ! » Comme il contraste désavantageusement avec celui encore d'un Gabasisa, ce chef koranna qui disait : « Le vrai kaang est celui que Dieu fait tel ; toute autorité qui ne relève pas de Lui est une autorité vaine. » Quand je de-

mandai à cet homme, apparemment humble et original : « Quels sont vos sentiments spirituels ? » — « Je n'en ai qu'un seul, me répondit-il ; je ressemble à un petit chien qui vient de naître ; il est faible encore, très faible, ses yeux sont fermés ; mais la mère de ce petit chien l'allaite ; il dort, se réveille, *suce* de nouveau le lait de sa mère ; il se rendort, puis il se réveille encore ; son corps, d'abord arrondi et très ramassé, se développe insensiblement ; le petit être, après quelques jours, ouvre ses deux faibles yeux à la lumière ; c'est alors qu'il commence à regarder autour de lui ; il considère un peu tout, et grandit imperceptiblement. Si de même, le Seigneur Jésus vent m'ouvrir les yeux, je considérerai ce que sa Parole nous raconte sur notre salut, sur nos âmes, qu'elle déclare immortelles, sur la vie bienheureuse dont on jouit dans le ciel ; ainsi, en m'instruisant, je pourrai devenir un homme en la foi, aimer, servir, suivre le Sauveur ; je voudrais qu'il me fût accordé un jour la grâce de monter en haut, et d'aller voir Jésus d'aussi près que je vous vois à présent, messager de joie. »

Le dimanche que je passai à Mékuatling s'ouvrit, comme dans toutes vos autres stations, par une prière matinale où les indigènes convertis chantent les louanges de Dieu, invoquent son nom, et lisent tour à tour sa Parole.

A dix heures, un nombreux auditoire se réunit pour la prédication habituelle. Il était, en partie, décemment habillé et pourvu de livres de cantiques et des Evangiles. L'attention fut des meilleures, le chant haut, mais trop peu harmonieux ; le recueillement se soutint bien ; deux ou trois fois, pendant le service, l'émotion s'empara d'une manière frappante de l'assemblée. Celle-ci ne se composait pas de moins de 320 personnes ; mais à la réunion du soir, ce nombre me parut diminué d'environ un tiers. Entre les deux services se tint une classe de lecture, et, la nuit tombée, je ne remarquai pas sans un sentiment de joie, que de leurs diverses maisonnettes, les

naturels faisaient retentir des chants apparemment animés et bien nourris.

Le lundi matin, la cloche de notre établissement réunit dans l'église trente-un catéchumènes de tout âge et de degrés de culture intellectuelle différents. Parmi ces néophytes figuraient quatorze Korannas, avec leur kaang Gabasisa à leur tête, dans son grand manteau de chacal. Ce chef parle assez bien le sessouto, ce qui rend son instruction religieuse comparativement facile à poursuivre.

Après le chant d'un cantique et une courte prière, M. Keck interrogea sept à huit personnes, qui répondirent toutes avec plus ou moins d'intelligence ou de sentiment; trois d'entre elles d'une manière qui me parut originale. Ainsi, l'une d'elles dit: « Jehovah, du haut des cieux, voit le grand danger qui nous menace. Ses yeux percent dans l'abîme, ils percent au fond des enfers; sa bonté est toujours active, jamais elle ne sommeille; cette bonté nous a envoyé des hommes qui jettent l'alarme au milieu de nous; ainsi, nos chefs placent des sentinelles au haut des montagnes, elles nous crient, quand il y a lieu : « Attention ! là-bas s'élève une funeste poussière, « c'est celle d'un ennemi qui approche ; aux armes ! prépa- « rez-vous, tenez-vous tous sur vos gardes ! » Le prophète Malachie nous crie de même : « Voici, un jour vient, em- « brasé comme une fournaise, et tous les orgueilleux et tous « ceux qui commettent la méchanceté seront comme le chau- « me; et ce jour-là les embrasera, a dit l'Eternel des ar- « mées, et ne leur laissera ni racine, ni rameau. » Cette voix menaçante trouble mes esprits. »

A son tour, un homme robuste et jeune encore, s'exprima comme suit : « Le temple dans lequel nous sommes réunis n'a que deux portes par où l'on puisse entrer ; mais la mort entre par dix portes : la porte du cœur, celle des poumons, le sang qui envahit notre tête et nous renverse par terre ; ce cheval que l'on monte avec assurance et qui vous étend

raide mort sur le chemin; les guerres, les famines, les eaux qu'on traverse. Nos pères disaient que la mort gît sous le chevet, qu'elle se cache dans l'agrafe du manteau, prête à tout moment à nous serrer à la gorge. Cela, je le sais, quelquefois j'y pense, puis cela s'oublie, et l'oubli vous tue. »

Enfin, une humble femme, appelée Sarah, disait de son côté: « S'il n'y avait pas de mort, et après la mort un jugement, certainement les missonnaires n'auraient point franchi les mers pour venir à notre secours... Je ne veux mourir que d'une seule mort, sans que la mort seconde ait aucune prise sur moi. Et c'est pour cela que je crie à Jésus-Christ et que je m'attache à son service. »

A ces détails, peut-être déjà trop longs, j'ajouterai seulement, que le mardi se passa pour moi en conversations utiles avec les indigènes. De son côté, mon compagnon d'œuvre commença à mettre la main à quelques petits travaux. M. Keck envoya le chef Tulo à l'office du Landrost à Vinburg, pour régler une importante question territoriale. M[me] Keck se préparait à rassembler les enfants, pour lesquels elle tient une école journalière, quand, prenant congé de nos amis, je partis le 16 et me rendis à Bérée.

J'y trouvai M. et M[me] Maitin en pleine activité. Ils avaient tenu une longue école dans la journée; le soir, ils en commencèrent une autre pour les bergers. Depuis quelque temps, il se manifeste ici un petit réveil, qui réjouit et anime nos amis au-delà de ce que je pourrais vous en dire. Quand on a, comme eux, quitté ses parents et sa patrie; qu'on a mis entre soi et tous les objets de son affection un immense océan et des déserts, dans l'unique but d'aller annoncer Jésus à des hordes grossières et misérables, pour que cette connaissance salutaire les rende moins malheureuses dans cette vie, et amène finalement ceux qui, parmi elles, vous reçoivent à la glorieuse félicité de la vie qui est à venir; après les persévérants efforts qu'il en a coûté pour se réconcilier un peu

avec leurs mœurs barbares, et pour s'approprier leur imparfait langage, expatriation et autres sacrifices scellés, on peut bien se consoler si les guerres les plus désastreuses (je fais toujours de l'histoire) s'élèvent et rugissent autour de vous, si la foudre même tombe sur l'habitation qu'on s'était construite et la consume, avec les quelques souvenirs de famille et les objets indispensables à votre existence qu'elle renfermait, si la maladie vous assaille personnellement, si la mort moissonne vos enfants... mais poursuivre encore en pareilles circonstances, et poursuivre sans relâche le but vers lequel votre foi tend, comme y tendent aussi vos pieux efforts ; de parole et d'exemple prêcher et prêcher toujours, sans voir les païens vous comprendre et se convertir ; voilà certainement le *nec plus ultra* de l'épreuve, c'est là plus que l'homme ne saurait porter sans un secours particulier du Seigneur. La Parole inspirée nous dépeint son affliction sous la figure d'un laboureur qui « sème avec larmes ; » elle nous décrit sa joie en nous disant « qu'il moissonnera avec chants d'allégresse. » Vos humbles ouvriers de Bérée ont éprouvé l'un et l'autre. Le bonheur dont ils jouissent en ce moment, les encouragements que Dieu leur donne ne se laissent point décrire ; mais ils percent dans leurs regards, ils se lisent dans leurs paroles. La nuit venue, je les vis joyeusement allumer quelques chandelles, placer leurs deux tables de ménage dans la salle d'entrée, puis appeler une bande empressée de jeunes gens. Mme Maitin dans un coin de la chambre, son mari dans l'autre, ils se mirent à faire chanter ces studieux Bassoutos, à leur apprendre à prier, à leur montrer à lire, tandis que, se faisant missionnaires à leur tour, Constance et Charles exerçaient, dans la cuisine, les plus petits des élèves sur l'*abc*, à la lueur du foyer.

Plusieurs conversions ont déjà eu lieu. Une députation de chrétiens de Morija est en ce moment occupée à attiser le feu au milieu de ce réveil. M. Maitin m'écrit : « Je suis heureux

de pouvoir vous dire que nous continuons à être bien encouragés dans notre œuvre. Le mouvement continue. Dimanche dernier, nous avions plus de cent trente personnes au service. Notre école du soir marche, nous y comptons déjà vingt-huit élèves. Il ne se passe pas de jour qu'on ne nous demande des livres. »

Tel est le réjouissant état dans lequel je laissai votre établissement de Bérée, au 17 courant, pour rentrer à Morija. Je trouvai ici M. Casalis, sa famille et frère Lautré; mais nous n'eûmes pas le bonheur de passer long temps ensemble. Leurs devoirs les appelèrent à nous dire adieu presque aussitôt, pour se rendre à Hermon, et de là à la station de Béer-séba, où notre ami de Bossiou va tâcher de terminer l'impression du Nouveau Testament en langue indigène.

Je demeure, chers Messieurs, votre tout dévoué frère,

Th. Arbousset.

Nouvel appel pour obtenir de nouveaux missionnaires.

Le comité de la Société des Missions évangéliques rappelle à ses amis qu'il y a un an et demi, un généreux anonyme lui a offert une somme annuelle de deux mille francs, destinée à l'envoi d'un nouveau missionnaire. Un appel a été adressé à ce sujet, mais n'a pas eu l'effet désiré. Aucun missionnaire ne s'est présenté, dont le comité ait pu accepter les services. Et pourtant, des missionnaires sont demandés au sud de l'Afrique, à l'île Maurice, en Turquie et en Chine. Nous sollicitons de nouveau l'attention de nos frères sur cet important objet, et ne pouvons mieux faire que de les renvoyer à notre appel du mois de juin 1854.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ROYAUME DE KACHEMIR.

Suite des récits de M. Clark. — Entretiens avec le Maharajah. — Une danse à la cour. — Traits de superstition. — Espérances missionnaires. — Le culte mahométan dans la grande mosquée. — Le pays et les habitants.

Nous avons dit, dans notre dernier numéro (page 356), que MM. Clark et le major Martin reçurent du maharajah de Kachemir un accueil des plus bienveillants et qu'ils eurent avec lui quelques entretiens intéressants.

On se rappelle que le nom de ce prince est Goolab-Singh, et qu'il sert encore les faux dieux de l'indouisme.

La première audience qu'il accorda aux missionnaires eut lieu sur la rivière Ihellum, qui traverse Srinagar. Une barque du prince vint les prendre à leur domicile et les conduisit à la rencontre de celle qu'il montait lui-même. Deux résidents anglais les accompagnaient dans cette entrevue.

« En très peu d'instants, dit M. Clarke, nous vîmes la barque royale s'approcher, poussée, nous dit-on, par soixante rameurs, tandis que sur les deux côtés de la rivière des cavaliers la suivaient, et que sur l'une des rives se tenait échelonné un corps nombreux de soldats. Le prince était assis dans un fauteuil placé sur une estrade élevée au centre même de la barque. Un vaste et somptueux dais s'étendait au-dessus de sa tête. Dès que nous eûmes reçu l'invitation d'entrer, Goolab-Singh, se levant, vint à notre rencontre jusqu'au bord de la barque et nous serra affectueusement les mains. Des fauteuils avaient été placés pour nous à ses côtés et de-

vant lui. Son diwan ou visir, nommé Jawalasa, et quelques autres grands fonctionnaires de sa cour étaient assis sur le tapis en face de nous ou à nos côtés. Plus loin, sur le devant de la barque, se tenait un groupe d'officiers splendidement vêtus et armés de boucliers, de pistolets et d'épées richement ornés. Le maharajah lui-même portait une magnifique robe de soie, un turban brodé d'or, une ceinture blanche et des pantalons de la même couleur. De larges anneaux enrichis de diamants paraient ses oreilles. Ses cheveux et sa barbe, teints en noir de jais, avaient un lustre extraordinaire et le faisaient paraître beaucoup plus jeune qu'il n'est en réalité (il est âgé d'environ soixante ans).

« Dès que nous fûmes assis, la barque se remit en marche. Le maharajah se montra parfaitement affable et poli. Il eut des mots bienveillants pour tous et demanda à chacun de nous des nouvelles de sa santé. Bientôt la conversation devint générale. Elle roula d'abord sur les beautés du site que nous parcourions. Nous remerciâmes ensuite le prince de la bonté qu'il avait mise à nous faire préparer une maison, du présent de bienvenue et des provisions qu'il nous avait envoyées chaque jour depuis notre arrivée dans sa capitale. Le prince parut très heureux de voir que nous savions apprécier ce qu'il fait pour se rendre agréable aux voyageurs anglais, A ce propos, il fut question de bateaux à vapeur, de chemins de fer, de télégraphes électriques. L'un de nous en prit occasion de suggérer au prince l'idée d'avoir sur le Ihellum un bateau à vapeur affecté à son service personnel. A cela il répondit qu'il n'en voyait pas l'avantage, puisqu'il avait continuellement à ses ordres deux cents rameurs prêts à le transporter partout où il voulait. Il nous demanda ensuite pourquoi, en Angleterre, le gouvernement ne se chargeait pas à lui seul d'établir les chemins de fer et les télégraphes électriques. Cette question nous conduisit à lui parler des nombreuses compagnies qui, chez nous, se forment

pour une multitude d'entreprises industrielles ; puis, par une transition facile, nous mentionnâmes nos associations religieuses : la Société biblique, la Société des Missions, etc. Dès ce moment la conversation prit une tournure décidément reilgieuse. Le prince nous demanda quelles étaient les principales doctrines du christianisme. Je lui répondis que c'étaient la culpabilité de l'homme tombé dans le péché et sa réhabilitation dans ses droits à la faveur divine par les mérites et l'intercession de Christ. Il désira savoir ce que nous pensions du sort de l'homme après la mort, ajoutant que, quant à lui, son opinion était que les hommes justes seront sauvés par le mérite de leurs bonnes œuvres ; puis, sans attendre notre réponse, il se mit à parler des attributs de la divinité. Suivant lui, Dieu n'ayant pas été créé, le monde ne l'avait pas été non plus ; puisque Dieu est dans le monde et le monde en Dieu, et la déité étant l'âme et la matière le corps, celle-ci n'est capable de rien et ne saurait exister si l'essence spirituelle ne la pénètre de son action toute-puissante. Nous combattîmes ce système, en comparant la distinction qui existe entre le Créateur et la création à celle qui s'établit entre un architecte et la maison qu'il a bâtie. Goolab-Singh nous demanda alors pourquoi Dieu avait assigné aux hommes, dans cette vie, des conditions si dissemblables ; pourquoi les uns avaient tant à souffrir, tandis que les autres jouissaient de tant de biens. Puis, passant de là au culte rendu aux idoles, il essaya de le justifier par cet argument, si souvent invoqué dans l'Inde, que comme le même soleil se reflète mille fois dans un nombre égal de bassins pleins d'eau, de même chaque objet qui existe n'est qu'une réfraction de la déité, qui est le soleil de toute lumière et de toute gloire. Sa conclusion fut que toutes les religions, quelques différentes qu'elles paraissent, sont également vraies, absolument comme les visages humains sont toujours des visages d'hommes, quoiqu'il soit rare d'en trouver deux qui se ressemblent parfaitement.

« Sur tous ces points nous répondîmes au maharajah, avec une entière liberté, par les meilleurs arguments que put nous fournir l'inspiration du moment, mais en insistant surtout sur l'amour de Dieu pour les âmes et sur la nécessité de se préparer à la mort. Ainsi conduit, l'entretien se prolongea longtemps; mais enfin nous dûmes prendre congé, et remontant sur la barque qui nous avait amenés, nous nous retirâmes très satisfaits de l'accueil du prince et plein du désir de renouer avec lui cette conversation. Quant à lui, il continua à remonter le cours du Ihellum, à la lumière des torches, en s'occupant, nous apprit-on plus tard, à régler les comptes de sa maison jusqu'à onze heures du soir. Ce prince paraît avoir l'habitude de faire ainsi marcher ensemble ses affaires et ses plaisirs. Dans ses promenades sur le fleuve, il se fait accompagner par ses ministres et travaille avec eux dans sa barque. Il se fie entièrement à sa mémoire, et se passe ainsi de tout usage de la plume. Je ne saurais même assurer qu'il sache lire et écrire. Son prédécesseur, le fameux Runjet-Singh, ne savait ni l'un ni l'autre, et il est de fait que beaucoup de princes indigènes regarderaient comme un déshonneur de s'abaisser à ces pratiques mercenaires, qui sont l'affaire des monschis (docteurs, hommes de plume), et que d'autres peuvent toujours faire pour eux. »

Deux ou trois jours après cette entrevue, qu'on nous saura sans doute gré d'avoir reproduite comme peinture de mœurs, les missionnaires envoyèrent au maharajah un présent dont ils avaient eu soin de se munir, pour se conformer à son égard aux usages de l'Orient. C'était une robe splendide, confectionnée pour cet usage par une amie des missions dans l'Inde. Les trois chrétiens indous qui accompagnaient les missionnaires furent chargés d'aller offrir ce gage de respect à Goolab-Singh. Ce prince les reçut en présence de toute sa cour. La robe fut curieusement examinée et acceptée de la manière la plus aimable; après quoi le maharajah, faisant asseoir les por-

teurs devant lui, leur adressa quelques questions sur leur qualité. Ils répondirent qu'ils étaient des chrétiens. Alors il leur demanda pourquoi ils avaient embrassé cette religion et ce qu'elle était. « Nos amis, raconte M. Clark, lui citèrent les deux grands commandements qui prescrivent l'amour de Dieu et l'amour du prochain, en ajoutant que s'ils étaient devenus chrétiens, c'était parce que cette religion est la seule qui révèle un Sauveur capable de purifier l'homme du péché et de lui assurer la paix avec Dieu. Là-dessus, il leur demanda s'ils croyaient réellement ces choses, ou s'ils n'avaient point été conduits à se faire chrétiens en vue de quelque avantage temporel; et, sur leur réponse, qu'ils regardaient véritablement l'Evangile comme venu de Dieu, il leur dit que dans ce cas ils avaient bien fait de l'embrasser. La conversation se prolongea quelque temps sur ce ton, et donna à nos frères indigènes l'occasion de proclamer hautement devant toute la cour de ce prince païen, les vérités fondamentales sur lesquelles repose l'édifice de leur foi. »

La seconde entrevue des missionnaires eux-mêmes avec le maharajah eut lieu dans son palais. Ce prince les avait invités à dîner avec un certain nombre d'officiers anglais. Sachant que le repas devait être précédé d'un *nach*, c'est-à-dire d'une danse, ils avaient décliné d'abord l'honneur de cette invitation; mais sur les instances du prince et sur la promesse qu'ils pourraient rester dans une autre pièce jusqu'à ce que le *nach* fût terminé, ils crurent devoir accepter. Cette promesse ne fut cependant pas fidèlement observée, et les missionnaires, introduits avec une parfaite courtoisie par le maharajah lui-même au sein de la nombreuse assemblée réunie pour assister à la fête, durent prendre leur parti d'en voir tous les divertissements. Cette particularité donna à Goolab-Singh l'occasion de leur demander pourquoi ils s'étaient fait un scrupule de venir, et si le *nach* était expressément défendu dans leurs livres sacrés. Ils lui répondirent que cet usage n'é-

tant pas en vigueur dans le pays où ces livres avaient été écrits, il ne s'y trouvait pas spécialement mentionné; mais que les chrétiens aspiraient à des plaisirs d'un ordre plus relevé, qui leur donnaient des jouissances plus pures, et ne laissaient après eux dans l'esprit aucun sujet de mécontentement ou de dégoût. « Oui, dit alors le prince, vous regardez sans doute les amusements du genre de ceux-ci comme des obstacles qui arrêtent ou retardent votre marche sur le chemin du ciel. — Précisément, répondirent les missionnaires, et comme ces obstacles sont pour plusieurs de funestes pierres d'achoppement, tous les vrais chrétiens désirent d'en rester toujours éloignés. — Et alors, reprit Goolab-Singh, la route est libre et vous avancez... »

Pendant cette conversation, que d'autres observations du même genre prolongèrent assez longtemps, le *nach* continuait à s'exécuter sous les yeux des missionnaires. « Je n'y remarquai rien, dit M. Clark, qui fût contraire aux lois de la décence. Les pauvres chanteurs ou danseurs qui s'agitaient devant nous me parurent plus à plaindre qu'à blâmer. Tout en eux indiquait des esclaves. Ils marchaient en avant ou à reculons, s'asseyaient, se relevaient, tournaient sur eux-mêmes, faisaient des grimaces, jetaient les bras autour d'eux, le tout en chantant, à ce qu'il me parut, avec très peu de justesse ou de goût. Je ferai observer à ce propos que les Indous trouvent les danses des Occidentaux quelque chose de très extraordinaire, et que rien peut-être ne leur inspire un plus profond mépris pour nous que nos bals. Ils regardent comme inconvenant, au plus haut degré, qu'un homme danse avec une femme, surtout quand aucun lien de parenté ne les unit l'un à l'autre. Et de plus, ils ne comprennent pas comment nous pouvons nous imposer la fatigue de la danse, et demandent ironiquement pourquoi nous ne payons pas plutôt quelqu'un pour danser à notre place.... »

On a pu voir, par quelques-unes des paroles de Goolab-

Singh, que cet homme ne manque ni d'intelligence ni de bon sens. Il ne s'en montre pas moins, comme nous l'avons déjà dit, très attaché aux formes de son culte idolâtre et, en apparence du moins, profondément superstitieux. Aux faits déjà cités pour le prouver on peut ajouter celui-ci. Quelques jours avant le dîner dont il vient d'être question, le fils aîné du maharajah et l'héritier de son trône, nommé Runbeer-Singh, était revenu d'une excursion dans une des provinces du pays. A l'arrivée de la barque qui le portait, vingt-et-un coups de canon furent tirés pour lui faire honneur; mais par l'ordre de son père, il lui fut défendu de mettre pied à terre avant que les brahmines eussent indiqué le moment le plus opportun, et le prince attendit ce moment pendant plus de deux heures, sans s'impatienter et sans faire entendre le moindre murmure.

Autre trait de mœurs idolâtres. Le major Martin ayant entrevu la possibilité de faire pénétrer de Kachemir quelques livres en Perse, mais n'en n'ayant pas assez d'imprimés dans la langue de ce pays, employait des copistes de Srinagar à en multiplier les exemplaires. Un de ces écrivains lui montra un jour un papier tout couvert du nom de Dieu en langue indoue. Interrogé sur le but de cette répétition à l'infini, cet homme dit au major que lorsque le maharajah fait des offrandes à ses idoles, il découpe un certain nombre de ces noms et les sème sur des plats pleins de riz ou d'autres mets, que l'on jette ensuite aux poissons de la rivière, espèce de consécration dont les missionnaires ne découvrirent pas le sens, mais qui paraît remplacer dans le culte du prince de Kachemir celle que d'autres païens demandent au feu. Le major Martin obtint la permission d'emporter la moitié d'une feuille ainsi préparée. Le nom de la divinité n'y était pas répété moins de 1,530 fois.

Malgré tant de superstitions et en dépit de la violente opposition que leur firent les mahométans (voir notre précédent

article), les missionnaires pensent avoir jeté dans le Kachemire quelques premières poignées de bon grain qui ne seront pas perdues pour la cause de l'Evangile. Pendant près d'un mois qu'ils passèrent dans la capitale du pays, ils prêchèrent tous les jours les doctrines du christianisme à des auditoires plus ou moins nombreux, et eurent plus d'une fois le plaisir de voir des âmes rendues ainsi attentives aux choses du salut. L'attachement sincère ou feint de Goolab-Singh aux pratiques de l'indouisme, ne l'empêcha pas de se montrer à leur égard bienveillant jusqu'à la fin ; et des ouvertures faites à l'un de ses officiers pour obtenir la permission de construire une petite église à Srinagar, ne soulevèrent de sa part aucune opposition quelconque. Il y a donc lieu d'espérer qu'un nouveau champ d'activité missionnaire se présente dans ces régions lointaines, et l'on peut être sûr que le zèle des chrétiens anglais n'en verra pas la porte ouverte, sans prendre des mesures aussi promptes qu'efficaces pour y faire passer quelques-uns de ses ouvriers.

Nous trouvons dans le journal de M. Clark, le récit d'une visite que ce missionnaire fit un jour à la principale mosquée de Srinagar, immense édifice qu'on dit capable de contenir 30,000 personnes. C'est une description curieuse de ce qu'est, du moins à l'extérieur, la religion de Mahomet dans ces contrées peu connues, où elle a pris, depuis longtemps, une grande prépondérance.

« C'était, dit le missionnaire, un vendredi, jour du repos pour les disciples du faux prophète. A midi, je me dirigeai avec Sulaiman (un des chrétiens indous) vers la mosquée. J'avais pris avec moi des bas épais, pour le cas où l'on m'obligerait à quitter mes souliers avant d'entrer dans l'édifice ; mais cette précaution fut inutile, car aucnne injonction de ce genre ne nous fut faite. Il paraît que, sous la domination d'un prince indou, les mahométants n'osent pas, comme ils le font ailleurs, imposer cette obligation aux étrangers qui

visitent leurs édifices sacrés. Ils le font cependant presque toujours dans l'Inde. A mon arrivée, j'aperçus d'abord un assez petit nombre d'adorateurs. Sous l'un des plus vastes arceaux, environ quatre-vingts personnes, assises sur le gazon, écoutaient un discours prononcé par un mollah également assis. L'iman ou principal mollah, homme très âgé, était en prière au centre de la mosquée, le visage tourné contre la partie la plus sacrée de l'édifice, et ayant derrière lui quelques rangées de fidèles, en apparence occupés comme lui. Après avoir observé ce groupe quelques instants, je pénétrai plus avant et trouvai bientôt un autre auditoire, composé d'une centaine de personnes, qui prêtaient aussi l'oreille aux exhortations d'un mollah. Un peu plus loin, enfin, derrière un angle de mur, je tombai, à ma grande surprise, sur une troisième congrégation, de beaucoup la plus nombreuse. Ici, le prédicateur était très animé, et sa parole paraissait produire une profonde impression sur les auditeurs. Le sermon achevé, une prière, ou plutôt toute une série de prières suivit, le peuple répondant *amen* à la fin de chacune d'elles. Ces exercices durèrent à peu près une heure; après quoi toutes les congrégations particulières se séparèrent, mais pour se réunir en masse dans l'endroit où l'iman se tenait encore en prière. Revenant moi-même sur mes pas, je montai sur les degrés de l'une des chaires, d'où je pouvais voir tout ce qui se passait autour de moi... Le nombre des assistants ainsi rassemblés dépassait de beaucoup le chiffre d'un millier. Ils paraissaient, en général, appartenir à la classe pauvre, et on n'y voyait aucune femme. Pendant que leurs rangs se formaient et que chacun prenait sa place, un orgue se fit entendre; mais bientôt il s'établit dans toute l'enceinte un tel silence, qu'on aurait pu, comme l'on dit, entendre tomber une épingle. Alors l'iman monta dans une petite chaire, placée dans l'endroit le plus rapproché du lieu saint, et il y récita les prières du service public d'une voix faible, mais distincte. Quand il eut fini,

et à un signal donné par l'un des mollahs, toute la congrégation, restée jusque-là assise sur le sol, se leva comme un seul homme ; puis, sur une seconde invitation, tous se prosternèrent à moitié contre terre, et restèrent dans cette position pendant quelques minutes. Sulaiman et moi fûmes les seuls à rester debout. Tous tombèrent ensuite à genoux, frappèrent le sol de leur front, restèrent un instant tranquilles, se relevèrent à demi, se prosternèrent une seconde fois de la même manière, et enfin se levèrent tout-à-fait. Cette série de mouvements fut répétée deux fois et termina le culte. Toute cette scène serait impossible à décrire. Si elle avait eu pour objet le culte du vrai Dieu, c'eût été chose sublime que de voir cette masse d'hommes se prosterner ainsi pour adorer, sans qu'un seul individu troublât par ses mouvements l'harmonie de l'ensemble. Le silence était parfait ; l'ordre et la décence observés auraient fait honte à la plupart de nos assemblées chrétiennes, et cette adoration simultanée de tout un peuple s'inclinant jusque dans la poussière, était d'un effet saisissant. Oh! si ces gens connaissaient le Dieu de l'Evangile et son Fils Jésus-Christ !

« Pendant le service que je viens de décrire, et surtout pendant la prière, les mouvements et l'attitude de l'iman rappelaient, d'une manière frappante, ceux d'un prêtre catholique romain à l'autel, avec cette différence qu'il n'y avait ici ni autel, ni ornements d'aucune espèce, soit de lieu, soit de personne. L'iman, vêtu avec la plus grande simplicité, s'était recueilli dans l'acte de la prière intérieure pendant à peu près un quart d'heure, la tête légèrement penchée en avant, sans qu'un seul de ses muscles parût remuer, et absolument semblable à une statue. Il était resté ensuite à genoux à peu près aussi longtemps, puis il s'était assis, le visage contre le mur, comme absorbé profondément dans une contemplation pieuse. La plupart des assistants me parurent également sérieux et recueillis, aussi longtemps que le service dura; mais,

avant et après, ces indices de dévotion étaient peu sensibles, et il est probable que durant les actes même, les pensées d'un grand nombre étaient à autre chose qu'à ce qui paraissait les occuper.

« Quant à la prédication, voici ce que j'en entendis, de la bouche du dernier des prédicateurs que j'ai mentionnés. Quand j'arrivai à portée de sa voix, il en était à son septième point, qui avait pour objet le devoir de craindre Dieu. Le huitième roula sur la sainteté de la vie; le neuvième sur le pardon et l'absolution obtenus par les mérites de Mahomet; le dixième sur le jugement à venir, et le onzième, enfin, sur le bonheur de s'unir dans une autre vie aux esprits des bienheureux et aux prophètes, tels qu'Abraham, Ismaël, Christ, quelques autres encore, et surtout le grand Mahomet.

« J'ai oublié de dire qu'il y avait eu aussi des chants, entonnés tantôt par les mollahs seuls, tantôt par la congrégation toute entière.

« La cérémonie terminée, j'envoyai Sulaiman présenter, de ma part, un respectueux *salaam* (salutation) à l'iman, en le priant d'accepter un Nouveau Testament en langue persane, et en lui exprimant le désir d'avoir une entrevue avec lui, ainsi qu'avec quelques autres mollahs, notamment avec celui qui m'avait paru être le prédicateur le plus populaire. »

Ce message, reçu avec politesse par l'iman, eut pour résultat quelques visites échangées entre les missionnaires et lui, mais sans que la cause de l'Evangile y pût gagner beaucoup. Elles produisirent même ceci de fâcheux que les mahométans, craignant de voir les étrangers prendre de l'influence sur leur vieil iman, redoublèrent de haine, et firent à la prédication de l'Evangile une opposition de plus en plus violente. Ils poussèrent même, à diverses fois, l'hostilité jusqu'à frapper quelques-uns des Indous attachés à la mission.

Un produit industriel, célèbre dans les fastes du luxe moderne, a jeté sur le nom de Kachemire un lustre qui jus-

tifiera quelques mots de plus sur le pays et sur les habitants.

Le pays est d'une beauté splendide. « On peut croire, dit poétiquement M. Clark, que si un ange, descendu du ciel, avait à désigner l'endroit de la terre où se sont le mieux conservées les splendeurs primitives de la création, sortant des mains de son Auteur, il s'arrêterait dans sa course sur la vallée de Kachemire, et lui décernerait la palme. » Plusieurs descriptions, parsemées dans les récits du missionnaire, prouvent qu'en effet la nature y déploie avec éclat ses plus grandes magnificences. Malheureusement, un despotisme inintelligent et brutal, trop bien favorisé par la superstition, a, depuis des siècles, pesé sur ce paradis terrestre, et s'il n'a pu en détruire les beautés physiques, il les a tristement voilées au moyen des effets habituels de sa présence. De nombreux villages en ruines, des maisons sans habitants, des champs dont la fertilité naturelle ne sert qu'à faire ressortir le défaut de culture, la paresse, la misère, la malpropreté d'une grande partie de ses habitants, tels sont les produits de ce régime encore si généralement en vigueur dans les contrées du centre de l'Asie. Le christianisme seul pourra, si Dieu permet qu'il y prenne pied, rendre un jour à ce pays toute sa valeur et sa richesse.

Srinagar, la résidence du maharajah, est très agréablement située sur les rives du Jhelum, grande et belle rivière qui paraît être l'Hydaspe si vanté des anciens, et dont les eaux vont grossir le non moins célèbre Indus. La ville est grande, mais mal bâtie et d'un aspect misérable. Les Kachemiriens sont généralement bien faits et ont les traits du visage admirablement formés; mais ce qui a surtout frappé le missionnaire parmi eux, c'est la beauté de leurs enfants, dont la figure paraît unir à une admirable douceur tous les indices d'une vive intelligence. « Plaise à Dieu, s'écrie à ce propos M. Clark, que nous voyions bientôt un grand nombre d'écoles chrétiennes s'ouvrir pour amener ces charman-

tes petites créatures à la connaissance du vrai Dieu! »

La cour de Kachemir et quelques riches individus vivent au sein du luxe oriental, mais la masse du peuple végète dans la pauvreté. Une sorte de grande chemise en laine grossière, le plus souvent sale, et qui tombe jusque sur les talons, est le vêtement le plus ordinaire des deux sexes. Les femmes n'y sont pas voilées comme généralement en Orient, et leur coiffure ne consiste qu'en un morceau d'étoffe épaisse qui leur tombe sur les épaules. Toute la population paraît très peu active et passe presque entièrement son temps à dire ou entendre des nouvelles; aussi le commerce de Srinagar est-il très peu considérable et le nombre de ses boutiques extrêmement limité. Le travail auquel sont dus les célèbres châles du pays se fait sans doute dans l'intérieur des maisons, car les missionnaires ne le virent nulle part exécuter au dehors, comme cela se voit dans d'autres pays.

EMPIRE TURC.

Souffrances et fermeté d'un prêtre arménien.

L'œuvre bénie que les missionnaires américains font depuis une vingtaine d'années parmi les Arméniens de l'empire turc, s'accomplit aujourd'hui sous la protection des lois. Mais il n'en a pas été toujours ainsi. Comme toutes les entreprises du même genre, elle a eu ses jours de souffrances, et a passé par le feu de la persécution. A diverses reprises, les chefs de l'Eglise, menacés par ses progrès dans leur orgueil et dans leurs intérêts, l'ont attaquée et frappée de leurs anathèmes, trop souvent suivis de violences déplorables. C'est à une de ces époques d'épreuve, à l'année 1846, qu'appartient le fait qu'on va lire. Cette date, déjà ancienne, ne lui ôte rien de son intérêt. Il y a toujours bonheur et profit pour le chrétien à voir la grâce divine opérer dans les âmes

qu'elle amène à Christ, et les rendre courageuses et fermes sous les coups de l'adversité. Nous empruntons ce récit à une Histoire du christianisme protestant en Turquie qui vient de paraître en français, et dont l'auteur est le Rév. O. Dwight, l'un des premiers missionnaires qui aient été prêcher le pur Evangile dans cet empire.

Après avoir raconté, dans cette partie de son livre, quelques-uns des excès auxquels avaient été exposés les arméniens attachés à l'Evangile, l'auteur continue en ces termes :

« Ce fut ensuite au tour du prêtre Harotoun de passer par le creuset de la persécution. Cet homme était un des prêtres qui avaient commencé à Nicomédie l'œuvre de la régénération spirituelle. Mais naturellement humble et très timide, il avait, quoique bien sincèrement attaché aux doctrines de l'Evangile, continué à se conformer aux pratiques extérieures de son Eglise. Cette conduite était contraire à ses propres convictions, aussi bien qu'aux conseils et aux supplications de ses frères ; mais tout en reconnaissant qu'il faisait mal, il n'avait pu se déterminer à bien faire. C'était par la persécution que Dieu devait lui donner la force de se déclarer enfin.

« L'évêque (arménien) de Nicomédie, qui n'était autre que l'ex-patriarche Stepan, autrefois si doux et si bienveillant, était devenu un persécuteur furieux. Il exigea du prêtre une profession de foi écrite de sa main et qui, lue publiquement, pût prouver à ceux qui le soupçonnaient d'hérésie, que son auteur était toujours un fils soumis et dévoué de l'Eglise arménienne. Harotoun accéda à cette demande, mais d'une manière peu propre à remplir les vues de son supérieur, car il exprima en termes aussi clairs qu'énergiques, sa foi à la Bible et aux doctrines qu'elle contient. A cette pièce il joignit une lettre à l'évêque où il déclarait, dans les termes les plus respectueux, recevoir tout ce que l'Eglise reçoit et enseigne conformément aux saintes Ecritures, mais être bien décidé à ne rien admettre qui fût contraire à cette règle suprême de

la foi. « Quant au désir que votre Révérence m'a témoigné, disait-il, de me voir dresser un acte de rétractation, à Dieu ne plaise que j'écrive un seul mot par crainte des hommes ou pour m'assurer leur faveur. En le faisant, je renierais la vraie foi; je deviendrais un infidèle, un ennemi, un contempteur, un membre déchu de la sainte Eglise que Christ a rachetée de son sang, tandis que, gloire en soit à Dieu, en confessant la foi et en prêchant l'Evangile, je resterai un fidèle enfant et un vrai ministre de l'Eglise de Christ. Et avec l'assistance du Saint Esprit, j'espère bien que je demeurerai ainsi fidèle, s'il le faut, jusqu'à la mort, afin de jouir durant l'éternité du repos promis aux croyants. En un mot, quelque violence ou quelque châtiment qu'on me réserve, je suis prêt à les subir joyeusement, pour l'amour et pour la gloire de Dieu. »

« Ces déclarations remplirent de rage les ennemis de Haroteun. Le dimanche suivant, ce frère, vénérable par son âge, fut conduit à l'église, où l'évêque, après avoir lu à haute voix sa confession, l'excommunia et le maudit. Cela fait. les prêtres le dépouillèrent brutalement de ses vêtements sacerdotaux et s'écrièrent avec véhémence : « Jetez le maudit hors de « l'église! » Aussitôt une populace furieuse se précipita sur lui, et le poussa dans la rue en l'accablant de coups. Quant à lui, il supporta ces indignes traitements avec la plus grande douceur, et regagna sa demeure en se réjouissant d'avoir été trouvé digne de souffrir pour le nom de Jésus.

« Mais à cela ne se bornèrent pas ses tourments. Un peu plus tard il reçut de l'évêque, avec invitation de le signer, un acte de rétractation, qui n'était que l'abrégé un peu modifié de celui que le patriarche avait rédigé pour ceux qui reviendraient à son Eglise. Sur le refus qu'il fit de signer cette pièce, on eut recours, pour le jeter en prison, à un artifice d'un emploi plus facile qu'honorable. On savait qu'il devait quelques petites sommes d'argent à diverses personnes. Ces créances furent toutes achetées par le principal magnat de la ville qui

en exigea le remboursement immédiat; et comme il se trouvait dans l'impossibilité de le faire, ce qu'on savait parfaitement d'avance, il fut incarcéré *conformément à la loi.* Après treize jours de prison, un soldat vint le prendre et le conduisit au palais de l'évêque, où on lui présenta à signer la profession de foi dressée par le patriarche. Quand, après beaucoup d'instances inutiles, on vit qu'il ne s'y résoudrait pas, il lui fut déclaré que, par ordre du patriarche, on allait lui couper la barbe. Cette opération est, chez les Orientaux, l'insulte la plus dégradante qu'on puisse infliger à un homme et surtout à un prêtre. Harotoun n'en répondit pas moins : « Pour « le nom adorable de Christ et avec l'aide de Dieu, je me « soumettrai à cela, et même je suis prêt à verser mon sang « si telle est la volonté du Seigneur. » Aussitôt un barbier fut mandé et en un instant, non seulement la barbe, mais la chevelure entière tombèrent sous les ciseaux, de sorte que, comme le prêtre le racontait plus tard lui-même, il ne lui resta pas un seul cheveu, depuis le cou jusqu'au sommet de la tête. Tout cela fut, ainsi que le bonnet clérical du prêtre qu'on avait déchiré, jeté dans la rue sur un tas d'immondices. De mauvais garnements d'enfants allèrent y ramasser la barbe et les fragments du bonnet, puis les mettant au bout d'un long bâton, ils les promenèrent dans différents quartiers de la ville, en criant à haute voix : « Voyez, voyez! voici le « bonnet de ce maudit Harotoun. »

« Ainsi outragé, le confesseur fut reconduit en prison par le soldat qui l'avait amené. A la porte du palais épiscopal, un immense rassemblement d'hommes, de femmes et d'enfants l'attendaient pour l'injurier et le maudire encore. Dans le but évident de prolonger ses souffrances, au lieu de prendre le chemin le plus court pour regagner la prison, on lui fit faire un long circuit, et aussi longtemps que dura ce trajet, cette foule ignoble l'accompagna, lui crachant à la figure et l'accablant d'injures les plus grossières. Mais rien n'ébranla

sa fermeté. Quelques instants après, il écrivit à un de ses amis: « Je suis rentré dans ma prison d'un cœur joyeux, me re« mettant entre les mains de Dieu, et lui donnant gloire de ce « qu'il m'avait rendu capable de passer à travers le feu de « l'épreuve et de m'avoir fait parvenir dans un lieu de « repos. »

« Bientôt après, cependant, le gouverneur turc de la prison, touché de compassion à la vue des souffrances de ce pauvre et inoffensif vieillard, le mit en liberté. Pour éviter la populace, qui restait encore réunie en petits groupes dans les rues avoisinantes, il traversa un cimetière turc, et parvint gagner sa maison sans être aperçu. C'était un dimanche et voici comment il exprima plus tard ses impressions du moment : « Délivré des mains des méchants, environ vers la huitième « heure du jour, et seul avec ma femme, je me prosternai « la face contre terre et rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'a« vait jugé digne d'un tel honneur, — honneur que j'avais « autrefois évité, mais qu'alors j'avais, par un effet de sa « grâce miséricordieuse, reçu avec bonheur, quoique j'en « sois profondément indigne. Ce bon Dieu m'avait réservé « pour cette journée. »

« Ce fut ainsi, ajoute l'historien, que ce frère se trouva, malgré sa timidité, capable de marcher en intégrité, à travers les grandes eaux et le feu de l'épreuve. Plus la coupe qui lui avait été donnée à boire avait été amère, plus s'était accrue la joie avec laquelle il l'avait acceptée, et plus aussi s'était affermie dans son âme la résolution de ne jamais renier Christ, quoiqu'il pût lui en coûter. Du reste, sa réputation sans tache et la douceur avec laquelle il avait supporté les souffrances que je viens de raconter, lui acquirent dès lors de nombreux amis, même parmi les mahométans de la ville.»

MICRONÉSIE.

Deux stations missionnaires. — Ile de l'Ascension. — Ravages de la petite-vérole. — Ile Strong. — Mort du roi de cette île. — Une école.

Nos lecteurs n'auront pas oublié la mission qu'allèrent fonder, il y a deux ou trois ans, dans la Micronésie (îles Carolines), quelques messagers de la Parole sainte envoyés par les efforts réunis du Conseil américain des missions et des chrétiens indigènes des îles Sandwich. En peu de temps, deux stations furent établies dans ces parages, où jamais encore l'Evangile n'avait été prêché, l'une dans l'île de l'Ascension, et l'autre dans l'île Strong. L'un et l'autre de ces postes sont en voie d'affermissement, mais de nombreuses et pénibles épreuves les ont dernièrement frappés. Dans le courant de 1854 la petite-vérole a fait, dans l'île de l'Ascension, des ravages si affreux, qu'en moins de six mois le chiffre de l'une des tribus de l'île est descendu de 2,156 à 1,039, et que l'impression générale des indigènes eux-mêmes était qu'une extinction prochaine de leur race paraissait inévitable. Une autre calamité, personnelle aux missionnaires, est venue, à la même époque, entraver les progrès de l'œuvre. Un incendie a réduit en cendres la maison qu'ils étaient parvenus à se construire, et en même temps une multitude de ces choses nécessaires à l'existence, qu'on ne parvient à se procurer que très difficilement dans ces contrées barbares. Malgré ces revers, les missionnaires ne se sont pas laissé décourager. Quant à leurs pertes personnelles, ils se sont soumis avec résignation à la volonté divine, et quant à la petite-vérole, cette visitation de Dieu, tout en les épargnant providentiellement, leur a fourni l'occasion de se rendre utiles aux indigènes, d'en guérir un certain nombre, et de nouer plus facilement avec eux des relations plus intimes, qui, dans leur pensée, tourneront au profit de la vérité. Le personnage le plus important de la

tribu, qui se nomme le Nanakin, et qui exerce en réalité le pouvoir royal, quoiqu'un autre en ait les honneurs, se montre favorable aux missionnaires. Dès l'apparition de la maladie, il avait consenti à se faire inoculer par eux, et cette opération ayant très-bien réussi, a été d'un excellent effet pour inspirer plus de confiance, non seulement au Nanakin lui-même, mais à la tribu tout entière.

La station de l'île Strong a aussi eu ses épreuves. En 1853, l'aide missionnaire sandwichien Opunui, qui travaillait à ce poste avec le révérend M. Snow, fut enlevé par la mort, et quoique sa fin eût été celle du juste, ce fut pour tous les membres de la mission le sujet d'une profofonde affliction. En 1854, la petite-vérole qui régnait dans l'archipel entier, n'avait pas encore paru dans l'île, mais d'autres maladies y avaient occasionné une grande mortalité, et au mois de décembre le chef de la tribu, qui, à la suite de quelques communications avec des Européens, avait pris le nom de roi George, fut lui-même frappé. A l'arrivée des missionnaires, cet homme leur avait promis « qu'il serait pour eux un père,» et jusqu'à ses derniers moments, dit M. Snow, il a tenu fidèlement cette promesse. Il avait favorisé toutes leurs entreprises, les avait protégés contre leurs ennemis, fréquentait leurs services religieux, écoutait leurs avis et se montrait désireux de recevoir leurs instructions religieuses. Les missionnaires ne le regardaient cependant pas comme converti, car ils n'avaient pu l'amener encore à reconnaître son état de péché; mais environ un mois avant sa mort, dès la première apparition du mal qui devait l'emporter, il était devenu plus sérieux, avait pris un vif intérêt aux prières prononcées en sa faveur, et donné d'autres signes d'un véritahle réveil. Un samedi, il envoya trois de ses serviteurs dans les trois localités les plus peuplées de l'île, pour y donner ordre qu'on cessât tout travail le lendemain. Toutes les fois que le missionnaire allait le voir, il réclamait ses prières, etc. Un jour, il lui dit que

lorsque, dans ses plus grandes souffrances, il parvenait à fixer ses pensées sur Jésus-Christ, il éprouvait aussitôt beaucoup de soulagement. Une autre fois, il se montra singulièrement frappé de cette pensée d'un auteur chrétien, citée par M. Snow, « que Christ est une échelle pour monter jusqu'à Dieu. » Ainsi, l'homme intérieur se développait en lui, et il finit par demander le baptême, tout en exprimant le désir d'attendre, pour le recevoir, qu'on pût le lui administrer dans la chapelle, « afin que tout son peuple pût le voir. » Mais ce vœu ne put être rempli; au moment où l'on s'y attendait le moins, la mort arriva pour le roi George. Les derniers mots que son fils et les autres chefs païens entendirent sortir de sa bouche furent ceux-ci : « Ayez bien soin du missionnaire. »

Aux services du dimanche, M. Snow compte, en moyenne, plus de 100 auditeurs assidus. Une école de la semaine, ouverte depuis deux ans, réunit ordinairement de 30 à 40 élèves des deux sexes, auxquels le missionnaire rend ce témoignage, que nulle part ailleurs il n'avait vu des enfants s'appliquer plus ardemment au travail. Durant sa vie, le roi George prenait beaucoup de plaisir à visiter cette école. Il aidait le missionnaire à y maintenir la discipline, et quand ses propres enfants, qui la fréquentaient très régulièrement, se rendaient coupables de quelque délit, il se montrait plus sévère envers eux qu'envers tout autre.

VARIÉTÉS.

Les prédicateurs noirs aux Etats-Unis.

On sait qu'aux Etats-Unis, les hommes de couleur ont leurs Eglises spéciales, apartenant aux diverses dénominations protestantes, presbytérienne, baptiste, wesleyenne, etc.,

etc., et que ces Eglises ont presque toujours pour pasteurs des nègres ou des mulâtres, souvent esclaves. Mais ce qu'on connaît moins, c'est la vie religieuse qui règne dans ces Eglises, et les qualités qui distinguent quelques-uns de leurs pasteurs. Ce qu'on va lire pourra, sous ce rapport, donner une idée avantageuse de cette pauvre race nègre, si indignement et si longtemps maltraitée. De pareils faits ne paraîtront pas déplacés dans des pages où les enfants de l'Afrique ont toujours été les objets d'une profonde sympathie chrétienne.

Dans un ouvrage qui vient d'être traduit en français, sous le titre de : *La vie de famille dans le Nouveau-Monde*, une dame suédoise bien connue du public littéraire, Mlle Frédérica Bremer, a consigné des observations intéressantes sur la vie et le caractère des nègres esclaves dans les Etats du Sud de l'Union américaine. C'est à ce livre que sont empruntés les récits suivants. Ils ont d'autant plus de valeur que l'auteur ne paraît pas subir l'influence de ce que quelques personnes appellent « des préventions chrétiennes, » et qu'au point de vue religieux, il lui arrive souvent de blâmer des choses que nous regardons comme parfaitement conformes à l'esprit de l'Evangile. Nous devons prévenir aussi le lecteur que le traducteur, ou plutôt la traductrice de l'ouvrage, paraît assez étrangère au langage biblique et aux mœurs que la Bible crée dans les pays protestants.

Un soir, près de Charlestown, Mlle Bremer sortit pour parcourir les environs.

« J'avais souvent, dit-elle, entendu dire par les amis de l'esclavage, même dans les Etats du Nord, et citer comme une preuve du bonheur des esclaves, qu'ils chantent et dansent le soir dans les plantations. « Je verrai peut-être ces danses, » pensai-je, et j'atteignis un village d'esclaves. Les petites maisons blanches, ombragées par des arbres couverts de fleurs rouge-clair, avec leur jardinet, avaient un aspect agréable ; de petits enfants noirs et gras couraient à l'entour, en mangeant de

grandes racines jaunes, des patates, riaient dès qu'on les regardait, et étaient par conséquent disposés à donner des poignées de main. Mais dans le village tout était tranquille. On voyait nègres et négresses debout auprès des maisons; eux aussi avaient un air amical et bienveillant. Dans l'une de ces maisons j'entendis prier et crier avec vivacité. J'entrai, et vis une réunion de nègres et surtout de négresses fort édifiés et touchés, écoutant un nègre qui prêchait avec beaucoup d'ardeur, de grands gestes et en donnant de grands coups de poing sur la table. Voici le résumé de son sermon : « Faisons ce « que le Christ nous a commandés, suivons sa volonté, ai- « mons-nous les uns les autres, et il s'approchera de notre lit « de mort, il nous délivrera, et nous irons chez lui; nous se- « rons assis avec lui dans la gloire. » Ce discours, malgré son pathos exagéré et ses répétitions fréquentes, ne pouvait pas avoir un but et une application meilleurs. Je fus ravie d'entendre prêcher ainsi la doctrine de la liberté spirituelle par des esclaves et devant des esclaves... A mesure que les nègres deviennent chrétiens, ils mettent la danse de côté, ont des « assemblées de prédication » au lieu de fêtes joyeuses, et ne font plus usage de leur don musical que pour chanter des psaumes et des hymnes..... »

Une autre fois, Mlle Bremer assiste à un de ces *camp-meetings* (camps de prédication), que l'Amérique du Nord doit à l'immensité de son territoire et aux besoins religieux de sa population encore clair-semée. Là, l'auteur voit beaucoup de nègres, et à travers beaucoup d'excentricités regrettables peut-être, ou du moins d'un mérite contestable, elle est frappée de la ferveur que cette race manifeste sous l'influence des prédications, et elle dit à ce propos :

« Les nègres paraissent fort accessibles aux plus beaux principes religieux, et savent surtout fort bien les appliquer. On dit que, dans ces derniers temps, ces assemblées ont beaucoup gagné en fait de tenue morale, et les maîtres permet-

tent à leurs esclaves d'y assister, soit comme partie de plaisir, soit parce que souvent il en résulte beaucoup de bien. Je n'y ai rien remarqué de blessant ou d'inconvenant, excepté, si on le veut, les extases convulsives. J'en ai causé avec le directeur de l'assemblée, M. Martin, pasteur méthodiste aimable et bon; il les désapprouve ainsi que je l'avais déjà ouï dire : « Mais ces violentes expressions, dit-il, semblent faire « partie de la nature impulsive nègre, et les soudaines con- « versions qui proviennent de l'émotion du moment ont cela « de bon que l'individu ainsi converti s'attache ordinairement « aux pasteurs et à l'Eglise, devient membre de ce qu'on ap- « pelle « une classe, » y reçoit une instruction régulière, y « apprend les chants religieux, les prières ; il devient souvent « un bon chrétien, un membre rangé de la société. »

Mais de toutes les scènes du même genre que décrit notre auteur, ce sont celles dont elle fut témoin à Savannah. Nous conservons le préambule qui en précède le récit.

« Plus je vois les nègres, dit Mlle Bremer, plus ils excitent ma curiosité et mon intérêt. Non pas que je voie en eux quelque chose de grand, quelque chose qui les rende supérieurs aux races blanches; je ne puis me défaire de la croyance qu'ils sont et resteront inférieurs sous le rapport intellectuel; mais ils ont des dons à eux et des plus remarquables. Leur oreille morale me paraît plus pure, plus délicate, ainsi que leur oreille musicale; leur sensibilité est fort vive; leur bonhomie et leur esprit enjoué sont éminemment des dons qui leur sont propres. S'ils n'ont pas d'originalité comme créateurs, il y a dans leur manière d'appliquer ce qu'ils ont appris, une originalité réellement rafraîchissante. On s'en aperçoit dans leurs chansons, seuls chants populaires originaires que possède le Nouveau-Monde; ils sont aussi doux et gais que les nôtres sont mélancoliques. On s'en aperçoit aussi à leur manière de comprendre les préceptes du christianisme et de les appliquer à la vie.

« Dimanche dernier je suis allé dans l'église nègre baptiste d'ici, avec l'un des dignes descendants des pèlerins, M. Fay, établi à Savannah et fort amical à mon égard. Le prédicateur, nommé, je crois, Bentley, était nègre. Il prêcha d'abondance, avec une grande animation et beaucoup de facilité ; parla de la venue du Sauveur sur la terre, et dit comment et pourquoi il était venu : « Je me souviens, dit-il, d'un « voyage que le président des Etats-Unis a fait pour voir « notre ville de Savannah. Je me souviens du mouvement « qui en résulta parmi le peuple, comme on allait à sa ren- « contre dans de grandes voitures. Les locomotives fumaient « terriblement et les gros canons tiraient coup sur coup. Le « président arriva dans une grande et belle voiture, fut con- « duit dans la meilleure maison de la ville, et quand il y fut, « il se mit à la fenêtre. Mais on tendit une corde autour de « la maison pour empêcher les nègres et les autres pauvres « gens d'approcher. Nous fûmes obligés de nous tenir en « dehors et ne vîmes le président qu'assis à la fenêtre, tan- « dis que les grands et les riches montaient librement le « perron, entraient et lui donnaient une poignée de main. « Le Christ est-il venu ainsi? Est-il venu vers les riches pour leur donner une poignée de main? Non, que le Seigneur « soit béni, il est venu vers les pauvres.... vers nous et pour « nous, mes frères et sœurs. » — « Oui, oui, *amen!* Il est venu vers les pauvres, vers nous, qu'il soit béni! *Amen! Alleluia!* » s'écriait-on de toutes parts dans l'église pendant un moment, et les noirs, frappant des pieds, riaient et pleuraient avec des visages rayonnant de joie. Le prédicateur continua et raconta comment le Christ avait montré qu'il était l'envoyé du Très-Haut. « Figurez-vous, mes frères, dit- « il, une plantation avec travail de nègres. Le planteur est « parti, il est allé au loin, bien loin au delà des mers, en An- « gleterre. Les nègres de la plantation n'ont jamais vu son « visage, n'ont jamais vu d'homme plus élevé en dignité

« que le surveillant. Ils apprennent tout-à-coup que le pro-
« priétaire, leur seigneur et maître, doit arriver. Ils sont
« très curieux, s'informent de lui. Un jour ils voient venir le
« surveillant avec un autre monsieur qu'ils ne connaissent
« pas ; mais il est plus simplement et plus mal vêtu que le sur-
« veillant. Celui-ci a un plus beau frac avec boutons, une
« cravate blanche, un joli chapeau et de plus il est ganté. Le
« monsieur étranger n'a pas de gants, il est habillé sans soin
« et très mesquinement. Si les nègres ne connaissaient pas le
« surveillant, ils le prendraient pour le maître. Mais ils s'a-
« perçoivent que le monsieur étranger donne des ordres au
« surveillant, qu'il lui dit d'envoyer un nègre ici, l'autre là ;
« qu'il en fait appeler plusieurs auprès de lui, et que le sur-
« veillant et les nègres sont obligés de faire tout ce qu'il
« ordonne : ils apprennent ainsi que c'est le maître. »

Comme ce tableau, pris dans la vie journalière des nègres, est frais et vivant !

Dans l'après-midi du même jour, je suis allé avec M. Fay à un autre sermon nègre. Le prédicateur était un vieux mulâtre, beau et vigoureux vieillard, qui a de la fortune et jouit d'une grande considération comme prédicateur. Il ressemblait à la race blanche par l'extérieur et les manières, et nous dit, dans son discours, qu'il avait quatre-vingt-quinze ans. Il parla de son expérience religieuse de la vie, des soucis et des tourments spirituels qui avaient manqué de le pousser au suicide, et enfin de ses sentiments lorsque la compréhension du Christ et de la rédemption s'éleva devant sa raison. « Le
« monde entier fut alors changé pour moi, continua-t-il ;
« tout me semblait avoir pris une naissance nouvelle et
« rayonna d'une beauté nouvelle aussi. Même la compagne
« de ma vie, ma femme, me parut derechef jeune, et brilla
» devant moi comme un astre nouveau ; je ne pus m'empê-
« cher de lui dire : « En vérité, ma femme, je t'aime. » Ici, une jeune personne, assise sur le même banc que moi, se

baissa pour rire ; je me baissai aussi, mais pour répandre des larmes, que la joie, la sympathie des souvenirs particuliers et ce tableau naïf chaudement naturel attiraient. Après le sermon, M. Fay et moi, nous donnâmes une poignée de main au vieux et énergique Andrew Marshall. Le chœur de la tribune, composé de nègres et de négresses, chanta à quatre parties aussi purement et aussi bien qu'on pouvait le désirer. Après le service, une femme s'approcha et s'agenouilla près de l'autel, profondément affectée, à ce qu'il paraissait, et le vieux prédicateur prononça sur son chagrin et son affliction secrète, une belle et intime prière. C'est l'usage, à ce qu'il paraît, dans les Eglises baptistes d'ici, de prier ainsi sur et pour les affligés. »

Le voyage dans lequel Mlle Fréderica Bremer recueillit les observations qu'on vient de lire eut lieu en 1850. Or, par une coïncidence dont nous sommes sûrs que nos lecteurs ne se plaindront pas, nous pouvons leur donner des nouvelles plus récentes de l'un des prédicateurs dont les discours avaient produit sur cette dame une si profonde impression. Ces nouvelles sont du mois de mai de l'année présente. A cette époque, un correspondant du *New-York Observer* lui écrivait, de Savannah, une lettre dont voici quelques fragments :

« Dimanche dernier, je suis allé entendre le célèbre Andrew Marshall, le doyen des pasteurs de l'Eglise baptiste africaine.

« En entrant dans son église, je remarquai que toute la congrégation, sans aucune exception, était bien vêtue. M. Marshall est actuellement dans sa centième année ; ses cheveux sont blancs comme la neige ; son visage, plein de douceur et sans rides, ne dénote en rien la décrépitude. Sa voix est tout à la fois forte et mélodieuse. Il lut l'hymne qu'on devait chanter sans lunettes et la lut admirablement bien, mieux en vérité que ne lit aucun docteur du Nord que je connaisse...

» En me rendant à l'église, j'avais pensé que j'allais en-

tendre une ruine de prédicateur, ou tout au moins un prédicateur noir, mais ce que je trouvai dans cette chaire fut un maître en Israël. L'âge n'a point affaibli ses facultés; son intelligence est aussi vive et a des opérations aussi vigoureuses que celles d'un homme de trente ou quarante ans. Il prêcha d'abondance, pendant une heure, sur les démoniaques d'où le Sauveur permit au démon de sortir pour se jeter dans un troupeau de pourceaux. Ce sermon restera gravé dans ma mémoire, uni au souvenir des discours de nos plus grands prédicateurs. J'y remarquai plusieurs traits d'éloquence, tels que je ne me souviens pas d'en avoir entendu depuis cinq ans. Aussi regardé-je à présent Andrew Marshall comme le prédicateur le plus étonnant que j'aie connu, surtout en tenant compte de son âge, de sa position sociale et de son défaut de culture littéraire. Il n'y a pas une chaire de Boston ou de New-York qui n'eût été honorée par un tel discours; je regrette qne les limites d'une lettre ne me permettent pas de vous en donner une esquisse... Mais ce que surtout je n'oublierai jamais, ce fut la prière de ce vénérable serviteur de Dieu. C'était la prière d'un homme parlant avec Dieu et luttant respectueusement avec lui. On sentait qu'il a l'habitude de fréquenter les portes de la cité céleste et qu'il en connaît les saintes avenues.

» Parmi les assistants, je vis plusieurs blancs des deux sexes, et j'entendis quelques-uns d'entre eux exprimer sur le mérite du prédicateur un jugement tout pareil au mien...

» Dans sa jeunesse, M. Marshall avait conduit la voiture du général Washington de Virginie jusqu'à Savannah, et il avait remarqué que, durant tout ce voyage, le général n'avait pas souri une seule fois. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Société des Missions évangéliques de Paris.

Arrivée en France de M. Daumas. — La plupart de nos lecteurs ont sans doute appris déjà, par d'autres journaux, l'arrivée en France de M. Daumas et de sa famille. Après un séjour de quelques semaines dans le nord de la France et à Paris, ce cher frère est parti pour Nîmes où il va visiter sa famille et où il prendra, si Dieu le permet, quelques mois d'un repos devenu nécessaire au rétablissement de sa santé que, comme on le sait, de grandes fatigues d'esprit et de corps avaient gravement altérée. Il y a lieu d'espérer que, ce résultat obtenu, M. Daumas pourra parcourir quelques Eglises, soit en France, soit dans les pays voisins, dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il a voué sa vie.

Déjà, malgré sa faiblesse, M. Daumas s'est mis en rapport avec les amis que cette œuvre compte à Paris. Dans une réunion extraordinaire, tenue dans le temple de l'Oratoire le lundi 29 octobre, ce cher frère a donné d'intéressants détails sur ses travaux et sur ceux de ses fidèles collègues au sud de l'Afrique. Malgré un très mauvais temps, l'assemblée était nombreuse, et le chiffre de la collecte faite à l'issue de la séance a prouvé l'intérêt sympathique avec lequel l'orateur avait été écouté.

Le docteur Livingston.

Tout le monde, aujourd'hui, connaît le nom de cet heureux explorateur des régions intérieures du sud de l'Afrique. Les dernières nouvelles reçues de lui ont annoncé qu'il venait d'accomplir une entreprise qui a mis de nouveau en lumière l'intrépidité de son courage et son infatigable persévérance.

Retourné, pour la quatrième fois, sur les bords du lac Ngami et du fleuve Zambèse, découverts à son premier voyage, le docteur s'était dirigé de là vers le nord-ouest, cherchant un passage pour se rendre sur la côte occidentale du continent ; et après des fatigues et des dangers inouïs, il est, en effet, arrivé à Saint-Paul de Loanda, possession portugaise, située sur la partie de cette côte qu'on connaît sous le nom de Congo, par le neuvième degré de latitude sud. Aussitôt arrivé dans cette ville, où les autorités portugaises lui ont fait le plus bienveillant accueil, M. Livingston avait envoyé en Angleterre une relation de son voyage. Malheureusement, le navire qui en était chargé s'est perdu en mer. Une longue maladie, occasionnée par les fatigues, l'a retenu ensuite longtemps dans une oisiveté forcée; mais à la date de sa dernière lettre (14 janvier dernier), sa santé s'était raffermie, et il se disposait à recommencer un autre voyage d'exploration, dont le terme devait être Quilimane, situé sur la côte orientale du continent. Cette nouvelle route reconnue et ouverte, on pourra juger, pense le docteur, quel est le meilleur moyen de faire arriver l'Evangile jusqu'aux populations nombreuses dont il aura constaté l'existence dans les contrées qu'il aura parcourues.

M. Livingston a ramené avec lui, des bords du Zambèse, plusieurs indigènes qui l'ont fidèlement aidé à surmonter les difficultés du voyage. Il a vu, dans cet immense trajet, un grand nombre de peuplades d'aspect et d'usages différents, mais toutes, à ce qu'il paraît, adonnées aux superstitions du fétichisme le plus grossier, et ayant pour dieux, ici un lion, là un alligator en terre cuite, ailleurs un bloc de bois taillé maladroitement en figure d'homme. En cas de maladie ou de calamité, les indigènes offrent des présents à ces idoles et battent des tambours devant elles durant des nuits entières. Dans certaines contrées il se fait un trafic considérable d'enfants et même d'adultes, que des marchands portugais vont acheter. Au moment d'atteindre les possessions portugaises,

les voyageurs eurent beaucoup à souffrir de la rapacité des indigènes, qui, pour leur permettre de passer et sous les prétextes les plus futiles, exigeaient continuellement des présents. M. Livingston dut donner tout ce qui ne lui était pas absolument indispensable, et ses compagnons, presque tous Zambésiens, se dépouiller de leurs ornements et même d'une partie de leurs vêtements, soit pour payer ces tributs, soit pour se procurer des vivres.

La vue d'une ville européenne a singulièrement étonné et presque effrayé ces compagnons du docteur, qui ne s'en étaient fait aucune idée ; mais ce qui les a le plus frappés, ce sont les vaisseaux de guerre qui se touvaient alors à Saint-Paul de Loanda. Jusqu'à ce moment, ces pauvres gens avaient regardé leurs petits canots flottant sur le Zambèse comme les meilleurs navires, et eux-mêmes comme les plus habiles marins du monde.

Les gouvernements portugais et anglais, apprenant le nouveau projet du courageux missionnaire, ont témoigné l'intérêt qu'ils y prennent en donnant à leurs agents des instructions pour qu'à son arrivée sur la côte orientale, soit à Quilimane, soit ailleurs, M. Livingston trouve toute la protection dont il pourra avoir besoin. Que Dieu veuille garder ses jours ! C'est en vue de l'extension du règne de Christ que le docteur entreprend ces gigantesques marches à travers tant de régions et de peuplades barbares.



Une nouvelle découverte dans l'intérieur de l'Afrique.

Les lecteurs de notre feuille connaissent aussi M. Rebmann, l'un des missionnaires que la Société des Missions épiscopales d'Angleterre entretient sur la côte orientale d'Afrique. Animé de la même ardeur que son célèbre collègue, le docteur Kapff, M. Rebmann a fait dans l'intérieur du pays, sous la ligne équatoriale même, plusieurs excursions, dont

nous pourrons quelque jour parler avec détails. Voici, en attendant, comment un journal annonce les résultats de ces tentatives d'exploration :

« Le docteur Auguste Petermann vient de recevoir de M. Rebmann, missionnaire à Monbas, trois lettres à la fois, datées des 13, 20 et 30 avril de la présente année. Ces lettres sont accompagnées d'une carte, et ont toutes pour but de donner les détails d'une nouvelle et importante découverte, celle d'une mer intérieure en Afrique. La carte représente cette mer comme occupant le vaste espace situé entre l'équateur et le 10° de longitude sud, en longueur, et entre le 23° et le 30° longitude est de Greenwich, en largeur, de manière que le lac Nyassa forme son extrémité sud-est. Cette immense nappe d'eau, dont la surface est deux fois aussi grande que celle de la Mer-Noire (avec la mer d'Azof), est appelée par M. Rebmann Ukeweré, ou la mer intérieure d'Uniamezi. La découverte s'appuie sur les témoignages concordants d'un grand nombre de natifs vivant dans le voisinage de la mer intérieure ou sur ses bords mêmes. Quelques-uns de ces natifs, amenés par leur commerce sur la côte de Tanga, ont donné des informations particulièrement détaillées. Jusqu'à présent, la découverte de M. Rebmann ne paraît au docteur Petermann établie que dans ce sens, qu'il n'y a qu'un seul grand lac dans l'Afrique méridionale. On supposait généralement qu'il en existait deux : le lac Nyassa et un autre qu'on appelait Mœnemœzi. M. Cooley avait déjà émis l'hypothèse que ces deux lacs n'en formaient qu'un. Les détails donnés par M. Rebmann confirment cette opinion, mais ne sont pas encore assez précis pour établir complétement la position de cette mer intérieure et son étendue. Dans ses lettres, M. Rebmann parle d'une carte détaillée, dressée par son collègue, M. Erhardt. Cette carte arrivera prochainement en Europe, et l'on pourra mieux juger de l'exactitude et de la valeur de cette curieuse découverte. »

Paris. — Imprimerie de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre de M. Frédoux, *en date du* 5 *mai* 1855.

Etat politique du pays. — L'église et l'école.— Un dictionnaire séchuana. — Journal du missionnaire. — Un magicien. — Un couple païen. — Un mariage. — Fermeté d'un jeune converti. — Une chasse au lion.

Messieurs et très honorés directeurs,

J'ai reçu il y a quelque temps votre dernière lettre datée du 18 octobre 1854, et qui m'a fait beaucoup de plaisir. Depuis l'envoi des communications dont elle m'accuse réception, Motito et ses environs ont joui d'une grande tranquillité. Les Boers qui habitent au nord du Fal, de même que ceux qui sont établis dans la ci-devant *Souveraineté*, se sont peu occupés des tribus qui nous entourent. L'attention des premiers a été appelée d'un autre côté, et les seconds, devenus tout-à-coup citoyens d'un état libre, ont dû tout d'abord penser à leurs propres affaires. Cet état de choses durera-t-il longtemps encore ? C'est ce que nous ignorons. La position des blancs vis-à-vis des noirs n'a point changé, et leur antipathie réciproque, bien que moins apparente, n'a sans doute pas cessé d'exister au fond des cœurs.

Depuis longtemps déjà, un grand fléau, dont vous aurez peut-être eu connaissance, frappe les habitants du sud de

l'Afrique. Une terrible épidémie, sévissant sur les bestiaux, en a détruit une grande quantité dans les lieux où elle règne. Jusqu'à présent elle n'avait pas approché de nos quartiers, mais maintenant elle menace fort de les envahir, et elle finira probablement par étendre partout autour de nous ses ravages. Ce châtiment sera certainement un des plus sensibles que les Béchuanas puissent éprouver, car ils n'ont guère d'autres richesses que leurs troupeaux....

Le départ de mon collègue (1) laissant sa maison inoccupée, nous en avons converti en église la partie antérieure, qui était composée de trois pièces. Cette nouvelle église est beaucoup plus convenable et mieux située que l'ancienne, qui d'ailleurs, n'était déjà plus en très bon état. Depuis quelque temps, faute d'un autre bâtiment, elle servait à la fois d'église et d'école ; c'est maintenant notre école proprement dite. Nous n'y avons cependant pas encore tenu notre école quotidienne, forcément interrompue par suite de la difficulté d'avoir des écoliers pendant la saison où les champs de blé indigène réclament la présence constante de chasseur d'oiseaux. Elle sera rouverte immédiatement après la moisson.....

Je travaille à la rédaction d'un grand dictionnaire séchuana, en m'aidant beaucoup de celui de M. Lemue. Ce travail pourra être utile à moi-même et peut-être à d'autres. J'ai aussi depuis longtemps en manuscrit une grammaire de la même langue.....

Voici maintenant, Messieurs, quelques fragments de mon journal :

Le 1er *février* 1855. — Ayant fait ce soir une tournée au village de M..., j'y ai trouvé un homme occupé d'une singulière manière. Il avait devant lui un *mogochana* (grand plat de bois) rempli d'eau, dans lequel il faisait tourner avec

(1) M. Jousse, appelé comme on sait, à desservir la station de Thaba-Bossiou.

vitesse entre les deux mains, une petite baguette divisée à son extrémité inférieure en deux ou trois branches. Ce mouvement rapide faisait bouillonner l'eau, et un peu d'écume a été produite à sa surface. L'opérateur a ensuite moulu, avec une pierre, un petit morceau de la tige d'une plante nommée *lohètlo*, et il a jeté cette poudre dans l'eau qu'il a de nouveau fait bouillonner au moyen de sa baguette. Alors a paru une écume abondante et éclatante de blancheur. Cependant on voyait fumer tout près de là des morceaux d'une autre plante découpés et réunis en tas. Mais pourquoi ces objets et ce travail ? Le magicien m'a dit d'abord que son eau était destinée à arroser du blé, puis ensuite qu'il préparait des médicaments pour des enfants. Il paraît qu'en réalité, c'était du bétail qu'il voulait médicamenter. Ces gens-là ne se font aucun scrupule de vous dire des mensonges dans des cas de cette nature, et dans beaucoup d'autres.

Le 3. — Visite au village des Barolongs. J'y ai vu deux vieillards malades, M... et sa femme. Le premier est un homme à la fois très poli et très païen. Je ne crois pas qu'il ait mis le pied à l'église depuis que je suis à Motito. Il passe pour une espèce de médecin, et dernièrement un malade vint d'un lieu fort éloigné pour être traité par lui. Sa femme est païenne aussi, mais cela ne l'empêche pas d'écouter, avec beaucoup de respect et d'un air fort sérieux, des paroles d'exhortation. Je les ai engagés à croire en Jésus pour se donner à lui, et avant de les quitter j'ai fait une prière.

Le 6. — La vieille M... est venue ce matin pour avoir un entretien particulier avec moi. Il y a déjà longtemps que cette femme manifeste des sentiments religieux. Elle s'est comparée à l'un des aveugles qui demandaient à Jésus de leur accorder la vue. La parabole des vierges s'est aussi offerte à sa pensée. Je lui ai recommandé de regarder à Jésus, et de chercher en lui son pardon.

Le 17. — Visité les malades dont il est parlé plus haut.

M... me disait : « Si Dieu me guérit, j'irai au *shundeng* (au *sunday*, au dimanche, pour dire à l'église). » Il me disait aussi : « Je jurerai par toi, *kitla ikana ka ouèna*. Ce pauvre homme voudrait surtout être guéri.

Le 22. — M... m'a répété aujourd'hui que s'il guérissait, il irait à l'église. Je l'ai exhorté à reconnaître ses péchés, à les confesser devant Dieu et à en chercher le pardon. Sa femme l'a engagé à écouter dans son cœur et sans rien dire. Quand j'ai eu parlé, elle a répété, peu exactement il est vrai, ce que j'avais dit en commençant par ces mots : « M.., je suis païenne comme toi, *ki moheibéné yaka ouèna*. Ma prière de l'autre jour fit plaisir à ce vieillard. Du reste, les choses spirituelles paraissent peu le toucher. En général, les besoins religieux manquent beaucoup trop dans ce pays, et cela tient, sans doute, en partie à l'absence d'un culte antique. Ailleurs, l'Evangile rencontre souvent un terrain couvert de ronces, de chardons et de toutes sortes de mauvaises plantes, mais pourtant fertile en quelque sorte ; ici il ne rencontre guère que des sables arides.

En sortant de chez M..., je suis entré dans la cour de la hutte de son fils, qui se trouve tout à côté. Celui-ci était occupé à coudre une outre à lait, pendant que sa femme défaisait un ornement de perles au-dessus de la cheville de son pied, où l'on en voyait environ une demi-douzaine de pareils. Bien que ces gens vivent si près de la hutte de leur père, il ne vont point le voir, et la femme m'a demandé des nouvelles de son beau-père. Tel est l'usage des Béchuanas : lorsqu'un individu est malade, il se renferme dans sa maison, et il n'est permis qu'aux personnes qui le soignent de l'approcher.

Le 23. — La vieille M... est encore venue me voir. « Je désire, a-t-elle dit, de suivre Jésus et d'obtenir sa grâce.

— « Si vous ne l'obteniez pas cette grâce, qu'arriverait-il, lui ai-je demandé ?

— « Je serais perdue, j'irais au feu éternel. »

Le 27. — Visité M.... A quelque distance de chez lui, j'ai vu un homme assis auprès d'une misérable hutte ; il avait devant lui un petit bout de roseau planté en terre et un peu de feu. Je ne comprenais pas d'abord ce que cela signifiait. Bientôt je l'ai appris : c'était une pipe. Le bout de roseau qui en formait le tuyau communiquait par un petit canal souterrain avec le fourneau improvisé, où notre fumeur mettait, non du tabac, mais du *matokoane* ou chanvre sauvage. Cette plante est souvent employée à cet usage dans le pays, bien qu'elle produise, dit-on, de fâcheux effets.

Le 7 mars (*mercredi*). — Nous avons eu, après midi, une bénédiction nuptiale. L'époux a environ 21 ans, l'épouse moins de 18. Tous les deux ont été baptisés dans leur enfance et sont des élèves de l'école. Les parents de l'un et de l'autre font partie de l'Eglise. La jeune personne est particulièrement intelligente. Elle a été pendant longtemps la bonne de nos enfants, et dans ces derniers temps elle a rempli les fonctions d'institutrice. Elle lit, écrit et chante bien. Deux bœufs et une chèvre ont été tués pour cette fête ; il y avait aussi une ample provision de *bogobé* (pain indigène) et de lait caillé. Mais si la nourriture abondait, les personnes qui assistaient à la noce n'abondaient pas moins, et, dans plus d'un champ de blé, les oiseaux ont dû, à leur manière, prendre part à la joie de cette journée. C'est à quatre heures que nous nous sommes réunis, et depuis longtemps nous n'avions pas eu de congrégation aussi nombreuse.

Le 18. — Un seul chrétien, nommé L..., vivait à Litakou au milieu d'une population toute païenne. Depuis quelque temps nous ne le voyions plus paraître, bien que, après avoir fait une absence, il fût de retour chez lui. Nous en ignorions la cause, mais la voici : Pendant un voyage qu'il a fait récemment au Fal, ce pauvre homme a épousé une nouvelle femme, et, après avoir fait ce premier pas, il a cru qu'il pouvait en faire un second ; il a conduit son fils à la circoncision,

se renfonçant ainsi toujours plus dans le paganisme. Il semble sentir qu'il fait mal, et ne paraît pas renier les doctrines chrétiennes, mais le péché l'entraîne. Pauvre nature humaine !

Cet homme m'avait présenté, il y a quelques mois, un de ses voisins récemment réveillé. Celui-ci est un jeune homme fort intéressant. Malgré la plus vive opposition, il continue à manifester des dispositions excellentes. On a essayé, par tous les moyens possibles, de le détourner de ses nouvelles idées ; on n'a pas manqué, en particulier, de lui mettre sans cesse devant les yeux l'apostasie de L... ; mais, jusqu'à présent, tout a été inutile, et il est demeuré ferme. L'art de la lecture lui étant inconnu précédemment, il s'est mis avec ardeur à l'apprendre, et presque sans secours, il y a fait déjà des progrès fort remarquables.

Le 5 *avril*. — Notre cher Th. a eu depuis hier une fièvre brûlante. Pendant la nuit il était brûlant et fort agité. Nous lui avons fait prendre des médecines purgatives. Depuis ce matin il est mieux. Cette fièvre a peut-être pour cause les pluies énormes que nous avons eues dans ces derniers temps. Dans des cas pareils, on serait heureux d'avoir à sa portée un homme de l'art.

Le 21 (*samedi*). — Vers dix heures du matin, a retenti à Motito le cri d'alarme dont on se sert pour appeler au combat du lion. C'est d'abord une exclamation difficile à représenter par l'écriture, et aussitôt après les mots : *Taou é ya khomo!* « Le lion mange les bœufs ! » A peine prononcé par un individu, ce cri est répété en divers lieux par d'autres voix, et bientôt les chasseurs se préparent à aller livrer combat au féroce animal. — C'est à Kiang que le lion a fait cette fois main-basse sur le bétail.

Le même jour. — Comme nous prenions notre repas du soir, à l'entrée de la nuit, P., l'un des chasseurs, s'est présenté dans la chambre où nous étions. Sa contenance

était de nature à nous faire présumer que la chasse avait été accompagnée de quelque accident, et en effet, un accident grave était survenu.

Arrivés à l'endroit où le carnage du bétail avait eu lieu, nos chasseurs se sont mis sur les traces du lion ou des lions (car ils étaient plusieurs), et après les avoir longtemps suivis, ils sont tout à coup tombés sur l'un d'eux. Celui-ci a pris la fuite, et tué, tout en fuyant, un chien qui l'avait trop approché. Les chasseurs l'ont poursuivi, et au bout de quelque temps, ils se sont trouvés en face d'une touffe d'arbres ou d'arbrisseaux, au milieu desquels ils l'entendaient gronder. Alors, sans le voir, ou le voyant à peine, trois d'entre eux ont imprudemment fait feu sur lui. Le monstre n'a pas tardé à se montrer davantage. Sortant de sa retraite, il s'avance contre ses agresseurs. Ceux-ci sont saisis d'effroi, et au lieu d'intimider l'ennemi en faisant bonne contenance, ils cherchent en désordre leur salut dans la fuite. Deux d'entre eux cependant, P. et S., son beau-frère, osent, à ce qu'il paraît, se disposer à combattre. Le premier, ignorant, du reste, que dans ce moment son beau-frère est près de lui, tire sur le lion presque à bout portant, mais sans lui faire, à ce qu'il pense, une grave blessure. Bientôt après il tombe renversé, et ses jambes se sentent en même temps pressées sous le corps de son compagnon dont le lion a saisi la cuisse gauche. Du canon de son arme vide, P. se met alors à frapper à coups redoublés sur la tête de l'animal. Pendant ce temps, deux fusils chargés reposaient oisifs tout près de là. Au bout d'un instant, le lion prend le parti de se retirer, et quelques-uns des fuyards reparaissant au même moment, l'un d'eux lui fait, à son départ, d'un coup de sagaie, une blessure vers la naissance de la queue.

S... est un homme d'environ trente-cinq ans; c'est lui qui est notre chantre. Ses compagnons l'ont rapporté sur une espèce de civière improvisée. J'ai été le voir, et lui ai porté un

peu d'huile et de linge pour panser ses blessures. Elles sont au nombre d'une douzaine, y compris celles qu'ont faites les griffes de l'animal ; mais l'os de la cuisse ne paraît pas avoir souffert.

Le 22. — S... a éprouvé beaucoup de douleur pendant ce jour et la nuit précédente. Ce matin, l'un de ses voisins est venu me demander si je n'avais pas un crâne de lion. La question était singulière. En voici les motifs : M..., oncle du blessé, et celui-là même dont il est question plus haut, avait ordonné pour son neveu un remède préparé avec cet ingrédient.

Le 23 *(lundi)*. — Nos chasseurs étant allés à la recherche du lion qui a blessé S..., l'ont trouvé mort à peu de distance du lieu où il s'était jeté sur lui. C'était une femelle. En revenant avec sa peau, dont l'un d'eux s'était revêtu, ces gens ont, comme de coutume, tiré force coups de fusil, et se sont livrés à toutes les manifestations ordinaires en pareil cas.

Je termine ici, Messieurs et très honorés directeurs, en me recommandant à vos prières, dont j'ai un grand besoin.

Votre tout dévoué,

J. Frédoux.

P.-S. — Je me propose de partir, sous peu de jours, pour aller visiter Mosheu et son peuple.

STATION DE BÉRÉE.

Lettre de M. Maitin, *adressée à M. le directeur des missions, sous la date du* 3 *juin* 1855.

Un réveil religieux. — Conversion de six jeunes indigènes. — Zèle des convertis pour la propagation de l'Evangile. — Services pnblics. — Ecole. — Opposition. — Espérances et joie.

Monsieur et cher Directeur,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que le Seigneur nous accorde maintenant de grands encouragements dans notre œuvre de Bérée. Nous avons passé par bien des difficultés, et l'affliction a souvent été notre partage; aujourd'hui une ère nouvelle paraît commmencer pour la station de Bérée. L'ébranlement de la santé de ma femme et de la mienne semblait demander que nous prissions un peu de repos. Nous avions l'intention d'entreprendre, après la Conférence, un voyage qu'on nous conseillait; mais le beau mouvement qui s'est manifesté sur notre station nous a imposé le devoir de rester à notre poste, et grâce au Seigneur, nous ne sommes pas plus mal dans nos corps, et nous éprouvons de bien douces joies en voyant l'œuvre de Dieu s'affermir et faire des progrès. Il y avait huit ans que nous n'avions pas vu de conversions s'opérer dans notre station. Quel bonheur pour nous quand nous avons vu la puissance de la grâce se manifester dans la conversion de six jeunes gens qui sont devenus mes candidats et mes chers enfants dans la foi. S'il y a eu de la joie dans le ciel à cause d'eux, je vous assure qu'il y en a eu et beaucoup dans la famille missionnaire et dans la petite Eglise de Bérée. Le Seigneur, par un témoignage de son amour, nous a encouragés et bénis. Les membres de notre Eglise ont subi une heureuse influence du réveil de ces quelques amis. Leur

zèle pour la cause de Christ et le salut des âmes n'a jamais été aussi ardent que maintenant. Presque toutes les semaines, les hommes membres de l'Eglise consacrent un jour à aller avec deux ou trois de mes candidats dans un village, quelquefois dans deux ou trois, pour y parler de l'Evangile et apprendre à lire aux personnes qui le désirent. J'ai bien lieu de reconnaître que, quoique nous devions toujours travailler comme si nous pouvions sauver les âmes, nos efforts restent infructueux aussi longtemps que l'Esprit saint n'agit pas dans les cœurs. Pendant des années j'ai fait bien des courses missionnaires, j'ai annoncé l'Evangile dans bien des villages, mais sans pouvoir même obtenir qu'on vînt de ces villages aux services du dimanche, sur la station. Depuis plus d'un an l'état de ma santé m'a forcé de restreindre mes travaux, et cependant le Seigneur a fait prospérer notre œuvre! Que toute gloire soit donnée à son nom pour les succès dont il se plaît de couronner nos faibles travaux! Il est bien grand, le changement qui s'est opéré parmi nos pauvres Bassoutos. Le rapport de la Conférence a signalé les encouragements que l'œuvre nous donnait. Depuis lors, le Seigneur nous a accordé bien des sujets de joie. Tous les dimanches notre chapelle s'est remplie d'auditeurs, et aujourd'hui nous avons été obligés de faire un des services en plein air; car déjà à la prière du matin la chapelle était pleine, et il est ensuite venu beaucoup de monde. N'est-ce pas bien encourageant? Nous comptons des auditeurs de la Parole de Dieu au moins dans quinze villages. On vient de une, deux et même trois lieues de distance. Oh! si seulement j'avais assez de forces pour visiter ces villages! Mais, même sur semaine, nous avons tous les jours plus ou moins de monde qui viennent pour être instruits. Nous avons bien des fois essayé d'établir une école sans pouvoir réussir. Aujourd'hui, plusieurs jeunes gens apprennent à lire. Depuis six semaines je ne pense pas qu'il se soit passé un jour sans

qu'on nous ait demandé des livres de lecture. Aussi, ceux que j'avais sont-ils épuisés. Deux fois par semaine, nous avons une école du soir fréquentée par une trentaine de jeunes gens et d'enfants. Ma chère femme a aussi, tous les jours, un certain nombre d'enfants qu'elle instruit. Il nous semble, cher Monsieur, que nous nous trouvons maintenant chez un peuple tout différent de celui que nous évangélisions. Oh ! le Seigneur a fait de grandes choses. Parmi nos auditeurs nous voyons des personnes qui, non seulement n'avaient jamais voulu entrer dans nos assemblées, mais qui même nous haïssaient. Il y a huit jours, en sortant de la chapelle, un homme vint me dire : « Je suis tout étonné de ce que j'ai entendu aujourd'hui. Oh ! la Parole de Dieu, c'est la nourriture dont nos âmes ont besoin; je veux maintenant venir ici pour la recevoir. » Ce même individu était, il y a deux ans, si irrité contre moi qu'un jour il saisit une sagaie et menaça de me frapper. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus d'opposition. Il y en a encore beaucoup ; mais c'est celle qui résulte du réveil qui s'opère. Un de mes candidats a beaucoup à souffrir de ses parents. Dernièrement, dans un village où un chrétien et deux de mes candidats étaient allés parler de l'Evangile, eut lieu une scène assez caractéristique. Pendant qu'ils parlaient à quelques personnes, arrive un homme qui demande ce qu'on fait. On lui répond qu'on parle des choses de Dieu. Il se jette à genoux, et commence en ces mots ce que je n'ose pas appeler une prière : « O Satan ! aide-moi à chasser ces gens qui viennent nous troubler et qui voudraient nous empêcher d'aller à nos dieux. » Ensuite il fit un tel tapage, qu'il fut impossible de parler davantage. Le dimanche suivant, deux personnes de ce village étaient au service, et le second dimanche après cette scène son propre fils assistait pour la première fois à la prédication de la Parole de Dieu; cependant ce malheureux père se trouvait non loin de la chapelle quand

nous en sortîmes. Il vit son fils, jeune homme de dix-huit ans, et pendant au moins une demi-heure il le poursuivit à coups de pierres. Excusez-moi si je m'arrête, cher directeur. Je vous écris un dimanche soir, après avoir tenu trois services; mais ayant une occasion demain matin pour envoyer les lettres, j'ai désiré en profiter pour me rappeler à vos prières et vous dire combien nous sommes heureux de voir que le Seigneur daigne bénir nos faibles travaux.

Recevez, etc. J. MAITIN.

STATION DE MORIJA.

Extrait d'une lettre de M. ARBOUSSET *à M. le directeur des Missions, en date du* 25 *juin* 1855.

Impression du livre des Psaumes en sessouto. — Goût des indigènes pour ce livre. — Importance de traduire toute la Bible. — Quelques livres de l'Ancien Testament préparés.

Mon cher Directeur,

Vous n'apprendrez pas sans plaisir que l'impression du livre des Psaumes en sessouto est enfin terminée. M. Giddy, à qui nous la devons, a passé par des temps bien difficiles; il s'est longtemps trouvé tout seul avec sa famille à Platberg, durant les troubles du pays. Comme il est bon imprimeur et qu'il se livre à cet art avec goût, la tâche qu'il s'était imposée a été fort bien remplie, et notre ami n'aurait pu tenir sans elle dans sa station désolée, à ce qu'il nous a plus d'une fois dit en exprimant sa reconnaissance. Aujourd'hui l'état des choses s'est amélioré. Grâce au Seigneur, notre frère se voit de nouveau entouré de Bassoutos et autres indigènes. « Cette édition des Psaumes, me dit-il, plaît tant aux lecteurs, ne fût-ce que par ses beaux caractères, qu'ils laissent les autres livres pour la prendre, ce qui leur aide, par parenthèse, à mieux lire et à lire plus qu'ils ne faisaient auparavant. » Dans

nos stations même entrain pour la lecture, on s'y met tout de bon, et sous ce rapport le petit ouvrage n'aurait pu venir en temps plus opportun. D'ailleurs la haute poésie, les nobles sentiments, les riches pensées du chantre inspiré de Sion, possèdent une beauté intrinsèque qui n'a échappé à aucun peuple. A part certaines mœurs judaïques et les descriptions ou comparaisons purement locales, comme : « Son fondement est sur les saintes montagnes.... Il était monté sur un chérubin.... C'est là que Benjamin le petit a dominé sur eux, etc., etc., » ce sont des beautés qui se laissent bien traduire. M. Stapfer avait mille fois raison de nous dire aux réunions annuelles de 1829, si je ne me trompe, que, sous ce rapport, le plus *catholique* des livres, c'est certainement la Bible.

Que ne pouvons-nous bientôt l'offrir tout entier à nos Bassoutos! Leur langue est conquise enfin. « Elle est là, » me disait, par manière d'encouragement, frère Casalis, en me remettant le premier exemplaire de l'ouvrage ; mais pardon si je m'oublie ; sous peu, notre ami et M. Rolland nous auront dotés du Nouveau Testament ; je pourrai alors rendre le compliment et dire, à mon tour, à ces dignes collègues : « La langue est là. » — Il ne nous manquerait qu'un peu plus de temps et plus de forces pour faire le reste. Si les indigènes continuent à nous encourager, et que les Sociétés bibliques s'y prêtent, cela pourrait bien aussi venir. Noble sacrifice de la part de ces dernières Sociétés, mais qui ne sera pas le dernier, même pour ces contrées. La langue parlée dans les Maloutis s'étend jusqu'au lac Ngami, et probablement plus loin encore le long de la côte orientale. Pourrait-on la négliger? Jusqu'ici nos petites publications en avaient comme remué le sol et secoué la poussière : une fois fixée ne faut-il pas la laisser en héritage à ces mêmes peuples que votre Société est venue chercher dans les déserts ? — Suivant toutes les probabilités, la presse de Béerséba n'entreprendra point de

fournir l'Ancien Testament; le reliage du Nouveau menace d'épuiser ses forces, comme vous n'aurez pas manqué de le remarquer en lisant le dernier rapport de la Conférence. D'ailleurs un tel travail traînerait trop en longueur et deviendrait bien dispendieux à Béerséba. En attendant je prépare Esaïe et la Genèse, comptant pour l'avenir sur quelque chance heureuse; mais je n'ose pas encore faire d'ouverture à ce sujet à la Société biblique française et étrangère, ni à celle de Londres non plus....

TH. ARBOUSSET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Travaux missionnaires à Schanghaï.

Guerre civile. — Néophytes chinois. — Conversion d'un jeune imprimeur. — Excursions dans l'intérieur. — Aspect général de l'œuvre. — Les missionnaires protégés.

Les dernières nouvelles que nous avons données de l'œuvre des missions protestantes en Chine, étaient surtout relatives au port d'Amoy. C'est aujourd'hui dans la cité plus septentrionale et plus importante de Schanghaï que nous allons conduire le lecteur.

On sait que les insurgés, qui depuis quelque temps essaient de renverser en Chine la dynastie tartare, s'étaient emparés de Schanghaï, mais qu'au commencement de cette année ils en ont été chassés par les impériaux. Dans une lettre, en date du 6 avril dernier, le révérend W. Muirhead, de la Société des Missions de Londres, raconte cet événement et donne sur les progrès de l'œuvre des détails dont on va voir la substance.

Durant le siége que les rebelles ont soutenu, la disette régnait dans la ville à tel point qu'un grand nombre d'habitants périrent d'inanition, Personne n'en pouvait sortir, et cet état de choses menaçait de se prolonger encore en empirant, lorsque, le 17 février, à minuit, on s'aperçut que la ville était en flammes. Deux ou trois mille impériaux avaient réussi à s'y introduire, et y avaient annoncé leur présence de cette manière. Ainsi surpris, les insurgés s'enfuirent précipitamment dans toutes les directions, mais on en prit plusieurs centaines qui furent décapités sur-le-champ. Un grand nombre d'autres, errants dans les campagnes, subirent plus tard le même sort. « Une fois la place reprise, dit le missionnaire, une foule immense, accourue de toutes parts, en sillonna les rues. La curiosité attirait les uns ; les autres voulaient revoir leurs anciennes demeures, car avant l'investissement beaucoup de gens avaient émigré ; mais l'œil ne découvrait à peu près partout que scènes de désolation et de ruines. Ce qu'ont perdu les habitants de Schanghaï dans cette longue lutte est énorme, et il faudra sans aucun doute bien des années pour en effacer les traces. »

Les deux chapelles de la Société de Londres ont peu souffert, bien que l'une d'elles ait été deux fois en péril. Vers la fin du siége, les missionnaires, comme du reste tous les étrangers, s'étaient vu interdire l'entrée de la ville; mais auparavant ils y étaient souvent entrés et avaient pu y faire quelque bien, soit en prêchant, soit en faisant des distributions de riz qui sauvèrent la vie à beaucoup de pauvres. Pendant quelque temps un assez grand nombre de rebelles avaient fréquenté les services tenus dans le dialecte du Fokien ; la plupart se déclaraient disposés à écouter la Parole et à rompre avec l'idolâtrie ; mais, comme on ne les avait pas encouragés dans leurs mauvaises actions, ce zèle apparent s'était évanoui peu à peu. Plusieurs habitants de la ville, plus sérieux, avaient demandé le baptême chrétien, et dès que, grâce au

rétablissement de la paix, les missionnaires ont pu reprendre le cours de leurs travaux à l'intérieur, six d'entre ces gens, savoir cinq femmes et un homme, ont reçu ce sacrement, après avoir rendu compte de leur foi de la manière la plus satisfaisante. L'homme qui figure dans ce chiffre est maintenant employé comme colporteur. Peu de temps après, quatre individus, dont trois originaires du Fokien, ont également été admis à la communion de l'Eglise. Un d'eux, nommé Lim Kevei, avait deux femmes; mais dès qu'il eut compris le devoir du chrétien quant au mariage, il s'empressa d'en renvoyer une chez ses parents. Cet homme s'adonne maintenant au commerce. Il porte encore et portera toute sa vie, sur la tête, les marques de Boudha : ce sont les cicatrices de neuf brûlures que sa mère lui avait faites, dans son enfance, avec un bâton d'encens, en guise de consécration au service de cette divinité.

Un autre de ces derniers prosélytes, nommé Sen-Yeu-Chow, était depuis quelques mois employé comme compositeur à l'imprimerie de la Mission, quand un jour il vint prier M. Edkins, l'un des missionnaires, de lui donner des instructions particulières, en disant que ce qu'il avait entendu et vu de la religion chrétienne lui inspirait un vif désir de devenir disciple de Jésus. M. Edkins s'empressa d'accéder à ce vœu, et vit bientôt se développer dans ce jeune homme une foi vivante et solide. De lui-même il se joignit à quelques membres de l'Eglise qui avaient des réunions de prière. Toutes les fois que ses occupations le lui permettaient, il accompagnait les missionnaires dans leurs excursions, et les aidait à distribuer leurs publications religieuses. Il employait en même temps ses heures de loisir à communiquer ses impressions religieuses à sa femme, en prenant pour texte de ses leçons quelques traités assez simples pour qu'elle en saisît bien le sens. Cet homme est lui-même remarquable par sa simplicité et par la vigueur de décision avec laquelle il mar-

che vers le but qu'il se propose. Il disait un jour en se livrant à son travail de typographe : « Pour moi, quand j'ai composé un passage, je pense à ce qu'il renferme et m'en trouve bien. » Et les connaissances bibliques qu'il possède dès à présent prouvent que ces paroles étaient une vérité. On espère qu'il pourra se rendre très utile dans l'œuvre de l'évangélisation. Jamais personne n'entre en conversation avec lui sans qu'aussitôt il n'introduise le sujet de la foi chrétienne.

Depuis le retour de la tranquillité, les deux chapelles déjà mentionnées plus haut sont à peu près constamment ouvertes, et l'une d'elles surtout doit à sa situation dans un des quartiers les plus populeux d'attirer un concours prodigieux de visiteurs. Les missionnaires ne manquent pas de s'en prévaloir pour distribuer un grand nombre d'exemplaires des Saintes-Ecritures ou de traités religieux, qui de là s'en vont souvent au loin, dans les provinces de l'intérieur, porter les premières nouvelles du salut en Christ.

Mais les missionnaires ne se déchargent pas exclusivement de ce dernier soin sur ces produits de la presse chrétienne. Encouragés par le succès de plusieurs tentatives, d'abord timides, ils ont fait depuis un an plusieurs excursions dans l'intérieur, et ont pénétré jusqu'à diverses villes situées à 30, 50 et même 70 lieues au-delà de Schanghaï, prêchant, donnant leurs traités, et trouvant partout, s'accordent-ils à dire, une foule de gens empressés à les écouter et à lire ce qu'on leur donnait à lire. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire le rapport très détaillé où M. Muirdhead rend compte de ces excursions ; quelques citations en donneront une idée.

Dans une ville nommée Nan-Ziang, les missionnaires montent sur les degrés mêmes qui conduisent à la porte d'un temple païen. Ils y parlent de la folie des pratiques idolâtres et de la nécessité de chercher le salut en Jésus-Christ, devant un auditoire aussi attentif que nombreux ; et leur prédication soulève si peu d'opposition que le lendemain ils la recom-

mencent au même endroit à trois reprises différentes. Quelques prêtres seulement, après les avoir écoutés un instant, se montrent peu satisfaits, mais n'osent témoigner leur mécontentement qu'en s'éloignant.

A Ta-Tsong, ville importante, située à une dizaine de lieues de Schanghaï, les missionnaires arrivent au moment où plus de cent jeunes lettrés étaient réunis pour y passer les examens qui ouvrent, en Chine, le chemin de toutes les dignités. On ne peut pénétrer jusqu'à eux, parce qu'ils doivent rester enfermés durant tout le cours de leurs épreuves ; mais les missionnaires envoient au mandarin principal qui préside à ces exercices, un certain nombre de volumes chrétiens et scientifiques avec prière de les faire circuler. Cet envoi est reçu avec reconnaissance, et bientôt après plusieurs autres lettrés envoient leurs cartes en demandant, pour eux, des livres du même genre. Après cela les missionnaires vont s'installer, non plus cette fois sur les degrés, mais dans l'enceinte même du plus grand temple de la ville, et ils y proclament le nom de Jésus devant un nombreux concours de peuple que ne paraît nullement choquer ce mépris de leurs anciennes croyances. Rentrés, le soir, dans leur bateau, ils y reçoivent la visite d'un officier d'un rang élevé qui vient leur demander un livre. Cet homme, qui paraissait doué de beaucoup d'intelligence, était remarquablement au courant des affaires d'Europe, et avait beaucoup lu sur toute espèce de sujets. « Nous lui dîmes, raconte M. Muirhead, qu'en venant parmi ses compatriotes, notre seul but était de leur faire connaître la véritable religion, et que nous regrettions beaucoup de ne pouvoir y travailler que dans les villes de la côte, au lieu que si un Chinois venait en Angleterre, il serait parfaitement libre d'aller partout où il lui semblerait bon d'aller. A cela notre interlocuteur répondit que ces restrictions, imposées à tous les étrangers visitant la Chine, avaient pu paraître nécessaires parce que les magistrats ne connaissaient pas nos intentions et notre

caractère, mais que maintenant il en était autrement, et qu'il ne doutait pas que nous ne fussions à l'avenir parfaitement libres d'aller partout où nous voudrions. Il se retira ensuite en nous remerciant avec effusion des diverses publications dont nous lui avions fait présent. »

Ainsi poursuivant leur course, toujours par eau, ce qui leur donna l'occasion de répandre beaucoup de leurs livres parmi les mariniers de la rivière, les missionnaires arrivèrent à Tsang-Zoh, grande ville qui, avec sa banlieue, contient, leur fut-il dit, plus de 200,000 âmes. Au moment d'y arriver, un mandarin, s'adressant à leurs bateliers, leur ordonna de s'arrêter, parce qu'il devait visiter le bateau. Dès qu'ils eurent obéi, M. Muirhead descendit lui-même et se rendit au bureau du mandarin, qui paraissait être l'officier du port. Il lui donna quelques livres, lui exposa le but de leur voyage et l'engagea ensuite à faire sa visite officielle sur le bateau. Mais le Chinois, du ton le plus poli, déclara qu'après les explications qu'il venait d'entendre, la chose n'était plus nécessaire; puis, faisant mieux encore, il envoya avec les missionnaires deux de ses employés, chargés de les protéger s'il en était besoin, et dont la présence leur fut en effet très utile, tant leur visite produisit d'agitation dans cette ville, peu habituée à voir des étrangers. Ainsi favorisés, ils distribuèrent un grand nombre de traités, prêchèrent Christ avec une entière liberté et furent écoutés de manière à faire espérer que cette première visite aura laissé des traces salutaires dans l'esprit de quelques-uns. Ce fut de là que les missionnaires reprirent le chemin de Schanghaï, où ils rentrèrent après une absence de neuf jours.

En terminant sa lettre, M. Muirhead dit que l'on ne sait rien de positif, à Schanghaï du moins, sur les mouvements et sur la situation actuelle du fameux chef des insurgés, Taï-Ping-Wang. Son armée paraît cependant toujours être en possession de l'importante cité de Nankin, et elle aurait, suivant quelques rapports, ouvert par quelques succès sa cam-

pagne du printemps. Les missionnaires de Schanghaï regrettent vivement de n'avoir pu pénétrer jusqu'à ces gens et s'installer parmi eux. L'un d'eux, le Dr Medhurst, l'a tenté deux fois sans y réussir.

M. Muirhead a ouvert à Schanghaï un pensionnat qui compte déjà dix-sept élèves, dont cinq ont pu dernièrement être admis au baptême.

Dans une lettre d'une date plus récente que celle que nous venons d'analyser, le Dr Medhurst écrit qu'à ses yeux l'évangélisation de la Chine ne s'est jamais présentée sous un aspect aussi encourageant qu'à l'heure présente. A l'appui de cette assertion il cite les preuves suivantes :

1° Les Chinois, administrateurs aussi bien qu'administrés, commencent à se montrer beaucoup plus respectueux envers les étrangers. Instruits par leurs agitations intérieures, ils ne voudraient rien faire qui pût les mettre en mauvais termes avec les autres nations. De là la facilité, toute nouvelle dans l'histoire de la Chine, avec laquelle on prêche et l'on répand des livres chrétiens, non seulement dans les ports ouverts, mais même parmi les populations de l'intérieur.

2° L'empressement avec lequel ces populations écoutent la prédication va toujours croissant. Des centaines d'auditeurs se pressent dans les deux chapelles où se tiennent, non pas seulement le dimanche, mais tous les jours de la semaine, une telle série de réunions que les missionnaires sont obligésde s'y relever à tour de rôle.

3° Enfin, les cas de conversion se multiplient. Quatre prosélytes ont été baptisés depuis quelques semaines, et d'autres noms viennent continuellement s'ajouter à la liste des personnes qui demandent d'être admises dans l'Eglise. Plusieurs de ces nouveaux chrétiens témoignent un zèle ardent pour l'évangélisation de leur pays, et deux d'entre eux sont, dès à présent, engagés dans l'œuvre du colportage.

M. Medhurst est, comme M. Muirhead, au service de la Société des Missions de Londres, qui entretient, à Schang-

haï seulement, six missionnaires, dont l'un est médecin, le Dr Lockhart, et dont un autre, M. Wylie, est spécialement chargé des travaux de la presse. Plusieurs autres Sociétés, notamment celle de l'Eglise anglicane, la Société épiscopale d'Amérique et la Société presbytérienne d'Amérique ont aussi leurs représentants dans cette importante cité. Un missionnaire de la dernière de ces institutions, M. Lowrie, écrivait tout récemment : « Le champ qui s'ouvre ici devant nous est immense. Il embrasse non seulement la ville, qui se repeuple de jour en jour, mais les jonques qui, se multipliant par centaines dans le port, y forment une forêt de mâts, et enfin les contrées avoisinantes, où abondent les villages et les villes, et qui maintenant sont tout aussi accessibles pour nous que pourraient l'être les environs de New-York. Nous avons ainsi devant nous plusieurs millions d'âmes parlant toutes le même dialecte, à de minimes différences près. »

En somme vingt ou vingt-cinq missionnaires sont à l'œuvre sur ce point du *Céleste-Empire*, et tous s'accordent à exprimer les espérances les plus encourageantes quant au résultat définitif de leurs travaux évangéliques. On a remarqué comme un effet manifeste de la protection divine que, durant les longues et sanglantes luttes dont Schanghaï a été le théâtre entre les insurgés et les troupes impériales, pas un seul missionnaire ni aucun des agents indigènes attachés aux diverses missions protestantes n'ont souffert le moindre dommage, bien que tous aient été exposés maintes fois et de diverses manières. L'Eglise épiscopale d'Angleterre a cependant perdu un de ses membres, qu'une balle a tué. C'était un pauvre aveugle dont la conversion était due au zèle du Rév. Mac Clatchire, qui depuis de longues années s'occupe, avec une sollicitude infatigable, de cette classe d'infirmes, très nombreuse dans le nord de la Chine.

Travaux missionnaires des Frères de l'Unité.

Rapport pour l'année 1853. — Recettes et dépenses — Les divers champs de mission. — Labrador. — Groënland. — Amérique du Nord. — Antilles. — Surinam. — Afrique du Sud. — Œuvres nouvelles.

Si le monde chrétien pouvait oublier que les Frères de l'Unité (Moraves) ont été les premiers, parmi les disciples du pur Evangile, à bien comprendre le devoir d'aller annoncer Christ aux païens, l'honorable persévérance avec laquelle ils continuent cette œuvre, suffirait pour le lui rappeler. Un rapport, dont nous avons un extrait sous les yeux, renferme sur leurs travaux et sur les bénédictions que Dieu leur accorde, une multitude de faits très intéressants dont on nous saura gré de reproduire les principaux.

Le chiffre de leurs recettes durant l'année 1853 avait dépassé 316,000 fr., ce qui présentait, sur celles de l'année précédente, une augmentation de près de 50,000 fr. Mais les dépenses, suivant une progression plus rapide encore, s'étaient accrues d'environ 80,000 fr., et ne s'étaient pas élevées à moins de 343,450 fr., formant ainsi un déficit considérable dans la caisse de la Société. Cet état de choses n'empêchait pas les directeurs de recommander à la sollicitude de leurs amis, non seulement les missions anciennes, mais encore des œuvres nouvelles, commencées depuis peu dans l'Amérique centrale, en Australie, et plus récemment encore en Mongolie.

Il faut remarquer, du reste, que toutes les sommes reçues ou dépensées pour l'œuvre ne figurent pas au budget dont on vient de voir les chiffres. Quelques-unes des missions de la Société sont parvenues à subvenir entièrement par elles-mêmes à leurs besoins, et d'autres sont en voie d'arriver à ce résultat, dû, soit à la libéralité des nouveaux convertis, soit au travail et à la sage industrie des agents. La Société en remercie l'Auteur de tout bien et reçoit cet appui comme un

précieux encouragement à étendre continuellement le champ de ses travaux.

Ce champ embrasse les contrées les plus diverses. Nous allons le parcourir très sommairement, en commençant par le Nord.

Labrador.—Cette mission avait eu, durant l'année, une pénible épreuve à supporter. Le navire chargé de porter aux missionnaires les provisions que la rudesse du climat leur rend indispensables, n'avait pu atteindre qu'une des quatre stations fondées sur ces rives inhospitalières. Il a dû en résulter pour eux de nombreuses et pénibles privations ; mais on espérait pourtant que, grâce aux approvisionnements des années précédentes, ils n'auraient pas eu trop à souffrir du manque de vivres. Du reste, les nouvelles reçues sur la marche de l'œuvre, surtout à la station de Hopedale, étaient d'une nature assez satisfaisante. Les Esquimaux qui font partie de la congrégation mènent une vie paisible, et ils font des progrès sensibles dans la connaissance et dans la pratique des vérités chrétiennes. Les missionnaires avaient aussi à bénir Dieu des fruits que l'Evangile commence à produire parmi un certain nombre de demi-Européens qui habitent la partie méridionale de la contrée. Plusieurs d'entre eux ont été dernièrement réveillés à salut, et ont, en conséquence, été admis dans l'Eglise par le baptême.

Groënland.—Au commencement de l'année que le rapport passe en revue, des nouvelles satisfaisantes avaient été reçues des quatre stations que comprend la mission groënlandaise ; mais plus tard, les lettres des missionnaires ont eu à raconter de pénibles épreuves occasionnées par les rigueurs d'un hiver très froid. Les indigènes, qu'une série d'hivers comparativement doux avait rendus plus insouciants encore qu'à l'ordinaire, n'avaient pas fait des provisions suffisantes. De là une grande disette, que les missionnaires avaient pu soulager sur les stations mêmes ; mais qui,

sur d'autres points et dans quelques-unes des annexes, avait produit d'affreuses souffrances. Dans l'une de ces dernières, cinq adultes et six enfants étaient morts d'inanition, et quand les individus que la faim força de se réfugier sur la station voisine de Lichtenfels y arrivèrent, ce fut comme autant de spectres qu'ils se présentèrent aux missionnaires. « Que nous fûmes heureux alors, écrivaient plus tard ces derniers, de pouvoir faire part à ces pauvres créatures affamées des provisions que nous devions à la bonté de nos chers amis d'Europe. Oh ! puisse le Seigneur récompenser mille fois ces généreux donateurs ! »

Un des missionnaires employés au Groënland, le frère Miertsching a accompagné l'une des expéditions maritimes qui ont récemment exploré les mers glaciales. Il a pu, durant ce voyage, communiquer avec quelques peuplades païennes, et préparer peut-être ainsi les voies à la fondation d'une nouvelle mission parmi ces pauvres populations si peu connues.

Amérique du Nord. — La Société des Frères est, comme l'on sait, à l'œuvre parmi les Indiens de ce pays depuis plus d'un siècle, et nombreux ont été les martyrs que la petite armée de ces missionnaires ou les congrégations indigènes groupées autour d'eux ont fournis à la cause de l'Evangile. Ainsi, pour n'en rappeler que quelques-uns, dix missionnaires des deux sexes furent, en 1755, brûlés vifs près de la rivière Mahoni, dans leur maison de troncs d'arbres, où les avaient enfermés les guerriers d'une tribu hostile. De même encore en 1782, la congrégation de Gnadenhutten, sur les bords du Muskingum, vit 96 de ses membres tomber sous les coups d'une troupe de bandits qui, cette fois, appartenait à la race blanche. Mais ces désastres et toutes les autres épreuves dont on peut voir les détails dans l'histoire de Zeisberger, ou d'autres serviteurs de Christ employés dans ces contrées, n'ont pas arrêté l'œuvre. Les missionnaires ont, au contraire, persévéré avec une indomptable patience à

aimer, à secourir et surtout à évangéliser ces pauvres peuplades, que tant de misères ont réduites à un profond état d'abjection et de misère, et qui n'ont aujourd'hui d'autre chance de relèvement que de se placer sous l'influence de l'Evangile. Et, grâces à Dieu, ces généreux travaux n'ont pas été stériles. « Nos congrégations d'Indiens Delawares et Chiroquois, dit le rapport de 1853, apparaissent comme des jardins du Seigneur, dont l'étendue n'est, à la vérité, pas grande et qui exigent beaucoup de soins, mais qui pourtant portent des fleurs et des fruits déjà savoureux. Le troupeau de Westfield, obligé de quitter l'endroit où il se trouvait établi, pour se créer un nouvel établissement, a opéré cette transmigration sous la direction de son missionnaire, le frère Oehler, non sans beaucoup de souffrances de différentes espèces. En chemin, le froid et les privations occasionnèrent des maladies auxquels plusieurs succombèrent, entre autres un nommé Ezra qui, depuis bien des années, remplissait avec talent et activité les fonctions d'aide-missionnaire. C'était le dernier représentant d'une tribu jadis nombreuse et puissante. Le petit troupeau, affaibli par ces pertes, eut encore à souffrir de la part des Indiens auprès desquels il venait s'établir. Plusieurs fois, au commencement, des bandes armées vinrent troubler ses paisibles réunions et plusieurs fois même la vie du frère Oehler fut menacée ; mais aujourd'hui l'aspect des choses est différent. Les chrétiens indigènes, favorisés d'une récolte abondante, sont pleins d'espoir et leurs féroces compatriotes ont déjà subi l'influence de leurs avis et du bon exemple qu'ils donnent, au point qu'ils sont venus, de leur propre mouvement, confesser leurs torts et demander au missionnaire qu'ils avaient voulu tuer de leur donner l'instruction chrétienne. — Une autre station, celle de Woodstock-Mills, dans la Floride, a été moins heureuse. D'insurmontables difficultés, nées de la condition des esclaves nègres, en vue desquels elle avait été fondée, ont

contraint le missionnaire à l'abandonner, au moins pour un temps.

Antilles. — La Société a, sur ce point, un grand nombre de missionnaires, qui ont multiplié leurs stations surtout dans l'île de Saint-Thomas, où la plus ancienne, celle de la Nouvelle-Hernhout, remonte à l'année 1732, à la Jamaïque, à Saint-Jean-d'Antigoa et à la Barbade. Nous ne trouvons pas, dans le rapport que nous analysons, le chiffre des conversions dues à ces remarquables travaux; mais d'après tout ce que nous avons vu ailleurs, ce chiffre doit s'élever à plusieurs dizaines de milliers. En 1847, il était, à Saint-Thomas et à Sainte-Croix, d'environ 11,200 et à Antigoa de 10,500, tous appartenant à la race nègre.

« Notre mission dans ces îles, dit le rapport, continue à être en voie de progrès. On y redouble d'efforts pour former des aides indigènes et presque toutes les écoles ont maintenant des instituteurs de couleur. Parmi eux il s'en trouve de très capables et de très pieux, que l'on emploie à l'œuvre missionnaire elle-même. Nos écoles normales de Fairfield (Jamaïque) et de Cedar-Hall (Antigoa) marchent bien. Il vient d'être fondé, dans cette dernière île, un établissement du même genre pour préparer des institutrices, dont le besoin se fait sentir en beaucoup de lieux. Quelques nouvelles églises ont été bâties ou sont en voie de construction. »

Durant l'année 1853, deux fléaux terribles, la fièvre jaune et le choléra avaient exercé d'affreux ravages dans le champ de la mission ; mais, par une remarquable dispensation de la Providence, aucun des missionnaires n'a été emporté, bien qu'ils fussent continuellement appelés à visiter les malades et les mourants.

Surinam. — Ici les frères se trouvent, comme en Floride, placés en face de l'esclavage et de ses déplorables conséquences. Leurs travaux y ont pour objet environ 20,000 nègres ou gens de couleur. « Presque partout,

dit le rapport, il se manifeste chez ces gens un grand désir de recevoir la bonne nouvelle du salut ; mais, outre les obstacles qui ont leur source dans le caractère sensuel du nègre, l'esclavage suscite aux missionnaires d'innombrables difficultés. Le mariage des noirs n'est pas reconnu ; les époux peuvent être séparés d'un instant à l'autre, de sorte que les avantages et les douceurs d'un intérieur chrétien sont entièrement refusés à la jeunesse. De plus, les mauvais traitements ou l'excès du travail qu'on leur impose parfois, les découragent ou les endurcissent, et les exposent par cela même à de dangereuses tentations. Il n'en est pas moins un grand nombre qu'on peut regarder comme le sel répandu dans la masse par la main du Seigneur, et qui confessant avec courage Jésus-Christ pour leur Maître et pour leur Sauveur, font honneur à cette profession par la sainteté de leur vie. Le gouvernement (hollandais) se montre maintenant favorable à la mission, et les planteurs en apprécient de plus en plus l'importance. Une association, formée pour lui venir en aide dans la colonie même, célébra son vingt-cinquième anniversaire en juillet 1853.

Le 30 décembre de la même année vit s'endormir en paix, dans les bras du Seigneur, à Paramaribo, une de ses pieuses et dévouées servantes, au souvenir de laquelle il est juste et tout à la fois édifiant de consacrer quelques lignes. C'était la sœur Hartman, veuve, si nous ne nous trompons, d'un missionnaire employé dans le pays. La congrégation nègre libre de la Nouvelle-Bambey n'ayant point de pasteurs à résidence, Mme Hartman était longtemps restée auprès d'elle, s'appliquant, autant qu'il dépendait d'elle et avec un zèle infatigable, à pourvoir aux besoins spirituels de ce pauvre troupeau délaissé. Quelques nègres affranchis, d'un village voisin, ayant ensuite exprimé le désir d'avoir l'Evangile, elle alla s'établir au milieu d'eux, quoiqu'à cette époque sa santé fût déjà gravement altérée. Elle y resta plusieurs se-

maines dans une hutte de nègres; mais bientôt, sa maladie s'aggravant toujours, il fallut la transporter à Paramaribo, auprès de ses compagnons d'œuvre, qu'elle n'avait pas vu depuis de longues années, parce que jamais elle n'avait voulu quitter, même pour quelques jours, les pauvres noirs qu'elle était constamment occupée à instruire. On peut dire de cette sœur que, dans ce qui concernait le règne de son Maître, elle avait « fait tout ce qu'elle pouvait. » Animée d'un véritable esprit missionnaire, non seulement elle ne vivait que pour les nègres, mais encore elle vivait entièrement de leur vie. Elle s'était si bien habituée à leurs usages, que, durant les derniers jours de sa vie, elle ne voulut pas souffrir qu'on lui donnât un autre lit qu'une petite couche posée sur le sol, et pareille à celles dont ces pauvres gens se servent. Aussi sa mort a-t-elle excité parmi eux les plus profonds regrets.

Afrique du Sud. — Sur les instances réitérées des missionnaires occupés dans ces contrées, un des membres du Conseil qui dirige l'œuvre, M. Breuttel, fut, en 1853, délégué pour aller visiter leurs stations. Arrivé en Afrique au mois d'octobre, ce frère fut de retour en Europe le 6 septembre 1854. Les récits qu'il a faits de son voyage ont prouvé que la correspondance des missionnaires n'avait nullement exagéré l'importance des résultats accordés à leurs travaux.

A Gnadenthal, la plus ancienne des stations, puisqu'elle a été fondée en 1736, l'arrivée de M. et de Mme Breuttel ne fut pas plus tôt connue, qu'une foule de Hottentots accourut pour leur souhaiter la bien-venue. « Je ne m'attendais pas, dit-il, à trouver l'établissement de Gnadenthal si grand et si beau que je l'ai trouvé. La maison missionnaire, qu'ombragent de vastes chênes déjà séculaires, est entourée de jardins bien cultivés, au delà desquels s'élève une belle plantation d'arbres. Cette station est un exemple frappant de ce qu'un peu d'industrie peut opérer au sud de l'Afrique, dans les localités où l'on par-

vient à se procurer de l'eau en quantité suffisante, et où le climat des zones torrides semble donner la main à celui des zones tempérées. Gnadenthal peut être appelé le Heruhont de nos Missions africaines. Il y a là une congrégation d'environ 3,000 personnes. La chapelle est toujours bien suivie. J'y ai été l'objet de l'accueil le plus cordial, et y reçus la visite de M. Mackay, commissaire civil du gouvernement à Calédon, venu tout exprès dans le but de montrer le cas qu'il fait des travaux de nos missionnaires. Il les regarde, m'a-t-il dit, comme une véritable bénédiction pour le pays. »

Sur sa congrégation de 3,000 âmes, Gnadenthal compte environ 1,000 communiants. Le chiffre des enfants qui suivent ses différentes écoles, depuis la salle d'asile jusqu'à l'école normale, ne s'élève pas à moins de 477, dont 242 garçons et 235 filles.

A Groenkloof, l'accueil fait au visiteur européen paraît encore plus cordial ou du moins plus pittoresque qu'à Gnadenthal. A quelque distance du lieu, il trouva les missionnaires, les enfants des écoles et un grand nombre de fidèles, les uns à pied, les autres à cheval, qui venaient le saluer et lui former cortége. Les enfants jetaient des fleurs dans son wagon, et ce fut au centre d'une longue procession qu'il arriva dans le village. « L'Eglise et la maison missionnaire, dit-il, sont d'un aspect charmant, et tout autour d'elles on voit briller l'ordre et la propreté. Longtemps après notre arrivée, la chambre qu'on nous avait préparée fut pleine de gens de couleur qui venaient, chacun à leur tour, nous exprimer leurs sentiments affectueux. Le soir, nous eûmes, dans la chapelle, une réunion fort nombreuse. Le maître d'école, qui est un indigène, élevé à notre école normale de Gnadenthal, jouait de l'orgue, et le chant de l'assemblée était excellent. Je me serais volontiers cru au milieu d'une de nos congrégations d'Allemagne. »

Les observations que M. Breuttel put faire sur les autres

stations, notamment sur celles d'Elim, d'Enon, de Siloh, de Goscen, etc., furent toutes également satisfaisantes. Quelques-uns de ces postes ont, à la vérité, beaucoup souffert durant la dernière guerre contre les Cafres, et l'un d'eux, Mamré, a même dû être abandonné définitivement; mais les traces de ces désastres commencent à disparaître, et il est touchant de voir avec quel empressement chrétien les indigènes s'appliquent à réparer les églises et les bâtiments missionnaires. A Clarkson, station fondée pour les Fingoes, M. Breuttel vit une scène qui l'émut profondément. C'était une école du dimanche, composée d'environ 120 élèves, dont les plus jeunes instruisaient les plus âgés. Des vieillards des deux sexes étaient là, les yeux armés de lunettes, s'appliquant à l'étude de l'alphabet, tandis que des enfants remplissaient les fonctions de moniteurs. Ces Fingoes convertis se montrent paisibles, doux, rangés et d'une propreté remarquable pour le pays. Un couple âgé, que M. Breuttel visita dans sa hutte, lui raconta l'histoire de ses douleurs, comme un exemple terrible de ce que la misère peut faire faire parmi les nations païennes. Ces pauvres gens avaient vu tous leurs enfants, à l'exception d'un seul, aujourd'hui maître d'école, pris et mangés par les Cafres, dans un temps de grande disette.

Nos lecteurs n'auront pas oublié peut-être Robben-Island, cet hôpital de lépreux et d'aliénés, où un des missionnaires moraves, M. Wedeman, est depuis longtemps allé se fixer. M. Breuttel visita aussi cet établissement : « Quand nous entrâmes dans la chapelle, dit-il, les lépreux saluèrent notre arrivée d'un joyeux cantique d'actions de grâces. Nous eûmes dans la journée deux services où je fus particulièrement frappé de la beauté du chant. Le soir, je visitai le quartier des aliénés et le reste de l'établissement. Il y a là bien des misères humaines réunies; mais nous y entendîmes prononcer, par un grand nombre de ces pauvres malades, des

paroles qui montraient que la grâce de Dieu a puissamment opéré dans leur cœur. »

Trois autres Missions fondées récemment, comme nous l'avons déjà dit, celle de la côte Mosquitos, dans l'Amérique centrale, celle de la Nouvelle-Hollande et celle de la Mongolie, resteraient à examiner; mais par cela même qu'elles sont toutes jeunes, peu de mots suffiront. — La première donne assez d'espérances pour que les missionnaires, qui ont dernièrement reçu du renfort, songent à fonder une seconde station, ou tout au moins une annexe de la première. — En *Australie*, les frères, arrivés depuis deux ou trois ans seulement, commencent à voir se grouper autour d'eux un certain nombre de natifs qui se montrent généralement bienveillants et attentifs. — Enfin, les deux missionnaires partis pour la Mongolie, les frères Pagell et Heyde ont écrit, sous la date du 14 avril 1855, qu'ils étaient en route pour Ladak. Ils ont obtenu du maharajah de Kachemir (ce Goolab-Sing dont nous avons eu récemment occasion d'entretenir nos lecteurs) la permission de séjourner quelque temps dans cette capitale du Thibet occidental. Ils en profiteront pour se perfectionner dans les langues du pays et se former une opinion sur la meilleure marche à suivre pour l'accomplissement de la tâche qu'ils ont entreprise. Le voyage de ces frères, à travers les sommets de l'Himalaya, par des routes couvertes de neige ou ravagées à chaque instant par de violents orages, se fait à pied et les expose à beaucoup de fatigues. A la date de leur dernière lettre, ils logeaient dans une tente si exiguë, disent-ils, qu'un homme suffit pour la transporter avec tout le mobilier et tous les ustensiles qu'elle contient. Ils n'avaient eu, en échange, qu'à se louer des dispositions amicales des Tartares avec lesquels ils avaient eu occasion d'entretenir des rapports, et soupiraient après le moment de pouvoir commencer enfin leurs travaux au milieu de ces peuples si négligés jusqu'à ce jour.

Tels sont, en abrégé, l'état actuel et les progrès des travaux que poursuit la Société des Frères de l'Unité. Ces chrétiens sont, comme chacun sait, des hommes de prière et sollicitent avec chaleur ce genre de concours. Qui pourrait le leur refuser, après avoir vu ce tableau exposé succinct de leur activité missionnaire?



EMPIRE TURC.

Conversion et fermeté d'un jeune Arménien.

L'œuvre que les missionnaires américains font dans l'empire turc prend des proportions tellement considérables, qu'il nous devient impossible d'en suivre l'histoire avec détails. Ce sont, de toutes parts et dans toutes les classes de la population, quoique principalement parmi les Arméniens, un vif esprit de recherche qui s'éveille, des besoins sérieux qui se manifestent, une ardeur jusqu'à présent inouïe pour entendre la prédication de la pure vérité, et un grand nombre de conversions, dont quelques-unes offrent des exemples frappants de ce que la grâce d'en-haut peut opérer dans les âmes. Parmi ces dernières, nous remarquons celle d'un jeune homme et de sa mère. En voici le récit :

Ce jeune homme habite Tocat et se trouve parent de plusieurs des Arméniens les plus haut placés et les plus influents de la ville. Sa mère est veuve; mais l'un de ses oncles, fabricant d'images et fort riche, n'ayant pas d'enfant, l'avait comme adopté pour son fils. Ainsi entouré, il s'était adonné aux pratiques de l'Eglise arménienne avec une telle ardeur, et il avait la tête si bien remplie de toutes les légendes des saints, qu'un jour il s'était enfui de la maison maternelle et était parti à pied pour Yan, avec l'intention de s'y enfermer dans un monastère de grand renom. Heureusement on s'était

mis à sa poursuite et, après l'avoir atteint à Sivas, on l'avait ramené chez lui. Plus tard, la prédication du pur Evangile lui donna des idées plus saines, et ce qu'il laissa percer de ces nouvelles convictions suffit pour attirer sur lui les réprimandes et même, à ce qu'il paraît, les coups de quelques-uns des chefs de son Eglise. Il n'osait cependant se réunir ouvertement aux protestants, dans la crainte de se voir contraint à quitter sa mère, sa grand'-mère et un plus jeune frère qu'il aimait beaucoup. Mais quelque temps après, sa mère se sentit, à son tour, attirée vers les mêmes convictions. Ils priaient en commun et lisaient ensemble le Nouveau Testament. Un peu plus tard encore, le jeune frère, marchant plus vite qu'eux dans la même voie, se déclara membre de la « nouvelle secte ; » et, dès ce moment, le parti du néophyte fut pris. Il résolut, avec le consentement de sa mère, de quitter sa demeure pour se joindre à nous. Dès que ses autres parents le surent, ils mirent tout en œuvre pour le retenir. Son oncle lui promit de le placer à la tête de son commerce et de l'instituer son unique héritier. Les ishkans (autorités municipales arméniennes) de la ville lui offrirent, s'il voulait étudier, de l'entretenir dans tel collége qu'il voudrait. Mais rien ne put ébranler sa résolution. La porte de la maison de sa mère s'ouvrait sur la cour de l'église et du presbytère arméniens. Un soir, il guetta l'instant où les lumières s'éteindraient dans le logis du prêtre qui surveillait ses mouvements, et quand ce moment fut arrivé, au milieu de la nuit, il prit ses effets sur ses épaules et, s'esquivant sans bruit, alla frapper à la porte d'un protestant qui lui avait promis de le recevoir chez lui. Son arrivée n'ayant pas été annoncée pour cette nuit-là, on ne l'entendit pas, et, après avoir longtemps frappé, il dût regagner son logis ; mais, sa mère aidant, il parvint une autre fois à réaliser son dessein et put « sortir, comme il dit, de l'abîme pour vivre au grand jour de la liberté et de la lumière véritable. » Depuis lors il étudie sous la

direction des missionnaires et les satisfait pleinement par ses talents aussi bien que par la sincérité de ses sentiments religieux.

La communauté protestante de Tocat, fondée depuis très peu de temps, compte déjà 45 membres sortis des rangs de l'Eglise arménienne. Les progrès de l'Evangile dans cette ville importante sont tellement sensibles, que les Turcs eux-mêmes en sont frappés et expriment le regret qu'il ne se fasse pas de prédication dans leur langue. L'un d'eux disait dernièrement à des protestants que leur chapelle était trop petite, mais que, pour peu que les choses marchassent du même train, ils auraient bientôt le droit de réclamer l'usage de la plus grande des églises arméniennes, parce que la plupart des Arméniens ne pouvaient manquer de se réunir à eux.

Les stations de nos frères d'Amérique parmi les Arméniens de l'empire turc sont au nombre de 12, avec 17 annexes. Le chiffre des missionnaires est de 26; celui des femmes employées à l'œuvre comme institutrices ou autrement s'élève à 31; celui des prédicateurs indigènes, sortis à peu près tous des rangs de l'Eglise arménienne, et celui des autres aides, aussi natifs, dépasse 40. Mais il ne part pas de Constantinople, siége principal de la Mission, un seul rapport adressé au Conseil de Boston qui ne demande à grands cris des renforts.

On sait, en outre, qu'une Association missionnaire s'est, l'année dernière, organisée à Londres dans le but spécial de venir en aide à cette œuvre, qu'un tel concours ne peut manquer de faire pousser plus activement encore.



Un missionnaire tiré d'embarras.

Un fait remarquable dans l'histoire des missions modernes, c'est l'intérêt qu'elles commencent à exciter parmi un grand nombre de marins. En voici un nouvel exemple, que ra-

contait dernièrement le Journal du *Conseil américain pour les Missions.*

Au mois de novembre 1854, le révérend Pierson et sa femme étaient partis d'Amérique pour aller renforcer cette mission de la Micronésie dont nous parlions dans notre dernier numéro (page 387). Arrivés aux îles Sandwich, ils y furent retenus jusqu'en mai par l'impossibilité de trouver un navire qui fit voile pour ces parages lointains et peu fréquentés. Un jour cependant, et comme il commençait à désespérer d'arriver à son but, M. Pierson entendit parler d'un navire baleinier qui pourrait bien prendre cette route. Le missionnaire courut aussitôt trouver le capitaine, et lui demanda s'il devait pousser jusqu'aux îles Carolines. Le marin lui répondit qu'il ne comptait pas aller au delà du groupe Kingsmill, qui est beaucoup plus rapproché des Sandwich. Désappointé par cette réponse, le missionnaire allait se retirer, quand le capitaine lui demanda quelle espèce d'intérêt il prenait au but de son voyage : « C'est que, répondit M. Pierson, je cherche les moyens de me rendre à l'île Strong.— Et en quelle qualité? demanda l'officier. — En qualité de missionnaire, dit M. Pierson. » Là-dessus, le capitaine regarda attentivement son visiteur, puis, après quelques instants de réflexion : « Eh bien! reprit-il, je tâcherai de m'arranger pour vous transporter jusqu'à l'île Strong, parce que j'aime l'œuvre que vous faites. Je voudrais voir des missionnaires sur toutes les îles de l'Océan. Depuis assez longtemps les navires baleiniers ont été une malédiction pour ces îles; il est bien temps qu'on fasse quelque chose pour y établir le règne de la justice, et pour ma part je suis décidé à y contribuer de tout mon pouvoir. »

La Société des Missions des Sandwich a, comme nous l'avons dit dans le temps, pris une part active à la fondation et à l'entretien de la mission des îles Carolines. L'avis des membres du comité de cette institution fut que M. Pierson

ferait bien de s'arranger avec M. Handy (c'est le nom du capitaine en question). Accompagné de l'un d'eux, M. Pierson retourna donc chez l'officier. Ses intentions étaient toujours les mêmes, mais avant de rien conclure, il voulut s'assurer du consentement de ses officiers. Ceux-ci furent en conséquence réunis sur-le-champ; mais tous accédèrent joyeusement à la proposition de leur supérieur, en s'accordant à dire que l'œuvre des missions était une œuvre excellente, qu'ils l'aimaient et seraient heureux d'avoir à bord des passagers engagés dans une si sainte cause.

M. Pierson a emmené avec lui, des Sandwich, un jeune chrétien, natif de ces îles, qui remplacera, dans la Micronésie, à titre d'évangéliste, un de ses compatriotes, déjà mort à la tâche, après avoir rendu tous les services qu'on attendait de lui.

En voyageant avec le capitaine Handy, le missionnaire ne devait atteindre le lieu de sa destination qu'au bout de quatre ou cinq mois; mais les affaires du marin devaient le faire toucher à plusieurs îles où l'Evangile n'est pas encore parvenu. M. Pierson espérait bien pouvoir profiter de cette circonstance pour sonder le terrain et pour nouer avec les indigènes des rapports qui préparent la fondation d'une œuvre nouvelle dans ces parages, surtout parmi les groupes d'îles connus sous les noms de Kingsmill, de Radick et de Ralick. C'est ainsi que, sous la direction du Maître suprême, les circonstances qui paraissent les plus fortuites finissent par concourir à l'avancement de son règne. L'histoire des Missions abonde en faits de ce genre.

VARIÉTÉS.

Histoire de quelques esclaves.

Le 1er septembre dernier, un navire, parti de Plymouth, a emporté vers les rivages de l'Afrique occidentale 48 nègres dont l'histoire offre quelques particularités intéressantes.

Ces gens, parmi lesquels il y avait 14 hommes, 12 femmes et 32 enfants au-dessous de seize ans, étaient d'anciens esclaves arrivés quelques semaines auparavant de Cuba, après avoir réussi à racheter leur liberté.

Quelques-uns d'entre eux avaient passé dans l'esclavage plus de 40 ans, d'autres 25 ou 30, pas un des adultes moins de 17. Tous les enfants étaient nés dans cette triste condition; et c'était surtout afin de les empêcher d'y retomber que leurs parents s'étaient décidés à regagner leur pays natal, malgré les énormes difficultés que cette entreprise présentait.

Les hommes paraissaient généralement intelligents et honnêtes. Quelques-uns avaient exercé l'état de portefaix, d'autres ceux de charpentiers, cochers, cuisiniers, maçons, etc.; les femmes avaient été blanchisseuses, couturières, femmes de ménage, etc. La plupart savaient lire plus ou moins couramment l'espagnol, et ont accepté avec empressement des traités et des Nouveaux Testaments dans cette langue.

La manière dont ces pauvres esclaves étaient parvenus à recouvrer leur liberté leur fait honneur et offre un exemple remarquable de ce que peut opérer l'énergie de la volonté humaine quand elle agit sous l'impulsion permanente de quelque grand désir. Deux ou trois d'entre eux seulement devaient leur émancipation à des circonstances exception-

nelles ; tous les autres l'avaient accomplie à force de travail, de privations et d'économie. Chacun des chefs de famille avait commencé par se racheter lui-même; puis il avait gagné de quoi racheter sa femme, et tous les deux, combinant leurs efforts, avaient travaillé ensuite jusqu'à ce qu'ils eussent eu gagné de quoi payer la rançon de leurs enfants. On peut juger de l'ardeur apportée à ce travail par ce fait, que le prix de ces 48 émancipations ne s'était pas élevé à moins de 65,000 fr., et que ces pauvres gens avaient, de plus, versé entre les mains du consul anglais à la Havane une somme considérable, pour prix de leur passage en Angleterre.

Suivant eux, 2,000 de leurs compatriotes, réduits à la même condition, dans la seule île de Cuba, y travaillent, comme ils l'ont fait eux-mêmes, dans le but d'arriver aussi à s'affranchir et à reprendre le chemin d'Afrique. Qu'on ose dire, après cela, que les noirs sont une race dépourvue d'énergie, ou qu'ils se trouvent, comme on l'a prétendu si souvent, heureux et contents de leur condition d'esclaves!

Dès leur arrivée à Plymouth, ces réchappés de la cupidité des blancs excitèrent un vif intérêt parmi les chrétiens de la ville. Un missionnaire de Gibraltar, sachant l'espagnol, se mit en rapport avec eux et les visita régulièrement, non seulement le dimanche, mais plusieurs fois durant la semaine. Ayant, de plus, découvert que la plupart d'entre eux appartenaient, par leur origine, à la nation des Yorubas, on fit venir de Londres, pour s'entretenir avec eux, un missionnaire connu de nos lecteurs, le Rév. M. Townsend, de la mission d'Abbékuta, qui se trouve momentanément en Angleterre. La surprise et la joie que ces pauvres gens éprouvèrent en entendant sortir de la bouche d'un Anglais des paroles dans la langue de leurs pères ne peuvent être dépeintes. Ils se livrèrent à quelques-unes de ces démonstrations expansives qui paraissent être l'un des traits caractéristiques de leur

race, mais ne s'en montrèrent pas moins, l'instant d'après, très disposés à écouter les sérieuses exhortations que le missionnaire leur adressa. Une vieille femme surtout, épouse d'un maçon non moins âgé qu'elle, manifestait des sentiments pieux remarquables. Elle écoutait la lecture de la Bible avec avidité, et se montra toute heureuse d'apprendre que des messagers de cette sainte Parole étaient fixés dans la patrie qu'elle allait revoir.

Munis de lettres de recommandation pour ces missionnaires, les nègres de Cuba devaient être déposés à Lagos, d'où il leur sera facile de regagner soit le pays des Yorubas, soit telle autre des contrées voisines qu'il leur plaira.

On peut espérer que l'accueil qu'ils ont reçu des chrétiens anglais aura produit sur eux des impressions favorables à la cause de l'Evangile.

Progrès de la tolérance en Turquie.

La cause de la liberté religieuse vient de faire un nouveau pas dans les Etats du sultan. Jusqu'à ces derniers temps, l'enterrement des chrétiens était, du moins dans beaucoup de localités, assujetti à beaucoup de formalités, parfois très humiliantes. Les magistrats turcs devaient donner des permis, obtenus souvent avec certaine difficulté, et qu'ils ne donnaient parfois qu'en termes méprisants. Le gouvernement ottoman, voulant mettre un terme à ce genre de vexations, vient d'ordonner à tous les gouverneurs de province de lever partout les entraves que rencontre encore l'ensevelissement des sujets de la Porte qui appartiennent aux diverses communions chrétiennes. Ces fonctionnaires devront, de plus, veiller à ce qu'on n'emploie plus, en parlant d'individus appartenant à cette classe, aucune de ces expressions injurieuses que les mahométans se plaisaient à leur appliquer. Le seul terme qui devra être employé au sujet des morts chrétiens sera celui de *nuctereffa* (qui a rempli la mesure de ses jours).

Ce fait a son importance, surtout comme symptôme. On se sent heureux de penser que, grâces aux bénédictions répandues sur les travaux des missionnaires évangéliques, un grand nombre de chrétiens protestants sont aujourd'hui intéressés aux progrès de ce genre.

Deux appels.

Au mois de mai dernier, la Société des Missions de Londres terminait son exercice avec une dette d'environ 325,000 fr., résultat de l'accroissement rapide qu'ont pris ses opérations. Pour couvrir cet énorme déficit, un appel fut alors adressé à tous les amis de l'institution, et, dès le 1er novembre, plus de 130,000 fr. de dons extraordinaires avaient été reçus en vue d'atteindre ce résultat. Un chrétien, voulant stimuler la libéralité des donateurs, s'est, de plus, engagé à verser entre les mains du trésorier la somme de 25,000 fr., si la souscription ouverte atteint le chiffre de 10,000 liv. sterling (250,000 fr.) avant la fin de l'exercice courant.

La même Société n'a pas craint d'adresser en même temps, mais cette fois aux enfants, un autre appel pour subvenir aux réparations qu'exige le *John Williams*, navire de la Société, arrivé dernièrement des îles de l'Océanie, après un voyage qui a duré plus de quatre ans. On sait que ce bâtiment a été acheté et une fois déjà réparé au moyen de contributions obtenues exclusivement parmi les enfants. La dépense à faire n'est pas évaluée à moins de 3,000 liv. sterling (75,000 fr.); mais l'on espère bien les trouver.

Des faits de ce genre sont bons à signaler : ils font honneur tout ensemble à la foi des directeurs de l'œuvre et à celle de leurs soutiens. Qui pourrait douter des triomphes d'une cause qu'on voit entreprise et appuyée dans un tel esprit de détermination et de confiance chrétiennes?

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi. 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Extraits d'une lettre de M. Jousse, *en date du* 15 *juillet* 1855.

Travaux missionnaires. — Quelques conversions. — Evangélisation des environs. — Les écoles. — Besoin de missionnaires.

« ..... Depuis plus de deux mois, je suis seul sur la station, et ce n'est pas sans quelque difficulté que je m'acquitte de mes nombreux devoirs, surtout à cause d'un violent mal de gorge, suivi d'un gros rhume de poitrine qui m'a retenu longtemps à la maison. Cependant, tout est bien, et hier encore le Seigneur m'a donné assez de force pour proclamer son grand amour, en présence d'un auditoire d'environ 250 personnes. Ce qui me fatigue beaucoup, c'est d'être obligé, en plein hiver, de prêcher sous la voûte des cieux. S'il plaît à Dieu, nous serons dans la nouvelle chapelle avant deux mois.

« Vous joindrez vos actions de grâces aux nôtres, Messieurs, en apprenant la conversion de plusieurs pécheurs. Je ne puis pas dire que ce qui arrive en ce moment sur cette station et dans les environs, soit un de ces réveils religieux qui font époque dans l'histoire d'une Eglise; car, chacune des cinq personnes récemment réveillées par le Seigneur, sont venues isolément m'exposer les troubles de leur âme. Cepen-

dant, il est plusieurs faits qui nous montrent qu'il s'opère aussi un certain travail dans ces quartiers. Chaque dimanche, j'envoie deux membres de l'Eglise pour annoncer l'Evangile dans les villages qui avoisinent la station, et tous les rapports qui m'ont été faits sur ces courses d'évangélisation constatent que les natifs, en général, observent le dimanche, en ce sens qu'ils ne vont pas travailler dans leurs champs. Il faut dire qu'ils ne se dispensent pas pour cela de travailler à la maison, mais ils croiraient mal faire s'ils étendaient leurs travaux au dehors. Partout, ces messagers sont favorablement accueillis, et il n'est pas rare d'entendre confesser par des païens mêmes que l'Evangile est la vérité.

« Il ne faut pas donner à ces faits une plus haute valeur qu'ils ne méritent ; car d'une confession générale à une conversion des cœurs il y a loin. Le paganisme est encore fortement enraciné dans les cœurs, et les mœurs iniques et impures de ces tribus viennent souvent affliger nos cœurs et modérer la joie que nous éprouvons, quand nous voyons quelque bien s'accomplir auprès de nous.....

« Mais une nation, quelque petite qu'elle soit, ne passe pas de la barbarie à la civilisation, de la croyance aux sortiléges au christianisme, en moins d'un quart de siècle. Si l'on considère avec quelle difficulté l'Evangile a fait son chemin dans le monde entier, l'on comprendra, je l'espère, que les Bassoutos ont déjà beaucoup appris et qu'ils apprendront encore, puisqu'ils écoutent l'Evangile ; et sur les cendres de plusieurs générations de missionnaires s'élèvera, j'aime à le croire, un peuple de franche volonté, qui bénira, Messieurs, la mémoire de ceux qui lui ont envoyé des messagers de paix. Pour le moment, je dois constater que les courses d'évangélisation dont j'ai parlé plus haut, ont eu pour résultat d'augmenter le nombre de nos auditeurs. Nous avons eu quelque peine à réorganiser l'école du dimanche, suspendue depuis plusieurs années, mais déjà nous avons vu quelques fruits de

nos efforts. Mme Jousse a organisé des groupes de femmes qui apprennent à lire et qui font des progrès réels; mais le goût pour la lecture en lui-même est encore à créer. L'école quotidienne se continue sous mes soins et ceux de Mme Jousse. Ce que nous déplorons, c'est de ne pouvoir pas faire face à tout. Il y a tant d'âmes dans ce pays à qui l'Evangile n'a jamais été annoncé! Mais j'aime à croire qu'avant peu de nouveaux ouvriers viendront à notre secours. Qu'ils viennent, et l'ouvrage ne leur manquera pas.

Veuillez, Messieurs, vous souvenir de nos difficultés, et demander au Seigneur qu'Il nous accorde le zèle et la prudence dont nous avons besoin pour faire son œuvre.

Théophile Jousse.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Maeder, *aide-missionnaire, en date du* 30 *juin* 1855 (1).

Voyage et séjour à Mékuatling. — Visite à la station de Bérée. — Un beau réveil. — Etat de quelques autres stations. — Thaba-Bossiou. — Morija. — Stations wesleyennes. — Situation du pays. — Santé des missionnaires.

Messieurs et très honorés frères,

La conférence des missionnaires français, qui se tint à Thaba-Bossiou au mois d'avril dernier, m'ayant exprimé le désir que je me rendisse à Mékuatling pour venir en aide à notre frère Keck, je quittai Morija, pour cette station, le 10

(1) Quelques-uns des faits signalés dans cette lettre l'ont été déjà dans celle de M. Arbousset, que nous avons insérée dans notre numéro d'octobre (page 361); mais en matière pareille, deux témoignages sont toujours acceptés avec plaisir, surtout quand ils s'accordent à constater des progrès.

mai, en compagnie du frère Arbousset. Je trouvai M. et Mme Keck bien installés et heureux, travaillant avec contentement de cœur à l'œuvre du Seigneur, et combattant patiemment contre les difficultés et les tracasseries auxquelles cet endroit est toujours plus ou moins exposé. Le bonheur domestique que j'eus le plaisir de voir régner chez eux paraissait répandre ses agréments et ses douceurs sur toutes les occupations de nos amis. L'œuvre spirituelle de Mékuatling est encourageante : les services divers sont bien fréquentés; des chrétiens relâchés et quelques renégats reviennent et renouvellent leur alliance avec Dieu, qu'ils avaient si honteusement rompue. Quelque goût pour la lecture se manifeste de nouveau çà et là ; mais ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est de voir que les gens s'approchent de nos amis avec confiance, les considérant comme un père et une mère venus au milieu d'eux pour leur faire du bien. L'œuvre matérielle est arriérée, à l'exception pourtant de la chapelle, qui est en assez bon état. Les autres bâtiments ne sont pas très substantiels; quelques-uns menacent ruine.

Pendant ce voyage, Messieurs, j'ai eu occasion de voir quelques-unes de vos stations, et j'ai reçu aussi des renseignements sur quelques autres postes voisins qui n'appartiennent pas à notre Société. Il paraît qu'un réveil spirituel de peu d'étendue encore, il est vrai, est général dans ce pays. Ainsi, après trois ou quatre ans de dures épreuves et de mécomptes pour les missionnaires, il a plu au Seigneur de réjouir leurs cœurs, de fortifier leur foi et d'encourager leur patience. Il se manifeste parmi les païens un esprit de respect et de soumission envers Dieu, et, parmi ceux qui servaient ci-devant l'Eternel, un besoin de retourner à l'état de paix et de repos dont ils jouissaient dans sa communion.

En passant par Bérée, je fus agréablement surpris d'un changement considérable qui s'y était opéré depuis un an. Dès notre arrivée (c'était dans l'après-midi), je fus frappé du bel

aspect de la station : les bâtiments achevés, plâtrés, bien entretenus, propres en dehors, le terrain bien nivelé: toutes ces choses sont agréables à voir pour quiconque aime l'ordre. Mais ce n'était encore là que peu de chose en comparaison du progrès spirituel. Quel changement ! J'avais autrefois vu les congrégations du lieu se composer de 30 à 40 personnes ; maintenant il y en a plus de 100. Je n'y avais jamais vu d'école; maintenant il y en a deux, l'une pour les petits enfants, et l'autre pour les adultes. Autrefois je m'affligeais de trouver une froideur excessive pour la Parole de Dieu parmi les habitants, qui maintenant se montrent pleins de zèle et de vie. Il n'y a pas jusqu'aux bergers qui, en rentrant avec leur bétail, ne chantent, chemin faisant, les louanges de Dieu. Jugez d'après cela, Messieurs, combien nos amis de Bérée se sentent encouragés. Aussi en est-il résulté que notre frère Maitin s'est fortifié un peu dans sa santé, bien qu'il ait actuellement beaucoup plus à faire qu'auparavant. Quant à moi, les deux jours que j'y ai passés ont été pour moi des moments de récréation et de fête.

A Thaba-Bossiou, les progrès de l'œuvre sont moins visibles. Cependant nos amis de cet endroit ont des encouragements et des joies réels dans l'œuvre spirituelle. Le frère Jousse tient une excellente école, que les jeunes gens et surtout les fils de Moshesh suivent avec intérêt; ils y apprennent aussi un peu l'anglais. La chapelle qui s'y bâtit n'est pas encore achevée ; elle sera bientôt un ornement pour la station. Les autres bâtiments appartenant à la station ont reçu des réparations dont ils avaient bien besoin.

Pourrai-je me dispenser, Messieurs, de parler de l'œuvre spirituelle de notre cher Morija ? Bien que ce ne soit pas à moi de vous en informer, vous me permettrez pourtant, j'espère, d'en dire un mot. Nous y voyons avec joie plusieurs chrétiens, qui avaient abandonné l'Eglise et le Seigneur, revenir de bon cœur s'humilier et confesser leurs fautes, afin

d'être reçus de nouveau dans le bercail de Jésus. La station de Morija, en la comparant avec beaucoup d'autres, est importante sous plusieurs rapports. Elle compte beaucoup d'habitants qui demeurent tout près de leurs missionnaires ; elle possède des bâtiments substantiels ; son exposition est ouverte et agréable, etc.

La station wesleyenne de Thaba-Onchou se trouvait, il y a quelques années, sur le point d'être complètement ruinée par suite des guerres qui désolaient ces contrées. Cette année, l'aspect des choses a bien changé : il s'est formé de nouveau une ville populeuse de Barolongs dont Moroke est le chef. Le missionnaire Ludorf, qui y réside, m'écrit qu'il compte un nombre considérable d'auditeurs dans l'église aux services du dimanche. Ces gens, appauvris et humiliés par les guerres, se montrent maintenant, à ce qu'il paraît, plus accessibles à la Parole de Dieu. Le chef a fait une loi pour assurer la sanctification du dimanche. — Platberg, autre station wesleyenne, avait également souffert des suites fâcheuses de la guerre. Pendant longtemps, il ne resta aucun habitant dans l'endroit, à l'exception de la famille missionnaire; maintenant, ils y sont revenus en grande partie, et leur missionnaire dévoué est occupé avec zèle au salut de leurs âmes.— Une autre station wesleyenne, Willebergen, occupée par le missionnaire Schreiner, est, selon ce que ce frère m'écrit, en voie de prospérité. Dans les derniers six mois, 50 candidats au baptême y ont été reçus dans la classe d'instruction. L'ouvrier dans la vigne du Seigneur doit donc travailler avec patience, demandant et attendant les bénédictions d'en-haut : le Seigneur les donne quand il le juge convenable.

Les affaires politiques de notre pauvre pays sont encore plus ou moins en fermentation. Le président du Frye-Staat, M. Hoffman, a donné sa démission il y a quelques mois. Depuis lors, cet Etat a été pourvu d'un gouvernement provisoire. Maintenant, M. Boschof, homme probe et intelligent, a

été élu président. On attend avec raison beaucoup de lui, et je ne doute pas qu'il ne fasse son possible pour rétablir la paix et la concorde parmi les fermiers, si divisés dans leurs opinions. Les chefs indigènes n'ont pas encore réussi à réprimer entièrement les déprédations; de sorte que des collisions bien désagréables entre les blancs et les noirs ont quelquefois lieu et nous font craindre des événements plus fâcheux encore.

Dans ma dernière lettre, du 12 novembre 1854, j'avais le plaisir, Messieurs, de vous informer que l'état de santé de mon épouse n'avait pas empiré; à présent elle va un peu mieux; mais je suis dans la triste nécessité de vous dire que ma propre santé a commencé à s'altérer. Moi, qui étais resté si fort jusqu'à présent, et qui me suis occupé des travaux les plus durs, je me trouve tout-à-coup arrêté dans mes occupations par une dyssenterie qui a déjà duré plus de trois mois. J'ai pris, mais sans succès, les médecines que M. Lautré m'a administrées; j'ai aussi essayé le changement d'air, mais sans en éprouver l'effet désiré. Nos chers amis Keck, au secours desquels j'allais à Mékuatling, ont été de temps en temps obligés de me soigner et de me secourir à leur tour. A présent, grâce à Dieu, je me sens beaucoup mieux, et j'espère qu'après un peu de temps encore, la maladie me quittera. Ce mal, vous le savez, Messieurs, ne permet pas qu'on s'occupe de travaux fatigants; je suis, en conséquence, obligé de me contenter de m'appliquer à de petites choses. Nos amis Arbousset se portent passablement bien. Ils attendent sous peu de jours un événement de famille qui ne manquera pas de réjouir leurs cœurs après tous les deuils dont ils ont été visités. Nous avons maintenant la satisfaction de pouvoir nous servir des Psaumes en langue sessouto; l'impression vient d'en être terminée par M. Giddy, à Platberg. C'est, sous tous les rapports, un précieux livre pour nos stations, et nous ne manquerons pas d'en tirer du profit. Le Nouveau Testament en

langue sessouto n'est pas encore achevé, mais il le sera dans peu de temps. Alors nous serons riches, et nous aurons une grande facilité pour instruire les Bassoutos.

En terminant, Messieurs les directeurs, je souhaite que les bénédictions de notre bon Seigneur et Sauveur veuillent reposer sur vous et la grande œuvre que vous avez entreprise en son nom. Agréez, etc.

Votre tout dévoué dans le Seigneur,

Fr. MAEDER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Mission de l'Eglise d'Angleterre parmi les Yorubas.

Journal d'un missionnaire. — Lagos. — Une réunion chez le roi. — Arrivée à Abbékuta. — Aspect de cette ville. — Quelques détails sur la mission. — Ibadan. — Usages divers. — Etat de la station. — Ijaye. — Lettre du roi et des chrétiens d'Abbékuta.

Cette belle mission, dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, n'a présenté dans ces derniers temps aucun fait bien frappant, mais tous les rapports continuent à exprimer l'assurance qu'elle justifiera pleinement les espérances qu'elle a fait concevoir dès son origine. La nation des Akus, qui en est l'objet, se divise en deux branches principales, les Egbas et les Yorubas, remarquables toutes les deux par les mêmes qualités. C'est une race généralement douée de plus d'énergie et de persévérance que n'en montrent les populations indigènes de l'Afrique occidentale, et la position topographique qu'ils occupent entre les peuplades barbares du

Dahomey ou de l'Aschanti et les tribus opprimées des bords du Niger, leur donne une importance digne de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement du règne de Dieu dans ces contrées.

Quelques extraits empruntés au rapport du Rév. Graff, archidiacre à Sierra-Leone, qui a visité cette mission vers la fin de l'année dernière, donnent une idée de sa situation actuelle. M. Graff accompagnait, dans cette visite, le regrettable Dr Vidal, évêque anglican de Sierra-Leone, dont nous avons raconté la mort, arrivée en mer au retour même de ce voyage (voir notre livraison d'avril dernier, page 144).

« Ce fut, dit M. Graff, le 24 octobre que nous jetâmes l'ancre devant Lagos, où nous reçut le Rév. C.-A. Gollmer, et où nous séjournâmes une semaine.

« La Société y a deux congrégations, formées aux deux extrémités de la ville. M. Gollmer venait justement d'achever, pour celle du sud, une église très convenable, de quatre-vingts pieds de long sur trente-sept de large, dont les murs sont en terre glaise blanchie à la chaux, et dont la toiture est recouverte d'herbes. Cet édifice fut ouvert le 29 par l'évêque, qui administra la confirmation et expliqua à l'assemblée la nature du vœu du baptême.

« Le roi Dosumu n'avait pas assisté à cette cérémonie, mais dans l'après-midi nous eûmes une seconde réunion chez lui. Ni son palais, ni ses vastes cours n'étant capables de contenir les assistants, l'assemblée eut lieu en plein air, au devant de l'édifice. Le roi, revêtu de ses plus beaux ornements, était assis sous un vaste parasol aux couleurs éclatantes, qui recouvrait, en même temps que lui, les chefs de son armée et ses principaux conseillers, accroupis à ses pieds. A gauche et à droite se tenaient debout ses esclaves de l'un et l'autre sexe avec leurs enfants ; et plus loin, d'un côté les chrétiens indigènes vêtus à la façon des blancs, et de l'autre les nombreuses femmes du monarque, auxquelles une

éminence permettait de mieux voir tout ce qui se passait. Au centre enfin de ce vaste cercle s'élevait une table placée sur un tapis et entourée de chaises, que nous occupâmes, l'évêque, M. Gollmer, l'interprète Samuel, nègre de Sierra-Leone, aujourd'hui instituteur à Lagos, et moi. C'était un spectacle vraiment imposant, et ce fut le cœur débordant d'une pieuse joie que l'évêque expliqua devant cette assemblée, qui l'écouta très attentivement, ce touchant appel du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous donnerai le repos de vos âmes.*

« Le 1er novembre nous nous remîmes en route, et le soir, nous plantâmes notre tente dans un petit village construit exprès pour la commodité des voyageurs et des fermiers du voisinage. Il faisait un clair de lune superbe, et c'était chose curieuse que de voir, à cette lueur, plusieurs centaines de voyageurs couchés le long des rues, sur de simples nattes et n'ayant pour se préserver de la rosée que quelques morceaux d'étoffe indigène. Mais la nuit ne fut pas tranquille pour nous. Des adorateurs de Schango (le dieu du tonnerre) la passèrent tout entière à faire résonner et agiter leurs instruments de musique, à faire des incantations pour obtenir la pluie et à préparer les sacrifices qu'ils devaient offrir le lendemain à cette divinité.

« Le jour suivant, dès neuf heures du matin, nous atteignîmes Awoyade, village situé à 8 milles (environ 3 lieues) d'Abbékuta. Plus de 200 chrétiens indigènes de cette ville, venus à notre rencontre, nous y attendaient et nous souhaitèrent cordialement la bien-venue. Un peu plus loin nous trouvâmes nos chers missionnaires, MM. Townsend et Smith (1), et fîmes bientôt après, accompagnés d'une foule immense de cavaliers et de piétons, notre entrée dans cette singulière ville d'Abbékuta, où nous eûmes à traverser bien

(1) Le missionnaire nègre S. Crowther était alors en voyage, occupé à explorer les bords du Niger et de la Tschadda.

des rues et bien des marchés avant d'arriver chez M. Townsend, qui nous devait donner l'hospitalité. Nous restâmes dans cette ville d'abord cinq jours et, après notre retour d'Ibadan, neuf jours; mais il faudrait un volume pour raconter tout ce que nous avons vu d'intéressant.

« Ce sont d'abord, à côté de l'alaké (roi), que la nation s'est donné récemment, le vieux Sagbua, homme rempli de prudence, de sagesse et de douceur; les nombreux chefs militaires, guerriers athlétiques, à la mine belliqueuse, qu'on voit caracoler sans cesse sur de grands chevaux dressés à une sorte de danse presque plaisante; puis, au milieu de la ville, cette masse énorme de granit surmontée d'un rocher immense fait en forme de caillou, qui, servant autrefois de refuge aux Egbas persécutés, a fait donner à la ville le nom qu'elle porte encore (Abbékuta signifie littéralement *sous le rocher*). Ajoutez à ces traits tout extérieurs, l'accueil amical de la foule qui nous suivait partout où nous allions; les regards joyeux des ennemis de l'esclavage contrastant avec l'humeur mal déguisée des partisans que cette affreuse coutume conserve encore; le plaisir d'entendre, dans les églises et dans les écoles de la mission, l'Evangile lu ou médité et les louanges de Dieu chantées dans la langue du pays; l'air de simplicité et de modestie qu'on remarque sur tous les visages; la variété des salutations, que ce peuple rattache avec une merveilleuse flexibilité aux objets ou aux circonstances les plus futiles de la vie ; le charme vraiment magique que l'étranger ressent à s'entendre adresser, dans les rues, par des gens qu'il n'a jamais vus, cette affectueuse appellation de fils de ma mère, et enfin, pour m'arrêter, une confiance tellement grande dans l'honnêteté de tous, qu'on voit sur le bord des routes des provisions de bouche exposées en vente, sans que personne soit là pour les garder, et sans autre moyen d'en indiquer le prix que quelques petites pierres lacées à côté de chaque lot et que l'acheteur remplace par

autant de pièces de monnaie, etc., etc., tout cet ensemble de faits, d'un intérêt si saisissant, remplirait, je le répète, un volume. Pour moi particulièrement, il s'y joignit la joie de retrouver là plusieurs de mes enfants spirituels, des anciens membres de mon Eglise, qui me témoignèrent autant de respect que d'affection (1), et auxquels je m'intéresse naturellement, d'autant plus qu'ils se montrent dignes d'estime. Ainsi William Goodwill avait fait partie de mon Eglise d'Hastings (colonie de Sierra-Leone). Père d'une famille nombreuse, cet homme était, en 1842, sur le point de partir pour les Indes occidentales, quand, cédant à mes avis, il se résolut à prendre plutôt le chemin d'Abbékuta. En le retrouvant je vis que ses cheveux avaient blanchi ; mais il est resté, dans son vieil âge, aussi vif et aussi dévoué qu'autrefois au service de son divin Maître. Ainsi encore André Wilhem, quoique jouissant d'un grand crédit près du roi et des chefs, est toujours le même homme de Dieu que j'avais connu autrefois, humble, simple, actif, persévérant et ne prenant un intérêt sérieux à rien d'autre qu'à l'œuvre du Seigneur et au bien de sa nation. »

Ici nous abandonnons un instant la relation du Rév. M. Graff, pour faire place à quelques détails que nous fournit un autre rapport de la même date.

Quoique la plupart des principaux personnages d'Abbékuta, l'alaké lui-même, se montrent bienveillants envers les missionnaires et leur œuvre, un seul chef, nommé Ogubona, a, jusqu'à ce jour, embrassé ouvertement la foi chrétienne ; mais ce néophyte jouit d'une grande influence et il a supporté avec une remarquable fermeté les épreuves que sa

(1) Nos lecteurs se rappelleront sans doute que les premiers chrétiens d'Abbékuta et en réalité les fondateurs de cette mission, ont été des Egbas arrachés à l'esclavage par les croiseurs anglais, puis déposés à Sierra-Leone, et amenés, dans cette colonie, à la connaissance du Dieu de l'Evangile.

conversion lui a suscitées d'abord. Grâce aux dispositions des chefs, les chrétiens ne sont plus, aujourd'hui, exposés aux persécutions directes et violentes qui frappèrent les premiers convertis, mais ils ont presque toujours à soutenir des luttes douloureuses contre leurs parents et leurs amis. Dernièrement même un jeune homme, nommé Schomiki, fut assassiné durant la nuit, selon toute apparence pour cette seule raison qu'il s'était déclaré « disciple du Livre. » Suivant des témoignages qu'on n'a pu, à la vérité, constater juridiquement, dans un pays aussi peu civilisé encore, les meurtriers, surprenant cet homme dans sa maison, lui avaient demandé s'il voulait sacrifier avec eux au dieu Oscho, et sur sa réponse qu'il aimerait mieux mourir, ils l'avaient frappé de plusieurs coups et ensuite étranglé.

L'enceinte d'Abbékuta même contient quatre stations, celles d'Aké, d'Igbein, d'Ikija et de Owu ; on peut y joindre celle d'Osielle, village situé à une très petite distance de la ville. Les autres postes de la mission sont, dans l'intérieur du pays, Ibadan, Ijaye, Oloru, et du côté de la mer, Otta, Lagos et Badagry, sans compter, soit dans l'une, soit dans l'autre de ces deux directions, plusieurs localités où les missionnaires et leurs aides vont prêcher souvent et comptent pouvoir fonder bientôt de nouveaux établissements.

La Société des missions wesleyennes a aussi des stations à Badagry, à Abbékuta et, si nous ne nous trompons, à Lagos; mais ces œuvres n'y ont pas encore pris des développements aussi considérables que les travaux des missionnaires de l'Eglise établie.

Les cinq stations d'Abbékuta nommées plus haut comptaient ensemble, à la fin de l'année dernière, environ cinq cents communiants, et un chiffre au moins égal de candidats au baptême. Un nombre beaucoup plus considérable d'auditeurs suivaient régulièrement les assemblées religieuses.

Toutes les stations ont leur école du dimanche et leur école de la semaine, suivies, les unes et les autres, par un nombre d'élèves proportionnellement considérable et dont les progrès sont généralement satisfaisants.

Quatre missionnaires, dont un indigène, le Rév. et bien connu S. Crowther, et trois ou quatre évangélistes aussi indigènes, sont attachés au service de ces stations. Le fils aîné de M. Crowther y pratique de plus, comme agent de la Société, l'art de la médecine qu'il a étudié avec distinction en Angleterre.

La prophétie du Seigneur annonçant que sa doctrine mettrait la division dans les familles, reçoit souvent son accomplissement parmi les Egbas. Le missionnaire Townsend, de la station d'Aké, en rapporte un exemple frappant. Une jeune femme chrétienne avait, par suite des mauvais traitements de son mari, contracté une maladie de consomption. Elle mourut en disant, pour dernière parole, que ce Jésus qu'elle n'avait pas connu aux jours de son paganisme, était devenu le bien le plus précieux de son âme. Après sa mort, quelques personnes allèrent, suivant la coutume du pays, offrir des consolations à sa mère ; mais cette femme, restée très attachée à ses idoles, ne leur répondit que par d'horribles imprécations contre sa fille, maudissant sa mémoire, et déclarant que, puisqu'elle avait abandonné le culte des Orishas (divinités nationales), elle ne pouvait avoir pour partage que la mort et une éternelle misère.

Généralement, c'est parmi les hommes faits et les jeunes gens que la parole évangélique trouve le plus d'accès. Un jour que le même missionnaire l'avait prêchée dans un des marchés de la ville, quelques-uns de ses auditeurs élevèrent la voix pour défendre l'idolâtrie. Mais quand il se retira, un jeune homme le suivit et lui dit que ces vieillards ne croiraient probablement jamais à ses enseignements, mais qu'il savait positivement qu'un très grand nombre de jeunes gens de son

âge étaient dans d'autres sentiments, et manifesteraient tôt ou tard leur conviction que la religion « du Livre » était la seule véritable. Quant à lui, ajouta-t-il, il n'attendait pour cela qu'une occasion favorable, et il y était d'autant plus résolu, qu'ayant fait la guerre d'Ado, il ne s'était pas mis, comme les autres, sous la protection d'Ifa (le dieu des palmiers), et qu'étant néanmoins revenu sain et sauf, tandis que plusieurs de ceux qui avaient sacrifié étaient morts, il avait acquis ainsi la certitude que ces pratiques idolâtres étaient absurdes.

Mais revenons à la relation du Rév. M. Graff.

Durant son premier séjour à Abbékuta, l'évêque y administra la confirmation dans chacune des stations, et il conféra les ordres à cinq évangélistes, dont deux, nommés MM. King et Macaulay, sont des indigènes.

Ces devoirs de son ministère accomplis, l'évêque et son archidiacre, accompagnés de deux des missionnaires d'Abbékuta, se dirigèrent vers Ibadan. Ils y arrivèrent le lendemain, après avoir essuyé deux de ces affreux ouragans qui désolent si souvent les pays intertropicaux.

Là aussi, et dès le jour suivant, le Dr Vidal donna la confirmation dans une jolie église que les missionnaires, MM. Hinderer et Kefer, avaient tout récemment achevée.

« Le 10 novembre, dit M. Graff, nous allâmes rendre visite au *bali* (roi). Il nous reçut avec beaucoup de politesse. Nous lui fîmes présent d'une horloge hollandaise, qui parut lui faire le plus grand plaisir. La question de savoir si elle marcherait ou non nous sembla, du reste, l'intéresser beaucoup moins que l'idée de la voir suspendue, comme ornement, aux parois de son palais. En échange et sur notre demande, il nous accorda la permission de bâtir dans la ville un second lieu de culte, dont nous allâmes choisir l'emplacement, dès que nous eûmes pris congé de Sa Majesté.

« Ibadan, qui, en étendue, ne le cède qu'à Abbékuta, est

en grande partie habitée par des Yorubas, mais on y trouve aussi des Egbas et des Ijébus. La ville est bien située, sur une belle colline qu'elle couvre entièrement et au-delà... J'ai remarqué, en voyageant dans ce pays, une singulière particularité. C'est que vous pouvez y marcher des journées entières, au taux de dix lieues par jour, sans rencontrer à peine une pierre ou un caillou, mais que dès que vous arrivez dans les grandes villes, cailloux, pierres et rochers abondent, comme si, à quelque époque reculée, des éruptions volcaniques avaient essayé de s'y produire, mais sans autre résultat que de lancer ces pierres à la superficie du sol. J'ai déjà signalé ce fait pour Abbékuta, et il est également vrai d'Ibadan, d'Ijaye, etc.

« A Ibadan, comme dans Abbékuta, il y a des marchés tous les jours, et de plus, à certaines époques, des espèces de foires où l'on vient de très loin. Les moments les plus affairés de la journée sont le matin et le soir. On peut alors acheter, pour quelques cowries (coquillages servant de monnaie courante), des aliments de tous genres, tout préparés et tout cuits, de sorte qu'avant et après leur travail, les indigènes peuvent se procurer ce qui leur est nécessaire, sans avoir à se déranger pour apprêter leurs repas... Parmi les produits ainsi exposés en vente, je remarquai une sorte de bière assez agréable qu'on tire du blé indien. Il se fait dans cette ville une grande quantité de poteries dont les formes sont assez élégantes, mais qui sont mal cuites et mal vernies. On voit dans les rues de vastes hangars publics, sous lesquels on extrait l'huile de diverses espèces de fruits.

Au point de vue religieux, la station d'Ibadan en est encore à ses jours d'enfance, mais d'une enfance pleine d'espoir. Le bali, qui m'a semblé intelligent, se montre très amical. Quelques-uns des chefs témoignent aussi de la bienveillance à nos missionnaires; mais, malheureusement, ils

sont presque toujours en guerre avec les peuplades voisines. Ainsi, à l'époque de notre voyage, la plupart d'entre eux étaient absents depuis un an. Ils faisaient le siége d'une ville de l'intérieur, où ils avaient conduit non seulement leurs soldats, mais encore leurs femmes et leurs enfants, et où ils s'étaient, nous dit-on, construit des maisons temporaires, autour desquelles ils chassaient, cultivaient la terre, et surtout se livraient à des déprédations fréquentes. Ainsi se fait la guerre dans ces contrées. La grande affaire n'est pas d'en finir vite au moyen de combats chevaleresques, mais de prolonger, au contraire, les hostilités aussi longtemps qu'on y trouve son profit. C'est pour les chefs un moyen politique d'assurer leur influence et d'entretenir un esprit guerrier parmi leurs gens.

« Outre leurs services dans l'église nouvellement construite, les missionnaires prêchent souvent dans les rues ou dans les marchés, et l'on peut dire qu'il sont sur un bon pied avec toute la population. On les reçoit partout avec politesse ; de nombreux auditoires les écoutent, généralement avec attention, et ils ne se voient jamais interrompus que de loin en loin, par quelque impertinent mahométan. En somme, la station d'Ibadan donne des espérances d'autant plus précieuses que sa création est un premier pas fait vers d'autres grandes villes de l'intérieur, comme Ilorin, Rabba, etc.

« D'Ibadan nous nous rendîmes, le 14 novembre, à Ijaye, où nous attendait M. Mann, et que nous atteignîmes en six heures de marche.

« Le lendemain, nous allâmes voir Aré, roi de la ville. C'est un homme dont on peut dire en toute vérité qu'il a soif du sang. On sait qu'il fit, il n'y a pas longtemps, un horrible sacrifice humain où périrent un nombre considérable d'esclaves. Au moindre soupçon qui lui traverse l'esprit, ou sur le moindre rapport qu'on lui fait sur le compte d'une de ses femmes ou d'un de ses sujets, il réunit sa cour, fait venir l'individu, lui ordonne de s'agenouiller devant lui, et sa pro-

pre main lui fait d'un seul coup sauter la tête, sans autre forme de procès et sans que jamais, dit-on, il ait pris la peine d'entendre la justification d'une de ses victimes. Tel est l'amour de ce monstre pour le sang, que quand il n'a décidément aucune raison de faire couler celui de l'homme, on le voit s'élancer parfois dans ses vastes cours, sa hache de guerre à la main, et là, trancher la tête des brebis et des chèvres qu'il trouve sur son passage. Et cependant, chose extraordinaire! cet homme a exprimé le désir d'avoir des missionnaires, et il couvre de sa protection non seulement notre ami, M. Mann, mais encore deux agents de la Société des baptistes américains, qui sont venus se fixer à Ijaye. Malheureusement, la terreur qu'inspire sa cruauté est telle, et on sait si peu sur quoi compter avec lui, que, dans la crainte d'encourir son déplaisir, ses gens n'osent fréquenter ni l'église ni l'école, et qu'en même temps personne n'a la hardiesse de porter ce fait à sa connaissance. Du reste, la ville d'Ijaye, quoique très vaste et habitée par une peuplade d'Yorubas très belliqueuse, est tenue dans un ordre parfait. On n'y aperçoit aucun agent de police, mais il est rare qu'il s'y commette des crimes ou des déprédations. Le roi seul s'y permet des actes de cette nature; c'est comme son privilége seigneurial. Sans doute, un pareil état de choses ne saurait durer longtemps; mais telle est la force des souvenirs qu'ont laissés les désordres des temps passés, que des milliers d'hommes aiment mieux se placer sous la protection de ce sceptre de fer, que d'être exposés, nuit et jour, dans la ville ou dans les champs, aux tentatives des voleurs d'hommes, qui ont si longtemps désolé le pays pour entretenir les marchés d'esclaves. Il est juste d'ajouter qu'Aré lui-même n'est pas incapable de tout acte généreux. Dernièrement, un prisonnier du bali d'Ibadan, parvenu à s'échapper, s'était réfugié à Ijaye. Aré aurait pu le garder ou le vendre comme esclave; mais il ne fit ni l'un ni l'autre, et remit libéralement

cet homme à M. Mann, ce qui, comme on le pense bien, équivalait à lui rendre la liberté.

« En présence d'un tel homme, la tâche assignée à notre missionnaire est évidemment très difficile et très délicate. Il doit, d'une part, prêcher l'Evangile quoi qu'il puisse en advenir, et de l'autre éviter, dans l'intérêt même de l'œuvre, de s'exposer par trop de précipitation aux terribles colères d'Aré. Il s'occupe en ce moment à étudier à fond le dialecte du pays, qui diffère à quelques égards de celui qu'on parle dans nos autres stations. »

En terminant son récit, dont nous n'avons reproduit que les passages les plus saillants, M. Graff dit qu'en somme, la mission parmi les Egbas et les Yorubas présente en ce moment l'aspect le plus encourageant. Un de ses avantages les plus précieux, c'est, selon lui, la manière dont les populations qu'elle a pour objet sont réparties sur la surface du sol. Par suite des affreuses guerres qui ont longtemps désolé ces contrées, les habitants ont, presque partout, été contraints de se réfugier dans de grandes villes, où les missionnaires les ont pour ainsi dire sous la main, et où il peuvent, en un seul jour, prêcher successivement devant dix ou vingt auditoires différents, et rentrer ensuite chez eux pour recommencer le lendemain, si leurs forces le leur permettent.

Ce qui manque encore à la mission, c'est une traduction complète de la Bible dans la langue de ce peuple intelligent et désireux de s'instruire. « Il est urgent, dit le digne archidiacre de Sierra-Leone, que cette traduction soit, le plus promptement possible, terminée et imprimée à cent mille exemplaires. »

Aux détails qu'on vient de lire, et comme renseignement d'une date plus récente, nous allons citer quelques passages d'une lettre écrite au secrétaire de la Société des Missions

épiscopales, sous la date du 29 mai dernier, par l'alaké d'Abbékuta lui-même, ce Sagbua dont le nom figure honorablement dans tous les récits missionnaires, et qui paraît en réalité n'être pas un homme ordinaire.

Quelques explications sont indispensables pour faire comprendre le sens et la valeur de ce remarquable document.

La grande question de l'esclavage, agitée en tant de lieux, ne l'est nulle part avec plus d'âpreté que sur ces côtes occidentales d'Afrique, qui ont eu si longtemps le triste privilége d'approvisionner les marchés « de chair humaine. » Les populations indigènes, comprenant enfin tout ce qu'il y a d'odieux et de funeste pour elles dans ce trafic, commencent à former contre ceux qui s'y adonnent encore, ou qui le favorisent en quelque manière que ce soit, une ligue dont on peut attendre davantage, pour sa complète extinction, que des efforts tentés dans le même but par les croiseurs anglais. Mais les hommes dont ce mouvement menace les intérêts sont encore nombreux et puissants, et comme l'influence du christianisme leur est hostile, il n'est sorte de sourdes menées et d'intrigues qu'ils ne mettent en œuvre pour en arrêter les progrès. Les missionnaires du Yoruba en ont depuis longtemps fait l'expérience. Tout récemment encore, deux d'entre eux étant venus en Angleterre chercher un repos nécessaire à leur santé délabrée, les adversaires ont tenté de s'opposer à leur retour, et c'est, comme on va le voir, ce qui a provoqué la démarche du roi d'Abbékuta. Voici maintenant sa lettre, dont nous pensons devoir respecter, autant que possible, la simplicité :

« Aké, Abbékuta, mai, 29, 1855.

« Monsieur,

« Ayant appris, il y a quelques semaines, que des marchands et des traficants de Lagos ont dressé une pétition ayant pour but d'empêcher le retour dans ce pays de

MM. Townsend et Gollmer, partis dernièrement pour l'Angleterre.

« Moi, l'alaké ou roi d'Abbékuta, j'ai pris conseil avec mes sujets, qui ont été les témoins des grands travaux et des actes désintéressés de ces missionnaires en faveur de la nation des Egbas. Et nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il était à la fois juste et nécessaire de vous exprimer notre opinion sur l'efficacité des travaux de ces missionnaires, MM. Townsend et Gollmer, que nous connaissons depuis dix ans, et de solliciter humblement la faveur de leur retour parmi nous, dès qu'ils auront recouvré leur santé et leurs forces dans leur pays natal.

« La nation des Egbas irait bientôt en ruines, je le crois, et mes chefs les *baloguns* d'Iporo, d'Ikija, d'Ijewu, d'Owu et des autres villes le craignent comme moi, si nous restions aveugles sur nos vrais intérêts, si nous nous laissions tromper par les absurdes idées d'hommes qui ne prennent aucun intérêt au bien de leur pays (les partisans de la traite), et si nous ne vous présentions pas, à vous, mes bienfaiteurs, sous ses couleurs véritables, l'état des choses dans ce pays. »

Ici l'alaké rappelle quelques-uns des nombreux services que les Oyibos (hommes blancs) ont rendus à son peuple, et du courage avec lequel ces missionnaires ont plusieurs fois affronté de graves dangers pour le bien du pays. Il se loue notamment de leur conduite durant l'attaque que le sanguinaire roi de Dahomey fit sur Abbékuta, il y a trois ou quatre ans, et dit à ce sujet :

« Leur présence et leur force d'esprit relevèrent alors mon cœur qui se trouvait réellement abattu par tout ce que j'avais appris de la puissance et de la cruauté de nos ennemis. Mes sujets ont reconnu comme moi l'utilité des oyibos à cette époque, et tous, jusqu'aux enfants, avouent que c'est à eux que nous dûmes notre salut. Quand les capitaines et quelques petits guerriers tournaient le dos à l'ennemi, c'é-

taient les oyibos qui les faisaient revenir, et notre victoire sur les Dahomiens a été l'œuvre du Dieu des missionnaires, accomplie par leur moyen.

« Je voudrais, continue l'alaké, appeler votre attention sur un autre point ; c'est que le christianisme produit la paix parmi mon peuple. Quoique encore païen, je ne suis pourtant pas assez aveugle pour ne pas voir certains faits. Le premier est qu'Abbékuta ne ressemble plus à ce qu'il était, il y a dix ans; car au lieu de la guerre, la paix y règne. Le second est que le christianisme est réellement une puissante religion ; car ses effets sur l'esprit de mon peuple sont tels, que nous les admirons tous. Et troisièmement, nous voyons que ces oyibos, quoiqu'ils ne forment, à les envisager extérieurement, qu'une petite et faible troupe, sont cependant plus forts qu'aucun des hommes puissants de ce pays. Un seul exemple suffira pour le prouver. Dans la guerre d'Ado, personne, ni d'Abbékuta, ni des autres villes d'alentour, n'aurait pu réussir à chasser les Baloguns de leur camp, et moi-même, quoique je fusse alors le premier chef d'Abbékuta, je n'y serais pas parvenu ; mais qui est-ce qui le fit, à ma grande surprise ? Quels furent les hommes qui allèrent planter leur tente de conciliation dans l'endroit le plus dangereux, entre les camps de deux peuples sauvages, armés l'un contre l'autre ? Ce furent les deux missionnaires, MM. Townsend et Crowther. Quelques jours après, toujours à mon grand étonnement, j'appris que les oyibos avaient réussi à faire reprendre à ces guerriers le chemin de leurs maisons, et que Schomoï, leur abbashorum (chef), avait par eux été reconduit chez lui et rendu à ses femmes. Or, comment se seraient accomplies des choses pareilles si ces missionnaires n'avaient pas joui du respect des chefs et du peuple ? Comment aurait-on écouté et suivi ainsi leurs conseils, si la nation des Egbas ne les aimait pas ?

« Quant au second point, c'est-à-dire que le christianisme

est une religion puissante, je veux laisser ceux de mes sujets qui l'ont embrassée, exprimer ici leur opinion à cet égard. »

Ici se trouve cette opinion, insérée dans le corps même de la lettre, en ces termes :

« L'arrivée des missionnaires a été un grand évènement « pour nous, les convertis d'Abbékuta. Avant eux, nous « avions vécu dans une profonde ignorance ; nous ne con- « naissions pas le ciel et nous ne craignions pas l'enfer. « Mais quand MM. Townsend, Crowther, Smith et Gollmer « furent venus, ils nous apprirent le chemin du salut, et cet « enseignement a été salutaire pour nos âmes. La paix a été « rétablie, et nous jouissons des douceurs de l'Evangile. « Nous nous sommes personnellement attachés beaucoup à « ces missionnaires ; nous comprenons leur manière d'agir « et ils comprennent la nôtre. Dans les temps où la persécu- « tion s'élève contre nous, eux seuls ont de l'influence sur « nos pères, parce que nos pères les regardent comme de « vieilles connaissances, et à cause de cela sont disposés à « suivre leurs conseils. C'est là un avantage que d'autres mis- « sionnaires ne posséderaient pas. »

Ici, le roi reprend et ajoute :

« Un dernier point que je veux faire remarquer avant de conclure, c'est que la liberté dont nous jouissons maintenant est le résultat de la paix dont MM. Townsend et Crowther ont été les instruments pour Abbékuta.

« Il y a six ans, les routes qui mènent d'ici à Ijaye, à Ibadan, à Kétu et à Jébu, étaient très dangereuses. Des caravanes de 50 personnes ne pouvaient les parcourir en sûreté. Des voleurs d'hommes en avaient fait leurs demeures, et leurs actes étaient appuyés par les chefs et les maîtres de ces diverses villes. Mais voyez quel contraste ! A présent, une femme seule pourrait voyager trois jours sans avoir peur ; car où il n'y a pas de danger, il n'y a pas de raison d'avoir peur. De petits garçons et de petites filles peuvent aller à

huit, neuf ou dix milles en dehors des murailles d'Abbékuta, sans que personne ose les toucher. N'y a-t-il pas là pour nous de grands motifs de vous remercier pour nous avoir envoyé de tels hommes? Et ne serez-vous pas du même sentiment que nous quand nous vous demandons de nous les renvoyer? La paix que nous goûtons est leur ouvrage... Leur absence nous a rendus tout languissants. Nous vous prions donc de nous les renvoyer, en même temps que d'autres hommes qui leur ressemblent, et cela dans l'intérêt des différentes villes de notre vaste pays. »

Suivent les signatures de l'alaké, de 15 de ses principaux chefs, de 13 anciens émigrants de Sierra-Leone, et des représentants d'un grand nombre des convertis appartenant aux quatre congrégations d'Abbékuta, savoir : d'Aké, 225 ; d'Igbein, 210 ; d'Ikija, 90, et d'Owu, 30.

Pour aujourd'hui, nous n'ajouterons rien à cette pièce. N'est-elle pas singulièrement honorable et pour le monarque africain qui l'a écrite, et pour les missionnaires dont elle apprécie les travaux, et par dessus tout pour cet Evangile dont les bienfaits contraignent les idolâtres à célébrer les louanges du Seigneur?

POLYNÉSIE.

Rarotonga.

Un chef chrétien. — Situation actuelle de l'Eglise dans cette île.

Un des vétérans de la petite, mais glorieuse armée de missionnaires qui a fait (on peut dès à présent parler ainsi) la conquête spirituelle des îles de la mer du Sud, le Rév. M. Buzacott, ancien collaborateur du martyr John Williams, raconte, dans les termes suivants, la vie et la mort d'un chef de Rarotonga :

« Parmi les victimes que l'épidémie régnante (la rougeole) a faites dernièrement dans notre île, il faut citer Tinomana, le vieux chef d'Arorangi. Cet homme a été l'un des adorateurs du vrai Dieu les plus consciencieux et les plus exemplaires qui soient sortis du sein de ce peuple, trouvé jadis par nous dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ce fut le premier chef qui, malgré l'opposition de sa famille et de ses gens, détruisit ses anciennes idoles, et le premier aussi qui abandonna cette source féconde de guerres et de désordres de toute espèce, la polygamie. Chassé pour cela dans les montagnes, et poursuivi comme une bête féroce par des ennemis plus puissants que lui, ces épreuves avaient eu pour lui et pour ses gens l'avantage de leur faire mieux apprécier les bénédictions du christianisme. Je l'ai vu bien souvent, depuis, montrer du doigt les retraites où il avait passé ces longues années d'exil, surveillé par ses ennemis et sans cesse en danger de mort, et raconter avec un profond sentiment de reconnaissance les délivrances tout à la fois spirituelles et temporelles qu'il y avait reçues de la main du Seigneur.....

« En 1836, il s'était réuni à l'Eglise d'Arorangi, dont il est resté jusqu'à sa mort, arrivée en octobre dernier (1854), l'un des membres les plus vénérés et les plus vénérables. Agé, selon toute apparence, d'à peu près quatre-vingts ans, il ressentait depuis quelque temps les infirmités de la vieillesse et avait, à diverses reprises, donné des inquiétudes à ses amis. Ne l'ayant pas vu un dimanche de communion à sa place habituelle, j'allai le voir dans l'intervalle des deux services. Je le trouvai sous la galerie extérieure de sa maison, étendu sur son lit, mais appuyé sur son coude et les yeux fixés attentivement sur sa Bible : « Quoi, tout seul ici ! lui dis-je en « l'abordant. — Non, me répondit-il, je ne suis pas seul ; Dieu « est ici avec moi... — Que lisez-vous là, demandai-je ? » Il rajusta ses lunettes et, reprenant sa Bible restée ouverte, il lut à haute voix ce passage : « *Car nous savons que si notre*

« *demeure terrestre dans cette tente est détruite, nous avons* « *dans le Ciel un édifice qui vient de Dieu, une maison éter-* « *nelle qui n'a point été faite par la main des hommes.* » Puis, levant les yeux vers le ciel, il ajouta : « Voilà ce que j'attends. « Bientôt cette maison terrestre tombera en ruines ; mais « alors j'aurai celle que les mains de l'homme n'ont pas « faite.....—Vos dieux païens, lui demandai-je, vous avaient- « ils jamais promis rien de pareil ? » Cette question le fit rire de bon cœur, à l'idée que les stupides blocs de bois qu'il avait adorés autrefois, auraient pu lui donner quelques consolations spirituelles ; mais, l'instant d'après, sa figure reprit son sérieux et il s'écria : « Oh ! qu'il est triste de voir les « jeunes gens faire si peu de cas des grandes choses que Dieu « a faites pour nous ! » — allusion douloureuse à la conduite de quelques-uns de ses enfants, qui lui ont donné, sous le rapport religieux, de grands sujets de tristesse.

« Dans une autre visite que je lui fis, au milieu des ravages de l'épidémie, je lui appris la mort de Kakaia, autre vieillard beaucoup plus âgé que lui encore, puisqu'il se souvenait d'avoir souvent, dans son enfance, été porté sur ses épaules, et je lui rapportai l'entretien que j'avais eu avec cet homme. L'ayant vu près de sa fin, je lui avais demandé s'il se sentait préparé au grand changement qui allait s'opérer pour lui ; à quoi Kakaia avait répondu : « Mon cœur est fixé sur Dieu... » Cette réponse frappa beaucoup Tinomana ; il parut la méditer quelques instants en silence, puis, la reprenant dans les termes du psalmiste, il s'écria d'un ton pénétré : « *Mon cœur* « *est disposé ! ô Dieu ! mon cœur est disposé !* » (Ps. LVII, 8.)

« C'est dans cet heureux état d'âme que le vieux chef a achevé les jours de son pélerinage, sans laisser échapper une seule occasion d'exhorter ceux qui l'entouraient ou l'approchaient à rechercher avec ardeur les biens de l'éternité. Avant d'expirer, il régla lui-même à l'avance ses funérailles, et défendit spécialement qu'on transportât ses restes à Avarua,

suivant un ancien usage fondé sur l'idée superstitieuse que si les chefs n'étaient pas ensevelis dans ce lieu, d'affreux ouragans désoleraient la contrée. Un des vieillards lui avait rappelé cette coutume ; mais Tinomana lui avait répondu gravement : « Le temps des ténèbres est passé ; nous vivons au-« jourd'hui sous une autre économie. »

« Le vœu du vieillard a été scrupuleusement respecté. Son corps repose aujourd'hui, en attendant le jour de la résurrection, sur le sommet d'une petite colline qu'il avait désignée lui-même pour sa dernière demeure. Ses gens lui ont dressé là un petit monument ; et, de plus, une tablette de corail, placée en son honneur contre le mur de la chapelle, porte ces mots, gravés par la main de Maheaiti, l'un de ses petits-fils : *Bienheureux sont ceux qui meurent au Seigneur!*

« Comme chef, Tinomana a eu pour successeur son fils Sétéphano (Etienne), qui promet de marcher fidèlement sur les traces de son digne père. »

A ce récit, M. Buzacott ajoute, sur l'état du christianisme à Rarotonga, des détails qui ont ici leur place toute marquée :

Le nombre total des indigènes reçus dans cette île à la communion de l'Eglise, depuis l'origine de la Mission, en 1833, jusqu'en novembre 1854, s'élève à 1,666. Sur ce chiffre, plus de 70 sont devenus des évangélistes, dont plusieurs sont morts en travaillant pour Christ, et dont un grand nombre sont encore à l'œuvre dans divers archipels de la Polynésie. L'institution fondée dans l'île pour former ce genre d'ouvriers si utiles renferme toujours autant d'élèves qu'il en peut contenir.

Des membres de l'Eglise mentionnés plus haut, près de 800 se sont endormis dans le Seigneur. On estime à plus du double le nombre des individus qui, pour avoir été rappelés avant leur admission, n'en peuvent pas moins être considérés comme morts dans la foi. On voit, par ces chiffres que le grand Chef de l'Eglise a permis à ses serviteurs de faire dans

cette partie de sa moisson une riche récolte d'âmes rachetées.....

« Les écoles sont prospères, et, en somme, dit M. Buzacott, on peut rendre à nos Eglises ce témoignage qu'elles présentent un aspect très encourageant ; leurs membres sont actifs et se montrent toujours empressés à soutenir les efforts que les missionnaires tentent pour l'amélioration morale de l'île. Dans ma station, nous avons souvent eu la joie de voir venir à résipiscence des hommes qui s'étaient détournés de la bonne voie. Vendredi dernier encore, cinq réadmissions de ce genre ont été prononcées en présence de l'Eglise, que les aveux des coupables repentants ont profondément émue. C'est la prédication de la Parole qui a servi d'instrument pour ramener au bercail ces brebis un instant égarées. Que toute la gloire en soit donc rendue au Seigneur ! »

Taïti.

Derniers jours et funérailles d'un jeune prince.

Plusieurs journaux ont, il y a quelque temps, raconté les funérailles du fils aîné de la reine Pomaré, mort d'une maladie de langueur. Nous n'avons rien emprunté à cette relation, parce qu'au point de vue religieux elle nous avait paru peu intéressante. Tout au plus signalait-elle, parmi les nombreux détails de la cérémonie funèbre, la présence de quelques ecclésiastiques dont on indiquait à peine le caractère de pasteurs protestants. Aujourd'hui nous pouvons donner sur les derniers jours du jeune prince quelques renseignements plus édifiants. Voici ce qu'on lit dans une lettre écrite, dans les premiers jours du mois de mai, par le Révérend Howe, de Taïti :

« Le fils de la reine, héritier présomptif du peu de pouvoir que possède encore cette princesse, étant très malade,

sa mère m'avait demandé de me réunir, deux fois par jour, à elle, à sa famille et à quelques amis dont elle apprécie la piété, dans le but de prier en commun pour sa guérison. Craignant que ces visites fréquentes ne m'exposassent à un interrogatoire, si je les faisais sans autorisation, je me rendis à l'hôtel du gouvernement pour y faire connaître la demande de la reine, en même temps que mon désir d'y obtempérer, et la permission de le faire me fut sur-le-champ accordée. En conséquence, j'ai, tous les jours, depuis une quinzaine, passé une heure le matin et une heure le soir avec ces amis, qui sont presque toujours assez nombreux, surtout le soir, pour remplir la maison et son verandah.

« Mercredi dernier, un service spécial de prières en faveur du prince fut célébré dans la chapelle indigène et en quelques autres lieux. La reine m'avait prié de présider au même moment une réunion pareille dans la chambre même du malade. Cette réunion dura quatre heures. Nous y chantâmes huit fois; nous eûmes un nombre au moins égal de prières et de courtes exhortations, et dans tous ces exercices, il y eut une chaleur, une propriété et une variété de langage remarquables. J'en fus d'autant plus touché, que tous ceux qui parlèrent, à l'exception d'un seul, avaient été mes élèves dans notre institution. Le jeune prince allait alors un peu mieux, mais on n'espère pas sa guérison. La reine ne nous en sollicite pas moins de continuer à prier pour lui, en nous disant qu'en cela seul elle met sa confiance. »

Dans une autre lettre, datée du 29 mai, M. Howe reprend son récit.

« En vous écrivant l'autre jour, dit-il, je ne pensais pas avoir à vous annoncer sitôt l'issue de la maladie du prince Ariane. Je ne la croyais pas aussi prochaine. Du 20 avril au 12 mai, nous avions régulièrement continué nos réunions chez la reine. Le jeune prince m'avait toujours reçu avec un plaisir manifeste, et il avait écouté très attentivement les ex-

plications de la Parole sainte; mais il disait peu de choses. Un jour, enfin, l'ayant trouvé seul sous la vérandah, je lui posai quelques questions bien franches, auxquelles à ma grande surprise et à ma grande joie, il répondit avec non moins de netteté, disant qu'il déplorait profondément les péchés auxquels il s'était livré aux jours de la santé et que, si ses forces revenaient, il était bien résolu à donner à ses gens un exemple tout différent et à user de toute son influence pour faire observer les lois de l'Evangile. Il ajouta qu'en tout cas, il mettait sa confiance en Christ comme en Celui qui seul avait à la fois le pouvoir et la volonté de le sauver. A la première réunion qui suivit cet entretien, et lui présent, j'en fis mention; et la reine, son époux et les autres assistants, tous vivement émus, virent dans ce fait une réponse accordée d'en-haut à nos ardentes supplications. Depuis lors et jusqu'à sa dernière heure, le prince resta dans un calme d'esprit et montra une patience vraiment remarquables. Le 12 encore il assista à nos exercices du soir et paraissait aussi bien qu'à l'ordinaire; mais le lendemain, avant trois heures du matin, un messager vint m'annoncer qu'il allait beaucoup plus mal. Je courus auprès de lui et eus encore le temps de lui rappeler l'amour et la puissance du Sauveur en l'exhortant à se confier en lui. A ces mots il ouvrit les yeux et fit un effort pour parler, mais il n'y parvint pas, et deux minutes après il avait cessé de vivre. Il s'en fallait juste de trois mois qu'il n'eut atteint sa dix-septième année. Quand il eut rendu le dernier soupir, je fis une prière à laquelle se joignirent les assistants, et quittai la demeure royale avec le docteur français qui avait soigné le malade.

« Ce fut le mercredi 23 qu'eurent lieu les funérailles, et ce fut dès six heures et demie du matin que le cortége partit du palais de la reine; en voici l'ordre :

Des gendarmes à pied et à cheval;

Un capitaine et un lieutenant d'artillerie;

Des trompettes et des tambours;

M. Osmond (autre missionnaire) et moi. M. Darling avait pris, à cheval, le chemin de la mer;

Les pasteurs indigènes ;

Le cercueil, porté à tour de rôle par tous les chefs indigènes. Deux officiers français et deux chefs du rang le plus élevé tenaient les cordons du poële;

La reine, en grand deuil, la tête couverte d'une couronne et d'un voile en crêpe, qui rappelaient les modèles du moyen âge ;

L'époux de la reine avec les membres de la famille;

Le gouverneur français et son état-major ;

L'évêque catholique romain;

Les prêtres et les sœurs de charité et leurs élèves;

Les représentants des districts de Taïti et de Mooréa, portant leurs drapeaux distinctifs et tous vêtus de deuil;

Et enfin une multitude de natifs dont le nombre a été approximativement évalué à 6,000.

« Nous eûmes à franchir ainsi quatre milles (près d'une lieue et demie) par une pluie torrentielle qui ne s'arrêta qu'au moment d'atteindre le terme de notre marche. L'endroit où l'on dépose les corps des membres de la famille royale est une petite maison de six à huit pieds en tout sens. Chaque corps y est placé sur un petit lit. Quand la maison est pleine, les ossements les plus anciens sont enlevés pour faire place aux nouveaux occupants. Ce tombeau est situé sur une langue de terre, à Papaoa, l'ancienne résidence des rois de Taïti. Témoins jadis de bien des actes de sanguinaire idolâtrie, les arbres qui l'ombragent virent aussi, peu de temps après l'arrivée des premiers msssionnaires, la cessation définitive des sacrifices humains. Une chapelle indigène s'élève sur le point qui touche à la terre ferme. On en avait enlevé la chaire pour la placer devant la porte du tombeau. Près de là se trouvait une autre petite maison où se retira la reine, dont

on entendait les douloureux sanglots. Environ une demi-heure se passa avant que toutes les parties du cortége eussent pris place autour du sépulcre, ce qui se fit pourtant dans l'ordre le plus parfait. Cette opération terminée, un prédicateur natif, mon ancien élève, monta en chaire et fit chanter une hymne de sa composition, parfaitement adaptée à la circonstance. M. Osmond lut ensuite la Parole sainte et prononça une prière ; puis, après une décharge de mousqueterie, nous chantâmes une autre hymne ; M. Darling présenta quelques courtes réflexions sur Apoc. XII, 13 ; un troisième cantique fut entonné, et je lus à mon tour les huit derniers versets du chapitre XV de la 1re aux Corinthiens, que je fis suivre de quelques réflexions.

« Le cercueil fut déposé sur le petit lit qui lui était réservé par deux hommes qui, suivant les anciens usages du pays, avaient dû rester vingt-quatre heures sans manger, sans boire, sans dormir et sans prononcer une seule parole. Quand ils eurent rempli leur tâche, je fis une dernière prière, je prononçai la bénédiction, et les soldats placés tout autour de la maison sépulcrale déchargèrent leurs armes. Ainsi se termina cette intéressante et solennelle cérémonie. L'ordre en avait été indiqué par la reine et fut trouvé très convenable par tout le monde.

« Le dimanche suivant, à Papaoa, M. Darling entretint un nombreux auditoire de l'espérance de la résurrection, tandis que je prêchai moi-même à Papeïti sur ces paroles : *Au jour de l'adversité prends-y garde*. La chapelle était comble, et pendant une heure et vingt minutes l'assemblée m'écouta sans laisser percer le moindre signe de fatigue, l'entretenir des moyens de changer en bénédiction pour la nation tout entière l'affliction qu'elle venait d'éprouver. »

VARIÉTÉS.

Deux paraboles indoues.

Chacun sait le goût des Orientaux pour les symboles et les apologues. Un grand nombre de ceux qu'emploient leurs docteurs sont puérils, mais ils en ont aussi de singulièrement beaux. On en jugera par les deux suivants, que rapporte un missionnaire du nord de l'Inde.

Le premier lui fut dit par un faquir indou, et a pour but de montrer la vanité des trésors terrestres.

« Un vieux roi plein d'avarice parlait de ses richesses à un saint brahmine. Celui-ci, détachant une aiguille de sa robe, la présenta au prince et le pria de la garder pour la lui rendre dans un autre monde. Le prince s'écria qu'une chose pareille était impossible. Sur quoi, le brahmine reprenant la parole : « Eh bien! dit-il, si votre pouvoir ne s'étend pas « même sur un objet aussi chétif que celui-ci, à quoi vous « serviront ces immenses richesses dont vous êtes si fier ? »

Le second fut cité par un pundit (docteur) de la même nation, pour montrer avec quel dévouement recueilli l'homme doit s'appliquer au service de Dieu.

« Un saint docteur, prit un jour un vase et l'ayant rempli d'eau jusqu'aux bords, il le remit à un de ses disciples en lui commandant de le porter à travers le bazar voisin, jusqu'à un endroit qu'il lui indiqua, puis de le rapporter ensuite dans le moins de temps qu'il pourrait, et surtout sans répandre une seule goutte du contenu. Quand cet homme se fut acquitté de cette tâche, le pundit lui demanda ce qu'il avait vu en chemin.—Rien, répondit le disciple.—Comment !

le roi et son cortége ont passé près de toi ; il est arrivé de plus dans le bazar telle et telle chose, et tu n'as rien vu ! — Non, maître, dit le disciple ; vous m'aviez recommandé de ne pas répandre une seule goutte de cette eau et de revenir promptement ; comment aurais-je pu, ainsi occupé, voir quelque chose de ce qui se passait à mes côtés ?

« Et c'est ainsi, ajoutait le narrateur, que, lorsque les pensées d'un homme sont fixées sur Dieu, il ne voit rien et ne fait aucun cas des choses terrestres qui l'entourent. »

Paroles pleines de sagesse et dignes de sortir de la bouche d'un chrétien ! Le pundit qui les prononça parut au missionnaire un homme sérieux, mais plein de sa propre justice. Il déclarait n'avoir à se reprocher aucun péché, si ce n'est d'avoir, en marchant, écrasé par inadvertance quelques insectes, et d'avoir ressenti quelques mouvements de vanité en traversant les rues en tête des nombreux disciples qui recherchaient son enseignement !

Une déesse de l'Inde.

Les détails qui suivent font un singulier contraste avec la sagesse des apologues que l'on vient de lire. Mais cela ne fait que mieux ressortir les funestes effets de l'idolâtrie sur des âmes capables par elles-mêmes de s'élever aux idées les plus spirituelles et les plus pures. — Ce qui suit est emprunté à un ouvrage sur l'Inde, dont l'auteur est M. J.-Th. Stocqueler.

« La fête célébrée dans l'Inde au mois *Ashorima* ou *Assin* (fin de septembre ou commencement d'octobre), en l'honneur de la déesse Dourga, épouse de Siva, est l'une des plus magnifiques, des plus coûteuses et des plus populaires du culte indou.

« Les préliminaires seuls prennent plus de temps que l'adoration, et celle-ci dure cependant trois jours.

« Pendant toute cette période, les affaires, même les plus importantes, sont suspendues, et chacun se livre sans mesure au plaisir et à la gaieté. C'est le premier jour qu'on donne la vue et l'existence à l'idole destinée à devenir l'objet de la vénération générale. Un brahmine s'en acquitte en touchant les joues, les yeux, la poitrine et le front de la divinité, et en disant : « Puisse l'âme de Dourga être longtemps heureuse dans ce corps ! » D'autres cérémonies, avec l'immolation d'un grand nombre de bestiaux, tels que des bisons, des moutons, des chèvres, etc., succèdent à celle-là. La chair et le sang des victimes sont offerts en holocauste aux images de la déesse et des divinités qui l'entourent. Les cérémonies et les sacrifices qui s'accomplissent le second et le troisième jour sont presque semblables à ceux du premier. A la fin, lorsque tous les animaux ont été immolés, la multitude se couvre de boue et de sang coagulé, puis danse avec frénésie au lieu même où elle s'est prosternée. Le lendemain, l'idole est dépouillée, par le brahme qui a officié les jours précédents, des pouvoirs dont il l'avait revêtue.

« Cette statue, —l'une des plus révoltantes qu'on puisse imaginer,—représente Kali (Dourga, personnifiant la mort), femme très noire, quelquefois bleue, qui tient d'une main un cimeterre et de l'autre une tête de géant qu'elle a saisi par les cheveux ; une troisième étendue toute ouverte, semble bénir, et de la quatrième elle défend d'avoir peur. Ses boucles d'oreilles sont deux squelettes ; son collier, une rangée de crânes. Sa langue tombe jusqu'au bas de son menton—en témoignage de la honte qu'elle éprouve en s'apercevant que, dans sa fureur indomptable, elle a foulé aux pieds son mari Siva. Des têtes de géants entourent sa taille d'une ceinture, et ses nattes tombent jusque sur ses talons. Comme elle a bu le sang des géants qu'elle a tués pendant

le combat, ses sourcils ont pris la couleur du breuvage qui l'a désaltérée, et un ruisseau vermeil, de la même nature, s'échappe de sa poitrine ; ses yeux sont rouges comme ceux d'un ivrogne ; elle est debout, un pied sur la poitrine de son mari, l'autre sur sa cuisse.

« Cette statue est placée par les prêtres sur une estrade de bambous et transportée, accompagnée d'une foule immense armée de tambours, de cors et autres instruments indous, sur la rive, d'où on la précipite dans les flots, en présence d'un concours de spectateurs de tous rangs et de toutes conditions, tandis que les prêtres invoquent la déesse et lui demandent la vie, la santé et la prospérité, la suppliant, elle, leur mère universelle, comme ils disent, de retourner momentanément dans ses domaines pour revenir plus tard au milieu d'eux. Pendant ces trois jours d'*adoration*, les maisons des riches Indous sont splendidement illuminées la nuit et ouvertes à tout venant. C'est toujours avec reconnaissance et affabilité que leurs propriétaires reçoivent la visite d'Européens de distinction.

« Mais tout n'est pas fini lorsque la *pooja* est terminée : le jour suivant on apporte de villages souvent fort éloignés du fleuve sacré, des idoles que l'on vient y jeter, et le tumulte, la confusion qui règnent alors sont indescriptibles. Les statues exhibées en pareille occasion sont faites de foin, de morceaux de bois, d'argile, et quelques-unes atteignent dix à douze pieds de haut.

Ces fêtes absorbent des sommes immenses ; une partie, et c'est la plus considérable, est distribuée en aumônes, employées à nourrir et à vêtir les prêtres et les mendiants ; le reste est consacré aux réjouissances publiques et à enrichir les bayadères qui dansent devant la déesse. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Réunions missionnaires à Calcutta.

Dans les premiers jours de septembre, une grande conférence missionnaire a eu lieu à Calcutta. Plus de cinquante missionnaires, employés dans le Bengale seulement, s'y sont, pendant quatre jours entiers, occupés ensemble des intérêts de l'œuvre évangélique dans l'Inde, en donnant un exemple d'union qui a produit sur les esprits une excellente impression. Ces messagers de la bonne nouvelle appartenaient, en effet, à plusieurs dénominations et à diverses Sociétés. Les deux Eglises d'Ecosse, l'Eglise anglicane, la Société des Baptistes et celle de Londres y avaient leurs représentants, tous animés d'un même esprit et n'ayant en vue que le salut de ces Indous qu'ils ont charge d'amener à Jésus. Pas une seule allusion ne fut faite, dans les séances, aux questions secondaires qui divisent la chrétienté protestante.

Tous ces missionnaires, travaillant dans des provinces diverses et dont quelques-uns étaient à l'œuvre depuis plus de trente ans, ont eu à signaler des progrès très encourageants. Il est résulté de leurs rapports, qu'il existe maintenant dans le Bengale environ quatre-vingt-dix Eglises indigènes, comprenant ensemble plus de 15,000 professants. C'est dans les districts de Bakergong, de Krishnagor et d'Orissa, que les succès de l'Evangile ont été les plus marqués.

Outre ces résultats en chiffres, beaucoup d'indices vraiment réjouissants ont été signalés. Ainsi, l'augmentation du nombre des ouvriers indigènes ; l'attention toujours croissante que les populations accordent à la prédication de

l'Evangile, l'affaiblissement des préventions contre le christianisme, la conviction de plus en plus répandue, même parmi ceux qui repoussent encore cette religion, qu'elle est cependant plus puissante que les systèmes indous et appelée à prendre bientôt leur place, etc., etc.

Un des objets qui ont le plus occupé la conférence a été l'importance d'avoir des prédicateurs itinérants dans les villes et dans les villages où des missions ne sont pas encore établies. L'expérience démontre chaque jour davantage l'efficacité de ce moyen d'évangélisation, d'autant plus précieux qu'on peut y employer avec succès des ouvriers indigènes. Pour en assurer mieux encore les effets, la conférence a décidé la publication d'une sorte de Manuel portatif, contenant des directions sur la meilleure manière de prêcher aux Indous, les réponses qu'on peut faire aux objections ordinaires des brahmines, quelques-unes des comparaisons qui frappent le plus les peuples de ces contrées, des citations des Schasters (livres sacrés), un choix des passages bibliques bien appropriés au pays, etc., etc.

Avant de se séparer, l'assemblée vota une adresse à toutes les Sociétés et à toutes les Eglises d'Europe et d'Amérique, pour appeler leur attention sur le vaste champ que l'Inde offre au zèle missionnaire, et les supplier d'y envoyer de puissants renforts.

A la suite des réunions de la conférence, un *meeting* public des chrétiens de toutes les dénominations fut tenu dans la grande salle de la ville sous la présidence de l'évêque anglican de Calcutta. « Cette réunion, dit le *Friend of India* (l'Ami de l'Inde) auquel sont empruntés les détails qu'on vient de lire, a été l'une des assemblées les plus nombreuses et les plus intéressantes qu'ait encore vues la métropole de l'Inde. Six orateurs, dont quatre missionnaires, y ont captivé jusqu'à une heure très avancée l'attention des assistants. »

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

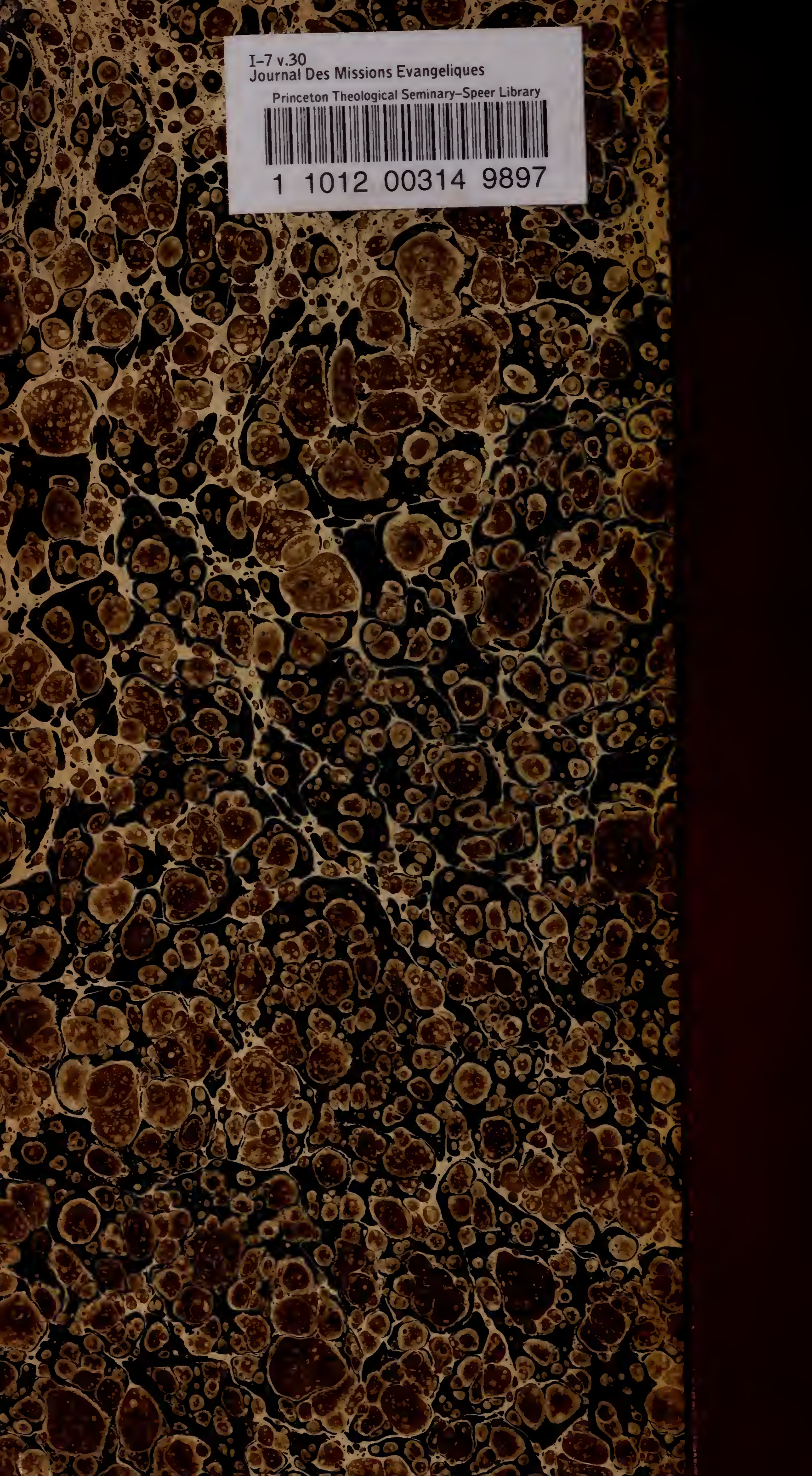
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

Pages.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi. 18.


I-7 v.30
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9897